

70-248
PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Cours de la Casse de l'écriture
EDMOND STOULLIG

LES ANNALES *7981*

du Théâtre

et

 de la Musique

AVEC UNE

Préface par M. ADOLPHE JULLIEN

Trente-sixième Année

1910

DEPT LIT 24

90

PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES & ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1911

Tous droits réservés

LES

ANNALES DU THÉÂTRE



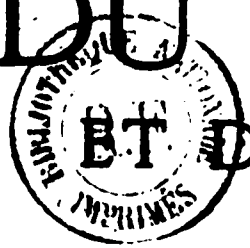
DE LA MUSIQUE

8° Yf
71

Edmond **STOULLIG**

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES
DU THÉÂTRE
ET DE LA MUSIQUE



AVEC UNE

Préface par M. ADOLPHE JULLIEN

Trente-sixième Année

1910



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES & ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1911

Tous droits réservés

DU MÊME AUTEUR

Les Annales du Théâtre et de la Musique, comprenant 35 volumes, les vingt-et-un premiers en collaboration avec M. Edouard Noël :

- 1^{er} volume (année 1875), avec une préface de Francisque SARCET ;
- 2^e volume (année 1876), avec une étude de Victorien SARDOU, de l'Académie française : *L'Heure du Spectacle* ;
- 3^e volume (année 1877), avec une étude de Edmond GUT, de la Comédie-française : *Le Théâtre en Province* ;
- 4^e volume (année 1878), avec une étude de Emile ZOLA : *Le Naturalisme au Théâtre* ;
- 5^e volume (année 1879), avec une préface de Henri de LAPOMMERAYE : 1779-1879 ;
- 6^e volume (année 1880), avec une étude de Victorin JONCIÈRES : *La Question du Théâtre-Lyrique* ;
- 7^e volume (année 1881), avec une préface de Henry FOUQUIER : *La Maison de M. Perrin* ;
- 8^e volume (année 1882), avec une étude sur la *Mise en Scène*, par Émile PERREN, de l'Institut ;
- 9^e volume (année 1883), avec une préface de Charles GARNIER, de l'Institut : *Le Tout Paris des Premières* ;
- 10^e volume (année 1884), avec une préface de Henri de PONS : *Le Journal et le Théâtre* ;
- 11^e volume (année 1885), avec une étude de Charles GOUNOD, de l'Institut : *Considérations sur le Théâtre contemporain* ;
- 12^e volume (année 1886), avec une préface de Jules BARBIER : *Les Jeunes* ;
- 13^e volume (année 1887), avec une préface de M. Jules CLARETIE, de l'Académie française : *Il y a cent ans* ;
- 14^e volume (année 1888), avec une préface de Hector PESSARD : *Le Théâtre Libre* ;
- 15^e volume (année 1889), avec une préface de Henri MEILHAC, de l'Académie française : *La Comédie au Cercle* ;
- 16^e volume (année 1890), avec une préface de Ludovic HALÉVY, de l'Académie française : *Une Directrice de la Comédie-Française* ;
- 17^e volume (année 1891), avec une préface de Gustave LARROUET, de l'Institut : *Le Centenaire de Scribe* ;
- 18^e volume (année 1892), avec une préface de M. Jules LEMAITRE, de l'Académie française : *Le Mysticisme au Théâtre* ;
- 19^e volume (année 1893), avec une préface de F. BRUNETIÈRE, de l'Académie française : *La Loi du Théâtre* ;
- 20^e volume (année 1894), avec une préface de Francisque SARCET ;
- 21^e volume (année 1895), avec une préface de M. Félix DUQUESNEL : *De l'Évolution des Répertoires dramatiques* ;
- 22^e volume (année 1896), avec une préface de M. A. CLAVRAU : *L'Éducation du Comédien* ;
- 23^e volume (année 1897), avec une préface de M. Emile FAGUET, de l'Académie française : *La Comédie contemporaine* ;
- 24^e volume (année 1898), avec une préface de M. Augustin FILON : *La Philosophie du Théâtre* ;
- 25^e volume (année 1899), avec une préface de M. Albert CARRÉ : *Le Prix Mondrino* ;
- 26^e volume (année 1900), avec une préface de Lucien MUELFELD : *Le Malais du Théâtre* ;
- 27^e volume (année 1901), avec une préface de M. Paul HERVIEU, de l'Académie française : *Un Ancêtre aux Annales du Théâtre et de la Musique* ;
- 28^e volume (année 1902), avec une préface de CATULLE MENDÈS : *Les Autres et Nous* ;
- 29^e volume (année 1903), avec une préface de M. Alfred CAPUS : *Les Nouvelles Difficultés du Théâtre* ;
- 30^e volume (année 1904), avec une préface de M. C. SAINT-SAÛNS, de l'Institut : *Courrier sur l'Art du Théâtre* ;
- 31^e volume (année 1905), avec une préface de M. Jean RICHEPIN, de l'Académie française : *L'Amateurisme* ;
- 32^e volume (année 1906), avec une préface de M. Adolphe BAISSON : *L'Auteur dramatique* ;
- 33^e volume (année 1907), avec une préface de M. NOZIÈRE : *Contre toute Tradition* ;
- 34^e volume (année 1908), avec une préface de M. Maurice DONNAT, de l'Académie française : *Le Cinquième acte est mort* ;
- 35^e volume (année 1909), avec une préface de M. Henri LAVEDAN, de l'Académie française : *Le Métier*.

1875-1910



Au commencement de l'année 1876, je recevais la lettre suivante :

Monsieur,

N'ayant pas l'honneur d'être connu de vous — de nom tout au moins, — j'ose vous présenter mon livre : les Annales du Théâtre et de la Musique, 1^{re} année, 1875 — sous le patronage de nos amis communs : Ernest Reyer, Jules Guillemot, Adrien Dubart (qui a dû vous écrire à mon sujet), Léopold Gravier, Henri Lavoix fils, Arthur Pougin..., auxquels vous pouvez parler de moi en toute assurance.

Permettez-moi d'espérer que vous voudrez bien accorder votre attention à mon modeste ouvrage et accorder à cette publication une

place honorable dans votre excellent feuilleton du Français.

Veillez agréer, Monsieur, avec tous mes remerciements, l'assurance de mes sentiments bien dévoués.

E. STOULLIG,

Sous-Chef à l'Administration des Postes,
rue Jean-Jacques-Rousseau.

Trente-six ans se sont écoulés depuis que je recevais le premier volume de cette collection qui devait devenir si considérable, et voilà que l'auteur, n'ayant plus sous la main son vieil ami Sarcey, qui avait été le parrain de cet ouvrage à son apparition, qui l'avait de nouveau patronné lors de sa vingtième année, s'adresse à moi pour célébrer ce nouvel anniversaire, à moi qu'il considère à bon droit, comme un des plus anciens et des plus fidèles amis de ses *Annales*.

Chaque fois que je les feuillette, ces volumes d'une utilité constante pour nous autres critiques, chaque fois que je remonte au tome premier, où se trouve fixée la lettre que je viens de reproduire, je crois revivre en ce temps déjà si éloigné; je me retrouve au milieu d'un monde du théâtre et de la musique tout différent de celui d'aujourd'hui, beaucoup moins agité, moins tumultueux, moins « réclamiste »; je me revois, je nous revois, mon ami Stoullig et moi, jeunes débutants dans cette glorieuse phalange de critiques où figu-

raient Clément Caraguel et Sarcey, La Pommeraye et La Rounat, Théodore de Banville et Paul de Saint-Victor, Reyer et J. Weber, Wilder et Joncières, etc., presque tous occupant le rez-de-chaussée d'un grand journal : la critique, alors, pour être moins hâtive, en était-elle plus mauvaise ? Ensuite, et lorsque je reviens à l'époque actuelle, je ne suis pas médiocrement surpris de me retrouver, toujours avec Stoullig, parmi les vétérans de la critique, à côté de ceux qui ont succédé aux successeurs de ces journalistes célèbres, et c'est même à cette qualité, que nul ne saurait me contester, de doyen des feuilletonnistes, que je dois d'être appelé à remplacer ici Sarcey. Car qui donc compterait comme moi, — ce ne serait en effet ni Arthur Pougin, ni Albert Soubies, qui m'ont cependant précédé dans la carrière, — trente-neuf années de feuilletons ininterrompus, parfois même simultanés, dans de grands « quotidiens », une année de moins seulement que n'en comptait notre « Oncle » à tous, lorsqu'il est mort, oui, notre « Oncle », que j'espère bien rattraper et même dépasser ?

1875 : c'est l'année de l'inauguration du nouvel Opéra, inauguration faite un peu à la hâte, sur l'ordre du Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, M. de Cumont, qui voulait absolument que cette cérémonie eût lieu sous son consulat ; inauguration dont le programme,

qui avait été très difficile à établir, fut encore bouleversé par le caprice et le départ subit de M^{lle} Nilsson, au sujet de quoi les *Annales* se montrent très renseignées et très indiscrètes; inauguration dont le principal éclat, en fin de compte, provint de la présence du lord-maire de Londres arrivant chez nous et faisant son entrée à l'Opéra, en grande pompe, avec ses massiers, ses quatre trompettes et ses six grands laquais galonnés, tel enfin que l'a représenté M. Detaille dans un tableau célèbre et d'ailleurs inexact, comme le sont tant de tableaux de commande. En effet, lorsque le Très-honorable D.-H. Stone, enveloppé d'un grand manteau rouge et tout emperruqué, avec une magnifique chaîne d'or au cou, gravit inopinément le grand escalier de l'Opéra, il n'y avait pas une foule innombrable aux balcons de tous les étages, il ne se trouvait aucun personnage officiel pour le recevoir sur le premier palier, si bien que le noble voyageur, que personne ne guidait, s'était déjà engagé dans le corridor de l'orchestre, entre les deux cariatides de bronze, lorsqu'un employé subalterne accourut qui lui fit rebrousser chemin et monter un étage de plus pour gagner la loge qui lui était destinée. Et lorsque j'évoque mes souvenirs, cruellement précis, de cette soirée du 5 janvier 1875, je vois encore dans un coin du foyer, durant l'entr'acte, un groupe formé par la

reine Isabelle et son fils, proclamé tout récemment roi d'Espagne sous le nom d'Alphonse XII, et quelques amis dévoués, groupe assez modeste et peu bruyant que certains spectateurs ne se lassaient pas de regarder avec une insistance indiscreète, tandis que d'autres, tout émerveillés des splendeurs du grand foyer, ne soupçonnaient même pas qu'ils coudoyaient là de très grands personnages, des Souverains de la veille ou du lendemain.

En cette année 1875, l'Opéra, qui avait à sa tête Halanzier, se remettait de la grosse perturbation causée dans tous les services par l'incendie des 28-29 octobre 1873, et remontait un à un sur une nouvelle scène les ouvrages qui formaient alors l'essentiel du répertoire courant : *la Juive* et *Guillaume Tell*, *les Huguenots* et *Don Juan*, *Faust* et *Hamlet*, sans négliger *la Favorite*. En cette année-là, M^{lle} Krauss, disant adieu à l'Opéra-Italien et à ses gloires passablement fanées, faisait une entrée éclatante à l'Opéra, où elle devait s'élever si haut en développant encore son art du chant et son génie dramatique. En cette année-là, se produisait cet incident sans exemple dans les annales de l'Académie de Musique et qui contraignit l'entrepreneur à fermer les portes du théâtre, le soir du 3 mars, les six premiers ténors de la troupe — Villaret, Salomon, Sylva, Bosquin, Achard et Vergnet — s'étant

trouvés dans l'impossibilité de chanter. D'où certaine complainte narrant les mésaventures du directeur « c'est Halanzier qu'est son nom », sur l'air de *Fualdès*, et se terminant de la sorte :

On dit qu'pour calmer sa transe,
L' directeur de l'Opéra,
Veuf de ses ténors, ira
S' distraire au foyer d' la danse.
Mais il faudra bien six rats
Pour l' consoler d' ses six chats.

Autant l'Opéra était alors florissant, la foule des provinciaux et des étrangers s'y ruant, après les Parisiens, pour admirer un escalier célèbre dès le premier jour, autant notre seconde scène lyrique, en cette même année, allait cahin-caha. Le directeur Camille du Locle, déjà tout près de quitter l'Opéra-Comique, donnait une dernière marque de sympathie aux jeunes musiciens qui avaient ses préférences, en représentant coup sur coup la *Carmen*, de Bizet, et *l'Amour africain*, de M. Paladilhe. Il obtenait l'autorisation de faire exécuter, d'abord en matinée, puis en soirée, et toujours sous la direction du maître, le *Requiem* de Verdi, alors dans sa grande nouveauté. Pour forcer le public à venir place Boïeldieu, même les soirs où Verdi ne s'y montrait pas, il remontait des ouvrages dont il faisait peu de cas, comme *le Val d'Andorre* et *le Caïd*; il donnait avec une belle indifférence la

900^e représentation du *Domino noir* et célébrait sans enthousiasme — il était même en voyage à cette époque — le centenaire de Boïeldieu, en reprenant *le Nouvec. : Seigneur du Village* et *le Calife de Bagdad* pour former spectacle avec un acte de *la Dame blanche* — cette *Dame blanche* dont son ami Bizet disait : « C'est une jocrisserie prud'hommesque qui ne peut plus amuser que les sapeurs, les bonnes d'enfants et les concierges... » Qui sait si, par un trop juste retour, quelque musicien du vingtième siècle n'en dira pas un jour tout autant de *Carmen* ?

C'était l'oncle de du Locle qui régnait alors à la Comédie-Française, Emile Perrin, le rigide Perrin, rigide du moins en apparence, qui se peint tout entier — *post mortem* — dans un propos qu'il tint à Bizet et que celui-ci rapportait tout chaud à son élève et ami, M. Edmond Galabert, dans une des lettres dernièrement publiées par celui-ci. Comme l'auteur des *Pêcheurs de perles* hésitait à prendre part aux concours que le Ministère des Beaux-Arts avait ouverts, à la fin de l'Empire, dans les trois théâtres de musique subventionnés, Emile Perrin, alors directeur de l'Opéra, et qui voulait se garder à carreau, s'efforçait de décider Bizet à concourir en lui donnant à entendre que lui-même « travaillerait sérieusement les partitions avec Gevaert », directeur de la musique à l'Opéra et membre du

jury, en lui lançant enfin cet argument décisif : « Ne vous inquiétez pas du jury ; qu'il soit en jambon de Mayence ou en pâtes d'Italie, j'en ferai ce que je voudrai ». Perrin qui, comme on le voit, ne s'embarrassait pas de grand'chose, n'avait pas dû changer en passant de l'Académie de Musique à la Comédie-Française — comité de lecture ou jury, c'était tout un à ses yeux — et c'est bien à lui qu'il faut reporter le mérite d'avoir fait quatre heureux en représentant dans le courant de cette année 1875 : *la Fille de Roland, la Grand'Maman, l'Hôte et Petite Pluie* — Bornier, Cadol, Monselet et Pailleron lui en furent-ils assez reconnaissants ? — C'est bien lui qui eut l'habileté de s'attacher par de nouveaux liens trois membres des plus importants de l'Académie Française en reprenant *Julie, Gabrielle et le Baron Lafleur* ; c'est bien lui qui sut faire monter M^{lle} Sarah-Bernhardt au sociétariat et fit débiter là, à deux mois d'intervalle, deux des plus charmantes comédiennes qui parurent jamais à la rue Richelieu : l'exquise Blanche Barretta et la pétulante Jeanne Samary, tandis que Coquelin cadet, très irrité de n'avoir pas été nommé sociétaire, abandonnait brusquement la Comédie-Française pour les Variétés.

Si le grand drame en vers avait remporté une victoire éclatante à la Comédie avec *la Fille de*

Roland, il se manifestait de même à l'Odéon, que gouvernait alors M. Félix Duquesnel, avec *Un Drame sous Philippe II*, de M. Georges de Porto-Riche. Ajoutons que l'Odéon avait vécu jusque-là sur le grand succès, tout récent, de *la Maîtresse légitime* et que les heureuses reprises de petites comédies du répertoire du Théâtre de Madame : *Geneviève* et *la Demoiselle à marier*, jouées délicieusement par M^{lle} Blanche Barretta, avaient permis d'atteindre à l'heure de la fermeture, à l'époque où allaient commencer de grands travaux, reconnus indispensables pour consolider une salle qui menaçait ruine. Et c'est alors que M. Duquesnel eut l'idée, heureuse entre toutes, de créer, dans le foyer et dans de nouvelles salles ouvertes au public, cette intéressante galerie de portraits, de bustes et de médaillons des plus célèbres auteurs ou artistes ayant passé par l'Odéon, galerie dont le succès dure encore, après nous avoir enchantés dans cette soirée de réouverture du 19 novembre 1875, où, entre autres attractions, la divette de la Renaissance, M^{lle} Jeanne Granier, sans se douter des triomphes que lui vaudrait un jour la comédie pure, s'essaya timidement comme comédienne en jouant Musette de *la Vie de Bohême*, uniquement pour avoir l'occasion d'y chanter une mélodie inédite de M. Massenet sur des paroles de Meilhac : *la Jeunesse et*

l'Amour. L'auteur de *Marie-Magdeleine* et d'*Ève* pouvait-il rien refuser au directeur qui lui avait rendu un si grand service en imposant à Leconte de Lisle récalcitrant la musique qu'il avait composée pour accompagner la tragédie antique des *Erinnyes* ?

Depuis les premiers jours de l'année 1875, la salle Ventadour, que le directeur Bagier venait d'abandonner après avoir essayé tantôt d'y galvaniser l'opéra italien, tantôt d'y installer un troisième théâtre lyrique français, était ouverte à tout venant, et s'y installait qui voulait la louer. C'est alors que se produisit une manifestation d'art exotique qui n'avait que le tort de venir trente ans trop tôt, et la représentation d'*Une Noce russe au xvi^e siècle*, grande pièce de M. Soukhonine avec musique de M. Dutsch, organisée là par M. Taneïef avec toute une troupe arrivant de Moscou, n'obtint qu'un succès très médiocre, si bien que ces malheureux artistes ne purent partir, au bout de onze soirées, qu'en laissant en gage ici leurs magnifiques costumes et la plus grande partie des riches accessoires qu'on avait universellement admirés. Quel succès, en revanche, et quelle série de spectacles inoubliables, lorsque le grand tragédien Rossi, arrivant pour la quatrième fois en France et renonçant à gagner l'Amérique, vint donner à Ventadour d'admirables représentations

d'*Othello*, d'*Hamlet*, de *Macbeth*, du *Roi Lear* et aussi du *Kean* d'Alexandre Dumas père, en attendant d'autres soirées triomphales qui s'étendirent sur les deux premiers mois de l'année suivante et se terminèrent dans une sorte d'apothéose avec le cinquième acte de *Ruy-Blas*!

En ce temps-là, c'était comme un perpétuel jeu de bascule entre le Gymnase et le Vaudeville : sitôt que l'un de ces deux théâtres montait, l'autre descendait. En 1875, le Gymnase, avec *le Comte Kostia*, de Victor Chéribuliez, et même *le Ferréol*, de Sardou, était sensiblement au-dessous du théâtre de la Chaussée-d'Antin, où *le Procès Vauradieux*, de Delacour et Hennequin, représenté en plein été, avait fait courir la foule. Au Palais-Royal, *le Panache*, d'Edmond Gondinet; et aux Variétés, *les Trente millions de Gladiator*, d'Eugène Labiche et Philippe Gille, remportaient un succès égal. A la Porte-Saint-Martin, *le Tour du Monde en 80 jours*, qui avait commencé l'année précédente, accomplissait presque tout le tour de l'année; à l'Ambigu-Comique, *la Rose Michel*, d'Ernest Blum, triomphait avec M^{lle} Fargueil; au Théâtre-Lyrique-Dramatique de la place du Châtelet, *les Muscadins*, de M. Jules Claretie, occupaient l'affiche pendant plus de deux mois et les Matinées-Ballande, installées à la Porte-Saint-Martin et où l'on ne jouait guère que du classique, mar-

quaient l'origine d'une mode qui allait prendre une extension inimaginable et s'implanter dans tous les théâtres de Paris.

Mais la très grande vogue était alors pour l'opérette, à laquelle quatre ou cinq scènes étaient exclusivement consacrées. Si les Folies-Dramatiques et les Bouffes-Parisiens avaient joué de malheur, cette année-là, avec de médiocres partitions de M. Vasseur et d'Hervé, de M. Lecocq et d'Offenbach, un nouveau théâtre rival s'était installé à la salle Taitbout où *la Cruche cassée*, de M. Léon Vasseur, obtenait un succès durable avec M^{lles} Chaumont et Montaland, les deux Célines; mais c'était surtout à la Renaissance que la foule courait applaudir *Giroflé-Girofla* et *la Petite Mariée*, les deux charmantes partitions de M. Ch. Lecocq, rendues à merveille par M^{lle} Jeanne Granier, entre lesquelles se glissait *la Reine Indigo*, de Johann Strauss, enlevée avec verve par M^{lle} Zulma Bouffar. Enfin, brochant sur le tout, le théâtre de la Gaîté, dirigé par Albert Vinentini, après avoir vécu le plus longtemps possible sur *Orphée aux Enfers* et *Geneviève de Brabant*, jouait vers la fin de l'année et allait pousser très loin, en 1876, cette magnifique opérette-féerie du *Voyage dans la Lune*, dont les célèbres hirondelles, voletant sous la neige, attirèrent tout Paris au square des Arts-et-Métiers. C'était là

comme le temple d'Offenbach ; moins d'un an après, la Gaité se transformait en Opéra-National-Lyrique et représentait *Dimitri, Paul et Virginie, le Timbre d'argent, le Bravo*.

De cette rapide revue des nouveautés théâtrales de l'année 1875, que résulte-t-il ? C'est qu'en ce temps où le naturalisme ne faisait que de poindre dans le roman, où le Théâtre-Libre était encore à naître, les scènes parisiennes conservaient chacune leur genre et jouaient tranquillement des pièces analogues à celles qu'elles avaient déjà représentées, sans qu'il en découlât aucune querelle littéraire, sans qu'il en sortît aucune autre discussion que celle qui pouvait naître, par très grande exception, d'une pièce abordant quelque problème social, comme celui du divorce. Pour trouver prétexte à discussion plus ou moins animée, — exception faite, bien entendu, des pièces politiques telles que *Rabagas*, — il fallait se tourner vers la musique et du côté des concerts, non pas du côté des théâtres, car ici le siège du public était fait d'avance et n'importe quel compositeur s'écartant si peu que ce fût des chemins battus était aussitôt qualifié de wagnériste par la presse et le public et, comme tel, condamné sur l'heure. On était encore trop près de la Guerre pour que la diffusion de la musique de Wagner, entreprise par Padeloup avec une si belle ardeur

avant 1870, pût être poursuivie, et lui-même, après avoir fait entendre pour la première fois le prélude de *Tristan et Iseult*, à la fin de 1874, avait dû reculer devant l'hostilité trop nettement déclarée de la masse du public. Mais, alors même qu'on n'exécutait plus aucune de ses œuvres dans les concerts, Wagner, pour une infinité de gens, était toujours le grand ennemi, celui qui pouvait, tôt ou tard, tout bouleverser dans le monde de la musique, et l'occasion était trop belle pour que ceux qui avaient tellement peur de lui, ne réunissent pas leurs efforts afin de le repousser définitivement hors de France.

En même temps qu'il essayait, sans y réussir, de nous imposer le prélude de *Tristan*, Pasdeloup ne négligeait pas pour cela les intérêts de la musique française. Dans cette même saison de concerts, il faisait exécuter par Sarasate la *Symphonie espagnole* pour orchestre, avec violon principal, que Lalo venait d'écrire, et il s'honorait grandement en jouant une ouverture, qu'il avait décidé certain musicien à composer pour un opéra dont on parlait souvent, qu'on ne voyait jamais poindre et dont les mauvais plaisants disaient qu'il n'existait peut-être pas : l'ouverture de *Sigurd*. De plus, à défaut de Wagner, qu'il lui était interdit momentanément de jouer, Pasdeloup satisfaisait son goût pour

la musique allemande en faisant entendre, ce qui n'était pas trop mal choisir, deux œuvres capitales de Brahms : la *Sérénade en ré majeur* et le *Requiem allemand*, tandis que, de son côté, Ed. Colonne, qui faisait une place beaucoup plus large à la musique française, exécutait, durant cette même année 1875, d'abord la *Danse macabre*, puis tout le premier acte de *Samson et Dalila*, que Liszt venait d'accueillir à Weimar. Bien mieux, le jeune chef d'orchestre des Concerts du Châtelet se posait, cette année-là même, en champion déterminé de Berlioz, en ouvrant la saison par une double audition complète de *l'Enfance du Christ*, en la terminant par deux exécutions intégrales de *Roméo et Juliette*. Et c'est ainsi que l'astre de Berlioz montait dans le ciel musical, tandis que celui de Wagner subissait une éclipse passagère.

Mais, qu'on le vît ou non, on n'en sentait pas moins sa chaleur rayonnante ; qu'on entendit ou non quelques-unes des pages maîtresses de ce prodigieux génie, il n'en est pas moins vrai que tout le débat musical s'agitait alors autour de Richard Wagner, et il est à l'honneur d'une certaine partie de la presse parisienne d'avoir résolument aidé à l'évolution du goût musical, provoqué chez nous par les grands concerts du dimanche. Au moment qui nous occupe, il n'y avait pas à hésiter : il fallait

choisir et se prononcer pour ou contre Wagner. Les uns, ceux qui allaient de l'avant et défendaient l'auteur de *Tannhæuser*, étaient en petit nombre et s'appuyaient sur les grands maîtres de la musique classique, symphonie ou tragédie lyrique, afin de mieux répondre aux coups de leurs adversaires. Les autres, ceux qui écrasaient Wagner de leur mépris, beaucoup plus nombreux, englobaient presque tous dans leurs sévérités Berlioz, qu'ils connaissaient peu ; Schumann, qu'ils ne connaissaient pas, et soutenaient obstinément, par haine des génies qu'ils méconnaissaient, les producteurs de la musique courante en faveur à l'Opéra-Comique et à l'Opéra. Puis, au milieu, c'était la masse flottante des indécis n'ayant pas d'opinion personnelle, acceptant l'avis du plus grand nombre et ne faisant qu'enregistrer les arrêts favorables ou défavorables des journaux.

Oui, ceux qui, malgré les cris et les risées, défendirent alors sans jamais céder, les maîtres contre lesquels la foule s'acharnait, ceux-là durent bien, à force d'écrire et d'applaudir, coopérer au revirement qui s'est produit en un tiers de siècle. Aujourd'hui, ceux-là sont devenus légion, ayant vu venir à eux, peu à peu, tous les hésitants, tous les indécis, que la vogue entraîne. Quant à ceux qui menèrent la charge autrefois avec un si bel entrain contre les vrais génies,

ils ne comptent plus à cette heure, et prêtent simplement à rire, par les efforts qu'ils font pour opérer une évolution tardive et donner le change sur leurs opinions passées. Les pauvres gens, en tout semblables à tant d'autres dont ils se raillent ingénûment, à tous ceux qui, il y a un siècle, exerçaient leur esprit aux dépens de Mozart, de Méhul ou de Weber!



ADOLPHE JULLIEN.

LES
ANNALES DU THÉÂTRE
ET DE LA MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

Trois ouvrages inédits : le *Miracle*, de M. Georges Hùe ; la *Forêt*, de M. Savard, et le ballet de M. Reynaldo Hahn, *La Fête chez Thérèse*, constitueront, avec la mise au répertoire de la *Salomé*, de M. Richard Strauss, et de la *Damnation de Faust*, de Berlioz, l'histoire de l'Opéra en l'année 1910, marquée encore par une saison de « ballets russes », et par la représentation de la *Fille du Soleil*, de M. André Gailhard.

5 JANVIER. — Début de M^{me} Lacombe-Olivier, remplaçant à l'improviste, dans *Samson et Dalila*, M^{lle} Lapeyrette, indisposée.

7 JANVIER. — Le public faisait fête au ténor Saléza, rentrant à l'Opéra dans le rôle de Matho, de *Salammbô*, qu'il avait brillamment créé. — Quelques jours après, M^{lle} Demougeot chantait

pour la première fois le rôle de Salammbô, et M. Altchewski celui de Shahabarim.

19 JANVIER. — Une charmante cantatrice italienne, M^{lle} Visconti, élève du professeur Delaquerrière, débutait dans le rôle de Juliette, de l'œuvre de Gounod. Et, quelques jours après, elle était encore, et non sans succès, la Marguerite de *Faust*.

21 JANVIER. — M^{lle} Jeanne Bourdon, déjà applaudie dans *Sigurd*, chantait pour la première fois Elisabeth, de *Tannhauser*, en même temps que M^{me} Dubois-Lauger débutait dans le rôle de Vénus.

9 FÉVRIER. — M. Saléza chantait Siegmund de la *Valkyrie*. L'ardeur héroïque qu'il prête au personnage, son accent dramatique saisissant, son autorité de chanteur lui valaient un succès très mérité. M^{lle} Borgo incarnait le personnage redoutable entre tous de Brunehilde, et y faisait admirer sa sûreté vocale et le pathétique expressif de son jeu.

16 FÉVRIER. — Premières représentations de la *Forêt*, légende musicale en deux actes, de M. Laurent Tailhade, musique de M. Augustin Savard¹, et de la *Fête chez Thérèse*, ballet en deux actes, de Catulle Mendès, musique de M. Reynaldo Hahn². Sans de trop vives émotions, sans

1. DISTRIBUTION. — Pierre, M. *Démas*. — Némorosa, M^{lle} *L. Grandjean*. — Jeanne, M^{lle} *Lopezetta*. — Le Hêtre, M^{me} *Louis-Brun*. — Le Tilleul, M^{lle} *Cappredon*. — Le Bouleau, M^{lle} *Kaiser*. — Le Chêne, M^{lle} *Carlyle*. — Le Cyprés, M^{lle} *Mancini*.

2. DISTRIBUTION. — Mimi, M^{lle} *Zambelli*. — La duchessa, M^{lle} *Alta Bond*. — La Folie, M^{lle} *Meunier*. — Arlequine, M^{lle} *Johnson*. — Carlotta Grisi, M^{lle} *Urban*. — L'abbé, M^{lle} *Piron*. — L'Amour, M^{lle} *de*

révélation nouvelle pour le critique un peu blasé que nous sommes, l'Opéra nous offrait une fort agréable soirée, en nous procurant le plaisir d'entendre de bonne musique et de voir un merveilleux ballet. Le second acte de la *Fête chez Thérèse* n'est-il pas un tableau sans taches et sans défauts?... Mais procédons par ordre... C'est, pour le musicien, — on l'a fort justement remarqué — un sujet redoutable et délicieux que celui de la *Forêt*. Redoutable, car son lyrisme pathétique est fait d'harmonies nobles, si subtiles et si intenses qu'il dépasse, semble-t-il, les limites de l'expression musicale, à moins que le compositeur n'ait le génie de Beethoven, la puissance de Wagner ou la poésie de Weber, le mélodieux auteur du *Freyschütz*. Délicieux, puisqu'il ouvre au symphoniste des horizons toujours nouveaux et qu'il trouve dans les mille chants de la forêt tous les éléments d'une incomparable symphonie. Mais ce qui n'est, au demeurant, qu'un épisode descriptif peut-il devenir par lui-même un drame d'action? M. Laurent Tailhade l'a pensé, et dans un livret écrit en vers, en prose et même en latin, il a imaginé une vivante forêt, au sens propre du mot. Edmond Rostand venait, dans *Chantecler*, de faire parler les oiseaux; M. Laurent Tailhade a fait chanter les arbres, et nous avons entendu les airs expressifs des Dryades du Hêtre et du Tilleul, du

Morins. — Palmyre, M^{lle} Syrède. — Théodore, M. Raymond. — Gilles, M. A. Aveline. — Arlequin, M. G. Ricoux. — Beltram, M. Cléret. — Le Persan, M. Bourdel. — Tarvaglia, M. J. Jussen.

Ce même spectacle avait été donné le 13 février en répétition générale, dite « de gala », au bénéfice des inouïs.

Bouleau, du Chêne et du Cyprès. L'œuvre de M. Savard, ancien « prix de Rome », musicien de valeur, a été écoutée avec une respectueuse attention par le public de l'Opéra, qui a applaudi autant qu'ils le méritaient ses excellents interprètes. M. Delmas est impeccable dans le bûcheron. M^{lle} Grandjean prononce moins bien, mais chante supérieurement des phrases ardues et dangereuses qui auraient bien étonné, il y a seulement dix ans. Les « arbres » ont congrûment exprimé leur désespoir de se voir coupés ou « coupables », et nous n'avons que des éloges à adresser à M^{mes} Lapeyrette, Campredon, Laute-Brun, Kaiser, Carlyle et Mancini. Mais le succès de la soirée est allé à la *Fête chez Thérèse*, le piquant et charmant ballet de M. Reynaldo Hahn, sur un livret de Catulle Mendès. Tout le monde connaît la pièce des *Contemplations* qui commence ainsi :

La chose fut exquise et fort bien ordonnée.
 C'était au mois d'avril, et dans une journée
 Si douce qu'on eût dit qu'Amour l'eût faite exprès.
 Thérèse, la duchesse, à qui je donnerais,
 Si j'étais roi, Paris, si j'étais Dieu, le monde,
 Cette belle Thérèse, aux yeux de diamant,
 Nous avait conviés dans son jardin charmant...

Catulle Mendès a-t-il — ainsi qu'on l'a dit sur la foi du titre — « tiré » du poème d'Hugo le sujet de son ballet ? Certes non. Il n'y a eu là, à proprement parler, ni une adaptation, ni même un emprunt d'inspiration ; mais de beaux vers ont suggéré à un poète l'idée première d'une œuvre

théâtrale, dont, au surplus, il a trouvé l'intrigue, précisé ou inventé les personnages ; le poète a seulement esquissé l'un des deux cadres où évolue le ballet. Le scénario, que Catulle Mendès a développé et varié avec une extrême adresse, nous introduit, au premier acte, chez Palmyre, l'illustre couturière — au temps où régnait le roi Louis-Philippe — chez Palmyre qui s'intitulait modestement « Couturière des Reines » et qu'une enseigne originale représentait prenant mesure d'une robe à la déesse Vénus. Sur les murs, des portraits de forme ovale — la forme du temps, — des pastels représentant les grandes dames les plus fameuses de l'époque de Louis-Philippe : la duchesse d'Abrantès, M^{me} de Girardin et les actrices les plus célèbres : Taglioni, Fanny Essler, Carlotta Grisi, Rachel, Dorval, Déjazet... Détail amusant : ces portraits, ces tableaux ornant les salons d'essayage de Palmyre sont des originaux dus à nos peintres les plus connus. C'est ainsi que la Grisi, dans son costume de Giselle, a été peinte par M. Guérand de Scévola, et que tels autres sont de Detaille, de Gervex, de Jean Béraud. Excusez du peu ! Dans cet atelier peu banal, les premières ouvrières — Mimi Pinson en tête — en robe de guingan, tablier de soie et petit bonnet, se racontent « leurs amours » tout en travaillant autour de la table. Ce sont de jeunes dandys, en redingote à jupe, avec qui, le dimanche, on fait de joyeuses parties. Justement, alors qu'on parle d'eux, Théodore, le bon ami de Mimi, et d'autres « Jeune France », ses camarades, font irruption, au grand émoi de ces

demoiselles qui leur avaient pourtant bien défendu de venir les relancer à l'atelier. Que dirait M^{me} Palmyre, si elle les voyait ? On les congédierait, c'est sûr. Enfin, qu'ils restent un instant et s'en aillent !... En effet, des clientes arrivent. On les pousse vers un paravent, vers une porte de sortie. Théodore sort le dernier, Mimi Pinson lui permet de revenir plus tard. Les clientes, ce sont des danseuses de l'Opéra : c'est Carlotta Grisi. Vite, les ouvrières, en chœur, supplient l'étoile de leur danser sa grande valse de *Giselle*. Elle y consent, et sur l'heure, trouve une imitatrice habile en Mimi Pinson (c'est M^{lle} Zambelli) qui, au dire de la Grisi elle-même (croyons-la), semble douée pour la danse... Mais bientôt Palmyre introduit cérémonieusement la duchesse Thérèse, qui vient essayer les trois costumes qu'elle doit porter à sa fête. Alors que, dévêtue, elle a terminé ses essayages, le paravent se renverse, et Théodore apparaît, ébloui, ravi, enthousiasmé, confus, honteux, tendant vers la duchesse furieuse des mains suppliantes. C'est fini, Mimi n'existe plus ; il n'y a plus pour lui qu'une femme au monde, c'est la duchesse. Mimi Pinson comprend et se désole. Elle ne veut pas le perdre, elle luttera... Maintenant, voici la fête comme l'a rêvée Victor Hugo, avec son radieux jardin, son jet d'eau naturelle égayant un bassin, son escalier de marbre rose, son petit temple de l'Amour et son lointain baigné d'or vert. Thérèse, parmi ces invités, forme le centre d'un groupe dont la grâce est un souvenir de l'*Embarquement pour Cythère*. Au milieu des

divertissements qui se succèdent, parmi les personnages échappés de la comédie italienne, Théodore, sous des masques différents, s'est approché de la duchesse. Il la fait danser et l'enveloppe si tendrement de ses déclarations brûlantes et passionnées, que Thérèse, bercée de cette musique d'amour, est bien près de se laisser toucher. Mais, sur l'air de la chanson fameuse de Frédéric Bérat qui revient en *leitmotiv*, Mimi Pinson surgit, se jette aux pieds de la duchesse, l'implore à genoux et lui redemande son ami dont elle, grande dame, n'a que faire, son ami qu'elle aime... Et si profond est son désespoir que Thérèse, qui s'est ressaisie, congédie pour jamais, cette fois, l'infidèle Théodore, et l'envoie à sa petite ouvrière qui l'attend, les bras ouverts. Le premier acte nous fait songer à Henry Murger et à Gavarni; le second est un Watteau ou un Pater. Et la musique, qui a tantôt l'allure surannée des refrains de 1840, tantôt la grâce légère et voluptueuse des gravures du dix-huitième siècle, est digne en tout point du regretté poète, si tragiquement disparu, dont, avec la *Carmélite*, M. Reynaldo Hahn, avait été, une première fois déjà, l'heureux associé. Le fin compositeur a écrit là une élégante et claire partition qui n'est ni prétentieuse ni bruyante, en dépit d'un piston un peu canaille, et qui, tour à tour spirituelle, ingénieuse et poétique, fut vraiment une joie pour les oreilles, comme le spectacle de jolis décors et de pimpants costumes de femmes adorables et de danses séduisantes était lui-même le régal des yeux. Citons au nombre de ses plus jolies

pages : la redowa « philippotarde » du premier acte, que dansent les deux protagonistes, morceau connu que M. Reynaldo Hahn a très agréablement rajeuni et orchestré ; et aussi, au second acte, le délicieux duo d'Arlequine et de Pierrot. Léo Delibes aurait fait mieux sans doute, mais, à défaut de l'auteur de *Coppélia*, nous pouvons nous contenter de l'excellente impression produite par cette chatoyante *Fête chez Thérèse*. Vous pensez si l'on a unanimement applaudi la grâce incomparable de l'admirable Zambelli, exquise d'espièglerie et de gaieté au premier acte, de tendresse et de sentiment au second acte, où elle a obtenu le triomphe de grande danseuse classique française auquel elle est désormais habituée : on lui a redemandé d'acclamation une originale Variation qu'elle a exécutée avec maîtrise, comme toujours. Puis, en des danses et des pantomimes fort adroitement réglées par M^{me} Stichel, dont c'était le véritable début dans la maison, on a très justement associé au triomphe de l'éblouissante étoile M^{lle} Aïda Boni, de si belle tenue, de dignité si parfaite sous les traits de la duchesse Thérèse ; M^{lle} Antonine Meunier, de si rare et si gentille agilité dans la Folie ; M^{lle} Marthe Urban, de souple virtuosité dans la Grisi ; M^{lle} Berthe Syrède, amusante Palmyre ; M^{lle} Johnson, de mutinerie charmante en Arlequine ; M^{lle} de Moreira, qui mime à merveille le rôle de l'Amour ; M^{lle} Léa Piron, un ravissant petit abbé galant ; et tant d'autres que nous voudrions pouvoir nommer ici... Puis nous félicitons M. Paul Vidal, qui avait conduit les

deux ouvrages avec sa sûre autorité, et aussi MM. Messenger et Broussan, qui avaient monté le second avec autant de somptuosité que de goût.

19 FÉVRIER. — Déjà applaudie dans la *Forêt*, M^{lle} Odette Carlyle chante le rôle de Sieglinde de la *Valkyrie*.

23 FÉVRIER. — Rentrée, dans *Thaïs*, de M^{me} Aïno Ackté.

7 MARS. — Une des plus brillantes cantatrices de l'Opéra impérial de Berlin, M^{lle} Frida Hempel, se fait entendre dans le rôle de la reine Marguerite des *Huguenots*, et, quelques jours après, dans Gilda de *Rigoletto*.

11 MARS. — M^{lle} Yvonne Gall chante pour la première fois Elsa de *Lohengrin*, qui lui vaut de vifs applaudissements, et M^{lle} Daumas fait, à côté d'elle, un heureux début dans le rôle d'Ortrude.

3 AVRIL. — Au bénéfice de la Société des Artistes et Amis de l'Opéra, de la Caisse des retraites du théâtre, de M^{me} Veuve Godard et de la Caisse des Victimes du Devoir, on donne la première des trois représentations de la *Fille du Soleil*, tragédie lyrique en trois actes, poème de M. Maurice Magre, musique de M. André Gailhard¹. — Depuis une dizaine d'années,

¹. DISTRIBUTION. — Le roi Elpénor, M. Alexandre. — Euristès, M. Joubé. — Le vieux berger, M. Duparc. — Alkinoos, M. Valbel. — Hélios, M^{lle} Madeleine Roch. — Artona, M^{lle} Gilda Darthy.

Rôles chantés : M^{me} Jenny Spennert (Lycia), Laute-Brun (Nausithoë), M. Noté (L'Hierophante).

Danses réglées par M^{me} Stichel : M^{lles} Aïda Boni, Lozeron, Brémont, Lequien, les sujets et les coryphées de l'Opéra.

Association des chœurs du théâtre des arènes de Béziers et l'orchestre sous la direction de M. Jean Nussy-Verdier.

Béziers a, chaque été, sa saison musicale. Aux noms illustres de Saint-Saëns et de Gabriel Fauré succédèrent les noms de musiciens moins notoires qui donnèrent aux Arènes le témoignage d'un talent naissant ou déjà accompli. Après *Déjanire*, *Parysatis* et *Prométhée*, sont venus les *Hérétiques*, de M. Charles Levadé, et le *Premier Glaive*, de M. Henri Rabaud. Cette sorte d'activité, qui satisfait pleinement aux besoins innés d'un peuple sensible et facilement enthousiaste, a pour instigateur un véritable Mécène d'art, M. Castelbon de Beauxhostes, dont le zèle et les desseins généreux sont au-dessus de tout éloge. Plus de douze mille spectateurs acclamaient, au mois d'août 1910, la *Fille du Soleil*, de MM. Maurice Magre et André Gailhard, deux très jeunes auteurs, enfants l'un et l'autre de cette terre lumineuse qui semble avoir communiqué à leur œuvre son ardeur et son enthousiasme frémissant. C'est ce dernier ouvrage qu'en trois belles représentations, données au bénéfice d'œuvres de bienfaisance, l'actuelle direction de l'Opéra a tenu à honneur d'offrir au public parisien. Comme *Déjanire* et *Prométhée*, pièces à la fois parlées et chantées, la *Fille du Soleil* est une sorte de tragédie où la poésie et la musique ont une part égale, où la danse trouve aussi sa place. Le poème de M. Magre ne manque, certes, ni d'originalité, ni de force, ni même de grandeur. L'action du drame que l'auteur a situé à l'époque homérique, au pied du mont Erix, en Sicile, se résume assez brièvement. Une reine tient son peuple en sa puissance par le seul fait de sa

beauté ; mais, avec l'approche de la vieillesse, son pouvoir diminue. Le peuple s'affranchit progressivement et finit par se révolter sous la conduite d'un berger qui représente les idées et les aspirations nouvelles. Le roi Elpénor réunit alors ses sujets devant le palais pour abdiquer en faveur du berger Euristès, parce que celui-ci est jeune et beau... Mais, désespérée de se sentir vieillir, et sur la foi d'un oracle qui prétend que pour redevenir jeune, il faut verser le sang de son enfant, la reine Hélia égorge sa fille Artona, qu'Elpénor avait fiancée au berger Euristès. Aux cris d'horreur que soulève un pareil acte, elle s'aperçoit que l'oracle a menti et se tue, pendant que le roi Elpénor hurle sa douleur et qu'Euristès, domptant la révolte de son cœur sur le cadavre même d'Artona, chante la vie éternelle, le soleil vainqueur et la jeunesse triomphante. La *Fille du Soleil* est la première œuvre lyrique d'un brillant prix de Rome, M. André Gailhard. Nous connaissions déjà, par une très curieuse pantomime qu'il avait fait représenter, il y a deux ans, sur la scène d'un théâtre « à côté », le remarquable tempérament artistique du digne fils de M. Pedro Gailhard, son esthétisme théâtral si personnel et sa si précoce maîtrise. Mais ce n'étaient là encore que de charmantes promesses. Elles viennent de se réaliser au-delà de l'attente de tous ses amis et de ceux de son heureux père, l'ancien directeur de l'Opéra. Il a su donner à la musique scénique qui illustre la belle tragédie de M. Magre de la couleur et de la vie ; il a très habilement évité de sacrifier son inspi-

ration spontanée à la tentation légitime d'affirmer avec trop d'ardeur sa science harmonique. Il est resté avant tout homme de théâtre et poète, il n'a point dédaigné — nous n'aurons pas le courage de lui en faire reproche — la divine et expressive mélodie... Il a écrit une musique simple, pleine de fraîcheur et de grande expression dramatique. Tout imprégné encore de l'école des maîtres classiques et des œuvres qui constituent, pour ainsi dire, la moelle de l'art lyrique, il a pu se laisser aller à quelques reminiscences. Il a réalisé, néanmoins, une œuvre très personnelle et très inspirée. Citons les plus belles pages : la chanson de la douce Lycia, l'invocation à Vénus, la marche funèbre, les adieux si plaintifs de Lycia, l'air magistral de l'Hériophante et le chœur, du plus puissant effet, qui couronne l'œuvre. Mais la perle de la partition est, sans contredit, le ballet, d'un style coloré et animé, avec des harmonies infiniment ingénieuses et distinguées. Les tragédiens et les chanteurs réunis à l'Opéra ont mérité les plus grands éloges. M^{lle} Madeleine Roch a été la reine Hélios. Elle fut superbe. Sa voix portait à merveille dans la vaste salle, où elle retentissait comme une épée de bronze. M^{lle} Gilda Darchy montrait sa taille souple et son beau visage qu'animait la plus tendre passion pour le berger Euristès. Le vieil Elpénor, ce fut M. Alexandre, le jeune pensionnaire du Théâtre-Français, excellent et dramatique à souhait. Il a campé le roi poursuivi par le remords avec un relief et une vérité frappante. Euristès, ce fut M. Joubé, le remarquable Antar de l'Odéon. De

la chaleur, de l'art, de la puissance et de la jeunesse : voilà son mérite. Il fallait le voir tenir toute la scène de l'Opéra avec sa jeune fougue et son allure passionnée. C'était vraiment très beau. L'interprétation vocale restait la même que celle de Béziers, avec, en tête, M^{me} Laute-Brun, au timbre chaud et caressant, dans le rôle trop court, de Nausithoë ; puis M^{lle} Spennert, touchante et harmonieuse dans celui de Lycia, et M. Noté, hiérophante tonitruant, qui ont remporté un vrai triomphe. Enfin — et voilà qui ne surprendra personne — M^{lle} Aïda Boni dansa d'une façon ravissante et fut bissée d'acclamation. Groupés sous la baguette autoritaire de M. Nussy-Verdier, les excellents choristes de Béziers, les quatre orchestres — dont deux musiques militaires — produisirent grand effet. M. Pedro Gailhard écoutait, ému et ravi, la musique et les applaudissements... Ce fut une soirée de tout point charmante...

5 AVRIL. — MM. Messager et Broussan avaient profité des vacances de Pâques pour agrandir l'emplacement réservé à l'orchestre de l'Opéra en coupant le proscenium. Cet important changement a été effectué de la manière la plus satisfaisante. Il a permis d'installer une nouvelle rampe plus puissante, bien plus rapprochée du décor et des artistes, et les jeux de lumière sont devenus d'une plus grande intensité. Cette meilleure disposition de la lumière servait la représentation de *l'Or du Rhin*, qui reparaisait sur l'affiche avec une superbe distribution : M. Van Dyck, qui chantait

Loge avec sa maîtrise accoutumée ; M. Delmas, Wotan de haute allure ; M^{lle} Demougeot ; M. Gresse ; M. Cerdan ; MM. Fabert. Noté, Nansen ; M^{mes} Campredon, Gall, Laute-Brun, Lapeyrette et Lacombe-Olivier, tous furent acclamés. Un des meilleurs éléments du grand succès de cette belle soirée était apporté par l'admirable orchestre dirigé par M. André Messager.

15 AVRIL. — Dans la *Valkyrie*, à côté de M. Van Dyck, parfait Siegmund, et de M^{lle} Agnès Borgo, Brunehilde de superbe allure, M^{me} Dubois-Lauger abordait avec succès le rôle de Fricka.

18 AVRIL. — M^{lle} Aurore Marcia débute dans le rôle d'Aïda, qu'elle chante et joue remarquablement.

22 AVRIL. — *Rigoletto* se donne ce soir pour les débuts d'une des plus brillantes élèves de M. Jean de Reszké, M^{lle} Alexandrowicz.

26 AVRIL. — M^{lle} Henriquez chante pour la première fois Sieglinde de la *Valkyrie*.

29 AVRIL. — M^{lle} Berthe Mendès aborde, non sans succès, le rôle de Juliette, de l'œuvre de Gounod.

6 MAI. — Première représentation de *Salomé*, poème d'Oscar Wilde, musique de M. Richard Strauss¹, — C'est cette *Salomé* qui, représentée à

1. DISTRIBUTION. — Hérode, M. Muratore. — Iokanaan, M. Dufranne. — Naraboth, M. Dubois. — 1^{er} juif, M. Fabert. — 2^e juif, M. Nansen. — 3^e juif, M. Gonguet. — 4^e juif, M. Varelly. — 5^e juif, M. Delpouget. — 1^{er} soldat, M. Lequien. — 2^e soldat, M. Ezanno. — 1^{er} Nazaréen, M. Cerdan. — 2^e Nazaréen, M. Delrieu. — Un Cappadocien, M. Bernard. — Un esclave, M. Revol. — Salomé, M^{lle} Mary Garden. — Hérodiade, M^{lle} Le Senne. — La page, M^{lle} G. Bailac.

Dresde, en 1905, affirma l'indiscutable talent du compositeur et consacra une renommée désormais universelle ; c'est cette *Salomé* qui, après avoir été jouée dans toute l'Allemagne, en Autriche, en Italie, nous vint, il y a trois ans, à Paris, où, sur la scène du Châtelet, elle fut, par les soins de M. Gabriel Astruc, interprétée en langue allemande par des artistes allemands. Elle eût été donnée plus tôt à l'Opéra, si M. Strauss n'avait émis la prétention de remplir la soirée à lui tout seul. La direction n'osait pas offrir à ses abonnés un spectacle aussi court ; il fallut activement négocier pour obtenir du compositeur que son œuvre fût accompagnée d'un ballet, et la voici, nous ne savons trop dans quelles conditions, actuellement destinée à « faire affiche » avec *La Fête chez Thérèse*. Il y a dans cet acte — qui en vaut deux — une somme de talent considérable, énorme. Enorme est le mot. Et l'on peut dire hautement que, certes, la partition de M. Richard Strauss est digne de la grande renommée qu'elle a si rapidement conquise. Il est bien certain que M. Richard Strauss est passé maître dans l'art merveilleux des combinaisons sonores. Sa technique orchestrale est même géniale, et on comprend que, maniant les instruments avec cette habileté prodigieuse, il cherche à traduire tous les états d'âme de ses personnages, leurs moindres actes, leurs moindres gestes. Sa dextérité est telle dans les enchevêtrements de la polyphonie qu'il donne de la noblesse, de l'éclat, de la puissance, du caractère à la formule mélodique la plus ordinaire. Le motif de

Jean et celui de Salomé sont expressifs, s'ils n'ont aucune originalité ; mais l'auteur les enveloppe de timbres et d'harmonies qui les transforment superbement ; il les expose, les abandonne, les reprend avec une prestesse magique, en suscite de nouveaux qu'il mêle aux premiers ; il divise les instruments à l'infini ; il fait rendre aux cuivres et aux bois des plaintes humaines ; les violons soupirent ou rient comme des flûtes, et çà et là les tonalités s'embrouillent comme un écheveau mouliné et replié sur lui-même. Et malgré des dissonances cruelles, l'admirable musicien arrive à des effets de beauté rare, comme la discussion burlesque des cinq Juifs. Si vous me demandiez de vous signaler les pages les plus remarquables de la partition — et il y en a de superbes — j'irais tout de suite aux « moments silencieux » du drame : le retour de Jean au puits qui lui sert de prison, et le muet désespoir de Salomé repoussée, la danse « des sept voiles », si pittoresque et si fougueuse, cette minuté d'angoisse où l'on sent que le bourreau est à l'œuvre — il y a là une pédale de *si bémol* qui donne le frisson — et l'extase finale de Salomé devant la tête du prophète. Pourquoi, me direz-vous, cette supériorité des pages instrumentales ? Par la simple raison que M. Richard Strauss est, avant tout, un symphoniste, qu'il dédaigne le chant expressif, et que, pour lui l'intérêt réside dans l'orchestre. Et c'est là qu'il faut admirer franchement : rarement on vit une fécondité d'imagination orchestrale aussi grande ; nul musicien n'a poussé aussi loin la virtuosité instrumentale. Cela tient du prodige.

Entre ses mains, l'orchestre brille, étincelle, il mugit, il rugit, il éclate, il tonne... et tout à coup s'alanguit en des douceurs exquises. Les effets sont imprévus, nouveaux, toujours heureux et on n'aperçoit guère de taches en cette énorme « symphonie avec chant ». L'interprétation est de premier ordre. M^{lle} Mary Garden personnifie de façon idéale l'hystérique et cruelle Salomé, aussi ardente que sa chevelure de feu... Qu'elle chante ou qu'elle joue, qu'elle mime ou qu'elle danse — avec la souplesse et la grâce d'une professionnelle — elle met la passion débordante, le charme pervers et la violence voulue qu'il faut à cette démente et sadique princesse qui porte en elle toute la barbarie d'une époque de décadence. Et voilà, pour la triomphante artiste, une création vraiment inoubliable. M^{lle} Le Senne donne une belle allure à l'implacable Hérodiade. M. Muratore a composé avec beaucoup d'intelligence le rôle d'Hérode, et nous ne saurions plus oublier ce tétrarque au visage de faune, ce bourreau poltron, ce fou qui est le maître d'un peuple. M. Dufranne nous a offert une curieuse image d'Iokanaan. Sa voix solide est bien faite pour lancer les prophéties et les menaces. Quant au personnage principal du drame — vous avez nommé l'orchestre — obéissant à la maîtrise et ferme autorité de M. André Messager, il a, pour sa large part, contribué au beau succès de la soirée. L'Opéra se devait de nous faire applaudir une œuvre d'art réputée dans le monde entier.

7 MAI. — Saison de « Ballets russes »¹. Les artistes russes qui nous donnaient, l'année précédente, au Théâtre du Châtelet, de brillantes représentations à la mode de leur pays, nous ont conviés, cette année, à l'Académie Nationale de Musique. Le programme de leur saison ne comportait que des ballets, mais le public n'a pas manqué de suivre avec curiosité et avec sympathie des manifestations aussi diverses que caractéristiques. Théophile Gautier écrivait ceci à son retour de Saint-Pétersbourg : « Les Russes sont très connaisseurs en ballets et le feu de leurs lorgnettes est redoutable. Qui l'a subi victorieusement peut être sûr de soi. Leur Conservatoire de danse fournit des sujets remarquables et un corps de ballet qui n'a pas son pareil pour l'ensemble, la précision et la rapidité des évolutions. Là, pas d'œillades aux avant-scènes ou à l'orchestre, mais des danseuses dont beaucoup sont jolies, qui toutes sont jeunes et bien faites et savent sérieusement leur état, ou leur art, si vous aimez mieux. » Il n'y a pas une ligne à changer dans cette appréciation. Les corps de ballet russes ont toujours la discipline, le rythme, la grâce et la légèreté, et les spectacles qu'ils nous donnent sont

1. — 1^o *Carnaval*, pantomime-ballet en un acte de L. Bakst et M. Fokine, musique de Robert Schumann (création) : Colombine, M^{me} Lopoukhova II ; Chiarina, V. Fokina ; Estrella, Piltz ; Papillon, Nijinska ; Pierrot, Boulgakov ; Arlequin, MM. Fokine ; Pantalon, Orlov ; Eusébius, Scherer ; Floristan, Vasiliev. 2^o *Schéhérazade*, drame chorégraphique en un acte de L. Bakst, musique de Rimsky-Korsakov, danses et groupes de Michel Fokine. 3^o *Le Festin*, suite de danses ; 4^o *Danses polovtsiennes* du *Prince Igor* ; M^{me} Catherine Gheltzer, S. Fedorowa, Fokina, Lopoukhova II. MM. Nijinsky, Fokine, Volimine, Boulgakov, Kissileo, et cent trente danseuses et danseurs.

toujours d'une saveur, d'une originalité rares ; et ils représentent des drames chorégraphiques dont la poésie est tout à fait suggestive. Pour ces danseurs et ces danseuses, le glissé, le chassé, le coupé, le fouetté, le jeté ne présentent pas la plus petite difficulté, non plus que les temps ballonnés, les pas balancés, ou les pointes ; mais c'est surtout par les variétés de la pirouette et les mouvements tournants chers aux danseurs grecs, qu'ils nous surprennent. Nos danseurs ne pratiquent guère ce genre de rotations qui était une des singularités de l'orchestrique grec. Les monuments figurés nous montrent combien les anciens étaient exercés à ce mécanisme, à cette vitesse du tournoiement ; les peintres de vases, les coroplastes et les sculpteurs ont exprimé par les enroulements en hélice des étoffes, le mouvement giratoire des danseurs. Chez les Russes, l'élan des bras et du torse est à peine visible, et, par leur habileté exceptionnelle, ils se rapprochent évidemment de ce danseur cité par Zorn et qui pirouettait sept fois sur le coup-de-pied sans reprendre un nouvel élan : il semble que leur corps a été rompu à ces deux exercices gymnastiques que pratiquaient les enfants dans les palestres sous les ordres d'un Pédotribe ; et on leur enseigne certainement tous les éléments mimétiques que recommandait expressément Platon, à l'époque où la danse faisait partie de l'enseignement officiel de l'Etat. Leurs évolutions sont rythmées, savantes, complexes, avec des agenouillements, des renversements du corps, des mouvements de bras variés à l'infini, en un mot avec tous les artifices

de la lutte et de la danse. Dans *Schehérazade* de MM. Bakst et Fokine, j'ai noté une entrée de ballet en course qui fait songer aux Pyrrichistes brandissant des fêrules et des torches avec une gesticulation et une allure communes à tous les figurants. Et j'ai noté aussi les bonds acrobatesques des « bouffons » conduits par M. Rozay, et qui sont absolument semblables aux sauts des Kubistètes. Et puisque je fais ce rapprochement de l'école russe avec l'école d'Athènes, j'ajouterai que nos alliés sont à leur tour des professionnels de l'eurythmie, et qu'ils ne séparent point les mouvements gymniques les plus pénibles des évolutions moins violentes de la danse. Cette *Schehérazade* est d'ailleurs une orgie de couleurs et de gestes. Le décor et les costumes de M. Bakst sont étranges et ils s'harmonisent avec la mimique fougueuse, le tumulte des scènes, l'exaspération des passions. La Bacchanale rappelle les joies furieuses, les fraplements de mains et les trépignements des Ménades et des Thyades, et dans cette frénésie, il y a des accalmies, des silences impressionnants. Un désordre rituel règne dans cette imagerie si variée; et ce qui, par dessus tout, caractérise le talent de M^{mes} Gheltzer, Feodorowa, Fokina, Poliakowa, Lopoukhowa, Wassiliéwa, Konietzka, de MM. Fokine, Nijinsky, et des cent autres danseurs et danseuses russes, c'est l'enthousiasme, c'est une sorte d'inspiration qui s'empare de leur âme et de leur corps pendant le drame chorégraphique. — Le programme de la saison russe à l'Opéra de Paris comprend encore des suites de danses polovtsiennes,

le ballet du *Prince Igor*, le *Festin*, et le *Carnaval*, de Schumann. Ce *Carnaval* qui, lorsqu'on l'entend, évoque la belle et triste lettre de Schumann à Clara Wieck (*Ma chère et noble fiancée, assieds-toi près de moi, penche un peu ta tête du côté droit, ce qui te va si bien, et écoute-moi, je vais te faire un long récit*), a été dépouillé de son mystère, de son intimité, de sa rêverie sentimentale, et, malgré cela, il est resté tout imprégné de grâce et de séduction. Il faut ne pas se souvenir que Chiarina fut dans l'esprit du génial compositeur, cette Clara tant aimée « avec ses yeux si beaux et son art accompli » ; il faut assister sans arrière pensée aux rencontres de Florestan et d'Estrella, de Pantalon et d'Eusebius, réglées avec autant d'ingéniosité que de témérité par MM. Bakst et Fokine, — maintes fois nommés ; — et le spectacle est charmant. Après ces éloges donnés à un art étranger, rendons justice à l'orchestre de l'Opéra, à sa souplesse et à sa discipline ; rendons justice aux rares mérites de son chef, à la précision, à l'autorité, à la maîtrise de M. Gabriel Pierné.

9 MAI. — Pour la première fois on donnait *Salomé*, avec la *Fête chez Thérèse*. Dans *Salomé* on acclamait, avec M^{mes} Mary Garden et Le Senne, MM. Muratore et Dufranne, le merveilleux orchestre que dirigeait M. André Messager. Dans la *Fête chez Thérèse*, la salle entière faisait à M^{lle} Zambelli une véritable ovation. Spectacle heureusement combiné, dont la recette était superbe.

12 MAI. — Dans la *Valkyrie*, M^{ll} Le Senne et

M. Laurent Swolfs chantaient pour la première fois les rôles de Brunnhilde et de Siegmund.

16 MAI. — M^{lle} Kaiser abordait le rôle de Marguerite, de *Faust*, où elle se faisait chaleureusement applaudir.

28 MAI. — C'était la centième représentation de *Thaïs*, et l'œuvre délicieuse du maître Massenet avait, pour cette première étape de son inépuisable succès, une splendide interprétation. A côté de M. Delmas, superbe Athanaël, M^{me} Marie Kousnietzoff chantait le rôle de Thaïs. Sa voix exquise et son art charmant éveillèrent dans la salle entière le plus chaleureux enthousiasme et ce fut au bruit des ovations que la grande cantatrice russe termina cette belle représentation.

1^{er} JUIN. — Début, dans *Roméo et Juliette*, du ténor Campagnola. Le nouveau Roméo est doué d'une fort jolie voix, facile, souple, musicale ; il la conduit avec goût et avec expérience, sans jamais la forcer. Peut-être l'organe est-il un peu frêle pour les vastes dimensions de l'Opéra. Juliette, c'était M^{me} Kousnietzoff, et M^{me} Kousnietzoff est Juliette des pieds à la tête. Il est impossible d'avoir plus de grâce, de charme et d'ingénuité, et plus de jeunesse. M^{me} Kousnietzoff a montré un enfantillage ravissant dans les premiers actes, et elle a déployé un grand talent dans la scène où elle boit le narcotique qui doit la faire passer pour morte ; il est difficile de mieux exprimer l'horreur de la jeune fille qui songe qu'elle va être descendue vivante au tombeau, et cependant de mieux faire sentir l'invincible résolution « de tout affronter

pour se conserver à l'amour de Roméo ». M^{me} Kousnietzoff a une voix chaude, étendue, juste et bien posée, et avec cela, elle est fort jolie : en voilà vraiment plus qu'il n'en faut pour se concilier les sympathies de toute une salle.

10 JUIN. — Première représentation de la *Damnation de Faust*, légende dramatique, paroles et musique d'Hector Berlioz, adaptée à la scène en cinq actes et dix tableaux, par M. Raoul Gunsbourg¹. Après le prodigieux succès que valut à la *Damnation de Faust* la belle initiative artistique d'Edouard Colonne, après les triomphales auditions du chef-d'œuvre d'Hector Berlioz aux concerts du Châtelet, il ne parut pas étonnant qu'un directeur avisé eût songé à mettre à la scène la légende dramatique devenue, grâce au regretté Colonne, aussi populaire que le *Faust* de Gounod, et c'est sur le théâtre de Monte-Carlo que M. Gunsbourg nous donna, il y a exactement dix-sept ans, l'adaptation de la *Damnation de Faust* avec laquelle il célébra, depuis lors, le centenaire de Berlioz. La tentative était d'autant plus intéressante que, jusque-là, la mise en scène d'une telle œuvre avait semblé, de l'aveu de tous, absolument impraticable. Comment, en effet, ayant d'abord l'impé-

1. DISTRIBUTION. — Méphistophèles, M. Maurice Renaud. — Faust, M. Franz. — Brander, M. Cerdan. — Marguerite, M^{lle} L. Grandjean. Les autres rôles par MM. Gonguet, Revol, Varelly, Rey, Ezanno, Chappelon.

Danses : M^{lles} G. Couat, Barbier, Meunier, Billon, Johnson, Urban, L. Piron, de Moreira, H. Laugier, Cochin, Sirède, Lozeron, B. Marie, Mourat, M. Lequien, S. Kubler, J. Laugier, Even, Soutzo, Poncet.

L'orchestre était dirigé par M. H. Rabaud.

rieux devoir de respecter scrupuleusement le texte de la partition, était-il possible de donner la vie, le mouvement du théâtre à cette légende qui, croyait-on, avait été spécialement écrite en vue du concert ? Comment diviser et réunir en un certain nombre d'actes les nombreux et rapides tableaux qui, si brusquement et si fantastiquement, transportent l'action d'un lieu à l'autre avec le seul secours de la libre symphonie très insouciantes alors des nécessités de décoration, de machination, de mise en scène ? Comment, en un mot, rendre acceptable la transformation d'un ouvrage si définitivement classé en notre admiration ? Mais M. Gunsbourg est un des hommes les plus audacieux qui soient ; comme Gusman, il ne connaît pas d'obstacles, et il réussit à nous prouver qu'il savait triompher des plus grandes difficultés. La première représentation à Paris de la *Damnation de Faust* eut lieu en 1903, au théâtre Sarah Bernhardt, et voici maintenant l'œuvre de Berlioz introduite au répertoire de l'Opéra, où, quoi qu'on dise, elle nous semble faire très noble figure. On ira « voir » la *Damnation de Faust*, comme on est allé entendre au concert les sublimes pages que nous savons tous par cœur. Sans doute, la *Course à l'Abîme* demeure irréalisable ; sans doute, l'*Enfer* et le *Paradis* de l'Opéra ne sont pas comparables aux évocations de Berlioz ; mais la *Valse des Sylphes* et le *Menuet des Follets* sont traduits à la scène d'aussi séduisante façon que le peuvent être des musiques de rêve... Et c'est un clou de belle grandeur que le rutilant tableau de la Ta-

verne d'Auerbach — un vrai Téniers. Ajoutons que la fameuse fugue de l'*Amen* a été enlevée avec une justesse de rythmes, une vigueur de poumons et une intensité de vie que ne mettent pas toujours nos choristes de l'Opéra. Aussi le *bis* a-t-il été unanime... L'Opéra a donné à Berlioz le meilleur de sa troupe. Déjà, au théâtre de la place du Châtelet, M. Renaud nous avait fait applaudir son original Méphistophélès, et personne n'avait oublié ce grand diable noir, à visage de squelette, dont l'expression, ironique ou féroce, nous peint en toute sa hi leur le véritable Esprit du Mal. La personnalité de M. Renaud s'est affirmée, cette fois encore, dans sa spirituelle manière d'interpréter les sardoniques couplets de la Puce et la sérénade célèbre, où son succès a été très vif. M^{lle} Lotise Grandjean a mis au service du rôle de Marguerite un sentiment profond, une voix merveilleusement timbrée. Et dans l'*Invocation à la Nature*, les chaudes et claires notes de grand ténor de M. Franz ont superbement résonné.

18 JUIN. — *Giselle*, ballet-pantomime en deux actes de Théophile Gautier, Saint-Georges et Coraly, musique d'Adolphe Adam, est donnée par la troupe russe¹. — *Giselle ou les Wilis* (tel était le premier titre de l'ouvrage), fut — qui le croirait? — un des plus grands succès de ballet de l'école moderne. « Mon cher Henri Heine —

1. Dansé par M^{mes} Karsavina, Lopoukhova, Poliakova, MM. Nijinski, Boulgakov. Le spectacle se terminait par *Cléopâtre*, mimodrame en un acte, de Pouchkine

Orchestre sous la direction de M. Paul Vidal.

écrivait Théophile Gautier — en feuilletant, il y a quelques semaines, votre beau livre de l'*Allemagne*, je tombai sur un endroit charmant (il ne faut pour cela qu'ouvrir le volume au hasard), c'est le passage où vous parlez des elfes à la robe blanche dont l'ourlet est toujours humide, des nixes qui font voir leur petit pied de satin au plafond de la chambre nuptiale, des wilis au teint de neige, à la valse impitoyable, et de toutes ces délicieuses apparitions que vous avez rencontrées dans le Harz et sur les bords de l'Ilse, dans la brume veloutée du clair de lune allemand, et je m'écriai involontairement : « Quel joli ballet on ferait avec cela !... » Je pris même, dans un accès d'enthousiasme, une belle grande feuille de papier blanc, et j'écrivis en haut, d'une superbe écriture moulée : *Les Wilis*, ballet... Puis je me pris à rire et je jetai la feuille au rebut sans aller plus loin, en disant qu'il était bien impossible de traduire au théâtre cette poésie vaporeuse et nocturne, cette fantasmagorie voluptueusement sinistre, tous ces effets de légende et de ballade si peu en rapport avec nos habitudes. Le soir, à l'Opéra, la tête encore pleine de votre idée, je rencontrai, au détour d'une coulisse, l'homme d'esprit (c'était le marquis Henri de Saint-Georges) qui a su transporter dans un ballet, en y ajoutant beaucoup du sien, toute la fantaisie et tout le caprice du *Diable amoureux* de Cazotte, ce grand poète qui a inventé Hoffmann au milieu du XVIII^e siècle, en pleine encyclopédie ; je lui racontai la tradition des wilis. Trois jours après, le ballet de *Giselle* était fait et reçu. Au

bout de la semaine, Adolphe Adam avait improvisé sa musique, les décorations étaient presque achevées, et les répétitions allaient grand train... » De la donnée générale d'Henri Heine — les wilis, ces danseuses nocturnes des pays slaves, ces fiancées qui sont mortes avant le jour des noces — le bon Gautier avait tiré une action particulière, étrange et pittoresque, pleine de charme et d'émotion dans laquelle le drame se mêlait à la poésie, le réel au fantastique. Une jeune paysanne, Giselle, aime la danse comme toutes ses compagnes, et elle est éprise d'un jeune homme qu'elle croit d'une condition semblable à la sienne, mais qui n'est qu'un seigneur déguisé. Lorsque lui est révélé le véritable rang de celui qu'elle croyait pouvoir épouser, elle est frappée d'un coup mortel. Mais elle ne quitte ce monde — et ce sera le second acte — que pour aller prendre place parmi les wilis. Au milieu de la nuit, celui qu'elle aimait, fou de douleur, vient visiter sa tombe. Aussitôt il est entouré par les wilis, et Giselle elle-même est obligée, malgré elle, et sur l'ordre de sa souveraine, auquel elle ne peut se soustraire, de devenir l'instrument de son supplice. « Allons, Giselle, faites vos preuves ! Qu'il danse jusqu'à mourir ! » Et il en est ainsi que le veut la reine des wilis. Bientôt, et à l'exemple de sa bien-aimée, le fatal délire s'empare du jeune Albrecht. Il pirouette, il saute, il suit Giselle dans ses bonds les plus hasardeux. Dans la frénésie à laquelle il s'abandonne, perce le secret désir de mourir avec sa maîtresse et de suivre au tombeau l'ombre adorée, mais quatre

heures sonnent, une ligne pâle se dessine au bord de l'horizon. C'est le jour, c'est le soleil, c'est la délivrance, c'est le salut. Fuyez, vision des nuits ! Fantômes blafards, évanouissez-vous ! Une joie céleste brille dans les yeux de Giselle ; son amant ne mourra pas, l'heure est passée. La belle Myrtha rentre dans son nénuphar. Les wilis s'éteignent, se fondent et disparaissent. Giselle elle-même est attirée vers sa tombe par un ascendant invisible. Albrecht, éperdu, la saisit dans ses bras, l'emporte en la couvrant de baisers et l'asseoit sur un tertre fleuri ; mais la terre ne veut pas lâcher sa proie, l'herbe s'entr'ouvre, les plantes s'inclinent en pleurant leurs larmes de rosée, les fleurs se penchent, elles envahissent Giselle ; on n'aperçoit plus que sa petite main diaphane... La main elle-même disparaît, tout est fini ! Albrecht et Giselle ne se reverront plus dans ce monde... On conçoit qu'un tel sujet pouvait inspirer un musicien qui, comme Adolphe Adam, joignait à un grand sentiment de la scène une véritable passion pour le ballet et pour la musique de danse. Aussi se mit-il au travail avec sa coutumière ardeur et réussit-il au-delà de tout ce qu'on espérait, encore qu'il n'eût guère employé que huit jours à composer la partition dont le public de l'Opéra vient de complaisamment applaudir les grâces surannées, en faisant la juste part de l'époque où elle fut écrite : 1841. Quelle platitude dans les idées mélodiques et quelle pauvreté d'orchestration ! Par une coïncidence amusante, de même que c'est à une artiste russe que nous devons aujourd'hui la renaissance

inattendue de *Gisellé*, ce fut une artiste russe, M^{lle} Mourawief, qui, en 1863, fut chargée de reprendre le rôle dont Carlotta Grisi avait été la première et si séduisante incarnation. Et ce fut encore pour le début d'une artiste russe, M^{lle} Granzow, qu'eut lieu, en 1866, la dernière reprise de *Giselle*. « La Carlotta — disait Théophile Gautier — a dansé avec une perfection, une légèreté, une hardiesse, une volupté chaste et délicate qui la mettent au premier rang entre Essler et Taglioni; pour la pantomime, elle a dépassé toutes les espérances: pas un geste de convention, pas un mouvement faux; c'est la nature et la naïveté mêmes... » A M^{lle} Kersavina, qui interprète *Giselle*, on peut, sans exagération, adresser les éloges que Gautier adressait à la créatrice du rôle, car elle possède, à un très haut degré, les qualités qu'on se plaisait à trouver chez sa devancière; aussi son succès a-t-il été des plus légitimes. L'ardent Nijinski, lui aussi, nous a ravis, non seulement comme danseur, mais aussi comme mime, et c'est avec une émotion communicative qu'il a fort expressivement rendu les scènes dramatiques du vieil et célèbre ouvrage, auquel, grâce au rare talent des interprètes, les spectateurs d'aujourd'hui ont réservé un accueil si flatteur... Et puis... nous retournerons entendre *Coppélia* (de Léo Delibes, un élève d'Adolphe Adam, qui, Dieu merci! dépassa son maître). Nous retournerons entendre et voir *Coppélia*, dansée par Zambelli, qu'aucune n'égale, vous savez...

19 JUIN. — Représentation de gala donnée par

la Metropolitan Opera Company de New-York, au bénéfice des victimes de la catastrophe du *Plaviôse*, de la Maison des comédiens, de la caisse des veuves de la Société des Gens de lettres, de la caisse de secours de la Société des auteurs, de la Société des Artistes et Amis de l'Opéra, de la Société de bienfaisance italienne, de l'Orphelinat italien, du monument Beethoven, du monument Edouard Lalo, des caisses de retraite de diverses associations de presse et d'autres œuvres de bienfaisance¹.

24 JUIN. — M^{lle} Bailac reprend le rôle de Dalila qu'elle a déjà chanté lors de son premier séjour à l'Opéra, et où elle a, cette fois, pour partenaire, M. Franz, Samson de très belle allure. M. Noté interprète le personnage du grand-prêtre.

1. — Voici quel en était le programme :

Prologue de <i>Pavillasse</i>	LEONCAVALLO
M. Amato.	
Deuxième acte de <i>Tristan et Isolde</i>	R. WAGNER
M ^{mes} Olive Fremstad et Louise Homer, MM. Burrian, Hinckley, Reiss et Ananias.	
Troisième acte de <i>la Bohème</i>	G. PUCCINI
M ^{mes} Géraldine Farrar, Bella Alten, MM. Caruso et Scotti.	
Quatrième acte d' <i>Otello</i>	G. VERDI
M ^{mes} Francis Aida et Jeanne Maubourg, MM. Léo Slezak, Amato, A.-P. de Seguroza, Bada et Reschiglian.	
Scène finale de <i>Faust</i>	Ch. GOUNOD
M ^{me} G. Farrar, MM. Caruso et A.-P. de Seguroza.	
Chefs d'orchestre : MM. A. Toscanini et A. Podesti.	

2. — A la mort de Jambon, le peintre décorateur à qui nos théâtres doivent tant, un comité se forma, composé de MM. Edouard Detaille, Georges Clairin, Lalioue, Binet, G. Picard, Amable et Bailly, pour élever un monument à l'excellent artiste. Les fonds nécessaires furent réunis et le sculpteur Bernstamm, ami du disparu, exécuta un buste remarquable. Grâce à l'entremise de MM. Dujardin-Beaumetz, Messager, Broussan et de l'architecte Cassien-Bernard, ce buste vient d'être placé dans le pourtour de l'orchestre de l'Opéra. C'est bien la place que méritait l'image du vaillant artiste qui a souvent contribué par son talent à la réputation de notre Académie nationale de musique.

25 JUIN. — Saison russe : *Carnaval*, *l'Oiseau de feu*, les *Orientales* et danses polovtsiennes du *Prince Igor*¹. Avant de quitter Paris, les danseurs russes nous ont donné un spectacle charmant où ils nous ont montré une fois de plus les brillantes qualités de leur rythme orchestrique. *L'Oiseau de feu*, avec son sujet fantastique, ses personnages et ses faits surnaturels, nous transporte dans ce pays des rêves ; on y voit, dans une ombre demi-transparente, un chaos de merveilles où se promènent des magiciens, des prisonniers, des vierges craintives, des masques au museau noirci, et où brillent l'or et le bronze, le jaspe et la mosaïque, les porphyres et les orfèvreries, comme dans les féeries fiabesques de Gozzi, comme dans le *Monstre Bleu* et *l'Oiselet Vert*. Dans ce cadre, les danseurs russes semblent avoir pris à tâche de nous rappeler les coroplastes du III^e siècle, leurs figures ailées privées de tout support, les jeunes filles jouant à la balle, les coquettes se cambrant pour se regarder marcher, les femmes voilées gonflant aux vents leurs légères tuniques. Rien de plus gracieux, rien

1. — *Carnaval*, pantomime-ballet en un acte, de M. Fokine, musique de Robert Schumann (M^{me} Lopoukhova, MM. Léontiev, Boulgakov, Orlov).

L'Oiseau de feu, conte dansé, en un tableau, de M. Fokine, musique de Igor Stravinsky, scène et danses composées et réglées par M. Fokine, décors de Golovine (M^{me} Karsavina, Fokina, MM. Fokine, Boulgakov et tout le corps de ballet).

Chef d'orchestre : M. Gabriel Pierné.

Les Orientales, suites de danses (M^{me} Gheltzer, Karsavina, Fokina, MM. Fokine, Nijinsky, Velinine).

Danses polovtsiennes du *Prince Igor*, Marche polovtsienne du *Prince Igor* (musique de Borodine), danses composées et réglées par M. Fokine.

Chef d'orchestre : M. Tcherepine.

de plus curieux que cette orchestique raffinée et sauvage tout ensemble, pleine de sous-entendus qui ne font naître pourtant aucun désir sensuel, et multipliant les mouvements frénétiques de satyres, de Niké et d'Eros bacchants. La danse et la mimique sont intimement liées dans cet *Oiseau de feu* : l'association des deux arts y est étroite, constante. Les Russes, comme on l'a dit des Grecs, ne voient pas dans la danse un simple prétexte à s'agiter suivant un certain rythme, à prendre d'élégantes poses, à dessiner de beaux mouvements. Ils veulent que toute gymnastique soit un signe, un langage ; ils attachent une « signification mimétique », ou, tout au moins, symbolique, aux mouvements en apparence les plus désordonnés. Ils ont vraiment l'air de suivre ce conseil du grave Platon sur la danse : « C'est par l'intermédiaire du corps que l'eurythmie s'insinue dans l'âme, et c'est la danse gymnastique qui enseigne l'eurythmie ». *L'Oiseau de feu* a remporté un très grand succès, et le public a applaudi avec une égale conviction la partie chorégraphique, les interprètes, M^{lle} Karsavina et M. Fokine, et la musique originale et caractéristique de M. Igor Stravinsky.

6 JUILLET. — Début dans le rôle de Rhadamès d'*Aïda* du ténor Albani.

8 JUILLET. — Dans la *Damnation de Faust*, M^{lle} Demougeot et M. Gresse chantent pour la première fois les rôles de Marguerite et de Méphistophélès, qui valent aux deux artistes un très vif succès.

13 JUILLET. — Représentation de gala en l'honneur du roi et de la reine des Belges¹.

14 JUILLET. — On donne *Aïda* en matinée gratuite. M^{mes} Demougeot, Charny et Courbières, MM. Altchewsky, Gilly, Paty et Cerdan sont chaleureusement applaudis. La représentation, conduite par M. Paul Vidal, est coupée en deux par la *Marseillaise*, que le jeune baryton Duclos, dans le costume de garde française, un drapeau à la main, entouré du personnel des chœurs et de la figuration, des danseuses portant des palmes, vient chanter dans le décor du troisième acte, sur les bords du Nil. Toute la salle répète le refrain avec les personnages en scène, et on applaudit beaucoup la belle voix et le noble style du chanteur.

2 AOUT. — Dans les *Huguenots*, M^{lle} Alexandrovicz se fait applaudir dans le rôle de la Reine qu'elle chante pour la première fois.

10 AOUT. — Dans la *Damnation de Faust*, M^{lle} Bourdon et M. Altchewsky prennent possession des rôles de Marguerite et de Faust.

26 AOUT. — M^{lle} Campredon chante pour la première fois le rôle de Marguerite, qui lui vaut de très vifs applaudissements.

2 SEPTEMBRE. — M. Tessié prend possession du rôle de Rigoletto, de l'opéra de Verdi.

1. — Le programme comprenait : le deuxième acte d'*Armide*, par M^{mes} Litvinne, Mendès, Laute-Brun, MM. Muratore, Noté et Gonguet ; le quatrième acte d'*Henri VIII*, par M^{mes} Grandjean, Lapeyrette, MM. Renaud et Dubois ; le ballet de *Thais*, dansé par M^{lle} Zambelli et le corps de ballet ; l'orchestre jouait à l'arrivée et au départ des souverains, la *Brabançonne* et la *Marseillaise*.

5 SEPTEMBRE. — M^{lle} Alexandrowicz interprète pour la première fois le rôle de Juliette, qui fait valoir ses jolies qualités vocales.

16 SEPTEMBRE. — Reprise d'*Armide*, pour la rentrée de M^{lle} Chenal, en attendant Brunehilde de *Sigurd*, son triomphant rôle de début à l'Opéra.

19 SEPTEMBRE. — On donne la *Fête chez Thérèse et Salomé*. Et c'est, contrairement à l'usage, le ballet qui commence le spectacle : M^{lle} Zambelli y est acclamée avec ses gracieuses camarades de la danse. La salle, enthousiaste, prodigue des ovations à M^{mes} Mary Garden et Le Senne, à MM. Muratore et Dufranne, interprètes de l'œuvre de Richard Strauss, conduite par M. André Messager.

19 OCTOBRE. — On donne *Tristan et Isolde*, pour les représentations de M^{me} Nordica et de M. Van Dyck.

20 OCTOBRE. — Représentation au bénéfice du monument de Victorien Sardou¹.

1. — Voici quel en était le programme :

Ouverture des *Barbares*, de Victorien Sardou, musique de M. C. Saint-Saëns, orchestre dirigé par M. C. Saint-Saëns.

Deuxième acte de *Théodora*, de Victorien Sardou, musique de M. Xavier Leroux, par M^{me} Héglon et M. Muratore, orchestre dirigé par M. Xavier Leroux.

Ballet de *Patrie!* de Victorien Sardou, musique de M. Paladilhe, par M^{me} Zambelli, les artistes de la danse et le corps de ballet de l'Opéra, orchestre dirigé par M. A. Messager.

Deuxième acte de *Fédora*, de Victorien Sardou, musique de M. Giordano, par M^{me} Lina Cavalieri et M. de Lucia et les artistes de l'Opéra-Comique, orchestre dirigé par M. Giordano.

Deuxième acte de *Mathame Sans-Gêne*, de Victorien Sardou, par M^{me} Réjane, MM. Duquesne et Signoret. — « Le Concert chez la Maréchale », par M^{me} Rosa Caron, Chenal, Marthe Brandès, Marie Lesclapart, MM. Fugère et Francell.

Couronnement du buste de Victorien Sardou, poème de M. P. Gheusi, dit par M^{me} Sarah-Bernhardt.

Grande Marche du Couronnement, sous la direction de M. Paul Vidal.

18 NOVEMBRE. — Après *Samson et Dalila*, chanté par M. Franz et M^{lle} Charny, on reprenait la *Maladetta*, le joli ballet de M. Paul Vidal. L'exquise M^{lle} Zambelli y était l'objet d'une véritable ovation dans le rôle créé par M^{lle} Mauri, et M^{lle} Aïda Boni était extrêmement fêtée dans celui de Lilia, créé par M^{lle} Subra¹.

21 NOVEMBRE. — M^{lle} Rose Féart, qui fut une remarquable Ortrude, est, cette fois, une émouvante Elsa de *Lohengrin*. Elle a dans M. Franz un excellent partenaire.

25 NOVEMBRE. — On donne *Rigoletto* pour les débuts de M. Carré, dans le rôle du Bouffon.

3 DÉCEMBRE. — M. Swolfs interprète pour la première fois le rôle de Samson dans *Samson et Dalila*.

5 DÉCEMBRE. — M. Adrien Bernheim, commissaire du gouvernement près les théâtres subventionnés, inaugurerait dans le vestibule de l'amphithéâtre de l'Opéra, le buste du peintre décorateur Chaperon, placé à côté de Gounod. Après M. Malherbe, qui faisait l'éloge de Chaperon, M. Adrien Bernheim élargissait le sujet, parlait éloquemment de la collaboration apportée par les peintres décorateurs aux œuvres qu'ils entourent d'une atmosphère... « Nous ne sommes plus à

¹. — Un concours de danse vient d'avoir lieu. Ont été nommés sujets : M^{lle} Camille Boos, Sauvageot, E. Royer, G. Kats, M. Even; coryphées : M^{lle} Rita Lequien, Valsé, Brévier, M. Noinville, Coussot, MM. E. Ricaut, Friant et M. Bergé. Passent dans le premier quadrille : M^{lle} Rocquigny, Yvonne Franck, S. Dauwe, Leduc, Ricci. Entrent dans le second quadrille : M^{lle} Vierderhold, Moucey, Lemoine, Thouvenin, H. Lévy. Classe des mimes : sujets, M^{lle} Pancet et Delsaux; coryphées, M^{lle} Jupin, MM. Bourdel, Ch. Bergé.

l'époque où les noms des décorateurs, totalement ignorés du public, n'étaient même pas inscrits sur une affiche de théâtre. Il n'en est pas moins certain que de tels artistes n'ont pas le rang qu'ils méritent. Victorien Sardou me disait : — On ne se doute pas que les décorateurs sont pour nous des collaborateurs uniques... Je voudrais les voir assister à la lecture de nos pièces, ainsi qu'aux répétitions ; je ne cesse de le réclamer et je n'arrive pas à l'obtenir. J'ajoute qu'il n'est pas de métier plus dur et qui rapporte moins. Dessins, maquettes, mise au point, livraison au théâtre, plantation, réglage avec le chef machiniste... On répète un décor comme on répète une pièce de théâtre. » Sardou avait raison.

9 DÉCEMBRE. — M. Cerdan, le Brander de la *Damnation de Faust*, de Berlioz, chante pour la première fois le rôle de Méphistophélès du *Faust* de Gounod.

21 DÉCEMBRE. — C'est ce soir la 200^{me} représentation de la *Valkyrie*. L'ouvrage de Wagner est chanté par MM. Delmas et Vallier. M^{mes} Demougeot, Jeanne Bourdon, Laute-Brun, Caro-Lucas, Campredon, Goulancourt, Charny, Mancini, Durif et Olivier.

23 DÉCEMBRE. — M. Dangès, qui fut souvent le Valentin du *Faust* de Gounod, chante pour la première fois Méphistophélès de la *Damnation de Faust*.

30 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Miracle*, drame lyrique en cinq actes, poème de MM. P.-B. Gheusi et Mérane, musique de

M. Georges Hüe¹. — C'est en 1879 que M. Georges Hüe, élève de Reber, obtenait le prix de Rome avec la cantate de *Médée*, qui valait un second prix au plus jeune des frères Hillemacher, et une mention honorable au regretté Georges Marty. Outre la jolie musique de certaine *Belle au Bois dormant*, d'Henry Bataille, représentée à l'Œuvre, il ne s'était encore fait connaître, quand il donna le *Roi de Paris*, à l'Opéra, que par un petit acte issu du concours Crescent, les *Pantins*, dont la partition, à la manière de... Poise, nous avait infiniment plu; puis, par une importante composition représentée au concours de la ville de Paris, *Rubexhal*, que nous fit entendre au Châtelet Edouard Colonne. Sans s'inspirer trop visiblement de Wagner, M. Georges Hüe avait écrit là une œuvre sincère, manquant sans doute d'expérience, mais toute pleine d'intérêt. Autant le *Roi de Paris* — qui, si peu de temps, hélas! régna sur la scène de l'Opéra — s'accordait mal avec ce compositeur de charme, autant — malgré, ou peut-être même à cause de son manque d'action et d'émotion — le légendaire poème de *Titania* semblait merveilleusement approprié à sa nature d'élégiaque et de

1. DISTRIBUTION. — Maître Loys, M. *Muratore*. — L'évêque, M. A. *Gresse*. — Gaucher d'Arcourt, M. *Dangès*. — Pibrac-le-Bancal, M. *Fabert*. — Tirso, M. *Teissié*. — Le syndic, M. *Cerdan*. — Un marchand d'eau, M. *Gonguet*. — Alix la courtisane, M^{lle} *Chenal*. — Bérangère, M^{lle} *Bailac*. — Un escholier, M^{lle} *Courbières*. — Une religieuse, M^{lle} *Goulancourt*. — Une religieuse, M^{lle} *Olivier*. — Une femme du peuple, M^{lle} *Notick*.

Au troisième acte, divertissement réglé par M^{me} Stichol: la Bohémienne, M^{lle} *Aïda Boni*; la Montreuse d'ours, M^{lle} *L. Piron*; M^{lles} *Meu-nier*, *Johnson*, *Urban*, *de Moreira*; MM. *A. Avelino*, *G. Ricoux*, *Cléret*, *Thomas*.

rêveur. M. Georges Hüe donnait à l'Opéra-Comique une œuvre pittoresque et séduisante qui, par ses habiles procédés de développement, par la chatoyante couleur de son instrumentation, par mille détails prouvant son sûr et impeccable métier, se rapprochait quelque peu de Weber — le sujet d'*Oberon* n'y prêtait-il pas ? — et de Wagner. Si M. Georges Hüe connaît à fond les sublimes partitions du glorieux maître de Bayreuth, je n'ai point à vous l'apprendre. Se souvient-il du temps — c'était l'année de la première de *Parsifal* — où, visitant Nuremberg avec MM. Vincent d'Indy, Marcel Girette et Camille Benoît, nous le rencontrâmes dans la grande salle de l'hôtel de ville, en compagnie de son ami Henri Amic... Un piano était là : M. Hüe l'ouvrit, et nous joua — par cœur — la partition presque entière des *Maîtres Chanteurs*... quinze ans avant qu'ils ne fussent donnés à l'Opéra. Le *Miracle* contient une scène d'amour qui eût pu suffire à elle seule à lui assurer une longue et glorieuse vie. Mais donnons d'abord l'argument du poème de MM. Gheusi et Mérané, d'où s'exhale comme un parfum de « mystère » moyenâgeux. Au cours du quinzième siècle, temps de luttes et de batailles, une ville de Bourgogne est assiégée par un aventurier italien. Elle est près de succomber. Le chef des bandes ennemies fait surtout la guerre pour s'emparer de la courtisane Alix, dont la beauté l'a séduit. La courtisane Alix se dévoue. Un soir, elle va trouver dans son camp le condottière italien et se donne à lui. Le condottière, satisfait, s'éloigne

de la ville. Le rideau se lève au moment où, le jour commençant à paraître, les soldats réveillés, qui allaient se préparer pour de nouveaux combats, apprennent le départ de l'ennemi. Le bruit de la délivrance se répand dans toute la ville. La foule superstitieuse se persuade que l'heureux événement est dû à l'intervention de sainte Agnès, la patronne de la ville. On fête la sainte libératrice et l'on décide que sa statue sera élevée sur le parvis de l'église. Il y a dans la ville un sculpteur d'images saintes renommé, Loys : c'est lui qui fera la statue. Alix — qui sait à quoi s'en tenir sur la libération de la ville — conçoit l'orgueilleuse pensée de servir de modèle à Loys pour les traits de la sainte que l'on veut sculpter dans la pierre immuable. Loys se met à l'ouvrage, dévotement. Il voudrait, sans doute, idéaliser dans une pieuse image le beau visage de la courtisane. Il détruit sans cesse et recommence continuellement l'ouvrage commencé. Aussi bien Alix entend que la beauté de son corps tout entier soit immortalisée par la pierre, et, après le gouverneur de la ville, Gaucher d'Arcourt, après le condottière et sans doute, quelques autres, Loys reçoit dans les bras d'Alix la récompense de tous ses talents. Voici venir le jour de l'inauguration. La statue est encore voilée. La ville est en liesse. Les danses succèdent aux danses. L'heure sainte sonne. Le clergé paraît devant le portail. Le signal est donné. Loys enlève les voiles qui couvrent la statue. Stupeur générale. Ce qui apparaît, c'est l'image de la courtisane, Alix, presque nue. La foule s'indigne. L'évêque prononce l'anathème

contre le sculpteur et son modèle éhontés. Alix proteste. Elle proclame que, seule, elle est la vraie libératrice de la ville et elle raconte comment et pourquoi le condottière a levé le siège. Enflammé par la colère et la jalousie, le gouverneur Gaucher d'Arcourt veut briser la statue : elle le poignarde. Alix a été arrêtée et condamnée à être brûlée vive. L'évêque lui rend visite et l'adjure de sauver son âme et de sauver Loys : en brisant de ses mains la statue impie, elle rachètera la vie du sculpteur. Loys voudrait délivrer la condamnée, frapper ses juges et ses bourreaux. On vient chercher Alix pour la suprême expiation. Devant l'église, la statue, de nouveau, a été recouverte d'un voile pudique. Alix, vêtue de la grande blouse blanche des suppliciées, est amenée. Obéissant à l'évêque, elle va frapper la statue avec une barre de fer. La barre s'éclaire d'une lumière subite. Alix tombe, frappée par la mort. Loys, affolé, invective la foule et, voulant lui montrer encore l'image de celle qu'il aime, il dévoile la statue. Hiératique et chaste, nous dit le programme, la statue de sainte Agnès a remplacé celle de la courtisane. C'est « le Miracle ». La partition que M. Georges Hüe a écrite sur ce poème est d'une très belle tenue. Le compositeur sait de son métier, nous l'avons dit, tout ce qu'on en doit et tout ce qu'on en peut savoir, et il connaît à fond toutes les ressources de l'orchestre. Il l'a prouvé dans les divertissements populaires qui ont été instrumentés de main de maître. Le second acte a décidé du succès de la soirée, par l'idée et par la forme d'une

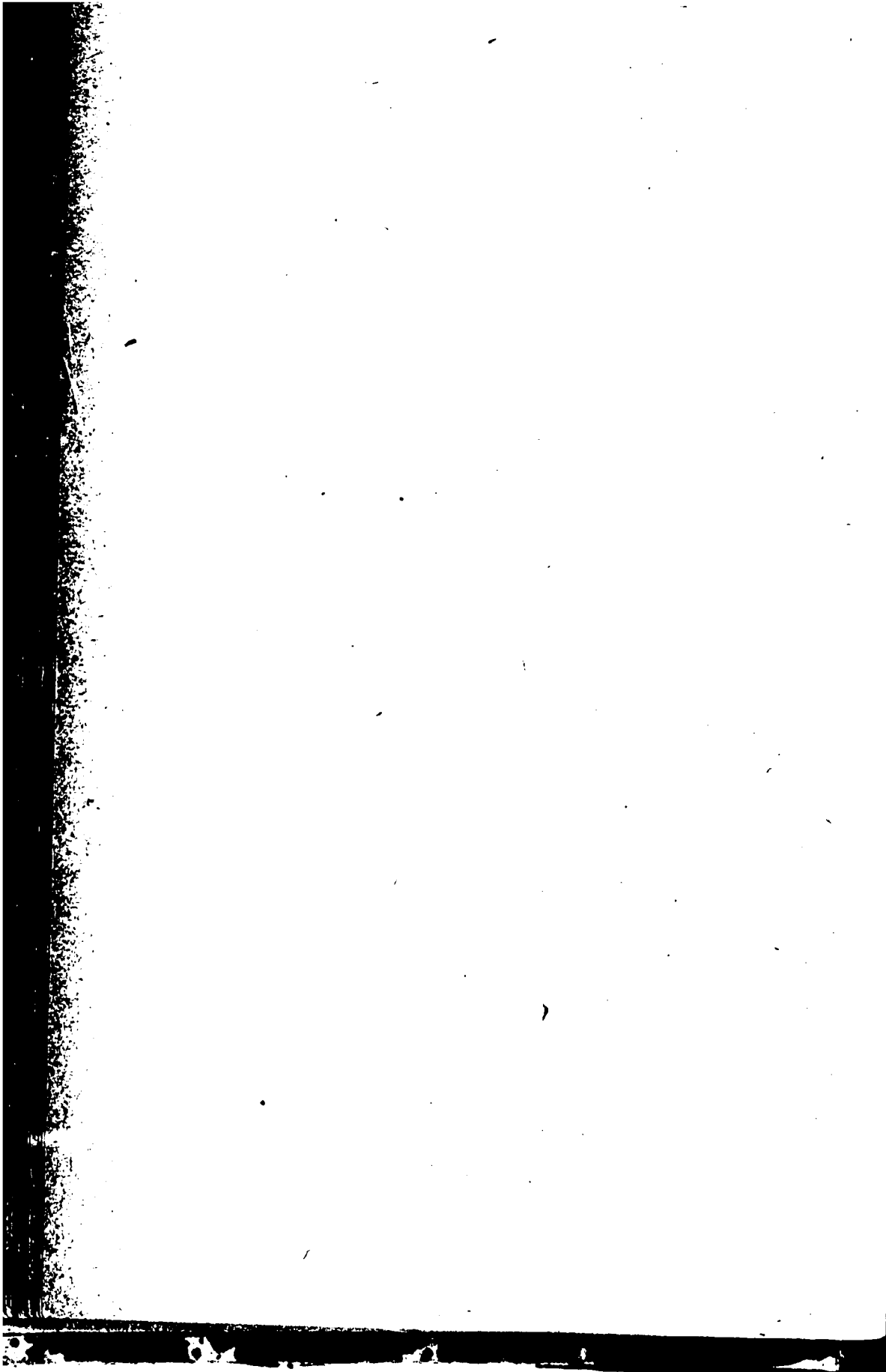
scène d'amour extasié, supérieurement traitée, à la *Tristan*. La déclamation est expressive, les accents en sont justes, la ligne mélodieuse et toujours distinguée, et l'harmonisation toujours heureuse. L'emploi de la gamme par ton est un élément moderne que M. Hüe a introduit, avec bonheur, dans cette partition remplie des plus hautes qualités. Le *Miracle* n'est pas un chef-d'œuvre, mais l'auteur est un exquis musicien, dont l'Opéra peut être fier d'avoir représenté l'intéressant ouvrage. Les chœurs notamment sont bien traités, le ballet est charmant, et l'orchestration, peut-être un peu trop touffue, mériterait des éloges sans réserves, si elle ne couvrait trop souvent les voix. Il en résulte que les chanteurs semblent crier pendant la plus grande partie de la soirée. M. Muratore, en particulier, dont nous apprécions infiniment le talent, M. Muratore « pousse » tout le temps, et cela lui ôte de l'agrément. Quelques nuances, quelques notes de tête, ou mixtes, reposeraient l'oreille. La « force prime le droit », c'est entendu, mais il ne faut pas en abuser. M^{lle} Chenal, très joliment habillée, joue avec feu, chante juste, remplit sans trop d'efforts la vaste salle de l'Opéra. M. Gresse continue à être un évêque modèle, pas moderniste sans doute : il maudit et il pardonne comme autrefois son regretté père, et avec un organe si souple et si musical ! en véritable artiste qu'il est toujours. M. Fabert chante, lui, son rôle de « trial », comme le Mime de *Siegfried* ; c'est conventionnel, mais mordant et curieux. M^{lle} Courbières, dans un petit rôle travesti, en vaut bien

d'autres que nous avons vues dans ce même personnage depuis si longtemps. M^{lle} Aïda Boni est merveilleuse de grâce et de virtuosité, tout à fait une étoile... M^{lle} Léa Piron est amusante dans sa danse avec l'ours... Et l'orchestre fut excellemment dirigé par M. Paul Vidal.

31 DÉCEMBRE. — L'année se terminait par une représentation de *Guillaume Tell*, avec le ténor Gillion. M^{mes} Berthe Mendès, Laute-Brun, Goulancourt, MM. Noté, Journet et Gresse étaient les honorables interprètes de l'œuvre de Rossini.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1 ^{re} représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
<i>Faust</i> , opéra.....	5	»	25
<i>Lohengrin</i> , opéra.....	3 a. 1 t.	»	11
<i>Samson et Dalila</i> , drame lyrique.....	3 a. 1 t.	»	19
<i>Javotte</i> , ballet.....	3	»	8
<i>Salammbô</i> , opéra.....	4	»	4
<i>L'Or du Rhin</i> , drame lyrique.....	4 tab.	»	4
<i>Roméo et Juliette</i> , opéra.....	5 a. 8 t.	»	13
<i>Rigoletto</i> , opéra.....	4	»	19
<i>Coppélia</i> , ballet.....	2	»	17
<i>Tannhäuser</i> , opéra.....	4 a. 9 t.	»	13
<i>La Valkyrie</i> , drame lyrique.....	3	»	9
* <i>La Forêt</i> , légende musicale.....	2	16 février	7
* <i>La Fête chez Thérèse</i> , ballet.....	2	16 février	27
<i>Thaïs</i> , opéra.....	1 a. 7 t.	»	4
<i>Les Huguenots</i> , opéra.....	5 a. 6 t.	»	5
<i>Aïda</i> , opéra.....	1	»	8
* <i>La Fille du Soleil</i> , tragédie lyrique.....	3	3 avril	1
* <i>Salomé</i> , drame musical.....	1	6 mai	21
<i>L'Étoile</i> , ballet.....	1	»	1
<i>Carnaval</i> , ballet pantomime.....	1	4 juin	9
<i>Shéhérazade</i> , ballet pantomime.....	1	4 juin	9
<i>Le Festin</i> , suite de danses.....	»	4 juin	7
* <i>La Damnation de Faust</i> , légende dram..	5 a. 10 t.	10 juin	15
<i>Giselle</i> , ballet pantomime.....	2	18 juin	3
<i>Cléopâtre</i> , mimodrame.....	1	18 juin	5
<i>Les Sylphides</i> , ballet.....	»	20 juin	2
<i>L'Oiseau de feu</i> , conte dansé.....	1	25 juin	6
<i>Les Orientales</i>	»	»	3
<i>Danses Polortsiennes</i>	»	»	3
<i>La Korrigane</i> , ballet.....	2	»	5
<i>Sigurd</i> , opéra.....	4	»	3
<i>Armide</i> , tragédie lyrique.....	5 a. 8 t.	»	3
<i>Monna Vanna</i> , drame lyrique.....	4 a. 5 t.	»	2
<i>Tristan et Isolde</i> , drame lyrique.....	3	»	4
<i>Le Crépuscule des Dieux</i> , drame lyrique.	3 a. 1 p.	»	3
<i>La Maladetta</i> , ballet.....	2	18 nov.	5
* <i>Le Miracle</i> , drame lyrique.....	5	30 déc.	1
<i>Guillaume Tell</i> , opéra.....	4 a. 5 t.	»	1

* Les astérisques indiquent, au tableau de chaque théâtre, les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.



COMÉDIE-FRANÇAISE

1680-1911

Trois grandes pièces inédites : la *Fleur merveilleuse*, quatre actes en vers de M. Miguel Zamacoïs, *Comme ils sont tous* de MM. Adolphe Aderer et Armand Ephraïm, et les *Marionnettes* de M. Pierre Wolff — jointes à des œuvres de moindre importance, telles que le *Songe d'un soir d'Amour* de M. Henry Bataille, *Un Cas de conscience* de MM. Paul Bourget et Serge Basset, les *Bergers de Théocrite* de M. Armand d'Artois, les *Limites du cœur* de M. André Beaunier, *l'Imprévu* de M. Victor Margueritte, le *Peintre exigeant* de M. Tristan Bernard et le *Mariage d'Angélique* de François Ponsard — marqueront — avec la mise au répertoire des *Erinnyes* de Leconte de Lisle, de *Boubouroche* de M. Georges Courteline, et les reprises de *l'Ami Fritz* d'Erckmann-Chatrian et de *l'Aventurière* d'Augier — cette année 1910 que nous allons suivre ici au jour le jour.

Le 1^{er} janvier, où se donnait en matinée la *Joie fait peur* de M^{me} Emile de Girardin¹ qui, depuis

1. DISTRIBUTION. — Noël, M. Jules Truffier. — Adrien, M. Dehelly. — Octave, M. Georges Le Roy. — Madame Desaubiers, M^{lle} René du Minil. — Mathilde, M^{lle} Génat. — Blanche, M^{lle} Yvonne Lifraud.

plusieurs années, n'avait pas paru sur l'affiche, nous apprenions tous avec plaisir que M. Prud'hon était décoré ¹.

15 JANVIER. — C'est devant une salle comble et enthousiaste — oh ! combien ! — qu'était célébré, le 288^e anniversaire de la naissance de Molière. On avait eu, cette fois, l'idée ingénieuse et le bon goût de renoncer à l'insipide à-propos — où trop souvent « fâché » rime avec « aisé » et de le remplacer par une petite pièce de Ponsard, naguère pieusement déterrée par les mains d'un fils qui entretient le souvenir littéraire de son père, ainsi qu'un jardinet sur une tombe. Le *Mariage d'Angélique*, comédie en prose ², qui, dans les

1. — Si quarante années de loyaux et éminents services rendus à la grande Maison de Molière n'étaient pas un gage suffisant du mérite de M. Prud'hon à la distinction qui lui est accordée aujourd'hui, on pourrait dire que, par le talent qu'il montra comme artiste de la Comédie-Française, par le tact dont il fit preuve comme membre du comité, M. Prud'hon méritait depuis longtemps la croix de la Légion d'honneur. M. Prud'hon est un des derniers représentants de cette race illustre de comédiens qui compta les Got, les Delaunay, les Febvre, les Worms. Comme eux, il garda et garde encore les grandes et belles traditions de l'illustre Maison, et lorsque, abandonnant la scène comme acteur, il devint, de par la volonté de M. Jules Claretie, régisseur général, il montra tout de suite les qualités rares et précieuses qui firent de lui le bras droit et l'homme de confiance de l'administrateur de la Comédie-Française. Quelques années plus tard, il fut appelé aux délicates fonctions de secrétaire-général, et il y apporta cette urbanité, cette amabilité, cette distinction qui l'ont fait apprécier de tous ceux, journalistes, littérateurs, artistes, hommes politiques, qui sont quotidiennement en rapport avec le Théâtre-Français.

2. DISTRIBUTION. — Le marquis de Maubec, M. Ch. Esquier. — Monsieur Dimanche, M. Croué. — Purgon, M. André Brunot. — Le sergent Bellerose, M. Grandval. — Duparc, M. Lafon. — Le comte de Maugiron, M. Guilhène. — Molière, M. Georges Le Roy. — Béjart aîné, M. Décard. — Madeleine Béjart, Mlle Dussane. — Mademoiselle de Brie, Mlle Maille. — Angélique, Mlle Yvonne Lifraud.

A *Molière*, stances de M. J. Truffier, étaient dites par MM. Grandval, R. Alexandre, Mlle Yvonne Lifraud. Le spectacle se complétait avec les

Œuvres Complètes de François Ponsard, s'appelle *Molière à Vienne*, s'appuie sur deux actes tout minces qu'on pourrait intituler les *Fourberies de Poquelin*. C'est un pastiche élégant, sans prétention, écrit en langue très moliéresque où se retrouvent certains des personnages du répertoire de notre grand comique. De passage avec sa troupe à Vienne (dans le bas Dauphiné), Molière s'avise de rompre le mariage d'Angélique, fille de M. Dimanche, marchand de draps, avec le jeune Purgon, fils de M. Purgon, apothicaire, et de marier l'amoureuse et jolie Angélique avec le tendre et beau sergent Bellerose. Et l'on rit de la ruse de M^{lle} de Brie, qui fait croire au jeune donneur de clystère qu'il est aimé d'une grande dame de la cour. Et l'on rit encore de la seringue que le fils de l'apothicaire a emportée dans son chapeau... M^{lle} Lifraud a été une adorable Angélique ; M^{lles} Maille et Dussane ont montré toute la grâce qui convenait. Et très amusant fut M. André

Précieuses ridicules. — MM. Georges Berr, Siblot, Falconnier, Charles Esquier, Jacques de Féraudy, Jacques Guilhène, Gaudy, Décard, M^{mes} Leconte, Dussane, Faylis.

M. Paul Mounet était nommé membre du Conseil supérieur du Conservatoire ; M. Raphaël Duflos était nommé professeur au Conservatoire en remplacement de M. Leloir. Et en ce jour-là même où l'on célébrait l'anniversaire de la naissance de Molière, avaient été définitivement ratifiées par le ministre les élections au sociétariat de MM. Huguenet, Dessonnes, Brunot, de M^{mes} Géniat, Louise Silvain et Delvair, qui prenaient désormais sur l'affiche, avant les plus anciens pensionnaires, leur rang de sociétaires par ordre de date.

Le Comité d'administration se composait, pour 1910, de l'Administrateur, M. Jules Claretie, président, et de MM. Mounet-Sully, doyen, Silvain, de Féraudy, Albert Lambert fils, Paul Mounet, Georges Berr. membres titulaires ; MM. Truffier, Leitner, Raphaël Duflos, Dehelly, membres suppléants. Sur son désir, expressément formulé, M. Le Bargy ne figurait pas parmi les membres du Comité.

Brunot, le nouveau sociétaire... Mais pourquoi le rideau tombé sur le *Mariage d'Angélique* s'est-il relevé pour nous montrer, autour du buste de Molière, des « figurants » revêtus des costumes des principaux de ses personnages? Voilà donc ce qu'est devenue la piquante Cérémonie d'autrefois où, grands et petits, les artistes venaient chacun à leur tour défilier devant le public, qui les applaudissait selon leur valeur! Versons un pleur sur cette tradition fâcheusement disparue, et donnons acte à M. de Féraudy de sa prise de possession du rôle d'Harpagon, hérité de Leloir. M. de Féraudy n'en est certes plus à faire preuve de talent : ce talent pouvait néanmoins plus utilement s'employer, selon nous, qu'à un rôle qu'il joue avec beaucoup de naturel, sans doute, mais dont il n'a ni le physique, ni la voix, ni la passion profonde... Ajoutons qu'il fut furieusement applaudi, et qu'à côté de lui, l'une de ses plus brillantes élèves, M^{lle} Robinne, obtint, dans *Elise*, un vif succès de beauté, d'élégance et de juste diction.

16 JANVIER. — Dans *Athalie*, M. R. Alexandre joue pour la première fois le rôle d'Abner et M. Georges Le Roy celui d'Ismaël.

25 JANVIER. — La Comédie offre ce soir à ses abonnés du mardi une façon de première représentation : la *Bonne Mère* de Florian, qui n'a, jusqu'à ce jour, jamais été représentée, fait affiche avec *Athalie*¹.

1. — Le musée de la Comédie-Française s'enrichissait de trois tableaux fort intéressants; un remarquable portrait du regretté Leloir, dans Annibal, de *l'Aventurière*, signé Thys, offert par M^{me} Leloir; une

1^{er} FÉVRIER. — En dépit de la grande gêne occasionnée par les inondations, les abonnés étaient venus en foule, et prenaient plaisir à constater les minutieuses précautions prises, grâce aux soins attentifs de M. Jules Claretie¹. L'administrateur général recevait de chaleureuses félicitations. Entre *la Bonne Mère* et *les Fausses Confidences*, le doyen et la doyenne de la Comédie-Française, M^{me} Bartet et M. Mounet-Sully, interprétaient *la Nuit d'octobre*, et les abonnés, ravis, les rappelaient quatre fois pour les mieux fêter, parmi des applaudissements interminables.

superbe aquarelle de Jules Jacquemard où revit cette charmante Marie-Royer qui, dans la fleur de son talent, fut emportée à trente-trois ans par une fièvre typhoïde, quelques semaines après avoir été nommée sociétaire, — et un pastel de valeur, représentant un Crispin (don du comte de Richter), signé P. Cherfils. Le savant bibliothécaire de la Comédie, M. Couët pense que c'est le portrait de François-Armand Huguet, dit Armand, sociétaire de 1724 à 1765, dont selon Dorat, l'œil étincelait du feu de la gaité.

La famille de Victorien Sardou venait d'offrir à la Comédie-Française le buste en marbre, par le statuaire Franceschi, de l'auteur de *Nos Intimes* et des *Pattes de Mouche*. Cette œuvre d'art était placée dans l'une des galeries de la Maison de Molière, où elle rejoignait les bustes d'Emile Augier et d'Alexandre Dumas fils, qui furent, avec Sardou, les trois plus célèbres représentants de l'art dramatique en France dans la seconde moitié du siècle précédent.

1. — Au début de la soirée, M. de Féraudy avait adressé aux abonnés le joli « compliment » que voici :

Mesdames et Messieurs,

Aujourd'hui encore nous avons à remercier les amis de la Comédie-Française et à nous excuser d'avoir à leur demander de faire contre fortune bon cœur. Les comédiens qui joueront partout pour les sinistrés comptent parmi les sinistrés. Et nous ne voudrions pas que l'épreuve s'étendit jusqu'à nos chers et fidèles abonnés. Les pelisses et les chapeaux sont donc de mise pour un jour encore. Et comme l'eau nous prive de nos manœuvres habituelles, vous allez voir le spectacle inattendu des changements de décors en vue du public, ce qui sera sans doute pour beaucoup d'entre vous, mesdames et messieurs, une primeur, la primeur d'une répétition de travail, avant la répétition générale et la première.

Merci encore, chers spectateurs, au nom de la Maison de Molière reconnaissante.

21 FÉVRIER. — Premières représentations de *Boubouroche*, pièce en deux actes, en prose, de M. Georges Courteline¹; de *l'Imprévu*, pièce en deux actes, en prose, de M. Victor Margueritte², et du *Peintre exigeant*, comédie en un acte, en prose, de M. Tristan Bernard³. — La Comédie nous donnait ce qu'on appelle un « spectacle coupé », qui commençait par le *Boubouroche* de M. Georges Courteline, cette délicieuse variation sur le thème éternel des « jocrisseries » de l'amour. Boubouroche, dont les soupçons ont été éveillés par un voisin complaisant, un de ces hommes que l'exemple de M. Robert du *Médecin malgré lui*, n'a pas guéris de l'envie de « rendre service », Boubouroche — ai-je besoin de vous redire l'épisode? — entre comme un furieux chez sa maîtresse Adèle. Celle-ci le reçoit de la belle manière, elle le maltraite, et exige qu'il fouille partout lui-même; elle lui désigne même, par bravade, l'armoire où nous l'avons vue tout à l'heure enfermer ses amoureux. Et André, pour l'instant, y

1. DISTRIBUTION. — Boubouroche, M. *Silvain*. — André, M. *Dehelly*. — Un vieux monsieur, M. *Siblot*. — Potasse, M. *André Brunot*. — Roth, M. *Falconnier*. — Fouettard, M. *Croué*. — Un garçon de café, M. *Décard*. — Adèle, M^{me} *Lara*.

2. DISTRIBUTION. — Pierre Vigneul, M. *Raphaël Duflos*. — Jacques d'Amblyze, M. *Dessonnes*. — Nauroy, M. *Grandval*. — De Serrière, M. *Georges Le Roy*. — Un valet de chambre, M. *Ch. Berteaux*. — Denise Vigneul, M^{lle} *Leconte*. — Hélène Ravenel, M^{lle} *Berthe Cerny*. — Madame de Serrière, M^{lle} *Gabrielle Robinne*. — Colette Nertal, M^{lle} *Provost*. — Nanon, M^{lle} *Lherbay*.

3. DISTRIBUTION. — Hotzeplotz, M. *Georges Herr*. — Gomois, M. *Siblot*. — L'ouvrier, M. *Hamel*. — Henri, M. *Grandval*. — Tourillon, M. *Lafon*. — Madame Gomois, M^{me} *Thérèse Kolb*. — Léontine, M^{lle} *Dussane*. — Lucie Gomois, M^{lle} *Yvonne Lifraud*. — Marie, M^{lle} *Lherbay*.

est installé le plus confortablement du monde ; comme ils sont tous deux, André et Adèle, toujours sous le coup d'une visite de Boubouroche, l'armoire est toute préparée : une chaise, une table, quelques bons livres, une lampe. Un hasard (fort naturellement amené) pousse Boubouroche vers ladite armoire. Il l'ouvre... Et vous savez ce qu'il y trouve. Cette fois, le doute est impossible. Boubouroche chasse l'intrus, et reste seul avec Adèle. Il court sur elle et l'accable d'injures ; elle se défend comme elle peut, et quand Boubouroche a fini de parler : « Deviens-tu fou?... Qu'est-ce que je t'ai fait?... » s'écrie-t-elle... Boubouroche demeure stupide. Adèle prend alors la parole, parle d'un mystère, d'un secret de famille. « Tu ne me crois pas, tu as raison. J'en ferais autant à ta place ». Elle invoque les huit années qu'a duré leur liaison, les preuves d'affection qu'il a reçues. Boubouroche fond en larmes et demande pardon. C'est un peu, vous vous le rappelez, le second acte de la *Parisienne*, et la scène célèbre du *Roi Candaule*. Mais le sujet est éternel. Et ce qui appartient en propre à M. Courteline, c'est la fertilité du comique, l'esprit du dialogue, et la fantaisie, pleine d'observation, avec laquelle il a créé ses personnages. Boubouroche est un être exquis, bon, honnête et généreux, brave homme dans toute la force du terme. Adèle est un type admirable, régulière et bourgeoise dans son irrégularité, d'une intelligence ordinaire, mais trouvant d'instinct les prétextes qui, si fous qu'ils soient d'apparence,

« peuvent être vrais » cependant. Certains mots sont d'une drôlerie impitoyable, et avec un sens si vrai qu'involontairement on fait comme un retour sur soi-même... Par les moyens mis en œuvre, par certains procédés de comique, c'est du vaudeville et même de la farce. Par les sentiments qui sont en jeu, par les caractères des personnages, c'est de la comédie, de l'excellente comédie, tout à fait digne de la maison de Molière. L'interprétation de cette façon de petit chef-d'œuvre fut jadis parfaite au Théâtre-Libre, avec Pons-Arlès, — un acteur ordinaire, aujourd'hui disparu, qui, une fois en sa vie, avait fait de Boubouroche une inoubliable création, — avec Gémier et Antoine, avec Irma Perrot, pleine de fantaisie. On a cru devoir partir en guerre contre la distribution actuelle, et on s'est plu à larder d'acribes critiques les artistes du Théâtre-Français. Rien de moins juste, à mon avis... M. Silvain a su donner, dans Boubouroche, cette impression supérieure d'un comédien à la fois tragique et comique par la diversité des sentiments. C'est tout à fait bien. M^{me} Lara, chargée de représenter Adèle, réalise au plus haut degré l'inconscient personnage, vicieux et menteur, sans malice, comme les fleurs sont parfumées. C'est très bien. M. Dehelly prête une jolie désinvolture au gigolo qui, malgré toutes les précautions imaginées par Adèle, est comme Don Carlos et ne se trouve pas bien dans l'armoire. — « Mes parents, fait-il observer, ne m'avaient pas mis au monde pour passer ma vie dans un bahut ». — « Qu'est-ce qu'il te faudrait donc ? lui répond

Adèle. Une pièce d'eau? » M. Siblot est excellent dans le vieux monsieur — sous les traits duquel nous retrouvons Yago — révélant entre deux « distingués » à Boubouroche-Othello, les farces d'Adèle, sa voisine de palier. « Oh ! vous, — affirme-t-il en une phrase qu'on a, je crois, supprimée, — vous pouvez mâcher de la gomme à claquer, et rouler des yeux comme un veau qu'on aurait mené voir *Athalie*, vous êtes cocu, cher monsieur, cocu depuis huit ans... » — D'un style différent de *Boubouroche*, et dans la manière de *l'Enigme*, la pièce émouvante et forte de M. Paul Hervieu, *l'Imprévu* est, en deux actes, un drame noir, rapide et violent, où M. Victor Margueritte a tenté de donner l'impression du tragique et de l'incertain de la vie, qu'on côtoie chaque jour sans s'en douter. C'est le mystérieux déclic des événements, à la brusque secousse desquels les caractères se modifient, les dessous d'âmes s'éclairent, l'« imprévu » se réalise... M. Victor Margueritte n'a pas, cette fois, porté au théâtre une de ses thèses favorites. Il s'est borné à nous conter le poignant « fait-divers » que voici. La femme du docteur Pierre Vigneul, Denise, est passionnément éprise d'un beau voisin de campagne, Jacques d'Amblize ; les deux amants sont décidés à s'enfuir pour vivre ensemble sans contrainte. D'autre part, Vigneul s'est laissé prendre au charme ardent d'une séduisante veuve, Hélène Ravenel, dont la réputation intacte écarte sur ses lèvres toute audace d'aveu. Pourtant, à un certain moment, Hélène révèle une âme fougueuse en une

explosion de franchise, où nous devinons qu'elle aussi aime Vigneul. Une dépêche appelle le médecin près d'un malade, et Denise aussitôt de promettre à Jacques qu'elle viendra le rejoindre à la nuit ; il n'y a qu'un jardin à traverser. C'est le premier acte. Au second, nous voyons Jacques d'Amblize attendre Denise, qui survient essoufflée — extraordinairement essoufflée — de sa course, et toute palpitante d'émotion. Soudain, après quelques phrases de vive tendresse, la malheureuse femme s'affaisse dans les bras de l' amoureux ; un anévrisme s'est rompu dans sa poitrine : elle est morte ! Que fera Jacques?... Une gouvernante dévouée, au courant de l'intrigue, court chercher M^{me} Ravenel qui était la confidente de Denise. Pendant que l'amant se concerta avec celle-ci, le mari arrive ; il a trouvé vides la chambre conjugale et celle d'Hélène ; il n'a pas d'autre idée que de venir chercher la femme chez son voisin... Il se trouve alors en face d'Hélène qui, pour sauver la mémoire de son amie, s'accuse, comme l'héroïne de la *Rencontre*, d'être la maîtresse de d'Amblize. On sent l'angoisse de ces deux êtres, le docteur et Hélène, qui s'aiment et que ce mensonge séparerait à jamais, si l'amant ne venait crier la vérité au mari. Pierre et Hélène seront heureux dans la douleur. Et tous se courbent sous la fatalité. Le rideau tombe sans qu'il soit besoin d'un troisième acte — que souhaitaient quelques-uns — pour expliquer ce qu'a voulu nous montrer l'auteur de *l'Imprévu*. Ne mentant point à son titre, la pièce a surpris... On

a dit, peut-être un peu sévèrement, qu'elle ressortait du domaine du Grand-Guignol. Au Théâtre-Français, elle a rencontré dans le sûr talent de M^{mes} Marie Leconte et Berthe Cerny, de MM. Raphaël Duflos et Dessonnes, et dans l'éclatante beauté de M^{lles} Robinne et Provost, animant de simples bouts de rôle, une interprétation sans pareille. — Le spectacle se complétait dans des rires avec un acte inédit de M. Tristan Bernard. Deux riches bourgeois ont reçu chez eux, pour qu'il fasse leur portrait, le peintre Hotzeplotz. Ils l'admirent; ils sont en extase devant lui. Aussi, l'artiste qui parle beaucoup, qui pense toujours et ne peint jamais, réduit-il ses clients à l'état d'esclaves : c'est le « peintre exigeant ». Rien n'est drôle comme les inventions d'Hotzeplotz et l'obéissance des Gomois. Les exigences du peintre ont pourtant un bon résultat; elles amènent le mariage de Lucie, la fille des Gomois, avec son jeune cousin, que ses parents écartaient comme n'ayant pas de situation. Lucie était triste; maintenant elle aura le « sourire » que cherchait Hotzeplotz et qu'il fixera sur la toile : c'est pour cela qu'il a voulu le mariage. Et dans une désopilante « charge d'atelier » — c'est le mot propre — qu'a merveilleusement jouée et « monologuée » M. Georges Berr, dignement secondé par MM. Siblot et Grandval, par M^{mes} Kolb, Dussane et Lifraud, l'auteur du *Peintre exigeant* a su dire leurs grandes vérités aux faux artistes et à leurs naïfs admirateurs. On n'a pas manqué de goûter la verve du satiriste et de sympathiquement applau-

dir le nom de M. Tristan Bernard, tout en exprimant le regret que, faisant déjà figure au répertoire avec cette amusante pochade de *l'Anglais tel qu'on le parle*, le triomphateur du *Danseur inconnu* n'ait pas voulu célébrer son entrée définitive dans la grande maison en nous donnant mieux qu'une simple fantaisie — si divertissante qu'elle soit.

26 FÉVRIER. — Le 108^e anniversaire de la naissance de Victor Hugo était célébré par une belle représentation des *Burgraves*. MM. Mounet-Sully, Silvain, Albert Lambert, M^{me} Lara, M^{me} Segond-Weber étaient acclamés par un public enthousiaste. Grand effet, comme toujours, pour le *Couronnement* dit, après le troisième acte, par M^{mes} Lara et Segond-Weber.

2 MARS. — Dans *les Affaires sont les Affaires*, M. Grandval joue pour la première fois le rôle de Grugg et M. R. Alexandre celui de Lucien Garraud.

4 MARS. — Reprise de *Chacun sa vie*, comédie en trois actes, en prose, de MM. Gustave Guiches et P.-B. Gheusi¹.

14 MARS. — Matinée au bénéfice des victimes des inondations. Deux revenantes !... Suzanne Reichenberg (aujourd'hui baronne de Bourgoing) et

1. DISTRIBUTION. — François Desclos, M. de Féraudy. — Comte Jacques d'Arvan, M. Raphaël Duflos. — Comte de La Molinière, M. Joliet. — Fritois, M. Falconnier. — Renaud, M. Ravet. — Simonelli, M. Croué. — Le Béal, M. Grandval. — Blanchard, M. Jacques de Féraudy. — Jean, M. Décard. — Henriette Desclos, M^{lle} Cécile Sorel. — Pauline Clermain, M^{lle} Génial. — La Comtesse de La Molinière M^{lle} Madelcine Roch. — Marcelle Renaud, M^{lle} Mitzy-Dalti.

Blanche Barretta, reparaissaient sur la scène de la Comédie-Française. Quelle émotion ! Se montrer, après douze ou quinze ans de silence, à un public, sympathique assurément, mais difficile, se sentir à nouveau jugées ! L'accueil sera chaleureux. Mais sera-t-il entièrement sincère ? N'y aura-t-il pas des regrets, des restrictions sous ces applaudissements de courtoisie ? Et elles tremblaient... Elles étaient bientôt rassurées l'une et l'autre. M^{me} Reichenberg a joué à ravir Suzel de *l'Ami Fritz*. Sa voix s'est conservée fraîche et pure. Sa diction impeccable, large et nuancée, fut une leçon pour les jeunes actrices qui l'écoutaient avidement. M^{me} Barretta, elle non plus, n'a pas changé ; nous l'avons retrouvée, dans *l'Été de la Saint-Martin*, telle qu'elle était restée au fond de nos souvenirs, émue, fine et sensible... Aussi que d'ovations ! M. Worms, qui vint réciter la *Conscience*, de Victor Hugo, et le *Vieil Habit* de Béranger, en eut sa grande part... La représentation fut, d'un bout à l'autre, très brillante. Elle comportait un curieux essai : le premier acte du *Misanthrope* en habit noir, par MM. Mounet-Sully, Paul Mounet et Truffier. Une étonnante impression de « modernité » se dégage du chef-d'œuvre, dépouillé de ses costumes et, si l'on peut ainsi dire « généralisé ». Nous eûmes encore un prologue adroitement joint au second acte d'*Adrienne Lecouvreur* (le foyer du Théâtre-Français, en 1730), où défilèrent M^{me} Bartet, l'incomparable Adrienne, de Féraudy, le bon Michonnet, et toutes ces dames : Marie Leconte, qui modula exquisement les *Vous* et les *Tu*, de

Voltaire; Piérat, qui chanta joliment une chanson; Pierson, R. du Minil, Géniat, Lara, Provost; enfin, pour finir, une reprise du *Caprice*, de Musset, où M^{lle} Cerny se montra éblouissante d'esprit, M. Duflos très élégant, et M^{lle} Maille, délicieuse d'ingénuité naïve et tendre.

22 MARS. — On reprend, pour les abonnés du mardi, le *Marquis de Villemér*, qui n'a pas été donné depuis trois ans¹. C'est la 183^e représentation, à la Comédie, de la célèbre pièce de George Sand. M^{lle} Lifraud y joue pour la première fois le rôle de Diane de Saintrailles.

23 MARS. — Sur une belle représentation de *Sire*, de M. Lavedan, qui précède le traditionnel relâche de la semaine sainte, la Comédie-Française ferme ses portes pendant trois jours².

1. DISTRIBUTION. — Urbain, M. *Leitner*. — Gaëtan, M. *Mayer*. — Le comte de Dunières, M. *Siblot*. — Benoit, M. *Joliet*. — Pierre, M. *Raret*. — La marquise de Villemér, M^{me} *Pierson*. — Léonie d'Arglade, M^{lle} *Mitzy-Dalli*. — Caroline de Saint-Genèix, M^{lle} *Maille*. — Diane de Saintrailles, M^{lle} *Lifraud*.

2. — Dans les couloirs, de nombreux spectateurs commentaient ce fait que M. Félix Huguenet n'était plus placé sur l'affiche à son rang de sociétaire, mais à son rang d'ancienneté comme pensionnaire. Voici pourquoi. On sait que, par faveur insigne, M. Huguenet avait été nommé sociétaire à douze douzièmes. Après avoir longuement réfléchi une dizaine de jours, M. Huguenet avait accepté. Mais, depuis cette époque, il s'était toujours refusé à signer l'acte notarié. Or, quelques jours auparavant, M. Huguenet était parti jouer à Lyon sans autorisation. Cette fugue avait mis le comble au mécontentement de ses camarades. Aussi avait-on décidé d'envoyer une lettre à M. Huguenet pour le mettre en demeure de prendre une décision. A cette lettre M. Huguenet avait répondu que, décidément, il préférerait décliner l'honneur que le comité lui avait fait, qu'il se refusait à être sociétaire, mais qu'il serait heureux de rester pensionnaire aux conditions qu'on lui avait primitivement proposées. Cette transaction étant acceptée par le comité, c'est comme pensionnaire que M. Huguenet avait fait sa rentrée dans *Sire*... Puis, après une entrevue avec M. Claretie, il était convenu d'un commun accord que l'engagement de M. Huguenet, comme pensionnaire, était

10 AVRIL. — Reprise, en matinée, de l'*Ami Fritz*, comédie en trois actes, en prose, d'Erckmann-Chatrian, musique de M. Henri Maréchal¹. — Il faut lire dans le second volume du *Journal d'Edmond Got*, — dont nous devons la très précieuse et très intéressante publication au fils du célèbre comédien, M. Médéric Got, — il faut lire dans ces *Mémoires* si vivants et si curieux, si vibrants et si sincères, le récit de l'incident qui se produisit à l'issue de la première représentation de l'*Ami Fritz*, le 4 décembre 1876. Francisque Sarcey prit vigoureusement, dans le *XIX^e siècle* d'alors, la défense de son camarade. « Quand Got, disait-il, est venu, selon l'usage, annoncer au public le nom des deux auteurs, ce n'était pas seulement l'acteur qui avait achevé son rôle, c'était le doyen de la Comédie-Française qui se présentait. Cette pièce, Got ne l'avait pas seulement jouée, il l'avait reçue parce qu'il l'avait trouvée bonne, parce qu'il tenait les auteurs pour des honnêtes gens d'un talent incontestable. Got est du comité; Got a dans la maison de Molière sa part d'autorité, il en avait usé à ses risques et périls quand il avait voté pour l'œuvre d'Erckmann-Chatrian. Il s'avance au bord de la rampe, et comme il s'incline, une demi-douzaine de sifflets,

purement et simplement résilié, et que l'artiste devait cesser, à partir du 1^{er} juin, de faire partie de la Comédie-Française.

1. DISTRIBUTION. — Suzel, M^{lle} Leconte. — Catherine, M^{lle} Fayolle. — Lisbeth, M^{lle} Lynnès. — David Sichel, M. de Véraudy. — Frédéric, M. J. Truffier. — Joseph, M. Dehelly. — Fritz Kobus, M. George Grand. — Hanezo, M. Siblot. — Christel, M. Joliet. — Un faucheur, M. Ch. Berteaux.

réprimés aussitôt par un tonnerre de bravos, l'accueillent avant qu'il ait parlé. C'est alors que, sans rien changer à la phrase traditionnelle, ce qui ne lui eût pas été permis par les règlements, il lui a donné une signification plus particulière en soulignant un des mots qui la composent : La pièce que nous avons eu l'honneur... Et il a insisté sur ce mot : *honneur*. Eh bien ! qu'y avait-il là de choquant ? Ces quelques sifflets honteux avaient la prétention de rappeler les injures et les accusations lancées depuis trois mois contre Erckmann-Chatrion ; Got leur a répondu en faisant entendre qu'il tenait à honneur d'avoir produit sur le théâtre l'œuvre de ces deux excellents écrivains qui sont de chauds patriotes. Le public tout entier a tressailli à cette réplique si juste, et il a couvert de longues et unanimes acclamations la voix de l'acteur. C'était une façon de dire à Got : Oui, vous avez raison, c'est un honneur pour un comédien de mettre au jour un bon ouvrage, de le jouer avec talent, et de venger ainsi les honnêtes gens qui l'ont composé des abominables calomnies qu'on leur a prodiguées. Allez, continuez, et ne vous inquiétez point de Saint-Genest. L'opinion publique est avec vous... » On sait le définitif succès de l'*Ami Fritz*... La pièce ne peut manquer d'avoir, cette fois encore, une série de très fructueuses représentations. Celle de ce beau dimanche, en matinée, a fait salle comble. L'interprétation est absolument supérieure, de tous points digne de la Comédie-Française. M. Grand prenait possession avec une rare autorité du rôle de Fritz, que composa jadis Frédéric

Febvre avec l'art d'un grand comédien. Il a su s'y montrer excellent ; Huguenet, qui le dut jouer, n'y eût, certes, pas été meilleur. Suzanne Reichenberg elle-même, l'inoubliable créatrice de Suzel, ne fut jamais plus délicieusement exquise que n'est aujourd'hui M^{lle} Marie Leconte. Et de quelle voix sincèrement émue elle chante, au second acte, le solo du chœur de moissonneurs qui est, vraiment, un morceau de haut style signé Henri Maréchal!... Avec M. de Féraudy, admirable sous les traits de David Sichel, elle a obtenu les honneurs de cette reprise, où MM. Siblot et Joliet, MM. Truffier, Dehelly, M^{lle} Fayolle, ont eu leur juste part de succès.

14 AVRIL. — Dans le *Cid*, M. Fenoux joue pour la première fois le rôle du Roi, et M^{lle} Delvair celui de Chimène. Dans l'*Eté de la Saint-Martin*, qui accompagne en matinée la tragédie de Corneille, M^{lle} Piérat tient pour la première fois le rôle d'Antoinette où elle est exquise.

26 AVRIL. — Première représentation du *Songe d'un soir d'amour*, poème théâtral de M. Henry Bataille¹. — « Poème théâtral », annonce l'auteur. « Poème symbolique », ajouterons-nous, bâti sur ce thème : « On n'aime qu'une fois ». Et le *Songe d'un soir d'amour* évoque ces puissances immatérielles, invisibles, réelles cependant, qui rôdent parfois autour de nous et se glissent en notre intimité. Le sujet, le voici. Un jeune écrivain, « Lui », nous dit l'affiche, a été trompé par une maîtresse

1. DISTRIBUTION. — Lui, M. Grand. — L'Autre, M. Alexandre. — L'Ombre, M^{me} Bartet. — Elle, M^{lle} Cécile Sorel.

adorée. Il a souffert, il a pleuré. Le monde a connu ses souffrances, il a vu couler ses pleurs. Une jeune femme a été intéressée par cette douleur sincère, profonde : c'est « Elle », la maîtresse d'un homme que nous ne verrons que passer et que le programme désigne sous le nom de l'« Autre ». Elle profite d'une soirée de liberté pour recevoir l'écrivain : ce sera pour tous deux un « soir d'amour ». Le poète arrive dans la maison élégante, fleurie, parfumée, où la jeune femme l'attend impatiemment. Les premiers mots échangés, l'entretien va devenir tendre, ô combien !... Tout à coup, une porte-fenêtre, qui donne sur le jardin, s'ouvre violemment ; une lampe s'éteint dans la partie du salon qui avoisine l'entrée. Au seuil de cette porte, devant l'escalier qui monte aux étages supérieurs de l'hôtel, une forme blanche, un fantôme apparaît : c'est l'« Ombre », c'est la femme que le poète avait aimée et qui l'avait trompé. Et ce fantôme, visible à l'homme, est invisible à la femme réelle : c'est la fiction — toujours assez difficile à admettre — usitée dans la scène de l'oratoire d'*Hamlet*. L'Ombre est apparue, et dès lors elle ne s'en ira plus. Pour chaque parole qu'il dit, à chaque geste qu'il fait, l'Ombre se place auprès du poète. Le souvenir de la femme aimée et perdue se concrète en une forme qui se meut, agit et parle, comme un être qui existe réellement. Si le poète, sur la demande de la jeune femme, s'apprête à lire l'une des lettres de la bien-aimée, l'Ombre, d'un léger souffle, éteint la bougie dont il allait s'éclairer. S'il joue avec les cheveux dénoués de la jeune femme,

il trouve au milieu d'eux la pâle figure de celle qu'il aimait. Si la jeune femme se met au piano pour y jouer un air italien, langoureux et banal, l'Ombre récite les vers que le poète avait composés, lorsque tous deux voyageaient aux lacs d'amour. Partout, quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, le poète retrouve devant lui l'Ombre qui le poursuit... Cependant, celui que l'on croyait parti, l'« Autre », rentre au logis plus tôt que l'on ne s'y attendait. « Corbleu ! monsieur, que faites-vous ici ? » Quelques mots brefs de provocation au poète, et il disparaît pour s'expliquer — bruyamment — avec celle dont, n'étant pas aveugle, il a deviné la trahison. Demeuré seul, le poète se retrouve, encore et toujours, en face de l'Ombre. La jeune femme revient, toute au poète : on se retrouvera bientôt : demain, propose-t-elle... Mais l'Ombre parle au poète : « J'exige que tu lui dises que tu ne l'aimes pas ». Le poète hésite... Mais l'Ombre réitère son ordre. Et le poète dit à la jeune femme, surprise, irritée, désolée : « Non, je ne vous aime pas ! » Puis il part sans regarder derrière lui, parce que devant lui, auprès de lui, il a et il aura toujours l'Ombre de la femme infidèle, mais uniquement aimée. On n'échappe pas au souvenir, on ne triomphe pas de l'idée. Une seule audition est sans doute bien insuffisante pour juger des rares qualités de l'œuvre, étrange et troublante, de M. Henry Bataille. La pièce, qui nous a fait penser aux *Nuits*, de Musset, — ceci n'est pas pour adresser à l'auteur un mauvais compliment, — est écrite en vers libres. On a ainsi l'illusion de passer

insensiblement de la prose à la plus délicate poésie — celle du *Beau Voyage* — et de la vie familière au mystère. Le mystère, et aussi le miracle, ce fut Julia Bartet, blanche, hiératique, voilée de lumière et de gaze, errante et impondérable. Vous savez si elle a le sens des attitudes divines, et vraiment ce fut un charme infini que de voir chacun de ses gestes réglé par sa voix comme par une lyre. M^{lle} Sorel remplit avec beaucoup de tact le rôle plutôt ingrat de la courtisane amoureuse. Et M. Grand est bien l'amant tourmenté par l'angoisse du souvenir. M. Alexandre ne fait que passer dans le rôle de l'Autre : il passe excellemment...

28 AVRIL. — La Comédie a fait, en l'honneur de ses abonnés des matinées du jeudi, une brillante reprise d'*Adrienne Lecouvreur*, avec M^{me} Bartet dans le rôle d'Adrienne dont elle a pris possession il y a longtemps déjà, mais qu'elle n'avait pas joué depuis plusieurs années. Elle y est charmante de tout point, exquise dans les parties tendres — ah ! qu'elle dit à ravir la fable des *Deux Pigeons* ! — très dramatique au quatrième acte ; vraiment touchante au cinquième, où elle donne à la mort d'Adrienne une poésie douloureuse. Le personnage de la princesse de Bouillon était tenu pour la première fois par M^{lle} Sorel, très belle en ses costumes Louis XV qu'elle portait admirablement. Le rôle est difficile, parfois ingrat, la comédienne le rend intéressant et donne à la situation l'allure de vraisemblance qui lui est nécessaire, et l'on s'explique les hésitations de Maurice de Saxe et ses

entraînements. La pièce y gagne singulièrement grâce à son interprète et le personnage prend un éclat qu'il n'a pas toujours connu. M. Delaunay a bonne prestance en prince de Bouillon, et M. de Féraudy est le remarquable Michonnet, ému dans son comique bon enfant, qu'il hérita jadis de Got son maître. C'est, en somme, une reprise curieuse, et qui donnera, comme toujours, son regain heureux. La forme, un peu terre à terre, de Scribe et Legouvé n'a certes pas gagné en vieillissant, mais il y a là œuvre de gens habiles à manier une situation, et, quoi qu'on puisse dire, le drame de situation trouve toujours son public.

19 MAI. — On donnait pour la centième fois *l'Amour veille*, et pour la centième fois l'amusante comédie de MM. Gaston de Caillavet et Robert de Flers, qui est inscrite au répertoire courant de la Maison de Molière, a fort diverti toute la salle, qui a chaleureusement applaudi la pièce, les interprètes et les auteurs. Ces derniers, pour la circonstance, avaient envoyé, sous une forme des plus élégantes, des fleurs à leurs interprètes femmes. Ils ont assisté à toute la représentation et, pendant les entr'actes, ils venaient sur le plateau renouveler aux artistes leurs compliments du premier jour. La soirée a été excellente pour tous. La pièce a été jouée à ravir et le rideau est tombé sur le dernier acte aux applaudissements d'une salle véritablement charmée. Fait digne de remarque, les rôles étaient tenus par tous les créateurs, tous, excepté le pauvre Cadet, dont l'Abbé Merlin fut la dernière et exquise création.

23 MAI. — Première représentation de la *Fleur merveilleuse*, pièce en quatre actes, en vers, de MM. Miguel Zamacoïs¹. — Dans le bel ouvrage d'histoire littéraire qui s'intitule le *Théâtre des Poètes* (1850-1910), notre très distingué confrère J. Ernest-Charles a dessiné avec énergie et précision le portrait de l'auteur de la *Fleur merveilleuse*. « Si Banville et Rostand n'existaient pas, dit-il, il faudrait les inventer, mais si on ne les inventait pas, on se priverait de Miguel Zamacoïs. Miguel Zamacoïs leur doit, en effet, toutes ses qualités et un grand nombre de ses défauts. Il est leur disciple indiscipliné et excessif. Il les force, il les exagère. Mais enfin, il les reproduit. Certes, il les reproduit non sans agrément. Et les *Bouffons* sont un divertissement bien aimable... » La *Fleur merveilleuse* est encore un conte, un tout petit conte, développé démesurément. Il est fait pour réjouir les jeunes filles sages. A quoi l'auteur a répondu lui-même : « Chacun son genre et chacun son métier. Rêvant de composer une œuvre empreinte si possible de charme et de grâce, j'ai vainement cherché ce que je pourrais dire en vers,

1. DISTRIBUTION. — Griet Amstel, M^{lle} Leconte. — Speranza, M^{lle} Génial. — Régine, M^{me} Louise Silvain. — Une ménagère, M^{lle} Francine Clary. — Le gamin, M^{lle} Bergé. — L'apprenti, M^{lle} Berthe Bovy. — Mietje, M^{lle} Yvonne Lifraud. — Alida, M^{lle} Provost. — Florent, M. Silvain. — Gobelousse, M. Georges Berr. — Chevalier de Blancourt, M. Raphaël Duslos. — Van Amstel, M. Siblot. — Gilbert, M. Dessonnes. — Médard, M. Joliet. — Blaise, M. Falconnier. — Willem van Hartem, M. Charles Esquier. — Ziska, M. Ravet. — Romain, M. Croué. — Jacob Te lingen, M. Grandval. — François Hofland, M. Paul Numa. — Thomas, M. Garay. — De Fronville, M. Jacques de Féraudy. — Le tapissier, M. Lafon. — Frans Hals, M. R. Alexandre. — De Lignerolle, M. Jacques Guilhène. — Pierre, M. Georges Le Roy.

en vers tendres et plaisants, sur l'adultère, l'agiotage à la Bourse, les meetings politiques et les maladies privées; alors, j'ai imaginé une première fois l'histoire d'une fillette entourée de bouffons, et cette fois-ci celle d'une autre jeune fille entourée d'amateurs de tulipes... Il m'a semblé que ça pouvait être joli de prendre une simple fleur comme pivot d'une histoire d'amour, et que c'était de quoi tenter un faiseur de vers... » Prenons donc pour ce qu'elle est l'élégante bleuette, la petite historiette pour enfants. Les *Bouffons* ont fourni une fort gentille carrière : pourquoi les enfants ne conduiraient-ils pas aussi leurs parents à la *Fleur merveilleuse*? La pièce de M. Zamacoïs nous a rappelé l'*Amiral* de M. Jacques Normand, dont le sujet roulait aussi tout entier sur la « tulipomanie » qui fit autrefois tourner bien des têtes hollandaises, et l'action se passe au xvii^e siècle. Nous assistons d'abord, par une nuit sinistre, à une sorte de prologue tout romantique. Dans un cabaret de l'Artois, pendant que l'orage tonne et ruisselle au dehors, deux cavaliers, venus de Paris, doivent, tout en soupant, tenir en respect un groupe de bandits qui les menacent, quand apparaissent de nouveaux voyageurs poursuivis par l'ouragan. C'est une dame de hautes manières que précède un valet méridional bavard et malin, et qui traîne à sa suite un languissant jeune homme aux regards perdus, éternellement chercheurs et dont la raison semble absente. Gilbert a été déçu dans son amour; une fiancée qu'il adorait a disparu, oublieuse; depuis, il erre, la demandant à tous

ceux qu'il rencontre. « Elle était si jolie ! » répète-t-il... Voici qu'on frappe encore à l'huis sur lequel s'appuie la terreur des éclairs ; c'est une pauvre, une bohémienne en haillons, trempée par la pluie, venant mendier un asile qu'on lui refuserait sans l'intervention de la noble voyageuse, Celle-ci, dame Régine, va bientôt rendre un service bien plus grand encore à la petite Speranza : par l'octroi d'une bourse, elle la délivre d'un des escogriffes qui avait retrouvé en elle une captive fugitive et la réclamait comme son bien ; l'odieux bandit est tué par ses camarades, et la reconnaissance de Speranza sera désormais vouée à ses sauveurs, la mère et le fils. Souvenons-nous de la petite bohémienne... Après un premier acte tout noir, nous voici dans Harlem, cité toute blanche et rouge, tintante, carillonnante, joviale, active et bruyante, où tout respire l'air et la gaieté... C'est la ville de Franz Hals, la ville aux tulipes merveilleuses cultivées avec adoration. C'est le jour où l'on va décerner le prix à la plus belle fleur, et Van Amstel, le riche bourgeois, compte bien être le vainqueur ; mais c'est un autre qui triomphe, c'est un rival exécré, Jacob. Aussitôt Van Amstel, furieux et désespéré, déclare que sa fille, la jolie Griet — la jolie Griet et sa dot — seront à celui qui saura lui apporter la plus belle tulipe. Un aventurier, le chevalier de Blancourt, vaguement parent de Van Amstel, et venu de Paris dans le dessein bien arrêté d'être son gendre, se met aussitôt sur les rangs. Mais Régine sent naître en elle une idée qui peut-être rendra à son fils sa

raison envolée : s'il épousait Griet, s'il venait à l'aimer. Sans doute l'amour referait ce que l'amour a défait et Gilbert ne serait plus fou. Avec la confiance obstinée des mères, elle va se mettre en quête de la fleur d'hymen. Dans le doux intérieur hollandais, où reluisent les cuivres, où sommeillent les idées, Régine enfièvre sa passion maternelle à la recherche de la tulipe qui doit sauver son fils ; elle s'en est fait apporter de toutes les variétés, mais le bon docteur Florent, qui est fin connaisseur, lui dévoile les qualités subtiles ou les défauts rares qui constituent la fleur faite pour toucher l'attention du véritable amateur. Griet et sa dot iront donc à un autre, et cet autre, c'est l'aventurier Blancourt que Jacob protège en secret et auquel il donnera une admirable tulipe. Mais voici Speranza : vous n'avez pas oublié la petite bohémienne... Celle-ci non plus n'a pas oublié celle qui la sauva. Depuis leur unique rencontre, elle est amoureuse de Gilbert, amoureuse au point de souhaiter qu'une autre femme lui procure la paix et le bonheur, et sa passion la fait agir autant que sa gratitude... Elle a fait germer un oignon mystérieux, venu de l'Inde, apporté par quelque nomade au fond de son bissac ; c'est la reine des tulipes, celle que les fleuristes d'Amsterdam à Harlem, et de Delft à Groningue, se disputeraient au prix de véritables fortunes : c'est la fleur merveilleuse devant qui tous s'inclineront. Mais, pour la conserver jusqu'au jour du triomphe, que de difficultés, que d'entreprises ! C'est d'abord Blancourt qui jette contre terre le joyau floral, et de sa

botte en écrase les débris. Heureusement que, sous un encapuchonnage de paille, son ingénieux valet ne lui avait livré qu'une fausse victime. Griet appartiendra donc à Gilbert, si du moins Gilbert y consent, car, avertie par le bruit public, Griet veut être aimée « pour elle-même », et non pas comme un moyen d'oublier et de guérir. Que faire !... Gilbert lui offre la fleur merveilleuse, afin qu'elle en dispose à sa guise et choisisse elle-même son fiancé. Mais Griet a compris qu'elle était vraiment aimée, et doucement, se donnant toute en ce seul geste, elle rend à Gilbert la fleur qu'elle avait reçue de lui. La pièce pourrait ainsi finir. La toile se relève pourtant, pour un quatrième acte à peu près inutile, et découvre, en un admirable décor de Jusseaume, la plus éblouissante évocation d'un paysage hollandais baigné de brume, qu'attédie le soleil, traversé de canaux, semé de moulins, avec des champs de tulipes à perte de vue... C'est le tableau très grouillant du concours qui se termine par le définitif triomphe de Gilbert, le retour à la raison du jeune homme et, comme vous le pensez bien, son mariage avec l'adorable Griet. Telle est l'histoire simple et touchante qui nous fut contée en vers spirituels et tendres, pleins de vivacité, colorés et sonores, par l'heureux auteur des *Bouffons*. La pièce abonde en jolis couplets, notamment celui où Franz Hals glorifie la peinture aussi ardemment qu'il le pouvait faire par la plume d'un poète qui, comme M. Miguel Zamacoïs, est fils d'un artiste que personne n'a oublié. Et dans la tirade, bientôt célèbre, de « l'accent » se fit juste-

ment acclamer le maître diseur Georges Berr, digne successeur de Coquelin. A la *Fleur merveilleuse*, la Comédie-Française a ménagé une mise en scène et une interprétation remarquables. M^{lle} Marie Leconte est la grâce même en la douce Griet, dont elle personnifie l'idéale figure avec tant de fraîcheur, de gentillesse et de franchise dans son charme, que sa délicieuse apparition, au second acte, entre M^{lles} Provost et Lifraud, fut saluée d'un murmure flatteur de toute la salle, et que les applaudissements partaient même avant qu'elle eût parlé... Si M^{lle} Leconte, qui a tant d'action sur le public, était la joie rayonnante de la pièce, celle-ci portait bonheur à M^{lle} Géniat, qui trouvait le moyen de faire de Speranza, « la fille aux pieds nus », une originale et poétique création dont le souvenir ne s'oubliera point. Très ingrat et très délicat était le rôle de dame Régine. « la mère inconsolable » ; M^{me} Louise Silvain s'en est acquittée avec un talent qui vaut d'être sincèrement loué. Il faut aussi féliciter M. Dessonnes d'avoir su rendre intéressant le mélancolique personnage de l'amoureux, et louer comme il convient, M. Silvain, éloquent bourgmestre ; M. Siblot, tulipier convaincu ; M. Croué, amusant dans le valet flegmatique qui fait heureusement contraste à l'exubérant méridional que M. Georges Berr représente avec tant de verve. Et il ne faut oublier ni M. Alexandre, qui donne de la couleur à la silhouette de Franz Hals, ni surtout M. Raphaël Duflos qui, content d'avoir réglé avec amour la très artistique mise en scène de la pièce, s'est résigné à une tâche infime : celle de repré-

senter l'élégant, mais peu sympathique chevalier de Blancourt.

29 MAI. — La dernière représentation de M. Félix Huguenet à la Comédie-Française avait lieu en matinée : il jouait Mouzon de la *Robe rouge*, qui lui valait un succès triomphal. A chaque acte, on l'acclamait longuement ; on lui prodiguait les rappels au milieu d'un véritable enthousiasme — et à la sortie, de nombreux spectateurs lui faisaient une véritable ovation.

6 JUIN. — A l'occasion du 304^e anniversaire de la naissance de Corneille, première représentation de *Le Comédien de Corneille*, à-propos en vers de M. Albert Lambert père ¹. — L'histoire de la tragédie de *Polyeucte* est obscure ; on ne sait si elle fut jouée en 1640 ou en 1643 ; Marty-Laveaux a proposé la première date, puis la seconde est aujourd'hui communément acceptée. Deux années de silence auraient donc précédé l'apparition du chef-d'œuvre, années remplies par le mariage, la grave maladie, la convalescence du poète. Représenté avant la mort de Louis XIII (le privilège pour l'impression porte encore la signature du roi), vraisemblablement au mois de janvier, ou de février, ou de mars, il obtint de la foule un accueil

1. DISTRIBUTION. — Bellerocbe, M. *Albert Lambert fils*. — Pierre Corneille, M. *Jacques Fenoux*. — Monsieur de Voiture, M. *Paul Numa*. — Araminte, M^{lle} *Provost*.

Le rôle de Voiture sera bientôt repris par M. Gerbault.

Avec l'à-propos de M. Albert Lambert, on donne le troisième acte de *Psyché*, joué par M^{mes} *Francine Clary* (Zéphir), *Maille* (Psyché), et *Berthe Bovy* (L'Amour), et *Polyeucte*, interprété par MM. *Mounet-Sully*, *Silvain*, *Albert Lambert fils*, *Louis Delaunay*, M^{mes} *S. Weber* et *Delvaix*.

favorable (des témoignages précis l'attestent) et de la cour, et du monde, et du public lettré un accueil beaucoup plus froid. Boileau n'a rien dit de cette pièce ; Racine omet de la mentionner dans sa harangue à l'Académie. Vingt ans plus tard, le *Traité de la comédie et des spectacles* du prince de Conti la censure comme attentatoire au respect de la religion... Toutefois une légende veut que Corneille ait lu *Polyeucte* à l'hôtel de Rambouillet, et que dans ce milieu le christianisme de l'ouvrage ait extrêmement déplu. La même anecdote affirme que Voiture fut chargé d'en avertir l'auteur avec les ménagements convenables. Une autre anecdote montre Corneille découragé, abandonnant son manuscrit à un comédien qui l'aurait oublié pendant dix-huit mois « sur un ciel de lit ». De ces récits apocryphes ou contestés, M. Albert Lambert a tiré la matière d'un cordial et agréable à-propos. Corneille sort de chez la marquise ; il s'imagine naïvement avoir obtenu son suffrage — et celui des beaux esprits de sa cour... Il se sent optimiste et léger comme tout auteur qu'on a loué sans réserve. Mais voici qu'à l'angle de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, un cavalier, en qui il reconnaît M. de Voiture, l'aborde et civilement lui dit qu'il s'est mépris sur le succès fait à sa pièce et qu'elle a été l'objet de vives critiques de la part des hôtes de la divine Arténice, et que particulièrement l'évêque de Vence, Mgr Godeau, l'a blâmée. Eh quoi ? Godeau, un poète, un confrère ! Mais c'est de lui que Corneille a reçu les plus grands compliments ! Une telle fausseté est-

elle croyalle? N'en doutez pas, s'écrie M. de Voiture, le poète s'est montré poli, mais le prélat a senti s'éveiller en lui des scrupules. Voiture joint un conseil; il presse Corneille de retirer sa pièce aux comédiens, de la faire jouer dans un collège, après en avoir retranché les scènes d'amour; il laisse le pauvre auteur perplexe, à demi-persuadé, presque résigné au sacrifice... *Polyeucte* sera donc anéanti... Nous frémissions d'inquiétude. Fort heureusement Belleruche accourt... Belleruche est un personnage éclos dans l'imagination de M. Albert Lambert qui devait être nécessairement conçu par lui, et qui sous sa plume a quelque chose de touchant... Belleruche est l'acteur sans génie, doué de moyens médiocres, mais animé d'une brûlante ferveur, amoureux des belles œuvres dans lesquelles il ne joue, hélas! que les petits rôles. Du moins y verse-t-il tout son cœur. La foi la plus vive est celle des humbles clercs demeurés ingénus. M. Lambert a trouvé pour peindre son Belleruche des mots naïfs et charmants. Belleruche plaide la cause de *Polyeucte*. Son éloquence est quelque peu boursouflée, mais un à-propos ne saurait se passer de lieux communs oratoires. M. Albert Lambert, par la voix de Belleruche, rassure, reconforte Corneille, et comme il est d'usage, déchirant les voiles de l'avenir, il lui parle abondamment de la postérité, lui fait entrevoir les hommages qu'il aura d'elle, les statues qu'elle lui élèvera. Il exhorte le poète à ne se soucier que du suffrage des braves gens du parterre, auditeurs naïfs, excellents juges. C'est le

meilleur endroit de son discours. Des vers généreux et probes ont été dits avec flamme, avec piété. M. Albert Lambert a eu la double joie de faire parler Corneille et d'être interprété par son fils. L'auteur et le père méritaient la sympathie qu'un public bienveillant ne leur a point marchandée. MM. Jacques Fenoux, Numa et M^{lle} Provost eurent leur part de ce gentil succès.

10 JUIN. — Rétablissement du « Comité de lecture », supprimé en 1902 par un arrêté de M. Georges Leygues, alors ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Reconstitué, après huit ans, sur de nouvelles bases, le Comité de lecture est établi de la façon suivante : Président : M. Jules Claretie, administrateur général. Membres titulaires de droit : MM. Mounet-Sully, Silvain, Maurice de Féraudy, Albert Lambert fils, Paul Mounet, Georges Berr, M^{mes} Bartet et Pierson. Membres titulaires élus : MM. Jules Truffier et Raphaël Duflos. Membre suppléant de droit : M^{lle} Renée du Minil. Membre suppléant, élu : M. Siblot.

11 JUIN. — Matinée au bénéfice de l'Association de secours mutuels des artistes dramatiques. Le rideau se levait sur une aimable « pastorale » *les Bergers de Théocrite*¹, et ce fut une joie d'entendre les vers harmonieux et tendres de M. Armand d'Artois. Dans un prologue très heureusement tourné et détaillé avec autant de netteté que de charme par la jolie M^{lle} Provost, l'auteur nous avait fait voir son

1. DISTRIBUTION. — La bergère, M^{lle} Maille. — Daphnis, M^{lle} Gab. Robinne. — Le Prologue, M^{lle} Procost.

dessein de paraphaser l'*Oarystis*, et nous lui devons ainsi un souple et ravissant petit poème. M^{lle} Maille fut l'exquise bergère, et M^{lle} Robinne le triomphant Daphnis de l'idylle célèbre. — Autre première représentation : *Les Limites du Cœur*, de M. André Beaunier¹. Une toute petite comédie, a très modestement avoué l'auteur, qui n'a, en somme, qu'un acte et même qu'une scène. Elle se passe à Lugano, dans une villa du bord du lac. Et l'histoire est une histoire d'amour, mais une histoire d'amour finissant, l'histoire d'un vieil amour qui n'a pas duré moins d'un mois : déjà !... Henri, un beau soir, a fui Paris, arrachant Gladys au foyer conjugal. D'abord follement épris l'un de l'autre, ils en sont arrivés, après trente jours, à une morne lassitude. Henri se sent toujours attiré vers Gladys, mais celle-ci, dont l'ardeur est apaisée, n'a plus qu'une idée, revoir Paris, revivre la vie insignifiante et déconcertante de nos mondaines. Le hasard d'une rencontre d'un ami par Henri apporte à la jeune femme divers potins de l'existence parisienne ; d'autre part, une lettre de son mari lui apprend que, si elle veut retourner chez elle, sa place lui sera rendue ; bref, insensiblement, elle obtient d'Henri le consentement souhaité. Ils reprendront le soir même le train pour Paris, et ne se verront plus que comme des « amis », pleins de souvenirs... M. André Beaunier a traité avec infiniment d'art l'unique situation de cette pièce, où il a fait preuve du plus rare talent de psycho-

1. DISTRIBUTION. — Gladys, M^{lle} Berthe Cerny. — Henri, M. Henry Mayer.

logue et d'écrivain. « Pour me faire plaisir, nous avait-il dit, il faudrait en écoutant le dialogue de mes amants, rire de temps en temps, et, quelquefois, s'attendrir, parce que la vie est ainsi, toute mêlée de mélancolie et de gaieté... » Et comme le désirait le brillant auteur, on a ri, et l'on s'est attendri tour à tour... La pièce est délicieusement interprétée. M. Henry Mayer est avec une vérité profonde l'amant sans volonté qu'a voulu M. Beau-nier. C'est merveille de suivre, à travers le jeu si fin de M^{lle} Cerny, le travail qui se fait dans le cœur de Gladys, se détachant peu à peu d'Henri, et peu à peu attirée, fascinée par Paris. — *La Comtesse d'Escarbagnas* était inscrite au programme, et M. Jules Claretie avait fort ingénieusement fait aménager le décor pour que le « divertissement » de la comédie de Molière servît de cadre aux inter-mèdes — tous d'une grâce et d'une beauté parfaites — qui se sont succédé : la scène du songe d'*Athalie*, la scène III d'*Amphitryon*, un fragment d'*Armide* et du *Pédant joué*. . . M^{me} S.-Weber incarna magnifiquement Athalie, M. Mounet-Sully évoqua de façon grandiose Jupiter, et M^{me} Bartet fut une adorable Alcmène. Que dire de « l'entrée de Ballet », en costume du grand siècle, réglée par M^{me} Mariquita et que dansèrent à ravir M^{mes} Lara, Leconte, Cécile Sorel et Berthe Cerny ? Ce fut un des instants les plus enchanteurs de la journée. Que dire aussi du fragment d'*Armide*, que M^{me} Bartet joua, comme au dix-septième siècle, avec la même ampleur de geste et la même diction chantante qui, grâce à elle, parut incomparable ? M. Raphaël

Duflos avait magistralement récité un sonnet de Ronsard et M. Paul Mounet souleva des bravos sans fin quand il apparut, tel Corneille, disant les *Stances à la marquise*... M^{lle} Renée du Minil fit valoir les grâces d'une fable de La Fontaine; M. Albert Lambert, l'héroïsme des *Stances du Cid*; M. Silvain, les mâles leçons du *Paysan du Danube*... M. Georges Berr avait dit, avec un art infini, les *Deux Pigeons*. Et M^{me} Louise Silvain, M. George Grand, M^{lle} Delvair, M. André Brunot, M^{lle} Yvonne Lifraud, M. Leitner, M. Jacques Fenoux, M^{me} Lara, M^{lle} Géniat, M. Siblot, M^{lle} Provost, M. Grandval, M. Alexandre, s'étaient fait applaudir dans des intermèdes ou dans la *Comtesse d'Escarbagnas*, que M^{me} Pierson joua en grande artiste, comme toujours.

4 JUILLET. — Premières représentations d'*Un Cas de conscience*, pièce en deux actes de MM. Paul Bourget et Serge Basset¹, et des *Erinnyes*, tragédie antique en deux parties, de Leconte de Lisle, musique de scène adaptée d'après la partition de M. Massenet². — Sans s'arrêter à un « proverbe » d'Octave Feuillet qui fut joué il y a plus de qua-

1. DISTRIBUTION. — Le comte de Rocqueville, M. Paul Mounet. — Le docteur Poncelet, M. Siblot. — Bernard, M. Joliet. — Jean, M. Falconnier. — Le docteur Odru, M. Alexandre. — Georges de Rocqueville, M. Gerbault. — André de Rocqueville, M. Basseuil. — Robert de Rocqueville, M. E. Normand. — La comtesse de Rocqueville, M^{lle} Renée du Minil

2. DISTRIBUTION. — Agamemnon, M. Mounet-Sully. — Orestès, M. Paul Mounet. — Eurybates, M. Louis Delaunay. — Talthybios, M. Henry Mayer. — Le veilleur, M. Alexandre. — Un serviteur, M. Georges Le Roy. — Elektra, M^{me} Lara. — Kassandra, M^{me} Segond-Weber. — Ismena, M^{lle} Delvair. — Klytaimnestra, M^{me} Louise Silvain. — Kallirhoë, M^{lle} Gabrielle Robinne.

rante ans, et a, depuis longtemps, disparu de son répertoire, la Comédie nous a offert *Un Cas de conscience*, qui n'a, d'ailleurs, d'autre rapport que le titre avec la pièce d'autrefois. Celle-ci est tout à fait intéressante et pose un problème médico-psychologique particulièrement angoissant. Notre distingué confrère Serge Basset l'a fort habilement tirée d'une nouvelle originale de M. Paul Bourget avec la collaboration de l'éminent académicien, et ce nous est un vif plaisir d'enregistrer ici le très franc et très légitime succès qu'elle a obtenu. Dès les premières scènes, le public nous a paru empoigné par une curiosité analogue à celle qui l'étreignit naguère à l'audition de *l'Enigme* de M. Paul Hervieu. L'action se passe en un château perdu au fond d'une province, où agonise un vieux gentilhomme, le comte de Rocqueville, en proie à une impardonnable attaque d'urémie. En lisant les bribes d'une lettre adressée à sa femme par l'amant de celle-ci, le comte a récemment appris — et il meurt de la cruelle découverte — que l'un de ses trois fils est le fruit de l'adultère. Lequel? Il ne sait... Il a interrogé la comtesse, qui a refusé de répondre. Puis il a fait venir de Paris un jeune médecin, le second d'un professeur célèbre. Le docteur Odru accepte de porter lui-même au village voisin les dépêches par lesquelles le comte appelle ses trois fils, et que, sans lui, M^{me} de Rocqueville eût sans doute trouvé moyen d'intercepter. C'est sur cette démarche que le rideau se baisse, au premier acte, pour se relever bientôt sur le même décor. Et, dès lors, c'est l'attente des fils, c'est

l'approche du drame, c'est la terreur de l'horrible révélation... Le vieux gentilhomme, qui se sent miné par le mal, a de nouveau insisté auprès de sa femme pour connaître le nom du bâtard : la comtesse a persisté dans son refus. D'une chambre voisine, le médecin a entendu toute la discussion : il sait donc que le mourant veut dévoiler à ses fils la faute de leur mère et semer entre eux la division et la haine : l'abominable destruction morale... Épuisé par la querelle, le malade tombe en une syncope qui peut l'emporter sur l'heure : seule, une saignée lui accorderait quelque répit. Le docteur Odru ne connaît que son devoir médical : il oublie ce qu'il a entendu, et pratique la saignée. Le malade rouvre les yeux au moment où arrivent ses trois fils. Va-t-il parler ? Dans la nouvelle de M. Paul Bourget, il parle, hélas ! Au théâtre, on nous offre un dénouement moins dur, moins conforme peut-être au caractère du comte, mais plus humain : c'est une heureuse trouvaille scénique dont il faut hautement féliciter M. Serge Basset. Le comte a serré dans ses bras son aîné, le capitaine Georges, et son dernier-né, le polytechnicien André. Il ne reste que Robert, l'attaché d'ambassade. Est-ce donc celui-là « l'intrus » ?... Tragique, le comte s'avance : il sait... Et déjà les mots de révélation et de malédiction vont sortir de la bouche du moribond, quand les deux autres frères témoignent leur douloureuse surprise : « — Eh bien, mon père, vous ne reconnaissez pas Robert », dit l'un d'eux. « Comme ils s'aiment ! » murmure le comte qui les attire tous trois sur son cœur, et rend le

dernier soupir. Voilà qui est très inattendu, très simple et vraiment très beau. L'émouvante pièce est remarquablement interprétée. M. Paul Mounet donne au vieux gentilhomme l'allure farouche qu'ont voulue les auteurs : c'est une noble figure que celle qu'il a dessinée là. Et avec quelle exactitude — il n'a pas fait pour rien de solides études de médecine — il sut décrire les diverses phases de la maladie qui doit emporter le comte de Rocqueville ! M. Alexandre — l'élève est digne de son maître Paul Mounet — a très sincèrement traduit les indécisions du docteur Odru, aux prises avec sa conscience. M^{lle} Renée du Minil a rendu avec une émotion profonde le rôle difficile de la mère coupable : c'est d'un très bel art. M. Siblot est un médecin de campagne de grande vérité, et M. Joliet un parfait serviteur d'autrefois. — Avec *Un Cas de conscience*, le Théâtre-Français a mis à son répertoire le drame en deux actes dans lequel Leconte de Lisle condensa, sous le nom des *Erinnyes*, les deux premières parties de l'*Orestie* d'Eschyle, intitulées *Agamemnon* et les *Coëphores*. Les *Erinnyes* furent représentées d'origine sur la scène de l'Odéon, le 6 janvier 1873. M. Massenet, dans la fleur de sa jeunesse, venait de trouver chez M. Félix Duquesnel un accueil empressé pour son oratorio de *Marie-Magdeleine*, exécuté à l'Odéon dans le concert spirituel du Vendredi-Saint. Il saisit avec joie l'occasion de travailler pour ce théâtre hospitalier et écrivit la musique des *Erinnyes*, qui, du premier coup, fut jugée une œuvre de maître. Si bien que, trois ans après,

Albert Vinentini, reconstituant le Théâtre-Lyrique sous le titre d'Opéra National de la Gaité, évoqua les *Erinnyes* comme de son domaine. M. Massenet reprit alors son travail en sous-œuvre, y adjoignit des chœurs et un ballet, de sorte que la partition des *Erinnyes*, composée originairement d'une introduction, d'un entr'acte et d'une marche, comprit définitivement dix morceaux, tous exquis, qui obtinrent au concert un inoubliable succès. Les deux premiers actes de l'*Orestie* d'Eschyle ont été rendus par Leconte de Lisle avec une vigueur et une sûreté extraordinaires. C'est, d'abord, le retour d'Agamemnon dans Argos, après que la grande Ilion s'est écroulée sous les dieux ; puis le meurtre de l'Atride, égorgé par la reine adultère Klytaimnestra. La seconde partie nous montre Orestès, le fils du dynaste assassiné, arrivant dans sa patrie après de longues souffrances, tuant l'usurpateur, tuant sa mère, et s'enfuyant aussitôt poursuivi par les Erinnyes, les Furies, images sensibles du Remords. Personne mieux que Leconte de Lisle n'était capable de se mesurer avec le colossal tragique. Nul n'a su, comme l'auteur des *Poèmes barbares*, évoquer, ressusciter en notre époque le génie antique. La farouche grandeur eschylienne reparait toute dans ces vers d'une solidité incomparable, sculpturaux, pour ainsi dire, et dont certains ont une envergure, une ampleur vraiment formidables. L'œuvre a produit, comme naguère, une impression profonde, presque terrifiante. Cette impression a été accrue encore par l'exécution de la musique de Massenet, discrètement interprétée

dans la coulisse par l'excellent orchestre de M. Laurent Léon. Cette partition si réussie d'un bout à l'autre, encadre et complète admirablement le drame, tout imprégnée aussi de pitié et d'effroi, et d'une si étonnante couleur antique. Plusieurs morceaux en sont célèbres : ainsi le douloureux solo de violoncelle qui accompagne Elektra au tombeau de son père... M^{me} Segond-Weber a lancé avec une énergie superbe et conduit avec un art très sûr la prédiction de Kassandra : elle fut l'héroïne de la soirée. M^{me} Silvain est une Klytaimnestra aussi tragique qu'elle le peut : il est fâcheux que sa voix n'ait pas assez d'ampleur. Elle a joué avec conviction la scène du meurtre. Nous lui reprocherons pourtant d'avoir barbouillé de sang, non seulement sa robe blanche, mais ses bras et son visage. Elle produit un effet de terrifiante « bouchère » : son Agamemnon a dû saigner comme un bœuf... M^{me} Lara est une touchante Elektra. Et de tout petits rôles comme ceux d'Isména et de Kallirhoé ont été très soigneusement tenus par M^{lles} Delvair et Robinne. Sous le casque d'Agamemnon — qui ne fait que passer — M. Mounet-Sully a montré la prestance et la dignité que vous devinez, et dans Orestès, M. Paul Mounet a eu de très beaux cris de douleur, de vengeance et de terreur.

7 JUILLET. — Représentation en l'honneur de l'inauguration de la statue d'Alfred de Musset. Avec *Un Cas de conscience*, on donne *Il ne faut jurer de rien*, joué par MM. Jules Truffier (l'abbé), Dehelly (Valentin), Siblot (Van Buck), Falconnier (un aubergiste), Jacques de Féraudy (le maître de

danse), M^{mes} Blanche Pierson (la baronne) et Yvonne Lifraud (Cécile). Le spectacle est terminé par *La Nuit d'Octobre*, jouée par M. Mounet-Sully et M^{me} Bartet¹.

14 JUILLET. — On donnait en matinée gratuite le *Mariage de Figaro*. Il n'est pas une des finesses de l'ouvrage que les spectateurs n'ait comprise et signalée. Et quels bravos ! Et quelles clameurs d'admiration ! Que de fleurs jetées sur la scène ! M. Georges Berr, Figaro extraordinaire de maîtrise ; M^{lle} Leconte, adorable dans le personnage de Chérubin ; M^{lle} Cécile Sorel, comtesse incomparable ; M^{lle} Berthe Cerny, supérieure dans le rôle de Rosine, pour ne citer que ceux-ci, ont triomphé pendant trois heures. C'est sous les ombrages des marronniers du dernier acte que M^{me} S.-Weber, les trois couleurs en main, déclamait la *Marseillaise* et faisait applaudir sa savante et vibrante diction.

31 JUILLET. — Dans le *Mariage forcé*, donné en matinée gratuite, M. André Brunot joue pour la première fois le rôle de Pancrace, et M. Paul Numa, celui de Geromino. — Le soir, M. Gerbault, lauréat du Conservatoire, récemment engagé, paraît pour la première fois à la Comédie, et joue Camporéal de *Ruy Blas*. — Quelques jours après, le 3 août, il jouait Béralde du *Malade imaginaire* et remplaçait M. Siblot, dans le docteur Poncelet d'*Un Cas de conscience*.

1. — Un admirateur de Rachel a fait présent à la Comédie-Française d'un élégant secrétaire qui a appartenu à la glorieuse artiste. Il s'y trouvait deux daguerréotypies fort bien conservées. Rachel y apparaît très belle, simple et mélancolique. M. Jules Claretie a fait placer ce précieux souvenir dans la salle du Comité.

7 AOUT. — Dans les *Tenailles* de M. Paul Hervieu, qui reparaissent heureusement sur l'affiche, M. Alexandre joue pour la première fois le rôle de Michel Davernier, et M. Gerbault, celui de Ferdinand Valentin. M. Léon Bernard a fait un remarquable début dans le rôle de Bergamin des *Romanesques*. Par cette aisance large, cette ampleur classique, ce « style » qui sont les principales qualités de l'excellent artiste si justement applaudi à l'Odéon, il a trouvé du premier coup, on peut le dire, « le ton de la maison ». Son autorité, son esprit, sa verve, l'ont fait aussitôt, dans un personnage qu'il interprétait pour la première fois, l'égal de ses devanciers : M. Leloir et son bon camarade Siblot.

10 AOUT. — Dans le *Légataire universel* de Regnard, M. Lafon joue pour la première fois le rôle de Géronte, et M. Jacques Guilhène celui d'Eraste.

11 AOUT. — Sous les traits de Madelon des *Précieuses ridicules*, qui précèdent *Œdipe Roi*, une jolie transfuge de l'Odéon, M^{lle} Jane Faber, fait sa première apparition à la Comédie-Française.

12 AOUT. — Dans le *Malade imaginaire*, où M^{lle} Faber est une Toinette de belle humeur, M. Léon Bernard aborde le rôle d'Argan, où il fait applaudir un comique de bon aloi, exempt de charge.

17 AOUT. — Dans *Polyeucte*, où M. Mounet-Sully est toujours l'admirable artiste que l'on sait, M^{lle} Delvair joue Pauline dont elle traduit avec

talent le caractère et la passion. M. André Brunot aborde le rôle de Scapin des *Fourberies de Scapin*. Il le rend avec infiniment de verve, et nous donne en outre la surprise de voir jouer toute la scène du sac. Depuis Coquelin aîné, les pensionnaires de la Maison de Molière avaient en effet pris l'habitude de supprimer la partie de la scène où Scapin imite un spadassin étranger. M. Charles Grandval tenait pour la première fois le rôle de Sylvestre qu'il marquait de sa jeune et intéressante personnalité. De même, M. Jacques Guilhène qui, sous le manteau d'Octave, était le parfait amoureux du répertoire. Dans *Polyeucte*, M^{lle} Delvair s'est essayée — « essayée » est le mot poli — dans le rôle de Pauline, auquel elle donnera sans doute un jour — l'avenir lui appartient — la note qui lui convient. Le vrai succès de la tragédie de Corneille a été pour M^{lle} Madeleine Roch, dans le récit de Stratonice.

23 AOUT. — Reprise des *Deux Ménages*, très divertissant « vaudeville » de Picard, Wafflard et Fulgence¹, joyeusement interprété par M. de Féraudy, dans Bourdeuil, que jouait autrefois Coquelin aîné — avec M. Numa dans Dorsai, qui fut un des bons rôles de Prud'hon, avec M^{mes} Amel, Provost, Lifraud et Robinne.

25 AOUT. — *L'Étincelle*, d'Edouard Pailleron, est interprétée par trois des plus jeunes pensionnaires

1. DISTRIBUTION. — Bourdeuil, M. Maurice de Féraudy. — Dorsai, M. Paul Numa. — Madame Hippolyte, M^{me} Amel. — Stéphanie Montalan, M^{lle} Gabrielle Robinne. — Clémentine Dorsai, M^{lle} Yvonne Lifraud. — Madame Bourdeuil, M^{lle} Provost.

de la Maison de Molière. M. Jacques de Féraudy montre de la chaleur et du sentiment dans la composition du personnage de Raoul. M^{lle} Gabrielle Robinne, sous les traits de M^{me} de Rénat, a le charme exquis de la grande coquette, et M^{lle} Provost joue avec beaucoup de grâce le joli rôle de la petite Toinon.

27 AOUT. — Dans *Horace*, M. Albert Lambert fils, après avoir été longtemps Curiace, abordait le rôle d'Horace, où il se montrait tout à fait remarquable. M^{lle} Madeleine Roch, naguère très émouvante Andromaque, se faisait chaleureusement applaudir sous les traits de Sabine. Dans les *Plaideurs*, M. André Brunot jouait pour la première fois l'Intimé, où il prouvait qu'il se souvenait des bonnes traditions de ses aînés. Sans tomber dans la charge, M. Croué faisait du juge Dandin un bouffon héroïque. M. Charles Grandval jouait fort plaisamment le rôle de Petitjean, et M. Jacques Guillène était un Léandre idéal.

28 AOUT. — Par suite d'une indisposition de M^{lle} Géniat, M^{lle} Provost jouait au pied levé, avec beaucoup d'adresse et d'intelligence scénique, le rôle d'Armande des *Femmes savantes*.

30 AOUT. — M^{lle} Dussane abordait le rôle de Sophie Bernier de l'*Amour veille* qu'elle a joué avec beaucoup de finesse, en comédienne qui sait composer un personnage et le traduire en toute vérité. Elle en a fait ressortir très habilement tous les côtés et tous les traits, et son succès y a été très grand et très mérité. M^{lle} Yvonne Lifraud, qui dans ce même ouvrage jouait également pour la

première fois le rôle de Solange, y a été tout à fait charmante¹.

4 SEPTEMBRE. — C'est par une matinée gratuite que, selon la tradition, recommencent les matinées de la saison. On donne le *Barbier de Séville* et le *Malade imaginaire*, qu'interprètent MM. Bernard et André Brunot, dans Argan et Thomas Diafoirus, M^{mes} Renée du Minil et Jane Faber (Béline et Toinette).

5 SEPTEMBRE. — M. Gerbault jouait pour la première fois, dans *Tartuffe*, le personnage de Cléante. Et l'on remarquait que c'était le neuvième rôle que le jeune comédien interprétait en un mois. Depuis son entrée à la Comédie-Française, il s'était vu confier tour à tour Ariste, des *Femmes savantes* ; Béralde, du *Malade imaginaire* ; le docteur Poncelét, de *Un Cas de conscience* ; Ferdinand Valentin, des *Tenailles* ; l'Envoyé du Palais, dans *Œdipe Roi* ; Geromino, du *Mariage forcé* ; Néarque, de *Polyeucte* ; M. de Voiture, dans le *Comédien de Corneille*, et Cléante, dans *Tartuffe*.

7 MARS. — M^{lle} Suzanne Révonne, la gracieuse lauréate des derniers concours du Conservatoire, apparaît pour la première fois dans Mathilde de la *Joie fait peur*.

1. — M^{lle} Francine Clary quitte la Comédie-Française. M^{lle} Clary était entrée dans la Maison de Molière en 1904. Elle y débutait le 28 février, en jouant le rôle de Madame d'Hermelines dans l'*Etrangère*. Le dernier rôle qu'elle y aura joué sera celui de Solange, dans l'*Amour veille*. M^{lle} Clary avait de très réelles qualités. De nombreux connaisseurs la croyaient capable de fournir une belle carrière. M^{lle} Francine Clary y renonce et rentre dans la vie privée. Saluons ici d'un hommage le regret le départ de cette charmante comédienne.

9 SEPTEMBRE. — Première représentation de *Comme ils sont tous*, comédie en quatre actes, en prose, de MM. Adolphe Aderer et Armand Ephraïm¹. — Après avoir utilement occupé le mois d'août à d'intéressants débuts que nous avons pris soin de noter ici, la Comédie-Française a ouvert le feu de la saison théâtrale en donnant, dès les premiers jours de septembre, une œuvre nouvelle, écrite et reçue il y a plusieurs années déjà — peut-être même avant *l'Amour veille*, avec lequel elle ne laisse pas d'avoir quelques légers points de ressemblance. Le public ne s'est, d'ailleurs, pas arrêté à la similitude du sujet ; il a très franchement, très chaleureusement applaudi comme ils méritaient de l'être, les quatre actes fort pim-pants où, sur un fond de douce psychologie, MM. Adolphe Aderer et Armand Ephraïm ont habilement ménagé le sentiment et la gaieté. Au milieu d'une fête que comporte l'inauguration de nouveaux bassins d'une ville de la « Seine-Maritime », l'aimable préfète du département a l'idée, toute naturelle, d'unir son beau cousin, le comte Robert de Latour-Guyon, capitaine au 14^e cuirassiers, à une riche et charmante roturière, M^{lle} Ginette Ménard, que n'a nullement découragée l'exemple de Laure, sa sœur aînée, ayant tiré à la

1. DISTRIBUTION. — Comte de Latour-Guyon, M. *George Grand*. — Chabannes, M. *Paul Numa*. — Le colonel, M. *Garay*. — Saint-Didier, M. *Jacques de Féraudy*. — Le professeur, M. *Lafon*. — Bocaire, M. *Jacques Guilhène*. — Le général, M. *Georges Le Roy*. — Baron de Chancenev, M. *Léon Bernard*. — Clarigny, M. *Gerbault*. — La préfète, M^{lle} *René du Minil*. — Ginette, M^{lle} *Piéral*. — Laure, M^{lle} *Dussane*. — Madame Leloutre, M^{lle} *Berthe Boyv*. — Baronne de Chancenev, M^{lle} *Protost*.

loterie du mariage un si fâcheux numéro qu'elle a cru devoir aussitôt divorcer. Robert, aussi séduisant qu'il est, a, comme vous pensez, fait bien des conquêtes, et ses galantes aventures ne se comptent pas : il a même encore une « liaison », mais il a promis de rompre, et il rompra avec la femme du monde, sa dernière maîtresse. Serait-ce la jolie baronne de Chancenev?... Non, certes, celle-là est « insoupçonnable », répond-il à la préfète... C'est elle, pourtant, c'est la femme du député, venu pour inaugurer officiellement à grand renfort de musiques et de délégations, les bassins que vous savez... Et cela nous vaut deux scènes excellentes qui suffiraient à remplir le très brillant premier acte de la nouvelle pièce : la scène où Robert, quelque peu embarrassé, explique à la baronne que, perdu de dettes, il doit se refaire par le mariage. — « Des dettes, je les paierai ! » s'est écriée la baronne. — « Avant la Révolution, c'était permis, mais maintenant... » Puis l'autre scène, également délicieuse, où ledit Robert fait aisément comprendre à Ginette, déjà conquise, qu'il l'aime et l'aimera toujours... Quinze ans se passent : Robert est marié, père d'un gros bébé qui est « tout son portrait ». Il a quitté l'armée et a chargé un de ses camarades, Chabannes, de le remplacer auprès de la baronne, qu'il n'a pas revue. Chabannes a-t-il rempli la mission qui lui était confiée?... Toujours est-il que lorsque notre ex-capitaine revoit M^{me} de Chancenev amenée par la bonne préfète inconsciente, il est brusquement, mais pleinement repris par le charme perfide de

son ancienne maîtresse. De là à redevenir son amant, il n'y a qu'un pas qu'il franchit bientôt. Comment ne se laisserait-il pas reprendre par un Circé comparable à M^{lle} Provost ? Le malheur est que Ginette ne tarde pas à savoir qu'elle est trompée — sa sœur grincheuse est postée là tout exprès pour la mettre sur la piste — et c'est en vain que, pour se défendre, Robert invoque le génie de l'espèce..., polygame, et la surprise des sens. Ginette ne lui pardonnera pas son mensonge ; elle ira même jusqu'à l'accuser de l'avoir épousée pour sa fortune. M. Latour-Guyon ne saurait admettre pareil reproche : il acceptera le divorce que « veut » sa femme si douloureusement outragée. Est-ce donc ainsi que finirait vilainement la gentille anecdote ? Vous ne le voudriez pas plus que ne l'ont voulu les sympathiques auteurs de *Comme ils sont tous*. Et pour nous renvoyer pleinement contents, ils ont fait de leur aimable préfète l'apôtre de l'indulgence. Grâce à elle, Ginette se montrera, en pardonnant à son mari, la femme « vraiment forte ». De plus, elle obtiendra de sa redoutable rivale — oh ! oh ! — qu'elle écrive à son mari le petit papier que voici : « Il faut nous quitter pour toujours. Aimez votre femme, c'est une créature angélique. Je me sacrifie. Ne cherchez plus à me revoir. Adieu ! » M. Adolphe Aderer n'est pas seulement un journaliste étonnamment averti, c'est aussi un très fin romancier : il y a dans son volume, *Chez les rois*, une nouvelle : « Le drame de Meyerling », que je qualifierai de pur chef-d'œuvre... Son collabora-

teur, Armand Ephraïm, n'a pas moins de talent, et nous avons été heureux de voir ajouter au répertoire, déjà agréablement pourvu de leur 1807, cette comédie « très théâtre » qui a toutes les qualités nécessaires pour plaire aux Parisiens... quand les Parisiens voudront bien réintégrer leur domicile. Pour nous, qui n'avions pas hésité à abandonner toute espèce de villégiature, afin de remplir honnêtement notre humble devoir de critique, nous eûmes le très vif plaisir de sincèrement applaudir une jolie pièce interprétée en toute perfection par M^{lle} Piérat, qui jamais ne fut plus émouvante — oh ! les larmes du dernier acte ! — par M. Grand, si naturel en son amusante fatuité ; par M^{lle} Provost, si ardemment provocante ; par M^{lle} Renée du Minil, si vaillamment convaincante ; — sans oublier certes la figure qu'ont su donner à leurs personnages respectifs : M^{lle} Dussane, s'acquittant si habilement d'un rôle éminemment antipathique ; M^{lle} Bovy, esquissant très drôlement la figure d'une jeune femme du peuple qui a tué son infidèle mari ; M. Léon Bernard, apparaissant comiquement dans le député Sganarelle. Sans oublier non plus le soin de la mise en scène, dont il faut reporter tout l'honneur à M. Jules Truffier, coutumier du fait, non plus que le luxe des toilettes où des maîtres... que je ne nommerai pas, ont rivalisé d'élégance et de bon goût...

11 SEPTEMBRE. — Dans *Gringoire*, à côté de M. Georges Berr qui tient toujours magistralement le rôle du poète famélique illustré par Hugo et

Banville, M^{lle} Jane Faber joue pour la première fois en matinée, celui de Nicette, et M. Gerbault celui d'Olivier le Daim¹. — Le soir, dans le *Malade imaginaire*, M. Grandval incarne Thomas Diafoirus.

20 SEPTEMBRE. — Dans l'*Ami Fritz*, M^{lle} Jane Faber joue pour la première fois le petit rôle de Lisbeth auquel elle prête toute sa bonne grâce.

28 SEPTEMBRE. — Dans *Hernani*, M. Gerbault personnifie le duc de Bavière.

29 SEPTEMBRE. — Dans l'*Anglais tel qu'on le parle*, le rôle de la caissière est tenu par M^{lle} Jane Faber.

2 OCTOBRE. — Dans *Ruy Blas*, M^{lle} Dussane joue pour la première fois le rôle de Casilda.

4 OCTOBRE. — M^{lle} Provost joue pour la première fois, dans le *Demi-Monde*, le rôle de Valentine de Sautis.

6 OCTOBRE. — Dans le *Luthier de Crémone*, M^{lle} Suzanne Révonne personnifie Giannina.

18 OCTOBRE. — M^{lle} Jane Faber tient, dans le *Marquis de Villemer*, le rôle de la baronne d'Arglade.

1. — Le musée et la bibliothèque s'enrichissent de nouveaux dons. La bibliothèque a reçu les brochures de Rachel qui lui avaient été léguées à la mort de M^{me} Dinah Félix. Ces brochures, en assez grand nombre, comprennent la plupart des tragédies que créa la gracieuse artiste : *Jeanne d'Arc*, de Soumet; *Marie Stuart*, de Lebrun; *Virginie*, de Latour Saint-Ybars, sans compter les œuvres du répertoire, telles que *Les Horace*, *Andromaque*, *Esther*, etc. Le musée a reçu un petit bureau en marqueterie avec pupitre. Ce meuble, élégant de forme, et datant de la période transitoire de Louis-Philippe, a appartenu également à Rachel. Il porte ses initiales gravées. Il a été offert à la Comédie par un admirateur de Rachel, qui l'avait acheté à une vente récente, et son caractère d'authenticité est incontestable.

26 OCTOBRE. — Première représentation des *Marionnettes*, comédie en quatre actes, en prose, de M. Pierre Wolff¹. — C'est avec une berquinade — mais une berquinade absolument voulue — que l'auteur de *Leurs Filles*, des *Maris de leurs filles* et de *Celles qu'on respecte* obtint, au Gymnase, son premier grand succès. Le *Secret de Polichinelle* profita de la réaction que devait amener alors la pièce rosse ; M. Pierre Wolff, que l'on pouvait croire hanté de l'idée de nous donner du Capus — du Capus avant la lettre — ne nous présentait que des personnages sympathiques ; on se montra ravi ; sa comédie, simple et touchante, n'était-elle pas faite pour plaire... à tous les publics ? Dans les épisodes accessoires, ingénieusement rassemblés autour d'une histoire douloureuse et mélancolique, résidait le principal attrait de l'*Age d'aimer*, œuvre agréable, destinée à réjouir les contemporains, sans encombrer d'ailleurs la postérité... Avec sa jolie note d'humanité, avec son exquise sensibilité, le *Ruisseau* restait une des meilleures parmi les productions théâtrales de ces dernières années. Sur un sujet bien souvent traité — celui de la courtisane réhabilitée — le doux conte d'amour fit la conquête de ses auditeurs.

¹ DISTRIBUTION. — De Ferney, M. de *Féraudy*. — Roger de Montclars, M. *George Grand*. — Duc de Ganges, M. *Charles Grandval*. — Bennières, M. *Paul Numa*. — De Valmont, M. *Jacques de Féraudy*. — Trévoux, M. *Lafon*. — Pierre Varoine, M. *Alexandre*. — Langeac, M. *Georges Le Roy*. — Nizerolles, M. *Léon Bernard* (début). — Fernande de Montclars, M^{lle} *Piérat*. — Baronne Durieu, M^{lle} *Fayolle*. — Madame de Valmont, M^{lle} *Maille*. — Madame de Jussy, M^{lle} *Gabrielle Robinna*. — Madame de Lancey, M^{lle} *Provost*. — Madame Briey, M^{lle} *Jane Faber*.

C'est par la grâce et le charme de l'exécution que valait cette comédie de M. Pierre Wolff, toute remplie de sentiment, conduite avec une rare adresse et une admirable légèreté de main. Brave-ment, hardiment, généreusement, M. Pierre Wolff, d'accord avec M. Gaston Leroux, nous déclarait, dans le *Lys*, que la jeune fille doit aller vers l'homme qu'elle a choisi : c'est la thèse de l'union libre que nous avait déjà montrée, dans *Louise*, M. Gustave Charpentier ; elle est hardie, sans doute ; ajoutons, si vous voulez, qu'elle est discutable. Mais la pièce était émouvante et de grande beauté théâtrale, elle valait de réussir, et je n'ai point à vous apprendre qu'elle réussit, en effet, de la plus éclatante façon. Sa nouvelle œuvre n'est point une pièce à thèse. Elle nous dépeint les erreurs, les souffrances, les joies de l'amour, et les « marionnettes », les pantins, c'est nous-mêmes, que la passion fait mouvoir au bout d'un fil. Vous pouvez croire que M. Pierre Wolff les dirige avec infiniment d'humour et de dextérité. Roger de Monclars a épousé, au fond de sa province, une jeune fille qui sort du couvent pour devenir marquise. Quelle est la raison de ce mariage ? C'est que, couvert de dettes, il n'a plus un sou vaillant, et que sa mère l'a prévenu : s'il ne concluait pas cette union, elle le réduirait à la pension la plus minime. Il s'est donc résigné : il est devenu le mari de la jeune fille, richement dotée par sa propre mère. Fernande l'aime ; lui, il ne l'aimera jamais, il le lui a dit brutalement. Et le voilà retournant bientôt à son ancienne maîtresse

avec laquelle il va passer un mois à Montreux. Mais quelle n'est pas sa surprise, à son retour de Suisse, de trouver absolument transformée la femme qu'il a, si injustement, si grossièrement dédaignée ! Fernande est devenue, la plus élégante, la plus séduisante, la plus capiteuse des parisiennes... à tel point qu'il est singulièrement troublé par sa radieuse beauté. Que dis-je, troublé, souffrant les pires tourments de la jalousie, au moment où il croit qu'elle l'a trompé. Et Fernande, qui n'a jamais cessé de le sincèrement aimer, se gardera bien de le détromper, afin de le garder plus sûrement à elle. L'intrigue est simple : oh, combien !... Mais les détails sont exquis, et c'est avec un esprit des plus charmants, un sentiment des plus fins, une émotion des plus intenses, que M. Pierre Wolff a su renouveler le vieux thème et offrir à ses auditeurs une soirée délicieuse... Délicieuse, en dépit de toutes les sérieuses objections dont on peut cribler l'affabulation de M. Pierre Wolff. Ne nous demandez point, par exemple, comment il se fait que la douce Fernande — la loi des contrastes sans doute — s'entiche du pauvre sire, du vrai goujat qu'est son cher mari, Roger de Montclars ; comment en un mois — est-ce vraisemblable ? — la petite pensionnaire du début a pu terminer son éducation pour devenir la femme du monde « dernier cri », aux façons de provocante courtisane, que nous représente la marquise. Ne dites pas non plus que la pièce eût pu logiquement se terminer après le troisième acte, au moment où Fernande, à moitié étranglée par Roger qui

s'enfuit en lui criant : « Je vous hais ! » a la joie de pouvoir rassurer son bon oncle par ces mots : « Il vient enfin de me dire qu'il m'aimait ! » Le quatrième acte n'est pas seulement charmant, grâce à cet oncle cordial où se reconnaît la manière tendre de l'auteur du *Secret de Polichinelle* ; il est aussi très utile en ce qu'il nous fait assister aux souffrances — bien méritées ! — du triste mari de cette cruelle histoire d'amour. Et je crois pouvoir affirmer que, jamais mieux que dans les *Marionnettes*, M. Pierre Wolff n'a montré sa réelle maîtrise de dramaturge, sachant au suprême degré ce qui doit plaire au public. La pièce a été très chaleureusement applaudie ; elle devait l'être longtemps... Le gros succès d'interprétation est allé à M^{lle} Piérat, prenant victorieusement possession d'un rôle de grande jeune première, ayant en même temps l'abattage d'une grande coquette, et que, seule, à la Comédie-Française elle était capable de créer. Très curieuse, au premier acte, en épouse modeste, pleurante et dédaignée, elle apparaît superbement triomphante, au second, en la robe admirable qui la dévêt si audacieusement ; puissamment dramatique, et vigoureusement pathétique, au troisième acte, alors qu'elle est en proie à l'amour... La façon dont M^{lle} Piérat a finement exprimé toutes les nuances les plus diverses du complexe personnage est d'un art absolument supérieur. Oh ! comme nous avons raison de lui prédire naguère la future succession de M^{me} Bartet ! Et quelle joie pour nous de saluer maintenant l'adorable actrice, aujourd'hui à l'apogée de son



beau talent ! A M. Grand était échue la tâche plus qu'ingrate de personnifier le brutal mari de Fernande : sachons-lui gré de l'avoir fait accepter. M. Léon Bernard — c'était le début officiel de l'excellent artiste si justement remarqué à l'Odéon — a dit à ravir les très jolis « couplets » de l'éternel « amant ». M. Alexandre prête sa voix profonde au rôle du beau ténébreux dans les bras de qui manque de tomber l'héroïne de l'aventure. MM. Paul Numa, Jacques de Féraudy, Grandval et Lafon, comme M^{lles} Robinne, Maille et Faber, toutes si délicieusement habillées, comme M^{lle} Fayolle aussi, donnent leur véritable valeur aux divers épisodes dont l'œuvre est spirituellement émaillée. Et c'est avec intention que nous avons gardé pour la fin M. de Féraudy qui, non content de jouer à la perfection avec la bonhomie que vous lui connaissez, le très amusant rôle d'oncle sauveur qui lui va comme un gant, a mis en scène avec infiniment de goût la pimpante comédie de M. Pierre Wolff. Tout cela — y compris les aimables chœurs napolitains qui se chantent dans la coulisse à l'un des instants les plus décisifs de la pièce — tout cela, vraiment, est « très théâtre ».

29 OCTOBRE. — La Comédie célébrait le 25^e anniversaire de l'entrée en fonctions de M. Jules Claretie ¹.

1. — Cérémonie familiale à laquelle prenaient part, à l'exclusion de tout étranger, les artistes, sociétaires et pensionnaires, les machinistes et tous les employés de la Maison de Molière. A trois heures on allait chercher M. Claretie dans son bureau ; par le grand escalier, le long duquel on avait disposé des fleurs et des plantes vertes, l'administrateur général était conduit au foyer du public décoré pour la circonstance ;

13 NOVEMBRE. — *L'Aventurière*, d'Emile Augier, reparait sur l'affiche qu'à vrai dire elle n'a jamais quittée bien longtemps. On connaît l'histoire de la pièce qui, d'abord en cinq actes, en 1848, fut reprise en quatre en 1860. N'était-ce pas une tentative presque sans précédent dans l'histoire des lettres que la refonte, après douze ans, d'un ouvrage qui avait d'ailleurs réussi à son origine? Mais Augier se sentait une prédilection toute particulière pour cette œuvre de jeunesse, et l'on sait le grand succès de sa seconde et définitive édition. Après Sophie Croizette, reprenant le rôle que sa camarade Sarah Bernhardt avait jeté au nez d'Emile Perrin, après M^{mes} Hadig et Marsy, qu'on n'a certes pas oubliés, M^{lle} Cécile Sorel abordait cette fois Dona Colinde, où M^{me} Arnould-Plessis laissa jadis des traditions qui effarouchèrent, par la suite, plus d'une comédienne. Le personnage a perdu sur la route quelques-unes de ces traditions. Il s'est rapproché de nous, et il apparait aujourd'hui avec la nouvelle titulaire dans la plé-

toute la Maison de Molière y attendait son chef. De riches souvenirs lui étaient offerts; deux éditions rares, d'une grande valeur, un Corneille et un Racine, étaient le présent des sociétaires, les pensionnaires offraient un bronze; le personnel, lui aussi, un bronze, une reproduction de la *Jeanne d'Arc* de Frémiet. En l'absence de M. Mounet-Sully, M. Silvain, vice-doyen, haranguait M. Jules Claretie, à qui M. Frédéric Febvre, au nom des sociétaires retraités, adressait également quelques paroles affectueuses. M. Jules Claretie répondait. Et un lunch qui suivit réunissait, autour d'un buffet ouvert à tous, les artistes et les employés de la Maison. L'Association des Artistes dramatiques était représentée à cette cérémonie, par MM. Jules Truffier et Delaunay, qui, au nom de l'Association, remettaient à M. Jules Claretie une médaille d'or en témoignage de la gratitude de tous pour son attachement à la grande famille artistique et sa sollicitude envers elle. La médaille d'or est la plus haute récompense dont dispose l'Association.

nitude du modernisme qui, en dépit de l'habit des interprètes, est le véritable fond de l'œuvre célèbre. C'est un tableau Renaissance dans un cadre moderne. Admirablement costumée dans sa robe de brocart, M^{lle} Sorel nous fait l'effet d'une patricienne des temps chevaleresques, décidée à enchaîner toute une cour à sa beauté. Elle a conquis la salle — une salle archi-comble — par son jeu franchement dramatique, par ses coquetteries de femme qui veut qu'on l'aime, par la sincérité de ses accents dans les scènes finales. Dans celle du troisième acte, notamment, elle a eu des mouvements d'indignation superbes. On l'a rappelée après chaque acte. Elle a mis la main en victorieuse sur ce rôle de grande coquette qu'elle a su approprier à la nature de son talent. Et voilà pour elle le pendant de son succès de la baronne d'Ange du *Demi-Monde*. La comédie d'Emile Augier, devenue presque une pièce classique, a été, d'ailleurs, admirablement jouée. M. de Féraudy est excellent dans Annibal, où Coquelin aîné, et aussi Leloir demeurent encore inoubliables. M. Silvain a beaucoup de dignité et d'autorité sous les traits du vieillard amoureux. M. Albert Lambert est un Fabrice plein de chaleur. Le jeune couple d'Horace et de Célie est fort bien rendu par M. Dehelly et M^{lle} Lifraud. Bonne, très bonne reprise, digne de la grande Maison.

18 NOVEMBRE. — Le Comité de lecture, récemment rétabli, se réunissait pour la première fois, sous la présidence de M. Jules Claretie, pour écouter une importante œuvre en vers de M. Saint-

Pol-Roux, la *Dame à la faux*, dont la lecture durait près de cinq heures. En dépit de ses hautes qualités, la pièce, trop peu théâtrale, paraît-il, n'était pas reçue.

20 NOVEMBRE. — *L'Anglais tel qu'on le parle*, de M. Tristan Bernard, joué en matinée, atteignait sa centième représentation.

1^{er} DÉCEMBRE. — M^{lle} Madeleine Roch, qui n'est pas encore sociétaire, mais qui a du talent, et aussi de bons amis, — peut-être un peu trop ardents en la chaleur de leur enthousiasme — a pris possession du rôle de Phèdre, dont le « chef d'emploi » est actuellement M^{me} S.-Weber, la noble tragédienne si glorieusement appelée par le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts à faire partie du Conseil supérieur du Conservatoire. Avec sa voix superbe et sa vive intelligence, M^{lle} Roch ne nous a pas donné une Phèdre de fantaisie. C'est bien « une femme » que poursuit la terrible fatalité : « Vénus tout entière à sa proie attachée ». Elle a, non seulement de la force, elle a de la tendresse dans la passion, et cela est à noter dans une fort intéressante interprétation qui lui a valu, après le second acte, de très justes ovations. M^{lle} Révonne, lauréate des derniers concours, débutait dans Aricie. Elle dit bien ce qu'elle a à dire, encore qu'elle zézaie légèrement. Mais son masque demeure impassible et elle accueille les discours enflammés d'Hippolyte, tout comme si elle écoutait encore, à la classe, la leçon de son professeur : l'excellent Leitner. Et puis, elle n'a qu'un geste, qui consiste à étendre les deux bras. Bref, cette

jeune fille nous semble avoir encore beaucoup à apprendre avant de pouvoir aborder, au Théâtre-Français, un emploi un peu lourd pour ses frêles épaules. Avec M^{me} Louise Silvain, dans *Cénone*, avec MM. Albert Lambert et Fenoux, dans *Hippolyte* et dans *Thésée*, *Phèdre* était admirablement interprétée. Le récit de Thérémène a été merveilleusement dit par M. Ravet, s'assimilant si exactement la manière de Silvain que, les yeux fermés, on eût pu croire que c'était Silvain lui-même qui jouait le rôle.

2 DÉCEMBRE. — Le Comité de lecture, réuni sous la présidence de M. Jules Claretie, écoute un *Faust*, de M. Paul Ferrier, dont il apprécie les beautés, mais qu'en raison des frais nécessités par la mise en scène, il ne croit par devoir retenir.

4 DÉCEMBRE. — Dans la *Veille du Bonheur*, le joli acte de MM. François de Nion et Georges Buysieux, M^{lle} Géniat reprend le rôle de l'Américaine Minna Lorfont, que créa M^{lle} Piérat, et M. Bernard celui de Huguin Senonges, qu'il joue avec beaucoup de sentiment.

10 et 11 DÉCEMBRE. — Deux matinées, suivies d'une représentation du soir (11 décembre), sont données devant trois salles combles, à l'occasion du centenaire d'Alfred de Musset. Avec cinq pièces de son répertoire, dont *Un Caprice*, *Il ne faut jurer de rien*, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, avec ses célèbres *Nuits*, interprétées par M^{mes} Bartet, Segond-Weber et Madeleine Roch, MM. Mounet-Sully, Albert Lambert, Dessonnes et Alexandre,

avec quelques-unes de ses plus belles poésies, dites par les meilleurs artistes de la maison, avec un à-propos assez banal et qui n'avait même pas le mérite de l'inédit, la Comédie-Française a dignement fêté l'écrivain toujours cher à la jeunesse. Ce fut pour nous une particulière joie de réentendre les *Caprices de Marianne* et *On ne badine pas avec l'amour*, qui n'avaient point paru depuis plusieurs années. M^{lle} Cécile Sorel est, plus que jamais, une délicieuse Marianne ; M. Raphaël Duflos traduit on ne peut mieux le caractère d'Octave, et M. Dessonnes nimbe de poésie l'élégiaque et tendre figure de Coelio. M. Siblot a repris le rôle du juge Claudio, que jouait Leloir. Dans *On ne badine pas avec l'amour*, dont Delaunay restera le Perdican idéal, on a chaleureusement applaudi M^{me} Bartet et M. Le Bargy ; on a fait à M^{lle} Lifraud et à M. Bernard, qui prenaient possession des rôles de Rosette et de Blasius, le succès qu'ils méritaient. Barré, que nous avons connu, revit tout entier en cet excellent Bernard, espoir du Théâtre-Français...

16 DÉCEMBRE. — Le Comité s'est réuni, sous la présidence de M. Jules Claretie, pour écouter la lecture d'une pièce en trois actes de M. Julien Berr de Turique, qui n'a pas été reçue.

18 DÉCEMBRE. — M^{lle} Dussane se fait applaudir dans le rôle de Marthe de *Chez l'Avocat*, la fine et charmante comédie de M. Paul Ferrier.

21 DÉCEMBRE. — A l'occasion du 271^e anniversaire de la naissance de Racine, on donne les

Plaideurs et *Bérénice* ; M. Mounet-Sully lit *A Racine*, poésie de M. Jules de Marthold ¹.

24 DÉCEMBRE. — On fêtait la centième représentation de *l'Anglais tel qu'on le parle* ².

26 DÉCEMBRE. — Dans les *Marionnettes*, dont le grand succès terminera l'année, M. Siblot joue pour la première fois, à la place de M. de Féraudy, le rôle de M. de Ferney.

1. — L'Assemblée générale des sociétaires est réunie sous la présidence de M. Jules Claretie, pour accepter le budget de 1911 (fixé à la somme de 2.100.000 francs) voté par le Comité d'administration. MM. Truffier et Raphaël Duflos sont nommés membres titulaires, et M. Siblot, membre suppléant de la Commission de lecture. Sont augmentés d'un demi-douzième les cinq derniers sociétaires : MM. Dessonnes et André Brunot, M^{mes} Génizat, Louise Silvain et Delvaix. Est augmenté également d'un demi-douzième, M. Siblot, nommé sociétaire l'année précédente. Aucune nomination de sociétaire — pas même celle de M^{lle} Madeleine Roch, dont la candidature est sérieusement réservée.

Un décret, paru à *l'Officiel*, réglementait de façon définitive la pension de retraite des artistes et employés du théâtre. Cette pension est de droit après vingt ans de service. Elle est fixée, à vingt-cinq ans de service, à la moitié du traitement moyen dont l'ayant droit a joui pendant les trois dernières années, sans pouvoir dépasser 5.000 francs. Au-dessous de vingt-cinq ans, et seulement à partir de 10 ans de service, la retraite est proportionnelle. La veuve et les enfants d'un artiste ou employé décédé auront droit à la moitié de la pension à laquelle pouvait prétendre le défunt, les enfants dans des conditions déterminées au décret. — C'était là une création que poursuivait ardemment M. Jules Claretie depuis plusieurs années et qui restera tout à l'honneur de son administration.

2. — En réalité, et contrairement à ce qui se passe dans tant de théâtres, cette centième était un peu plus qu'une centième; c'était la cent quatrième de l'amusante comédie de M. Tristan Bernard. Devant les sociétaires, les pensionnaires et le personnel réunis au foyer des artistes, M. Tristan Bernard, en termes délicieux, a remercié ses interprètes et l'administrateur de la Comédie-Française. M. Jules Claretie a répondu avec son habituelle bonne grâce. Et pour que personne, dans cette fête, ne fût oublié, M. de Féraudy (le joyeux interprète qui ne sait pas l'anglais) évoqua le souvenir de celui qui créa le rôle à la Comédie, le pauvre Coquelin Cadet, et il y eut, dans la joie générale, une minute d'émotion...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1 ^{re} représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
--	-------------------	-----------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------

RÉPERTOIRE MODERNE

<i>Sire</i> , pièce.....	5	»	25
<i>La Joie fait peur</i> , comédie.....	1	»	18
<i>Le Voyage de M. Perrichon</i> , comédie...	3	»	18
<i>L'Anglais tel qu'on le parle</i> , comédie....	1	»	21
<i>Ruy Blas</i> , drame en vers.....	5.	»	8
<i>La Rencontre</i> , pièce.....	4	»	5
<i>Scaramouche</i> , comédie.....	1	»	1
* <i>Le Mariage d'Angélique</i> , comédie.....	2	15 janv.	10
<i>La Paix chez soi</i> , comédie.....	1	»	3
<i>Le Passant</i> , comédie en vers.....	1	»	12
* <i>La Bonne Mère</i> , comédie.....	1	25 janv.	8
<i>Les Affaires sont les Affaires</i> , pièce....	3	»	8
<i>La Nuit d'Octobre</i> , scène en vers.....	»	»	4
<i>Le Monde où l'on s'ennuie</i> , comédie....	3	»	17
<i>Le Demi-Monde</i> , comédie.....	5	»	8
<i>Chez l'Avocat</i> , comédie.....	1	»	7
<i>Le Duel</i> , pièce.....	3	»	3
<i>Gringoire</i> , comédie.....	1	»	8
<i>Le Testament de César Girodot</i> , comédie.	3	»	6
<i>Les Romanesques</i> , comédie en vers.....	3	»	12
<i>Les Tenailles</i> , pièce.....	3	»	9
<i>Les Brebis de Panurge</i> , comédie.....	1	»	4
* <i>Boubouroche</i> , pièce.....	2	21 février	14
* <i>L'Imprévu</i> , pièce.....	2	»	11
* <i>Le Peintre exigeant</i> , comédie.....	1	»	13
<i>L'Honneur et l'Argent</i> , comédie en vers.	5	»	3
<i>Les Burgraves</i> , drame en vers.....	3 part.	»	8
<i>Chacun sa vie</i> , comédie.....	3	4 mars	2
<i>Le Luthier de Crémone</i> , comédie en vers	1	»	4
<i>Le Marquis de Priola</i> , pièce.....	3	»	11
<i>Hernani</i> , drame en vers.....	5	»	7
<i>Le Père Lebonnard</i> , comédie en vers...	4	»	2
<i>Le Marquis de Villemér</i> , comédie.....	4	22 mars	4
<i>L'Amour veille</i> , comédie.....	4	»	9
<i>La Veille du bonheur</i> , comédie.....	1	»	3
<i>Le Stradivarius</i> , comédie.....	1	»	7
<i>Un Caprice</i> , comédie.....	1	»	8
<i>Aymerillot</i> , scène en vers.....	»	»	»
<i>L'Ami Fritz</i> , comédie.....	3	»	25
<i>La Parisienne</i> , comédie.....	3	»	5

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1 ^{re} représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
--	-------------------	-----------------------------------------------------------------	--------------------------------------------------

RÉPERTOIRE MODERNE (Suite)

<i>Connais-toi</i> , pièce.....	3	»	2
<i>Hamlet</i> , drame en vers.....	5 a. 12 t.	»	3
<i>Œdipe-Roi</i> , drame en vers.....	5	»	6
<i>L'Été de la Saint-Martin</i> , comédie.....	1	»	2
<i>Electre</i> , tragédie.....	3	»	2
* <i>Le Songe d'un soir d'amour</i> , poème théâtral.	1	26 avril	20
<i>Il ne faut jurer de rien</i> , comédie.....	3	»	6
<i>Adrienne Lecouvreur</i> , pièce.....	5	28 avril	15
1807, comédie.....	1	»	2
<i>La Robe rouge</i> , pièce.....	4	»	5
* <i>La Fleur merveilleuse</i> , pièce en vers...	4	23 mai	39
* <i>Le Comédien Corneille</i> , à-propos en vers	»	6 juin	4
<i>Le Baiser</i> , comédie.....	1	»	5
* <i>Les Limites du cœur</i> , comédie.....	1	11 juin	4
* <i>Les Bergers de Théocrite</i> , pastorale en vers	1	11 juin	2
<i>Le Klephte</i> , comédie.....	1	»	1
* <i>Les Erinnyes</i> , tragédie antique.....	2 part.	4 juillet	9
* <i>Un Cas de conscience</i> , pièce.....	2	4 juillet	16
<i>La Fille de Roland</i> , drame en vers.....	5	»	2
<i>Il était une Bergère</i> , conte en vers.....	1	»	3
<i>Bataille de dames</i> , comédie.....	3	»	1
<i>Denise</i> , pièce.....	4	»	2
<i>La Grève des Forgerons</i> , scène en vers.	»	»	2
<i>Le Pour et le Contre</i> , comédie.....	1	»	1
<i>Les Deux ménages</i> , comédie.....	3	23 août	7
<i>L'Étincelle</i> , comédie.....	1	»	2
<i>Le Bonhomme Jadis</i> , comédie.....	1	»	5
* <i>Comme ils sont tous</i> , comédie.....	4	9 sept.	39
<i>Les Fresnay</i> , comédie.....	1	»	1
<i>Fleurs d'Avril</i> , comédie.....	1	»	3
* <i>Les Marionnettes</i> , comédie.....	4	26 octob.	37
<i>L'Aventurière</i> , comédie en vers.....	4	13 nov.	9
<i>On ne badine pas avec l'amour</i> , comédie.	3	10 déc.	3
<i>Les Caprices de Marianne</i> , comédie...	2	10 déc.	2
<i>La Nuit d'Août</i> , scène en vers.....	»	10 déc.	3
* <i>Aux Poètes sincères</i> , à-propos.....	»	10 déc.	3
<i>La Nuit de Décembre</i> , scène en vers...	»	10 déc.	3
* <i>A Racine</i> , poésie.....	»	21 déc.	1
<i>Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée</i> , comédie.....	1		1

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1 ^{re} représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent pendant l'année
--	-------------------	-----------------------------------------------------------------	-------------------------------------------------

RÉPERTOIRE CLASSIQUE

<i>Le Mariage de Figaro</i> , comédie	5	»	18
<i>Athalie</i> , tragédie.....	5	»	13
<i>Le Malade imaginaire</i> , comédie.....	3	»	13
<i>Bérénice</i> , tragédie.....	5	»	5
<i>Le Dépit amoureux</i> , comédie en vers....	2	»	1
<i>L'Avare</i> , comédie.....	5	»	6
<i>Les Précieuses ridicules</i> , comédie.....	1	»	6
<i>Le Médecin malgré lui</i> , comédie.....	3	»	2
<i>Les Fausses Confidences</i> , comédie	3	»	6
<i>Monsieur de Pourceaugnac</i> , comédie....	3	»	1
<i>Tartuffe</i> , comédie en vers.....	5	»	5
<i>Polyeucte</i> , tragédie.....	5	»	6
<i>Andromaque</i> , tragédie.....	5	»	4
<i>Le Jeu de l'amour et du hasard</i> , comédie	3	»	4
<i>Le Cid</i> , tragédie.....	5	»	5
<i>Le Barbier de Séville</i> , comédie.....	4	»	4
<i>Les Femmes savantes</i> , comédie en vers..	5	»	4
<i>Le Légataire universel</i> , comédie en vers.	5	»	2
<i>Les Folies amoureuses</i> , comédie en vers.	3	»	1
<i>Les Fourberies de Scapin</i> , comédie.....	3	»	2
<i>Horace</i> , tragédie.....	5	»	2
<i>Les Plaideurs</i> , comédie en vers.....	3	»	2
<i>Le Misanthrope</i> , comédie en vers.....	5	»	3
<i>Phèdre</i> , tragédie.....	5	»	3
<i>Le Mariage forcé</i> , comédie.....	1	»	5
<i>Arlequin poli par l'Amour</i> , comédie....	1	»	3
<i>Psyché</i> , tragédie-comédie.....	5	»	1



THÉÂTRE NATIONAL
DE L'OPÉRA-COMIQUE ¹

Quatre partitions inédites : *Leone*, de Samuel Rousseau, le *Mariage de Télémaque*, de M. Claude Terrasse, *On ne badine pas avec l'amour*, de M. Gabriel Pierné, et *Macbeth*, de M. Ernest Bloch, constitueront, avec les ouvrages du répertoire, l'histoire de l'Opéra-Comique en 1910.

L'année s'était ouverte avec la 1.200^e représentation de *Carmen*, qu'interprétait, avec un très vif succès, M^{lle} Lucienne Bréval. Et le 13 janvier on reprenait *Phryné*, opéra-comique en deux actes, poème de M. Augé de Lassus, musique de M. Camille Saint-Saëns², suivi de *Pailleasse*, drame lyrique en deux actes, poème et musique de M. R. Leoncavallo, version française d'Eugène Crosti³.

1. — Directeur : M. Albert Carré ; administrateur : M. Rohrbach ; secrétaire général : M. Georges Ricou.

2. DISTRIBUTION. — Phryné, M^{lle} Nicot-Vauchelet. — Lampito, M^{me} Herleroy. — Dicéphile, M. Allard. — Nicias, M. Francell. — Cynalopex, M. Mesmaecker. — Agoragine, M. Vours.

Chef d'orchestre : M. Picheran.

M^{lle} Mastio remplaça, non sans succès, M^{lle} Nicot-Vauchelet, souffrante.

3. DISTRIBUTION. — Nedda, M^{lle} Lamare. — Canio, M. Salignac. — Tonio, M. Henri Albers. — Sylvio, M. Vigneau. — Peppo, M. Caseneuve. — 1^{er} et 2^e Paysans, MM. Donval, Vours.

Chef d'orchestre : M. Hasselmans.

— L'histoire nous dit que Phryné, la fameuse musicienne (de quel instrument jouait-elle?), l'illustre courtisane amie de Praxitèle, à qui elle servait de constant modèle pour ses statues de Vénus, amassa de si considérables richesses qu'elle offrit, un jour, de reconstruire Thèbes à ses frais; elle n'y mettait qu'une condition, c'est qu'une inscription publiât que la ville avait été détruite par Alexandre le Grand et rebâtie par Phryné!... On eut le tort de repousser une semblable proposition qui eût à jamais perpétué le souvenir de la moralité des Athéniens enrichissant les belles filles et de la sage « économie » des courtisanes de l'antiquité... Accusée d'impiété, Phryné fut, on le sait, défendue et sauvée par l'orateur Hypéride. L'anecdote, si souvent contée, de Phryné gagnant son procès en se montrant toute nue devant l'aréopage est-elle bien authentique? Gérôme en fit un alléchant tableau. Quel succès pour l'Opéra-Comique, si les auteurs de la pièce avaient pu nous présenter autrefois « dans le même appareil » la belle Sibyl Sanderson, créatrice du rôle! M. Augé de Lassus craignit sans doute quelques démêlés avec dame Censure — elle existait alors — et M. Saint-Saëns recula devant la hardiesse de son éminent collègue de l'Institut. La preuve en est dans le scénario des plus simples sur lequel il écrivit l'aimable partition que nous avons eu le vif plaisir de réentendre. Athènes, où règne par la beauté la divine Phryné, Athènes — le contraste est au moins piquant — vient d'inaugurer de son vivant le buste de son vertueux archonte Dicéphile. Vertueux

autant qu'avare, le vieillard n'a-t-il pas eu l'idée de faire racheter les créances de son neveu Nicias, afin de pouvoir mettre à l'ombre, s'il lui plaît, l'insolvable débiteur? Nicias se venge en coiffant d'une outre pleine de vin la vénérable image de son cher oncle, vraiment trop dur à la détente. Et cette gaminerie lui coûterait cher, s'il ne trouvait asile chez Phryné — qu'il adore — et qui n'est pas non plus insensible à l'amour du jeune gommeux. Le second acte nous introduit chez Phryné, à qui Dicéphile vient demander compte de la protection accordée par elle à l'infâme sacrilège. Mais la fine hétaïre connaît la valeur de ses charmes, et s'en sert pour mettre son incorruptible juge en un tel état... qu'il n'a plus rien à lui refuser. Dicéphile assiste à la toilette de Phryné, qui le prie de lui passer ses anneaux et de lui attacher son collier d'or, histoire de lui faire voir de près son joli bras et sa nuque adorable. Dicéphile n'y résiste pas. Que sera-ce quand au milieu de l'obscurité où elle l'a savamment plongé — tout comme si Pataud (déjà) opérerait lui-même — elle fait apparaître devant lui la statue (qu'il prend pour la réalité) de Vénus Aphrodite! Dicéphile tombe en une extase amoureuse dans laquelle le surprend Nicias. Celui-ci ne dira rien à l'aréopage, mais il exige que son oncle partage avec lui son héritage : c'est bien fait! — « Nous chanterons mieux que jamais vos vertus et les nôtres ». — « Le peuple croira-t-il? » demande Dicéphite. — « Il en a vu bien d'autres! » fait remarquer Cynalopex, qui connaît ses Athéniens. Ne dites pas que ce n'est là qu'un livret d'opérette,

et qu'une opérette ne devait rien ajouter à la gloire de l'auteur de *Samson et Dalila*. Quand un maître comme Saint-Saëns a résolu de s'amuser, sachons nous amuser avec lui, et ne cherchons point la petite bête... Il voulut plaisanter en écrivant *Phryné* : est-ce que la plaisanterie n'a point bonne grâce en sa discrétion et n'est pas tournée avec un art parfait ? Foin du drame lyrique : M. Saint-Saëns se divertit aussi franchement qu'il le pouvait, et il écrivit un jour — comme il sait écrire — un charmant opéra-comique à la mode d'autrefois, où le public a, de nouveau, fait fête à de très jolies pages : l'air de Dicéphile, « Célibataire austère », si spirituellement accompagné par le basson s'adonnant à la « blague » ; le chœur chanté et dansé, dont le thème, un peu vulgaire, est relevé par une instrumentation si richement sonnante, et surtout l'invocation de Phryné à Vénus, reprise en trio à l'unisson, qui est d'un charme poétique incontestable. Phryné, c'était, à l'origine, M^{lle} Sibyl Sander-son au buste sculptural ; elle avait l'éclatante beauté du personnage. M^{lle} Nicot-Vauchelet n'est évidemment pas la femme du rôle, et personne ne verra en elle l'effrontée courtisane de l'antique légende. Mais c'est un charmant Tanagra, et nous comprenons que sa voix merveilleusement pure et facile l'ait fait choisir par le maître pour être l'interprète de cette reprise, attendue depuis longtemps. Nicias est représenté par le sympathique ténor Francell, au timbre chaud et vibrant. Et M. Allard ne pouvait mieux faire que d'imiter Fugère, l'inoubliable créateur de l'archonte justement bafoué.

M. Paul Ferrier était bien jeune — oh ! qu'il était donc jeune ! — lorsqu'il donna à la Comédie-Française un *Tabarin* en vers, écrit tout exprès pour Coquelin. De sa jolie comédie du Théâtre-Français, il fit plus tard un excellent livret, très élégamment mis en musique par M. Emile Pessard. La pièce fut jouée à l'Opéra sous la direction Ritt et Gailhard... Quelque dix ans après, la Comédie-Française empruntait au Théâtre-Libre de M. Antoine la *Femme de Tabarin*. Catulle Mendès y avait traité avec une vive originalité le sujet émouvant du pitre amoureux et jouant au naturel, devant son auditoire, une scène de jalousie qui se terminait par le meurtre de sa femme. Ce n'est qu'au moment où le sang coule que les spectateurs s'aperçoivent qu'il ne s'agit pas d'une parade, et que la colère et les larmes de Tabarin n'étaient pas feintes. C'est ainsi que Catulle Mendès poussa le drame intime jusqu'à la tragédie. Tabarin, surprenant Francisquine dans les bras d'un mousquetaire, la frappe d'une épée qu'il a demandée à l'un de ses auditeurs. Le public se figure que tout cela est fiction, mais le meurtre est vrai ; vraie donc la mort de Francisquine, vrai le désespoir de Tabarin regrettant son crime. Vous savez avec quelle puissante hardiesse le poète écrivit cette tragi-comédie dans une langue archaïque savamment imitée des *Tabarinades*. Nous disons à dessein « le poète », car, quoiqu'en prose, le dialogue de la *Femme de Tabarin* a le coloris, le mouvement, le pittoresque, la grâce et les grandes envolées de la poésie. Silvain joua supérieurement le rôle de Tabarin, et la pièce de

Catulle Mendès appartient encore au répertoire du Théâtre-Français. Au mois de mai de l'année 1892, le théâtre Dal Verne de Milan donnait (toujours sur le même sujet) la première représentation des *Pagliacci*, paroles et musique de Leoncavallo. Succès complet et rappels... à l'italienne : l'auteur acclamé devait venir vingt-quatre fois saluer le public enthousiaste. C'est cette pièce, traduite en langue française, que l'Opéra-Comique vient de reprendre à l'Opéra, qui la lui avait soufflée il y a huit ans. Elle nous semble, du reste, mieux à sa place dans son cadre actuel de la salle Favart ; on y avait fait chaud accueil aux ouvrages de Mascagni et de Puccini ; pourquoi se montrerait-on moins bienveillant pour M. Leoncavallo ? M. Leoncavallo est, d'ailleurs, un compositeur de quelque mérite ; il a la mélodie abondante, expressive et claire. Il n'est point l'homme des combinaisons harmoniques ; mais, pour n'être point savante, son orchestration ne manque pas de sonorité. L'auteur de *Pailleasse* fait court, vivant et coloré, et son intelligence scénique est incontestable. Très original est le début de la pièce, où l'on voit le bouffon Tonio, en un costume de saltimbanque, écarter le rideau pour annoncer aux spectateurs qu'ils vont assister à une histoire d'amour, où la haine le dispute à la passion, où la douleur montre ses spasmes, où la rage fait entendre ses hurlements, où le cynisme éclate de rire. Ah ! que M. Albers est donc admirablement entré dans la peau du personnage ! Avec quelle aisance et quelle conviction l'excellent artiste a dit cet émouvant prologue ! Passons d'un trait

à la scène finale, d'impression très profonde. Paillasse, sur le théâtre, demande à Nedda, triste et insouciant, le nom de son amant, et Nedda, continuant à réciter son rôle, exaspère la douleur du mari qu'elle trompe, et les spectateurs ne comprennent plus si Paillasse récite, ou s'il souffre et menace réellement. Cependant, la troupe des saltimbanques s'accorde pour sauver Nedda, mais le mari a frappé sa femme qui agonise. — « Le nom de ton amant ? » s'écrie-t-il encore. Et c'est Silvio qui se désigne lui-même en se précipitant vers la morte. — « Ah ! c'est toi ! Tu es le bienvenu ! » Et Paillasse frappe Silvio, qui tombe foudroyé au côté de Nedda. Puis, comme hébété, il laisse tomber son couteau, et, remontant les marches il crie d'une voix terrible : « La comédie est finie ! » Ce que M. Salignac a dépensé d'ardeur et de passion, ceux-là peuvent se l'imaginer facilement qui apprécient à sa valeur le chaleureux Don José de *Carmen*. M^{lle} Berthe Lamare a sans doute cherché ce qu'elle pouvait bien faire pour être assurée de plaire au public sous la casaque de Colombine, et elle s'est mise à ressembler à M^{me} Marguerite Carré de si frappante façon qu'on a pu croire que l'on applaudissait encore la charmante créatrice de *Chiquito*... Notons l'heureuse réplique que lui donnait M. Vigneau dans le rôle de l'amoureux Silvio. Et disons de quelle vie intense fut la mise en scène calabraise ; combien vibrant l'orchestre de *Paillasse*, placé sous la conduite de M. Hasselmans.

8 FÉVRIER. — Reprise de la *Reine Fiammette*, conte dramatique en quatre actes et six tableaux,

de Catulle Mendès, musique de M. Xavier Leroux¹. — C'est une personne adorable, capricieuse, étourdie, voluptueuse, parfaitement irresponsable, une petite flamme (*fiammette*), une espèce de petite courtisane innocente et exquise. Son vrai nom est Orlanda et elle est reine de Bologne. Elle aime aussi les beaux garçons, et je vous prie de croire qu'on ne s'ennuie pas dans son palais : on y est toujours en fête. De même que les rois ont des fous, elle a à son service trois folles qui sont ses amies et qui s'appellent Viola, Violine et Violette. On la soupçonne, quoiqu'elle ne se soucie guère de théologie, d'être quelque peu luthérienne. Il n'en est rien. Seulement, Luther lui plaît assez, parce que c'est « un homme ». Fiammette a un mari, Giorgio d'Ast, un aventurier qu'elle a rencontré un jour, qu'elle a épousé, le trouvant à son goût, et qui continue à vivre à la Cour, mais qu'elle a quelque peu oublié. Ce drôle prend fort mal la situation de « prince-consort », de mari honoraire ; il veut être roi pour de bon —

1. DISTRIBUTION. — Daniello, M. Léon Bayle. — Giorgio d'Ast, M. Francell. — César Sforza, M. Vieuille. — Lucagnolo, M. Delvoye. — Castiglione, M. Coutomb. — Cesano, M. de Poumayrac. — Cortez, M. Guillaumat. — Vasari, M. Dupouy. — Le Promoteur, M. Azéma. — Orlanda, M^{me} Marguerite Carré. — Pentasilée, M^{lle} Brohly. — Violette, M^{lle} Maggie Teyte. — Violine, M^{lle} Mathieu-Lutz. — Viola, M^{lle} Robur. — Agramente, M^{lle} J. Lassalle. — Chiarina, M^{lle} Duvernay. — Angioletta, M^{me} de Poumayrac. — Pomone, M^{lle} Heilbronner. — Michela, M^{lle} Tissier. — Flora, M^{lle} Jurand. — Premier jeune garçon, M^{lle} Ménard. — Deuxième jeune garçon, M^{lle} Faye. — Un pensionnaire, M^{lle} Julliot.

Au quatrième tableau, « La Danse des Fous », ballet réglé par M^{me} Mariquita, dansé par M^{lles} Régina Badet, Stacia Napierkowska, M. Quinault, M^{lles} Richaume, G. Dugué, et le corps de ballet.

L'orchestre était dirigé par M. Ruhlmann.

La répétition générale s'était donnée (en matinée) le 4 février, au profit des sinistrés de l'inondation.

voyez-vous ça?... — Or, la chimérique oiselle est, sans qu'elle s'en doute, guettée par d'affreux vautours, très positifs et très méchants. Sa petite royauté de Décaméron gêne le Pape — vous en seriez-vous jamais douté? — et c'est pourquoi le cardinal-neveu, César Sforza, a un assassin tout prêt : un certain Daniello a juré de venger son frère cadet qu'on a enlevé durant son sommeil et tué traîtreusement. Qui l'a tué? Le cardinal Sforza lui affirme que c'est la reine Fiammette, et sans demander aucune preuve, Daniello se laisse convaincre. Il promet de poignarder la reine... Mais il aime, d'autre part, une jeune femme inconnue dont il est aimé et qui demeure dans le couvent des Assises. Il s'y rend chaque soir, comme Roméo auprès de Juliette. Vous avez deviné que la jeune femme n'est autre que la reine Fiammette, qui vient goûter au couvent les douceurs de l'incognito. Lors donc que Daniello, fidèle à son serment, lève la main sur la reine, il reconnaît celle qu'il adore... Daniello a été surpris le poignard à la main. On l'arrête. Il va être jugé et décapité. Fiammette voudrait le sauver. Il n'est pour cela qu'un moyen : qu'elle renonce à la couronne, qu'elle abdique, et Daniello ne périra pas! Elle y consent, elle signe, elle n'est plus rien. Mais, ô trahison! On l'arrête à son tour comme luthérienne; l'Inquisition la condamne à avoir la tête tranchée. Elle va mourir. Elle voudrait au moins revoir, ne fût-ce qu'une heure, son bien-aimé. Il vient à elle sous les vêtements d'un prêtre. Les deux amoureux s'expliquent — que ne l'ont-ils fait plus tôt! — Daniello interroge

Fiammette, s'aperçoit qu'on l'a abusé, que la reine n'a jamais tué son frère. Il profère d'épouvantables menaces contre le cardinal Sforza, et quand celui-ci revient pour faire exécuter la sentence, il tente de le frapper de la hallebarde arrachée à un garde. « Qu'ils meurent tous les deux ! » s'écrie le terrible Sforza. Ils s'étreignent, radieux, ils vont périr ensemble. Ils dormiront côte à côte dans la même tombe. Ils sont heureux ! Tel est le drame que, virtuose incomparable, le regretté Catulle Mendès écrivit jadis en beaux vers flamboyants et sonores. Nous le vîmes une première fois, au Théâtre-Libre d'Antoine, avec M^{me} Marie Defresne et Victor Capoul ; puis, à l'Odéon, où M^{lle} Léonie Yahne personnifiait à miracle la reine Fiammette, où M^{me} Segond-Weber jouait en travesti, avec infiniment de chaleur et de tendresse, le rôle de Daniello, dont elle disait avec une sensibilité profonde et une rare énergie, les tirades de douleur et de passion. Le « conte dramatique » de Catulle Mendès — sur lequel M. Paul Vidal avait primitivement écrit une simple musique de scène — se double aujourd'hui d'une délicate et ardente partition de M. Xavier Leroux, qui obtint à l'Opéra-Comique, il y a sept ans de cela, le succès qu'elle méritait. « J'ai cherché, nous disait alors l'auteur du *Chemineau*, à créer musicalement une atmosphère de fantaisie, de charme, d'expression au plus délicieux poème d'amour qu'un compositeur puisse rêver... La partition est conçue dans la forme de la musique lyrique moderne... L'œuvre m'a semblé comporter tout un côté de spontanéité qui se serait

mal trouvé de l'emploi implacable du *leitmotiv*. Aussi ma trame symphonique est-elle dégagée de tout système. Elle cherche seulement à s'adapter le plus intelligemment possible aux mille et une nuances de la langue raffinée du maître; j'ai voulu suivre toutes ces inflexions sans les gêner par un système musical qui aurait, à mon avis, pesé lourdement sur les grâces du poème... » Ah! que M. Leroux a donc bien fait d'agir ainsi! De quelle main délicate et souverainement habile il a traité les parties légères de l'œuvre poétique, et comme, dans les moments de tendresse et de passion, il s'est livré en toute sincérité, à sa jeune et ardente nature! Nous avons rarement vu de premier acte musical aussi nettement posé, où les caractères des personnages soient mieux dessinés, où l'action dramatique soit engagée plus d'intérêt. Ajoutez à cela un finale de *l'acte* qui vous laisse sous l'impression la plus délicieuse. Que de grâce et d'esprit dans le tableau du couvent, où nous voyons la reine lisant aux nonnettes qui l'entourent les vers de Pétrarque, et les initiant à l'art très compliqué de la Révérence des cours! Puis la parole est à l'orchestre — chaleureusement conduit par M. Ruhlmann — pour rendre dans un prélude descriptif — tel le fameux entr'acte d'*Esclarmonde* — les élans du duo d'amour... au milieu duquel va surgir le drame terrible, un instant retardé par le frais et original épisode de Viola, Violette et Violine célébrant le parfum des clématites et des roses. Et, avant les angoissantes émotions du dernier tableau, que de trouvailles

heureuses encore à l'actif de M. Xavier Leroux : le touchant lamento de la reine déchuë : « Je ne suis qu'une femme à présent », et la mélancolique scène où la pauvre Fiammette égrène, au profit des bohémiens qui passent, les perles de sa couronne ! Si l'on peut dire que la partition de la *Reine Fiammette* mit hors de pair M. Xavier Leroux, il est de notoriété publique que, par cette originale création, M^{lle} Mary Garden, la douce Mélisande de la veille, se plaça au premier rang de nos cantatrices lyriques. Il a plu à M^{me} Marguerite Carré de reprendre, après elle, ce rôle typique, et M^{me} Marguerite Carré l'a fait sien. La voix, exquise de fraîcheur, de clarté, de pureté, de solidité, la physionomie fine et mobile, le geste souple et juste, le jeu intelligent, gracieux, émouvant et personnel, la diction si nette, tout, en un mot, concourt à faire de M^{me} Marguerite Carré la délicieuse interprète d'Orlanda. Et quels précieux collaborateurs, encore, eut le sympathique musicien en la personne de l'éminent directeur de l'Opéra-Comique, metteur en scène admirable pour lequel il n'existe plus guère d'épithète nouvelle ; en MM. Léon Beyle et Francell, chanteurs accomplis ; en M. Vieuille, cardinal plein de relief ; en M^{lle} Brohly, au chaud contralto ; en M^{me} Mariquita, qui nous a gratifiés d'un ballet nouveau, où triomphent M^{mes} Régina Badet et Napierkowska ; en Jusseaume et Ronsin, qui brossèrent naguère les toiles de l'œuvre aimée ! Ah ! ce lumineux décor du premier acte ! C'est d'Italie tout entière !

7 MARS. — Première représentation de *Leone*, opéra-comique en quatre actes, d'après la nouvelle d'Emmanuel Arène, poème de M. Georges Montorgueil, musique de M. Samuel Rousseau¹. — C'est à la fin de l'été de 1904 qu'en plein bonheur, en plein talent, dans toute la force et dans tout l'éclat d'un long labeur tout entier consacré à l'Art, Samuel Rousseau était prématurément emporté en quelques semaines par un mal foudroyant, venant le terrasser cruellement en Suisse, où il prenait avec les siens un repos bien mérité. Nature loyale, intelligence droite, conscience sans détours, sympathique à tous, pour tous serviable, il ne devait qu'à sa réelle valeur et à son activité inlassable l'ascension brillante que la mort avait si brusquement interrompue. A son retour de Rome (il avait obtenu le grand prix en 1878), Samuel Rousseau s'était assis à côté de son maître César Franck à la maîtrise de Sainte-Clotilde, et s'était adonné d'abord à la composition musicale religieuse, égalant les plus illustres et dotant l'Église de chants puissants et larges d'une incomparable beauté, qui eussent suffi à sa mémoire. Mais la composition dramatique, plus encore, sollicitait cet esprit clair et précis qui s'abreuvait si sagement aux sources de la vie. Lauréat du concours Crescent, il avait donné à l'Opéra-Comique *Dianora* ; plus tard, lauréat du concours musical de

1. DISTRIBUTION. — Leone, M. Sens. — Negroni, M. Allard. — Pieri, M. Vaur. — Massino, M. Cazeneuve. — Le moine, M. Payan. — Un caporal, M. Dupouy. — Un aîné, M. Belhomme. — Diana, Mlle Alice Raveau. — Mllie, Mlle Nicot-Vauchelet. — Catarina, Mlle Lassalle.
L'orchestre était dirigé par M. Ruhlmann.

la Ville de Paris, il avait écrit un drame lyrique, *Mérowig*, que le Grand-Théâtre (feu l'Eden de la rue Boudreau) représenta en symphonie et que les théâtres de Brest et de Nancy jouèrent en œuvre dramatique. Enfin, l'Opéra avait représenté de lui la *Cloche du Rhin*, œuvre de haut style, originale et neuve, en dépit des souvenirs franckistes et de l'influence de la technique wagnérienne; la critique fut unanime à en louer la robustesse et la clarté, le charme et la pureté. M. Albert Carré professait une grande estime pour le talent de Samuel Rousseau et lui avait demandé un ouvrage qui devait être joué à l'Opéra-Comique à l'ouverture de la saison 1905-1906 : c'était un drame corse, tiré d'une nouvelle d'Emmanuel Arène, le *Dernier Bandit*. M. Georges Montorgueil en a fait *Leone*, que nous venons d'applaudir à la salle Favart, six ans après la mort du compositeur. Et voici l'émouvante histoire de « vendetta » qui constitue ce drame lyrique. Milia est la fille d'un brigadier de gendarmerie, nommé Negroni. Elle est venue passer quelques jours non loin du maquis, chez son parrain Massimo. Le fils de Massimo, Pieri, après une longue absence, revient chez son père; il est heureux de retrouver Milia grandie et devenue une belle jeune fille. Cependant le père de Milia, Negroni, s'est mis à la recherche de Leone qui, à la suite d'un meurtre, s'est enfui dans la forêt, a « pris le maquis », comme disent les Corses. Negroni a déjà pourchassé pour une raison analogue le frère de Leone et l'a tué. Venu chez Massimo pour embrasser sa fille, le brigadier de

gendarmerie rencontre près de la maison la veuve du frère de Leone, Diana, qui l'accable de ses malédictions. Qu'importe ! Il ne s'arrête pas à cet incident et se met aux trousses de Leone. Massimo s'est éloigné ; Diana est partie ; Negroni a fait de même. Milia reste seule au logis, dans le petit jardin qui entoure la cabane. Un homme apparaît, hagard, affolé : c'est Leone, dont les gendarmes, commandés par Negroni, ont suivi la trace. Il demande un asile. « Entrez dans la maison ! » lui dit Milia. Il est sauvé ! Et Leone s'éprend de Milia, et Milia aime Leone. Le bandit a pu fuir, de nouveau, dans la montagne. Il en descend tous les soirs pour rejoindre Milia à la fontaine où elle vient emplir sa cruche. Milia supplie Leone de quitter le maquis ; il s'engagera dans l'armée d'Afrique sous un nom supposé, et, réhabilité, il pourra demander sa main. Leone promet d'obéir et s'éloigne. Mais Milia est bientôt rejointe par Diana, qui comprend que la « vendetta » imposée à son beau-frère ne sera pas accomplie. Alors elle dit à Milia : « Leone est mon amant ! » Vous pensez si la fallacieuse affirmation est faite pour troubler l'âme candide de la jeune fille. Aussi, de dépit, Milia se laissera-t-elle fiancer à Pieri. Mais, au milieu de la joyeuse cérémonie des accordailles, apparaît Leone, furieux du parjure ; on l'arrête au moment où il vient de blesser Pieri. L'infortunée Milia apprend l'odieux mensonge dont elle a été l'innocente victime... Tant d'émotions ont brisé sa frêle nature. Elle languit chez son père, à deux pas du cachot où est enfermé Leone — Leone dont

elle ne cesse de murmurer le nom. Et Negroni, gendarme pitoyable, ouvre la porte de la prison et l'amène devant sa fille... de sorte qu'avant de mourir la pauvre enfant pourra voir une dernière fois celui qu'elle aime. Quant à Leone, que lui importent désormais la vie et la liberté? Il refuse de fuir et se livre aux soldats. Le compositeur de la *Cloché du Rhin* témoignait franchement du souci de donner satisfaction au public en utilisant les innovations acquises, de contenter en même temps l'oreille de la foule et le cerveau des musiciens. Ce programme en valait un autre, n'est-il pas vrai? « En art, pensait-il, l'émotion est le but. Pour la faire naître, l'artiste est seul juge des moyens à employer ». Et la forme qu'il avait adoptée n'empêche point les personnages d'être dessinés de façon à la fois poétique et dramatique, les situations d'être traitées avec vigueur et largeur, l'ensemble de l'ouvrage d'être des plus intéressants. Il est de toute évidence que la partition de *Leone* atteste chez son auteur les dons les plus précieux. Ne sont-ce pas des pages de charme extrême que les deux duos du premier acte, d'un sentiment délicat et tendre; la touchante scène de la fontaine; la fête populaire des fiançailles d'une si jolie couleur locale — dont les piquants épisodes font songer au *Roi d'Ys* — et surtout la mort, si prenante, de la douce héroïne, capable d'assurer à elle seule le succès du probe ouvrage posthume, si pieusement présenté au public de l'Opéra-Comique par M. Albert Carré?... Et ce fut une soirée tout à l'honneur du nom de Samuel

Rousseau et du jeune compositeur, prix de Rome à son tour, qui déjà marche sur les glorieuses traces de son regretté père. M^{lle} Nicot-Vauchelet — qui a de qui tenir, elle aussi, en cette maison où personne n'aurait garde d'oublier l'admirable cantatrice de *Jean de Nivelle* — M^{lle} Nicot-Vauchelet donne la jeune poésie de sa personne et de son talent au gracieux rôle de Milia, qu'elle trace avec une rare pureté de lignes, qu'elle joue avec une remarquable simplicité d'attitudes, qu'elle chante avec une limpidité de voix délicieuse. M^{lle} Alice Raveau est une farouche Diana, dont le contralto sonne superbement : quel dommage que sa diction ne soit pas plus intelligible ! M. Sens (Leone) est doué d'une séduisante voix de ténor, et le jeune baryton Vaurs soupire gentiment les phrases tendres du triste Pieri. M. Allard a composé à la perfection la figure de Negroni, gendarme héroïque et père malheureux. La mise en scène est, comme d'ordinaire, extrêmement soignée, et compte de très beaux décors, tous signés Lucien Jusseume : celui du troisième, notamment, avec ses rochers arides sous le ciel implacablement bleu, n'est-il pas vraiment la Corse dans ce qu'elle a de plus pittoresque ?... L'orchestre enfin, sous la direction de M. Ruhlmann, exécute chaleureusement une partition dont j'ai été heureux de dire ici toutes les solides qualités.

16 MARS. — Début, dans le rôle de Micaëla de *Carmen*, de M^{lle} Madeleine Ménard.

26 MARS. — *Carmen* était chantée par M^{me} de Nuovina (Carmen) et par M. Saléza (Don José).

M^{lle} Lucy Vauthrin et M. Vigneau interprétaient les rôles de Micaëla et d'Escamillo.

29 MARS. — *Mignon*, qui n'a pas été affichée en matinée depuis plus de deux ans, forme le spectacle de la matinée du mardi de Pâques. A cette occasion, l'œuvre célèbre d'Ambroise Thomas, dont plus de deux mille représentations n'ont pas épuisé le succès, réunit une excellente interprétation. Les rôles de Mignon et de Philine sont chantés par M^{lles} Mathieu-Lutz et Nicot-Vauchelet. C'est M. Léon Beyle qui interprète Wilhem Meister ; MM. Vieuille et Cazeneuve, dans Lothario et Laerte, complètent la distribution¹.

7 AVRIL. — Reprise d'*Ariane et Barbe-Bleue*, de M. Paul Dukas, avec M^{lle} Mérentié ; M. Vieuille et M^{lle} Thévenet reparaissaient sous les traits de Barbe-Bleue et de la Nourrice.

19 AVRIL. — *Manon* est chantée par M^{me} Maria Kousnietzoff, MM. Beyle, Fugère et Delvoye.

4 MAI. — Première représentation du *Mariage de Télémaque*, comédie lyrique en cinq actes et six tableaux, de MM. Jules Lemaitre et Maurice Donnay, musique de M. Claude Terrasse². —

1. — Par les soins du Sous-Secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts et de M. Bernier, architecte de l'Opéra-Comique, un très beau buste d'Ambroise Thomas, dû au statuaire Emile Lafont, venait d'être placé au foyer du public.

2. DISTRIBUTION. — Ulysse, M. Fugère. — Télémaque, M. Francell. — Ménélas, M. Delvoye. — Alkinoos, M. Azéma. — Styrax, M. Cazeneuve. — Podarochus, M. Mesmascher. — Eumée, M. Dupré. — Phénios, M. Payan. — Hémistikos, M. Belhomme. — Eteoneus, M. Vauris. — Asphalion, M. Eloi. — Hélène, M^{me} Marguerite Carré. — Nausicaa, M^{lle} Mathieu-Lutz. — Pénélope, M^{lle} Bériza. — Euryméduse, M^{lle} Cocycle. — Arété, M^{lle} Jurand. — Adresté, M^{lle} Ganteri. — Alkippé, M^{lle} Faye. — Philo, M^{lle} Robur. — Minerve, M^{lle} Carro (du ballet).

L'opérette n'est pas morte!... Exilée des théâtres où elle avait son domaine, elle a reparu à la salle Favart. Et ce fut un gai baptême : deux académiciens lui servaient de parrains, et de ceux qui comptent parmi les hommes les plus finement spirituels du temps présent. On a conté l'histoire de la pièce. Le sujet du *Mariage de Télémaque* vient d'un conte charmant, que publia M. Jules Lemaitre, en un volume intitulé : *En marge des vieux livres*. L'auteur de la *Bonne Hélène* avait esquissé lui-même un scénario. Ce scénario, sur la proposition de M. Guitry, qui voulait monter l'ouvrage à la Renaissance, fut remis à M. Maurice Donnay ; l'auteur de *Lysistrata* et de *Phryné* se plut alors à semer sur le thème de son illustre confrère les fantaisies de sa verve primesautière et chatnoiresque. Il me suffira, je pense, de vous dire — en quelques lignes — que Télémaque, à qui l'on destine la douce Nausicaa, s'éprend de la « divine Hélène » avec une telle violence qu'il prétend l'enlever et fuir avec elle dans quelque solitude ; que l'épouse de Ménélas, devenue un modèle de sagesse, se fait remplacer par Nausicaa, ce qui permet au fils d'Ulysse d'admirer la grâce de la jeune princesse aux bras blancs... Et vous devinez qu'en fin de compte tout se termine pour le mieux par un mariage bien assorti. Ce dont un résumé, quel qu'il soit, bref ou développé, ne saurait don-

Au troisième tableau, ballet réglé par M^{me} Mariquita, dansé par M^{lles} Régina Badet, Stacia Napierkowska, G. Dujud, Tessayre, M. Robert Quinaut et le corps de ballet.

L'orchestre était dirigé par M. Pichéran.

ner l'idée, c'est de la verve et de l'esprit que, sur cette trame légère, ont répandus les deux brillants académiciens : il y a là une exquisite comédie satirique, toute semée d'observations piquantes ou profondes, et pétillante de mots joyeux dont s'est follement amusé le public de l'Opéra-Comique. M. Claude Terrasse s'est montré digne de ses auteurs, et nous ne saurions en vérité adresser au fin musicien des *Travaux d'Hercule* et du *Sire de Vergy* un compliment plus flatteur. Il a suivi les librettistes sur le terrain de la parodie, et n'a pas craint de s'attaquer à Mozart et à Massenet. Telles pages de sa partition ont été franchement applaudies, entre autres : le chœur des fileuses, au second acte, d'une adorable ténuité ; l'hymne national des Phéaciens, si drôlement imité de notre *Marseillaise*, et les couplets du Voile, au troisième acte, qu'a délicieusement dits M^{me} Marguerite Carré, Hélène de grâce irrésistible, de voix séduisante, aussi parfaite chanteuse que comédienne raffinée. A côté de M^{me} Marguerite Carré, qui vient de nous donner, en ce rôle de gaieté légère, la plus éclatante preuve de la rare souplesse de son beau talent, nous citerons M. Fugère, plein d'autorité sous les traits du subtil Ulysse ; M. Francell, un Télémaque de juvénile entrain ; M. Delvoye, de désopilante bouffonnerie en Ménélas ; M^{mes} Bériza et Mathieu-Lutz, personnifiant de façon tout à fait charmante Pénélope et Nausicaa. Puis, nous complimenterons encore M^{me} Mariquita pour le ballet harmonieusement imaginé — la rencontre d'Ulysse et de Nausicaa — où l'on applaudit la mignonne

Régina Badet et la très souple Niaperkowska... Et c'est en pleine Grèce que nous transportent les décors de M. Jusseume : c'est le beau ciel de l'Attique, ce ciel qui se confond avec le bleu de la mer Egée, c'est l'éclatante lumière de ce vrai pays du soleil que M. Albert Carré fait revivre à nos yeux enchantés...

30 MAI. — Première représentation d'*On ne badine pas avec l'amour*, comédie lyrique en trois actes, en vers, d'après Alfred de Musset, poème de Louis Leloir et de M. Gabriel Nigond, musique de M. Gabriel Pierné¹. — A peine le théâtre d'Alfred de Musset est-il tombé dans le domaine public que les musiciens se partagent ses dépouilles. Nous avons applaudi à l'Opéra-Comique le *Fortunio* de M. André Messager. Voici maintenant, avec *On ne badine pas avec l'amour*, M. Gabriel Pierné. A qui le tour ? Qui ne connaît *On ne badine pas avec l'amour*, et qui de nous n'y a récemment applaudi M^{me} Bartet et Le Bargy ? Nous n'avons donc pas à revenir ici sur l'œuvre charmante et délicieuse, quoique incomplète, toute pleine d'ombres et de trous, mais où se détachent un certain nombre de points lumineux d'un éclat incomparable. Quel dommage, a-t-on dit un jour, que Musset, qui avait commencé d'écrire sa comédie en vers, ait brusquement renoncé à cette

1. DISTRIBUTION. — Perdican, M. Salignac. — Blazius, M. Vigneau — Le baron, M. Cazeneuve. — Pierre, M. Guillamat. — Landry, M. Belhomme. — Un cabaretier, M. Vauris. — Janot, M. Coulomb. — Camille, M^{lle} Chemal. — Rosette, M^{me} Azéma-Billa. — Dame Pluche, M^{lle} Duvernay. — Sylvaine, M^{lle} Ganteri. — Angélique, M^{lle} Jurand. — Nicole, M^{me} Herleroy.

idée et l'aît expédiée plus vite en prose ! Mais n'est-ce point une prose admirable, d'une grâce et d'une harmonie merveilleuses et le vers prêterait-il donc à la fantaisie une aile plus rapide ? Telle qu'elle est, cette comédie est un drame poignant et profond, assez peu scénique peut-être, mais d'une si haute poésie ! Théophile Gautier disait : « Le grand succès des comédies d'Alfred de Musset vient de ce qu'elles n'ont pas été faites pour le théâtre. Ecrites avec un caprice qui n'a de comptes à rendre à personne, elles contiennent la pensée vraie et la sincère originalité du poète. » Il y avait là, tout à la fois, un paradoxe et un argument vrai. Toutes les comédies d'Alfred de Musset n'ont pas eu un succès égal au théâtre : quelques-unes en ont obtenu un très grand et très mérité, d'autres n'en ont eu qu'un médiocre, quelques-unes n'en ont pas eu du tout. Celles qui ont le mieux réussi — *On ne badine pas avec l'amour* est du nombre — n'ont pas eu cette fortune tout justement parce qu'elles n'avaient pas été écrites pour le théâtre, et parce qu'avec « la pensée vraie et la sincère originalité du poète », elles se sont trouvées posséder, en outre, les qualités scéniques qui sont les indispensables éléments d'un succès sur les planches. C'est à l'année 1861 que remonte la première représentation d'*On ne badine pas avec l'amour* ; c'est à Edouard Thierry, prédécesseur d'Emile Perrin, que revient tout personnellement l'honneur de la mise en scène du dramatique proverbe de Musset. Il est peu de pièces — même parmi celles qui sont plus habi-

lement charpentées — qui aient excité à un degré aussi vif et aussi profond l'émotion générale. Nous n'avons point à analyser ici — n'est-il pas dans toutes les mémoires? — ce drame si humain et si vrai, si puissant et si simple en même temps, et qui ne doit le grand, l'immense degré de son poignant intérêt qu'à l'emploi des moyens les plus naturels. N'était-il pas vraiment original et nouveau au théâtre, ce caractère de Camille : cette femme qui se raidit, qui se révolte contre l'amour même qu'elle ressent, comme malgré elle — rapprochée de cette poétique et charmante Rosette qui se laisse aller tout entière au sentiment qu'elle croit inspirer et qui en meurt. — cette femme, dis-je, fière, orgueilleuse, emportée, violente même?... M^{lle} Favart, autrefois, rendait à merveille la physionomie froide, hautaine et méprisante de cette fille que les préjugés du monde ont mise en garde contre l'amour, même le plus chaste. Personne n'a jamais joué et personne ne jouera jamais comme Delaunay le Perdican d'*On ne badine pas avec l'amour*. La vérité est qu'il y portait des qualités de jeunesse, de poésie et de passion qui se sont bien rarement rencontrées à un tel degré chez un autre artiste. Et nous, les anciens, nous avons encore dans l'oreille les harmonieuses et pénétrantes intonations de Delaunay en cette scène du second acte (c'est pour moi un véritable amusement de la citer par cœur) où Perdican dit à Camille : « Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux ; toutes les femmes sont perfides,

artificieuses, vaniteuses et dépravées; le monde n'est qu'un égout sans fond; mais il y a sur terre une chose sainte et sublime : c'est l'amour de ces deux êtres si imparfaits. On est souvent trompé en amour, souvent blessé, souvent malheureux; mais on aime... Et quand on est sur le bord de la tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et l'on se dit : — J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois; mais j'ai aimé, c'est moi qui ai vécu, et non pas un être créé par mon orgueil et mon ennui... » Comment le regretté Leloir, le bon poète Gabriel Nigond et l'excellent compositeur qu'est M. Gabriel Pierné n'ont-ils pas compris que la prose d'*On ne badine pas avec l'amour* portait en elle sa musique? Et que nous vaut ce « tripatouillage » de la célèbre comédie de Musset? Après le Prix de Rome qu'il remporta jadis avec une facilité dont il avait d'ailleurs précédemment témoigné pour conquérir, au Conservatoire, les prix de piano, d'orgue, d'harmonie, de fugue et de contrepoint — tout le monde sait qu'il est exceptionnellement doué — M. Gabriel Pierné chercha sa voie non sans hésitation. En une sorte de joie ardente d'écrire, il improvisa d'abord de menues et diverses partitions, des pantomimes, même une opérette, qui ne prouvaient guère autre chose que son extrême désir de se manifester au plus vite. Puis il se calma, se recueillit, et nous eûmes alors aux concerts de l'Opéra sa très émouvante *Nuit de Noël*, et chez Colonne, dont il est devenu le si digne successeur, sa très vivante symphonie de *l'An Mil*, suivie, plus récemment,

de l'adorable *Croisade des Enfants* ; il fit représenter à Lyon, sous la direction Vizontini, le drame lyrique de *Vendée* écrit sur un poème de nos distingués confrères Adolphe Brisson et Charles Foley ; puis, la *Fille de Tabarin* qui n'eut à l'Opéra-Comique qu'une éphémère destinée. La nouvelle partition de M. Pierné est l'œuvre d'un musicien de premier ordre, maître absolu de son art ; elle s'impose par le fini ingénieux des détails, plutôt que par la puissance et l'originalité de l'idée créatrice, mais elle intéresse toujours par le raffinement de l'écriture musicale. Sans être une œuvre d'avant-garde, par certains côtés évidemment — telle la préoccupation du discours continu — l'œuvre nouvelle, de science forte, accuse des tendances franchement modernes. C'est du moins l'impression qu'on éprouve en voyant l'importance donnée par M. Pierné à la partie symphonique de l'ouvrage, la part que prend l'orchestre à l'expression dramatique et l'intensité du coloris instrumental. Ecoutez, entre autres jolies choses, la délicieuse et pénétrante scène qui clôt le premier acte, « alors que Perdican, désespéré de la froideur de Camille, sent peu à peu se former autour de lui, avec le crépuscule, une vaste et chaude ambiance de tendresse, doucement émanée des vieux cœurs et des vieilles choses qui l'avaient aimé tout enfant, qui l'aiment encore et qui, en cette minute douloureuse, l'entourent de vigilante fidélité »... C'est là une page de maître qui nous a fait songer au *Werther* de Massenet. M^{lle} Chenal, toujours belle, et M. Salignac, toujours chaleu-

reux, ne semblaient guère indiqués pour incarner Camille et Perdican : ne vous étonnez donc point s'ils n'ont obtenu que la moitié de leur habituel grand succès. Autre erreur de distribution : alors qu'on avait sous la main M^{lle} Nicot-Vauchelet, dont la fraîche jeunesse semblait si propre à personnifier Rosette, on a cru devoir confier le rôle à M^{me} Azéma-Billa, touchante sans doute, mais semblant, de visage, assez marquée pour que mon voisin s'écriât peu galamment : « Mais ce n'est pas une « rosette », c'est un commandeur de la Légion d'honneur ! » Quant à M. Vigneau, chargé de représenter Blazius — pourquoi avoir supprimé Bridaine qui, dans Musset, lui fait si heureusement pendant ? — il parut avoir si nettement conscience de l'inutilité de l'égrillarde chanson de la « Souris blanche » — ô Musset ! — qu'il l'a dite en un ridicule pianissimo et qu'on l'entendit à peine... Louons, comme d'ordinaire, d'harmonieux décors de Jusseaume, et aussi de délicieux costumes dessinés avec talent par M. Félix Fournery.

31 MAI. — La *Tosca* était donnée en matinée au profit du monument de Victorien Sardou. — M^{lle} Géraldine Farrar interprétait le rôle de Floria Tosca avec une fougue passionnée, une intensité dramatique exceptionnelles. M. Scotti avait composé avec un art nuancé et vigoureux le personnage du baron Scarpia. M. Léon Beyle chantait merveilleusement le rôle de Mario. — Ainsi distribuée, l'œuvre de M. Puccini faisait cinq soirées triomphales.

7 JUIN. — Matinée au profit de la caisse des retraites du théâtre. Le programme, extraordinairement brillant, réunissait les noms de nos artistes le plus justement célèbres. Dans le *Barbier de Séville*, M^{lle} Lipkowska déployait les ressources d'une voix adorable qu'elle conduisait avec une extraordinaire virtuosité. MM. Lucien Fugère, Francell, Delvoye et Azéma étaient ses partenaires. Dans le deuxième acte de *Madame Butterfly*, dont elle est l'inimitable créatrice, M^{me} Marguerite Carré produisait une profonde émotion. Virtuose impeccable, chanteuse brillante de charme et de délicatesse, M^{me} Kousnietzoff était longuement applaudie dans le premier acte de la *Traviata*. M^{lle} Géraldine Farrar interprétait l'acte de Saint-Sulpice de *Manon* avec MM. Léon Beyle, Lucien Fugère comme partenaires. Elle le jouait et le chantait avec une fougue et une passion qui lui valaient, à elle et à ses camarades, les ovations du public. Dans *Athanaïs*, une légende de M. Jean Civieu, pour laquelle M. Marcel Lattès avait écrit une délicieuse partition, que M^{me} Mariquita avait réglée avec son art accoutumé, M^{lle} Régina Badet faisait applaudir l'expressive beauté de sa mimique. La matinée se terminait, au milieu des rappels et des acclamations, par le pittoresque et vibrant *Ballet des Fous*, de la *Reine Fiammette*, que M^{lles} Régina Badet, Stacia Napierkowska, Dupré, Richeaume, G. Dugué, M. R. Quinault et le ballet interprétaient remarquablement. La recette dépassait 15.000 francs.

11 JUIN. — Festival Edmond Membreé¹.

15 JUIN. — Soirée de gala offerte à la délégation ottomane².

23 JUIN. — On donne, à la salle des fêtes du Trocadéro, une représentation populaire de *Carmen*³.

27 JUIN. — M^{lle} Lucy Vauthrin chantait pour la première fois le rôle de Mimi de la *Vie de Bohème* qui lui valait un très vif succès.

Le théâtre avait fermé ses portes, le 2 juillet, avec le *Mariage de Télémaque*. C'est par la vingtième représentation de la jolie comédie lyrique de MM. Jules Lemaitre, Maurice Donnay et Claude Terrasse que, le 1^{er} septembre, il les rouvrait. Une salle comble faisait fête à l'adorable

1. — Voici quel en était le programme :

1. Pièces pour orchestre : a) Entr'acte de *Freyghor*, b) air de ballet, c) Marche nuptiale russe (extraite de *l'Esclave*). — 2. Chanson de l'Esprit des Eaux (*Freyghor*), par M. Francell. — 3. *Ballet-Symphonie*, transcription de M. Ch. Levadé, par M. A. Lefort et ses élèves. — 4. Chanson à trois voix, par M^{lles} Bonnard, Arcos, M^{lle} Thévenet. — 5. *Page, Ecuyer, Capitaine*, par M. Lucien Fugère. — 6. Suite d'*Edipe-Roi*. — 7. Chœurs des fiancés (*Freyghor*). — 8. *Méodies*, par M. Dangès. — 9. Deux fragments de *Colomba*, par M^{me} Félicia Litvinne. — 10. a) *Bembaki et le Diable*, par M. Lucien Fugère; b) Sérénade de la *Courte Echelle*, par M. Francell; c) *Les Deux Amis*, par MM. L. Fugère et Francell. — 11. Crêdo des *Parias*, par MM. Dangès, Francell et les chœurs.

2. — Au programme : le 1^{er} acte de *Mireille*; le 2^{me} acte de *Carmen*; le 1^{er} et le 3^{me} actes d'*Aphrodite*; la danse d'*Antar*.

3. DISTRIBUTION. — *Carmen*, M^{lle} Mérentié. — *Micéla*, M^{lle} Lucy Vauthrin. — *Frasquita*, M^{lle} Tissier. — *Mercédès*, M^{lle} Jurand. — *Don José*, M. Salignac. — *Escamillo*, M. Vigneau. — *Le Dancaire*, M. Caseneuve. — *Le Remendado*, M. Mesmaecker. — *Zuniga*, M. Guillamat. — *Lillas Pastia*, M. Gourdon. — *Moralès*, M. Vauris.

Au 2^{me} acte, « la Flamenco », réglée par M^{me} Mariquita et dansée par M^{lle} Régina Badet. L'orchestre et les chœurs de l'Opéra-Comique sous la direction de M. Picheran.

Hélène qu'était M^{me} Marguerite Carré, et à ses brillants partenaires MM. Lucien Fugère et Francell, M^{lle} Mathieu-Lutz, et M. Deïvoye¹.

2 SEPTEMBRE. — On donne *Werther*, excellemment interprété par M. Léon Beyle et M^{lle} Brohly, M. Vieuille et M^{lle} Nelly-Martyl. M. Gilles, lauréat du Conservatoire, débute dans le rôle d'Albert.

3 SEPTEMBRE. — M^{lle} Lucienne Bréval reprenait le rôle de Carmen, dont elle avait fait la saison précédente une si remarquable incarnation. M. Salignac, un Don José extrêmement dramatique, M^{lle} Lucy Vauthrin, une délicieuse Micaëla partageaient son succès. M. Mézy, qui chantait pour la première fois le rôle d'Escamillo, faisait applaudir une voix souple et puissante, d'un joli timbre.

16 SEPTEMBRE. — M. Mario fait dans le rôle de Rodolphe de la *Vie de Bohème*, des débuts qui lui font autant d'honneur qu'à son éminent maître, M. Jean de Reszké. M^{lle} Lucy Vauthrin est, dans Mimi, parfaite de grâce, de rare et fine sensibilité. M. Fugère tient avec son habituelle autorité le rôle de Schaunard.

13 OCTOBRE. — C'est, vraiment, une idée jolie que ces emprunts au vieux répertoire, où nous allons voir défiler des œuvres de « jeunesse »

1. — Notons ici l'heureuse innovation dont M. Albert Carré offrait, cette saison, la double surprise au public. Le directeur de l'Opéra-Comique avait décidé d'instituer d'abord les « Matinées du jeudi » qu'un abonnement à prix modique devait mettre à la disposition de tous, et où l'on passera en revue les chefs-d'œuvre du genre dit « de l'Opéra-Comique », — et ensuite des « Concerts historiques de la musique ». Il y aura seize de ces concerts ; ils auront lieu tous les samedis, à cinq heures. Chacun sera précédé d'une conférence de M. Henry Expert, bibliothécaire du Conservatoire de musique.

et de couleur charmante en leur admirable simplicité. Tel fut, en cette première matinée du jeudi, encadré dans le ravissant décor que brossa M. Jusseume pour la *Fille de Roland*, et conduit par M. Hasselmans avec la délicatesse qui lui convenait, le célèbre *Richard Cœur-de-Lion* de Grétry¹, où se firent particulièrement applaudir M. Vigneau, M^{mes} Mathieu-Lutz et Nelly Martyl. Telle est encore la *Servante Maîtresse* de Pergolèse, qui n'avait pas été donnée depuis une dizaine d'années et qu'enlevèrent avec bien de l'esprit M. Fugère, M^{lle} Tiphaine et M. Mesmaecker. Il y a là pour les amateurs de délicieux moments à passer.

22 OCTOBRE. — Premier des « Concerts historiques » précédés d'une brève mais instructive conférence de M. Henry Expert, l'érudit sous-bibliothécaire du Conservatoire. Le public est venu en foule attiré par un alléchant programme du vieux temps, dont l'exécution était confiée aux meilleurs artistes de la maison. Il comprenait des chansons de troubadours et de trouvères du XII^e et du XIII^e siècles, que mirent joliment en valeur M^{lle} Brohly, MM. Francell et Tirmont; des fragments de *Robin et Marion*, d'Adam de la Halle, très finement interprétés par M^{me} Billa-Azéma et M. Coulomb. Puis on fit fête à M^{me} Marguerite

1. DISTRIBUTION. — Antonio, M^{lle} Mathieu-Lutz. — Laurette, M^{lle} Nelly Martyl. — Marguerite, M^{lle} Jurand. — Colette, M^{lle} Carrière. — Mathurine, M^{lle} Villette. — Béatrice, M^{lle} Tissier. — Richard, M. Feodoroff. — Blondel, M. Vigneau. — Williams, M. Azéma. — Florestan, M. Dupré. — Le Sénéchal, M. Guillamat. — Guillot, M. Mesmaecker. — Urbain, M. Belhomme. — Mathurin, M. Vours. — Charles, M. Donval.

Carré qui dit à ravir un rondeau de Jehannot de Lescurel. Et M^{lles} Nicot-Vauchelet et Mathieu-Lutz, MM. Belhomme, Vigneau et Pasquier ne furent pas moins applaudis dans d'autres pièces du xv^e et xvi^e siècle. O le délicieux *five o'clock* de musique ancienne !

26 OCTOBRE. — M. Albert Carré tient vaillamment tête aux machinistes grévistes ¹.

31 OCTOBRE. — M^{lle} Nicot-Vauchelet chante pour la première fois le rôle de Philine de *Mignon*, où elle fait applaudir une fine grâce coquette en même temps qu'une voix charmante.

5 NOVEMBRE. — Le second « Concert historique » du samedi 5 heures avait pour but de nous faire

1. — M. Albert Carré avait reçu, dans l'après-midi, les machinistes de son théâtre. Après un échange de vues avec leur directeur, ceux-ci s'étaient engagés à assurer le service comme à l'ordinaire. Tout semblait donc arrangé et il n'était plus question de grève quand, peu de temps après cette entrevue, le chef-machiniste de l'Opéra-Comique crut devoir avertir son directeur que les hommes avaient quitté le théâtre pour se réunir dans un café voisin et ne répondaient plus à ses appels. M. Carré patienta jusqu'à cinq heures. Il reçut à cinq heures un ultimatum signé de tous ses machinistes et par lequel ceux-ci remettaient tout en question et déclaraient ne vouloir reprendre leur service que si M. Carré s'engageait à traiter avec le syndicat. M. Carré ne put leur répondre qu'en les priant de passer à la caisse du théâtre pour se faire régler leur dû, et s'pressa d'appeler à l'Opéra-Comique les machinistes constructeurs des ateliers de décors du boulevard Berthier, qui assurèrent le service. La salle était comble, la recette dépassait 8.000 francs; *Madame Butterfly*, avec M^{lle} Carré en tête de l'interprétation, obtenait son succès habituel. L'entr'acte entre le premier et le second acte était seulement un peu plus long que d'habitude. M. Carbonne, le dévoué régisseur, était venu faire une spirituelle allocution pour prévenir que l'orchestre jouerait l'ouverture du *Roi d'Ys*, afin de faire prendre patience au public. L'ouverture était applaudie à outrance et la représentation s'achevait sans entr'acte entre le deuxième et le troisième actes. Sur la scène, les machinistes non grévistes, secondés par quelques « jaunes », avaient montré pour planter les décors, un geste fiévreux... Et l'assistance, qui s'était fort divertie des incidents divers de la soirée, faisait fête, au baisser du rideau, à tous les artistes.

connaître les Primitifs italiens et français dont les œuvres sont les ancêtres de la mélodie moderne. Pour sa conférence à la fois sommaire et inédite, M. Henri Expert avait choisi comme modèles les musiciens italiens suivants : Caccini, qui dégagea le texte chanté de ses nombreuses complications harmoniques et imagina la déclamation musicale dénommée « le récitatif » ; puis Jacopo Peri à qui nous devons le chant pour une voix seule accompagnée ; l'admirable Monteverde, le novateur le plus hardi en ce qui concerne l'harmonie et l'instrumentation, l'immortel auteur de *l'Orfeo*, *d'Arianna*, *d'Il Ritorno d'Ulisse*, de *l'Incoronazione di Poppea* et autres œuvres dont l'accent, la valeur expressive, le sentiment intime ont été égalés plus tard, mais jamais dépassés ; Filippo Vitali, l'un des promoteurs de la musique à plusieurs voix ; Frescobaldi, l'auteur d'airs exquis dont la musique instrumentale n'était pas seulement l'accompagnement, mais le complément de la musique chantée. La même révolution ou plutôt le même progrès dans la musique eurent lieu en France au commencement du XVII^e siècle et se manifestèrent dans ce qu'on appelait « l'air de cour » ; les principaux auteurs que le conférencier fit ressusciter furent : Pierre Guédron, Claude Tessier et Antoine de Boësset, qui fut le surintendant de la musique sous Louis XIII. A cette revue historique, les artistes de l'Opéra-Comique avaient apporté le précieux concours de leur talent, et le public faisait particulièrement fête à M^{mes} Hatto, Ganteri, à MM. Léon Beyle, Tirmont, Pasquier, Vigneau et Dupré.

Le soir, M^{lle} Marguerite Mérentié chantait pour la première fois la *Tosca* et y obtenait un très franc succès qu'elle partageait avec ses excellents partenaires, MM. Salignac et Jean Périer.

11 NOVEMBRE. — M^{lle} Marie Lafargue débute dans *Carmen*, où elle fait applaudir son adresse de chanteuse et de comédienne.

30 NOVEMBRE. — Première représentation de *Macbeth*, drame lyrique en sept tableaux (un prologue et trois actes) d'après Shakespeare, livret de M. Edmond Fleg, musique de M. Ernest Bloch¹. — *Macbeth* est la mise en scène d'une tradition nationale de l'histoire d'Ecosse digne de figurer à côté des traditions de notre propre histoire sur Brunehaut et Frédégonde. Dans ces siècles de passions sauvages, le meurtre était un des moyens les plus ordinaires de l'ambition; il se compliquait de violences et de tortures quand l'ambition se doublait elle-même de vengeance. Macbeth est un des dignes héros de ces beaux temps. Shakespeare ne l'a pas inventé; il l'a pris de toutes pièces dans les souvenirs populaires, dans les légendes, et il n'a eu d'autre audace que de le replacer, au bout de sept ou huit siècles, en pleine lumière historique.

1. DISTRIBUTION. — Macbeth, M. Albers. — Macduff, M. Vieuille. — Duncan, M. Feodoroff. — Le portier, M. Delvoye. — Malcolm, M. Mario. — Le meurtrier, M. Azéma. — Banquo, M. Jean Laure. — Lennox, M. Gilles. — Le vieillard, M. Payan. — 1^{re} apparition, M. Guillamat. — Le serviteur, M. Pasquier. — Lady Macbeth, M^{lle} Lucienne Bréval. — Lady Macduff, M^{lle} Vauthrin. — Une sorcière, M^{lle} Brohly. — Une apparition, M^{lle} Raveau. — Une sorcière, M^{lle} Charbonnel. — Une sorcière, M^{lle} Espinasse. — Le fils de Macduff, M^{lle} Carrière. — Fléance, M^{lle} Fayolle. — Un enfant, la petite Privat.

Il ne faut même pas faire un trop grand mérite à Shakespeare de n'avoir pas adouci la physionomie barbare de ses héros, ou celle de leur temps et d'une nation où la douceur des mœurs était encore quelque chose d'inconnu. La rudesse, la violence ou la grossièreté de ses personnages répondaient aux idées et aux sentiments de ses spectateurs. Nos Corneille, nos Racine, avec leurs sujets antiques, étaient naturellement entraînés à travestir les Romains et les Grecs pour les faire agir et parler à la française, devant une Cour galante et polie. Shakespeare, en prenant son sujet dans les traditions mêmes de son pays, n'était point exposé à un semblable danger ; il n'avait point besoin d'altérer ses modèles pour les faire accepter ou comprendre. C'est là l'immense avantage de la littérature nationale par le choix même de ses sujets ; non seulement les acteurs lui doivent une popularité que l'imitation la plus parfaite de l'antiquité ne donnera jamais, mais les œuvres y gagnent en vérité et s'animent d'une vie qu'un système artificiel comme celui de notre théâtre au dix-septième siècle ne pouvait recevoir même des mains du génie. L'action du drame qui nous occupe est connue. Des sorcières prédisent à Macbeth qu'il sera roi. Duncan se présente à la porte du château du thane de Cawdor, et demande l'hospitalité. Plus de doute pour Macbeth, la prédiction des sorcières va s'accomplir. Il n'a qu'à tuer son hôte : c'est bien simple... Cependant, au moment de perpétrer le crime, il hésite ; sa femme n'hésite pas, elle. Implacable, elle s'empare du

poignard, et frappe. Plus tard il faut faire assassiner Banquo, et Macbeth, poussé par son aimable épouse, le fait assassiner. Et de deux!... Mais, devenu roi, Macbeth est assailli de remords matérialisés sous forme d'apparitions. La terreur, le désespoir s'emparent de son âme criminelle. De temps à autre l'énergique lady Macbeth elle-même ne peut échapper à cet inexorable juge que chacun de nous porte en soi, la conscience. Ses rêves de somnambule sont horribles. Les fantômes de ses victimes la poursuivent partout. Elle meurt enfin, et Macbeth ne lui survit pas longtemps : il est tué dans un combat que lui livre victorieusement Macduff; suivant la prédiction des sorcières, la forêt de Birnam a marché sur Dunsinane... Dieu nous préserve de vouloir toucher à la pièce de Shakespeare dans laquelle M. Edmond Fleg a très habilement taillé son livret. Mais nous avons le droit, et même le devoir, de rechercher si cette pièce pouvait fournir les éléments d'un bon drame lyrique. Et c'est ce que nous allons faire. L'ambition est le pivot de *Macbeth*. Or, l'ambition est-elle une passion que la musique puisse bien exprimer? Non, car elle ne peut exister sans dessécher le cœur, source de toute musique. Aussi n'y a-t-il, dans *Macbeth*, ni amour, ni aucun des autres sentiments qui sont l'aliment naturel, et comme la substance de l'art des sons et des rythmes; il n'y a que des meurtres, des remords, des apparitions et des sorcières... Ce n'est, d'ailleurs, pas la première fois qu'était traité en musique le célèbre drame de Shakespeare. L'Opéra donna, en 1827, un *Mac-*

beth de Chélar, dont les paroles étaient de Rouget de l'Isle, l'auteur de la *Marseillaise*. Et, vingt ans après, au printemps de 1847, sur le théâtre de la Pergola, de Florence, on représentait un *Macbeth* de Verdi. Le maître remania plus tard son œuvre pour la faire entrer, en 1865, au répertoire du Théâtre-Lyrique que dirigeait alors Léon Carvalho. Il y ajouta plusieurs morceaux, entre autres des airs de ballet dont l'originalité et la grâce piquante furent fort appréciées. Mais le succès ne vint pas... Est-ce donc le côté fantasmagorique du sujet qui séduisit M. Ernest Bloch, le jeune compositeur — d'origine genevoise — du *Macbeth* d'aujourd'hui, Or, la fantasmagorie, bonne quelquefois, mais à titre d'épisode, ne saurait fournir avantageusement le principal d'un drame lyrique. Les combinaisons étranges d'harmonie et d'instrumentation qu'elle impose aux musiciens sont bien vite épuisées, mais pas aussi vite, cependant, que l'attention et les illusions de l'auditeur. En dehors des lois naturelles, rien n'est durable, ni dans les choses réelles, ni dans les fictions de l'art. On s'imagine volontiers que la première idée qui se soit présentée à un compositeur déterminé à aborder un sujet aussi redoutable que celui de *Macbeth* aura été de se pénétrer profondément de la couleur et de l'esprit du drame shakespearien, et de demander à son art des formes nouvelles, des combinaisons hardies, propres à faire passer dans la musique l'énergie et la rudesse originale du poète auquel il osait s'attaquer. M. Bloch n'a pas manqué d'y songer. L'écriture moderne, la tech-

nique moderne, avec le luxe et la richesse de ses dissonances, est évidemment celle de M. Bloch. Cela s'adresse plutôt, semble-t-il, aux musiciens avertis, qu'au public qui cherche bonnement son plaisir. Pourtant, il n'y a pas, à proprement parler, dans *Macbeth*, de parti pris de formule. Et si deux influences paraissent avoir dominé son auteur, c'est probablement sans qu'il en ait eu conscience, celle de Richard Wagner dont la grande ombre plane souvent au-dessus de sa symphonie, et celle de M. Claude Debussy, qui l'incite à recourir au *parlante* de *Pelléas et Mélisande*. Mais combien de fois aussi ses recherches, si soigneuses qu'elles puissent être, semblent livrées au hasard ! Cet art « nihiliste », où tout s'écourte, repousse le lien tonal, s'affranchit du rythme, peut distraire les oreilles blasées, mais ne verse nulle émotion au profond des cœurs. Tous ces mouvements contraires, ces fausses relations prodiguées, ces consonnances évitées, toutes ces poussières de sons heurtées de poussières d'idées ou d'inexpressives déclamations, ne dissimulent pas assez la vanité du concept esthétique. Tout jeune, M. Ernest Bloch a déjà de nombreux admirateurs. Ils ont accueilli sa première œuvre dramatique par des applaudissements chaleureux, auxquels nous ne refusons nullement de joindre les nôtres, avec les réserves que nous avons cru nécessaires. Si la partition de *Macbeth* (Gabriel Astruc, éditeur) emprunte à celle de *Pelléas* son système diatonique et son procédé de déclamation, il est certain qu'en dépit d'une fâcheuse monotonie inhérente au sujet

traité, elle a parfois une vigueur, une ampleur, un éclat, une vivacité, une puissance même qui ne sont pas du domaine de M. Debussy, qui appartiennent bien en propre au débutant et nous permettent de saluer en lui un robuste homme de théâtre. Nous n'en citerons comme preuve que la saisissante impression produite par le très dramatique finale du premier acte, alors qu'avec des mouvements de peuple magistralement réglés, le compositeur nous définit l'affolement grandissant de la foule, la contagion de terreur qui envahit les femmes et les vieillards à l'heure où l'on découvre l'assassinat de Duncan. On raconte que M^{lle} Bréval s'est intéressée, dès le premier jour, au sort de la pièce où lui était réservée une importante création. C'est une très remarquable lady Macbeth : les attitudes, le geste, la diction sont parfaits. Elle a rendu sobrement, mais splendidement, la célèbre scène du somnambulisme, qui, ce nous semble, eût été plus saisissante encore si le librettiste n'avait point cru devoir supprimer la présence des deux personnages, à peu près muets, indiqués par Shakespeare : ceux du médecin et de la dame de compagnie. C'est un rude rôle que celui de Macbeth. M. Albers en a vaillamment supporté le poids écrasant, lui offrant à la fois le prestige de sa belle voix de baryton et de son incontestable talent de comédien. M^{lle} Lucy Vauthrin rend délicieusement le frais épisode de lady Macduff et de ses enfants, — trop bref rayon de soleil (à la Debussy, du reste) en ce drame constamment noir. M. Delvoye a mis

beaucoup de verve et de naturel dans la chanson du portier. Puis, MM. Vieuille et Jean-Laure, M^{mes} Brohly, Raveau et Carrière, se sont acquittés avec talent d'un devoir plus modeste. L'orchestre, dont la tâche était énorme, a été dirigé avec une admirable sûreté par M. Ruhlmann. Les décors de M. Jusseumè (landes battues par le vent et châteaux d'Ecosse, tristes, tristes, comme le veut le sujet) sont brossés de main de maître, et la mise en scène, curieuse et vibrante, est digne en tous points de celles auxquelles nous a de longue date habitués M. Albert Carré.

8 DÉCEMBRE. — En matinée du jeudi, on reprend la *Dame Blanche*¹.

10 DÉCEMBRE. — Concert historique précédé d'une conférence de M. Henry Expert et consacré aux chants français de Lulli à Rameau.

14 DÉCEMBRE. — Matinée au profit de la veuve de M. Léon Jancey².

1. DISTRIBUTION. — Georges Brown, M. *Francell*. — Gaveston, M. *Belhomme*. — Dickson, M. *Cazeneuve*. — Mac-Iston, M. *Dupré*. — Gabriel, M. *Eloi*. — Miss Anna, M^{me} *Heilbronner*. — Janny, M^{lle} *Tiphaine*. — Marguerite, M^{lle} *Cocyte*.

Chef d'orchestre : M. Picheran.

2. — Voici quel en était le programme :

La Navaraise, de M. Massenet, chantée par M^{me} de Nuovina, MM. Sens, Azéma, Guillamat, de Poumayrac et Belhomme. *La Veille du Bonheur*, comédie en un acte, de MM. François de Nion et G. de Buysieux, jouée par M^{lles} Géniat, Suzanne Devoyod, MM. Léon Bernard, Décard et Berteaux. *Les Rois du Rire*, par MM. Claudius, Dranem, Fursy, Galipaux, Guyon fils, Maurel, Morton et Vilbert. *Intermède musical* : M^{mes} Vix, Mérentié, Hatto, Mathieu-Lutz, Nicot-Vauchelet, Nelly Martyl. — *Danse normande*, *Petite Bretonne*, danse par M^{lle} Cléo de Mérode. — *Danses hindoues*, par M^{lle} St. Napierkowska. — *Danses romantiques* (musique de Schubert), par M^{lle} Trouhanowa, M. Robert Quinault. — *Douleur*, duo lacrymatoire, de MM. Galipaux et Guyon fils.

17 DÉCEMBRE. — Concert historique consacré aux maîtres du *bel canto*, interprétés par M^{mes} Mérentié, Jane Hatto, Mathieu-Lutz, Nicot-Vauchelet, Alice Raveau, Charbonnel, Espinasse; MM. Francell, Féodoroff, Vigneau, Belhomme et Coulomb.

28 DÉCEMBRE. — Matinée de gala au profit de l'Orphelinat des Arts¹.

31 DÉCEMBRE. — Hændel, Jean-Sébastien Bach et Rameau : tels étaient les maîtres du dix-huitième qu'abordait, au concert historique, M. Henri Expert. Et ce nous fut une occasion

— *Les Deux Aveugles*, de Jules Moinaux et Offenbach, joués par MM. Gourdon et Mesmaecker. L'orchestre de l'Opéra-Comique sous la direction de M. Picheran.

1. — Voici quel en était le programme :

Ouverture de *Fidelio*, de Beethoven. Orchestre de l'Opéra-Comique sous la direction de M. Ruhlmann.

Il était une bergère, conte en vers, de M. André Rivoire :

Le berger, M. Berr. — La princesse, M^{me} Lara. — La bergère, M^{lle} Lifraud.

Première représentation de *Noël*, conte de Noël en trois actes, poème de M^{lle} Jeanne Ferrier et M. Paul Ferrier, musique de M. Fr. d'Erlanger :

Jacques, M. Sens. — Le curé, M. Vieuille. — Le sacristain, M. Mesmaecker. — Le père Vincent, M. Belhomme. — 1^{er} ouvrier, M. Andal. — 2^{me} ouvrier, M. Jean Laure. — 3^{me} ouvrier, M. Vauris. — Un bourgeois, M. Pasquier. — Madeleine, M^{me} Marguerite Carré. — Madame Herblot, M^{lle} Brohly. — Blanche, M^{me} de Poumayrac. — L'indrmière, M^{lle} Duvernay. — Une bourgeoise, M^{lle} Jurand. — Une ouvrière, M^{lle} Dauphin. — La vieille, M^{lle} Vilette. — Une voix, M^{lle} Carrière. — Catherine, M^{lle} Marietti.

L'orchestre dirigé par M. Ruhlmann.

Première représentation des *Lucioles*, divertissement réglé par M^{me} Mariquita, musique de M. Claude Terrasse :

Le Pierrot blanc, M. Quinault. — Pan, M. Mesmaecker. — La Libellule, M^{lle} Chasles. — Le Pierrot Noir, M^{lle} Stacia Napierkowska.

Premiers pierrots : M^{lles} Richaume, Dugué, Tesseyre, Goetz, Bugny.

Deuxièmes pierrots : M^{lles} Pernot, Hugon, Gaudens, Poupin, Pépita, le corps de ballet de l'Opéra-Comique et les enfants de la Danse.

L'orchestre était dirigé par M. Picheran.

La matinée était précédée d'une causerie de M. Jules Lemaitre.

d'applaudir M^{lle} Brohly en l'air superbe de Gismonda dans *Ottone*, « Viens, mon fils », et d'acclamer M^{lle} Nicot-Vauchelet, roucoulant de la plus exquise façon l'adorable ariette d'*Hippolyte et Aricie* « Rossignols amoureux » qu'on lui redemandait d'acclamation.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1 ^{re} représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
<i>Le Chatet</i> , opéra-comique.....	1	»	3
<i>Werther</i> , drame lyrique.....	4 a. 5 t.	»	38
<i>Cavalleria Rusticana</i> , drame lyrique...	2	»	26
<i>La Vie de Bohème</i> , comédie lyrique....	4	»	16
<i>Carmen</i> , opéra-comique.....	4	»	40
<i>Manon</i> , drame lyrique.....	3	»	41
<i>Mireille</i> , opéra-comique.....	5 a. 7 t.	»	5
<i>Le Roi d'Ys</i> , opéra.....	3 a. 5 t.	»	19
<i>La Princesse jaune</i> , opéra-comique.....	1	»	7
<i>Le Chemineau</i> , drame lyrique.....	4	»	1
<i>Le Cœur du Moulin</i> , poème lyrique.....	2	»	8
<i>Pailleasse</i> , drame lyrique.....	2	13 janv.	8
<i>Phryné</i> , opéra-comique.....	2	13 janv.	10
<i>Le Jongleur de Notre-Dame</i> , miracle....	3	»	9
<i>La Tosca</i> , drame lyrique.....	3	»	28
<i>La Légende du Point d'Argentan</i> , pièce.	1	»	9
<i>La Traviata</i> , opéra.....	4	»	2
<i>La Reine Fiammette</i> , conte dramatique.	4 a. 6 t.	8 février	12
<i>Mignon</i> , opéra-comique.....	3 a. 4 t.	»	13
<i>La Flûte enchantée</i> , opéra-féerie.....	4 a. 16 t.	»	16
<i>La Fille du Régiment</i> , opéra-comique..	2	»	1
<i>Myrtil</i> , conte musical.....	2 parties	»	1
<i>Les Noces de Jeannette</i> , opéra-comique.	1	»	5
<i>Madame Butterfly</i> , tragédie japonaise..	3	»	16
* <i>Leone</i> , opéra-comique.....	4	7 mars	8
<i>Le Barbier de Séville</i> , opéra bouffe.....	4	»	5
<i>Lakmé</i> , opéra-comique.....	3	»	6
<i>Ariane et Barbe-Bleue</i> , conte lyrique...	3	7 avril	10
* <i>Le Mariage de Télémaque</i> , com. lyrique	5 a. 6 t.	4 mai	26
* <i>On ne badine pas avec l'amour</i> , com. lyr.	3	30 mai	2
<i>Aphrodite</i> , pièce musicale.....	6 tabl.	»	2
<i>Richard Cœur de Lion</i> , opéra-comique..	3	13 oct.	9
<i>La Servante maîtresse</i> , opéra-comique..	2	13 oct.	2
<i>Fortunio</i> , opéra-comique.....	4	»	8
<i>Le Maître de Chapelle</i> , opéra-comique..	1	»	2
<i>Joseph</i> , drame biblique.....	3	21 nov.	4
* <i>Macbeth</i> , drame lyrique.....	1 p. 3 a. 7 t.	30 nov.	10
<i>La Dame Blanche</i> , opéra-comique.....	3	8 déc.	2
<i>Louise</i> , roman musical.....	4 a. 5 t.	»	4

THÉÂTRE NATIONAL DE L'ODÉON

(SECOND THÉÂTRE FRANÇAIS)

Antar, de M. Chekri-Ganem, *Mademoiselle Molière*, de Louis Leloir et M. Gabriel Nigond, *Un Soir* de M. Gabriel Trarieux, *Les plus beaux Jours*, de M^{lle} Darsenne, d'après G.-A. Traversi, et deux traductions de Shakespeare, *Coriolan*, de M. Paul Sonniès, et *Roméo et Juliette*, de M. Louis de Gramont : tels sont les six nouveaux ouvrages qu'ajoutera M. Antoine au répertoire du théâtre où le travail est, plus que jamais, à l'ordre du jour.

L'année avait heureusement commencé par la 50^e représentation (8 janvier) de *Comme les Feuilles*¹... Une éloquente conférence de M. Jean Richepin précédait, en la matinée du 15 janvier, *Chatterton*, d'Alfred de Vigny². Puis, M. Nozière parlait spirituellement du *Turcaret* de Lesage. Et nous notons à la date du 20 janvier, une intéressante représentation de *Phèdre*, qui valait à M^{lle} Gilda

1. — Une jolie comédie de M^{lle} Berthe Reynold, *Une Petite Femme*, servait de lever de rideau à *Comme les Feuilles*.

2. — Le soir, à propos du 288^e anniversaire de la naissance de Molière, on donnait, en représentation populaire à prix réduits, les *Femmes savantes* et les *Fourberies de Scapin*.

Darthy un beau succès, justement partagé par M^{mes} de Pouzzols et Grumbach, MM. Grétilat, Joubé et Chambreuil.

22 JANVIER. — « Le Romantisme au théâtre » faisait de nouveau applaudir, en matinée, une substantielle causerie de M. Jean Richepin, précédant le *Chandelier* d'Alfred de Musset.

23 JANVIER. — A l'occasion de l'inauguration de la Maison des Etudiants on donnait, après *Comme les Feuilles*, un à-propos en un acte et en vers de M. Alexandre Arnoux, intitulé *Les Saisons*, joué par MM. Coste, Denis d'Inès, M^{mes} de Pouzzols, Véniat et Colonna Romano.

27 JANVIER. — *Phèdre et Hippolyte*, de Pradon, donnée en matinée du jeudi, était précédée d'une ingénieuse conférence de M. Charles Martel.

29 JANVIER. — *L'Arlésienne*, avec l'orchestre et les chœurs Colonne, sous la direction de M. Gabriel Pierné, reparaisait, en matinée, sur l'affiche.

12 FÉVRIER. — Première représentation d'*Antar*, pièce en cinq actes et en vers de M. Chekri-Ganem, musique de Rimsky-Korsakow exécutée par l'orchestre Colonne, sous la direction de M. Gabriel Pierné¹. — Antar était fils d'une esclave abyssinienne; son père était un des chefs de la tribu d'Abs. Reconnu par son père et devenu libre, il

1. DISTRIBUTION. — Antar, M. Joubé. — Cheyboub, M. Bernard. — Zobeir, M. Desfontaines. — Amarat, M. Grétilat. — Premier berger, M. Coste. — Deuxième berger, M. Denis d'Inès. — Le vieux berger, M. Bacqué. — Malek, M. Chambreuil. — Premier chef, M. Gay. — Deuxième chef, M. Savry. — Abla, M^{lle} Ventura. — Selma, M^{lle} Céliat. — Neda, M^{lle} Colonna Romano.

Au troisième acte : la Danse du Feu, par M^{lle} Napierkowska.

s'illustra à la fois par ses exploits et son talent poétique. Comme il avait demandé en mariage sa cousine Ibla, son oncle Mâlik la lui promit ; mais, voulant se soustraire à une alliance avec le fils d'une esclave, il l'entraîna dans des entreprises périlleuses. Il fut tué, vers l'an 615, par un de ses ennemis. Tel est le personnage de l'histoire. Les aventures du célèbre guerrier font le sujet d'un très volumineux ouvrage connu sous le nom de *Roman d'Antar* — c'est l'Illiade de l'Arabie — qui offre une peinture très fidèle des mœurs des Arabes du désert et contient une foule de traditions historiques antérieures à Mahomet. L'auteur a orné ce fond réel d'épisodes et de détails tirés de sa propre imagination, et Lamartine a donné quelques fragments de cette épopée dans son *Voyage en Orient*. De nos jours encore, en Egypte et en Syrie, il y a des *Antari* (c'est leur nom) dont la profession est de lire et de réciter dans les cafés des fragments de l'ouvrage fameux. Cette noble figure d'Antar, illustre à travers tout l'Islam, devait tenter M. Chekri-Ganem, qui, nous dit-on, est lui-même de race arabe. Un grand poète eût pu s'en inspirer. Les cinq actes que nous a offerts l'Odéon attestent un versificateur abondant et facile, très doué sans doute, mais souvent trop peu exigeant pour lui-même. Il nous ont été présentés dans de beaux décors d'Amable et de Ronsin par un savant metteur en scène — c'est de M. Antoine que je veux parler — qui a donné à la pièce toute la couleur voulue. La fable du drame peut se résumer en quelques lignes. Antar a sauvé l'oasis de l'attaque

des ennemis et du chef Zobeir qui voulait enlever Abla, la fille de l'émir. Celui-ci arrive après la bataille et se voit fraîchement accueilli par ses sujets, qui profèrent sans mystère les réclamations d'un syndicalisme très actuel. Intimidé, le chef promet d'accorder à Antar la récompense qu'il demandera; Antar exige la main d'Abla, qu'il aime depuis longtemps. L'émir, pris par sa parole, consent, non sans avoir imposé au guerrier-poète de ces conditions impossibles à réaliser qu'on voit dans les vieux contes et les pièces féeriques. Cinq ans se sont passés; Abla, qui, elle aussi, aime passionnément Antar, attend toujours son retour; le voilà enfin, victorieux, triomphant, ayant renversé tous les obstacles et rempli toutes les missions. Le père doit céder, mais, la rage dans le cœur, il cherchera un moyen de se venger. Les noces une fois célébrées, Antar s'est éloigné avec sa femme et ses fidèles. Mais, dans un défilé sauvage, entre des rocs aux dures arêtes, surgit plus vivace que jamais, la haine de ses ennemis... On a posté sur son chemin le vieux Zobeir, qu'autrefois il fit prisonnier et auquel on a crevé les yeux. La flèche de l'aveugle n'en est pas moins sûre et ne pardonne pas : son oreille guide sa main vers le but comme une seconde vue. Zobeir croit qu'Antar est l'auteur de son supplice et de sa cécité; sa flèche part, va effleurer le bras du guerrier, qui le fait amener devant lui. On s'explique, mais trop tard : le trait était empoisonné et Antar va mourir de la même mort que Zobeir qui, pour se punir de sa fatale erreur, s'est frappé lui-même d'une de ses

flèches. Et c'est ici que se place la vraiment belle scène de la pièce. En mourant, Zobeir a conjuré Antar de fuir, car proches et nombreux sont les ennemis qui le poursuivent; il faut empêcher qu'Abla ne retombe entre leurs mains. Alors Antar, défaillant, se fait ceindre de sa cuirasse, remonte sur son cheval, s'appuie de sa lance, se dresse raide sur ses étriers :

Car on n'a pas le droit,
Même quand on est mort, de ne pas rester droit.

Et il offre ainsi à ses ennemis qui viennent chercher son cadavre, une figure encore menaçante. L'interprétation fut excellente avec M. Joubé, qui, doué d'une voix superbe, nous promet un tragédien de belle race; avec M^{lle} Ventura, Abla à la fois charmante et touchante; avec M. Bernard, qui fait toujours si bien tout ce qu'il est chargé de faire; avec MM. Chambreuil, Desfontaines et Grétilat, Arabes justement héroïques; avec M^{lle} Colonna Romano enfin qui déclama joliment les vers de la « Danse du feu », où nous applaudîmes M^{lle} Napierkowska, fiévreusement démoniaque. Les Concerts Chevillard ont depuis longtemps rendu populaire l'*Antar* de Rimsky-Korsakow, aux délicieuses sonorités. Encore que la partition ne s'adaptât pas absolument au drame de l'Odéon, on a eu raison d'en faire exécuter des fragments, ingénieusement raccordés par M. Ravel, et joués avec conviction par l'orchestre que conduit de façon si précise M. Gabriel Pierné. Nulle musique orientale ne pouvait mieux créer « l'atmosphère de la pièce »...

17 FÉVRIER. — Une conférence de M. Abel Hermant précédait, en matinée du jeudi, la représentation des *Précieuses ridicules* et de *George Dandin*.

19 FÉVRIER. — La matinée du samedi, consacrée à l'Histoire du Romantisme au Théâtre, donnait lieu à une tentative des plus curieuses. C'était, après une conférence de M. Jean Richepin, la représentation intégrale de *Lazare le Pâtre*, le fameux mélodrame de Jules Bouchardy. M. Antoine s'était particulièrement appliqué à reconstituer la représentation de cette œuvre, telle qu'elle fut offerte au public, lors de sa création à l'Ambigu-Comique, le 7 novembre 1840, avec la même mise en scène, les mêmes mouvements et avec la musique de scène soulignant l'action et la commentant. L'auditoire prenait le plus vif plaisir à cette résurrection.

24 FÉVRIER. — Le *Légataire universel*, de Regnard, joué en matinée, était précédé d'une humoristique conférence de M. Tristan Bernard.

26 FÉVRIER. — D'enthousiastes bravos acclamaient M. Jean Richepin qui faisait, avant *Florise*, de Banville, sa dernière conférence sur l'Histoire du Romantisme au Théâtre.

12 MARS. — *L'École des Ménages*, de Balzac, est précédée d'une conférence de M. Royaumont, conservateur de la Maison de Balzac.

14 MAI. — M. Antoine nous offrait aujourd'hui — la soirée n'était-elle pas sensationnelle? — une première d'Honoré de Balzac : *L'École des Ménages*, refusée à la Renaissance en 1839, et jouée à l'Odéon,

encore inédite, soixante ans après la mort de l'auteur. Il en avait été de même de *Mercadet*, qui, présenté à plusieurs théâtres, n'y fut point accueilli comme eût dû l'être l'œuvre d'un homme de la valeur de Balzac. Mais, en France, on n'aime pas à reconnaître plusieurs sortes de talent dans la même personne. Balzac était accepté comme romancier, on ne voulait pas admettre comme dramaturge l'auteur de *Vauthrin* — qui fut joué par Frédéric Lemaître, mais ne fut joué qu'une fois — des *Ressources de Quinola*, de *Paméla Giraud* et de la *Marâtre*. On avait même choisi dans l'œuvre immense de l'écrivain de la *Comédie humaine* — une nouvelle qui, selon nous, n'est en aucune façon supérieure aux autres — pour en faire son titre de gloire et son étiquette. « L'auteur d' *Eugénie Grandet* » était une appellation et un jugement, et si la mort ne fût venue trop tôt, hélas ! faire reconnaître la variété de ce puissant génie, *Mercadet* lui-même n'eût probablement jamais vu le jour de la rampe. Ce n'en est pas moins l'une des plus fortes comédies de ce temps. Le portrait du spéculateur y est dessiné de pied en cap, mais nous devons avouer que, depuis l'époque où elle apparut à la scène, cette figure s'est quelque peu modifiée, et auprès de nos « faiseurs » d'aujourd'hui, *Mercadet* ne serait sans doute qu'un écolier et un aigrefin parfaitement inoffensif. A la Bourse de 1910, l'associé de Godeau ne jouerait certes plus sa faillite sur 300.000 francs, mais sur huit ou dix millions tout au moins, et il ne s'inquiéterait pas un instant des larmes et des menaces

de ses créanciers, fidèle à cet axiome : « Quand on doit et qu'on ne paie pas, c'est comme si l'on ne devait pas ». On sait que la célèbre comédie fut ébarbée et ajustée aux dimensions de la scène par la main habile et discrète d'Adolphe d'Ennery, ce maître aux roueries de théâtre. Respectant religieusement le texte, ne coupant que des détails en dehors de l'action, laissant intacte l'idée mère, il eût certes fait d'une pièce impossible une pièce à succès d'argent, si le principal rôle en eût été joué de façon moins amère qu'il ne le fut par Geoffroy d'abord, puis par Got. Voyez le joyeux Isidore Lechat que nous donna, fort heureusement, M. de Féraudy dans les *Affaires sont les Affaires!* *L'Ecole des Ménages* n'a, sans doute, pas la portée de *Mercadet*. Mais on sent dans cette pièce, à la fois réaliste et romantique, la griffe du puissant maître qui l'a signée, et il faut hautement féliciter le directeur de l'Odéon de nous l'avoir fait connaître, si curieusement mise à la scène avec les costumes du temps. Ah! que M^{lle} Ventura était donc belle et captivante sous les bandeaux d'Adrienne Guérin!... Dès le lever du rideau la situation est nettement posée. La très chaste jeune fille tient un emploi prépondérant dans la maison de tissus de M. Gérard; la femme de ce dernier l'accuse d'en occuper un autre, non moins important, dans son ménage; ses filles partagent ses soupçons et sa haine; on profite de l'absence de Gérard pour chasser l'innocente Adrienne, après qu'elle a refusé d'épouser le caissier Roblot, brave homme dépourvu de distinction. Mais Gérard revient et sa colère

éclate .. La vérité est qu'Adrienne est adorée par Gérard, et qu'elle l'aime. Mais elle est restée et veut rester énergiquement fidèle à son devoir ; quand son patron furieux aura exigé sa rentrée dans la maison, elle ira se jeter aux pieds de l'épouse irritée, lui démontrant que l'intérêt de tous est qu'elle demeure auprès d'elle ; sinon Gérard quittera tout pour la suivre et elle-même sera perdue. La situation est audacieuse et touchante ; elle est vraie, neuve, belle et prenante... M^{me} Gérard, émue, a pardonné et accepté. Mais ce n'est pas pour longtemps qu'a triomphé de sa résistance la douleur sincèrement éloquente d'Adrienne. Les haines ressuscitent bientôt ; l'une des filles, Anna, vole de l'arsenic à son oncle le droguiste, et — douce ingénue ! — essaie d'empoisonner Adrienne pour en débarrasser à tout jamais la famille. La tentative n'a heureusement point réussi, mais Gérard a été saisi d'horreur, il s'enfuit dans la nuit. Nous le retrouverons au dernier acte, complètement fou ; Adrienne « a fait la même chose que lui » ; elle se promène, comme il sied à une démente de drame, avec, sur la tête, la couronne de fleurs d'Ophélie, tandis que M^{me} Gérard et ses filles ayant — il est bien temps ! — reconnu leur erreur, l'entourent de mille soins. Gérard et Adrienne vivent côte à côte ; ils se parlent mutuellement de leurs amours, et ils ne se reconnaissent pas ! Dénouement mélodramatique, que quelques-uns ont, bien à tort, taxé d'in vraisemblable. Il s'est produit, paraît-il, un double cas de pareille folie, que l'on trouverait relaté dans les bulletins

de l'Académie de médecine à l'époque même où Balzac écrivit sa pièce. M^{lle} Ventura a été la très émouvante Adrienne que nous avons dit. A côté d'elle, M^{lle} Colonna Romano a réussi — la tâche n'était certes point aisée — à faire accepter le rôle, si peu sympathique, de la jeune Anna. Et M^{lle} Kerwich a rendu avec beaucoup de justesse celui de Victoire. M. Desjardins s'est montré un Gérard plein de conviction — tragique même, au dénouement, dans ses scènes de folie si minutieusement observées, si sobrement rendues. M. Desfontaines, au contraire, avait toute l'exubérance de geste et de voix du droguiste de la rue des Lombards qu'est l'égoïste et pusillanime Duval. Et M. Denis d'Inès personnifiait, avec beaucoup de naturel, le brave caissier de la maison Gérard.

19 MARS. — La chanson et la danse à l'époque de la Restauration ; conférence de M. Dumény.

24 MARS. — A l'occasion des jours saints, M. Antoine avait remonté, comme tous les ans, la délicieuse pièce de rêve de Gerhard Hauptmann, *l'Assommoir d'Hannelé Matern* et l'émouvant *Vray Mystère de la Passion* des frères Greban.

9 AVRIL. — On donne, aux « Samedis réalistes », *Manette Salomon*, d'Edmond de Goncourt, précédée d'une magistrale conférence de M. Lucien Descaves. Galipaux remplit l'œuvre avec le personnage d'Anatole, où il se montre tout à fait supérieur, — l'égal, on peut le dire, de nos plus grands comédiens. — Et ce fut pour nous une joie de l'y revoir et de l'acclamer avec toute la salle, pleurant au simple récit de la mort et de

l'enterrement du petit singe Vermillon, s'esclaffant avec la mordante satire de l'éternel candidat à l'Institut¹.

14 AVRIL. — Le *Malade imaginaire* est précédé d'une très piquante conférence du docteur Doyen.

21 AVRIL. — Première représentation de *Coriolan*, de William Shakespeare, traduction en vingt-neuf scènes de M. Paul Sonniès². Un des côtés intéressants de la tragédie de *Coriolan*, c'est que, écrite et représentée dans les premières années du xvii^e siècle, probablement vers 1608, elle reste d'un saisissant modernisme. Les passions politiques, — et la curiosité se doublait, ce soir, de ce que ce spectacle nous était donné à la veille des élections — la bassesse des intrigues, l'acharnement des ambitions demeurent exactement les mêmes... Je ne parle pas, bien entendu, des mœurs romaines de l'an 493 avant J.-C., à l'heure où le général Caius Marcius s'empare, sur les Volsques, de la ville de Corioles, ce qui, comme chacun le sait, lui valut le surnom glorieux de Coriolan, car Shakespeare semble plutôt avoir été préoccupé des mœurs anglaises. La toge n'est qu'un prétexte

1. DISTRIBUTION. — Manette, M^{lle} Barjac. — Madame Crescent, M^{lle} Kerwich. — Rebecca, M^{lle} Barsange. — Anatole, M. Félix Galipeaux. — Coriolis, M. Grétilat. — Garnotelle, M. Desfontaines. — Mijounet, M. Denis d'Ines. — Crescent, M. Bacqué. — Chassagnol, M. Gerbault.

2. DISTRIBUTION. — Volumnia, M^{me} Grambach. — Virgilia, M^{lle} C. Romano. — Valéria, M^{lle} Véniat. — Dame d'honneur, M^{lle} M. Favre. — Suivante, M^{lle} Lambert. — Jeune Marcius, Petite Gentès. — Tullius Aufidius, M. Grétilat. — Caius Marcius (Coriolan), M. Joubé. — Cominius, M. Lou Tellegen. — Tit. Lartius, M. Chambreuil. — Ménénus Agrippa, M. Bernard. — Sicinius Velutus, M. Desfontaines. — Junius Brutus, M. Denis d'Ines.

à dissimuler sa satire contemporaine. La première partie, consacrée à la succession de combats héroïques, a semblé un peu confuse. Rien de plus malaisé que d'adapter la petitesse de la scène à la grandeur de la guerre ; les figurants sont en trop petit nombre et leur élan ne saurait être que froid et conventionnel. Néanmoins, ces premiers tableaux sont indispensables au revêtement de gloire qui désignera Coriolan à la reconnaissance de Rome. Et c'est alors, à la dixième ou onzième scène, que nous entrons dans le vif du sujet, que le caractère du général Caius Marcius se développe de façon magistrale ; c'est alors que Shakespeare, tout en continuant de s'inspirer de Plutarque, apporte la collaboration géniale de son analyse et de sa pensée. Ainsi *Coriolan* nous apparaît supérieur à *Jules César*, où l'auteur se laisse davantage dominer par les faits. Ici, c'est l'homme même qui devient, non seulement le pivot du drame, mais la statue vivante et envahissante. Songez combien il reste peu de temps, au théâtre, où une large part doit être réservée aux préparations, pour analyser en profondeur un caractère aussi complexe ! Et combien délicate est la volte-face de Coriolan, traître à sa patrie, tellement déçu, tellement abreuvé d'amertume que, lorsqu'il vient offrir ses services au général volsque Tullius Aufidius, loin de paraître odieuse, la scène s'élève à des hauteurs inusitées. Ne nous lassons pas d'admirer Shakespeare qui a su ennoblir dans notre humanité mauvaise ce qu'elle a de pitoyable... Cette épopée est jouée avec énergie et curieusement mise en scène.

Lorsqu'il nous présenta le *Roi Lear* sur son théâtre du boulevard de Strasbourg, M. Antoine s'était préoccupé, par respect pour l'adaptation de MM. Pierre Loti et Emile Vedel, de supprimer les entr'actes en facilitant la succession des décors. Pendant qu'on jouait une scène à « l'avant-scène », alors la bien nommée, entre le rideau et le trou du souffleur, on équipait le fond du théâtre pour encadrer la scène suivante, après quoi le rideau retombait et les acteurs réoccupaient le proscénium. A l'Odéon, profitant de la profondeur du théâtre, M. Antoine a fait construire, au troisième plan, une seconde scène flanquée à la « cour » et au « jardin » de deux découvertes praticables, et séparée du proscénium, ainsi très élargi, par un rideau. Un décor immuable encadre l'avant-scène où, indistinctement et, il faut le dire, conventionnellement, le spectacle se continue pendant que, sur le petit théâtre, au fond, les machinistes invisibles montent le décor nouveau. Cet artifice ingénieux permet de jouer intégralement la très longue adaptation de M. Paul Sonniès, qu'il eût fallu, sans cela, raccourcir, donc mutiler. Si les acteurs de l'Odéon n'étaient point poussés à précipiter exagérément leur débit — ce qui fatigue le spectateur et répand, en quelques parties du dialogue, un peu d'obscurité — ils auraient fourni une interprétation remarquable. M. Joubé, dont la voix est très belle, n'a pas eu, dans le rôle écrasant de Coriolan, la moindre défaillance. Il fut, tour à tour, violent, ironique et hautain. Il partagea, avec M. Grétilat, très digne en général Aufidius, le

triomphe d'une des plus hautes, des plus émouvantes scènes de la tragédie. M. Bernard, avec un tact extrême, sut, dans le rôle bonhomme de Menenius Agrippa, se montrer à la fois gai et touchant. M^{me} Grumbach fut une mère très douloureuse. Et MM. Desfontaines, Chambreuil, Lou-Tellegen, M^{lle} Colonna Romano portèrent avec conscience le lourd fardeau de ce drame violent.

30 AVRIL. — Pour faire suite à l'Histoire du Réalisme au théâtre, le *Candidat*, de Gustave Flaubert, est donné en matinée du mercredi, précédé d'une conférence de M. Nozière.

10 MAI. — Première représentation de *Mademoiselle Molière*, pièce en quatre actes, en vers, de Louis Leloir et M. Gabriel Nigond¹. — Avant que M. Maurice Donnay ne nous donnât, en son *Armande Béjart*, la poignante étude que nous devons espérer de son beau talent, l'Odéon nous faisait entendre *Mademoiselle Molière*, que Louis Leloir, le regretté sociétaire de la Comédie-Française, et le bon poète Gabriel Nigond, avaient autrefois promise à Coquelin. Et le public paraissait prendre un certain plaisir à cette pièce anecdotique, toute en épisodes et en tableaux espacés qui font songer à des images d'Epinal. Un pittoresque premier acte nous montre campés à la lisière d'un bois, à quelque distance d'Avignon

1. DISTRIBUTION. — Armande, M^{lle} Ventura. — Catherine, M^{lle} Barjac. — Madeline, M^{lle} Véniat. — La Forêt, M^{lle} Kerwich. — Molière, M. Desjardins. — La Fontaine, M. Bernard. — Mazarin, M. Desfontaines. — Roquette, M. Vargas. — Louis XIV, M. Maupré. — La Thorillière, M. Grétillet. — Béjart cadet, M. Coste. — Duparc, M. D. d'Inès. — Lulli, M. Bacqué.

où elle va donner des représentations, la troupe de l'illustre Théâtre. Molière s'endort au pied d'un arbre en rêvant de Paris. Paris ! Conquérir Paris ! Nous le retrouvons, deux ou trois ans après, au Louvre, dans le cabinet de Mazarin, qu'il divertit. Il est connu ; il a donné les *Précieuses ridicules*, qui ont fait courir tout Paris au Théâtre du Petit-Bourbon ; il a la faveur du jeune roi, qui vient lui souhaiter le bonjour et lui octroyer le théâtre du Palais-Royal, construit par Richelieu. Molière est heureux. Il s'est épris de la toute jeune Armande Béjart, qui est la sœur de sa camarade et ancienne maîtresse, Madeleine Béjart. Il annonce au roi qu'il va devenir le mari d'Armande : Mademoiselle Molière. Puis c'est le troisième acte, de longues années après. Molière est dans sa petite maison d'Auteuil. C'est le jour de sa fête. Ses camarades lui apportent leurs souhaits. L'un d'eux, La Thorillière, arrive, tout poussiéreux. Il est allé demander au roi, qui guerroyait dans les Flandres, l'autorisation de jouer *Tartuffe*, suspendu depuis la première représentation. Molière est triste. Armande s'est séparée de lui. Elle lui préfère les galants seigneurs de la cour. Elle vient cependant. Molière est rendu à la joie. Illusion ! Armande venait s'assurer le rôle principal de sa prochaine comédie. Elle repart et Molière retombe dans sa tristesse : une autre pensionnaire de sa troupe, M^{me} de Brie, essaie de le consoler par une tendresse apaisante et dévouée. Et nous assistons à la mort du grand poète. Pris d'une syncope pendant la cérémonie du *Malade*

imaginaire et ramené dans sa maison de Paris, il a auprès de lui M^{me} de Brie qui lui prodigue ses meilleurs soins. Mademoiselle Molière arrive au moment où le poète entre en agonie : Molière ne la reconnaît point et l'écarte. C'est à l'amie qui ne l'a point quitté que s'adressent ses dernières paroles, au théâtre qu'il a illustré que vont ses derniers rêves. Tel est, succinctement, le scénario de Louis Leloir sur lequel M. Gabriel Nigond a écrit des vers agréables et faciles : les « couplets » abondent ; quelques-uns sont jolis ; c'est, par exemple, au premier acte l'épisode du vieux cheval ; au troisième, celui de la poupée, et le récit du chien sauvé par La Fontaine et qu'a fort bien dit M. Bernard. Le tableau de la troupe en tournée — déjà ! — nous avait beaucoup plu : Théophile Gautier, dans son *Capitaine Fracasse*, nous a, après Scarron, crayonné le type, devenu classique, d'un de ces épisodes du Roman comique. Mais que nous veut ce Mazarin zézayant et ricanant, geignant et faisant le malade quand on lui réclame de l'argent ! Une farce à la Scapin de goût très médiocre, appuyée encore en pure charge par l'acteur, M. Desfontaines — si loin, vraiment, de ce Mazarin de Dumas qu'avait si finement composé le Lafontaine de la *Jeunesse de Louis XIV* ! Mettons du moins au nombre des meilleurs « morceaux » de la pièce le récit, à la *Cyrano*, fait par La Thorillière (très vaillamment campé par M. Grétilat) de sa visite au roi, occupé au siège de Lille. Et notons, au troisième acte, d'heureuses trouvailles comme l'entrevue du père

et de l'enfant, d'une gracieuse et caressante mélancolie, et comme le joli portrait d'Armande, pris tout vif à Molière même dans une scène du *Bourgeois gentilhomme*. M. Desjardins a composé un Molière vibrant et varié — si véritablement ému que de douces larmes apparurent dans bien des yeux. M^{lle} Ventura était, dans Armande, l'éternelle coquette, avide d'adoration, de plaisirs et de fêtes. M^{lle} Barjac a délicatement rendu les tendresses quasi maternelles de Catherine de Brie. M^{lle} Kerwich a composé une pittoresque image de La Forêt, la fidèle servante de Molière. Et la pièce était montée et mise en scène avec soin et avec goût.

21 MAI. — Reprise, en matinée, de *Thérèse Raquin*, drame en quatre actes d'Emile Zola.

26 MAI. — *Athalie* se donnait en matinée avec le concours de M^{lle} Adeline Dudlay, les chœurs et l'orchestre sous la direction de M. Bretonneau. La tragédie de Racine était précédée d'une conférence de M. Bernardin.

4 JUIN. — Reprise, en matinée du samedi, des *Corbeaux*, d'Henry Becque¹. La conférence est faite par M. Charles Martel. Gros succès qui se continuera le soir.

6 JUIN. — A l'occasion du 304^e anniversaire de la naissance de Corneille, on donnait *Cinna*²,

1. DISTRIBUTION. — Blanche, M^{lle} Sylvie. — Mario, M^{lle} Andrée Mery. — Madame Vigneron, M^{me} Grumbach. — Judith, M^{lle} Barjac. — Madame de Saint-Genis, M^{lle} Véniat. — Rosalie, M^{lle} Kerwich. — Teissier, M. Bernard. — Lefort, M. Desfontaines. — Merckens, M. Denis d'Inès. — Gaston, M. Maupré. — Bourdon, M. Bacqué. — Vigneron, M. Chambreuil. — Auguste, M. P. Stephen. — Un médecin, M. Gerbault. — Dupuis, M. Dubus.

2. DISTRIBUTION. — Livie, M^{me} Grumbach. — Emilie, M^{lle} Barjac. — Fulvie, M^{lle} Lyrisse. — Auguste, M. Desjardins. — Cinna, M. Soubé.

accompagné d'un acte en prose, de M. Jean Bénédict, *Les Deux Génies*¹.

14 JUILLET. — On donnait en matinée gratuite *Horace* de Corneille. M^{lle} Brille, qui avait obtenu un grand succès dans *Camille* disait la *Marseillaise*. Le spectacle avait commencé par *Les Deux Génies*.

24 SEPTEMBRE. — Le théâtre faisait une excellente réouverture devant une salle comble. La reconstitution du *Cid*, tel qu'il fut représenté en 1636 au théâtre du Marais avec ses personnages en costumes Louis XIV, les seigneurs assis de chaque côté de la scène et donnant aux bons endroits le signal des applaudissements, les moucheurs de chandelles attentifs à renouveler la cire consumée, le régisseur d'alors empressé à venir frapper les trois coups — toute cette mise en scène intime formant tableau ancien d'un coloris chaud et « rembrandtesque » avait excité au plus haut point la curiosité du public. Aussi fit-il bon accueil à une troupe ardente : M. Joubé, de voix et de tenue superbes, MM. Grétilat, Maupré, Vargas et Chambreuil, M^{mes} Cécile Didier, Céliat, Delmas et Colonna Romano, réunis pour soutenir les débuts de M^{lle} Guyta-Dauzon, second prix de tragédie aux derniers concours du Conservatoire. Cette jeune fille,

Maxime, M. Grétilat. — Euphorbe, M. Chambreuil. — Evandre, M. Savry. — Polyclette, M. Polack.

1. DISTRIBUTION. — Pierre Corneille, M. Bernard. — Cardinal de Richelieu, M. Desfontaines. — Colletet, M. Denis d'Inès. — Jean Rotrou, M. Bacqué. — L'abbé de Bois-Robert, M. Stéphen. — Claude de l'Estoile, M. Chambreuil. — Du Tremblay, M. Dubus. — L'huissier de Richelieu, M. Polack.

autour de laquelle on avait fait grand bruit comme d'une révélation insuffisamment récompensée, a montré de réelles qualités dramatiques, d'autant plus appréciables qu'elle est desservie par une voix mauvaise qui rappelle le timbre voilé de M^{me} Berthe Bady. Nous voulons bien supposer que l'émotion en ait atténué l'éclat : à l'écouter, on ressent quand même une fatigue. Ajoutons que le rôle de Chimène est un des plus durs qu'une élève puisse aborder. Car il conviendrait de se persuader une fois pour toutes que la vedette d'un début dans un théâtre subventionné n'est pas une vedette « d'étoile ». Un prix du Conservatoire a tout à apprendre : le devoir du critique est de l'encourager, non de le consacrer. Jadis on ne confiait pas à de si jeunes femmes des rôles aussi écrasants. Avant d'affronter Chimène, on se fût essayée dans Elvire. Sachons donc gré à M^{lle} Guyta-Dauzon d'être sortie quasi victorieuse d'un combat « dont Chimène était le prix ». Elle fut à la fois émue, appliquée et monotone. Elle eut des élans sincères que tempérèrent des signes de lassitude. Très belle en sa grande scène du cinquième acte avec Rodrigue, elle ne se montre pas assez douloureuse quand elle croit que Don Sanche vient lui apprendre la mort de Rodrigue, et aux paroles du roi : « Chimène, sors d'erreur, ton amant n'est pas mort ! » elle n'oppose pas assez un contraste de joie. N'importe ! A ce moment la débutante avait montré assez de signes de talent : la partie était gagnée. Il ne lui reste plus qu'à s'affirmer par le travail, et surtout à ne pas prendre fait de cette heureuse soirée pour se croire célèbre.

M^{lle} Germaine de France (joli nom) avait fait preuve de naïveté et de fraîcheur dans une scène du *Mariage sous Louis XV* qui lui valut, au Conservatoire, le second prix de comédie. A l'Odéon, elle abordait, dans *l'Ecole des Femmes*, le rôle éternellement humain de l'Agnès de Molière, rôle si facile en ce qu'il exige simplement de l'ingénuité, si complexe en ce que cette ingénuité, quasi symbolique, ne saurait se doubler d'aucune malice : le public ne doit pas croire un instant qu'Agnès berne Arnolphe. Elle suit ses instincts de femme, et c'est en cela que la grande scène du dernier acte est admirable. Alors que les prières et les lamentations de l'homme mûr se heurtent à la jeunesse inexorable, la cruauté d'Agnès apparaît là inconsciente, empruntant encore plus de force à sa douceur et à sa naïveté. M^{lle} de France a plu tout de suite par sa grâce, sa gentillesse, le timbre frais de sa voix. Elle a cherché à faire vivre son rôle et s'est préoccupée — ce dont nous la remercierons — de modifier les traditions au coin desquelles on la guettait. Ainsi elle a osé ne pas faire un sort au fameux : « Le petit chat est mort ». Loin de prendre un temps pour lancer dans le silence, comme un effet préparé, l'hémistiche légendaire, elle l'a fondu dans le dialogue, d'un air vif et intéressé, comme un événement certes de premier plan, mais auquel il convient de n'apporter que l'importance qu'il mérite. Les gens qui n'étaient venus que pour entendre cette phrase ont peut-être été déçus, mais l'interprétation y gagne en justesse et l'effet en est charmant. La débutante fut fêtée

pour ses qualités personnelles. La Providence veille sur les destinées de nos théâtres classiques : elle nous donne une ingénue tous les cinq lustres pour la gloire perpétuée de Molière, de Musset, et même d'Erckmann-Chatrion. Nous retrouverons avec plaisir M^{lle} de France dans des créations auxquelles son talent naissant prètera son charme. Elle fut intelligemment secondée par M. Desfontaines, un Arnolphe consciencieux, par M. Georges Flateau, un Alain très comique, et par M^{lle} Delmas, appétissante soubrette, — ces deux dernières nouvelles recrues odéonesques que nous aurons à juger dans des débuts plus importants. Bref, de cette réouverture nous ne pouvions que féliciter M. Antoine, qui nous ménageait, au cours de la saison commençante beaucoup de nouvelles et curieuses surprises.

15 OCTOBRE. — En matinée on donnait *M. de Pourceagnac*¹, où M. Vilbert — le Vilbert du café-concert — jouait de façon charmante le rôle de Pourceagnac. M. Antoine s'était chargé lui-même de la conférence où il expliquait les motifs de son intéressante tentative.

18 OCTOBRE. — Première représentation d'*Un Soir*, comédie en trois actes de M. Gabriel Trarieux², et des *Plus beaux jours*, comédie en trois

1. DISTRIBUTION. — Julie, M^{lle} Didier. — Nérine, M^{lle} Barjac. — Lucette, M^{lle} Sylviac. — Pourceagnac, M. Vilbert. — Oronte, M. Bacqué. — Eraste, M. Maupré. — Sbrigani, M. Coste. — Premier médecin, M. D'Inès. — Deuxième médecin, M. Desfontaines. — Un apothicaire, M. Jean d'Yd. — Un paysan, M. Stephen. — Premier Suisse, M. Gay. — Deuxième Suisse, M. Dabus. — Un exempt, M. Person-Dumaine.

2. DISTRIBUTION. — Villars, M. Desjardins. — André, M. Grétilat. — Amédée Houvette, M. Flateau. — le petit Marc, petite Anne. —

actes de M. G.-A. Traversi, traduction de M^{lle} Jeanne Darsenne¹. — *Un Soir* est-il la meilleure œuvre théâtrale qu'ait signée l'auteur de la *Dette* et de l'*Alibi*? Peut-être. En tous cas, M. Gabriel Trarieux a trouvé une situation dramatique assez hardie pour faire une chose franchement belle du second acte de la pièce que nous allons vous brièvement conter. Sabine Villars est la seconde femme d'un commandant de marine, qui, d'un premier mariage, eut une fille déjà grande, puisque, dès le début, nous la trouvons conversant avec son fiancé. En allant à Plombières, Sabine est passée par Paris, elle y a vu un jeune homme pendant un court espace de temps qui a suffi pour que tous deux échangeassent un de ces regards qui vous attachent pour la vie... Puis, afin de se distraire en route, elle a lu un roman — fatalité! — et s'est prise d'admiration pour l'auteur. Cet auteur est précisément le jeune homme au regard foudroyant qu'elle a rencontré à Paris, et qui plus est — oh! oh! — le fiancé d'Antoinette, la fille du marin. Et comme il vient faire sa cour, elle profite d'une absence de son mari pour se donner à lui presque sans provocation. Que vont faire

Achmet, M. J. Ti. — Sabine, M^{lle} Vera Sergine. — Antoinette, M^{lle} Colonna Romano. — Mathilde Houvette, M^{lle} Kerwich. — Miss Clarke, M^{lle} Rosay.

1. DISTRIBUTION. — Comtesse Marguerite de Guenne, M^{me} Grumbach. — Yvonne, M^{lle} Sylcie. — Pierrette de Ladanne, M^{lle} Cassiny. — Madame Fanny, M^{lle} Barsange. — Jeanne, M^{lle} Sylciac. — Louise, M^{lle} De France. — Comte Lucien de Nantais, M. Cooper. — Duc de la Lauredaye, M. Numès. — Comte André, M. Vargas. — Maître Lajudais, M. Chambreuil. — Gaston de la Morizière, M. Flateau. — Paul Tarraud, M. Gay. — Isidore, M. Bacqué. — Pierre, M. Jean d'Yd.

maintenant les deux coupables? André propose à Sabine de fuir avec lui. Sabine accepte ;, mais aussitôt qu'elle revoit son mari, elle ne peut s'empêcher de lui confesser sa faute — c'est le *Supplice d'une femme* — et de lui avouer toute la folie fatale et irrésistible de son amour. — « Défend-moi, lui crie-t-elle. Garde-moi. Attache-moi, s'il le faut, mais empêche-moi de céder à ce qui me domine et m'emporte. Empêche-moi de partir... » — « Créature de Dieu, prêchait le Montaiglin de *Monsieur Alphonse*, être vivant et pensant qui as failli, qui as souffert, qui te repens, qui aimes et qui implores, où veux-tu que je prenne le droit de te punir? ». Le commandant de M. Trarieux suit l'exemple que lui a donné celui de Dumas — ils sont tous ainsi dans la marine! — il pardonne à sa femme, mais il déclare à sa fille que son mariage avec le romancier ondoyant et divers est désormais impossible. Or, l'enfant a été élevée par lui dans le mépris de l'imagination et le culte de la volonté; elle prouvera qu'elle a profité de ses leçons en affirmant qu'au risque de ne plus jamais revoir son père, qui part avec sa femme pour de lointains pays, elle épousera quand même le doux ami de Sabine. Quel ménage sera celui de ladite Antoinette? Voilà ce que ne nous a pas laissé soupçonner le dénouement, un peu trop sommairement traité, de la pièce applaudie. M^{lle} Véra Sergine a retrouvé son vif succès du *Grand Soir* en jouant d'une façon tout à fait remarquable la vigoureuse scène de l'aveu. M. Desjardins a fort habilement incarné l'indulgent

officier de marine. Mais, s'il nous plut de voir la douceur et aussi la vaillance d'Antoinette dûment personnifiées en M^{lle} Colonna Romano, nous regrettâmes vraiment que M. Grétilat n'ait rien fait pour atténuer la brutalité de son rôle de séducteur. — Le drame noir de M. Gabriel Trarieux était gaiement suivi d'une sorte de vaudeville, signé d'un écrivain très populaire en Italie, M. Giannino Antona Traversi — Giannino, comme l'appellent familièrement ses compatriotes — ingénieusement adapté par M^{lle} Darsenne, qui déjà traduisit pour la même scène *Comme les Feuilles*, de Giacosa. « Les plus beaux jours » dont il est parlé dans ces trois actes au titre ironique, ce sont ceux des fiançailles. On dit communément aux jeunes filles que c'est l'époque la plus délicieuse de leur existence. M. Traversi a voulu leur montrer qu'il y a des ombres — et comment ! — au tableau souriant qu'on leur présente. Les beaux-parents se disputent à propos du contrat, de l'exposition du trousseau, de la cérémonie même du mariage ; les bonnes petites amies envoient des lettres anonymes ; les fiancés eux-mêmes finissent par s'énerver et se dire des choses désagréables. Ce serait la rupture, si la bienveillance de l'auteur ne raccommo- dait aimablement les choses. Comédie légère agréablement écrite à la manière de Picard et d'Andrieux, et gentiment émaillée de jolis mots, pas tous inédits. Ainsi avons-nous retrouvé avec plaisir le fameux : « Mais on ne parle donc que de ma mort là-dedans » de Péponet, lisant, dans les *Faux Bonshommes*, le contrat de mariage de sa fille. Et

aussi la célèbre réponse au monsieur qui s'attriste de vieillir : « C'est cependant le seul moyen de vivre longtemps ! » La pièce était gaiement enlevée dans le mouvement qui lui convenait. M. Cooper a rendu avec beaucoup d'aisance et de verve le personnage d'un bon oncle viveur et parfois gaffeur. Et la façon dont M. Duquesne a dessiné en charge une silhouette de vieux duc maniaque, solennel et quinteux, nous montre qu'une nouvelle voie, celle des comiques, s'ouvre désormais à l'inoubliable Napoléon de *Madame Sans-Gêne*. M. Chambreuil était, dans le style classique, un fort plaisant notaire. M^{lle} Sylvie exprimait délicieusement tous les ennuis, toutes les déconvenues de la plus charmante des fiancées.

27 OCTOBRE. — Une conférence de M. René Fauchois qui précédait *Iphigénie en Aulide* de Racine, représentée en matinée, donnait lieu à de violents incidents. M. Fauchois, attaquant le régime de l'époque et rappelant les scandales de l'affaire des poisons, critiquait le théâtre classique, de telle sorte que des sifflets et des clameurs l'interrompaient, et qu'il devait finir sa causerie devant un public, debout, protestant et criant. — Huit jours après (13 novembre), la conférence, répétée, de M. Fauchois, était troublée par des « camelots du roi », qui au cri de « Vive Racine ! » s'élançaient sur la scène et voulaient se jeter sur le conférencier qui parlait sévèrement de l'auteur d'*Iphigénie en Aulide*.

7 NOVEMBRE. — M. Félix Galipaux (en représentation) est dans les *Fourberies de Scapin* un Scapin de verve étourdissante.

10 NOVEMBRE. — *Le menteur*, qui, dans sa totalité, avait depuis longtemps disparu du répertoire, était donné intégralement, et interprété avec talent par MM. Maupré, Denis d'Inès, Chambreuil, Courier, M^{mes} Devilliers, Didier et Barsange. Le public faisait fête à M. Léo Claretie, qui parlait avec tact et délicatesse de Pierre Corneille.

12 NOVEMBRE. — *Vieil Heidelberg*, de Meyer-Foerster, reparaisait sur l'affiche, qu'il tenait pendant plusieurs jours avec de fructueuses recettes ¹.

24 NOVEMBRE. — Une très belle matinée de *Zaïre*, remarquablement interprétée par M^{lle} Gilda Darchy et M. Joubé, était précédée d'une excellente conférence de M. Ernest-Charles.

8 DÉCEMBRE. — A ses matinées du jeudi, M. Antoine reprenait les *Trois Sultanes*, que nous avons vues il n'y a pas longtemps au Théâtre-Français, merveilleusement jouées par M^{lle} Marie Leconte. C'est un fort joli spectacle que la célèbre pièce de Favart, précédée d'une suggestive conférence de M. Charles Martel, toute bourrée des plus amusantes anecdotes. Les *Trois Sultanes* sont, à notre avis, le meilleur conte de Marmontel, celui

1. — On inaugurait au foyer du théâtre, un beau médaillon en terre cuite de la tragédienne Agar, offert à l'Etat par M. de Royaumont. MM. Camille Le Senne, Cognard, de Royaumont, Augustin Thierry et de Gourcuff prenaient successivement la parole pour rappeler la glorieuse carrière de l'artiste disparue. M. Joubé disait ensuite les strophes composées par Armand Silvestre au lendemain de la mort d'Agar. Un sonnet de M. Gustave Rivet, récité par M^{lle} Zorelli, terminait cette touchante cérémonie, à la suite de laquelle la plupart des assistants se rendaient au cimetière Montparnasse pour déposer des fleurs sur la tombe de la regrettée tragédienne.

du moins où il y a le plus d'originalité et d'agrément. Favart avait assez de talent pour ne pas se servir du bien d'autrui sans y mettre du sien, et sa pièce pétille d'esprit. On ne peut pas dire qu'il soit déplacé, car sans esprit — l'esprit qui est fait pour plaire — le « petit nez le mieux retroussé ne renverserait pas les lois d'un empire ». Une coquette Française dans le sérail de Constantinople est un personnage très piquant, présenté dans la situation la plus neuve et la plus originale. N'est-il pas plaisant d'entendre une jolie femme faire valoir les prétentions de son sexe dans des lieux où le sexe est esclave et ne sait qu'obéir? N'est-ce pas une étrange doctrine que celle de la galanterie et des droits des femmes, dans un pays où les femmes sont des machines et des automates qui se meuvent au gré des caprices d'un maître? C'est le grand Soliman subjugué par une petite étourdie, l'empire des Ottomans bouleversé par un nez retroussé; l'histoire de la coquetterie n'a point d'époque plus glorieuse. Favart doit beaucoup, cela va sans dire, et même presque tout à Marmontel; mais il y a toujours un très grand mérite à savoir ajuster un joli conte à la scène. La pièce est conduite avec art; les caractères sont d'une touche très fine et très brillante: un empereur qui périt de langueur et d'ennui au milieu de cinq cents femmes, qui cherche l'amour et le sentiment et ne trouve qu'intrigue et bassesse; un cœur qui s'irrite de ne pas rencontrer d'obstacle à ses désirs: voilà de quoi nous consoler de n'avoir pas de sérail et de n'être pas des sultans; on envie quelquefois le destin de

ces fiers musulmans environnés d'esclaves charmantes, dévouées à toutes leurs fantaisies ; on s'imagine qu'ils nagent dans « un torrent de volupté », tandis qu'ils bâillent et s'endorment dans une profonde léthargie. Soliman a l'âme d'un petit maître français : une femme qui se vend n'a plus de prix à ses yeux, et le plaisir d'aimer n'est plus pour lui que l'honneur de vaincre. Roxelane est une coquette du genre le plus distingué ; elle réunit la raison avec la folie, le sentiment avec la gaieté, la grandeur d'âme avec la frivolité, un courage héroïque avec toutes les grâces et les petites minauderies de son sexe : c'est ce mélange extraordinaire qui donne à son caractère beaucoup d'éclat et d'intérêt ; ce rôle est difficile à bien jouer ; il faut être actrice supérieure pour rendre les nuances d'une pareille physionomie : ne nous étonnons point que M^{lle} Lantelme, qui fut dernièrement, avec tant de naturel, la petite théâtreuse du *Marchand de Bonheur*, n'y ait point complètement réussi du premier coup... MM. Grétilat, Denis d'Inès, M^{mes} Barjac et Didier, étaient les excellents partenaires de M^{lle} Lantelme. On applaudissait la danse de M^{lle} Napierkowska.

10 DÉCEMBRE. — M. Antoine inaugurait ses représentations mensuelles de pièces inédites, en dehors de son spectacle courant, par une œuvre remarquable qui était un régal pour tous les lettrés, j'entends, pour les purs lettrés qui s'appliquent à rechercher au théâtre ce que le public — celui-ci demande avant tout qu'on lui serve à la scène une œuvre qui soit du théâtre — risquerait d'appré-

cier imparfaitement. C'est pour la critique une noble besogne que de louer de telles œuvres. Encore faudrait-il ne pas aller trop loin. A propos des *Affranchis* on a crié au chef-d'œuvre ; on a dit que l'auteur était un génie. Prenons garde que le génie demande à être consacré. Nous ne nous risquerions pas à porter un jugement aussi net sur une seule audition. Les *Affranchis* ne peuvent, à notre avis, s'imposer à la scène dans toute leur éclatante beauté. Pourquoi ? Parce que c'est du théâtre livresque. Tous les personnages parlent le même langage, car l'auteur est toujours en scène : c'est une conférence dialoguée. Tous émettent des pensées profondes dont la valeur échappe par la rapidité du débit ; on aimerait pouvoir arrêter l'acteur et lui dire : « Recommencez », comme on tournerait la page d'un livre pour appliquer sa réflexion sur un passage encore incompris. La pièce avait déjà paru dans une édition de la *Vie heureuse*. Nous nous expliquons l'enthousiasme de ceux qui l'avaient ainsi déchiffrée. Le sujet est d'une philosophie élevée : au choc des consciences il prend un effet tragique. Un être humain a-t-il le droit de s'affranchir des préjugés et des devoirs imposés par une société étroite, alors « que la vie tient entre le berceau et la tombe » et que la loi de la Vie ordonne l'épanouissement de cet être ? Problème ardu et complexe que M^{lle} Lenéru examina et résolut avec maîtrise, éclairant sa thèse de toute la lumière de ses études et de sa réflexion. Elle a imaginé un professeur, Philippe Alquier, qui révolté contre les conventionnelles

notions du bien et du mal, établit crânement qu'il faut vouloir tous ses vœux, et que nos passions « seules sont les messagères véridiques de la vie ». Et il affirme encore plus cette volonté nécessaire quand il ajoute : « que notre adresse, notre élan, notre persévérance à suivre ces passions sont la seule mesure de la force, de la valeur, de l'âme en nous ». Ainsi affranchi, il se trouve en face d'une jeune fille, Hélène, qu'on avait destinée à prononcer ses vœux religieux, mais qui frémit de l'ardeur de vivre. Sa nature de chrétienne l'attire vers la haute intellectualité de Philippe. Est-ce l'amour qui les lie ? Peut-être. Mais un amour très chaste et très pur qui n'inspire à Philippe aucun remords, vis-à-vis de sa femme Marthe. Il est marié, en effet, à une femme épousée sans amour, qui n'est qu'une honnête compagne, une excellente mère. Elle voit l'attirance produite par les qualités morales d'Hélène sur l'esprit de son mari, dont le cerveau a toujours plané au-dessus des réalités banales, et elle se lamente, elle regrette que l'homme qu'elle aime ne soit pas emmené vers cette jeune fille par un élan passager des sens. Ainsi aurait-elle l'espoir de le reconquérir, tandis qu'elle constate l'union de leurs cerveaux plus profonde. Dans la lutte de cette sorte engagée se précise chez ces affranchis l'idée particulière du devoir. Il est pour eux subordonné à la modification, à la transformation en beauté de l'être, à toute l'extension morale qu'il faut obtenir de la vie, dégagé des liens sociaux qui en retardent la perfection. Et Philippe est convaincu que la moralité réelle réside dans cette

course en avant, en dépit des victimes « conventionnelles » qu'il pourra laisser derrière lui. Car il s'est affranchi également de tout ce qui fait notre esclavage, de l'amour bourgeois, conjugal et paternel. Hélène cependant pressent les dangers de cette vie vers un avenir aussi large. Elle n'a pas le droit de bouleverser les existences, et en cela elle est retenue par une éducation religieuse et mystique. Ce sont ces idées, nourries dans l'atmosphère du couvent et momentanément voilées par l'ardeur de vivre, que ressuscite l'abbesse qui la guette. Hélène ne se sent plus la force de lutter, ni de préférer au sacrifice qu'on lui impose l'amour d'un homme pour qui elle n'est pas la seule femme. Marthe, épouse et mère, l'emporte malgré elle, sans qu'elle le sache même, par le seul fait qu'elle était là, entre eux deux. Ainsi le dénouement est plus « de tous les jours », plus terre à terre que ne le faisait prévoir un sujet aussi élevé. C'est que nous ne sommes pas, quoi que nous fassions, des surhommes. Et au début de sa pièce, l'auteur nous l'avait fait prévoir — ceux qui veulent « s'affranchir » diraient : « nous l'avait fait craindre » — en faisant affirmer par un de ses personnages : « On n'agit jamais comme on pense ; on n'agit pas même comme on veut, on agit comme on peut ». Là réside au fond la vraie philosophie. Si l'œuvre, en quelques points superbe, de M^{lle} Maria Lenérue, n'obtient pas le nombre de représentations que mérite sa valeur de pensée et de style, au moins le directeur de l'Odéon pourra-t-il être fier d'avoir mis en lumière un des « livres » les plus remar-

quables en idées supérieures et en philosophie profonde. Les *Affranchis* furent nettement interprétés par M^{mes} Sylvie, Gilda Darchy, Ventura, MM. Desjardins et Desfontaines qui, tous, trouvèrent de beaux accents tragiques dans l'émotion et la simplicité. — En matinée, on avait joué le *Médecin malgré lui*, où M. Dranem s'était fait applaudir sous les traits de Sganarelle. La représentation était précédée d'une conférence de M. Tristan Bernard.

22 DÉCEMBRE. — *Roméo et Juliette* de Shakespeare, traduction de M. Louis de Gramont, musique de Berlioz¹. — C'est dans le conteur italien Bandello, qui, lui-même, avait emprunté à Luigi do Porto, que Shakespeare puisa les éléments de *Roméo et Juliette*. L'amour des deux enfants ne séduisit pas, seul, le tragique anglais : il trouva dans la haine des Montaigus et des Capulets un sujet d'actualité. Un siècle avait passé depuis que Henri Tudor, comte de Richemond, avait terminé par la défaite et la mort de Richard III à Bos-

1. DISTRIBUTION. — Juliette, M^{lle} Ventura. — Le Prologue, M. Desjardins. — Le prince de Vérone, M. Grétilat. — Paris, M. Flateau. — Montaigu, M. Gay. — Capulet, M. Desfontaines. — Un parent de Capulet, M. Fontenoy. — Roméo, M. Joubé. — Mercutio, M. Vargas. — Benvolio, M. Maupré. — Tybalt, M. Person-Dumaine. — Frère Laurence, M. Chambreuil. — Balthazar, M. Quillot. — Frère Jean, M. Dubus. — Samson, M. Jean d'Yd. — Grégoire, M. Dumont. — Pierre, M. Stephen. — Abraham, M. Courrier. — Un apothicaire, M. Denis d'Inès. — Dame Montaigu, M^{lle} Barsange. — Dame Capulet, M^{lle} Kerwich. — La nourrice de Juliette, M^{lle} Barjac.

Le programme musical suivant était exécuté par l'orchestre et les chœurs d'Edouard Colonne sous la direction de M. Gabriel Pierné :

Première partie : Tumulte. — Roméo seul. — Tristesse de Roméo. — Concert et bal. — Grande fête chez Capulet. — Scène d'amour.

Entr'acte : Scherzo de la *Reine Mab*.

Deuxième partie : Convoi de Juliette. — Musique de scène.

wort la sanglante guerre des Deux-Roses. Pendant trente ans, de 1455 à 1485, les York et les Lancastre, ces deux branches de la famille royale des Plantagenêts, modernes Montaigus et Capulets, s'étaient disputé la couronne d'Angleterre et avaient couvert leur pays de massacres et de ruines. Le souvenir n'y était point effacé. Le comte de Richemond, devenu Henri VII, épousant, lui, le dernier Lancastre, Elisabeth, héritière d'York, pour éteindre par cette union la rivalité des deux maisons, n'est-ce pas Roméo s'unissant à Juliette ? L'intérêt de ces haines héréditaires a disparu pour nous ; l'histoire d'amour seule est restée. M. Louis de Gramont nous a donné, avec infiniment de souplesse et de fidélité, et suivant le texte anglais, soit en simple prose, soit en vers libres, ou en vers rimés, une traduction intégrale de l'œuvre célèbre. Et, grâce à l'ingénieux procédé déjà heureusement employé pour *Coriolan*, nous avons vu rapidement — très rapidement — défiler les vingt-quatre tableaux de la pièce. Un seul décor en trois parties : la maison des Capulet. A gauche, le balcon de Juliette qui domine le jardin ; à droite, la rue. Le centre, seul, change. Il représente la porte de la maison, la chambre de Juliette, ou la cellule de frère Laurence. A la fin pourtant, la maison disparaît, et nous voyons, préparés derrière le rideau, une rue de Mantoue, puis le cimetière, avec le tombeau de Juliette. Cela va vite, très vite, et cependant — oserons-nous le dire ? — le drame paraît un peu long, chargé de détails puérils et inutiles que peut-être on eût pu nous

épargner : tel le rôle du clown — ce clown que Shakespeare devait mettre dans toutes ses premières pièces, suivant le goût du temps, pour faire rire le public après l'avoir fait pleurer, et pour lequel M. Antoine avait voulu engager Footitt... Mais qu'importe si l'on retrouve dans la belle traduction de M. Louis de Gramont cette flamme, cette vie intense que l'on observe à la lecture de l'original ! Ce qui caractérise l'œuvre du grand poète, c'est l'emportement de la passion qui est toute extérieure et qui ne fait aucun effort pour se cacher. Les personnages sont simples, ils obéissent aveuglément à leur tempérament ; ce sont des gens de premier mouvement, tels qu'ils apparaissent aux temps primitifs, aux époques de troubles, où les appétits se déchainent sans frein. Ce sont des personnages du quinzième siècle anglais ou du quatorzième siècle italien, Et, comme dit un commentateur : « La réflexion n'a pas plus de part dans leurs diverses passions qu'elle n'en a dans l'amour des deux enfants. A peine ont-ils pensé une chose qu'elle est exécutée. Mercutio est comme enivré de sa verve ; il est le possédé, non le possesseur de son esprit. Les violences de Tybalt sont soudaines comme des bonds de tigre, les brutalités du vieux Capulet sont immodérées et irréfléchies... » Ce qui distingue les créations du poète, c'est la fougue, la jeunesse, l'ardeur, l'ivresse d'amour, le besoin de vivre et d'agir au printemps de la vie. M^{lle} Ventura — encore qu'elle soit inégale — a souvent personnifié avec bonheur cette Juliette de quatorze ans qui aime avec toute

la fougue de sa jeunesse, avec son sang d'Italienne. M. Joubé (au prénom romantique de Romuald) a toujours sa voix généreuse, mais il manque de diction et aussi de distinction en Roméo. M. Vargas, le seul vraiment « shakespearien » de tous les interprètes, est charmant dans Mercutio, plein de légèreté, de gaieté, d'entrain et d'émotion ; il y a obtenu beaucoup de succès, et un succès mérité. N'oublions pas M^{lle} Barjac — la Chimène du *Cid* ! — qui, sans aucune coquetterie, a très curieusement composé la figure de la nourrice. Et disons la saisissante impression d'art que laisse, « sous » la pièce, la musique d'Hector Berlioz, si somptueusement belle et si douloureusement prenante, qu'exécute, magistralement conduit par M. Gabriel Pierné, l'admirable orchestre Colonne.

TABLEAU.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1 ^{re} représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
<i>Comme les Feuilles</i> , comédie.....	4	»	43
<i>La Farce du Chaudronnier</i>	1	»	25
<i>Les Femmes savantes</i> , comédie en vers.	5	»	3
<i>Pylade</i> , comédie en vers.....	1	»	1
<i>Turcaret</i> , comédie.....	5	»	3
<i>Les Plaideurs</i> , comédie en vers.....	3	»	5
<i>Phèdre</i> , tragédie.....	5	»	4
<i>Les Fourberies de Scapin</i> , comédie.....	3	»	12
<i>Horace</i> , tragédie.....	5	»	2
<i>Chatterton</i> , pièce.....	3 a. 4 t.	»	4
<i>Le Chandelier</i> , comédie.....	3 a. 9 t.	»	1
* <i>La Maison</i> , à-propos en vers.....	1	23 janv.	2
<i>Petite Femme</i> , comédie.....	1	»	16
<i>Phèdre et Hippolyte</i> , tragédie.....	5	»	2
<i>L'Arlésienne</i> , pièce.....	5	»	24
<i>Les Précieuses ridicules</i> , comédie.....	1	»	9
<i>George Dandin</i> , comédie.....	3	»	3
* <i>Antar</i> , pièce en vers.....	5	12 février	70
* <i>Lazare le Pâtre</i> , drame.....	5	19 février	7
<i>Le Légataire universel</i> , comédie.....	5	»	4
<i>Florise</i> , comédie en vers.....	4	26 février	2
<i>Les Danicheff</i> , drame.....	4	»	1
* <i>L'École des ménages</i> , tragédie bourgeoise	5	12 mars	7
<i>Le Vray mystère de la Passion</i>	5	»	3
<i>L'Assomption d'Hannelé Mattern</i> , pièce de rêve.....	2 tabl.	»	3
<i>Manette Salomon</i> , pièce.....	1 pro. 8 t.	»	4
<i>Le Malade imaginaire</i> , comédie.....	3	»	4
<i>Le Cid</i> , tragédie.....	5	»	2
* <i>Coriolan</i> , pièce.....	29 tabl.	21 avril	16
* <i>Le Candidat</i> , pièce.....	4	30 avril	1
* <i>Mademoiselle Molière</i> , pièce en vers....	4	10 mai	5
<i>Andromaque</i> , tragédie.....	5	»	2
<i>Athalie</i> , tragédie.....	5	»	2
<i>Charles VII chez ses grands vassaux</i> , dr.	5	»	1
* <i>Thérèse Raquin</i> , drame.....	4	21 mai	9
<i>La Bigote</i> , pièce.....	2	»	4
* <i>Les Corbeaux</i> , pièce.....	4	4 juin	20
<i>Cinna</i> , tragédie.....	5	»	1
<i>Les Deux Génies</i> , à-propos.....	1	»	1
<i>L'École des femmes</i> , comédie en vers....	5	»	3
<i>Cavalleria Rusticana</i> , pièce.....	1	»	21

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1 ^{re} représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
<i>Monsieur de Pourceaugnac</i> , comédie...	3	»	10
* <i>Les plus beaux jours</i> , comédie.....	3	15 oct.	24
* <i>Un Soir</i> , comédie.....	3	18 octob.	22
<i>Iphigénie en Aulide</i> , tragédie.....	5	»	3
<i>Le menteur</i> , comédie.....	5	»	2
<i>Viell Heidelberg</i> , pièce.....	5	»	34
<i>Zaire</i> , tragédie.....	5	24 nov.	2
<i>Les Trois Sultanes</i> , comédie en vers....	3	8 déc.	9
* <i>Les Affranchis</i> , pièce.....	3	10 déc.	5
* <i>Roméo et Juliette</i> , drame.....	»	22 déc.	11
<i>Le Médecin malgré lui</i> , comédie.....	3	»	4



THÉÂTRE DU GYMNASÉ¹

Deux pièces nouvelles seulement, la *Vierge folle* de M. Henry Bataille, qui pendant de longs mois occupera l'affiche, et la *Fugitive*, de M. André Picard, constitueront avec une reprise estivale de *Miquette et sa mère*, de MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet, l'histoire du Gymnase en l'année 1910, que commençaient *Pierre et Thérèse*, de M. Marcel Prévost, puis la *Rampe*, de M. Henri de Rothschild².

25 FÉVRIER. — Première représentation de la *Vierge folle*, pièce en quatre actes, de M. Henry Bataille³. — La *Vierge folle* emprunte son titre à

1. Directeur : M. Alphonse Franck ; secrétaire général : M. René Céliier.

2. M. Janvier y avait repris le rôle de Lemercier, créé par M. Dieudonné.

3. DISTRIBUTION. — Marcel Armaury, M. Dumény. — Duc Amédée de Charance, M. André Calmettes. — L'abbé Roux, M. Armand Bour. — Gaston de Charance, M. Roger Monteaux. — Secrétaire d'Armaury, M. Bouchez. — Un portier d'hôtel, M. Henry Dieudonné. — Un garçon d'hôtel, M. Honoré Legrand. — Fabien (concierge), M. Berthault. — Secrétaire du duc de Charance, M. Pierre Labrousse. — 2^e garçon d'hôtel, M. Barklett. — Un valet de Charance, M. Lafferrière. — Un maître d'hôtel, M. Julien Teb. — Un garçon de chambre, M. Guesdon. — Un chasseur, M. Desfossé. — Fanny Armaury, M^{me} Berthe Bady. — Duchesse Gabrielle de Charance, M^{me} Juliette Darcourt. — Diane de Charance, M^{lle} Monna Delza. — Ketty, M^{lle} Hélène Copernic. — Lucy, M^{lle} Geneviève Valois.

M^{lle} Monna Delza, momentanément souffrante, dut abandonner pendant quelques jours le rôle de Diane de Charance, et fut remplacée par M^{lle} Simone Frévalles, qui sut y faire preuve de brillantes qualités dramatiques.

la parabole de l'Évangile : « l'image de ces vierges
« qui ont usé imprudemment toute l'huile de leurs
« lampes, et qui, pour cela, ne seront pas invitées
« au banquet et ne verront pas la face de l'Époux ».

Diane de Charance a allumé trop tôt la lampe nuptiale ; elle s'est laissé séduire par la notoriété, par l'éloquence, par la tendresse même d'un avocat célèbre, Marcel Armaury. Sa faute est brusquement révélée à ses parents, qui s'indignent et l'accablent. Le duc de Charance a fait venir en hâte la femme de l'avocat, Fanny, qui est une amie de la maison, et brutalement il lui dévoile la vérité. La révolte de la pauvre femme, son indignation sont d'un mouvement superbe, et le couple ducal, malgré l'intérêt que devrait exciter son malheur, fait ici, disons-le, piètre figure. La sympathie réelle à laquelle ils ont droit s'atténue devant leur dureté présentée avec quelque complaisance : ces parents ne sont-ils pas prêts à exiler la fautive dans quelque couvent de l'étranger ; ne s'approprient-ils même pas à trancher, par manière de mortification, la chevelure d'or dont elle est justement fière... Diane a promis d'aller au couvent. La vérité, nous le voyons au second acte, est qu'elle s'est enfuie et qu'elle a rejoint Marcel dans le cabinet d'avocat qui lui sert de garçonnière : tous deux sont décidés à partir ensemble... quand Fanny, instruite, par une lettre anonyme, survient brusquement. L'avocat a eu le temps de faire cacher la jeune fille dans une pièce voisine, mais Fanny, qui a surpris le secret de sa présence, a rendu celle-ci prisonnière... Quelques instants plus

tard, après avoir, sans paraître le chercher, essayé de faire comprendre au mari toute l'importance de l'acte qu'il médite. en présence même du frère de la victime, amené là par un adroit artifice, Fanny rendra généreusement cette clef à Armaury, le laissant ainsi maître de sa décision. et c'est la situation du *Risque* que nous présentait dernièrement M. Romain Coolus. Fanny, joueuse sublime, a mis sa vie sur une seule carte... Que va faire Marcel? se demande-t-elle angoissée... Hélas! la porte cochère bat lourdement et l'on entend ronfler une automobile : les amants sont partis... Alors éclate la fureur de Fanny, exaltée par celle de Gaston de Charance que vient d'affoler cette soudaine révélation. L'acte suivant nous mène en Angleterre, où nous retrouverons tous les personnages du drame : d'abord à Greenwich, dans un hôtel des environs de Londres, où Fanny est venue retrouver Marcel. Et — c'est sans doute la scène capitale de cette belle pièce — nous la voyons, humblement, supplier son mari de ne pas oublier qu'elle l'aime, et de lui promettre qu'il reviendra à elle, si jamais il était malheureux. Ah! que M^{me} Berthe Bady s'est affirmée là grande artiste!... Cependant Gaston de Charance a juré de tuer Armaury : il rôde dans l'hôtel où celui-ci s'est réfugié avec Diane. Au milieu de la nuit, Fanny vient l'avertir du danger. Alors, devant la jeune fille, la pauvre femme montre encore son abnégation douloureuse. Et satisfaite de se savoir « la plus aimée », accablée par l'ineffable supériorité de sa rivale, Diane saisit le revolver dont tout à

Pheure son frère menaçait le ravisseur, et se tue, quittant ainsi la vie au milieu d'un rêve radieux... « C'était une pauvre petite fille ! » dit d'elle Armaury, tout comme de la Mélisande de Mæterlinck. Tel est le drame. Ajoutons qu'il est purement écrit par un poète, dans une langue merveilleuse, avec une sensibilité telle, que nous avons tous senti une émotion profonde. L'auteur prêche « le droit à l'amour », c'est entendu, mais en face de deux êtres qui ne cherchent que le bonheur, foulant aux pieds le devoir, il a dressé une figure sublime de dévouement, et c'est par là que son œuvre, si vraiment humaine, comptera parmi les plus belles. Le triomphe en a été salué par d'enthousiastes et justes applaudissements, et déjà l'on a parlé de la candidature de M. Henry Bataille à l'Académie — qui commencera, nous en voulons conserver le ferme espoir, par admettre en son sein le véritable inventeur du « théâtre d'amour », Georges de Porto-Riche. M^{me} Berthe Bady nous a tous remués au delà de toute expression, et telle fut la puissance de son talent, qu'elle sut arracher aux plus rebelles des cris de sincère admiration. Et voilà déjà digne de la vedette — cette fameuse vedette qui parfois soulève de regrettables et ridicules conflits — M^{lle} Monna Delza, la plus exquise et la plus amoureuse des « vierges folles ». A M. Dumény était dévolu le rôle, plutôt vilain, du séducteur de M^{lle} Diane de Charance : il s'est acquitté de l'ingrate tâche avec la maîtrise que vous lui connaissez. Puis il faut louer M. André Calmettes,

M. Armand Bour et M^{me} Juliette Darcourt, pour l'autorité, l'adresse et le naturel qu'ils ont respectivement mis dans les personnages du noble duc, du sévère abbé Roux, et de la puérile duchesse. Le triomphal succès de la *Vierge folle* se prolongera, pour une première série de représentations, jusqu'au 18 juin.

21 JUIN. — En vertu du vieux proverbe, *audaces fortuna juvat*, très bravement, ma foi ! M. Léon Poirier collectionnait les directions d'été... A la Renaissance, où sa « saison belge » réalisait, avec le *Mariage de Mademoiselle Beulemans*, des recettes folles, il ajoutait le Gymnase, où il inaugurerait, avec *Miquette et sa mère*¹, une saison « bien parisienne ». Non contente d'avoir fourni ailleurs la plus longue et la plus fructueuse carrière, l'exquise comédie de MM. de Flers et de Caillavet a triomphé devant les spectateurs d'aujourd'hui comme elle avait triomphé déjà devant ceux d'autrefois. N'est-elle pas émue et légère, spirituelle et tendre, pleine à la fois de la gaieté la plus

1. DISTRIBUTION. — Monchablon, M. *Felix Galipaux*. — Marquis de La Tour-Mirande, M. *Armand Numès*. — Lahirel, M. *Dieudonné*. — Urbain de la Tour-Mirande, M. *Ch. Dechamps*. — Pierre, M. *Dupray*. — Mongrébin, M. *Berthault*. — Le concierge, M. *H. Legrand*. — Le sous-préfet, M. *Jerville*. — Un mitron, M. *Laferrière*. — Miquette Grandier, M^{lle} *Monna Delza*. — Madame Grandier, M^{lle} *Fériel*. — Périno, M^{lle} *Claudio*. — Toto, M^{lle} *Devimeur*. — Mademoiselle Poche, M^{lle} *Marius*. — Madame Majoumel, M^{lle} *Péri-Linetat*. — Madame Michelot, M^{lle} *Croix-Meyer*. — Lili, M^{lle} *Larive*. — Toto, M^{lle} *Alice George*. — Louise, M^{lle} *Suz. Théray*.

Le rôle de M^{me} Grandier fut successivement repris par d'excellentes interprètes : M^{me} Léonie Richard et Gilberte. M. Dupray remplaça M. Dechamps dans celui d'Urbain de la Tour-Mirande. M. Jovenet, enfin, ne fut pas trouvé indigne de succéder à M. Galipaux sous les traits de Monchablon.

sincère et du sentiment le plus délicat. Il y règne une juvénile fraîcheur, un entrain endiablé et une grâce charmante. Le rire, comme il sied dans la vie, y voisine avec les larmes, mais c'est pour les effacer bien vite et n'en laisser aucune trace. Les mots abondent, de la gaminerie la plus drôle et de l'observation la plus savoureuse et la plus fine. C'est, vous le redirai-je, l'une des plus ravissantes pièces de ces deux auteurs, les mieux doués de la jeune génération, qui, déjà coutumiers de brillantes victoires, ajoutèrent depuis à leur radieuse couronne de verts lauriers ceux de *l'Amour veille* et de *l'Ane de Buridan*, du *Roi* et du *Bois sacré*... Si le succès de cette reprise a été très franc, les nouveaux interprètes — nous ne nous livrerons point, n'est-ce pas ? au vain jeu des comparaisons — en peuvent légitimement réclamer une fort bonne part. M. Félix Galipaux, hier le Merle de *Chantecler*, a été absolument remarquable dans le rôle de Monchablon. On ne saurait imaginer rien de plus plaisant et de plus bouffon — et aussi de plus mélancolique que sa conception du pauvre cabot sans génie et dévoré d'idéal. En outre, il a joué la scène où il défend le mariage aux artistes avec une gravité émue, farce encore, avec une sincérité et une sobriété de geste et d'accent, dignes d'un grand comédien, — celui qu'il fut dans Anatole de *Manette Salomon*... Encore que nous l'avons trouvée souvent trop agitée et parfois un peu maniérée, M^{lle} Monna Delza — la si jolie « Vierge folle » de M. Bataille — prête infiniment de charme et de grâce au personnage de Miquette.

La mère de Miquette, qui le croirait ? M^{me} Grandier, c'est M^{lle} Fériel, si séduisante, vraiment, que nous ne plaignons aucunement le sort de son époux, le marquis de la Tour-Mirande. M. Numès y est un vieux beau d'excellente allure. Et sur cette scène du Gymnase, où il jouait au début de sa carrière les jeunes amoureux comiques, M. Dieudonné lui donne, dans Lahirel, une parfaite réplique. N'oublions pas M. Dechamps qui tient avec autant de drôlerie que de discrétion le rôle d'Urbain. — On fêta, le 15 septembre, la centième de cette nouvelle série de représentations de *Miquette et sa mère*.

26 SEPTEMBRE. — On reprenait, à la 140^e représentation, le grand succès de la *Vierge folle*, et l'effet sur un public d'étrangers et de provinciaux était le même que devant les Parisiens, qui, tous, avaient applaudi la triomphante pièce de M. Henry Bataille. C'est, croyons-nous, ce que l'auteur de *l'Enchantement* et de la *Femme nue* a donné de plus pénétrant, de plus pathétique, et en même temps de plus vigoureux. Ajoutons que le drame est écrit par un poète dans une langue merveilleuse. Nous nous rappelons cet après-midi de répétition générale où, s'affirmant grand artiste, M^{me} Berthe Bady nous remua au delà de toute expression : telle fut la puissance de son talent qu'elle sut arracher aux plus rebelles des cris de sincère admiration. M^{lle} Monna Delza est toujours, à côté d'elle, la plus amoureuse des « vierges folles ». Et nous louerons encore M. Dumény, M. André Calmettes, M. Armand Bour et M^{lle} Fé-

riel — remplaçant M^{me} Juliette Darcourt, en ce moment-là en mer à bord du paquebot qui la ramenait de l'Amérique du Sud — pour l'autorité, l'adresse et le naturel qu'ils mettaient respectivement dans les personnages du séducteur, du noble duc, du sévère abbé Roux et de la puérile duchesse.

13 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Fugitive*, comédie en quatre actes de M. André Picard¹. — Une mère vivant sous la domination d'un lien illégitime a-t-elle bien l'autorité nécessaire pour arracher sa fille à une passion qui peut la perdre et détruire sa vie? Telle est la question autour de laquelle l'auteur de *Jeunesse*, M. André Picard, fait évoluer les quatre actes d'une pièce ingénieuse, parfois touchante, mais d'ensemble un peu gris, en dépit des belles et tragiques scènes du troisième acte. La « fugitive » ou plutôt la mère, qui avait tenté de s'évader dans l'amour pour recommencer sa vie, voit arriver le moment où sa fille lui impose un choix entre elle et le bonheur. La mère n'hésitera plus. Elle immole son bonheur et se sacrifie à sa fille : c'est, encore une fois, la *Course du Flambeau*. Avec une vertu inattaquable, Marthe Journand a été femme et mère de famille exem-

1. DISTRIBUTION. — Georges Mariaud, M. Gaston Dubosc. — Léon Ourier, M. Garry. — Antoine Journand, M. Arvel. — Edmond Denver, M. Charles Dechamps. — Princet, M. Berthault. — Préjean, M. Pierre Labrousse. — Antoinette Ourier, M^{lle} Yvonne de Bray. — Marthe Journand, M^{lle} Jeanne Cheirel. — Hélène Grouval, M^{lle} Marthe Barthe. — Mademoiselle Varinier, M^{lle} Simone Frévalles. — Madame Varinier, M^{lle} Lise Fleurie. — Madame Dhoublon, M^{lle} Louise Marquet. — Mademoiselle Dutais, M^{lle} Alice Walser. — Madame Liverdun, M^{lle} Blanche Guy.

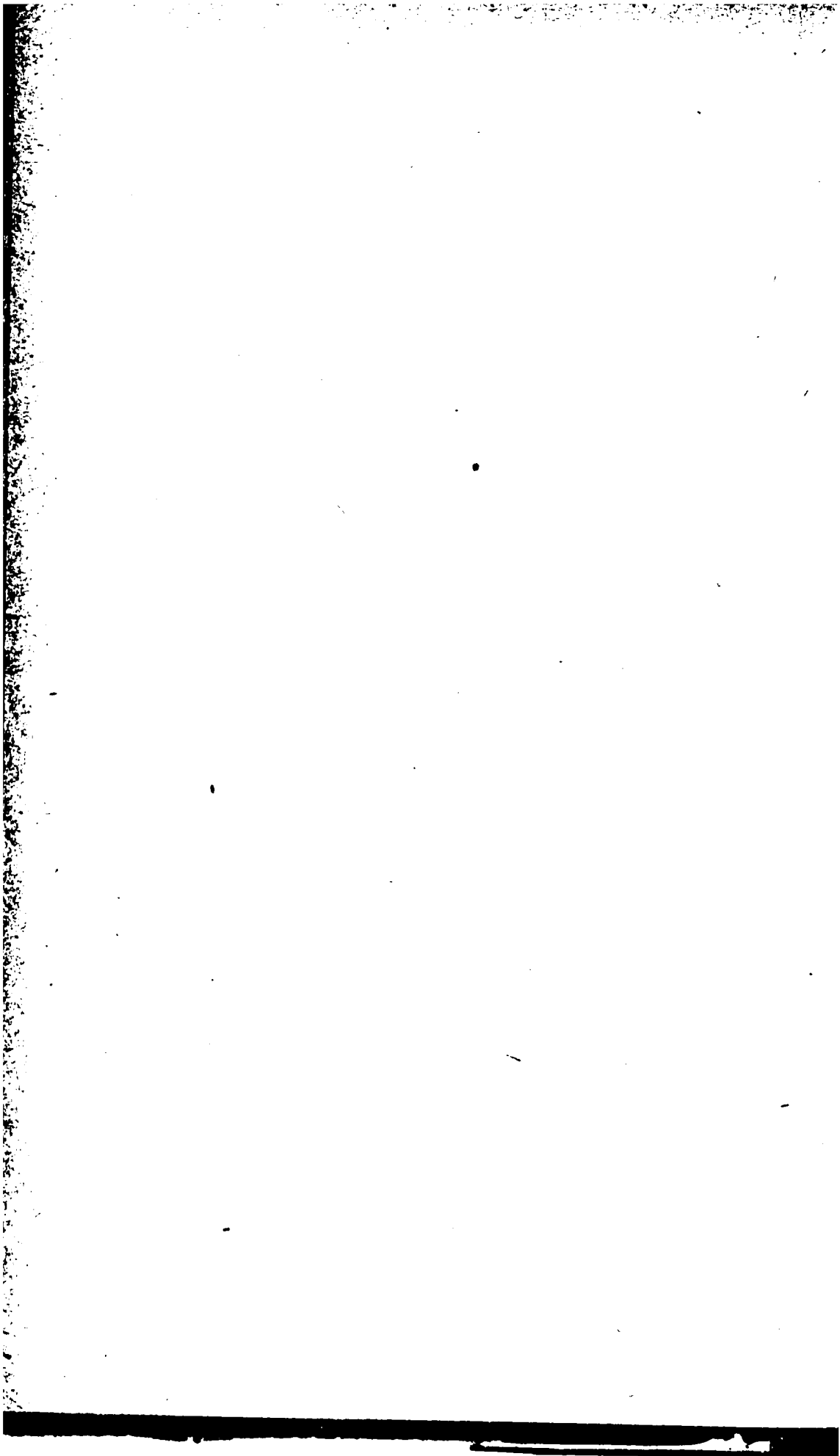
plaire. Mais les satisfactions de son esprit et de son cœur furent médiocres, sa vie a été laborieuse, sans gaieté, sans passion; après la mort du brave commerçant que fut son mari, elle dut encore soutenir de pénibles procès contre son associé. Elle a quarante ans aujourd'hui; ses deux filles sont honorablement mariées, elle est libre. Et s'estimant en droit d'ouvrir son cœur et de vivre pour elle-même, elle se donne au savant Georges Mariaud, dont l'âge est en rapport avec le sien, et qui l'épouserait certes si, seulement séparé de sa femme, il pouvait divorcer... Hélas! M^{me} Journand n'est point longue à constater combien son affranchissement est précaire : sa fille Antoinette a épousé Léon Ourier, le plus estimable, mais le moins amusant des notaires, et la jeune femme, s'ennuyant à périr, écoute avec plaisir un petit godelureau, Edmond Danver, à qui le mari se trouve bientôt obligé de fermer sa porte. Antoinette va le suivre. Ourier supplie sa belle-mère — qu'il appelle mère — d'être son alliée et de ne point laisser rompre une union qui fait sa joie; car il aime Antoinette et l'aime profondément. Et M^{me} Journand comprend que, peut-être, si elle n'était point partie il y a quelques mois, le drame intime dont souffre le ménage ne se serait pas produit. Elle allait reprendre le train pour aller passer l'été avec Mariaud; elle reste auprès de ses enfants dont elle veut raffermir le bonheur compromis. Léon et Antoinette, en effet, se réconcilient et ce sont eux qui emmènent en Suisse M^{me} Journand; Antoinette bientôt sera mère à son tour.

M^{me} Journand pourrait vivre de nouveau pour elle-même; Antoinette la supplie de ne point la quitter: elle se sacrifie; elle cessera d'être amante pour n'être plus que mère et grand'mère; la « fugitive » ne partira plus. Et sans doute, dans quelques mois, Antoinette négligera pour son enfant celle qui s'est immolée. C'est la loi terrible que, dans sa belle pièce, nous avait si éloquemment montrée M. Paul Hervieu. M. André Picard nous a prouvé, une fois de plus, qu'il était un écrivain délicat, et même, par instants, un adroit dramaturge. Le public a su apprécier les jolies qualités de la *Fugitive* et a rendu justice à ses excellents interprètes. M^{lle} Cheirel faisait M^{me} Journand. La solide et sûre comédienne que vous savez était-elle bien, de par son physique, la femme du rôle? Et quelle « panne » — comme on dit en argot de théâtre — que celui de Georges Mariaud, distribué à M. Gaston Dubosc, si fin dans les comiques? La gentillesse est le propre de M^{lle} Yvonne de Bray, comme le tact est celui de M. Garry; mais quel ménage mal assorti!...

Les « Samedis de Madame » avaient, comme l'année précédente, tenu une place très honorable dans l'histoire du Gymnase. Nous y retenons le succès de M. Dumény dans une causerie sur « les Chansons et les danses de 1820 à 1840 », avec le concours de M^{lles} Chasles et Meunier, de l'Opéra; celui de M. Pierre Mortier, nous expliquant spirituellement « Pourquoi on dîne si tard à Paris », avec des auditions de M^{mes} Lucienne Bréval, Régina Badet, Cora Laparcerie, Yvonne de Bray,

Madeleine Carlier, Jeanne Dirys, et de MM. Dominique Bonnaud, Paul Ardot, Enthoven ; la causerie de M. Félix Galipaux sur « la Mimique au théâtre », suivie de son délicieux monomime, *Pour une bouffée de tabac !* joué par lui-même ; et enfin le constant triomphe de M^{me} Yvette Guilbert qui, non contente de faire applaudir ses « causettes » et « chanteries » anciennes et rustiques, eut l'heureuse idée de nous rendre le *Devin de village*, paroles et musique de J.-J. Rousseau, dont la première représentation devant le Roi, à Fontainebleau, remontait au 18 octobre 1752...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1 ^{re} représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
<i>Pierre et Thérèse</i> , pièce.....	4	»	26
<i>La Rampe</i> , pièce.....	4	»	25
* <i>La Vierge folle</i> , pièce.....	4	25 février	217
<i>Miquette et sa mère</i> , comédie.....	3	21 juin	118
* <i>La Fugitive</i> , comédie.....	4	13 déc.	21



THÉÂTRE DU VAUDEVILLE¹

Quatre pièces nouvelles d'essence bien diverse : la *Barricade*, de M. Paul Bourget ; le *Costaud des Épinettes*, de MM. Tristan Bernard et Alfred Athis ; le *Marchand de Bonheur*, de M. Henri Kistemaeckers, et *Montmartre*, de M. Pierre Frondaie, jointes à la reprise de *Maison de danses*, et une saison d'été, remplie par le *Secret de Polichinelle* et les *Deux Écoles*, constitueront l'histoire du Vaudeville en 1910.

7 JANVIER. — Première représentation de *La Barricade*, pièce en quatre actes de M. Paul Bourget². — Après le *Repas du Lion* de M. François de Curel, les *Mauvais Bergers* de M. Octave Mirbeau, la *Clairière* de MM. Maurice Donnay et

1. — Directeur : M. Porel ; Administrateur : M. Georges Poutat ; Secrétaire général : M. Camille Malacan.

2. DISTRIBUTION. -- Breschard, M. *Lérand*. — Langouët, M. *Louis Gauthier*. — Gaucheron, M. *Joffre*. — Carreau, M. *Levesque*. — Thubeuf, M. *Baron fils*. — Tardieu, M. *Maurice Luguët*. — Philippe Breschard, M. *Lacroix*. — Le comte de Bonneville, M. *Larmandie*. — Tranchant, M. *Vertin*. — Derivière, M. *Georges Baud*. — Garrigue, M. *Maxime Léry*. — Lalance, M. *Lecomte*. — Le commissaire de police, M. *Chanot*. — Escartefigue, M. *Ferré*. — Censier, M. *Keller*. — Burle, M. *Faire*. — Henri, M. *Gaudin*. — Leblanc, M. *Franck*. — Rondel, M. *Chapini*. — François, M. *Walter*. — Christian, M. *Croix*. — Louise Mairet, M^{lle} *Yvonne de Bray*. — Aline Derivière, M^{lle} *Nelly Cormon*. — Madame Gaucheron, M^{me} *Ellen Andrée*. — Cécile Tardieu, M^{lle} *Marguerite Carèse*.

Lucien Descaves, et les *Tisserands* de Hauptmann, M. Paul Bourget a écrit, lui aussi, une pièce sociale. La *Barricade* dont il s'agit ici n'est pas une barricade au sens propre du mot; ce n'est pas un obstacle dressé dans la rue et composé d'un tas de pavés. C'est une barricade, au figuré, une barricade morale dressée dans la voie du progrès, et composée d'un monceau d'idées. D'un côté de la barricade, il y a les patrons; de l'autre, il y a les ouvriers. « Au cours des discussions engagées autour d'*Un Divorce*, j'ai insisté jadis — nous a dit M. Paul Bourget — sur la différence entre la littérature à thèse et la littérature à idées. Celle-ci me paraît seule légitime. Elle se distingue de l'autre en ce que les faits y sont présentés « sans tendance », comme dans une observation scientifique. La conclusion vient ensuite. Si j'avais exécuté la *Barricade* comme je l'aurais voulu, ç'aurait donc été un tableau impersonnel et objectif d'un épisode de guerre civile, — avec l'enseignement qu'il comporte, dégagé à la fois, mais sans « conférences », sans « prédication ». Je souhaite n'avoir pas trop manqué à ce programme. En tous cas, je m'inscris d'avance en faux contre toutes les interprétations qui donneraient à cette « étude d'après nature » une allure de pamphlet ». Sa belle pièce est une espèce de *Chronique de 1910*, analogue à ces scènes dramatiques que Vitet publiait en 1826 sous ce titre, dont la rencontre est assez curieuse : *Les Barricades, scènes historiques*. C'est une série d'épisodes distribués en quatre actes qui s'appellent :

le premier, « le sabotage » ; le second, « la grève » ; le troisième, « la chasse aux renards » ; le quatrième, « après la grève ». Ces épisodes sont traités dans une manière réaliste, et l'on peut dire de la nouvelle œuvre de M. Paul Bourget qu'elle est, par-dessus tout, « du théâtre ». L'auteur de la *Barricade* a mis en présence le capital et le travail, dans un de ces conflits aigus qui semblent ne pouvoir se résoudre aujourd'hui que par le triomphe de la barbarie ouvrière, ou la victoire de la tyrannie patronale. Très justement, le romancier sensible qu'est l'auteur du *Disciple* a voulu mêler aux graves problèmes qu'il allait soulever des motifs purement humains et d'origine sentimentale. C'est le conflit d'âmes entre l'amour du fabricant de meubles Breschard et le contre-maître Langouët, tous deux épris de la même femme, qui domine l'action de la pièce, tandis qu'à la façon du chœur antique la meute des appétits et des besoins gronde et s'impose... C'est moins un drame social qu'une pièce romanesque, a-t-on pu dire ; c'est la rivalité de deux hommes, et non de deux classes. Mais les problèmes qui nous intéressent tous y sont indiqués avec tant d'éloquence, que le public ne peut pas ne point se montrer frémissant à l'audition de cette pièce, qui nous invite, grands ou petits, ouvriers ou bourgeois, à réfléchir sur une question posée dans le monde entier : les rapports du capital et du travail. M. Paul Bourget exhorte l'un des deux partis, celui des « dirigeants », à ne point s'abandonner, à montrer de l'énergie, du courage, de

la résolution. N'est-ce pas son droit ? Peut-être pourrait-il conseiller aussi à certains « bourgeois » de se montrer moins égoïstes... Mais ne nous laissons pas entraîner ici sur le terrain politique, et disons « la pièce ». Breschard est le patron d'une importante maison d'ébénisterie, où l'on fait surtout le meuble élégant, copié de l'ancien. Il est veuf depuis de longues années. Il approche de la cinquantaine. Il a un grand fils de vingt-cinq ans, Philippe. Breschard est un patron extrêmement bon et très aimé de ses ouvriers ; Philippe, avec les généreuses illusions de la jeunesse, inclinera au socialisme. Il est question pour lui, depuis quelque temps, d'un mariage avec une charmante jeune fille, Cécile Tardieu. Les deux jeunes gens s'aiment et se conviennent. Le jour où Philippe demande à Tardieu, joaillier, la main de Cécile, le père de la jeune fille lui répond : « Vous êtes très gentil. Vous me plaisez malgré vos opinions avancées. Je vous donnerais volontiers ma fille... Mais... je crois savoir que votre père songe à épouser l'une des ouvrières de sa maison, Louise Mairet, qui est sa maîtresse. Vous comprenez que je ne puis exposer ma fille à avoir pour belle-mère une maîtresse épousée ». Philippe, douloureusement impressionné, s'explique avec son père dans une scène qui est l'une des mieux traitées de la pièce. Il sollicite les confidences paternelles. Et Breschard raconte comment, resté seul, au lieu de courir les aventures, il a tendrement aimé Louise qui est digne de toutes les affections : il n'est pas un patron ayant séduit

lâchement l'une de ses employées, il est un homme qui a aimé et qui aime profondément une femme méritante. On se trompe en regardant Louise comme une intrigante : elle a obéi à la reconnaissance que lui inspirait Breschard, qui a été très bon pour elle et pour sa famille ; mais elle est vaillante et fière, elle n'a même pas accepté que son ami la défrayât : elle a voulu continuer à travailler. Pourquoi ne l'épouserait-il pas ? Il refuse de souscrire l'engagement réclamé par Tardieu de ne point se remarier. Philippe s'incline : il attendra. Cependant, dans le même temps, Breschard est amené à constater que des actes de sabotage ont été commis dans sa maison : on a livré un secrétaire « dix-huitième » réparé avec des bois importés seulement en France en ces dernières années, ce qui le rend ridicule, et on a gravé sur les tiroirs des inscriptions insolentes ou obscènes. Qui donc a poussé les ouvriers, toujours si dévoués, à ces actes répréhensibles ? Le contremaître Langouët, qui est depuis longtemps dans la maison, qui est le camarade et l'ami de Philippe (tous deux se tutoient), répond sèchement aux demandes du patron. Quel est le motif de cette attitude singulière et inattendue ? Le motif ? C'est que Langouët aime aujourd'hui Louise Mairet, qu'il est jaloux de Breschard et qu'il lui a voué une haine inexpiable... Il y a alors lieu de se demander si c'est par conviction socialiste ou par haine contre l'amant de Louise que Langouët va fomenter la grève, et l'on pourra presque douter tout à l'heure si c'est un principe

ou la jalousie qui fait agir Breschard. Louise aussi aime Langouët. Mais il n'y a pas entre eux deux le moindre accord; même Louise n'a pas laissé voir son amour au contremaître. Aussi, lorsque Breschard offre à Louise de l'épouser, et que, sur son refus, il l'accuse, d'après les avis qu'il a reçus, d'être la maîtresse de Langouët, elle peut répondre loyalement et sincèrement : non. Mais les événements marchent autour d'eux. Les ouvriers de Breschard, excités par Langouët, se mettent décidément en grève. Et c'est encore une scène très vivante, bien conduite, et réellement émouvante que celle où « le délégué du Syndicat » suivi des ouvriers, vient présenter à Breschard, qui les écarte résolument, les revendications de son personnel. La grève est déclarée. Par suite de diverses circonstances, elle entraînerait la ruine complète du patron, engagé dans de nombreuses affaires. C'est ainsi que Breschard doit livrer à date fixe, en Angleterre, une série de meubles pour la valeur de quatre cent mille francs : s'il ne les livre pas, le contrat est rompu. Heureusement, il a auprès de lui le vieil et fidèle Gaucheron qui, de tout temps, a désapprouvé la grève. « Je suis un homme libre, disait-il, je ne reconnais à personne le droit de m'empêcher de travailler ». Gaucheron recrute quelques indépendants, des « sarrazins »; dans un immeuble religieux désaffecté, situé loin du faubourg Saint-Antoine, rue du Cherche-Midi, il organise un atelier, d'où les commandes pourront sortir à la date voulue. Le jour même où elles vont partir, les grévistes,

qui font la « chasse aux renards », découvrent l'atelier clandestin des « jaunes ». Les camarades de Gaucheron ne résistent pas ; ils s'en vont. Gaucheron, lui, s'enferme dans l'atelier avec ses chers meubles, prêt à brûler la cervelle avec son pistolet au premier qui voudra y pénétrer. On propose alors d'incendier la maison. Oui ! Mais qui mettra le feu ? Le délégué du syndicat, prétextant un devoir à remplir, se défile prudemment. Les grévistes hésitent. C'est une chose grave. Langouët se charge de l'affaire. Resté seul, il va mettre le feu à l'atelier où Gaucheron s'est enfermé, lorsque Louise survient. Elle veut empêcher Langouët d'accomplir son forfait ; comme il résiste, elle le supplie d'y renoncer « parce qu'elle l'aime ». Et Langouët laisse tomber sur le sol le tison enflammé. C'est la grande scène d'amour. Elle est d'une envolée superbe... La grève a cessé. Les patrons ébénistes de Paris ont constitué une ligue et ont décidé à l'unanimité de dresser une liste : celle des ouvriers qui se sont conduits dans la dernière grève de telle manière que leur présence dans un atelier est un danger pour le travail. Ils se sont engagés les uns vis-à-vis des autres à ne pas les employer. La maison Breschard a donné le nom de Langouët, désormais inscrit sur la liste noire. Après que l'ancien contremaître et Louise, qui maintenant vivent ensemble, ont remis leur compte, selon l'usage, à Philippe aujourd'hui désabusé, Louise demande à Breschard de ne pas maintenir contre Langouët, qui, déjà, dans l'oisi-

veté, se met à boire, l'ostracisme prononcé contre lui. Breschard reste inflexible, et Louise, que Langouët, à moitié ivre, est venu chercher, s'en va désolée. Mais Gaucheron, le bon Gaucheron intervient encore : il persuade à Breschard de fournir secrètement les fonds d'une coopérative ouvrière où travaillera Langouët. M. Joffre — il doit être nommé le premier des excellents interprètes de M. Paul Bourget — a été admirable de vérité, de simplicité et d'émotion dans ce rôle de Gaucheron, le vieil ouvrier fidèle. A l'entendre nous dire cordialement : « J'aime mon travail, moi ; j'aime le meuble, l'ouvrage bien fini », nous nous sommes rappelé l'apothéose du tailleur de pierre « le plus beau des métiers », faite avec tant d'amour par Papillon dit Lyonnais le Juste, que composa naguère si joliment M. Gémier. La figure du sympathique Gaucheron est incarnée avec un talent supérieur par M. Joffre, et voilà un succès de plus à ajouter à la liste de ses triomphantes créations. Vous n'avez point oublié celle de Balthazar, dans la *Route d'Émeraude*, où il disait merveilleusement les beaux vers de M. Jean Richepin. Pourquoi la Comédie-Française ne s'attacherait-elle pas ce fier artiste — solidement taillé sur le grand modèle de Got — et qui, certainement, lui rendrait de signalés services?... M. Lérand montre toute la force et exprime toute la douleur que comporte le personnage de Breschard. M. Louis Gauthier met de la chaleur, et aussi du tact et de la mesure dans le rôle de Langouët. Un jeune débutant, M. Lacroix,

s'est fait remarquer pour sa sincérité sous les traits de Philippe, le fils du patron. M. Maurice Luguet a toute la dignité requise par le bourgeois Tardieu. Et M. Baron fils, qui s'est fait la tête et a pris la voix du trop célèbre Pataud, a gaiement personnifié l'effronté délégué de la C. G. T., grévisculteur de son état. M^{lle} Yvonne de Bray (qui a mérité qu'on lui rappelât qu'elle parlait un peu trop bas) est une Louise Mairet gracieuse et câline. M^{lle} Nelly Cormon, élégante et belle à souhait, a bien dit le couplet où elle insinue méchamment à son père qu'il est trompé par sa maîtresse. M^{lle} Carèze est toujours une délicieuse ingénue. Et il a littéralement suffi à M^{me} Ellen Andrée d'entrer et de sortir pour obtenir un vif succès d'hilarité dans sa pittoresque silhouette de vieille ménagère apportant la soupe à son homme, le bon ébéniste Gaucheron.

Le 29 janvier, le théâtre s'est trouvé forcé de faire relâche pour manque de lumière causée par les inondations... Mais bientôt, de minute en minute, notre cher Paris recouvre son habituelle physionomie, la lumière reparait de toutes parts, et, au fronton du Vaudeville qui faisait sa réouverture, la *Barricade* flamboyait en lettres de feu. Après avoir fait défaut une dizaine de jours pour cause d'inondation, l'électricité était rendue au théâtre qui pouvait reprendre — que dis-je ! — continuer en pleine vogue les représentations de la belle pièce de M. Paul Bourget. L'éloquence de l'auteur, le problème social qu'il pose si crânement contre les syndicats politiques, la grâce sentimen-

tale de l'intrigue amoureuse, tout ce qui, une première fois, a tant séduit le public va le ravir de nouveau. Il a fait fête à la *Barricade* et à ses interprètes, rappelés plusieurs fois après chaque acte. Le tableau de la « Chasse aux renards », admirablement présenté, a produit, en particulier, le plus grand effet. Il est de réalité si saisissante ! Tous ces ouvriers en révolte sont si réels, qu'il semble que, tout vifs, on est allé les recruter à l'atelier, et leurs mouvements sont si admirablement réglés qu'ils donnent l'impression d'une situation vraie, et non d'une mise en scène théâtrale. C'est l'honneur de M. Porel d'avoir réalisé ce miracle. La belle et vaillante discussion d'idées qui anime la *Barricade* fait le succès de l'œuvre de Paul Bourget. Le drame suffirait à lui seul pour émouvoir et charmer les spectateurs ; la question sociale qu'il pose et traite avec maîtrise est encore un intérêt puissant. Aussi M. Porel a-t-il l'heureuse idée de donner des matinées de la *Barricade*, qui seront précédées de conférences. Le directeur du Vaudeville s'est adressé à certaines personnalités politiques dont l'opinion, sur de tels problèmes, est significative. M. Marc Sangnier prenait la parole le jeudi 24 février. Puis, le 10 mars, c'était le tour de M. de Las-Cases, sénateur de la Lozère, et le 17 mars, celui de M. Jules Roche, dont l'improvisation, émaillée d'attrayantes anecdotes, valait à l'orateur des bravos mérités.

14 AVRIL. — Première représentation du *Costaud des Epinettes*, comédie en trois actes de

MM. Tristan Bernard et Alfred Athis¹. — Elle était singulière et bizarre, originale et curieuse, tour à tour amusante et émouvante, la pièce que sous le titre du *Costaud des Epinettes* — un peu bien étrange sur l'affiche du coquet théâtre de la Chaussée-d'Antin — MM. Tristan Bernard et Alfred Athis faisaient représenter ce soir-là au Vaudeville. Peu importe, d'ailleurs, qu'elle relève précisément du genre comique ou du genre dramatique, ou des deux à la fois; l'essentiel est qu'on l'ait beaucoup applaudie, et que, ce très heureux mélange de tragique et de gai ayant vivement plu aux spectateurs de la première représentation, — comme il plaira sans doute à ceux d'autres soirs, — le succès en ait été extrêmement brillant. Ainsi que dans le *Danseur inconnu*, il s'agit d'un jeune homme déclassé qui, sur le point de commettre une action indélicate ou criminelle, se trouve subitement arrêté par le remords. C'est le héros « pas décidé », veule et sans caractère, que l'auteur d'*Amants et voleurs* nous avait déjà montré sous les traits flasques de

1. DISTRIBUTION. — Doizeau, M. Lérand. — Claude Brévin, M. Louis Gauthier. — L'oncle Tabac, M. Joffe. — Chemard, M. Levesque. — Gabriel, M. Jean Dav. — Sauvalin, M. Baron fils. — Chagnard, M. Maurice Luquet. — Gomez, M. Larmandie. — Valtier, M. Pierre Juvenet. — Baron de Louget, M. Georges Lacroix. — Le concierge, M. Vertin. — Jean, M. Darnaud. — Doullens, M. Maxime Léry. — La Tanche, M. Lecomte. — Achille, M. Chanot. — Irma Lurette, Mlle Lantelme. — Eugénie, M^{lle} Cécile Caron. — Madame Sauvalin, M^{lle} Ellen Andrée. — Agathe, M^{lle} Carèze. — Marie, M^{lle} Dherblay. — Adèle, M^{lle} Farna. — Jane Dargons, M^{lle} Jane Fusier. — Clorinde, M^{lle} Maud Gipsy. — Julia Varin, M^{lle} Jeanne Lyane. — Valentine Gay, M^{lle} De Brysse. — Ginette, M^{lle} Jacqueline.

Le *Costaud de Epinettes* est précédé d'une gentille petite comédie de M. Mollet-Viéville, représentée jadis aux Capucines, *l'Ami du Cercle*, joliment interprétée par M^{lle} Dherblay, Farna et M. Juvenet.

Triplepatte. Il s'appelle, cette fois, Claude Brévin, et il a été riche. Comment a-t-il perdu sa fortune ? On a négligé de nous le dire... Toujours est-il qu'il a fait « tous les métiers » et qu'aucun ne lui a réussi. Le voilà mourant de faim, ayant littéralement quatre sous dans sa poche, entrant dans un louche cabaret des Epinettes, où se réunissent communément cambrioleurs et apaches. Le tenancier, qui répond au nom de l'Oncle Tabac, est volontiers usurier. Claude lui a emprunté jadis deux mille francs et les lui doit toujours. Tabac, qui lui a fait servir une soupe et un verre de vin, voit en lui l'homme rêvé pour une délicate affaire qu'on vient de lui proposer. Il s'agit de reprendre à tout prix à une jeune grue, comédienne de petit théâtre, des lettres fort compromettantes que lui a écrites, bien imprudemment, avouez-le, un homme politique qui fut son amant. Il faut entrer dans l'intimité de la « théâtreuse » — l'heureux néologisme est d'Auguste Germain — il faut pénétrer chez elle, lui ravir les lettres, et, si besoin est, la supprimer elle-même. On a offert l'affaire à un cambrioleur de profession, qui l'a refusée net : certes, il sait cambrioler, mais ne sait pas parler aux femmes. Claude, au contraire, n'est-il pas pour l'entreprise en question l'homme idéal ? Un individu propre à tout, plus ou moins parent ou employé de l'Oncle Tabac, Doizeau de son nom, lui promet dix mille francs pour faire le coup. Il lui indique, en outre, comme il devra s'y prendre, et lui fournit même les instruments qui peuvent lui être utiles : une pince-monseigneur, un foulard, un poignard

et du chloroforme. Il lui remet aussi de l'argent pour s'habiller et une invitation pour aller, le soir même, à une fête de centième où doit paraître Irma Lurette : c'est le nom de la petite théâtreuse... Du pittoresque bouge où trône l'Oncle Tabac, nous passons dans le luxueux restaurant où doit se donner la fête de centième de la pièce en cours. Et c'est une occasion pour M. Tristan Bernard et son collaborateur M. Alfred Athis, de faire défiler, avec des mots charmants, les types, bien connus, de cabotins prétentieux, de journalistes débineurs, d'auteurs jaloux, de petites femmes délicieuses, parmi lesquelles apparaît — enfin ! — Irma Lurette, qui ne devait d'abord pas venir — Claude, bourrelé de remords en était déjà tout heureux, — mais qui n'a pas su résister au puissant appât d'une belle robe qu'on lui a livrée dans la soirée. Claude Brévin lui est présenté : il a vraiment bonne tournure en ses habits loués. Mais il est troublé, ému. Va-t-il tenir la parole qu'il a donnée ? Il recule devant l'image du crime qui passe devant ses yeux, et tout de suite la curiosité d'Irma est éveillée par ce jeune homme aux regards inquiets, aux paroles brèves. Et puisque, pour l'heure, elle n'a pas « d'ami », et que Claude lui offre une superbe bague, — que lui a remise l'ingénieur Doizeau, — elle ne laisse pas d'accorder toute son attention au possesseur de semblables bijoux. Elle l'amènera chez elle, sans attendre le souper du centième. C'est dans l'appartement d'Irma que se passe le dernier acte, angoissant, et pourtant si gai ! qu'ont joué en toute perfection M^{lle} Lantelme

et M. Gauthier. Pendant que notre petite théâtreuse est passée dans son cabinet de toilette pour y revêtir un peignoir, Claude éteint l'électricité et prépare son coup. Soudain une porte s'ouvre, c'est un cambrioleur — un vrai — celui que nous avons vu dans le bouge et qui tente de reprendre pour son propre compte l'affaire qu'il avait d'abord refusée. Claude saute sur lui et le terrasse. Irma revient. Epouvantée, elle veut faire arrêter le voleur; sur les instances de Claude, elle le laisse partir indemne. Elle remercie — et avec quelle effusion! — celui qui lui a sauvé la vie. Claude, alors, lui avoue toute la vérité. Le cambrioleur venait lui voler son argent; lui, il voulait la tuer. Et il raconte comment, de chute en chute, il était arrivé à l'idée du crime. Irma, vous l'avez deviné, est prise de pitié pour le malheureux. Elle lui livre les lettres auxquelles elle ne tenait nullement. Claude peut les remettre contre les dix mille francs à Doizeau, qui habitant — cela est bien invraisemblable — l'étage au dessus, est venu frapper à la porte de l'appartement d'Irma, qu'il croit déjà « surinée ». Doizeau est, en vérité, l'homme de toutes les précautions, il donne à Claude un billet pour Bruxelles. Bruxelles est justement la ville pour laquelle doit partir, le matin même, en tournée, Irma Lurette. Elle emmènera Claude, à qui l'on trouvera bien un petit emploi dans la troupe. Et puisqu'il a déjà son billet!... Quant aux dix mille francs, il les offre généreusement à Irma, et les voilà tous deux filant délicieusement l'idylle amoureuse... La pièce est spirituelle et jolie; elle

est, de plus, infiniment adroite : n'est-ce donc point une véritable habileté que de nous laisser ainsi dans le doute sur les intentions de Claude : tuera-t-il ou ne tuera-t-il pas ?... Le spectateur est « pris » ; c'est du bon théâtre... Nous venons de vous dire comme le dernier acte, qui décida du succès, on ne peut mieux préparé du reste par les deux premiers, avait été supérieurement joué par M^{lle} Lantelme et M. Gauthier. Ajoutons que M^{lle} Lantelme -- on doit, hélas ! y insister -- avait trouvé l'occasion de se révéler cette fois comédienne hors pair. Il ne s'agissait plus, comme dans le *Roi*, de reprendre un rôle créé par une illustre camarade. Il fallait composer de toute pièce une figure, celle d'Irma Lurette, et M^{lle} Lantelme l'avait fait avec un vrai talent : il était impossible d'y apporter plus de gentillesse et d'y mettre plus de naturel. M. Louis Gauthier avait une tâche difficile, dont il s'était acquitté le mieux du monde, avec une émouvante sincérité. M. Lérand avait magistralement réalisé le type, bien humain, d'homme d'affaires véreux qu'est Doizeau. M. Joffre était le monumental Oncle Tabac qui mène le premier acte. Et il ne fallait oublier ni M. Jean Dax, cambrioleur étudié sur le vif, ni M^{me} Ellen Andrée, inénarrable caricature, ni M^{me} Cécile Caron, ni Baron fils, Maurice Luguët, Juvenet, Levesque, qui savaient donner à de simples silhouettes une personnalité d'êtres vivants.

1^{er} JUIN. — M. Huguenet, que le Théâtre-Français avait fait sociétaire à part entière, n'a pas cru devoir se contenter de cette situation. A-t-il agi sagement ?... Nous ne le croyons pas... Tou-

jours est-il qu'il a vite repris sa liberté. A peine venait-il de jouer pour la dernière fois, rue Richelieu, Mouzon, de la *Robe rouge*, qu'il reprenait, au Vaudeville, Jouvenel, du *Secret de Polichinelle*; on sait qu'il l'a composé en tout à fait grand comédien; le rôle restera un des meilleurs de sa carrière¹. Le public s'est montré ravi de revoir interprétée par des artistes de premier ordre comme l'admirable Huguenet et sa partenaire, M^{me} Marie Laure, exquise en son personnage de mère qu'elle a hérité de Judic, une pièce simple, aimable, touchante. M. Colombey et M^{lle} Suzanne Demay ont repris leurs rôles. M^{lle} Balletta est une adroite M^{me} de Santenay, et l'on a mis la main sur un amour de petit Robert. Tout, donc, a contribué au regain de succès obtenu par l'adorable comédie de M. Pierre Wolff qui, déjà, a réjoui Paris, la province et l'étranger.

20 AOUT. — Après le *Secret de Polichinelle*, et avant que M. Porel ne ressaisisse les rênes du pouvoir, M. Julien Theuret, directeur d'été, a l'idée de reprendre — bravant ainsi les chaudes et orageuses soirées de la fin du mois d'août — la charmante et spirituelle comédie de M. Alfred Capus, les *Deux Ecoles*². Idée heureuse, certes, qui

1. DISTRIBUTION. — Madame Jouvenel, M^{me} Marie Laure. — Marie, M^{lle} Suzanne Demay. — Madame de Santenay, M^{lle} Balletta. — Madame Laugeac, M^{lle} Lola Noyr. — Geneviève, M^{lle} Dherblay. — Marie, M^{lle} Norès. — Anna, M^{lle} Y. Juntès. — Jouvenel, M. Félix Huguenet. — Trévoux, M. Colombey. — Henri, M. Lucroix. — Jean, M. Keller. — Petit Robert, Petit Juntès.

Au départ de M. Huguenet, le rôle de Jouvenel sera repris, non sans succès, par M. Arvel.

2. DISTRIBUTION. — Henriette, M^{lle} Suzanne de Behr. — Estelle,

permettait aux étrangers et aux provinciaux de passage à Paris — et aussi aux quelques malheureux qui n'avaient pu désertier la « capitale » — de se divertir encore à l'aimable pièce du délicat auteur, à son séduisant dialogue, fait de fantaisie et de vérité. Nous avons donc applaudi une fois de plus la très parisienne et toujours vivante comédie, et nous avons été ravis comme toujours par la finesse et l'ironie heureuse de notre Alfred Capus. Tout le monde connaît l'historiette ; nous nous abstiendrons donc de la rappeler ici ; il nous suffira de certifier qu'aucun de ses personnages n'a vieilli, ni la jolie et hésitante Henriette Maubrun, ni son volage mari Edouard, ni le sérieux et digne conseiller d'Etat Le Hautois, ni la piquante et fataliste Estelle, ni l'étonnant beau-père Joulin... Tous sont « d'actualité », malgré les huit années écoulées depuis leur apparition aux Variétés. A cette époque, les quatre actes de M. Alfred Capus jouissaient d'une interprétation admirable avec des artistes qui s'appelaient Jeanne Granier, Eve Lavallière, Marie Magnier, Albert Brasseur, Baron et Guy... Nous n'aurons pas la vaine cruauté d'établir de comparaison. Nous nous contenterons de mentionner à part M. André Dubosc qui, dans le rôle du conseiller Le Hautois, montre une bonhomie fière et discrète, un

Mlle Any Perrey. — Madame Joulin, Mlle M. Beauval. — Madame Breneuil, Mlle Gligneur. — Clémence, Mlle Mérys. — Louise, Mlle Tamsier. — Laure, Mlle Albert. — Le Hautois, M. A. Dubosc. — Edouard, M. Prad. — Joulin, M. Lorrain. — Brevannes, M. Berger. — Berquigny, M. Weill. — Molitor, M. Chartrettes. — Le gérant, M. Willian. — Le maître d'hôtel, M. Thomen. — Le garçon, M. Degray.

ahurissement d'un comique supérieur, et M^{lle} Any Perrey, jolie à ravir, avec infiniment d'aisance et d'intelligence, qui déploie, dans le personnage d'Estelle, un vrai charme, naïf et ingénu. Puis, nous louerons simplement, pour leurs efforts honorables, MM. Prad et Lorrain, M^{mes} Suzanne de Behr, Beauval et Glineur, qui méritaient d'être cités à l'ordre du jour, au lendemain de cette honnête reprise.

20 SEPTEMBRE. — Pour la réouverture officielle du théâtre, on reprenait un joli succès de l'année précédente. *Maison de danses*, de M. Paul Reboux, est un des romans les plus colorés que nous connaissions. MM. Nozière et Charles Muller ne pouvaient mieux faire que de conserver à leur pièce la chaude atmosphère du livre. Et grâce à la savante et vivante mise en scène de M. Porel, aux costumes espagnols et parfaitement exacts, aux charmants et pittoresques décors d'Amable, à une interprétation toujours merveilleusement « en place », nous avons le plus animé et le plus amusant des spectacles. Mais pourquoi les dramaturges — ce fut là notre seule critique — avaient-ils cru

1. DISTRIBUTION. — Benito, M. Lérand. — Ramon, M. Arquillière. — Pepillo, M. Jean Dax. — Anselmo, M. Baron fils. — Luisito, M. Broume. — Léon, M. Georges Lacroix. — Le livreur, M. Vertin. — Vincenzo, M. Georges Baud. — Manuel, M. Lecomte. — José, M. Chanut. — Alfonso, M. Refor. — Pablo, M. Keller. — Rienkelmann, M. Faivre. — Carlos, M. Gaudin. — Le guitariste, M. Paulais. — Estaban, M. Barbat. — Estrella, M^{lle} Polaire. — Trinidad, M^{me} Cécile Caron. — Amparo, M^{me} Ellen-Andrée. — Tomasa, M^{lle} Lola Noyr. — Concha, M^{lle} Dherblay. — Mercédès, M^{lle} Farna. — Amalia, M^{lle} Georgette Armand. — La vagabonde, M^{lle} Paz Ferrer. — Eiena, M^{lle} Fusier. — Dolorès, M^{lle} Sylvès. — Antonina, M^{lle} Delny. — Monica, M^{lle} Lambell. — Isabel, M^{lle} Loriane.

devoir dénaturer le caractère de l'héroïne ? M. Paul Reboux nous présentait une petite danseuse, Estrellita, inconsciente et molle, pas méchante pour deux sous. D'abord la maîtresse d'un joli camarade, Pepillo, elle devenait, sans enthousiasme et par la force des choses, la femme de Ramon, le tenancier de la maison de danses, et tout porte à croire qu'elle lui fût restée fidèle sans l'excédante jalousie de son mari qui la poussait à bout. D'Estrella, MM. Nozière et Muller ont fait une sorte de Carmen qui joue des prunelles pour tout le monde, une femme fatale et perverse, aux allures romantiques, — un peu étonnantes de la part d'un ironiste tel que notre brillant confrère en critique. L'interprétation primitive a gardé quelques-uns de ses meilleurs protagonistes. C'est tout d'abord M^{lle} Polaire — vous pensez si le rôle devait convenir à sa nature étrange de petite gitane montmartroise ! — qui se fait applaudir comme comédienne — et aussi comme danseuse. M. Lérand fait un douloureux Benito ; M. Arquillière a bien la jalousie souffrante de Ramon ; M. Jean Dax donne infiniment de piquant au caractère de Pepillo, le vicieux adolescent qu'adore Estrella ; M. Baron fils est un superbe et pittoresque Veilleur de nuit. Et nous rendions, de nouveau, justice à l'excellente bouffonnerie de M^{mes} Ellen Andrée et Cécile Caron sous les traits des vieilles ballerines Amparo et Trinidad... Mais qu'est devenue l'admirable artiste Aimée Tessandier, qui avait su marquer d'une si belle et si forte empreinte le type de la Tomasa, sur cette scène où elle fut jadis d'inoubliable façon

la comtesse Dobrowska de l'*Affaire Clémenceau*? Et comment ne pas regretter la touchante sincérité de M. Louis Gauthier dans Luisito; la beauté noble de M^{lle} Nelly Cormon, qui avait esquissé de si juste façon la silhouette de la danseuse « arrivée »; la grâce naïve de M^{lle} Suzanne Demay dans Concha; la gentillesse de M^{lle} Monna Delza — aujourd'hui promue à de plus importants emplois — dans le rôle de cette pauvre petite gosse de treize ans qui, en présence des trois malheureux sur lesquels tombe le rideau, s'écrie mélancoliquement : « Oh ! c'est ça, les amoureux ! »

15 OCTOBRE. — Première représentation du *Marchand de Bonheur*, comédie en trois actes de M. Henri Kistemaekers¹. — Celui qui fait état de bonté n'apporte que des déceptions et des tristesses à ceux dont il a pitié : telle est la doctrine de M. Kistemaekers. Elle nous paraît contestable, que dis-je, détestable. Ne serait-elle pas, demain, l'excuse de l'égoïste, le triomphe du « muflé » qui ne manquerait pas de nous démontrer, clair comme le jour, que son prétendu égoïsme, sa soi-disant « muflerie » n'est, en réalité, qu'une très grande

1. DISTRIBUTION. — Fortunet, M. Lérand. — Mourmelon, M. Joffroy. — Barroy, M. Jean Dax. — Loulou, M. Baron fils. — René Brizay, M. Edg. Becman. — Ponto-Viron, M. Maurice Luguët. — Stany Ferrier, M. Brousse. — Steneck, M. Georges Baud. — Adrien, M. Lecomte. — Un officier de paix, M. Chanot. — Leprince, M. Chartrettes. — Louis, M. Cousin. — Ceresco, M. Faivre. — Fontannes, M. Gaudin. — Claudin, M. Paulais. — Saint-Idier, M. Henri Barbat. — Viécastel, M. Guilton. — Ginette Dubreuilh, M^{lle} Lantelme. — Monique Méran, M^{lle} Terka-Lyon. — Pauline Ferrier, M^{lle} Marie Marcilly. — Arlette, M^{lle} Dherblay. — Valto, M^{lle} Lola Noyr. — Madame Steneck, M^{lle} Leduc. — Joséphine, M^{lle} Berthe Fusier. — La comtesse d'Ephèse, M^{lle} Lorian. — Clotilde, M^{lle} Isabelle Fusier.

mansuétude envers son prochain. Mais ne nous embarrassons pas d'un joli paradoxe, et applaudissons sincèrement la très vivante et fort intéressante pièce de l'auteur de la *Rivale* et de l'*Instinct*. En dépit d'une action un peu « dispersée », elle a plu au public qui lui a fait le chaleureux accueil qu'elle méritait. Le « marchand de bonheur » est le surnom qu'on donne au jeune René Brizay, un « petit chocolatier » — toujours ! — riche à trente millions, qui semble avoir pour vocation de répandre le bien autour de lui, de faire la joie des autres. Il ne vend pas le bonheur, il le donne — et il en est cependant le mauvais marchand, comme vous l'allez voir. Nous apercevons tout d'abord Brizay dans la loge de la comédienne Monique Méran, dont il s'est passionnément épris. — Ce premier acte est charmant. — C'est le soir d'une répétition générale : triomphe de l'auteur et de son interprète. Avec tous ses amis, tous ses admirateurs, Brizay félicite Monique, lorsqu'on lui présente un inventeur de moteurs pour aviation qui, faute d'argent, n'arrive à rien. N'est-ce que cela ! Brizay lui donnera cent mille francs ! Et ! allez donc ! N'est-ce pas son père, ou la fortune de son père qui marche ! Voici maintenant une jeune théâtreuse, très minable et très pauvre, Ginette Dubreuilh, qui vient demander à Monique de prier l'auteur d'ajouter à son rôle le petit mot qui la sortira de la figuration. « Ah ! vous êtes heureuse, vous ! dit-elle à Monique. Regardez autour de vous, comme c'est joli !... Rien que des fleurs !... Vous avez du talent !... vous avez de la chance !... Alors, vous vous

imaginez que c'est ça la vie? Ah! non, très peu!... La vie, à douze ans, c'est papa qui rentre saoul et qui bat maman... A quatorze, la couture et le chômage. A quinze, c'est un monsieur... qui vous dit la bonne aventure : « Tu as une jolie frimousse, la petite, tu feras ton chemin, tu auras hôtel, bijoux, voitures, et des chapeaux grands comme le Panthéon... » A seize ans, c'est rêver à tout ça, c'est croire que ça va arriver, et c'est la nocè... la noce à pleurer... avec une robe comme celle-là... et le propriétaire du garni qui vous donne congé tous les quinze jours. A dix-neuf ans, on ne sait plus... on ne sait plus... Il y a des moments où on a envie de crier, d'autres où on est tellement écoeurée que... Tenez, il a su ce qu'il faisait celui qui a arrangé les rues de Paris, en ne mettant pas la place Blanche de l'autre côté de l'eau... car je vous assure que certains soirs, en allant faire la noce, on s'arrêterait au milieu du pont... La voilà la vie! ». Alors, tenez-vous bien, savez-vous ce que fait René Brizay? Il offre à Ginette — pour rien, pour le plaisir — un petit hôtel, tout meublé, qu'il possède avenue d'Eylau; or, quand on a un petit hôtel, on a toujours du talent; il lui prédit donc qu'avant six mois elle sera tout à fait lancée, et que l'auteur applaudi ne lui écrira pas un mot, mais un grand rôle... Vous voyez la joie de Ginette qui s'effondre sur un siège, demandant à être pincée, pour être bien sûre qu'elle ne rêve pas... Alors, content de n'avoir pas perdu sa journée, Brizay emmène Monique qui avait rompu tout à l'heure avec son précédent amant, le comédien

Barrois. Voilà, pensez-vous, bien des gens heureux. Détrompez-vous : il n'en est rien. Et c'est, au contraire, à qui pâtira le plus des bienfaits du « petit chocolatier... » Voici la femme de l'aviateur Ferrier venant reprocher à Brizay d'avoir lancé son mari dans un monde de sport, où il a trouvé tout de suite une maîtresse, et pour laquelle, par gloriole, il s'expose à des essais trop dangereux. En effet, quelques moments après, le monoplane de Ferrier s'écrasera dans les jardins de Brizay, et l'aviateur n'échappera à la mort que par miracle. L'accident, qui se passe d'ailleurs à la cantonade, est traduit sur la scène de la façon la plus impressionnante. Pendant que Monique est sans cesse inquiétée par des lettres anonymes qui lui rappellent, à elle et à Brizay, l'aventure de Barrois, Ginette, en passe de devenir étoile — sa situation pécuniaire le lui permet — est, en secret, amoureuse de son bienfaiteur, qui ne lui prête d'ailleurs aucune attention, et en proie aux poursuites de l'affreux Mourmelon, un vieux polisson encore plus riche que Brizay. Si Ginette ne lui cède pas, le milliardaire étranglera Brizay dans un coup de Bourse, toutes ses dispositions sont prises; un avis donné par le téléphone suffira à déterminer un effondrement dans lequel disparaîtra tout l'avoir du malheureux Brizay. Ginette, épouvantée, vaincue, se promet — pour sauver celui qu'elle aime. Mais, pendant qu'elle se montrera héroïque à sa façon, elle commettra d'autre part une petite infamie dont le but est d'empêcher Brizay d'épouser Monique. Elle s'arrangera de telle sorte qu'un

rendez-vous, demandé par Monique à Barrois pour qu'il ne la tourmente plus (elle le croit l'auteur des lettres anonymes). apparaisse aux yeux de Brizay comme un rendez-vous d'amour. Monique et Barrois se trouvent ensemble dans l'hôtel de Ginette. Le comédien, très loyalement, se justifie de l'accusation qui pesait sur lui. et rend à Monique le seul billet compromettant qu'il ait reçu d'elle. Et comme l'actrice s'excuse de l'avoir soupçonné, on cause avec plus d'abandon. Alors entre Bizay. Vives explications... Mais bientôt on découvre toute la machination de Ginette qui laisse à peu près deviner son secret. Tandis que Brizay et Monique partiront pour l'Italie, Ginette deviendra la maîtresse attitrée de l'odieux Mourmelon. Espérons que Brizay ne saura jamais comment Ginette lui a conservé ses millions... Il y a de la réalité et aussi du conte des Mille et une Nuits, une vive sensibilité en même temps qu'une philosophie déconcertante, une gaieté franche et un esprit mordant. de la vigueur et de la couleur, du relief et de l'originalité; il y a dans le *Marchand de bonheur* toutes les qualités scéniques et pathétiques, propres à faire de la pièce de M. Kistemaekers le grand succès que nous avons dit. Interprétation des plus curieuses. A côté d'artistes depuis longtemps connus et justement appréciés, comme l'excellent Lérand qui a si finement rendu le personnage presque épisodique de l'auteur, comme Joffre, féroce et jovial Mourmelon, comme Jean Dax, un Barrois plein de chaleur et de sincérité, comme M^{lle} Marcilly, qui a exprimé avec émotion la

détresse de M^{me} Ferrier, la femme du malheureux aviateur, on nous a présenté deux débutants chargés des deux plus importants rôles de l'ouvrage. C'est M. Edgar Becman, qui arrive de Belgique avec l'accent roumain de M. de Max et a joué non sans élégance le rôle du « marchand de bonheur »; puis c'est M^{lle} Terka Lion qui, sous les traits de Monique Méran, a montré une grâce qui saura se parisianniser. Mais les honneurs de la soirée avaient été sans conteste pour M^{lle} Lantelme qui s'était décidément créé une personnalité. Elle fut une Ginette naturelle et simple, étonnamment sensible, dont la composition faisait grandement honneur à son intelligence de comédienne. Est-il besoin d'ajouter que la pièce avait été montée par M. Porel avec la maîtrise en l'art de la mise en scène dont l'habile directeur nous a déjà donné de si abondantes preuves? Il nous suffira de citer l'impression dont nous fûmes tous saisis au moment de l'accident d'aéroplane...

24 NOVEMBRE. — Première représentation de *Montmartre*, comédie en quatre actes de M. Pierre Frondaie¹. — Que diable! Pierre Maréchal, qui

1. DISTRIBUTION. — Tavernier, M. *Lérand*. — Pierre Maréchal, M. *Louis Gauthier*. — Logerce, M. *Jean Dax*. — Lévy-Brach, M. *Baron fils*. — Parmain, M. *G. Lacroix*. — Robert Parme, M. *Brousse*. — Le contrôleur, M. *Vertin*. — L'Anglais, M. *Georges Baud*. — Monsieur Claron, M. *Lecomte*. — Champvert, M. *Chanot*. — Henri, M. *Chartrettes*. — Marie-Claire, M^{lle} *Polaire*. — Suzanne Latruche, M^{me} *Ellen Andrée*. — Juliette, M^{lle} *Dherblay*. — Comtesse de Grival, M^{lle} *Farna*. — Camille, M^{lle} *Lola Noyr*. — Charlotte, M^{lle} *Georgette Armand*. — Simone, M^{lle} *Piernold*. — Eliane de Morènes, M^{lle} *Sylvès*. — Gabrielle Montinat, M^{lle} *Géraldi*.

Notons le beau geste de MM. Porel et Frondaie donnant aux pauvres du dix-huitième arrondissement dix pour cent de la recette que faisait

est un bon jeune homme et un compositeur appliqué, allait-il faire au Moulin-Rouge ? Et quelle idée a-t-il de s'intéresser à une petite pierreuse — c'est Marie-Claire qu'elle se nomme — de lui vouer un fol amour et de l'emmener en son cinquième de la rue de Lille où — ma parole ! — il va jusqu'à lui parler de mariage, alors que Marie-Claire qui n'est d'ailleurs pas une méchante fille, a la nostalgie de Montmartre et ne cherche qu'une occasion d'y retourner, ne fût-ce qu'un soir, et de revoir les camarades, déjà venues pour la relancer en son milieu bourgeois, trop bourgeois pour son âme de bohémienne ! Voici justement que le dessinateur Tavernier vient annoncer à Maréchal que son opéra est reçu au Théâtre-Lyrique ! N'est-ce pas le cas de fêter la bonne nouvelle, à Montmartre parbleu ! pense Marie-Claire. Alors que Pierre refuse de l'accompagner, la voici qui s'en va pour ne plus oser revenir, et c'est à Ostende — où elle est devenue la maîtresse du richissime Logerce — que se rencontrent et se reprennent les deux amoureux. Pas pour longtemps, hélas ! Est-ce que Marie-Claire est faite pour rester en ménage ? Il lui a fallu les ailes du Moulin, la joie factice, la « vadrouille »... Sept ans se sont passés. Le soir où reparait au Moulin-Rouge, toujours à sa place, Maréchal, décoré et déjà célèbre, c'est à peine si Marie-Claire, vieillie et déchue, reconnaît celui qu'elle a aimé jadis. « C'est ma jeunesse ! » dit-il tristement : il travail-

la pièce le soir du réveillon (24 décembre). « Notre *Montmartre* à nous, dans une soirée de fête, ne doit pas oublier, disaient-ils, celui qui souffre là-haut... »

lera et sera de l'Institut. Elle continuera à faire la noce — et comment ! Elle mourra au « ruisseau », d'où M. Pierre Wolff, plus optimiste, avait voulu tirer son héroïne... Ai-je besoin de vous faire remarquer tout ce que cette pièce sommaire, beaucoup trop sommaire, renferme de déjà vu ? Mais, qu'importe, si, traités en images d'Epinal, ces quatre actes pittoresques, où s'attestent une fois de plus le supérieur talent de metteur en scène de M. Porel, ont, sans grande valeur littéraire, le don de plaire au public, autant que lui a plu M^{lle} Polaire, si bien préparée par son succès d'Estrella de *Maison de danses* à triompher dans l'impénitente et exaspérée Montmartroise qu'est Marie-Claire ! La juste critique devait constater qu'elle avait mis dans cette petite gitane de la place Blanche, en plus d'une couleur expressive, un naturel et une émotion que nous ne lui connaissions pas. Et l'on pouvait dire que, cette fois, elle s'était surpassée. Le naïf Pierre Maréchal n'est, certes, pas un bon rôle : M. Louis Gauthier l'a fait vivre à force de chaleur et de sincérité. Dans le philosophe raisonneur, le vieux dessinateur Tavernier, fidèle habitué du Moulin-Rouge (nous avons connu ce type), M. Lérand s'est montré excellent comme d'habitude. Et je vous défie de trouver un mufle plus mufle que n'était M. Jean Dax en ce Logerce, au nez duquel Marie-Claire se fait le plaisir de jeter son collier d'un demi-million. La scène ne laisse pas, d'ailleurs, d'être péniblement vraie où l'on voit hommes et femmes se précipiter à plat-ventre pour ramasser les perles détachées : « Picorez, les poules. Voici

des graines ! » leur crie la Montmartroise, secouant le joug d'or de son maître et seigneur. Notons encore la grâce pudique qu'a mise une débutante, M^{lle} Georgette Armand, dans son personnage de jeune femme honnête et courageuse, et aussi la verve de l'adroite Ellen Andrée en certaine entremetteuse, proche parente de Prudence de la *Dame aux Camélias*.

	NOMBRE d'actes	NOMBRE de représent. pendant l'année	DATE de la 1 ^{re} représ. ou de la reprise
<i>Maison de danses</i> , pièce.....	5	»	34
* <i>La Barricade</i> , pièce.....	4	7 janvier	90
* <i>Le Costaud des Épinettes</i> , comédie.....	3	14 avril	52
<i>L'Ami du Cercle</i> , comédie.....	1	15 avril	51
<i>Le Secret de Polichinelle</i> , comédie.....	3	1 ^{er} juin	78
<i>Les Deux Écoles</i> , pièce.....	4	20 août	32
* <i>Le Marchand de bonheur</i> , comédie.....	3	15 octob.	44
* <i>Montmartre</i> , comédie.....	4	24 nov.	43

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS¹

Les Variétés n'ont donné, en 1910, qu'une seule pièce nouvelle, le *Bois sacré*, de MM. Gaston de Caillavet et Robert de Flers, dont le grand succès suffisait à remplir toute l'année. Le 29 janvier, on avait dû faire relâche pour manque de lumière causé par les inondations. Le directeur du théâtre du Parc de Bruxelles, M. Victor Reding, avait alors télégraphié à son confrère, M. Fernand Samuel, en lui offrant l'hospitalité pour la pièce en cours de représentations, l'*Ange*, de M. Alfred Capus. Le directeur des Variétés acceptait l'offre tentante, et l'*Ange*, interprété par tous ses créateurs, était joué à Bruxelles pour la première fois le 8 février. D'autre part, par suite du manque de lumière et des inondations, le joli théâtre Michel avait dû brusquement interrompre le cours de ses représentations et cela au lendemain même du triomphal succès remporté par le *Rubicon*, la jolie comédie du jeune auteur, M. Edouard Bourdet. M. Michel Mortier se mit aussitôt en campagne pour parer aux événements. Son énergie fut servie par les circonstances. En effet, au moment même

1. Directeur : M. Fernand Samuel ; administrateur : M. Boutet de Monvel ; secrétaire général : M. Jules Brasseur.

où il cherchait une combinaison pour ne pas arrêter durant un trop grand laps de temps la brillante carrière que le *Rubicon* était destiné à avoir, M. Fernand Samuel lui offrit de la plus large façon son théâtre, pendant que sa belle compagnie d'artistes irait faire applaudir *Un Ange* à Bruxelles. M. Samuel et M. Michel Mortier devaient vite s'entendre. *Le Rubicon* s'adaptait à merveille dans le cadre boulevardier des Variétés et ne pouvait pas ne pas plaire au goût si fin de son directeur. Mais il restait à résoudre une question grave : l'électricité. Les Variétés elles aussi en manquaient ; il fallut donc obtenir des ingénieurs un tour de force d'autant plus grand qu'en ce moment-là tout Paris les accaparait. Grâce aux nuits passées et à la complaisance générale, il était possible, toute lumière dehors, de donner, dès le 5 février, au théâtre des Variétés, la douzième représentation du *Rubicon* et de tout l'amusant spectacle du théâtre Michel¹. La comédie de M. Edouard Bourdet était jouée par tous ses remarquables créateurs : l'exquise Madeleine Lély, la spirituelle Juliette Darcourt et leurs amusants partenaires MM. Henry Burguet et Lucien Rozenberg. *Petites Femmes* continuait à faire affiche avec le *Rubicon*, interprété par ses jolies créatrices : M^{lles} Mario Calvill, Maroussia Destrelle, Magdeleine Damiroff, Watson, et aussi par M. Félix Gandera et l'étour-

1. — Après le triomphe remporté à Bruxelles par l'admirable troupe de M. Fernand Samuel, plusieurs grandes villes de France demandaient une ou plusieurs représentations d'*Un Ange*, interprété par les excellents créateurs des Variétés, et la pièce de M. Alfred Capus était jouée successivement à Lyon, à Marseille, à Bordeaux et à Rouen.

dissant M. Harry Baur¹. Et les représentations du théâtre Michel aux Variétés se continuaient ainsi jusqu'au 13 mars...

22 MARS. — Première représentation du *Bois sacré*, de MM. Gaston-A. de Caillavet et Robert de Flers. — Au lieu du *Bois sacré*, qui, déjà, appartenait à M. Edmond Rostand, *Décorée* était, ce nous semble, en pendant du *Décoré* de Meilhac, le vrai titre de la nouvelle comédie des heureux auteurs du *Roi*. Plus clair, en tout cas, plus accessible au public simpliste que cette appellation du *Bois sacré*, — ô Puvis de Chavannes! — du bois cher aux Arts et aux Muses — aux neuf Muses! — en lequel nos satiristes ont prétendu figurer l'Administration des Beaux-Arts, telle qu'elle pourrait être en l'an 1916, et le bâtiment vermoulu de la rue de Valois, où trônerait, aux lieu et place d'Apollon, un fantaisiste directeur. Et voici la

1. — On commençait par les *Maris en vacances*, de M. Antony Mars.

2. DISTRIBUTION. — Paul Margerie, M. *Brasseur*. — Champmorel, M. *Guy*. — Comte Zakouskine, M. *Max Dearly*. — Des Fargettes, M. *Prince*. — Benjamin, M. *Moricey*. — Un journaliste, M. *Cl. Bernard*. — Durieu, M. *Avelot*. — Magnel, M. *Dupuis*. — Vanbert, M. *Griard*. — Bonarel, M. *Didier*. — Courlot, M. *Dupray*. — Pierre, M. *Darcourt*. — Victor, M. *Honeyre*. — Dourakine, M. *Strul*. — Francine Margerie, M^{me} *Jeanne Granier*. — Adrionne Champmorel, M^{lle} *Eve Lavallière*. — Madame Fauchel, M^{lle} *Marcelle Prince*. — Madame de Ternay, M^{lle} *Geneviève Chapelas*. — Madame Corgelin, M^{lle} *Debrives*. — Louise, M^{lle} *Fraix*. — Madame de Pavy, M^{lle} *de Naudières*. — Madame d'Ussay, M^{lle} *Badin*.

Pendant quelques jours du mois d'avril, M^{lle} Eve Lavallière, souffrante, sera très crânement remplacée par M^{lle} Germaine Rouver, déjà connue par un brillant premier prix au Conservatoire et par d'heureux débuts à l'Odéon.

Pendant les quinze dernières représentations du triomphant *Bois sacré*, le rôle de Paul Margerie était tenu, avec un vif succès, par M. Diamant remplaçant M. Brasseur parti pour l'Amérique.

piquante anecdote que nous content, avec leur constante bonne humeur et leur esprit habituel, MM. de Flers et de Caillavet. Francine Margerie, romancière en vogue, — les femmes se vendent beaucoup, disait un éditeur, — aime son mari, un brave garçon, bien portant, toujours joyeux, ce qu'on appelle un « bon gros, tout rond », qui lui est fidèle. La « femme de lettres » pullule aujourd'hui ; elle était de nature à tenter la verve de nos auteurs comiques : le sujet, très savoureux, ne nous semble d'ailleurs point épuisé après le *Bois sacré*... Dans la paix, jamais troublée, du bonheur conjugal, M. et M^{me} Margerie dépensent, tantôt à Paris, tantôt dans le Périgord, les revenus d'une belle fortune. Francine écrit surtout pour la satisfaction naturelle de son esprit. Cependant, avec le succès, l'ambition naît chez elle — imperceptible d'abord. Sans doute, elle n'admet point que l'on décore les femmes ; Napoléon n'a pas inventé pour elles ce qu'on appelait l'étoile des braves, et puis, le ruban rouge ne va pas avec toutes les toilettes ; quel effet, par exemple, sur un corsage vert ! Laissez-le pour celles qui ne portent qu'un seul costume, pour les sœurs de charité. La tirade est jolie. Joli aussi le mot de Francine : « L'honneur des femmes, c'est moins et c'est plus que celui des hommes, c'est l'honnêteté ». Mais voilà qu'après l'avoir entendue développer, sur la Légion d'honneur, les idées de M^{me} Marcelle Tinayre, nous la surprenons bientôt infiniment moins intransigente. Elle a appris qu'à défaut d'elle ce serait une romancière concurrente qui serait décorée. Ah !

cela, non, elle ne le souffrira pas, et la voilà embarquée pour l'intrigue — presque pour Cythère... Elle entre en campagne et pénètre hardiment dans ce qu'elle appelle le « Bois sacré ». Elle essaye de gagner à sa cause Monsieur le Directeur des Beaux-Arts en personne ; encouragé par sa coquetterie, cet homme d'Etat se révèle trop entreprenant : elle le gifle ! « C'est le châtiment des honnêtes femmes, explique-t-elle, que de ne pas savoir être coquettes... » En est-ce donc fait de la décoration de Francine ? Elle est, en tout cas, étrangement compromise, et force est d'attaquer d'un autre côté. M. Champmorel, le directeur des Beaux-Arts, est le mari d'une petite bonne femme, gentille à croquer, Botticelli assouplie aux modes mondaines qu'il trouva sans doute à Montmartre un jour de commandes officielles — vous avez deviné Eve Lavallière. Adrienne fait de son mari tout ce qu'elle veut, le trompe — et comment ! — mais presque sans le vouloir, car elle ne sait pas « se » résister. Francine dirige vers elle son beau gars de mari qui, mal armé, — son esprit est simple contre les séductions féminines, — glisse plus bas que ne l'eût souhaité sa femme. Francine obtient sa croix, mais à quel prix ! Elle pardonne toutefois : n'a-t-elle pas été cause de ce qui est arrivé ? Paul a trompé sa femme pour lui être agréable ! Les époux sont réconciliés, et Paul va embrasser Francine, quand il aperçoit le ruban rouge attaché sur son corsage ; alors il recule : « Non, dit-il, je ne pourrai jamais embrasser un chevalier de la Légion d'honneur ! Il me semble

que c'est mon capitaine, le gardien du square ou mon examinateur de droit! » Francine aussitôt détache le petit fétiche qu'elle eut tant de peine à conquérir, et le rejette au loin. Piquant dénouement inspiré par une aventure récente, qui fit jaser tout Paris... « La femme ne doit pas se jeter dans la mêlée des ambitions, mais rester modestement à son foyer » : telle paraît être la conclusion de l'anecdote que corsent de nombreux et délicieux épisodes. Après un premier acte, élégant et fin, l'acte de la direction des Beaux-Arts fournit matière à d'agréables traits de satire politique, écrite d'ailleurs, comme dans le *Roi* d'heureuse mémoire, sans méchanceté. Et nous n'avons rien dit d'un personnage des plus amusants — encore qu'il soit à peu près inutile à l'action — celui du comte Zakouskine, colonel et maître de ballet à la cour impériale de Saint-Petersbourg, Russe mâtiné d'Italien, parce qu'il est le produit d'un consul égaré en Italie et d'une Sicilienne trop sensible, si bien qu'à sa majorité, ayant à choisir entre deux accents, il a pris l'accent italien, car son instinct l'a toujours porté du côté des femmes... Le comte Zakouskine a lu *l'Irrésistible*, le dernier roman de Francine Margerie, et il est ravi : c'est son histoire ou à peu près. Il faut entendre Max Dearly dire : « J'ai le charme slave. Nous avons le charme slave : nous ne le savions pas. Vous autres, Français, vous l'avez découvert. Je l'ai, le charme slave ». S'entendant à miraculeusement varier ses types sans jamais se ressembler, M. Max Dearly a fait du comte Zakouskine, ce Russe à

l'accent italien, fat à l'excès, ruffian à l'occasion, une composition de la plus originale et de la plus extravagante cocasserie. Adrienne Champmorel, l'épouse légitime du directeur des Beaux-Arts, se définit elle-même : un petit être épris d'indépendance, qui comme un écureuil saute d'arbre en arbre, de branche en branche, ou d'amant en amant... Quand un homme lui plaît, elle pousse un petit cri et s'affale dans un fauteuil : l'homme n'a plus qu'à avancer... C'est ce que fait, à première rencontre, le comte Zakouskine. Avec quel art exquis M^{lle} Eve Lavallière a joué le rôle ! Et que dire de la pantomime du second acte (scène renouvelée de *Ma Cousine* de Meilhac), du « pas de deux » du troisième, où toute la salle l'a justement acclamée, en même temps que M. Max Dearly ! Voilà, certes, des clous de belle grandeur... Les très avisés auteurs du *Bois sacré* savaient ce qu'ils faisaient en désirant que le rôle de Francine Margerie fût créé par une artiste de la valeur de M^{me} Jeanne Granier : il était impossible d'y mettre plus de grâce et d'esprit, plus de naturel et de simplicité. M. Albert Brasseur est le cordial et jovial mari de notre sympathique romancière : il a joué « en maître » les scènes sentimentales du troisième acte. M. Guy a dessiné une épique caricature de directeur des Beaux-Arts. M. Prince, en une simple silhouette de jeune et parfait gaffeur, a fait la joie de tous. M. Moricey est d'une solennité bouffonne sous les traits de l'huissier ministériel immeuble par destination. Et je crois bien que M. Samuel possède la plus merveilleuse troupe

comique de Paris — égale à l'ancienne phalange du Palais-Royal, autrefois célèbre. Le *Bois sacré* se joue jusqu'à la fermeture estivale, le 12 juin.

3 OCTOBRE. — Avec le *Bois sacré*¹ récemment interrompu en plein succès, les Variétés faisaient devant une salle extrêmement amusée la plus brillante des réouvertures, et cette représentation, qui était la 86^e de la triomphante pièce de MM. G. de Caillavet et Robert de Flers, demeurera l'une des plus belles — la plus belle peut-être de celles qu'elle ait encore jamais eues. « La femme ne doit pas se jeter dans la mêlée des ambitions, mais rester modestement à son foyer » : telle est, nous l'avons dit, la conclusion de la petite aventure de ménage mondain que nous content avec bien de la malice nos deux maîtres en l'art de confectionner un pimpant « article de Paris ». Et c'est dans les rires que

1. — Le *Bois sacré* était précédé d'une gentille comédie de M. Stéphane Pol : *l'Envers d'un maître*, puis d'un amusant petit acte de M. Paul Ferrier : *La partie d'échecs*.

Le 17 octobre, on fêtait dans l'intimité la 100^e représentation de la pièce de MM. de Caillavet et de Flers. Les artistes, après la danse du troisième acte, où triomphaient chaque soir M^{lle} Eve Lavallière et M. Max Dearly, s'étaient réunis dans la loge de M^{me} Jeanne Granier pour vider une coupe de champagne et porter un toast à la 200^e de ce succès sans précédent.

M. Fernand Samuel s'était attaché comme administrateur de la scène et régisseur général, M. Armand Numès, une des personnalités les plus sympathiques du monde des auteurs et des artistes dramatiques. M. Armand Numès, qui débuta au théâtre Saint-Laurent en 1872, et joua successivement au Palais-Royal (1878), au Gymnase (1883), au Vaudeville (1890), chez Antoine (1903), aux Variétés (1908), où il créa le député Bourdier dans *Le Roi*, n'est pas seulement un de nos meilleurs comédiens ; il est aussi l'auteur très spirituel de plus de trente opérettes, quarante vaudevilles, cinquante revues, trois ou quatre cents chansons qui remportèrent de gros succès au Palais-Royal, au Gymnase, au Théâtre Antoine, à Cluny, à Beaumarchais, à l'Eldorado, à la Scala, à la Cigale, etc. Son parisianisme et son expérience semblaient le désigner pour le poste important que lui confiaient les Variétés.

se termine la piquante anecdote... La troupe des Variétés, dont ont su si bien jouer les auteurs du *Bois sacré*, est la plus merveilleuse troupe comique qui soit à Paris, en France, et sans doute au monde... Jamais groupement plus extraordinaire de comédiens bouffes ne s'est rencontré. Le public fait particulièrement fête à Albert Brasseur de retour d'une superbe tournée en Argentine et au Brésil. Relatons le prodigieux effet de cette reprise, où les excellents pensionnaires de M. Samuel joignaient si heureusement l'émotion d'une quasi-première à la pleine possession de rôles qu'ils avaient tous déjà joués près de cent fois. Avec une interprétation aussi « idéale », la pièce n'est, certes, pas près de quitter l'affiche des Variétés. Mais qui nous donnera l'explication de l'énorme vogue de l'ouvrage en Amérique — où il n'y a pourtant ni Légion d'honneur, ni ordres d'aucune sorte, pas plus qu'il y a de ministère des Beaux-Arts ou de « bois sacré »?... Alors?...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1 ^{re} représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
<i>Un Ange</i> , comédie.....	3	»	33
* <i>Les Maris en vacances</i> , vaudeville.....	1	1 ^{er} janv.	159
<i>Le Rubicon</i> , comédie.....	3	5 février	42
<i>Petites femmes</i> , comédie.....	1	»	42
* <i>Le Bois sacré</i> , comédie.....	3	22 mars	184
* <i>L'Envers d'un maître</i> , comédie.....	1	1 ^{er} octobre	37
<i>La Partie d'Échecs</i> , comédie.....	1	»	61

Vertical text or markings along the left edge of the page, possibly bleed-through or a scanning artifact.



THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL¹

Quatre pièces inédites, jointes à une reprise du *Satyre*, de MM. Georges Berr et Marcel Guillemaud, rempliront avec des fortunes diverses l'année 1910. Elle avait commencé par la *Revanche d'Eve*, de MM. Antony Mars et Alphonse de Beil. Le 21 janvier, on donnait la première représentation de l'*Eprouvette*, de MM. Kéroul et Barré². — Colette Dubois, fille d'un notable commerçant, qui, depuis son mariage, a perdu de vue son amie Gilberte Thomerel — Thomerel est un docteur spécialiste pour la gorge — apprend de cette dernière que son mari la trompe. Comment s'en assurer? En demandant à une modiste de mœurs légères, répondant au nom d'Olga de Brandebourg, de lui prêter son appartement durant les quelques jours qu'elle emploie à son voyage à Londres. Le docteur Thomerel, sollicité par une lettre soi-disant écrite par la demi-mondaine, tombera dans

1. — Directeur, M. Gustave Quinson; Secrétaire Général, M. Francis Buguet.

2. DISTRIBUTION. — Bridois, M. Hurteaux. — Toupin, M. Milo. — Docteur Thomerel, M. Reschal. — Fernand Dubois, M. Clément. — Gaston, M. Palau. — Le Prince, M. Ed. Rose. — Olga de Brandebourg, Mlle Marcelle Yrven. — Olympe, M^{me} Madeleine Guilly. — Colette, Mlle Betty Dausmond. — Gilberte, Mlle André Sylvane. — Julie, Mlle Jalabert.

le piège. Il se rendra chez Olga où il rencontrera son neveu Gaston et son précepteur, qui se trouve être un chauffeur dans la purée, plus le mari de Colette, le commerçant Dubois, qu'il ne connaît pas, plus un prince siamois en quête d'aventures galantes, plus Olga elle-même qui revient d'Angleterre, juste à temps pour faire au prince exotique les honneurs de la France. De sorte que, non prévenus de cette arrivée, chacun des deux époux croit l'Altesse enfermée avec sa femme. Tous ces personnages s'agitent, se rencontrent, se fuient, se cachent... A nous les armoires libératrices, les escaliers sauveurs, les escamotages quiproquesques ! A la fin, comme il sied, tout s'arrange ; un bruit de réconciliation vibre dans l'air comme un baiser. Qu'est-ce que l'éprouvette ? L'appartement d'Olga où fut mise à l'épreuve la fidélité du docteur et où le mélange combiné des héros de l'aventure provoquait, au deuxième acte, une véritable explosion... de rires. La troupe du Palais-Royal avait vaillamment interprété cette folie. MM. Hurteaux, Milo, Clément, Reschal, Roze, Palau, M^{mes} Madeleine Guitty, Marcelle Yven, Betty Dausmond et Andrée Sylvane menaient la pièce dans un mouvement endiable.

21 FÉVRIER. — Le joyeux vaudeville de MM. Georges Berr et Marcel Guillemaud, le *Satyre*, retrouvait avec MM. Le Gall, Hurteaux et Reschal ses excellents interprètes de la création. M^{lle} Templey ajoutait à cette brillante reprise le charme de son talent.

6 AVRIL. — Première représentation de *Tais-toi*,

mon cœur ! vaudeville en trois actes de MM. Maurice Hennequin et Pierre Veber¹. — Le Savinien que nous ont gaiement présenté les deux auteurs pourrait s'appeler « Un Monsieur qui relève les femmes ». Il est parti de ce principe qui sert de titre à la pièce : « *Tais-toi, mon cœur !* » et se vantant d'avoir « dompté le cochon », ce cochon qui sommeille en chacun de nous, paraît-il, il se donne pour mission de ramener dans la saine voie de la morale une petite grue montmartroise, Mirette, dont il formera l'esprit et qu'il n'entre-tiendra qu'en tout bien tout honneur. Mais Mirette ne se laisse pas aussi facilement relever que se l'imaginait ce régénérateur à la manque. Elle commence à le tromper à la journée avec un vieux gigolo, l'académicien Pinoche, adroit à faire la fête sous le nom de Polichinelle ; puis elle use du rare pouvoir hypnotique qu'elle a hérité de sa mère M^{me} Prudence, somnambule extra-lucide, pour compromettre Savinien en des aventures follement risquées, qui l'amènent tout de suite au poste de police. Ah ! le drôle de poste — un élégant salon mondain — où le malheureux Pinoche est boxé jusqu'à la gauche par « l'agent

1. DISTRIBUTION. — Savinien, M. *Le Gallo*. — Pinoche, M. *Hurteaux*. — Edgard, M. *Milo*. — Charles-Amédée, M. *Reschal*. — Baruch, M. *Clément*. — Fortuné Richard, M. *Palau*. — Banler, M. *Ed. Rose*. — Gédéon, M. *Champagne*. — Premier agent, M. *G. Barral*. — Deuxième agent, M. *Varnier*. — Mirette, M^{lle} *Mistinguett*. — Prudence, M^{me} *Rosine Maurel*. — Isabelle, M^{lle} *Magda Simon*. — Balbine, M^{lle} *Camille Calvat*. — Euphémie, M^{lle} *Lepers*. — Louison, M^{lle} *Juliette Garcia*. — Margot, M^{lle} *Saint-Marc*. — Rose, M^{lle} *Germaine Brasseur*.

Le 1^{er} avril, M. Alfred Quinson était entré en fonctions comme Directeur du Palais-Royal, aux lieu et place de M. Eugène Héros.

Banler », strictement esclave de sa consigne! Faut-il vous dire tout de suite la fin de l'aventure? Savinien sent bientôt se réveiller en son cœur le cochon que vous savez, et le rideau baisse sans qu'il ait jamais relevé une fille perdue : il peut bien devenir pour de bon l'amant de Mirette, puisque son oncle Charles-Amédée n'a rien trouvé de mieux que de séduire « un prix de vertu »... Et tant pis pour la morale : ne sommes-nous pas au Palais-Royal! La farce était naturellement amusante : l'un des auteurs, M. Pierre Veber, l'a quelque peu corsée en y développant abondamment un moyen comique — celui du fluide magnétique qui fut le succès d'une divertissante bouffonnerie de son invention, *Monsieur Mésian*, jouée naguère au Théâtre des Arts. M^{lle} Mistinguett est une Mirette délicieuse d'entrain et de gaieté. Et comme elle danse la « Ribouldingue »! Le joyeux vaudeville est enlevé de verve par M. Le Gallo, original et charmant en prétendu releveur de femmes; par M. Hurteaux, très plaisant en académicien fêtard qui se cache dans les placards et reçoit les maîtresses « tatouilles » des agents boxeurs, et par M^{me} Rosine Maurel, somnambule désopilante. La pièce se donnait jusqu'aux premiers jours de juin, où avait lieu la clôture annuelle du théâtre.

22 SEPTEMBRE. — Première représentation de *l'Enfant du Mystère*, vaudeville en trois actes de MM. Alévy et Eugène Joullot¹. — Avec de

1. DISTRIBUTION. — Auguste, M. Lamy. — Tancrede La Réole, M. Lécuesque. — Montorgueil, M. Le Gallo. — Lecuisard, M. Hurteaux. — Chicot, M. Clément. — Gaston Durandin, M. Palau. — Commandant

nouveaux escaliers, de spacieux couloirs, de commodes vestiaires, — cela n'est rien, mais encore fallait-il le trouver, — desservis par des ouvreuses un peu affolées, mais si pleines de bonne volonté, avec un superbe hall-fumoir conduisant, dit le programme, à un bar de « tout premier ordre », avec tout le confort des théâtres modernes, M. Quinson a fait du vieux Palais-Royal — l'ancienne salle de la Montansier — une salle claire, pimpante, dorée, toute rajeunie, et réjouie, agrandie, si l'on peut dire — bien que l'espace en soit toujours le même... Et nous nous sommes involontairement rappelé le mot de d'Ennery à notre ami Rochard, qui venait, lui aussi, de luxueusement transformer la salle de la Porte-Saint-Martin : « Avec une bonne pièce, ça pourra marcher ! » Ah ! comme nous aurions donc voulu nous amuser en ce nouveau Palais-Royal !... Et voilà que, sous le titre de *l'Enfant du Mystère*, nous avons dû subir un vaudeville « innommable », d'un numéro certainement inférieur à ceux que pourrait donner quelque scène de l'ordre de *Parisiana*, et qui fait subitement descendre à un niveau un peu bas le théâtre qu'illustrèrent autrefois les Barrière, les Lambert Thiboust, les Labiche, les Gondinet, les Sardou, les Meilhac et

Dupont-Dugard, M. Mangin. — Moche, M. Ed. Roze. — Achille Lebigre. M. Champagne. — Rossignol, M. Mathillon. — Lucien, M. Rochambeau. — Eugénie, Mlle Marcelle Yvoen. — Charlotte, Mlle Marguerite Templey. — Clémence, Mlle Marguerite Lavigne. — Madame Rossignol, Mlle Magda Simon. — Odette, Mlle Camille Calvat. — Suzon, Mlle Jane Danjou. — Ninette, Mlle Germaine Brassour. — Germaine, Mlle Madeleine Andral. — Madeleine, Mlle Stelhane.

Halévy — pour ne parler que d'illustres défunts... Comment nous étonner que des artistes de la valeur comique de Charles Lamy, de Le Gallo, de Hurteaux — auxquels s'était jointe pour la circonstance Marguerite Lavigne, héritière d'un nom célèbre sur ces mêmes planches — n'aient pu tirer quoi que ce soit de rôles qui n'existaient pas? Là où il n'y a rien, dit le proverbe, le roi perd ses droits. Vous raconterai-je comment, pour se faire épouser par Gaston Durandin, son amant, une aimable modiste du nom de Charlotte, aidée par le comédien Montorgueil, jouant le rôle du commandant de marine Dupont-Dugard, feint d'avoir un enfant — c'est l'enfant du mystère — et qu'au troisième acte, où sont mis en présence un vrai et un faux commandant, l'enfant se trouve avoir trois pères et trois mères? Dirai-je qu'au dernier acte (tout aussi incompréhensible, mais un peu plus gai que les deux précédents), et dans une scène qui peut passer pour la meilleure de la pièce, on a justement applaudi M. Roze pour ses qualités de comédien de composition, habile et sincère?

28 OCTOBRE. — Première représentation du *Million*, comédie-vaudeville en cinq actes de MM. Georges Berr et Marcel Guillemaud¹. — « Parmi les victimes du temps et de la mode —

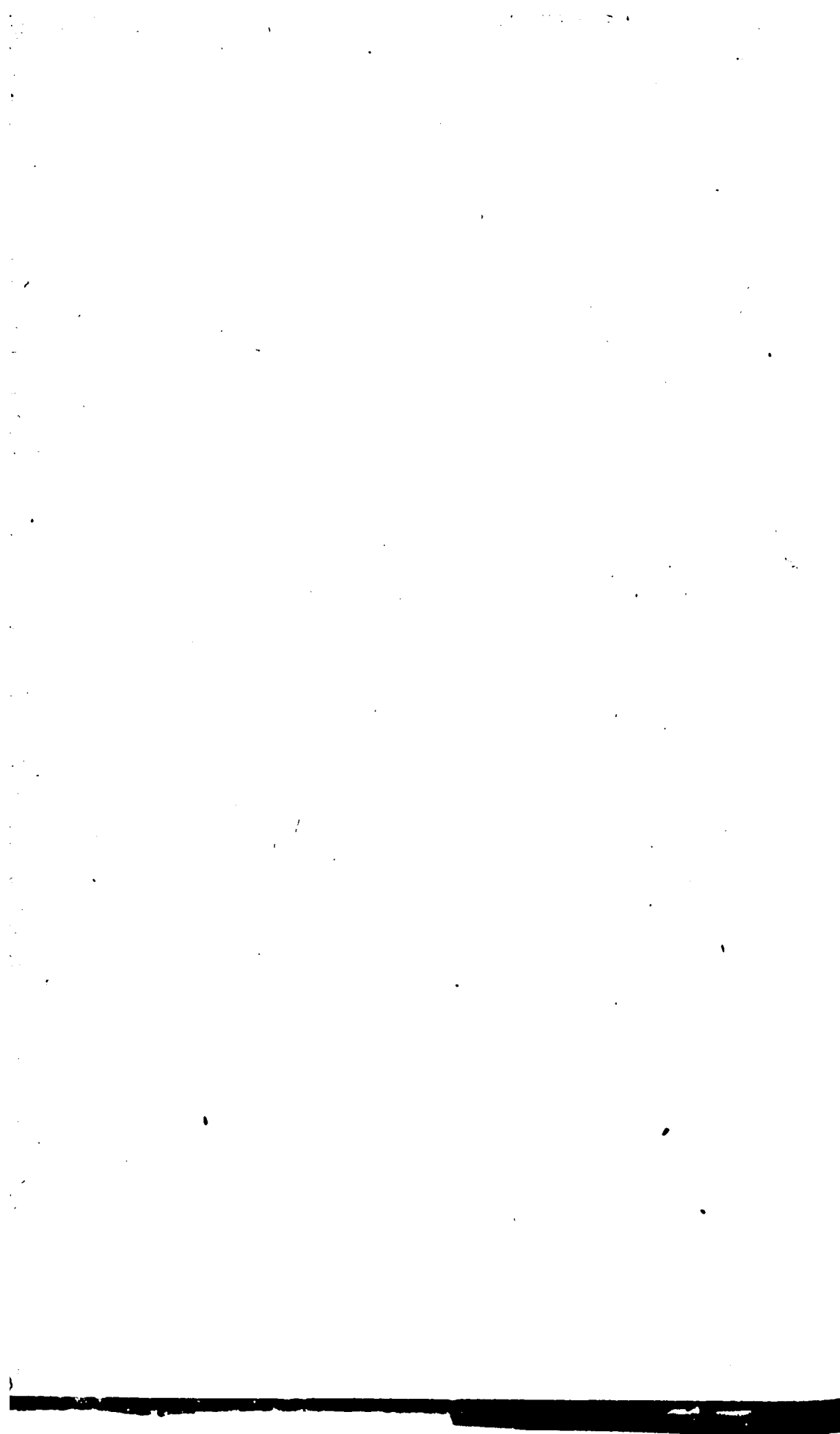
1. DISTRIBUTION. — Béatrice, Mlle Jeanne Bertiny. — Francine, Mlle Marcelle Yrven. — Severo Torelli, Mlle Camille Calvat. — Mariette, Mlle Jane Danjou. — La gigolette, Mlle Germaine Brassour. — Prosper, M. Charles Lamy. — Michel, M. Le Gallo. — Tubise, M. Hurteaux. — La Bécotterie, M. Levesque. — Crochard, M. Clément. — Champaubert, M. Palau. — Sopraneli, M. Mangin. — Benjamin, M. Ed. Roze.

nous disaient alors MM. Georges Berr et Marcel Guillemaud — la vieille comédie à poursuites demeurait endormie... sous son chapeau de paille d'Italie... Elle eut pourtant de fiers patrons, cette comédie-là. Ils s'appelaient Labiche, Meilhac, Halévy, le vieil Hennequin. Et l'idée nous vint que les exemples qu'ils avaient donnés pouvaient peut-être encore servir à quelque chose, et qu'essayer de se souvenir de leurs leçons, c'était, en somme, honorer leur mémoire ». Les auteurs du *Million* ne pouvaient, certes, mieux évoquer un genre aujourd'hui oublié qu'en écrivant l'alerte vaudeville qui valait au Palais-Royal le plus franc des succès. MM. Berr et Guillemaud n'ont qu'à élaguer la première scène, d'ailleurs inutile — où nous voyons s'agiter, presque nue, sur son lit-cage, l'opulente Marcelle Yrven — pour que leur *Million* remplace désormais la *Cagnotte* au nombre des pièces chastes qui peuvent être vues par tout le monde. Que de verve, du reste, que d'esprit et de gaieté, de fantaisie et d'habileté en ces cinq actes — la bonne vieille coupe d'autrefois — occupés à la recherche du veston qui contient un billet de loterie gagnant un million ! Comme le « furet du bois, mesdames » — il court, il court, le veston, et c'est un plaisir de le suivre, affolés, dans cette course vertigineuse... Comment aussi le jeune rapin Michel eut-il l'imprudence de laisser ledit billet dans la poche de son veston de travail ! Voilà le veston endossé par un cambrioleur qui, poursuivi par la police, a fait irruption dans l'atelier, Crochard (c'est ce hardi cambrioleur) emporte le

veston dans la boutique de fripier qu'il tient sous le nom du père La Tulipe, et le vend à l'illustre ténor Sopranelli qui a l'idée de s'en vêtir pour la *Vie de Bohême*. A peine le veston a-t-il disparu de la boutique que la police y pénètre et ne trouve à coffrer que Michel et son fidèle Champaubert. Et le commissaire voit d'autant mieux en eux les « frères Crochard », chefs de bande, que l'infâme Prosper, qui devait les sauver, a la canaillerie de déposer contre ses deux amis : s'il pouvait s'approprier pour lui tout seul le précieux veston ! Michel et Champaubert réussissent pourtant à s'évader du poste où ils ont — la scène est d'une drôlerie irrésistible — chloroformé les braves agents. Et l'on se retrouve chez le grand ténor, possesseur du veston. Une jeune pianiste, Béatrice, amie de Michel, feint d'adorer le chanteur — qui n'en est plus à compter ses bonnes fortunes — et l'oblige à se déshabiller. Elle saisit le veston, le jette aux camarades qui attendent dans la rue. Paf ! il tombe sur une auto qui l'emporte à quatre-vingts à l'heure. Nouvelles tribulations, nouvelles angoissés. Elles ne prennent fin que grâce au généreux, au providentiel Crochard — le bon, l'honnête cambrioleur ! — qui, pour remercier Béatrice d'avoir protégé sa fuite, s'est mis lui-même à la poursuite de l'auto, et rapporte à Michel son veston et son billet de loterie ; mais il ne les lui rend qu'après avoir appris au rapin qu'il est aimé de Béatrice — de Béatrice qu'il aimait aussi sans s'en douter... Béatrice, c'est — qui l'eût cru ? — M^{lle} Bertiny, que nous avons naguère applaudie à la Comédie-

Française, et qui a fait une agréable rentrée au théâtre en venant prêter à son mari, M. Georges Berr, l'aide de son gracieux talent. Autour d'elle, les meilleurs artistes de la maison ont donné comme un seul homme. C'est Lamy, si habile à composer un type : celui de l'envieux Prosper est d'une vérité presque cruelle ; c'est Le Gallo, toujours si sympathique ; c'est Hurteaux, digne continuateur des vieilles traditions ; c'est Levesque, qui met de la finesse en sa silhouette de noble voleur ; Palau, l'impétueux reporter du *Je sais presque tout* ; Clément, qui de si piquante façon bafoue la police, lui, le fils d'un fonctionnaire dont le nom est resté célèbre à la préfecture ; c'est enfin Mangin, que nous a restitué la Russie et qui rend au naturel les impayables vantardises du grand ténor en vogue ; on dirait Caruso... Un gros succès qui se prolongera par de là l'an 1910...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1 ^{re} représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
<i>La Revanche d'Ève</i> , vaudeville.....	3	»	»
<i>La Cagnotte</i> , vaudeville.....	5	»	19
<i>Flagrant Délit</i> , vaudeville.....	1	»	47
* <i>L'Éprouvette</i> , vaudeville.....	3	21 janv.	31
<i>Ce vieux Médard</i> , vaudeville.....	1	»	42
<i>Le Satyre</i>	3	21 février	49
* <i>On opère sans douleur</i> , vaudeville.....	1	13 mars	56
* <i>Tais-toi mon cœur !</i> vaudeville.....	3	6 avril	69
* <i>L'Ami de ma femme</i> , comédie.....	1	6 mai	36
* <i>L'Enfant du Mystère</i> , vaudeville.....	3	22 sept.	38
* <i>Nini</i> , vaudeville.....	1	23 sept.	37
* <i>Le Million</i> , comédie-vaudeville.....	5	28 octob.	78
<i>La Balance</i>	1	21 nov.	50



THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE¹

Deux pièces nouvelles, *Une Femme passa*, de M. Romain Coolus, et *Mon Ami Teddy*, de MM. André Rivoire et Lucien Besnard, — puis, le *Mariage de M^{lle} Beulemans*, pour la « saison belge » imaginée par M. Léon Poirier, constitueront l'histoire de la Renaissance en 1910.

L'année avait commencé par la continuation du succès de la *Petite Chocolatière* qui, le 20 février, avait terminé sa brillante et fructueuse carrière².

25 FÉVRIER. — Première représentation de *Une Femme passa*, pièce en trois actes de M. Romain Coolus³. Il était singulièrement dur, pour l'auteur

1. — Directeur : M. Abel Tarride.

2. — Le 7 février, après le deuxième acte de la pièce de M. Paul Gavault, les machinistes et accessoiristes, une fois le décor enlevé, s'étaient mis en grève. M. André Dubosc devait faire une annonce pour prévenir le public que la représentation allait continuer, mais sans décors, ce qui avait lieu aussitôt, au milieu des applaudissements du public, fort amusé de cet incident aussi inattendu que peu banal.

Quelques changements s'étaient produits dans la distribution de la *Petite Chocolatière*. La lourde tâche de remplacer M^{me} Marthe Régnier était échue à une jeune comédienne, M^{lle} Gisèle Gravier, qui, dans le rôle de Benjamine Lapistolle, faisait preuve des plus charmantes et des plus précieuses qualités. Le rôle de Paul Normant, créé par M. Boucher, était tenu par un jeune comédien d'avenir, M. Trévoux.

3. DISTRIBUTION. — Jean Darcier, M. Tarride. — Héricy, M. Capellani. — Charlines, M. Bullier. — Bourland, M. Berthier. — Pierre, M. Prosper Laforest. — Lavigne, M. Trévoux. — Jumellier, M. Cognet. — Grivard, M. Mercier. — Stouffle, M. Savin. — Sormain, M. Gambard. — Simone, M^{lle} Marthe Brandès. — Suzette, M^{lle} Louisa de Mornand. — Alice, M^{me} Catherine Laugier. — Madame Grivard, M^{lle} Camille Delys.

d'*Une Femme passa*, de se présenter devant la critique et le public des répétitions générales « deux heures » après le triomphe remporté au Gymnase par la *Vierge folle*. M. Romain Coolus a d'autant plus de mérite de s'en être fait écouter et applaudir. Le docteur Jean Darcier, dont il nous montre l'intéressante figure, était un homme de travail et aussi un « homme de ménage » avant d'avoir rencontré M^{me} Suzette Sormain, la plus séduisante et la plus coquette des femmes. Il est devenu son amant. Or, dans une soirée donnée par des amis des Darcier, un capitaine d'infanterie coloniale, Jacques Héricy, s'éprend, lui aussi, de la belle et perverse Suzette, qui n'est, en réalité, qu'une cynique courtisane mondaine. Déjà maîtresse de Darcier, elle engage carrément une autre liaison avec Héricy. Mais voilà qu'un jour elle laisse tomber, sans s'en apercevoir, chez Héricy, une lettre d'amour non signée. Héricy, torturé par la jalousie jusqu'à sentir vaguement que la folie le gagne, vient demander au docteur Darcier une consultation. Répondant aux questions que lui pose le médecin, Héricy raconte l'infâme trahison dont il a été victime. Bien entendu, il ne prononce pas le nom de la triste héroïne, mais il montre à Darcier la lettre révélatrice. Et Darcier reconnaît une lettre écrite par lui !... Il se maîtrise.

Mademoiselle Jettier, M^{lle} *Dorchèze*. — Madame Ledoux, M^{lle} *Jahde*. — Madame Stouffle, M^{lle} *Stylite*.

M^{lle} de Mornand, souffrante, sera très vaillamment remplacée, pendant quelques jours du mois d'avril, par M^{lle} Catherine Fonteney.

Au même mois d'avril, M^{me} Catherine Laugier remplacera également, avec beaucoup d'autorité, M^{lle} Brandès, momentanément indisposée.

il dompte sa colère. Mais c'est à lui, maintenant, de souffrir, lui à qui on demandait la guérison ! La situation n'est-elle pas curieuse, autant qu'inédite ? Celui qui l'a trouvée est un homme de théâtre, et la trouvaille devrait, à elle seule, suffire au succès de la pièce de M. Coolus... Il va sans dire qu'Héricy ne tarde pas à savoir quel est l'auteur de la lettre. Et c'est encore une scène poignante que celle où l'auteur nous montre, en face l'un de l'autre, ces deux hommes de haute énergie réduits à l'état de « loques » pour ainsi dire, par la tromperie de la même gueuse. Jean Darcier, heureusement, a auprès de lui sa femme Simone qui, touchante et généreuse, ramènera dans l'esprit de son mari le calme et l'apaisement, comme une mère fait pour son « enfant malade ». Quant à Héricy, finira-t-il au cabanon, ou, guéri par le savant Héricy, triomphateur des plus redoutables neurasthénies, retournera-t-il au pays d'Afrique où l'on peut supposer que les Soudanaises le consoleront, comme elles le pourront, de la perversité des jolies Parisiennes ? M. Coolus ne nous le dit pas... Peu importe. L'essentiel est que, telle qu'elle est, sa pièce demeure attachante. Elle a été, je l'ai dit, très chaleureusement accueillie. Elle est, d'ailleurs, ou ne peut mieux jouée. Dans le docteur Darcier, M. Tarride nous donne, à un degré supérieur, la belle impression de la vie. M^{lle} Marthe Brandès représente avec infiniment de tact la câline et tendre épouse du malheureux Jean. M^{lle} Louisa de Mornand personnifie à miracle l'ensorcelante « femme fatale » qu'est l'effroyable Suzette.

Voulez-vous voir ce que la passion peut faire du plus brave militaire ? Regardez M. Capellani...

29 AVRIL. — Première représentation de *Mon ami Teddy*, pièce en trois actes de MM. André Rivoire et Lucien Besnard¹. — Quel dommage que le premier acte soit si joli ! Si joli vraiment, si alerte, si spirituel et si gai qu'il éteint le second — qui contient pourtant encore d'excellents morceaux — et qu'il annihile le troisième et dernier — décidément un peu long. Peu importe d'ailleurs : la pièce est de deux auteurs de talent, et l'agréable spectacle que nous ont offert MM. André Rivoire et Lucien Besnard est digne d'un vrai succès. Théodore Kimberley arrive à son heure au lendemain de la visite de Théodore Roosevelt. Théodore Kimberley donc — Teddy par diminutif — est le fils richissime du roi de l'acier. C'est le Huron de Voltaire à l'âme saine, à l'esprit simple. Ce qu'il veut dire, il ne le mâche guère ; ce qu'il entend faire, il l'exécute quand même. Un aimable caricaturiste, l'ayant amené avec lui de New-York, l'a présenté à sa cousine, M^{me} Didier-Morel ; Teddy l'a justement trouvée charmante, il a donc décidé qu'il l'épouserait. Il y a bien une légère difficulté : la belle cousine est mariée au député de Beauvais, mais qu'est cela pour un Américain ? Didier-Morel

1. DISTRIBUTION. — Teddy, M. Abel Tarride. — Didier Morel, M. André Dubosc. — D'Allonne, M. Victor Boucher. — Bertin, M. Paul Capellani. — Verdier, M. Berthier. — Dominique, M. J. Cognet. — Corbett, M. Jacks. — Harry, M. Savin. — Pierre, M. Landais. — Madeleine, M^{lle} Yvonne de Bray. — Francine, M^{lle} Gisèle Gravier. — Mathilde, M^{lle} Irène Bordoni. — Yvonne, M^{lle} Stylite. — Juliette, M^{lle} Valois. — Aline, M^{lle} Sylvaire. — Madame Roucher, M^{lle} Cheirel (en représentations).

est un personnage affairé, plein de lui-même, ennuyeux et sot. Il a néanmoins de hautes ambitions. Au Palais-Bourbon, on lui confie volontiers des rapports : les rapports mènent dans les ministères et... au ministère. Didier-Morel laisse d'ailleurs Madeleine, sa femme, en dehors de ses vastes conceptions politiques, et n'a d'yeux et de prévenances que pour l'influente M^{me} Roucher, veuve d'un président de la République, intrigante et agitée, vulgaire et joviale. Comme on lui parle de la fin prématurée du regretté président : « Quel coup terrible ! répond-elle. Nous avons encore dix-huit mois à faire ! » Teddy a invité tout le monde à s'installer dans sa villa de Deauville, et tout le monde a accepté son invitation. C'est donc à Deauville que se passe le second acte. Nous y voyons Teddy, qui est résolu à épouser Madeleine, s'appliquer à brouiller le ménage Didier-Morel. A quoi arrive-t-il ? A ceci : que Madeleine, justement irritée contre un mari qui se compromet avec M^{me} Roucher, annonce son projet de divorcer et d'épouser le diplomate Bertin — poseur, fat à gifler, qui promène sa nullité dans les ambassades. Qui est penaud ? C'est Teddy, qui a ainsi travaillé pour un autre et n'a plus qu'à regagner New-York. Cependant, avant de prendre le bateau, il veut savoir si Bertin aime vraiment Madeleine. Il l'interroge ; il trouve un homme qui, galamment, mais sans enthousiasme, se résigne à un mariage dont il n'a, à vrai dire, aucune envie : une femme divorcée dans une famille pudibonde, cela fera dans la « carrière », bien mauvais.

effet. Alors, toujours loyal au fond, et incorrect dans la forme, il le flanque carrément à la porte. Puis il conte à Madeleine justement surprise, ce qu'il a fait, de son autorité privée. Et comme il lui dit son amour, et qu'elle ne peut plus guère se passer de lui, il y a des chances pour qu'il l'épouse et qu'il la rende parfaitement heureuse... M. Tarride a magistralement composé son personnage de Teddy, avec un peu d'accent — pas plus qu'il n'en faut — et le plus adroit mélange de fantaisie et de vérité : c'est parfait. M. André Dubosc est comiquement important en Didier-Morel ; M. Victor Boucher, amusant et preste sous les traits du jeune caricaturiste ; M. Capellani, élégant et déplaisamment fat sous ceux du diplomate Bertin ; M. Berthier, justement bonhomme en papa de Madeleine. Et Madeleine — il y a en ce moment une sérieuse promotion de jeunes comédiennes devenant étoiles — est rendue avec beaucoup de grâce et d'émotions, d'autorité déjà, par M^{lle} Yvonne de Bray. Puis M^{lle} Cheirel a campé avec une incomparable sincérité le rôle trop court, mais si bien venu, de la tourbillonnante matrone de notre troisième République. C'est sur le succès de *Mon ami Teddy*, qui devait être bientôt repris, que le théâtre clôturerait, le 5 juin, sa saison officielle.

7 JUIN. — Première représentation du *Mariage de Mademoiselle Beulemans*, comédie en trois actes de MM. Fonson et Fernand Wicheler¹. — Il

1. DISTRIBUTION. — Albert Delpierre, M. Berry. — Beulemans, M. A. Jacques. — Séraphin Meulemester, M. Merin. — Meulemester, M. Ambreville. — Mostinckx, M. Mylo. — Le secrétaire, M. Marmont. — Le

était déjà venu à Paris bien des troupes italiennes, russes, espagnoles, allemandes même, mais jamais jusqu'à présent il ne nous avait été donné d'avoir une troupe belge, qui soit vraiment belge et qui l'avoue. Cette lacune venait d'être comblée au théâtre de la Renaissance, où la compagnie de Bruxelles au grand complet, et entourant le grand comédien, M. Jacque, était venue interpréter une comédie belge, en trois actes, de MM. Frantz Fonson et Fernand Wicheler, le *Mariage de Mademoiselle Beulemans*. Cette comédie avait déchaîné tout le précédent hiver à Bruxelles de véritables tempêtes de rire, et ceux de nos amis qui avaient eu la bonne fortune d'assister à l'une de ses représentations à l'Olympia lui avaient déjà fait ici une réputation de folle gaieté. Aussi était-ce avec une véritable curiosité qu'était attendue la première soirée de la Renaissance. Il est certain que M. Léon Poirier, l'organisateur de cette « saison belge », avait eu là une idée audacieuse. Qu'allait dire le public parisien ? Ne devait-il pas être un peu surpris d'entendre en plein boulevard résonner le « parler » du boulevard Anspach, de voir évoluer des silhouettes inattendues ? Cela, nous le savons maintenant. Le public, tout de suite conquis, s'est déclaré ravi, littéralement ravi. Nous avons essayé, nous avaient dit les auteurs de la triomphante comédie, de décrire un peu des

trésorier, M. Vitry. — Isidore van Ceulebroeck, M. Lennac. — César Destuyft, M. Harmond. — Louis van Herseel, M. Penninckx. — Jean Caneels, M. Janssens. — Joseph Gaspard, M. Pen. — Suzanne Beulemans, M^{lle} Lucienne Roger. — Madame Beulemans, M^{lle} Brenda. — Isabelle, M^{me} Vitry. — La serveuse, M^{lle} Adriana.

mœurs savoureuses de la petite bourgeoisie de notre terroir en lui gardant son accent et son allure de bonhomie très spéciale. Le menu conflit qui se développe au cours de nos trois actes entre le principal personnage de la pièce, qui est un Parisien, et les autres, qui sont des Bruxellois, est né d'un malentendu de langage fréquent chez nous, et qu'il nous a paru intéressant de dépeindre. Il s'aplanit, au reste, le mieux du monde, par un mariage qui est précisément celui de M^{lle} Beulemans... Et voici la simple petite histoire que nous content MM. Fonson et Wicheler. Le jeune Parisien, Albert Delpierre, a été placé par son papa dans les bureaux du riche brasseur brabançon Beulemans à cette fin d'apprendre le commerce. Là, il est l'objet de mille vexations ; il n'est pas du pays, c'est un « Fransquillon à la pose » qui n'a pas la grasse nonchalance de l'accent du terroir, et qui emploie des mots prétentieux — et trop français. Seule, la jeune Suzanne Beulemans qui travaille « sur » le même bureau, lui est amicale et douce, très « camarade » seulement, parce qu'elle doit épouser, tout naturellement, son ami d'enfance, Séraphin Meulemester. Et tout le monde est « à cran » : le père Beulemans n'a pas été élu président d'honneur de son syndicat, c'est pourquoi il est agoni par sa revêche épouse, cependant que le fiancé Séraphin a « le culot » de proposer, sans rire, à Albert de reprendre à son compte sa propre maîtresse et le petit bâtard qu'elle lui a donné... Albert refuse avec indignation : il aime la fille du patron ! Il y a, au second acte, des moments

exquis, comme la conversation entre Suzanne et Albert, où les deux jeunes gens se découvrent leur amour, comme l'entretien entre le père Beulemans et le père Meulemester, où le dernier esquive tout soupçon de dépense et de dot, comme enfin la scène où Suzanne renvoie Séraphin à son faux ménage et à son brave petit gosse. Et qu'importe qu'il y ait quelques longueurs au troisième acte, où Albert épouse Suzanne après avoir fait nommer son beau-père président d'honneur ! Mais ce n'est pas une victoire française, c'est une nouvelle conquête belge, car le jeune Albert Delpierre n'est plus poseur, n'est plus fransquillon, parle le belge à la perfection et avec des dons d'orateur que nous ne lui soupçonnions guère... L'intrigue n'est certes point compliquée ; elle reproduit d'ailleurs, en sa principale situation, une des premières comédies de M. Grenet-Dancourt, les *Noces de Mademoiselle Loriquet*. Mais l'intérêt n'est point dans l'action, il est dans les menus détails qui sont typiques, ceux de l'existence d'une famille de petits bourgeois de Bruxelles. L'œuvre, nouvelle pour nous, a le goût du terroir ; elle est humoristique, assez réaliste : de l'Henry Monnier retour de Belgique, a dit quelqu'un. Ils sont excellents, ces comédiens de l'Olympia... C'est d'abord la vedette de la troupe bruxelloise, M. Jacque, un désopilant Beulemans, d'une large bonhomie, d'une vanité naïve, d'une rondeur parfaite, d'une fantaisie abondante et variée, d'un naturel étonnant qui nous a rappelé Geoffroy, Geoffroy qui fut, au Palais-Royal, l'inoubliable interprète de Labiche, de Gondinet, de

Meilhac et Halévy... M. Berry est un gentil amoureux, d'aimable allure et de belle simplicité. M. Merin personnifie avec adresse le prétendant justement évincé, ce parfait mufle de Séraphin. M. Ambreville a campé avec autorité le type de père arrogant qu'est Meulemester. M^{lle} Brenda est une plaisante M^{me} Beulemans. Ajoutons — nous l'avons exprès gardé pour la bonne bouche — que toute la pièce est menée — et comment ! — par une jeune actrice de vingt ans, M^{lle} Lucienne Roger, de fine et séduisante beauté brune, qui, dans son rôle d'ingénue très « avertie », nous a révélé un tempérament exquis, un rare talent de comédienne. — Le 28 août, le théâtre de la Renaissance (saison belge) fêtait la 100^e représentation du *Mariage de Mademoiselle Beulemans*, dont, jusqu'au 1^{er} novembre, le succès un seul instant ne se démentira pas.

4 NOVEMBRE. — En reprenant possession de son théâtre, M. Tarride ne pouvait mieux faire que de remettre sur l'affiche l'alerte comédie pleine de belle humeur et d'esprit à laquelle les spectateurs de la Renaissance avaient fait, au mois de mai précédent, le plus chaleureux accueil. Avec infiniment d'art, MM. André Rivoire et Lucien Besnard ont mêlé, dans *Mon ami Teddy*¹, la fantaisie et

1. DISTRIBUTION. — Teddy Kimberley, M. A. Tarride. — Didier Morel, André Dubosc. — D'Allonne, M. Victor Boucher. — Bertin, M. Paul Capellani. — Verdier, M. Berthier. — Dominique, M. J. Cognet. — Corbett, M. Leclercq. — Billy, M. Breaow. — Pierre, M. Osanne. — Madeleine, M^{lle} Yvonne de Bray. — Madame Boucher, M^{me} Emma Benet. — Francine, M^{lle} Gisèle Gravier. — Mathilde, M^{lle} Vermell. — Juliette, M^{lle} Valois. — Yvonne, M^{lle} Mylière. — Aline, M^{lle} Farnèse.

Pendant quelques jours du mois de décembre, M. Tarride était remplacé, dans le rôle de Teddy, par M. Tourneur.

l'observation : la pièce est charmante ; nous l'avons réentendue avec un vif plaisir, remarquablement interprétée, comme au premier soir, par M. Tarride, si merveilleux dans le rôle de Teddy qu'il valait à lui seul qu'on allât voir ces trois actes ; par M^{lle} Yvonne de Bray, de grand charme en l'épouse un peu délaissée de Didier Morel ; par M. André Dubosc, qui représente avec beaucoup de rondeur cordiale et de suffisance péremptoire le médiocre et infidèle député plein d'ambition ; par M. Victor Boucher, qui tient avec tant d'agrément le personnage épisodique d'un rapin spirituel et bon enfant.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1 ^{re} représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
<i>La Petite Chocolatière</i> , pièce	4	»	67
* <i>Une Femme passa</i> , pièce.....	3	25 févr.	71
* <i>Choisir</i> , comédie.....	1	12 mars	74
* <i>Mon ami Teddy</i> , pièce.....	3	29 avril	111
<i>Poste restante</i> , comédie.....	1	24 mai	15
* <i>Le Mariage de M^{lle} Beulemans</i> , comédie	3	7 juin	170
* <i>La Main reste</i> , comédie.....	1	6 nov.	64



THÉÂTRE SARAH BERNHARDT ¹

La 50^e représentation du *Procès de Jeanne d'Arc* avait coïncidé avec le premier jour de l'an. Interrompue à la fin de janvier par le manque de lumière provenant du fait des inondations, l'intéressante pièce historique de M. Emile Moreau cédait définitivement l'affiche aux ouvrages du répertoire. C'était, le 10 février, la *Dame aux Camélias*, bientôt suivie de l'*Aiglon*.

26 FÉVRIER. — Matinée donnée au profit des œuvres de bienfaisance fondées dans les quartiers sinistrés de Paris ².

2 MARS. — Première représentation de la *Beffa*, drame italien en quatre actes, en vers, de M. Jean Benelli, adaptation française, en vers, de M. Jean Richepin ³. — Depuis un an, quatre tournées

1. — Directrice : M^{me} Sarah Bernhardt ; Secrétaire Général : M. Perrennet.

2. — En même temps que la Comédie-Française donnait le *Passant*, avec M^{lles} Roch et Robinne, l'Opéra-Comique : *La Légende du Point d'Argentan*, avec MM. Azéma, Bolhomme, M^{mes} Garchery, Herleroy, et l'Odéon : *Le Chauldronnier*, avec MM. Stephen et Polack, M^{lle} Barsange, le programme comportait la première représentation de *La Mort du Geai*, comédie en deux actes, en vers, de M. Emile Fouquet, jouée par MM. Rablet, Berthier, M^{lles} Dormilly, Gilberte Ruby, Monval.

3. DISTRIBUTION. — Gianetto Malespini, M^{me} Sarah Bernhardt. — Ginevra, M^{lle} M.-L. Derval. — Cintia, M^{lle} Seylor. — Laldomine, M^{lle} Pascal. — Lisabetta, M^{lle} Leo Mitley. — Fiametta, M^{lle} Marion. — Page, M^{lle} Ringgr. — Page, M^{lle} Dion, — Néri Chiaramantesi,

promenaient de ville en ville, en travers la péninsule, la *Cena del Beffe* (*Le Souper des Railleries*) que M. Jean Richepin a appelée tout simplement la *Beffa*. Elle avait enthousiasmé la Sicile comme le Piémont, et n'avait obtenu que des acclamations sans mélange. « Il est — écrivait M. Albel Bonnard — une chose dont nous pouvons particulièrement nous enorgueillir, c'est que ce beau drame italien ait trouvé près de nous, pour le présenter spontanément et le conduire à des triomphes nouveaux, M^{me} Sarah Bernhardt et M. Jean Richepin. Le nom de M^{me} Sarah Bernhardt est au-dessus de tous éloges. M. Jean Richepin, illustre lui-même, n'a jamais songé qu'à aider la gloire des autres; ses œuvres sont les seules qu'il oublie; chaleureux, généreux, il est resté, par ses qualités comme par ses dons, aussi jeune que jamais, d'une jeunesse que le temps semble avoir confirmée au lieu de la vaincre. Et il s'emploie maintenant à produire l'œuvre de M. Benelli comme elle le mérite. C'est là un exemple chevaleresque... » Une *beffa* constituait autrefois, à Florence, un genre de plaisanterie qui consistait à mêler la raillerie aux coups de poignard, l'élément pittoresque et comique à l'élément tragique. Et le drame qu'on nous montrait était une œuvre de passion, une vengeance d'amour au temps des Médicis. Débile — lâche surtout — Gianetto Malespini, jeune patricien de Florence, a tremblé depuis l'enfance devant la brutale et

M. *Decœur*. — Tornaquinci, M. *Maxudian*. — Fazio, M. *J. Worms*. — Le docteur, M. *Duard*. — Calandra, M. *Cauroy*. — Gabriel Chiaramantesi, M. *Hermann*. — Nencio, M. *Bussières*.

insolente vigueur des frères Chiaramantesi, Néri et Gabriel. Leur dernière gentillesse a consisté à l'enfermer dans un sac, puis à le plonger à différentes reprises dans l'Arno, après quoi ils lui ont lardé le bas des reins avec leur stylet. Charmante farce, n'est-ce pas ? Gianetto n'a pas eu le courage de se défendre, mais il s'est juré de répondre à la plaisanterie par une autre « beffa » plus féroce. Et comme Laurent de Médicis a ordonné la réconciliation, il feint de s'y prêter. Dans un souper où fleurit la belle Ginerva, la maîtresse de Néri, Gianetto pousse son ennemi à boire et lui propose ensuite un pari extravagant : Néri ira, l'épée à la main, faire irruption et scandale dans une taverne célèbre de Florence. Le pari est tenu. Et tandis que Néri part en guerre, le doux rêveur qu'est Gianetto fait prévenir les buveurs du cabaret — le bruit se répand vite à travers la ville — que Néri Chiaramantesi est fou furieux. Ah ! ce qu'on va rire !... Naturellement on a arrêté l'énergumène, on l'a mis en prison, cependant que Gianetto s'est glissé à sa place chez Ginevra, profitant de la nuit et du sommeil pour usurper tous ses droits sur la jolie courtisane. Au réveil, celle-ci s'indigne, puis pardonne. La « beffa », la mauvaise farce — la « sale blague » — a complètement réussi. Croyez-vous donc que la vengeance de Gianetto soit encore satisfaite?... Ah ! que non pas ! Il faut qu'il aille dans sa prison braver le malheureux qu'un sage docteur déclare possédé du démon et qu'on a garrotté, comme un fou furieux. Sur les conseils d'une jeune fille, Lisabetta, qui l'aime en secret et

qu'on avait fait venir pour le mieux torturer, Néri feint une folie douce et sans mémoire : il n'est plus alors question de possession démoniaque ; on pourra relâcher le dément, devenu calme. Ne vous étonnez point que Gianetto — qui a vu dans les yeux de l'autre l'intelligence et la haine — ordonne de briser ses liens, sûr d'être tué le soir même, puisqu'il a annoncé, ne pouvant résister à ce désir de bravade et à ce besoin de terreur, qu'il passerait la nuit chez Ginevra... C'est qu'il vient de perfidement imaginer une « beffa » meilleure encore, parce que plus atroce... Et voici : Gabriel, le frère de Néri, aime en secret Ginevra. Il s'était éloigné pour fuir la tentation, mais il est revenu malgré lui, et Gianetto, en jetant sur ses épaules le manteau qui, l'autre nuit, lui servit à lui-même pour entrer chez la jeune femme, l'a livré au couteau de Néri qui veillait. Quand le fratricide apprend la vérité, la folie l'envahit pour de bon, cette fois, l'exalte et le terrasse. Ah ! l'excellente « beffa » ! Le drame est sobre, concis, violent, pittoresque, brutal et raffiné, terrible et saisissant ; oh ! combien !... On l'a dit « les paroles y sont collées à l'action et à l'âme des personnages ; et c'est du heurt de ces âmes que sort toute l'émotion ». Ce n'est point en simple traducteur, — *traduttore, traditore*, suivant le proverbe italien, — c'est en véritable collaborateur que, sans rien perdre vraiment de sa précieuse personnalité, notre grand poète Jean Richepin s'est acquitté avec infiniment de tact et d'éclat, d'une tâche qui pouvait sembler ingrate et a rendu en belle langue française l'œuvre

vibrante et romantique de l'auteur florentin. Il l'a fait avec une rare souplesse, en vers colorés, vigoureux et sonores qu'a merveilleusement dits, d'une voix « de bronze » cette fois, l'incomparable, la géniale artiste qu'est Sarah Bernhardt. Elle a joué en travesti — avec la jeunesse qu'elle avait mise autrefois à celui de Lorenzaccio — le très curieux, le très intéressant rôle de Gianetto, ce poltron qui chérit le danger, cet aventurier qui a peur de l'aventure... Extraordinaire de souriante traîtrise et d'inférieure joie dans sa « beffa », triomphante, elle a été, au troisième acte notamment, de la plus effroyable beauté. A côté de M^{me} Sarah Bernhardt il fallait assigner à M. Decœur la place qu'il mettait par la rare vigueur et l'empoignante brutalité qu'il méritait au rôle de Néri. M^{lle} Marie-Louise Derval, fort jolie, exprimait à miracle la coquetterie de la passive courtisane Ginevra. M^{lle} Léo Misy, un ange au milieu des démons qui l'entouraient, était la pure et touchante Lisabetta de la terrorisante pièce. De fort beaux décors étaient la vivante évocation de la Florence du xv^e siècle. Le maître Amable n'avait jamais rien brossé de plus imposant que les sombres voûtes du palais du troisième acte, où l'on amenait le prétendu fou, victime de la cruelle « beffa ».

20 MARS. — A l'occasion des jours saints, on donnait quelques représentations (dont la première avait lieu en matinée, le dimanche des Rameaux) de la *Samaritaine* de M. Edmond Rostand, interprétée par M^{me} Sarah Bernhardt, inoubliable Photine, entourée de MM. Maxu-

dian, Decœur, Chameroy, Deneubourg, Krauss, J. Worms, et de M^{mes} Saylor, Boulanger, Rosy, Pascal.

20 AVRIL. — Première représentation du *Bois sacré*, pantomime en deux tableaux sur un poème rythmé de M. Edmond Rostand, musique de M. Reynaldo Hahn. Le *Bois sacré* avait été composé pour être « représenté » cinématographiquement, et au *Film d'art* de la salle Charras, M. Le Bargy nous lut un jour la charmante fantaisie du poète de *Chantecler*, publiée, depuis, dans *l'Illustration* par les soins de M. René Baschet. Les « bois sacrés » étaient les cloîtres des dieux de la Grèce. Diane était, pour ainsi dire, l'abbesse de ces forêts que sa présence remplissait de prestige et de mystère : elle sanctifiait tous leurs rites et divinisait tous leurs bruits. Les bûcherons et les pâtres entendaient siffler ses flèches dans les cris du vent ; ils voyaient reluire ses épaules dans les clartés qui blanchissaient les ombrages. Quelle frayeur religieuse devait saisir le jeune chasseur laconien pénétrant dans les taillis du Taygète ! Si, au tournant d'un sentier, il allait voir s'avancer vers lui la déesse appuyée sur son arc d'argent ! Fuis, téméraire, sans retourner la tête ! Les dieux et les déesses s'ébattent dans le bois

1. DISTRIBUTION. — Minerve, M^{me} Jane Mésa. — Elle, M^{lle} Marcelle Péri. — Vénus, M^{lle} Marie-L. Derval. — Hébé, M^{lle} Pascal. — Junon, M^{lle} Desroches. — Diane, M^{lle} Ringier. — Psyché, M^{lle} Lysia. — Cupidon, Petite Schiffner. — L'Evocateur, M. Brémont. — Lui, M. Guidé. — Vulcain, M. Decœur. — Mercure, M. Krauss. — Jupiter, M. Mazuelian. — Pan, M. Cauroy. — Morphée, M. Duard. — Apellan, M. Jean Worms. — Mars, M. Luitz. — Hercule, M. Jean Durozat. — Eole, Petit Debroy.

sacré, et leurs jeux sont interrompus, non par la venue du chasseur laconien, mais par l'arrivée d'une automobile. Ils n'ont que le temps de s'enfouir sous les branches. L'automobile s'arrête. Une panne. Deux voyageurs, affublés de peaux hideuses et de lunettes monstrueuses, descendent, se désolent, puis se déshabillent. Et les dieux cachés voient apparaître un beau jeune homme et une belle jeune femme : Elle et Lui... Morphée est aussitôt chargé d'endormir les intrus qui s'étendent sur l'herbe, pris d'un invincible sommeil. Les dieux sortent des buissons. Vulcain soulève la voiture étrange ; il la palpe ; il en voit le défaut ; il la répare, — cependant que Vénus ouvre une valise, et en retire des falbalas, des dentelles, des chapeaux qui la ravissent. On devine le jeu nouveau des dieux et des déesses, déballant curieusement la malle de nos deux touristes. Mais tout a une fin, même le sommeil profond de deux automobilistes. Les dieux ont fait une folle randonnée ; puis ils ont ramené la machine et se cachent de nouveau. Le jeune homme et la jeune femme se réveillent. Ils sont debout. Ils revêtent leurs peaux hideuses. Ils constatent avec stupeur que la panne n'existe plus. Et ils partent. Et tout à coup le couple humain s'aperçoit que, le Bois sacré franchi, leur automobile est lancée à toute vitesse vers des horizons nouveaux par un chauffeur inattendu qui devient visible à leurs yeux : c'est Eros, le dieu de l'Amour... Telle est la très amusante pantomime qu'en un lumineux décor de Jusseume M^{me} Sarah Bernhardt a fort ingénieusement et fort délicatement

ment mise en scène. Et nous avons eu la grande joie de réentendre les très jolis vers de M. Rostand, où les raffinements du langage deviennent de fines intailles, miniatures d'odes à la manière noble et ardente, spirituelle et tendre. Le poète évoque devant nous la Grèce — le courant de ses sources, la profondeur de ses ombrages, le cortège de ses dieux et de ses déesses — telle que les ciseaux des sculpteurs la détachent du marbre de Paros. Puis la note change et devient mordante, satirique et ironique : la blague de l'automobile et de nos inventions modernes « dernier cri ». Le tout animé d'une verve digne de Banville, et dit, sur la discrète musique de M. Reynaldo Hahn, par un récitant baladeur du plus rare talent, M. Brémont. On a acclamé la brillante fantaisie du poète et fait un succès à l'Amour que mimait si drôlement la petite Schiffner. Le *Bois sacré* était précédé des *Bouffons*, et M^{me} Sarah Bernhardt, qui reprenait son rôle de Jacasse, ne fut jamais plus jeune, plus alerte, plus leste, plus spirituellement exquise et plus tendrement amoureuse... Ah ! comme elle a dit, la noble et géniale artiste, le verveux couplet sur la « bosse » ; comme elle a délicieusement chanté la « Brise » ! Comme elle a su faire valoir les heureux *concetti* de l'habile manieur de rimes qu'est, non dans l'imitation, mais dans la manière de Rostand, le bon poète Zamacoïs !

15 MAI, — Première représentation de *Vidocq, empereur des policiers*, pièce en cinq actes et sept tableaux de M. Emile Bergerat. Après qu'à

travers le roman ou à la scène on nous a montré des policiers d'outre-Manche, des policiers à la moderne, déductifs, flegmatiques et compassés, il est piquant qu'un dramaturge qui, comme Emile Bergerat, a du lyrisme dans la fantaisie, nous montre un policier à la française, un policier à l'ancienne manière, un policier romantique¹. Policier romantique et héros romanesque. « Il était — nous dit M. Raymond Lécuyer — doué de la vigueur qu'envient les hommes et qu'admirent les femmes. Ses muscles d'athlète eussent manié la massue d'Hercule. Sa main, qui avait brisé les barreaux de ses prisons, était redoutée des malandrins pour son invincible étreinte. Il était doué d'un tempérament exceptionnel, qui domina toutes les fatigues, tous les excès, toutes les fautes, tous les malheurs. Ouvrier, saltimbanque, soldat en France, hussard en Autriche, corsaire, contrebandier, marchand ambulancier, Vidocq, qui connut les prisons délabrées, la chaîne, le bagne, reçut des blessures, se rompit des membres, souffrit de la faim, de la soif, fit pendant un quart de siècle son rude métier de policier, créa des entreprises commerciales, industrielles, administratives, se dépensa en d'obscures et peut-être douteuses besognes, traîna de piteuses années de vieillesse, Vidocq fut tout — même

1. DISTRIBUTION. — Charlotte, marquise de Madiran, M^{lle} M.-L. Derval. — Annette, M^{lle} René Parny. — La mère Pouillôt, M^{me} Jeanne Méa. — Léocadie, M^{lle} André Pascal. — Vidocq, M. Jean Kemm. — Salvador, comte de Casagoras, M. Jean Worms. — Arigonde, M. Duard. — Marquis de Madiran, M. Guidé. — Comte Elie Decazes, M. Luitz. — Bafogne, E. Bussières. — Utinet, M. Andréux. — Un garde royal, M. Reyval. — Un huissier, M. Cintract. — Un domestique, M. Bošjat. — Gabriel, Le petit Debray.

honnête homme ! » Sans nous arrêter au Vautrin de Balzac, dans lequel on retrouve l'accent et le geste de François Vidocq, pas plus qu'au Jean Valjean de Victor Hugo, qui lui ressemble comme un frère, disons vite ce qu'était le Vidocq de la place du Châtelet. M. Emile Bergerat suppose que pendant un bal masqué, à Saint-Cloud, à la cour de Louis XVIII, une dame d'honneur de la marquise de Madiran a perdu un collier de soixante perles que lui a prêté la duchesse de Berry et qui avait été offert à la duchesse par la ville de Paris. Or, le collier n'a pas été perdu, il a été volé. La marquise, mariée à un colonel de la garde royale, a eu l'imprudence d'écouter les propos amoureux d'un galant seigneur étranger, le comte de Casagoras, reçu à la cour de France. Ce prétendu comte aux si belles manières n'est, en réalité, qu'un forçat évadé, du nom de Salvador. Il a emmené la marquise, au cours de la fête, dans les jardins du parc; il a coupé adroitement le fil qui retenait les perles et a pu ravir le précieux collier. Le ministre Elie Decazes charge Vidocq de le retrouver. Vidocq se met aussitôt à la besogne, et nous le voyons successivement déguisé en vieux prêtre, en postillon anglais, en joueur de guitare, puis... en policier. De péripéties en péripéties, de camouflage en camouflage, il arrive à reprendre le collier et à dévoiler la véritable identité du faux comte de Casagoras — son ancien compagnon de bagne — qu'il arrête. Mais ce n'est pas fini. Salvador avait entre ses mains une lettre singulièrement compromettante de la marquise de Madiran. Se sentant

perdu, il l'envoie par une femme qui lui est dévouée, au mari. Et voici qu'il s'agit maintenant de sauver à tout prix l'honneur de la marquise. C'est un jeu pour Vidocq. Il persuade au marquis — un peu bien naïf vraiment — que la lettre qu'il vient de recevoir et qu'il n'a pas encore lue est une lettre politique qui fait allusion à de vastes complots bonapartistes. Si elle était trouvée entre les mains du marquis, elle le compromettrait aux yeux du roi. Et, par un adroit tour de passe-passe qu'on dirait signé Sardou, le marquis rend la lettre à Vidocq — toujours sans l'avoir lue. L'honneur de la marquise est sauvé : ce n'est pas plus malin que ça... Et le comte Decazes ne saurait mieux faire que de récompenser Vidocq en lui accordant la réhabilitation qu'il souhaitait — et qu'il a, certes, amplement méritée. Honnête et simple, éloquente et malicieuse, très agréablement dialoguée, pittoresquement et savamment mouvementée, la « comédie » de M. Emile Bergerat est amusante autant que reposante. Elle a permis à un artiste sûr et fort qui, au retour de plusieurs « campagnes de Russie », rongait patiemment son frein en attendant toujours une création, de nous révéler ses qualités propres en un rôle que, dans le principe, l'auteur destinait à Coquelin. M. Jean Kemm, avec infiniment d'adresse, et non sans puissance, a prêté une vie réelle et cordiale à une fantaisie, en prose, de poète : c'est ainsi que, de façon très juste, on peut qualifier la pièce policière que venait de nous faire applaudir, la veille du départ de son éminente directrice, le Théâtre

Sarah-Bernhardt. M^{lle} Marie-Louise Derval s'est montrée comédienne sensible et charmante dans le personnage de Charlotte de Madiran. Et M^{lle} Andrée Pascal — la délicieuse « Belle au bois dormant », de Jean Richepin — a dessiné une silhouette exquisement sauvage de petite bohémienne, amoureuxse de l'élégant bandit que représentait congruement M. Jean Worme. N'oublions ni M^{lle} Renée Parny, qui avait composé avec art et discrétion le rôle de l'héroïque Annette, la douce compagne de Vidocq, ni M. Duard, qui donnait au forçat Arigonde une couleur de maître de poste maquignon, analogue à celle qu'avait imprégnée Paulin Ménier à son Jean-Paul Chopard dit l'Amable du *Courrier de Lyon*.

4 JUIN. — Matinée de gala au profit des Caisses de Secours des Associations des Secrétaires et des Courriéristes de Théâtre. M. Edmond Rostand, qui disait avec un talent et un charme dignes des plus illustres de nos comédiens, plusieurs de ses beaux poèmes, était l'objet de rappels sans fin. La recette dépassait 23.000 francs.

11 JUIN. — Première représentation, à ce théâtre, de la *Vie de Bohème*, comédie en cinq actes de Théodore Barrière et Henri Murger¹. — Par suite de quelles circonstances la *Vie de*

1. DISTRIBUTION. — Durandin, M. Chameroy. — Rodolphe, M. Jean Worme. — Schaunard, M. Duard. — Marcel, M. Guidé. — Baptiste, M. Bussières. — Colline, M. Andrieux. — Un monsieur, M. Bojfat. — Le médecin, M. Cintract. — Monsieur Benoit, M. Reyval. — Un garçon de caisse, M. Faudemer. — Musette, M^{lle} Renée Parny. — Madame de Rouvre, M^{me} Jane Méa. — Mimi, M^{lle} Andrée Pascal. — Phémie, M^{me} Lacrotz. — Une dame, M^{me} Angelo.

Bohème a-t-elle pu sortir de la Comédie-Française, au répertoire de laquelle elle était entrée, il y a treize ans, pour être accaparée par le Théâtre Sarah Bernhardt? Peu importe, toujours est-il qu'en dépit de fâcheux pronostics la reprise de cette « assez méchante comédie », comme la qualifièrent dédaigneusement quelques critiques grognons, n'a été — nous nous sommes donné le plaisir de le constater — qu'un franc et unanime succès. Et voilà revivant encore une fois ce fameux pays de Bohème, où Murger avait réuni les types disparus, mais non oubliés, de son livre charmant mis à la scène par Barrière en 1849. Existaient-ils réellement autrefois tels que nous les montra l'auteur, ces types légendaires? Ils ont trop d'esprit, de cœur et de caprice pour n'avoir pas été en grande partie dotés par son inspiration. Leur philosophie était la sienne, leur gaieté si entraînante était son idéal, le plus souvent rêvé. Le vrai, c'était le drame douloureux et poignant de Mimi, douce et adorable créature, si heureuse des quelques heures d'amour dont elle meurt? Une figure vraie encore, quoique exceptionnelle, c'est Musette, le type de l'insouciance dans la dépravation, jusqu'au moment où lui vient le féroce caprice du luxe et de l'éclat, toujours spontanée, quittant la fortune pour un baiser, et par boutade encore s'enfuyant. Mimi n'a qu'un amour, et cet amour est sa vie. Comme contraste, le caractère de Musette est toujours vivant et réel. Les autres personnages : Rodolphe, Marcel et Schaunard, Colline et Baptiste, le valet de lettres, n'apparaissent déjà plus

qu'à l'état de fictions ou de fantaisies. A ce titre, ils plaisent encore infiniment par les saillies pittoresques, les mots admirables de gaieté, d'observation et de philosophie dont l'auteur a semé leur étourdissant dialogue. Mais l'oncle Million — prédécesseur du père Duval de la *Dame aux Camélias* — semble assez débonnaire pour qu'on lui épargne la réprobation dont il est accablé. Son seul crime est de ne pas croire assez vite à l'incomparable candeur de Mimi, et de ne pas admettre qu'on ne puisse devenir poète, musicien, peintre ou savant, tant que dure la nuit, pour consacrer au sommeil la journée du lendemain. Quant au travail, il y a des années où l'on n'est pas en train, c'est Schaunard qui le dit, et il s'est toujours trouvé, jusqu'à la quarantaine, dans une de ces années-là, chaque fois que le calendrier a changé. Aucun des entraînements d'autrefois n'est à craindre au spectacle de la *Vie de Bohème* pour les plus jeunes des poètes et des artistes de l'avenir, et il n'y a pas d'autre plaisir à prendre à la représentation que celui d'écouter une œuvre spirituelle — encore que bien des mots ne soient usés par la circulation et par les redites — comme il n'y a pas d'autre émotion à ressentir que celle du dernier acte : l'émotion profonde dont on ne peut se défendre au récit de Mimi, nous donnant la sensation du suprême désespoir, l'angoisse des dernières minutes du suicide. M^{lle} Andrée Pascal le dit avec un accent simple, si naturel et si vrai qu'on éprouve comme le tressaillement d'une pitié réelle. M^{lle} Renée Paray, très coquettement coiffée et

costumée à la mode de 1840, est une Musette fantaisiste, capricieuse et bonne fille, mais avec plus d'insouciance que de vraie gaieté, plus de finesse que d'abandon ; on voit, dans sa manière, la Musette moderne plutôt que celle de Murger dont le rire éclatait en fanfares au nez de la misère. M. Jean Worms, digne fils d'un illustre père, est un Rodolphe plein de jeunesse et de mélancolie, ainsi qu'il convient, M. Duard a de la verve et de l'entrain dans Schaunard, le roi des bohèmes. M. Guidé joue Marcel avec humour. M. Chameroy est un plaisant Durandin et M. Bussières, un Baptiste pétri de malice.

Le théâtre avait fermé ses portes le 26 juin avec la *Vie de Bohème*. Il les rouvrait le 1^{er} septembre avec l'*Aiglon*, où M^{me} Blanche Dufrène jouait avec son habituel talent le rôle du duc de Reichstadt et où M. Maxime Léry, un jeune comédien récemment applaudi au Vaudeville, se faisait remarquer sous les traits de Flambeau... Puis, c'était M^{me} Blanche Albane qui abordait, non sans succès, le personnage de l'Aiglon.

11 OCTOBRE. — Première représentation de la *Conquête d'Athènes*, pièce en quatre actes, en vers, de M. Albert Du Bois¹. — M. Albert Du Bois était déjà l'auteur d'une *Dernière Dulcinée*, justement appréciée, quand il nous donna aux Bouffes, alors

1. DISTRIBUTION. — Paul, M. de Max. — Publicola, M. Maxudian. — Anjo, M. Chameroy. — Archolatus, M. Kausa. — Démétrios, M. Duard. — Lamproclès, M. Guidé. — Damazis, M^{lle} Marie-Louise Derval. — Eurykia, M^{me} Mésa. — Niké, M^{lle} Pascal. — Neera, M^{lle} Maylianes. — Chloé, M^{lle} Maryalée. — Hébé, M^{me} Lacroix.

dirigés par M. Armand Bour, un *Rabelais* en trois actes, d'abondante et de verveuse poésie. Henry Krauss y trouvait l'occasion d'affirmer son réel talent de mime et de comédien, composant, d'accoutrement et de physionomie, une inoubliable figure de cuistre à la Claude Frollo et à la Rodin, pour laquelle il mérita d'être longuement acclamé. Français de cœur et Belge de naissance, le comte Albert du Bois ajoute à la naissance ancestrale une noblesse poétique, mais une noblesse froide, compassée, faite de science et de travail. Il donne l'impression d'un écrivain convaincu, mais sans élan, un auteur nourri de bonnes intentions et de belles idées, mais qui, pour les exprimer, se donne beaucoup de peine. Après ses tentatives, plus qu'honorables, de *Rabelais* et de la *Dernière Dulcinée*, il voulut se récréer à ce qu'il appelait une « fantaisie », mais qui nous parut être un devoir laborieux. Bourré de reminiscences qui suffisaient à diminuer la personnalité d'un écrivain, dont le talent réfléchi n'est d'ailleurs pas négligeable, *Nonotte et Patouillet*, donné à l'Œuvre, était une pure distraction de lettré, une tentative poétique plutôt qu'une œuvre théâtrale. Cette fois, l'effort de M. Albert Du Bois n'est pas sans mérite : il a voulu nous montrer saint Paul au pied de l'Acropole venant prêcher à Athènes la doctrine chrétienne. Nous voyons celui qu'on a surnommé « l'Apôtre des gentils » courtoisement accueilli par les jeunes intellectuels fréquentant chez la noble Damaris, qui, fort instruite, lit couramment Homère et Platon. Puis, nous retrou-

vons Paul dans une maison de plaisir, dont le décor brossé par Amable est aussi heureux que vivante est la mise en scène imaginée par M. Maurice Bernhardt. Devant les habitués du lieu, Paul poursuit noblement son apostolat, et Damaris, qui est venue avec ses amis l'écouter, est de plus en plus conquise par sa parole hautaine. Il est au Vatican une composition de Raphaël qui représente saint Paul debout devant l'Aréopage, annonçant l'Évangile aux Athéniens. La « conférence » que fait l'apôtre, dans la pièce de M. Du Bois, n'est pas sans provoquer de la part de ses contradicteurs de sérieuses objections. L'anecdote est, d'ailleurs, historique, et Renan l'a racontée en un beau chapitre de son ouvrage sur saint Paul. Le dogme de la résurrection des morts soulève les plus bruyantes réclamations. M. Du Bois avait, sur ce point, suivi les Écritures. Mais où a-t-il bien pu prendre l'idée plutôt bizarre de son dernier acte ? Damaris avoue à saint Paul qu'elle n'est pas sincèrement convertie ; elle est amoureuse de lui, et désespéré de le voir partir, elle s'empoisonne. Alors le vieux juif, père de son fiancé, défie Paul de faire un miracle et de sauver l'Athénienne ; l'apôtre accepte. Mais quand, après une ardente prière, il proclame que Damaris ne mourra pas, le juif, en ricanant, lui révèle que le poison qu'il lui a donné n'était que de l'eau pure. M^{lle} Marie-Louise Derval a de jolies attitudes ; elle a même de l'ardeur et de l'émotion. M^{lle} Andrée Pascal a gracieusement joué un rôle de jeune courtisane. M. de Max a mis autant de simplicité que de

conviction et d'autorité dans le saint Paul justement idéalisé qu'il nous a donné. Sa composition du discours de l'Aréopage restera, croyons-nous, le chef-d'œuvre du genre. Et grâce au noble tragédien, cette pièce de la *Conquête d'Athènes* ne fut presque pas ennuyeuse...

3 NOVEMBRE. — Première représentation de *l'Homme mystérieux*, pièce en trois actes de MM. André de Lorde et Alfred Binet¹, suivie de *Attaque nocturne*, pièce en deux actes de MM. André de Lorde et Masson-Forestier². — Spectacle de Grand Guignol au théâtre Sarah-Bernhardt avec M. André de Lorde. L'auteur d'*Az Téléphone* et du *Professeur Plume* continue à se poser en chercheur de sensations fortes ; il conquiert peu à peu les grands théâtres à son frisson tragique : le mystère le hante. Cette fois, il ajoute le problème de la séquestration arbitraire sous couleur d'aliénation mentale. Raymond Bercier, ingénieur associé avec son frère Lionel dans une entreprise de forces motrices, s'est vu, à la suite de brutalités inquiétantes, enfermer dans une asile de fous, à la demande de sa femme Louise qu'il a tenté d'étrangler. Une affaire de tramways élec-

1. DISTRIBUTION. — Louise, Mlle *Blanche Albano*. — Madame Dubois, M^{me} *Jane Méa*. — Clotilde, Mlle *Jane Maylianes*. — Le petit Jean, *Petite Sutter*. — Une femme de chambre, Mlle *Dien*. — Raymond Bercier, M. *Jean Kemm*. — Beauchamp, M. *Chameroy*. — Le général, M. *Duard*. — Lionel Bercier, M. *Krauss*. — Le procureur, M. *Darsay*. — Le directeur, M. *Ph. Guidé*. — Le docteur Bernard, M. *Damorès*. — Le cosaque, M. *Bussières*.

2. DISTRIBUTION. — Madame Levallois, Mlle *M.-L. Derval*. — La Guépin, M^{me} *Lacroix*. — Commissaire de police, M. *Duard*. — Jules Bonnard, M. *Maxime Léry*. — Rodier, M. *Bussières*. — Landry, M. *Terestri*.

triques se présente, offrant de bénéfices nets 80.000 francs par an. Mais il faut la signature et les capitaux de la raison sociale, et la fortune entière de Raymond, désormais traité comme un mineur, est séquestrée. Lionel, de concert avec son oncle Beauchamp, également commanditaire de l'entreprise, prétend que Raymond Bercier est guéri, qu'on le retient alors illégalement, qu'il a droit de réintégrer le domicile conjugal; bref, malgré les résistances de Louise, sa femme — dont les craintes sont loin d'être calmées — on exige d'elle qu'elle écrive au procureur de République, et signe sa demande de mise en liberté. Le second acte se passe dans le cabinet du directeur de l'asile. Raymond, qui vit parmi les fous dans le préau des « agités », est amené aux fins d'enquête, sur l'insistance de Lionel, à qui pourtant le médecin de l'établissement a déclaré qu'il le considérait comme inguérissable, et s'opposait formellement à ce qu'il fût rendu à la vie libre. Aux interrogatoires du procureur et du docteur qui s'obstiné à fournir la preuve de son diagnostic, Raymond Bercier oppose des raisonnements si justes, en une attitude si calme, que le procureur va contre les affirmations du médecin, l'accuse de séquestration et ordonne que le soi-disant fou soit rendu aux siens. Cependant, le retour de Raymond avive les terreurs de Louise qu'il devrait combler de joie. Elle remarque ses yeux fixes, occupés à une seule pensée. Laquelle? Elle le retrouve, en effet, inquiet, soupçonneux. On sent un grand malaise planer sur cette famille comme une fatalité inéluc-

table. Il accuse son frère de ne l'avoir fait revenir que par intérêt, et refuse de signer le contrat de l'affaire des tramways, sous prétexte que le fondé de pouvoir s'appelle Whist « et que dans un wisth il faut un mort ». Ces trois actes sont rapides et saisissants. L'interrogatoire du deuxième acte, surtout, où nous nous demandons avec angoisse si nous ne nous trouvons pas en face d'une victime des lois sociales et de l'erreur de la médecine, est d'une émotion puissante. Mais le public — croyant alors à une plaidoirie en faveur de la réforme de la loi, qui, sur le simple désir d'un membre de la famille muni d'un certificat médical, favorise les internements et transforme les asiles en bastilles modernes — le public a été un peu déçu quand, lors de l'assassinat, il a vu que c'était le médecin qui avait raison. Il eût préféré voir l'auteur marcher à fond contre les séquestrations arbitraires. Néanmoins, il a longuement applaudi cette pièce sombre, violente, et d'un intérêt continu ; il a aussi fait fête à d'excellents interprètes. En première ligne vient se placer M. Jean Kemm, qui a joué avec un naturel supérieur, le rôle de « l'homme mystérieux ». M. Krauss est un chaleureux Lionel, et M. Darsay un procureur fin et distingué. M. Philippe Damorès a mis dans le rôle du docteur Bernard toute la ténacité d'un savant convaincu, et dans un rôle de dix lignes, M. Duard a trouvé moyen de se faire sincèrement applaudir. Louise Bercier, c'est M^{lle} Blanche Albane, actrice adroite, sensible, elle dit juste et sa voix est d'un timbre harmonieux. La soirée se

terminait par *Attaque nocturne*, précédemment représentée à l'ancien théâtre Antoine. L'histoire de ce commissaire de police qui, pour rendre service à une femme mariée dont l'amant vient de mourir dans ses bras au domicile conjugal, cherche à faire disparaître sans bruit le cadavre et se trouve en face d'un « mort ressuscité », nous avait alors copieusement divertis et cela nous avait paru du bon comique, franc et net. M. Duard (déjà nommé) a finement rendu le « je m'en fichisme », doublé de galanterie, du commissaire, et M. Maxime Lery est des plus drôlatiques en macchabée récalcitrant. M^{lle} Marie-Louise Derval, en femme coupable, est adroitement plaisante au cours de sa douleur mêlée d'effroi. Jadis, la pièce jouée par Antoine et Signoret comportait un second acte qui se passait dans la rue : au moment où le commissaire et l'épouse infortunée se dirigeaient vers la maison, un ivrogne s'écroulait en travers de la porte d'entrée ; tous deux étaient forcés de l'enjamber. La pièce a gagné, ce nous semble, à être allégée de ce tableau réaliste, mais inutile.

25 NOVEMBRE. — Matinée organisée « pour la maison de Balzac ». La Comédie-Française donnait *Mercadet* avec MM. Maurice et Jacques de Féraudy, Siblot, Croué, Grandval, Lafon, M^{mes} Kolb, Dussane, Lifraud, Faber ; l'Odéon, *L'École des Ménages*, avec MM. Desjardins, Desfontaines, D. d'Inès, Gerbault, M^{mes} Grumbach, Colonna-Romano, Céliat, Barsange ; le théâtre Antoine, un acte de *César Birotteau*, interprété par M. Gémier et M^{me} Archainbaud. La première représentation de

La Belle Impéria, conte drôlatique adapté par MM. Camille Le Senne et Guillot de Saix, valait de chaleureux applaudissements à M^{mes} Jeanine Zorelli, Andrée Mielly, Léo Misley et M. Victor Magnat.

9 DÉCEMBRE. — Dans la *Dame aux Camélias*, qu'on reprenait pour une courte série de représentations, M^{lle} Marie-Louise Derval abordait le redoutable personnage de Marguerite Gautier, où elle révélait de réelles qualités de comédienne dramatique. M. Darsay, jeune premier de belle allure, se faisait applaudir sous les traits d'Armand Duval.

21 DÉCEMBRE. — Première représentation des *Noées de Panurge*, pièce en vers, en cinq actes et six tableaux de MM. Eugène et Edouard Adenis¹. Les frères Adenis, « cantatiers » célèbres, ont placé fort à propos leur pièce applaudie sous l'in-

¹ 1. DISTRIBUTION. — Panurge, M. Gallpoux. — Rondibilli, M. Chameroy. — De Busché, M. Krauss. — Bernard Lardon, M. Duard. — Chicannous, M. Maxime Léry. — Frère Jean, M. Darsay. — Guillaumin, M. Philippe Damorès. — De La Boudinière, M. Busnières. — Le prier des Franciscains, M. Deguy. — Cahusac, M. Terestri. — Pont-Alais, M. Céntract. — Un moine franciscain, M. Boéjat. — Loyre, M. Clarinasse. — Carpalin, M. Andrieux. — Aubry du Parc, M. Landel. — Un moine franciscain, M. Bréval. — Un oncle, M. Carmau. — Janequin, M. Valère-Monin. — Un garçon d'honneur, M. Dragh. — Un garçon d'honneur, M. Jacquin. — Le laquis, M. Eudel. — Le diacre, M. Jacquier. — Le tambourineur, M. Canolet. — Le bedeau, M. Bonnefoix. — Bachelette, M^{lle} André Pascal. — Veuve Trudon, M^{me} Cerda. — Dame Truphème, M^{me} Lacroix. — La tante, M^{lle} Alisson. — Jacotine, M^{lle} Prévost. — Une dame, M^{lle} Marion. — Une dame, M^{me} Fernande Henry. — Une dame, M^{me} Ledyne May. — Bégüinet, M^{me} Sohèye. — Une dame, M^{me} Fouquier. — La tante, M^{me} Frans. — Des pages, M^{mes} Dion, Lily Aray, Lionel, Francyl. — Une servante, M^{me} Graveno. — Deux demoiselles d'honneur, M^{mes} Valmont, Dorsal. — Des petits mitrons, Les petites Bos, Ellen Theloz, Martha, Tregant. — L'Amour, La petite Glorian.

vocation de François Rabelais, ce père de l'éternel rire. Une singulière destinée que celle de ce Panurge ! Un jeune poète, Amédée Rolland, entreprit un jour d'en faire un drame. Quelques vers de ce drame ont même surnagé dans la mémoire des rares survivants du petit groupe littéraire dont était Rolland. — Vous avez un superbe nez, disait — bien avant *Cyrano* — Panurge à Riflandouille, un nez correct et musical...

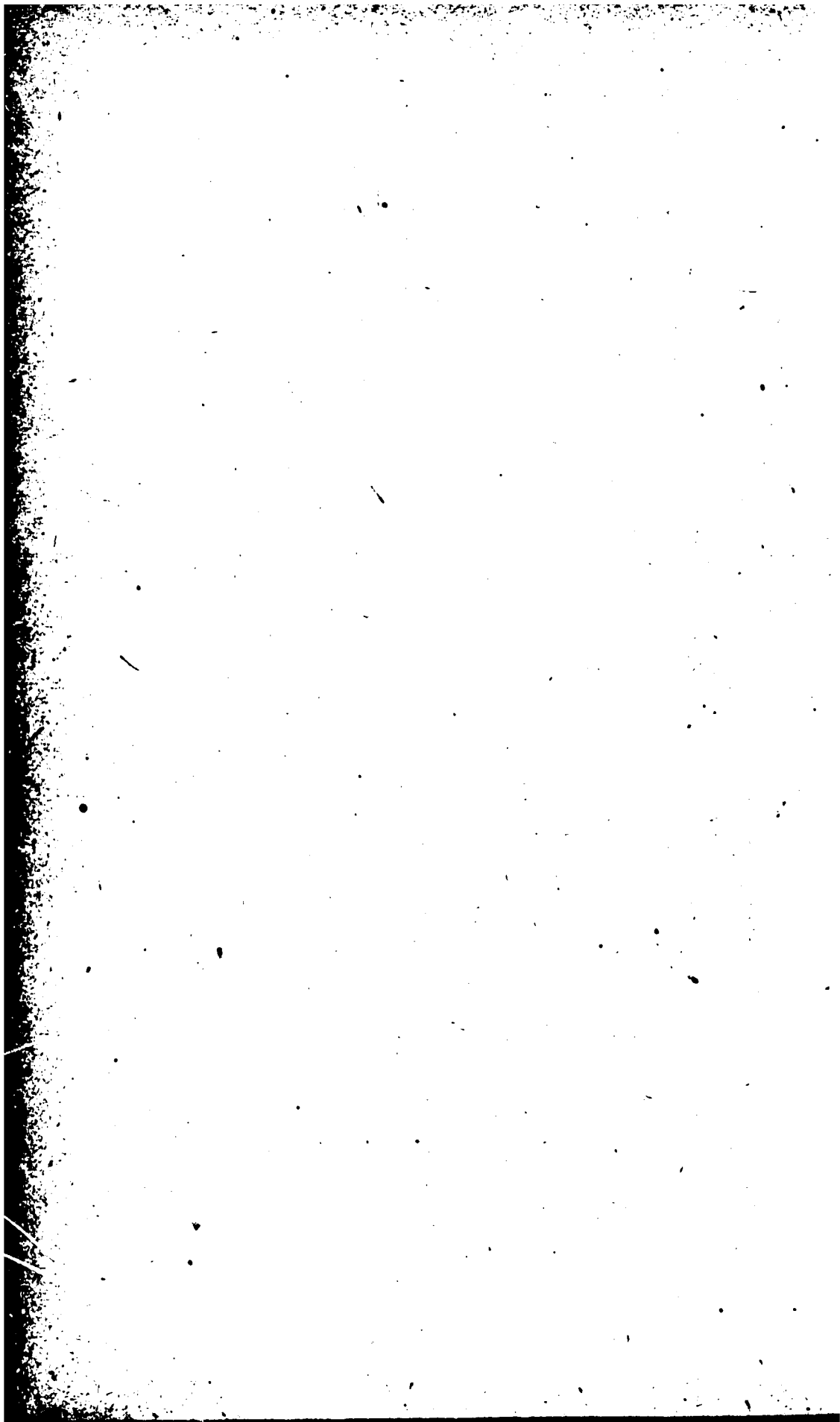
Si pourtant l'on vous dit que c'est beau, l'on vous trompe. C'est trop long pour un nez, trop court pour une trompe !

Et toute la pièce s'en allait ainsi, dans ce ton de gauloiserie déterminée. Puis le drame fut abandonné : les drames en vers s'abandonnent parfois ! On décida qu'il deviendrait opéra-comique, et que Debillemont en ferait les airs ; Debillemont, un musicien non sans mérite, prix de Rome en son jeune temps, parti de son pied botteux à la conquête de la Toison d'Or et resté en route comme tant d'autres. Après avoir rêvé de gloire et d'Institut, Debillemont, à cinquante ans passés, mourut chef d'orchestre à la Porte-Saint-Martin. N'est-ce pas qu'il y a une attendrissante ressemblance entre le sort de ce drame en vers transformé en opérette par Clairville, et celui du pauvre musicien de bohème, qui, de son archet, fait pour déchaîner l'ouragan des grandes symphonies, finit par régler les trémolos du traître et l'entrée des noces villageoises ? Sans compter que ce *Panurge* lui-même échappa à Debillemont après sa mort ; on jugea sa musique trop savante, et un autre dut

la refaire. Mais malgré les gaietés rabelaisiennes du livret et malgré les flonflons d'Hervé, capables de dérider Timon d'Athènes, c'est une impression de mélancolie que produit sur les spectateurs des Bouffes la représentation de ce *Panurge*. Plus joyeux, sans aucun doute, est celui de MM. Adenis, au Théâtre Sarah-Bernhardt, où nous assistons aux hésitations célèbres du compagnon de Pantagruel, se demandant s'il se doit marier ou non. Croyant en faire « une bien bonne » à certain huissier Chicanous, Panurge se trouve être le dindon de la farce. Il épouse pour rire, et le voilà marié pour de bon. Alors, il entre au couvent, aimant mieux — c'est lui qui parle ainsi — être moine que cocu... Mais la gentille Bachelette vient le relancer dans sa cellule, et il la trouve si tentante que, ma foi, il court le risque d'être... ce que j'ai dit. C'est le triomphe de l'Amour, dont le cortège défile dans les vieilles rues de Paris — un Paris brossé par Amable, qui est une vraie merveille. Savez-vous qu'il y a beaucoup, oui, beaucoup de talent en ces cinq actes, six tableaux et vingt-cinq couplets au moins, écrits en vers amusants et faciles, à la manière de Rostand ! Et puis, il y a surtout, oh ! mais surtout Galipaux, né Panurge, comme il est né Gringoire, et qui, non content de posséder le physique « de l'époque », nous a campé une silhouette échappée du *Rabelais* de Gustave Doré — telle qu'aucun autre que lui n'eût été capable de la donner. Félix Galipaux a joué en maître ce maître rôle, où il a su apporter une verve alerte et pimpante, une fantaisie spiri-

tuelle dans le verbe et dans le geste qui ont été la joie de la soirée et resteront l'honneur de la carrière, déjà si glorieuse, du créateur du *Merle de Chantecler* et d'Anatole de *Manette Salomon*. Puis, pour être juste, disons que ce Panurge, de si belle envergure, trouva dans M^{lle} Andrée Pascal, — la « Belle au bois dormant » de Jean Richepin — une partenaire de jeune grâce et de tendresse émue qui furent un pur ravissement.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1 ^{re} repré. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
<i>Le Procès de Jeanne d'Arc</i> , pièce.....	4	"	41
<i>La Dame aux Camélias</i> , pièce.....	5	"	50
<i>L'Aiglon</i> , drame.....	6	"	67
* <i>Le Beffa</i> , drame.....	4	2 mars	21
<i>Le Samaritain</i> , évangile.....	3 tabl.	"	10
<i>Phèdre</i> , tragédie.....	5	"	4
* <i>Le Bois sacré</i> , pantomime.....	2 tabl.	20 avril	27
<i>Les Bouffons</i> , conte en vers.....	4	20 avril	26
* <i>Vidocq, empereur des policiers</i> , pièce...	5 a. 7 t.	15 mai	18
<i>Le Vis de Bohème</i> , comédie... ..	5	11 juin	16
* <i>La Conquête d'Athènes</i> , pièce.....	4	11 octob.	21
* <i>L'Homme mystérieux</i> , pièce.....	3	3 nov.	41
<i>L'Attaque nocturne</i> , pièce.....	2 a. 3 t.	3 nov.	41
* <i>Les Noces de Panurge</i> , pièce en vers...	5 a. 6 t.	21 déc.	13



THÉÂTRE RÉJANE¹

Trois œuvres nouvelles : la *Flamme*, de M. Dario Niccodemi, *Bridge*, de M. Pierre Berton, et *Jacques Abran*, de M. Antoine Bibesco, constitueront avec les reprises de la *Passerelle* et de *M'Amour*, et les représentations de la *Sonate à Kreutzer* et du *Mariage de Mademoiselle Beulemans* — la joyeuse pièce belge, heureusement installée rue Blanche — l'histoire du théâtre Réjane en l'année 1910, commencée par *Madame Margot*, de MM. Moreau et Clairville².

28 FÉVRIER. — Première représentation de la *Flamme*, pièce en trois actes de M. Dario Niccodemi³. — Nous nous souvenions du *Refuge*, une belle et puissante comédie, qui classa tout de suite M. Dario Niccodemi à un très bon rang parmi les

1. — Directrice : M^{me} Réjane; Secrétaire général : M. Traversi.

2. — M. Garry avait été momentanément remplacé, dans *Henri IV*, par M. Chautard, et M^{me} Réjane, partie pour le Midi, avait elle-même cédé son rôle à M^{me} Archainbaud.

3. DISTRIBUTION. — Monsieur de Vigier, M. Garry. — Antoine Dauvigny, M. Vargas. — Michel Hubert, M. Signoret. — Pierre, M. Bosman. — Françoise de Vigier, M^{me} Réjane. — Geneviève Dauvigny, M^{lle} Sylvie. — Rosine, M^{lle} Diris. — Nansichella, M^{lle} Rapp.

On commençait par le *Protecteur*, pièce en un acte, de M. André Picard.

M^{me} Réjane et M. Vargas seront momentanément remplacés dans leurs rôles par M^{lle} Dermoz et par M. Gérard Garnier.

auteurs contemporains... La *Flamme* est du même auteur, mais elle n'a point tout à fait la même valeur. C'est un drame de jalousie; la jalousie étant, nous dit l'auteur, la seule grande colère qui nous reste, devient immodérée, frénétique, tragique par l'action des événements qui la chauffent à blanc. Et il a placé ses personnages en plein soleil : ce sont, ajoute M. Niccodemi, de braves gens pondérés, mesurés et d'une moralité parfaite. À un certain moment de leur vie, une flamme de passion les enveloppe, et alors ils agissent comme ils n'agiraient ni à Trouville, ni à Ostende. Malgré eux, ils sont entraînés à des actes violents, comme si un germe d'exagération affective avait poussé dans leurs cœurs. Trois Parisiens sont venus passer quelques semaines sous le ciel ardent — trop ardent — de la Sicile : le mari et la femme, Antoine et Geneviève Dauvigny, et M^{me} de Vigier, la seconde femme du père de Geneviève. Dans tout l'éclat de la seconde jeunesse, sans le vouloir du reste, et peut-être, qui sait? sous l'influence du climat, Françoise de Vigier se sent irrésistiblement entraînée vers le mari de sa belle-fille. À son tour, le jeune homme est pris au charme intime de Françoise; ils se recherchent et ne se quittent plus. Leur passion pourtant, si elle les a tout envahis, n'est point encore coupable. Mais, jalouse et farouche, Geneviève vient d'écrire à son père que son honneur à lui et son bonheur à elle sont à jamais atteints, et que la femme à qui il a donné son nom le trompe effrontément avec son mari. Comme elle, jaloux et violent, M. de Vigier, dès son arrivée,

interroge brutalement son gendre. Antoine nie tout. Françoise, au contraire, questionnée ensuite et indignée du ton que prend son mari, confesse à la fois son amour pour Antoine et leur commune innocence. Puis, émue de la douleur de M. de Vigier, elle donne à la situation un dénouement inattendu : elle décide le départ d'Antoine et de Geneviève. Elle sait pourtant quelle vie affreuse de soupçons et de colère l'attend auprès de M. de Vigier. Sa générosité, son sacrifice ne font, d'ailleurs, qu'accroître la haine de Geneviève. Et comme, au moment du départ, Antoine propose à Françoise de fuir avec lui, celle-ci se débat et consent enfin. Déjà elle s'élançait vers l'auto qui les doit emporter, quand Geneviève, accourue, l'abat d'un coup de fusil en disant : « Lorsque la flamme menace d'embraser la maison, il faut l'éteindre ». C'est du « théâtre bref », rapide et brutal, dont le dialogue, juste et violent, accuse pourtant quelques longueurs. Alors?... Alors, ça ne vaut pas le *Refuge*, je viens de vous le dire. Mais l'interprétation de M^{me} Réjane est une merveille : que de charme et de résignation, d'amour débordant et contenu, de poésie triste n'a-t-elle pas mis dans le personnage de Françoise ! M^{lle} Sylvie a-t-elle aussi bien compris l'esprit du rôle de Geneviève, qu'elle a rendu, dès le début, insupportable et antipathique ? M. Garry est un Vigier sobre et terrible, angoissé et douloureux ; M. Vargas a de la chaleur et de la sincérité : ah ! s'il voulait bien sortir les mains de ses poches !... La mise en scène est digne du Théâtre Réjane : n'est-ce pas un enchantement

que ce panorama d'une nuit de Sicile, qu'on aperçoit au premier et au dernier tableau !

26 MARS. — Reprise de la *Passerelle*, précédemment représentée au Vaudeville. L'amusante pièce de M^{me} Fred de Gressac et de M. Francis de Croisset est interprétée par M^{mes} Réjane, Suzanne Avril, Diris, Carène, et par MM. Signoret, Barré et Bosman.

7 AVRIL. — Reprise de la *Sonate à Kreutzer*, comédie en quatre actes de MM. Fernand Nozière et Alfred Savoir, d'après Léon Tolstoï¹, précédemment représentée à l'Œuvre. — M^{me} Réjane — il fallait la féliciter de sa belle initiative — avait donné, pour quelques représentations, l'hospitalité de son joli théâtre à la curieuse pièce que, sous le titre de la *Sonate à Kreutzer*, MM. Nozière et Savoir avaient adaptée de Tolstoï, et que l'Œuvre avait fait applaudir à Femina. Les brillants écrivains n'ont point suivi le célèbre roman et les développements que lui donne Tolstoï. Ils en ont accommodé l'essentiel suivant leur propre fantaisie, et ils ont surtout apporté leur ironie personnelle. Un cruel et violent boyard tourmente sa femme par ses excès de jalousie féroce. Il la pousse aux bras d'un musicien niais et ridicule, la terrorise savamment et l'étrangle dans une scène où il savoure son effroi délicieusement. Le dénouement, brutal et subtil tout à la fois, a produit sur le grand public

1. DISTRIBUTION. — Posduychiff, M. Arquillière. — Troukatchewsky, M. Lugné-Poe. — L'oncle, M. F. Barré. — Le docteur Ivanoff, M. Veronne. — Gregor, M. Godefroy. — Un domestique, M. Alfroy. — Laure, M^{lle} Gabrielle Dorziat. — La mère, M^{lle} Favrel. — Vera, M^{lle} Carène. — Une bonne, M^{lle} Zestia.

un effet considérable. Cette étude, ironique et violente, de jaloux forcené, de la brute exceptionnelle que peut être un mari abusant de ses droits et de sa force, était supérieurement interprétée par MM. Arquillière et Ligné-Poe — si original en son rôle de musicien bellâtre et poltron ; par M^{lle} Gabrielle Dorziat, tout à fait remarquable dans celui de l'épouse exaspérée. La *Sonate à Kreutzer* a triomphé à Vienne, à Bucarest, à Dresde, à Genève. Comment n'a-t-elle point attiré au théâtre Réjane un public de choix, capable de goûter un spectacle d'art, tour à tour dramatique et raffiné ?

22 AVRIL. — Première représentation de *Bridge*, pièce en quatre actes de M. Pierre Berton, d'après un roman de M. Cosmo Hamilton¹. Après le cambrioleur homme du monde — tel *Raffles* et *Arsène Lupin* — voici le cadet d'Angleterre qui triche au jeu, sous prétexte qu'il ne peut vivre avec les vingt-cinq mille francs de rente que lui accorde la loi en vertu de laquelle tout le patrimoine appartient à l'aîné. Que voulez-vous ! il lui faut cent mille francs chaque année, et pour se les procurer, il les demande au bridge, où il est devenu le complice, d'abord de son ami Scheen, puis de sa propre femme, la jeune et jolie Jane. Mais un

1. DISTRIBUTION. — Jane Lambourne, M^{lle} Arlette Dorgère. — Billy Honour, M^{lle} Lutzi. — Lady Hales, M^{me} Marie-Louise. — Madame Smith, M^{me} Miller. — Effie Arthur, M^{lle} Rapp. — Mary Delamère, M^{lle} Renée Carène. — Francis Delamère, M. Claude Garry. — Baby Sheen, M. Signoret. — Charley Smith, M. Puylagarde. — Le Grand-Duc, M. Varenne. — Le général Blowel, M. Barré. — Philipot, M. G. Garnier. — Meredith, M. Bosman. — Pearson, M. Chevalot.

rival — c'est le bon traître de mélodrame — qui lui aussi adore Jane, et qui ne se console point d'être évincé, dénonce publiquement ce couple de voleurs. Qu'advierait-il de nos deux escrocs si le frère aîné n'avait la bonne idée de se faire tuer dans un accident d'automobile ? La grande fortune, qui revient heureusement au cadet, le met désormais à l'abri de tout soupçon. Et le voilà acclamé par ceux-là mêmes qui, un moment auparavant, le conspuaient comme un voleur. En dépit de ce revirement final, qui ne manque certes pas d'ironie, comment voulez-vous, mon cher Berton, que nous nous intéressions, en France, à cette invraisemblable histoire, vraiment trop anglaise, et par trop enfantine ? Le roman, *Fils de duc*, où M. Cosmo Hamilton proteste contre le droit d'aînesse et les privilèges de la pairie, encore en vigueur au delà du détroit, est, paraît-il, pittoresque sous sa forme originale. Son adaptation en pièce de théâtre a quelque peu étonné les spectateurs du théâtre Réjane, qui n'ont pu souscrire à la morale facile de ce cadet sans scrupule, déclarant qu'après tout il ne fait pas pis que beaucoup d'autres : est-ce que tout le monde, dans la vie, ne triche pas plus ou moins ? Et les sympathies sont allées à cette actrice de music-hall qui, elle, a plus de sens moral que son amant, prétendant que « voler les riches » n'est pas voler... M^{lle} Lutzi a de l'entrain ; M^{me} Marie Laure a de la distinction ; M. Puylagarde a de la jeunesse ; M. Signoret sait toujours composer un rôle quel qu'il soit, et M. Garry n'apporte peut-être pas dans

le sien — celui du cadet tricheur — toute la conviction qu'il faudrait. M^{lle} Arlette Dorgère, en l'honneur de qui se donnait la fête, est adroite, autant qu'elle est jolie. Pourquoi ne deviendrait-elle pas, elle aussi, une vraie comédienne?...

24 MAI. — Première représentation de *Jacques Abran*, pièce en trois actes de M. Antoine Bibesco¹. Le sujet pouvait être curieux, pour peu qu'il fût traité avec habileté, et aussi avec un peu de ce métier qui, quoi qu'en disent les anarchistes de la littérature, est indispensable à toute œuvre dramatique. Il existe, en effet, des juifs qui, sans répudier les défauts qu'il est convenu d'attribuer à leur race, mettent leurs efforts à ne point paraître juifs. Leur but intéressé est d'être mieux reçus dans les salons du catholicisme intransigeant. Leur premier soin, en ce cas, est de changer de nom. Le héros de M. Bibesco est un Jacob Abraham : il se fait appeler Jacques Abran. Ainsi déguisé, il ne s'en livre pas moins à de petites malpropretés qui, si l'on en croyait l'auteur, trahissent son origine. N'insistons pas sur ces tendances antisémites auxquelles le public a paru accorder moins d'importance qu'à l'impossibilité où il se trouvait

1. DISTRIBUTION. — Jacques Abran, M. Cl. Garry. — Sobanoff, M. Puylagarde. — Werner, M. A. Varenne. — Roulier, M. C. Garnier. — Termand, M. R.-L. Fugère. — La Roche-Trémoeur, M. Marquet. — Truin, M. Blondeau. — Henri, M. Chambly. — Amédée, M. Alfroy. — Le photographe, M. Taldy. — La marquise d'Arolla, M^{lle} Vera Sergine. — Claire de Termand, M^{lle} Sylvie. — Madame de Ramelle, M^{lle} M. Heroyl. — Comtesse de Murols, M^{lle} A. Breittner. — Livnof, M^{lle} M. Margenson.

Jacques Abran était précédé par *Pourquoi chercher loin?* comédie en un acte de M. Albert Lécuyer.

de s'intéresser à un personnage amoral, et par cela même antipathique. Homme de lettres, Jacques Abran jouit d'une certaine célébrité, sans être entouré pourtant d'une estime profonde. Ses amis parlent de lui légèrement : ils le présentent comme parfaitement capable de recevoir l'argent d'une femme, et même d'avoir des distractions au jeu. Sur ce point, ils ne se trompent guère. Jacques a écrit un roman à clef où il livre les secrets d'une femme en vue. Celle-ci, pour arrêter le lancement scandaleux du livre, paie à l'auteur les vingt mille francs qu'il prétend devoir tenir de son éditeur. Ce marché a été relaté dans les lettres que possède la marquise d'Arolla, maîtresse de Jacques Abran. Bien que méprisant son amant en tant que juif, en tant qu'homme, elle l'aime, — et apprenant que, séduit par une grosse dot, il songe à épouser la fille d'un millionnaire, Claire de Ternand, elle jure de s'opposer à ce mariage. Discussions longues et monotones où Jacques montre un entêtement odieux, et la marquise une passion déréglée, jusqu'au moment où, cédant à un sentiment de jalousie et de vengeance, elle livre les lettres compromettantes à un publiciste avide de scandale. Geste irréparable dont la marquise ne tarde pas à se repentir, croyant que celui qu'elle aime, désormais disqualifié, ne peut ni se battre en duel, ni relever une injure. Elle revient implorer son pardon. Mais Jacques Abran — de plus en plus obstiné dans son idée d'épouser Claire de Ternand, qui ne l'abandonne pas dans l'adversité — repousse une dernière fois l'amour de celle qu'il sacrifie à la

fortune. Et dans un accès de folie amoureuse, la marquise d'Arolla abat d'un coup de pistolet l'amant qu'elle ne veut pas céder à une rivale. Comme on a pu le remarquer, le développement du postulat n'est pas net; celui des caractères tourne court. L'israélite n'a pas le monopole de la trahison du cœur : ainsi l'apparence d'une pièce à thèse s'évanouit. Et puis ce couple n'est pas pour nous intéresser, évoluant dans une atmosphère malsaine. Le scepticisme de M. Bibesco nous conduit dans un milieu d'un parisianisme par trop faisandé. Peut-être cette impression est-elle accentuée par le manque d'habileté professionnelle que nous déplorons tout à l'heure. Certaines entrées, certains moyens surtout ont fait sourire : exemple, le pistolet que Jacques Abran sort d'un tiroir avec trop de complaisance pour ne pas nous faire prévoir le dénouement. Louons pourtant le style sobre et énergique, en constatant que M^{lle} Vera Sergine et M. Garry se sont montrés un peu gênés en des rôles mal équilibrés, et aussi M^{lle} Sylvie et M. Puylagarde qui complétaient en grisaille (était-ce bien de leur faute?) l'interprétation de la pièce. Et la *Passerelle* reprenait bientôt possession de l'affiche jusqu'au 24 juin, où le théâtre fermait ses portes devant l'été...

4 OCTOBRE. — Première représentation, à ce théâtre, de *M'Amour*, comédie en trois actes, de MM. Paul Bilhaud et Maurice Hennequin¹, pré-

1. DISTRIBUTION. — Hubert Grisolle, M. André Dubosc. — Montureux, M. Signoret. — Maxime de Torcy, M. R. Montaux. — Gordon Chateau, M. Barré. — Joseph, M. Bosman. — Antoinette, M^{me} Réjane. —

cédée d'*Une Aventure impériale*, comédie en un acte de MM. Hennequin et Serge Basset, préalablement donnée au théâtre des Capucines¹. — Relatons ici le double succès remporté par M^{me} Réjane, triomphant avec autant de sang-froid que de spirituelle crânerie du fort vilain tour que voulaient lui jouer, en un soir de première, les machinistes de son théâtre², et reprenant avec

Hélène, M^{lle} Renée Maupin. — Francine, M^{lle} Hélène Mata. — Rose, M^{lle} Doris.

1. — Jouée par MM. Barré, Luitz-Morat, Bosman, Alfrey, Serra, M^{me} Danièle Darmody, Renée Carène, Doris.

2. — Une grève des machinistes avait en effet failli empêcher la première de *M'Amour*. Le lever de rideau était depuis longtemps terminé et l'entr'acte prenait des proportions inquiétantes, quand s'ouvrit la porte du rideau de fer : M^{me} Réjane apparut au proscenium, en proie à une assez vive agitation. Dans l'encadrement de la porte se pressaient les auteurs, MM. Bilhaud et Hennequin, entourés des interprètes de l'œuvre.

M^{me} Réjane prononça alors l'allocution suivante :

« Mesdames, Messieurs,

« Au moment où nous allions commencer, les machinistes, profitant du fait que je réunissais, ce soir, l'élite de la société parisienne, des arts, des lettres, de la finance, m'ont subitement demandé d'accepter des conditions que je ne pouvais accepter sous cette menace. Ils ont alors débarrassé la scène de tout le décor et baissé le rideau de fer. MM. Hennequin, Bilhaud, mes collaborateurs, mes amis m'ont, alors aidés à replanter le décor tant bien que mal. Nous aurions pu, à la rigueur, jouer devant le rideau de fer (*oui ! oui !* *Salve d'applaudissements*), mais j'ai fait appeler le commissaire de police, et j'espère que l'on pourra le relever. Je suis venue vous dire cela parce que j'ai besoin de votre indulgence. Je suis artiste, je suis femme, je gagne ma vie ; j'ai le plus profond respect pour ceux qui gagnent la leur, et je serais la première disposée à gagner moins pour leur faire gagner plus, si tant est que je gagne quelque chose ! à leur donner satisfaction, mais pas comme ça ! »

M^{me} Réjane prononça ces mots avec une énergie superbe, et sa collaboratrice, M^{lle} Renée Maupin, l'embrassa. Le public, qui avait fait à l'artiste une ovation enthousiaste, attendait patiemment jusqu'à dix heures le lever du rideau. Quand, très lentement, se levait le lourd voile de fer, le public applaudissait, et l'on voyait M^{me} Réjane se glisser à plat ventre sous le rideau et faire une grimace amusée à la salle. Alors, nous

infiniment de brio un joli rôle, autrefois, écrit pour elle par MM. Paul Bilhaud et Maurice Hennequin. « L'amant d'une femme mariée doit-il être l'ami du mari ? » Telle est la question gaiement agitée et finalement résolue en leur très amusante pièce primitivement représentée au Palais-Royal, où elle eut pour principaux interprètes M^{lle} Cheirel, Raimond et Boisselot. M^{me} Antoinette Montureux est, depuis un an, la maîtresse d'Hubert Grissoles. C'est au domicile de « M'Amour », bien résolu à toujours ignorer le mari, qu'ont lieu les galants rendez-vous, et tout se passe, jusqu'à présent, le mieux du monde en le meilleur des adultères. Mais, au lieu de prendre leur villégiature à Ville-d'Avray, d'où il était si aisé de venir à Paris plusieurs fois par semaine, les Montureux vont, cette fois, partir pour Cabourg. Hubert ne peut décemment imposer à son aimable maîtresse un voyage de six heures. Il lui faudra donc aller, lui aussi, passer l'été à Cabourg, et obéir à la volonté d'Antoinette qui le présentera à son mari. Celui-ci étant un enragé collectionneur, sa femme imagine de faire insérer une annonce dans le *Figaro* : « M. Hubert Grissoles, 8, rue Taitbout, désire vendre un vase japonais de grande valeur ». Montureux, aussitôt alléché, ira voir le vase en question, qu'Antoinette

l'avons dit, le rideau de fer se lève très lentement, les machinistes ont en effet enlevé la manivelle, il a fallu aller chercher celle de l'Apollo, et le premier acte commence dans un décor de fortune. Au baisser de rideau, M^{me} Réjane annonce dans des acclamations que le deuxième acte sera joué dans son décor exact, et qu'elle fera appel aux amateurs pour planter « le décor du trois », ce qui, comme bien vous pensez, amuse vivement la salle, déjà mise en joie par le début de la fine comédie de MM. Hennequin et Bilhaud.

a payé un franc quatre-vingt-quinze au magasin du Louvre; il le trouvera naturellement d'ancienneté authentique, avec une belle cassure patinée par le temps... Et la liaison s'établira toute seule entre le propriétaire et le collectionneur. Nous les retrouvons, en effet, tous deux à Cabourg; Hubert y fait le domino du mari, qui ne saurait plus se passer de lui. Lasse d'attendre son amoureux, ainsi accaparé par son mari, Antoinette médite alors de brouiller Hubert avec Montureux. Mais si vous croyez que c'est facile! C'est en vain que Hubert met en avant la politique... Au lieu de les désunir, la politique, au contraire, les réunit! Et les voilà s'embrassant et se tutoyant, plus camarades que jamais! En désespoir de cause, Antoinette n'a plus qu'une ressource : se rejeter sur un ami d'Hubert, Maxime de Torcy, qui, l'ayant rencontrée en chemin de fer sans savoir son nom, s'est épris de ses charmes. Mais Montureux s'était toqué de ce nouveau compagnon, en qui il a cru découvrir un savant collectionneur; il faudra que, pour le garder comme amant, M^{me} Montureux le fasse nettement flanquer à la porte... Et pendant que Hubert sera pris pour le domino du mari, Antoinette courra à ses rendez-vous avec Maxime... Ainsi va la vie. *M'Amour* est une très adroite, très alerte et très fine comédie. Elle est jouée à la perfection par M^{me} Réjane, une Antoinette absolument délicieuse, qu'encadrent congruement les très sûrs comédiens qui s'appellent André Dubosc et Signoret, excellents tous deux sous les traits d'Hubert Grisolles et de Montureux.

3 NOVEMBRE. — *Le Mariage de Mademoiselle Beulemans*, de MM. Fonson et Wicheler¹, qui déjà a fait avec le plus vif succès la « saison belge » de la Renaissance, prend possession du théâtre Réjane qu'il occupera jusqu'à la fin de l'année.

1. — La pièce est d'abord jouée par MM. Jacque, Ambroville, Francis Bernard et M^{lle} H. Dieudonné. M. André Simon (des Variétés) remplace ensuite M. Jacque, dans le rôle de Beulemans, comme, dans celui de Suzanne, M^{lle} Gilberte Legrand succède à M^{lle} Dieudonné.

M. Léon Poirier, l'heureux impresario de la pièce à succès, avait eu l'ingénieuse idée de faire suivre la première représentation au Théâtre Réjane d'une joyeuse fête donnée, après la sortie du public, dans le hall du théâtre. Et voici le texte de l'invitation adressée par M. Poirier aux diverses personnalités du monde théâtral :

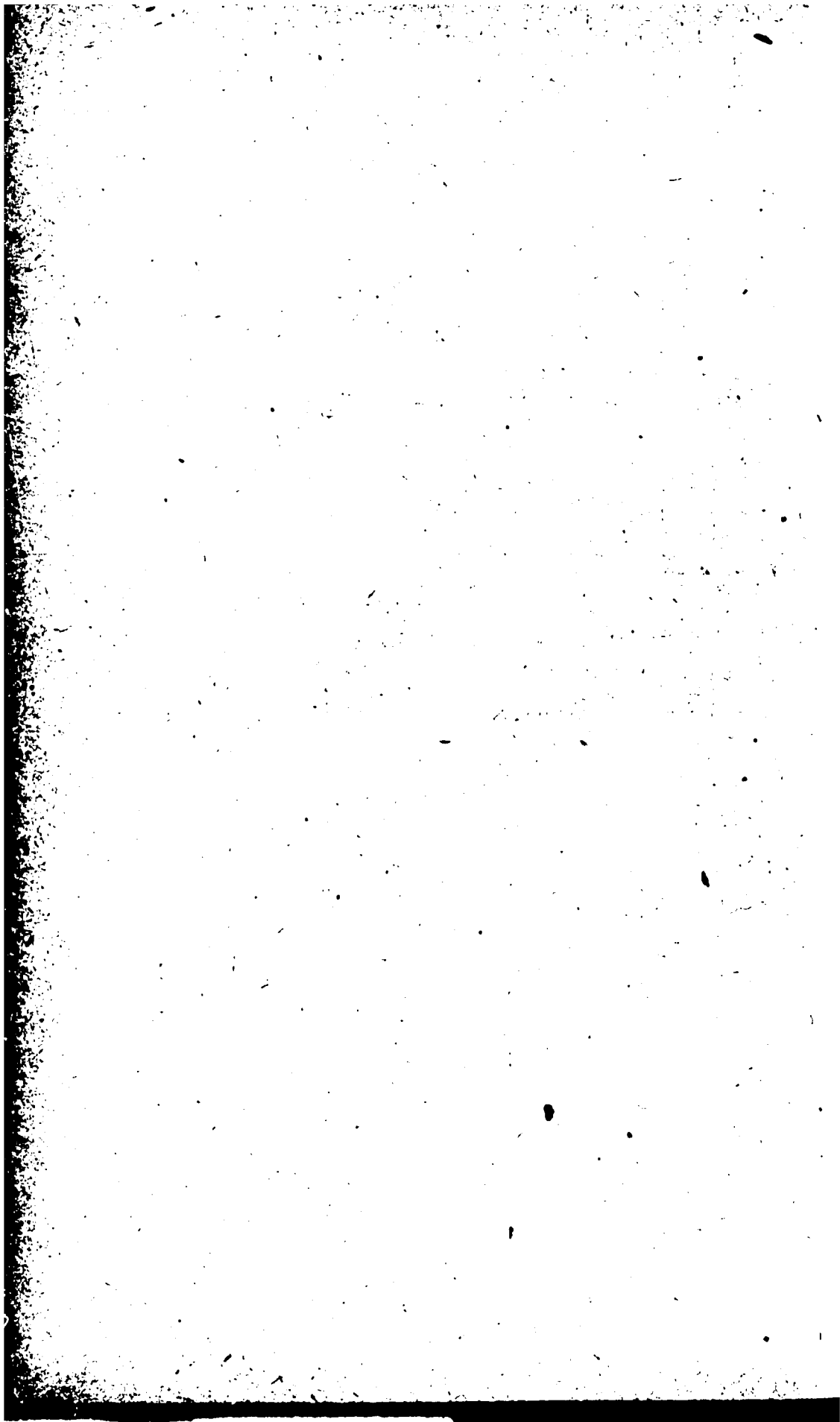
« Monsieur,

« A l'occasion de leur installation au Théâtre Réjane pour la saison d'hiver et pour fêter la 200^{ème} nuit du *Mariage de Mademoiselle Beulemans*, M. et M^{me} Beulemans ont l'honneur de vous inviter à la Kermesse qu'ils donneront dans leur nouveau théâtre, le 3 Novembre 1910, à minuit.

« On pendra la crémaillère.

« Le costume flamand de n'importe quelle époque est de rigueur ».

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1 ^{re} représ ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
<i>Madame Margot</i> , pièce.....	5 a. 1 p.	»	16
<i>Madame Sans-Gêne</i> , pièce.....	4	»	11
<i>Rafles</i> , pièce.....	4	»	15
* <i>La Flamme</i> , pièce.....	3	28 févr.	27
* <i>Le Protecteur</i> , comédie.....	1	28 févr.	30
<i>La Passerelle</i> , comédie.....	3	26 mars	24
<i>La Sonate à Kreutzer</i> , comédie.....	4	7 avril	8
* <i>Bridge</i> , pièce.....	4	22 avril	30
* <i>Jacques Abran</i> , pièce.....	3	24 mai	11
* <i>Pourquoi chercher si loin</i> , comédie.....	1	25 mai	10
<i>M'Amour</i> , comédie.....	3	4 octob.	33
<i>Une Aventure impériale</i> , pièce.....	1	4 octob.	33
<i>Le Mariage de M^{lle} Beulemans</i> , comédie	3	3 nov.	75



THÉÂTRE ANTOINE¹

Cinq pièces nouvelles : *l'Ange gardien*, de M. André Picard; *1812*, de M. Gabriel Nigond; *La Bête*, de M. Edmond Fleg; *César Birotteau*, de M. Emile Fabre; *La Femme et le Pantin*, de MM. Pierre Louys et Pierre Frondaie, constitueront, avec une reprise de la *Fille Elisa*, l'histoire du Théâtre Antoine en l'année 1910, commencée par *Papillon dit Lyonnais le Juste*².

19 JANVIER. — Première représentation de *l'Ange gardien*, comédie en trois actes de M. André Picard³, et de *Le Monsieur au Camélia*, pièce en un acte de M. Jean Passier⁴. — A un « bagage »

1. — Directeur : M. Firmin Gémier; Secrétaire général : M. Paul-Louis Garnier.

2. — M^{lle} Yvonne Mirval y remplace M^{lle} Suzanne Munte dans le rôle de Balbine Birette.

3. DISTRIBUTION. — Gounouilhac, M. Gémier. — Georges Charmier, M. Pierre Magnier. — Frédéric Trélat, M. Colas. — Alvaray, M. Rouyer. — De Montel, M. Maxence. — Charles, M. Méret. — Thérèse Duvigneau, M^{lle} André Mégard. — Suzanne Trélat, M^{lle} Madeleine Cartier. — Madame Alvaray, M^{me} Osborne. — Madame de Montel, M^{lle} Massart. — Félicie, M^{lle} Dinard.

4. DISTRIBUTION. — Monsieur Duval, M. Lluís. — Armand Duval, M. Marcal André. — Marguerite Gautier, M^{lle} Lavigne. — Maman Rosa, M^{lle} Dinard.

Plus de trois cents personnes étaient réunies, le 15 janvier, pour fêter, en un souper fraternel, la décoration de M. Gémier, nommé chevalier de la Légion d'honneur. Cette distinction récompensait toute une vie de travail consacrée à l'art dramatique. Depuis près de trente ans, soit comme comédien, soit comme directeur, M. Gémier avait donné des

de belle importance déjà, qui se compose d'une amusante comédie, *Monsieur Malézieux*; de *Bonne Fortune*, dont nous nous rappelons le premier acte élégant et vif, alerte et spirituel; de *Jeunesse*, qui triompha sur la scène de l'Odéon, et du *Faux pas*, qui fut moins heureux sur celle des Variétés, M. André Ricard, jeune auteur de vrai talent, ajoutait une piquante comédie, *L'Ange gardien*, justement applaudie. Thérèse Duvigneau est une veuve de vertu si âpre et si farouche que tous ceux qui l'entourent la tiennent pour la plus méchante des femmes. Elle s'est donné la mission de veiller sur sa jeune cousine Suzanne — oh ! le terrible ange gardien ! — et comme elle a découvert qu'elle trompait son mari avec le beau peintre Georges Charmier, elle la menace, si elle se refuse à rompre cette coupable liaison, de tout révéler au mari — « Vous ne ferez pas cela, lui dit Georges... Je saurai bien vous fermer la bouche... » — « Comment ? » s'écrie-t-elle. — « Ainsi ! » répond-il, en lui appliquant brusquement sur les lèvres le plus ardent baiser que jamais amant ait donné à sa maîtresse. « Sa maîtresse ». Thérèse la devient en effet — mais une nuit, pas plus, car elle se reprend, dès l'aube, et bien qu'elle aime Georges, elle renonce à celui qui déjà l'adorait, et le laisse généreusement à Suzanne. Désormais seule pour la vie, et plus marâtre que jamais, elle regagnera sa province. « Bon voyage ! » lui crie le

preuves d'un talent consommé et d'un goût des plus artistiques. Le succès lui avait été fidèle, et il était la conséquence de son dévouement à l'art et de ses choix éclairés.

choeur des petits amis, heureux d'être débarrassés de cet « ange » insupportable. M. André Picard nous a donné, dans Thérèse Duvigneau, une curieuse étude de caractère de femme. M^{me} Mégard a composé ce rôle complexe avec une admirable science des nuances les plus subtiles. Et quel superbe mouvement elle a trouvé en se penchant sur l'épaule de Georges pour rendre, du tac au tac, le baiser que venait de lui donner, de façon si imprévue, l'irrésistible héros d'amour personnifié avec une véritable autorité par M. Magnier!... Exquise — c'est une justice à lui rendre — a été, cette fois, M^{lle} Madeleine Carlier, sous les traits de Suzanne. Et charmant, M. Génier, en un rôle plutôt comique, d'amoureux sacrifié. Cette fine comédie, qui fait penser à du Porto-Riche, était précédée d'un acte de parodie assez lourde, signée de M. Jean Passier (?), et intitulé le *Monsieur au Camélia*, dont toute la drôlerie consistait à nous montrer M^{lle} Lavigne imitant Sarah Bernhardt : on eût voulu quelque chose d'un peu plus neuf...

1^{er} MARS. — Première représentation de 1812, pièce en quatre actes, en vers, de M. Gabriel Nigond¹. — Une pièce en vers au Théâtre-Antoine :

1. DISTRIBUTION. — Jean Archer, dit Janet, M. Génier. — François Archer, M. Georges Flateau. — Le père Faroux, M. Maxence. — Claudin, M. Llys. — Le Polonais, M. Saillard. — Jean-Baptiste, M. Marshal. — Claude, M. Marsel André. — Un gregnard, M. Nèzet. — Richard, M. Cailloux. — Un clampin, M. Pierre Laurent. — Un soldat, M. A. Kerguen. — Un soldat, M. Dufau. — Grenadière, M^{lle} Jeanne Chetrel. — Catherine Archer, M^{lle} Jeanne Even. — Francine, M^{lle} Yvonne Mirval. — La Mautournée, M^{lle} Léontine Massart. — Annette, M^{lle} Jeanne Fuster

Le spectacle se terminait par l'*Ardent Artilleur*, pièce en un acte de M. Tristan Bernard.

voilà qui n'est point banal... Ajoutons qu'elle fut choisie parmi les 1500 manuscrits — 1500 ! — lus par l'excellent directeur de la scène, M. Maudru, et présentée par lui à M. Gémier, ravi d'offrir 1812 à son fidèle public. Non pas que l'œuvre destinée à nous peindre, une fois de plus, les horreurs de la guerre constitue un drame historique. L'ombre de l'Empereur, maudit par les uns, acclamé par les autres, se contente de planer sur les quatre actes de M. Gabriel Nigond. Mais, hormis l'épisode de la Bérésina pittoresquement mis à la scène, les événements de cette grande époque restent dans la coulisse. La pièce, qui nous fait songer aux populaires images d'Epinal et nous rappelle aussi les célèbres livres d'Erckmann-Chatrian : le *Conscrit de 1813* ou *Waterloo*, nous amène en un petit village, au pied des Vosges, entre la forêt et la prairie. Catherine Archer a deux fils en âge de partir pour l'armée. Jean Archer, dit Janet, répond bravement à l'appel, bien qu'il lui en coûte affreusement de laisser Francine sa promise; l'autre, François, se dérobe, il fuit dans la montagne, il déserte parce qu'il aime la fiancée de son frère et ne se résout point à s'éloigner d'elle, encore qu'elle le repousse tout d'abord. Son obstination aura raison de la résistance de Francine; à l'insu de sa mère, il la revoit chaque nuit, mais il est surveillé; les gendarmes vont s'emparer de lui, il tente de s'échapper, on entend un coup de feu, François est laissé pour mort. Il guérit cependant et rentre au grand jour dans la maison; c'est à ce moment que revient Janet, celui qui a

rempli tout son devoir; il est amputé des deux bras, et Francine l'a trahie. Avouez que sa vertu est bien mal récompensée... Désespéré, abandonnant son foyer, il s'en va au hasard. Où ira-t-il?... Mais sa mère se dresse devant lui, lui criant de rester... Janet tombe alors dans ses bras en gémissant : « Maman ! » Et le pauvre héros de l'aventure se retrouvera ainsi, ses deux bras en moins, avec le traître qui fut son frère et son infidèle fiancée; la vie ne lui sera pas vraiment très folâtre, à moins que ne l'accepte pour mari certaine petite Annette que nous avons vue passer dans cette histoire, toujours si doucement touchante et si sincèrement dévouée. M. Gabriel Nigod, dont on a goûté les *Contes à la Limousine*, et applaudi aux Bouffes le *Cœur de Sylvie*, est-il ce qu'on appelle un poète de théâtre ? Ses vers sont faciles, trop faciles même, parfois négligés, avec des césures inattendues et des rejets faits pour amener la rime ; trop souvent ils se rapprochent de la prose, et si on ne saurait leur refuser quelque couleur dans les tirades pastorales, il leur manque l'envolée, le souffle lyrique qu'eût à certains moments comporté le sujet. M. Gémier, si naturel au premier acte, pénible à voir au dernier, avec ses deux bras coupés, a dramatiquement exprimé la rage impuissante de l'infirmes devant qui disparaît tout ce qu'il aimait. M. Georges Flateau montre de la force et de la sincérité sous les traits du déserteur par amour. Et la troupe féminine mérite d'être louée en bloc avec M^{lle} Cheirel, cantinière épique; M^{lle} Jeanne Even, mère pleine

de tendresse et d'autorité : M^{lle} Léontine Massart, qui a rendu à miracle la joie d'une brave paysanne, heureuse de retrouver son fils qu'elle croyait ne plus jamais revoir ; avec M^{lle} Mirval, enfin, Francine énergique, et M^{lle} Fusier, Annette au charme ingénu.

4 AVRIL. — Première représentation de la *Bête*, pièce en quatre actes de M. Edmond Fleg¹. — L'auteur de la *Bête* nous a déclaré : « Mon héroïne est partagée entre les plus nobles et les plus troubles instincts. Elle subit, malgré elle, la fascination dangereuse d'un homme qui lui inspire une pitié mêlée de désir et de terreur et la domine à la fois par les sens et par l'attrait du mystère, de la méchanceté et de la tristesse qui sont en lui. Mais dans toute son erreur et toute sa détresse, elle demeure fidèle au compagnon doux et robuste qui, dès l'enfance, lui a inspiré des émotions plus profondes et plus harmonieuses... Et Pierre Marcès est une sorte d'artiste dévoyé qui emploie son imagination à se jouer des êtres et de la vie, se fait un spectacle cruel de toutes les joies et de toutes les douleurs, cherche un divertissement dans la

1. DISTRIBUTION. — Pierre Marcès, M. Gémier. — Guillaume Buissière, M. Henry-Roussel. — Claude Patrice, M. Roslyer. — Docteur Bussière, M. Clasis. — Rosebray, M. Georges Flateau. — Loris, M. Saillard. — Trielle, M. Marcel André. — Jean, M. Méret. — Dubourg, M. Pédry. — Lucienne, M^{me} André Mégard. — Madame Esselin, M^{lle} Jeanne Even. — Madame Marcès, M^{lle} Léontine Massart. — Sylvie, M^{lle} Jeanne Fusier. — Germaine Langlade, M^{lle} Yvonne Mirval. — Kitty Moore, M^{lle} Germaine Lécuyer. — Eugénie, M^{lle} Vernou.

On commençait par le *Cœur d'Angélique*, pièce en un acte, de M. Edmond Guiraud, ainsi distribuée :

Joséphine, M^{lle} Lavigne. — Angélique, M^{me} Osborne. — Jean, M. Clasis. — Félix, M. Marchal.

jalousie et une volupté dans la souffrance et finit par devenir presque la dupe et la victime du jeu forcé qu'il a inventé... Tel est le thème. Et vous savez dès lors qu'il s'agit d'un libertin, à la Volmont des *Liaisons dangereuses*, chercheur de sensations rares, méchant, cruel et pervers. Il s'empare d'une charmante jeune fille par la surprise et la force; elle se résigne à l'épouser, il lui fait horreur, mais elle subit son empire et trouvera malaisément l'énergie de lui échapper : c'est l'homme fatal!... Non content d'asservir sa victime, ce triste personnage entreprend de la dépraver. Il exige qu'elle fasse bon accueil aux hommages d'un de ses complices et amis. L'épisode le distraira, et qui sait? Peut-être, après tout, deviendra-t-il jaloux? Ce serait une impression nouvelle qu'il n'avait pas dans sa collection et qui serait donc la bienvenue; car il veut tout voir et tout connaître. A la fin, la malheureuse se révolte, refuse de servir de jouet aux aberrations de ce détraqué, et se réfugie chez sa mère : elle convolera, après divorce, avec un aimable camarade d'enfance qui est, lui, un honnête homme et un homme normal. Ouf! Il était temps qu'un dénouement optimiste nous apportât la bouffée d'air pur dont nous avons tous besoin... M. Edmond Flég, hier presque inconnu, est un jeune, un très jeune auteur. Nous nous en voudrions de décourager son ardente bonne volonté. Mais encore faut-il le sérieusement engager à se défier à l'avenir de sujets aussi exceptionnels, aussi scabreux, et sûrement plus livresques que dramatiques. Notons pourtant, à travers les expériences

et les naïvetés de cette pièce étrange et puérile, une belle situation, vigoureusement traitée, celle du dernier acte. M^{me} Andrée Mégard y fut superbe, et c'est avec beaucoup d'art qu'elle a traduit toutes les fluctuations du rôle de l'héroïne complexe et tourmentée. Celui de Pierre Marcès convenait aussi peu que possible à M. Gémier, et ce n'est assurément pas sa faute si nous y vîmes plutôt un vulgaire apâche qu'un Don Juan satanique et romantique. Mieux partagé, M. Henry Roussel a montré de l'accent sous les traits sympathiques de l'ami sauveur.

3 MAI. — A cinq heures, causerie de M. Sacha Guitry sur la « Loufoquerie ». Au programme : M. de Max, miss Ethel Levey, MM. Dominique Bonnaud, Enthoven. Puis le *Kwiz*, drame en un acte, de M. Sacha Guitry¹.

10 MAI. — Reprise de *la Fille Elisa*, pièce en quatre actes, tirée du roman d'Edmond de Goncourt, par M. Jean Ajalbert², et première repré-

1. DISTRIBUTION. — Hans Van de Pioche, M. Juvenet. — Maximilien Cricboom, M. Sacha Guitry. — Hildebrande, M^{me} Charlotte Lyès. — La bonne, M^{lle} Madeleine Cartier.

2. DISTRIBUTION. — Le défenseur, M. Gémier. — Tanchon, M. Saillard. — Le directeur de la prison, M. Clasts. — Le sous préfet, M. Rouyer. — Le président, M. Colas. — Le père la Calèche, M. Marchal. — Un lignard, M. Lluis. — Un lignard, M. Marcel André. — Un artilleur, M. Cailloux. — Un lignard, M. P. Laurent. — Le greffier, M. Méret. — Le président du jury, M. Dufeu. — Un stagiaire, M. Pidray. — L'avocat général, M. Dumont. — Un avocat, M. Dulot. — Le garçon, M. Isnard. — Elisa, M^{me} Suzanne Després. — La mère d'Elisa, M^{lle} Even. — Gobe-la-Lune, M^{lle} Massart. — Marie Coup-de-Sabre, M^{lle} Mirval. — La Sœur, M^{lle} Fusier. — Une actrice, M^{lle} Lécuyer. — Peurette, M^{lle} Lambert. — La patronne, M^{lle} Greyval. — Phénomène, M^{lle} Vernou. — Bamboula, M^{lle} Zerka. — Mélie-la-Chenille, M^{lle} Fosca. — Raide-Haloine, M^{lle} Demarsac.

sentation de *Nono*, pièce en trois actes de M. Sacha Guitry¹. — La *Fille Elisa* remonte à ce qu'on peut appeler l'Age héroïque du Théâtre Libre. Il est bien entendu que c'est moins une pièce de théâtre, au sens ordinaire du mot, qu'une étude dramatisée. Dans la préface même du roman, Edmond de Goncourt avait établi ce caractère de son œuvre d'être une étude sociale, insistant particulièrement sur la cruauté et le danger pathologique de la loi du silence — invention de quelque « philanthrope » † — qui régit les maisons de détention, et l'auteur s'élève avec vigueur contre ce supplice du silence, mettant les recluses hors l'humanité. M. Ajalbert a ajouté un acte qui sert de prologue et se passe dans la maison publique où « travaille » la fille Elisa. Nous savons mieux ainsi qui est l'héroïne du drame, qui est ce petit soldat dont elle est amoureuse, comment elle l'aime, et pourquoi, l'aimant, elle le tuera. Voilà ainsi créée autour d'Elisa l'atmosphère réelle où elle se meut depuis l'entrée dans sa vie de ce petit Jean qu'elle adore. Le second tableau, c'est le meurtre. Elisa est allée à la campagne en compagnie de trois ou quatre prostituées, ses compagnes dans la triste maison close où elle vit. Elle a pris rendez-vous avec le soldat, son amant. Et là, sous l'influence, très curieusement étudiée, d'un sentiment mystique qui rend à la fille une singulière pudeur, elle refuse de

1. DISTRIBUTION. — Robert Chapelle, M. Sacha Guitry. — Jacques Valois, M. Deguingamp. — Jules, M. Marchal. — Emile, M. Mérel. — Nono, M^{me} Charlotte Lysès. — Madame Weiss, M^{lle} Massart. — Maria, M^{lle} Lambell.

se donner à lui. L'homme voulant la forcer, elle la tue, tout en l'aimant. Le tableau suivant est celui de la cour d'assises, presque entièrement consacré à la plaidoirie de l'avocat. Enfin, nous assistons, dans le pénitencier, à la dégénérescence dernière et définitive d'Elisa, qui ne semble revenir un instant à la vie qu'en recevant, pour la première fois depuis cinq ans, la visite de sa mère, laquelle ne vient, d'ailleurs, la voir que pour la dépouiller. Et le drame se termine par une clôture définitive de *l'in pace* : « Toujours ! toujours ! » Elisa est représentée avec une admirable puissance par M^{me} Suzanne Després. Il faut regarder son visage pendant l'audience. Il faut entendre le cri que lui arrache sa condamnation. Elle a, au dernier acte, rendu avec une rare intensité la détresse d'un être sur qui s'épaississent les ténèbres de l'abandon, de la solitude, du silence. Elle a trouvé, pour réciter la dernière lettre de son amant, qu'elle garde en sa mémoire comme la seule relique de son passé, des intonations tellement poignantes que sa douleur vous saisit féroce aux entrailles. Et l'on peut dire de la sincère artiste que là, vraiment, elle fut « géniale »... M. Gémier s'est chargé du rôle difficile du défenseur, dont la plaidoirie remplit tout le troisième acte. Il plaide avec beaucoup de chaleur factice, en avocat moins soucieux de provoquer la pitié du jury qu'empressé à profiter d'une occasion « d'engueuler » la société. Le spectacle se terminait avec des éclats de rire par *Nono*, trois petits actes de verve franche et personnelle, que M. Sacha Guitry fit naguère applaudir aux

Matherins et qui le classèrent tout de suite — il n'avait pas vingt ans — parmi les premiers de nos jeunes auteurs dramatiques. Nono est une petite grue. Elle est, depuis un mois, la maîtresse du jeune Jacques Valois qui tient à la présenter — il a bien tort — à son ami Robert Chapelle. Jacques a vingt-cinq ans, et Robert en a quarante. Robert supporte péniblement une liaison qui l'unit, depuis douze ans, à M^{me} Weiss. La jalousie de cette vieille maîtresse l'irrite justement. Ne poursuit-elle pas Robert jusque dans le salon du restaurant où Jacques Valois l'invite à souper avec Nono ! La jeunesse de Nono accroît l'irritation que ressent Robert devant M^{me} Weiss. Le souper serait agréable s'il n'était troublé par le valet de chambre de Jacques. Il vient annoncer à l'infortuné jeune homme que son père est las des dépenses auxquelles l'entraîne Nono. Il lui ordonne de réintégrer le domicile familial. Pour lui faire oublier sa belle, il l'envoie passer quelques semaines en Allemagne. Jacques se désespère, mais il estime qu'il a tout avantage à s'incliner devant la volonté paternelle. Il confie Nono à Robert : « *Occupe-toi de Nona !* » Le vieil ami veillera, en son absence, sur la vertu de sa jeune maîtresse, et tous les quinze jours Jacques lui adressera un billet de mille francs pour subvenir à l'entretien de Nono. Naturellement — c'était couru ! — Nono devient la maîtresse de Robert : ils vivent heureux aux environs de Trouville, quand Jacques revient d'Allemagne : son père a pardonné. M^{me} Weiss, qui est venue jusqu'en Normandie pour tenter de reprendre Robert,

se hâte d'annoncer à Jacques l'infidélité de Nono. Une explication entre les deux hommes s'impose. Jacques réclame sa maîtresse, ou tout au moins les sommes qu'il a envoyées d'Allemagne, soit quatre mille francs. Robert, froidement, entend garder Nono et n'est pas en mesure de rendre l'argent. Jacques exige une réparation. Robert ne veut pas courir les risques d'un duel. Il propose d'appeler Nono : qu'elle choisisse elle-même entre Jacques et Robert. Mais Nono ne se sent pas plus attirée vers Robert que vers Jacques. Les deux rivaux se décident alors à la tirer au sort, et c'est Robert qui la gagne. Elle demeure donc auprès de lui, dans la petite maison de campagne, près de Trouville. Elle voudrait tant revenir à Paris ou bien mener à Trouville la grande vie. Elle s'ennuie un peu — elle dit mieux : elle s'en... le mot y est — dans la maison paisible du quadragénaire. « Tu regrettes, dit Robert, de ne plus appartenir à Jacques? — Oh! non, répond Nono. Tandis que vous discutiez, je me demandais à qui j'appartiendrais, et je pesais vos qualités. La balance était égale. — Puis-je savoir, demande Robert, ce qu'il y avait dans mon plateau? — Ta douceur, ton tact, ton intelligence. — Et dans le plateau de Jacques? — Sa jeunesse, murmure Nono. — Seulement? interroge Robert, et cependant, la balance était égale? — Oui! — Tu es cruelle! » Nono est mélancolique, et Robert est vexé. L'apparition de M^{me} Weiss, qui dit ne plus l'aimer, augmente la tristesse de Robert. Aussi quand Jacques entre piteusement pour apercevoir encore une fois Nono,

Robert réunit les deux êtres qu'il a si sottement séparés. Et les voilà prenant le train pour Paris ! Comment vous faire sentir la fantaisie et l'imprévu du dialogue ? Qu'il vous suffise de savoir que toutes ces répliques, pleines de gaieté, de grâce et de philosophie ultra-parisienne, ont délicieusement porté sur le public charmé par cette constante et féroce bonne humeur, audacieuse et gamine. M. Guitry a de l'esprit, beaucoup d'esprit... Ajoutons qu'avec le physique, l'allure et la voix de son père, il montre, dans le rôle de Robert, qu'il joue lui-même, le naturel le plus exquis. Non, c'est M^{me} Charlotte Lysès, évoquant avec bien du charme souriant, de la gentille rosserie, — et une extraordinaire toilette qui a fait sensation, — l'idéale petite grue si finement observée, si curieusement dépeinte par l'auteur...

14 JUILLET. — Reprise éphémère de *Papillon dit Lyonnais le Juste*, dont c'était la 160^e représentation¹. La clôture annuelle du théâtre avait lieu le 22 juin.

7 OCTOBRE. — Première représentation de *César Birotteau*, pièce en quatre actes et cinq tableaux de M. Emile Fabre (d'après Balzac)². M. Emile

1. DISTRIBUTION. — Madame Mérillac, M^{lle} Marcelle Jossel. — Balbine Birette, M^{lle} Yvonne Mirval. — Louise de Sandfray, M^{lle} M. Destrelle. — Berthe Mérillac, M^{lle} Germaine Lécuyer. — Jules Papillon, M. Janvier. — Mérillac, M. Clasis. — Pernu, M. Marchal.

2. DISTRIBUTION. — César Birotteau, M. Gémier. — Pillerault, M. Janvier. — Du Tillet, M. Rouyer. — Rabourdin, M. Clasis. — Anselme Popinot, M. Lluís. — Gobseck, M. Marchal. — Claparon, M. Cédalis. — Alexandre Crotat, M. Saillard. — Ragon, M. Méret. — Grindot, M. Dumont. — L'abbé Loraux, M. Henri Marquet. — Roguin, M. Prévot. — Chaffaroux, M. Cailloux. — Monsieur Michaut, M. Nau-

Fabre est l'auteur des *Ventres dorés*, et nous nous rappelons tout ce qu'il y avait de fort, de solide, de robuste et de puissant dans cette œuvre — forcément ingrate, comme toutes celles qui ont trait à l'argent, mais dont trois actes sur cinq atteignaient à la vraie grandeur théâtrale. Et comme M. Emile Fabre songeait ensuite à écrire une pièce sur le commerce, il se posa ce problème : « Peut-on intéresser le public moderne à l'histoire d'un commerçant qui se débat dans des difficultés d'argent ? » Le sujet qu'il avait entrepris se trouvait entièrement tracé dans le *César Birotteau* de Balzac. Il le mit à la scène, essayant de rendre l'esprit de l'œuvre par des équivalences et de trouver d'autres situations dramatiques qui n'en changeaient pas l'intérêt. Le roman se compose d'événements très dispersés ; il fallait au théâtre une concentration plus grande. C'est ainsi qu'au troisième acte il dut, en une suite de scènes précipitées, résumer une série de faits qui se passent dans des temps très différents. Il se trouva ainsi amené à modifier toute la suite des événements qui obligent Birotteau à déposer son bilan. Le récit de Balzac comporte plus de cent cinquante pages, et le public n'aurait pu suivre à la scène cette histoire trop compliquée. Pour cela M. Fabre se servit du code de 1807 qui diffère quelque peu du code entièrement en vigueur. Il lui fallut aussi

pain. — Célestin, M. Pétay. — Le père Lignon, M. Dufou. — Un créancier, M. Noël. — Madame Birotteau, M^{me} Archainbaud. — Césarine, M^{lle} Joanne Puster. — Madame Madou, M^{lle} Eugénie Noris. — Madame Vaillant, M^{lle} Yo. Dinard. — Valentine, M^{lle} Miranda. — Céleste, M^{lle} L. Batis.

changer les personnages ; il en supprima beaucoup, il en ajouta un, le caissier Rabourdin, qu'il avait mis dans sa pièce primitive, la *Maison du bonheur*. Surtout il s'efforça de ne pas trahir l'auteur, et de ne pas amoindrir la puissance du roman de Balzac. Nous croyons pouvoir dire qu'il y réussit tout à fait. Jamais peut-être la pièce d'affaires, la préoccupation d'argent n'ont occupé et dominé à ce point l'âme d'un spectateur sans lui laisser un moment de trêve. L'impression est, sans doute, assez pénible, et c'était inévitable, étant donné le sujet choisi. Mais, cette réserve faite, nous n'avons plus qu'à constater l'art vigoureux avec lequel est menée la pièce et le mouvement fougueux qui l'emporte toute. Vous connaissez l'histoire de l'honnête parfumeur parisien (à l'enseigne de la *Reine des Roses*), royaliste et pieux, que tout à coup saisit l'ambition de faire grand. Il donne un bal où il invite le « tout Paris » d'alors et se lance dans des spéculations hasardeuses. Mais il devient bientôt la proie d'intrigants et d'escrocs qui le ruinent. Mis en faillite, il n'a plus qu'une pensée : désintéresser ses créanciers. Par son travail opiniâtre, et surtout aidé par des amis fidèles, il atteint son but. Mais le jour où il obtient sa réhabilitation, objet suprême de ses vœux, le bonheur le suffoque : il meurt de joie. Tel est le sujet, douloureux : en homme qui connaît admirablement son métier, M. Fabre a su nous intéresser à ce négociant, passionné d'honneur. Birotteau ne met rien au-dessus de son intégrité, de sa vertu commerciale : failli, il veut rembourser tous ses

créanciers, jusqu'au dernier sou... Et quand il est redevenu « un honnête homme », quand sa croix d'honneur lui a été rendue, nous l'avons dit, il meurt de joie. César Birotteau est le sublime héros de l'échéance... Evidemment, la faillite n'est plus le spectacle terrifiant d'autrefois : nous avons fait des progrès depuis la Restauration... Il n'en est pas moins vrai que le troisième acte, saisissant et mouvementé, que nous a présenté M. Emile Fabre, a produit grand effet. Il a, d'ailleurs, été fort bien joué par l'interprète principal, M. Gémier, qui a fait de la scène où César Birotteau se détermine à signer le dépôt de son bilan, un incomparable tableau de la douleur humaine. Et nous vous avons dit déjà comment s'était heureusement révélé, donnant au rôle d'Anselme Popinot — le fiancé boiteux et dévoué à son maître — la plus rare intensité de vie, un jeune acteur, M. Lluís, qui, espérons-le, n'en restera pas à ce premier grand succès. Il fallait citer également M. Janvier, qui avait campé avec un talent pour ainsi dire classique la silhouette de Pillerault ; M. Clasis, caissier sincère et touchant ; M. Rouyer, qui prêtait à Du Tillet, le traître de la pièce, l'arrogance voulue. Avec une voix admirable et l'autorité d'une belle comédienne, M^{me} Archainbaud personnifiait Constance Birotteau, et M^{lle} Fusier était une gentille Césarine.

8 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Femme et le Pantin*, pièce en quatre actes et cinq tableaux de MM. Pierre Louys et Pierre Frondaie¹.

1. DISTRIBUTION. — Don Mateo Diaz, M. Gémier. — Philippe Ferger, M. Rouyer. — Le Banderillo, M. Sallard. — Un marin français,

C'est un curieux livre que la *Femme et le Pantin*, et l'on peut dire de ce court roman qu'il est saisissant comme une nouvelle de Mérimée. M. Pierre Louys y montre avec une minutie, qui nous semble le comble de l'art, comment une femme fantasque, orgueilleuse et cruelle, peut asservir peu à peu un homme timide, et n'en faire qu'un « pantin » ; comment elle borne son rôle dans la vie « à semer la souffrance et la regarder croître ». M. Pierre Frondaie a découpé l'œuvre psychologique et en a fait cinq tableaux cinématographiques analogues à ceux de *Montmartre*, représenté au Vaudeville. Et voici, en quelques mots, l'histoire de cette nouvelle Carmen. A *las Delicias*, en pleine fête sévillane du Mardi-Gras, la cigarière Concha Perez s'est toquée du riche et noble Mateo, et le lui a signifié en posant frénétiquement ses lèvres sur les siennes, et lorsque, justement alléché par cet encourageant début, il réclame la suite de ce repas d'amour, voici qu'elle s'irrite et se refuse... Puis elle se promet pour l'après-demain dimanche, quand, dûment confessée, elle aura communiqué. Pourquoi Mateo la froisse-t-il en parlant à sa mère, en glissant de l'argent à cette digne matrone : elle ne se vend pas, elle se donne,

M. Luis. — Un marin français, M. Marchal. — Le Morenito, M. Piéray.
 — Un marin anglais, M. Dumont. — Un marin allemand, M. Préal. —
 Don Ramon, M. H. Marquet. — Un paysan, M. Maupair. — Un homme
 de Cadix, M. Cailloux. — José, M. Tanneur. — Un Anglais, M. Méré.
 — Miguel, M. Laire. — Un pêcheur, M. Dujou. — Le guide, M. Noël.
 — Tonio, M. Lanson. — Concha Pérez, Mlle Régina Badet. — Bianca
 Romani, Mlle Dermoz. — Madame Pérès, Mlle Bade. — Mercédès,
 Mlle Noizeux. — Pipa, Mlle Jeanne Fuster. — La gitane, Mlle Zerka.
 — Une femme de Séville, Mlle Miranda. — Une femme de Cadix,
 Mlle Batta. — Une cigarière, Mlle Demarsac.

et à l'heure qui lui convient : ah, mais ! Elle s'est enfuie, bien sûre d'être poursuivie, et c'est trois mois après que Mateo la retrouve à Cadix, où elle danse le *Flamenco* pour le peuple et les matelots, où, la séance officielle une fois achevée, à huis clos, pour les touristes anglais qui y mettent le prix, elle se montre en des poses tanagréennes terminées seulement après la chute de son dernier voile. Mateo rugit de la voir s'offrant toute nue en spectacle lubrique, il brise les cloisons et les chaises, mais Concha n'a-t-elle pas une âme de dompteuse ? Elle se prosterne à ses pieds en lui rappelant qu'elle est vierge, toujours... La voici maintenant installée dans une maison luxueuse, où elle va enfin donner à Mateo la récompense de son obstinée constance. Mais, parce que des amies se sont moquées d'elle, elle le fait assister, à travers la grille du palais, à une de ces scènes à deux qui ne peuvent guère laisser de doute... Mateo, fou de douleur, tombe évanoui. Des marins passent. Ils le prennent pour un homme ivre, le relèvent et font danser « le pantin ». Nous arrivons à la fin de la pièce, où nous avons la satisfaction de voir la femme traitée comme elle le mérite. C'est chez Mateo, qui, à peu près guéri de son triste amour, s'apprête à partir pour la France. Concha n'a pas peur : elle lui rend visite et le raille. Alors Mateo, exaspéré, la gifle et la roue de coups. Aussitôt la belle lui avoue qu'elle l'adore : « Ah ! s'écrie-t-elle, comme tu m'as bien battue ? » Est-ce à dire que, pour garder sa maîtresse, Mateo devra la battre sans pitié, et que s'il avait commencé plus tôt, elle ne l'eût pas fait

tant souffrir ? Ah ! comme nous aimions mieux le dénouement du livre, par la lettre douloureusement piteuse de Mateo, descendu au dernier degré de l'aveulissement ! Nous vivons, comme vous savez, en un drôle de temps, où tout le monde a son violon d'Ingres et s'applique précisément à faire ce qui n'est pas son métier. C'est ainsi que les comédiennes chantent, que les chanteuses dansent et que les danseuses jouent la comédie... M^{lle} Régina Badet, étoile du ballet à l'Opéra-Comique, a triomphé au Théâtre Antoine en rendant avec beaucoup d'intelligence et de charme, avec beaucoup de naturel et d'ardeur, le rôle de Concha Perez. M. Gémier a été, à côté d'elle, aussi émouvant qu'il le pouvait être en la tâche, plus qu'ingrate, de Mateo. Et avec les décors de M. Emile Bertin, la mise en scène de cette nouvelle « Maison de danses » était, d'une exactitude saisissante...

20 DÉCEMBRE. — Matinée de bienfaisance des Associations des journalistes républicains et parisiens. On donnait, interprété par M^{lle} Berthe Cerny et M. Gémier, le premier acte des *Polichinelles*, le seul achevé de la comédie d'Henry Becque, et la primeur de la *Faute d'un autre*, de M. Jean Destrem, jouée par MM. Leitner et Gerbault et M^{lle} Madeleine Roch. Une série d'intermèdes avec M^{mes} Marguerite Carré, Rose Féart, Régina Badet, Alice Raveau, MM. Salignac, Duclos, Pierre Sechiari, Fursy, Enthoven.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1 ^{re} représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
<i>Papillon dit Lyonnais le Juste</i> , pièce ..	3	»	31
<i>Le Roi s'ennuie</i> , pièce	1	»	23
* <i>Le Monsieur au Camélia</i> , comédie.....	1	19 janv.	58
* <i>L'Ange gardien</i> , comédie.....	3	19 janv.	52
* <i>1812</i> , pièce en vers.....	4	1 ^{er} mars	41
<i>L'Ardent artilleur</i> , pièce.....	1	»	43
* <i>La Bête</i> , pièce.....	4	4 avril	40
<i>Le Cœur d'Angélique</i> , comédie.....	1	»	40
<i>La Fille Élisa</i> , pièce.....	4	10 mai	43
<i>Nono</i> , pièce.....	3	10 mai	43
<i>Kwiz</i> , drame.....	1	»	2
<i>Petite bourgeoise</i> , pièce.....	1	14 juin	10
* <i>César Birotteau</i> , pièce.....	4 a. 5 t.	7 octobre	79
* <i>La Femme et le Pantin</i> , pièce.....	4 a. 5 t.	8 déc.	30

THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN 1

L'année 1910 sera — et c'est tout dire — l'année de *Chantecler*. Le 10 janvier avaient commencé les nombreux relâches nécessités par la célèbre pièce de M. Edmond Rostand. Le 6 février seulement on en donna la répétition générale, et le 7 février, la première représentation². — Seize ans auparavant exactement, le 21 mai 1894, le rideau se levait sur les *Romanesques*. D'assez méchants bruits couraient dans les coulisses, concernant l'ouvrage.

1. — Directeurs : MM. Henri Hertz et Jean Coquelin; Secrétaire général : M. Léo Marchés.

2. DISTRIBUTION. — *Chantecler*, M. Lucien Guitry. — Le Merle, M. Galipaux. — Patou, M. Jean Coquelin. — Le Grand-Duc, M. Dorival. — Le Petit Scops, M. Mosnier. — Le Chat-Huant, M. Renoir. — Le Pigeon-Voyageur, M. Leuemonier. — Le Paon, M. d'Auchy. — Le Pivert, M. Walter. — Le Chat, M. Chabert. — Le Dindon, M. Harment. — Le Pintadeau, M. Déan. — Le Rat, M. Pally. — Le coq de combat, M. Sydney. — Un Coq, M. Gravier. — Un Coq, M. Talmont. — Un Coq, M. Franceschi. — Un Coq, M. Dombrevail. — Un Coq, M. Jaquin. — Un Coq, M. Jacob. — Un Coq, M. Dansquin. — Un Nocturne, M. R. Levy. — Un Nocturne, M. Lomon. — Un Nocturne, M. Bernay. — Le Chapon, M. Person. — Le Jars, M. Adam. — Le Canard, M. Suard. — L'Huitrier-Pie, M. Nattier. — La Faisane, M^{me} Simone. — La Pintade, M^{me} Augustine Leriche. — Le Rossignol, M^{me} Marthe Mellot. — La Vieille Poule, M^{lle} Bouchetal. — La Poule Blanche, M^{lle} Carmen Deraysi. — La Poule Noire, M^{lle} Frédérique. — La Poule Grise, M^{lle} Lorry. — La Poule de Houdan, M^{lle} Deréval. — La Poule Belge, M^{lle} Suzanne Henner. — Première Fauvette, M^{lle} Séphora Moss. — La Taupe, M^{lle} Guillaumin. — Deuxième Fauvette, M^{lle} Usarte.

1^{er} acte : Le Soir de la Faisane. — 2^e acte : Le Matin du Coq. — 3^e acte : Le Jour de la Pintade. — 4^e acte : La Nuit du Rossignol.

On s'en allait répétant qu'il avait pour auteur un clubman très riche, et que de hautes influencés l'avaient imposé. Le public s'apprêtait à écouter d'un air maussade, sinon hostile, cette pièce d'amateur. Et voilà qu'une bouffée de gaieté lyrique lui souffle au visage. Le dialogue est un diamant taillé à facettes, une verve incroyablement bouffonne s'y joue parmi de suaves délicatesses. Depuis un demi-siècle on n'a rien fait de semblable. C'est du Regnard, c'est du Musset, c'est du Banville. Les spectateurs, surpris et charmés, ne boudent pas contre leur plaisir. Leur sympathie est d'autant plus vive qu'il s'y ajoute un désir de réparation. Et de nouveau l'on s'informe. Et l'on apprend que M. Rostand est un écrivain fortuné, il est vrai, mais non pas oisif, et qu'il a en portefeuille de nombreuses pièces. En effet, il fait représenter coup sur coup chez son éminente amie Sarah Bernhardt la *Princesse lointaine*, qui obtient un grand succès d'estime, et la *Samariitaine*, qui remporte un gros succès... Enfin, il donne à Coquelin *Cyrano*. Quiconque a assisté à la répétition générale de cette œuvre en gardera la vivace impression. Ce fut du délire, mais un délire raisonnable, et non point un de ces engouements absurdes où la mode a plus de part que la réflexion. Ce triomphe, que cinq cents représentations consécutives n'épuisèrent pas, alluma quelques jalousies. Des critiques chagrins le proclamèrent excessif, supérieur au mérite de l'ouvrage. Pourtant ils en eussent aisément pénétré les causes s'ils avaient pris la peine de les recher-

cher. Vous savez l'allégresse qu'excite le printemps succédant aux brouillards et aux neiges de l'hiver. Le sourire d'Avril a des grâces sans pareilles. La vogue de *Cyrano* fut un phénomène de même ordre. Depuis quinze ans nous languissions dans les amertumes du Théâtre libre; le scepticisme, l'ironie nous desséchaient. Et le symbolisme d'Ibsen nous était d'un médiocre secours dans l'aridité de ce désert. Nous demandions du réconfort, de l'idéal, du panache. Or, *Cyrano* parut, et brusquement notre soif fut éteinte. Nous eûmes la satisfaction d'écouter une pièce gaie qui n'était pas un vaudeville, une pièce émouvante qui n'était pas un mélo de l'Ambigu. On s'aperçut que M. Rostand possédait, tout ensemble, le mouvement qui est le don du dramaturge et la couleur qui est le don du poète. Comment résister à tant de prestiges? Comment ne pas applaudir? Le public ne s'y trompa pas. Il salua en Edmond Rostand un maître de la scène, l'héritier des grands poètes comiques de pure race française... Et voici aujourd'hui la pièce annoncée, attendue depuis sept ans... on sait avec quelle impatience! *Chantecler* aurait certainement gagné à ce qu'il s'élevât moins de bruit et d'agitation autour de lui et au début l'auteur lui-même y attachait probablement moins d'importance que la curiosité et l'oisiveté publiques n'en ont donné à l'ouvrage. C'est l'inconvénient de la célébrité que tout ce qui sort de certaines plumes prend aussitôt des proportions pyramidales. Ayant été interviewé par tous les reporters de l'Ancien et du Nouveau

Monde, M. Rostand a essayé de leur expliquer l'idée philosophique qui a présidé à l'élaboration de *Chantecler*. « Personnellement — écrivait Henri Rochefort quelques heures avant la répétition générale — j'aurais quelque peine à m'intéresser aux amours d'un coq et d'une poule faisane dont la bouche est un bec en celluloïd et dont les bras sont des ailerons. Mais, comme on disait au théâtre avant l'éclairage par l'électricité : il faut voir ça à « l'huile ». En tous cas ce ne sont pas les beaux vers qui y manqueront. Aucun rimeur, sauf Jean Richepin, n'a manié avec tant de souplesse et de grâce l'arme si dangereuse de la poésie. Sa langue est d'une richesse incomparable, et on croirait que l'honnête Boileau a créé tout exprès pour Rostand cet alexandrin, le seul où le magister du Parnasse ait mis un peu d'originalité : « La rime est une esclave et ne doit qu'obéir ». — Quel sous-titre pourriez-vous donner à *Chantecler* ? demandait un de nos confrères à Edmond Rostand. Est-ce un apologue, une pastorale, une comédie épisodique ? » — « Je n'en sais rien, répondit l'auteur, je le saurai quand je la verrai jouer... » Voilà qui nous dit, mieux que toutes les phrases, combien l'œuvre est particulière. Appelons-la, si vous voulez, une « fantaisie poétique », et reconnaissons qu'il y a là une chose, innommée peut-être, mais peu banale, que dis-je ! absolument nouvelle, et qui n'avait jusqu'ici jamais été tentée au théâtre. Laissons à l'auteur de *Chantecler* le grand honneur de l'avoir inventée. Un prologue, qui est charmant — tout le monde fut d'accord

là-dessus — et fort bien dit, devant le rideau baissé, par M. Jean Coquelin, avertit le spectateur du spectacle qui l'attend. Il évoque avec une extraordinaire fraîcheur la ferme que nous allons voir, et dont nous entendons, derrière la toile, les bruits savamment gradués. C'est une symphonie rustique. Le récitant nous explique que les habitants quittent la maison pour se rendre au village voisin. Le rideau se lève. Une gigantesque cour de ferme, magistralement brossée par Amable. Au fond, un mur percé d'une porte et derrière lequel se dresse une énorme charrette : l'échelle des proportions a pour point de départ la taille exceptionnelle des animaux figurés par des personnages humains ; à gauche, un énorme panier où couve une poule accroupie ; au-dessus, la cage du merle ouverte... La basse-cour est en rumeur. On proteste contre le prestige de Chantecler, le Coq superbe qui domine tout le monde. Le plus moqueur de tous, c'est le Merle, le Merle siffleur qui fait des mots un peu sans les choisir, lance ses railleries. Comment ! le Coq prétend qu'il fait, par son chant, lever le soleil ! Quelle présomption ! Quelle fatuité ! Nous attendons l'entrée du héros. Le voici enfin : le Coq paraît : il est beau, il est grand ; il a le verbe haut et assuré. Il parle bien. Il dit, aux applaudissements qui éclatent dans toute la salle, l'*Ode au Soleil*, qui est, certes, une des plus belles pages de l'œuvre. Chantecler a, contre les mauvais plaisants, un auxiliaire, le vieux Patou, qui, de sa niche, lui témoigne son affection et son dévouement. Un coup de fusil retentit. Une poule faisane,

échappée au feu du chasseur, se réfugie dans la cour de la ferme. Le Coq la reçoit galamment; il la trouve élégante et jolie. Le Chien de chasse montre son museau au-dessus de la porte. Le Chien de garde a caché la Faisane dans sa niche. Le Chien de chasse la réclame; on ne la lui livre pas. Rappelé par le chasseur, le Chien de chasse s'en va : la Faisane est sauvée! Et voici que le soir tombe. Les poules se couchent comme d'honnêtes poules qu'elles sont. Le Coq échange quelques propos aimables avec la Faisane. C'est un flirt. La Faisane n'est pas sans railler la vie tranquille et casanière des oiseaux bourgeois de la ferme. Parlez-lui de la vie aventureuse, sauvage et libre, des forêts!... Le Coq, cependant, n'ayant pu décider la Faisane à une conversation plus sérieuse, monte à son tour l'échelle du poulailier. Il disparaît. A ce moment les animaux de la nuit, les Hiboux et les Chouettes, le Chat aussi, crient leur haine contre Chantecler qui fait lever le jour. Devant ces paroles de haine, et tandis que le Chien, philosophe désabusé, hoche la tête, la Faisane s'écrie : « Je commence à l'aimer! » Et nous voilà, au second acte, à la lisière d'une forêt, la nuit; sur des branches de marronniers, sur des pierres, les oiseaux nocturnes, les Hiboux et les Chouettes, dont les yeux brillent dans les ténèbres, saluent la nuit qui leur est favorable. Ils se sont réunis pour conspirer contre le Coq, qu'il faut supprimer puisqu'il prétend être le seul qui, par son chant, ramène le jour. Le Merle, curieux, bavard, a écouté leur conversation; il s'agirait

d'ameuter contre Chantecler tous les autres coqs, qui, précisément, doivent se trouver le lendemain chez la Pintade, dans le jardin potager de la ferme. Amené par la Faisane, le Coq vient voir cette forêt — si merveilleusement évoquée par Jusseume — dont sa compagne devenue sa douce amie, lui a vanté les charmes... Averti par le Merle, qui, comme on dit, ne rêve que plaies et bosses, le Coq dédaigne la conspiration dont il est l'objet : il ira chez la Pintade... Mais les heures ont marché. L'aube va naître. Le jour n'est pas loin, et c'est la scène — elle a provoqué le plus bel enthousiasme — où, comme Lohengrin se laissant arracher son secret par Elsa, Chantecler explique à la Faisane sa vocation. Le troisième acte se déroule chez la Pintade qui reçoit : c'est son « jour » ; c'est un *five o'clock*, à cinq heures du matin. Arrivent successivement tous les invités de marque, et nous voyons annoncer et défilier les Coqs de toutes les espèces. Un d'entre eux provoque Chantecler. Bataille. Echange de coups de bec... Chantecler, blessé, sort vainqueur du combat ; mais éœuré de ce qu'il a vu et entendu, il se couche sur le salon de la Pintade la poussière de ses ergots, — non pourtant sans avoir dit verbeusement son fait au Merle siffleur. Puis — c'est le quatrième acte — Chantecler, avec la Faisane, a repris le chemin des grands bois. Et nous avons songé à la *Forêt mouillée* de Victor Hugo... La Faisane voudrait persuader à Chantecler qu'il se trompe lorsqu'il pense que son chant fait lever le soleil... Autour de l'arbre

nouveaux qui les abrite, des Crapauds se sont réunis :

C'est nous qui sommes les Crapauds,
Qui crevons dans nos vieilles peaux.

Et les Crapauds, bavant sur tout ce qui est beau, accompagnent de ce refrain qui revient en litanies — la scène n'est-elle point shakespearienne? — les exquis couplets du Rossignol. Ils conspirent contre l'oiseau charmeur. Ah! si le Coq voulait les délivrer du chanteur dont ils sont jaloux! Le Rossignol chante divinement. Le Coq est émerveillé. A Dieu ne plaise qu'il se prête à la conspiration des Crapauds! Un coup de fusil retentit : un braconnier a tué le Rossignol... Chantecler se désole : comme la nuit sera triste maintenant! Mais non! le chant se fait entendre de nouveau. Un jeune rossignol a pris la place de l'autre, bientôt oublié! La vie continue... Cependant l'aube s'approche. Distract, perfidement occupé par la Faisane, Chantecler se tait... Le soleil se montre : Chantecler s'est tu... Alors, il comprend qu'il a manqué à sa mission. Il s'est égaré dans les bois où il n'avait que faire. Il dit adieu à la Faisane, qui bientôt se prendra dans un filet. Chantecler retourne à la ferme, qu'il n'aurait pas dû quitter; il va retrouver ses poules, la pondeuse qui l'attend, « la vieille paysanne ». Il est plus modeste. Il accomplira désormais son devoir, sans forfanterie, simplement : il n'en sera que plus grand. Et comme Cyrano, c'est un résigné qui trouve une joie dans sa résignation. Le symbole

sera facilement compris. En sera-t-il de même de tous les traits parfois un peu subtils pour les les spectateurs des « petites places », que l'auteur accumula dans les quatre actes touffus de sa délicieuse fantaisie à l'inspiration si généreuse? Le premier acte, d'une gaieté charmante, est vivant et pittoresque, le second, absolument magnifique. Si le troisième, évidemment moins réussi, a semblé parfois quelque peu déconcertant, le quatrième reste d'une mélancolie profonde et d'une réelle beauté : tel est le bilan de *Chantecler*, qui se résume, en une œuvre de conception vraiment neuve et de facture si brillante, par le plus noble des succès. Que pèsent quelques à « peu près » trop hardis, quelques « coq à l'âne » inutiles, auprès des beautés puissamment lyriques qui ruissellent en ce poème original! Et ce n'est pas seulement notre goût artiste qui est satisfait d'entendre parler au théâtre une langue de poésie exquise et de fantaisie franche. Il y a quelque chose de plus et de supérieur. Et ce quelque chose, c'est le bonheur de voir un poète faire acclamer par la foule les sentiments les plus délicats. On a très vertement critiqué l'interprétation de M. Guity. Elle n'est certes pas aussi claironnante qu'eût été celle de Coquelin; mais, si parfois elle manque de « panache », elle est forte, intelligente et simple, — d'une simplicité profonde. Le rôle du Merle était fait pour Galipaux. Il y est d'une légèreté, d'une vivacité, d'une espièglerie incisive atteignant la perfection. Avant que le rideau ne fût levé, M. Jean Coquelin s'était déjà taillé, avec

le prologue, un succès du meilleur aloi ; il fut ensuite, de la façon la plus touchante, le bon chien Patou. M^{me} Simone est une fine et élégante Faisane. M^{me} Mellot a fait acclamer, dans le Rossignol, la suavité de son organe, la pureté de sa diction. M^{me} Augustine Leriche rend bien la sotte exubérance de la Pintade, piquante caricature de nos snobinettes. Et l'on pourrait féliciter encore bien d'autres artistes qui ne paraissaient pas gênés outre mesure en leurs costumes d'oiseaux, bien amusants sans doute, mais bien difficiles à porter... Tous avaient contribué à l'éclat de cette inoubliable soirée, qui restera l'honneur des belles-lettres françaises.¹

1. — « On a plaisir à discuter sur *Chantecler* — écrivait, dans le *Figaro*, M. Gaston Calmette — c'est discuter sur la beauté... L'amour du sol natal, les vertus de notre vieille Gaule, la volonté d'être utile au prix même de la vie, la foi en une mission surhumaine, la fertilité de cette responsabilité que l'on fuit de nos jours avec tant d'ardeur, la loyauté et la clarté qui sont les plus beaux joyaux de notre race, le petit geste d'orgueil indispensable aux grands hommes pour les grandes choses, la générosité, la vaillance et la bonté sans lesquelles on ne saurait voir le sens divin de la vie, enfin l'illusion plus belle encore que la vie, Rostand a mis tout cela, en génial poète, dans cet être si profondément humain, si passionnément français, qu'il a caché par fantaisie sous les plumes d'un coq. On peut discuter les détails du cortège volontairement burlesque des pintades, des volatiles exotiques, des sang-mêlé et des crapauds qui représentent les snobs, les envieux, les arrivistes ou les ratés ; on peut être surpris par les répliques abondamment fêlées du merle persifleur : ce sont comme des verrues placées à dessein par l'auteur pour souligner les infirmités de notre nature et les petitesse de notre esprit. Mais quand il en revient à son poème de la tendresse, de la lumière et du rêve, il nous fait lever, avec son héros, les yeux vers le ciel lointain, c'est-à-dire vers l'idéal ; il excite notre enthousiasme pour tout ce qui fait la vraie grandeur de la vie ; et la beauté morale de son œuvre nous pénètre alors jusqu'à l'âme en y portant un flot nouveau de pensées qui la réjouissent et qui l'émeuvent. Regarder en haut, croire au devoir, donner le bonheur et faire le bien, ce sont, en réalité, les principes qu'Edmond Rostand chante en ses vers splendides. Comment ne pas applaudir à la noblesse d'une telle entreprise et

La centième représentation de *Chantecler* avait lieu en matinée, le 28 avril, devant une salle comble et enthousiaste qui acclamait l'œuvre et ses interprètes¹. Et cette première étape dans la carrière de la pièce réalisait, d'après les registres de la Société des Auteurs, un total de recettes de 1.247.870 francs, soit une moyenne de 12.478 francs par représentation.

Le 26 juin, un jeune tragédien, que plusieurs créations faites à l'Odéon l'hiver précédent — notamment dans celles d'*Antar* et de *Coriolan* — avaient justement mis en avant, M. Joubé, prenait possession du rôle du Coq de *Chantecler*. Et la représentation n'était pour le débutant qu'une suite de légitimes ovations. M. Joubé, très chaleu-

comment ne pas reconnaître que nous avons besoin d'une de ces œuvres-là ? Elle était d'ailleurs attendue avec avidité et elle a été accueillie partout avec joie. Il n'y a pas un directeur de théâtre, dans un département quelconque qui ne cherche à la faire applaudir le plus tôt possible par la foule impatiente. L'attente est de même à l'étranger : les journaux de tous les pays ont publié des colonnes entières de dépêches le soir même de la première représentation. L'événement parisien est devenu l'événement mondial, et, à l'heure actuelle, le cœur des enfants et des femmes uni à l'âme des lettrés de tous les pays palpite à la lecture des odes ou des hymnes de *Chantecler*. Soyons fiers de le constater : il n'y a que les belles-lettres françaises qui puissent susciter de telles curiosités, exciter des enthousiasmes aussi purs ou d'aussi nobles joies, et, somme toute, ce n'est pas une des moindres raisons qui nous devraient porter à l'admiration de cette œuvre inspirée par la France à un Français ».

1. — Au cours du mois de mars, M. Jean Coquelin, souffrant, avait été remplacé, dans le rôle du Chien, par M. Moznier. M^{me} Marthe Mellot, absente, était de même, momentanément suppléée dans celui du Rossignol, par M^{lle} Kessel. Et ceux du Chat-Huant et du premier Crapaud avaient dû passer, pendant quelques jours, des mains de M. Rencir (*Chantecler* en tournée), à celles de M. Talmont. Enfin, le 9 juin, M. Pierre Magnier reprenait avec succès le rôle de Chantecler, qu'avait joué M. Guitry pendant les cent cinquante premières représentations de l'œuvre d'Edmond Rostand.

reux, très vibrant, très lyrique, disait superbement l'Ode au Soleil, et jouait avec une vie intense la grande scène du second acte, avec laquelle il était rappelé par toute une salle frémissante d'enthousiasme. Ajoutons que M^{lle} Mellot était une exquise Faisane, disant délicieusement les vers de sa voix si musicale et si prenante, et que M. Mosnier était de tout point excellent dans le rôle du chien Patou. Et *Chantecler*, donné en tarif populaire, allait tenir l'affiche pendant tout l'été¹. Le 22 juillet on fêta la 200^{me} de *Chantecler*, et le 1^{er} novembre se donnait, en matinée, la trois cent vingt-deuxième et dernière représentation de la célèbre pièce dont la carrière avait été si brillante.

4 NOVEMBRE. — Première représentation de *l'Aventurier*, pièce en quatre actes de M. Alfred Capus². — Cette soirée marque une date dans l'histoire de la Porte-Saint-Martin. Ce théâtre sur

1. — La distribution comportait d'autres changements. C'est ainsi que M. Walter avait succédé à M. Galipaux dans le rôle du Merle, et que le Prologue était dit par M. Chabert. Le 6 juillet, M^{lle} Carmen Deraisy prendra possession du rôle de la Faisane, qu'elle avait déjà joué en tournée. Six concurrents, avant M. Joubé, s'étaient partagé l'honneur de déclamer, dans le rôle du Coq, les beaux vers de M. Edmond Rostand. M. Lucien Guitry l'avait joué, nous l'avons dit, cent cinquante fois à Paris. M. Pierre Magnier le joua cent neuf fois, dont quatre-vingt-dix en tournée et dix-neuf à Paris; M. Dorival cent trois fois en tournée, M. Renoir soixante-treize fois, M. Montoux cinquante-sept fois, M. Bouille dix-sept fois.

2. DISTRIBUTION. — Geneviève, M^{lle} Gabrielle Dorziat. — La baronne, M^{me} Juliette Darcourt. — Marthe, M^{me} Emilienne Dux. — Lucienne, M^{lle} Jeanne Desclos. — Madame Sablier, M^{lle} Delys. — Juliette Sablier, M^{lle} Gréti. — Suzanne Sablier, M^{lle} Netter. — Etienne Rameau, M. Lucien Guitry. — Guéroy, M. Jean Coquelin. — Jacques, M. Signoret. — André Varèse, M. Pierre Magnier. — Framis, M. Mosnier. — Le préfet, M. Pierre Juvenet. — Dambleur, M. Angély. — Sablier, M. Person. — Courtray, M. Leroy.

la scène duquel se donnèrent autrefois *Ruy Blas* et *Lucrece Borgia*, puis *Théodora* et *Cyrano de Bergerac*, ce théâtre change de genre et abandonne la pièce à costumes et à spectacle pour se vouer à la comédie moderne. Le drame en vers se raréfie, le mélo historique à la Dumas père a passé de mode; l'évolution de la Porte-Saint-Martin suit tout naturellement celle de l'art dramatique actuel. Et puisque d'ailleurs l'acoustique de la salle se prête aussi bien aux dialogues intimes en demi-teintes qu'aux tirades à grand orchestre, tout est pour le mieux dans ce vaste et beau théâtre. Écoutons l'*Aventurier*... N'est-ce pas un type cher à l'auteur de la *Veine* et de *Robinson* que celui de cet « homme d'aventure » ? Etienne Ranson est un orphelin qui a commencé la vie en faisant la fête. Il a d'abord mangé sa fortune personnelle; puis il s'est couvert de dettes. Et quand le crédit a été épuisé, il a disparu, sans que personne sache ce qu'il est devenu. « Il déshonore la famille », se contente de dire de lui l'oncle Guéroy qui, de concert avec son fils Jacques, dirige, aux environs de Grenoble, une importante usine. Jacques est marié à une femme tendre et aimante, Marthe. Celle-ci a une sœur, Geneviève, une belle jeune fille, en âge d'être mariée, et que songe à épouser le député de la région, André Varèze. Ce mariage ravirait certes Guéroy père qui, déjà chevalier de la Légion d'honneur, aspire à être promu officier. Une chose, cependant, trouble l'espoir de Guéroy. Il s'est produit dans l'intérieur de l'Afrique, à la frontière de nos colonies, des incidents assez

graves : des nègres ont été exécutés, des villages incendiés sur l'ordre d'un colon français. Des plaintes sont arrivées au gouvernement, qui les a transmises à Paris. Les journaux se sont emparés de l'affaire et l'ont envenimée. On doit interpellier le ministre des Colonies; les ennemis du cabinet, toujours à l'affût, comptent, à la faveur de l'interpellation, renverser le ministère. Pourquoi ces événements, qui ne sont pas rares dans notre pays, troublent-ils la sérénité de Guéroy? C'est que le colon qui est la cause de l'agitation n'est autre que son neveu, Etienne Ranson, et que si cette parenté est divulguée, c'en est fait de ses ambitions. C'est alors que se présente un homme grand, large d'épaules, moustachu, chaussé de bottes hautes, à l'air décidé; à la démarche sûre : c'est Etienne Ranson. Guéroy lui fait, tout d'abord, un accueil des plus froids. Mais Etienne n'est pas le « tapeur » qu'il croyait; quand il apprend que le gaillard a payé toutes ses dettes, et qu'il se voit rendre à lui-même, avec les intérêts, les trente mille francs qu'il lui avait prêtés, l'usurier change de ton. Etienne n'a-t-il pas gagné là-bas, à exploiter des gisements aurifères, un bon petit million. Guéroy appelle alors sa famille; Etienne, qui avait quitté Geneviève enfant, est tout surpris de la retrouver grande et belle jeune fille. On refait vite connaissance. Etienne assure à son oncle qu'il n'aura pas de peine à se disculper des accusations dont il est l'objet; Guéroy invite son neveu à déjeuner — avec le préfet, son ancien camarade, justement chargé de prier amicalement Ranson de

se rendre à Paris pour s'expliquer sur ses actes d'Afrique. Etienne Ranson a, d'ailleurs, vite triomphé de tout. Après une arrestation de quelques jours, il est sorti, blanc comme neige, de l'affaire des noirs. Le voilà maintenant tout à fait admis dans la famille Guéroy, dont les affaires sont beaucoup moins prospères qu'elles ne le paraissent. Jacques, acculé par de mauvaises spéculations à la faillite et au déshonneur, se dit que la fortune de son cousin pourrait le sauver. Et ici se place une scène des plus ingénieuses, des plus habilement conduites qui soient : celle où les deux Guéroy offrent à Etienne de placer sa fortune dans l'usine, Guéroy père en toute bonne foi et croyant faire profiter Ranson d'une aubaine, Jacques avec une anxiété secrète et le ton d'un homme qui se sait perdu si sa proposition est repoussée. Etienne a vite fait de percer à jour ces angoisses équivoques, et c'est la rudesse cordiale de ses questions qui oblige Jacques à révéler la vérité à son père, qui en entend l'aveu pour la première fois. Cependant Etienne, pleinement renseigné sur ce qu'on attend de lui, formule ainsi sa réponse : il aime Geneviève, la jeune sœur de Marthe ; s'il peut espérer que Geneviève l'épouse un jour, il mettra dans l'usine ce qu'il faut, c'est-à-dire ce qu'il a ; sinon, il abandonnera les Guéroy à leur malheureux sort. Or, Geneviève est fiancée à André Varèze, le jeune député qu'elle croit aimer, et c'est ce qu'Etienne, qui l'ignorait, apprend de la bouche de Geneviève elle-même. Il s'en va donc, refusant tout secours à sa famille — sa famille ! — et Jacques, harcelé

de reproches par son père, traqué de toutes parts, n'aperçoit plus qu'une issue qui est le suicide. Geneviève et Marthe surprennent le fatal projet, et Geneviève, désespérée, décide de risquer une nouvelle tentative près d'Etienne. La scène est fort belle. — « Ce n'est pas à l'amitié, dit Ranson, qu'on peut demander certains dévouements et certains sacrifices, Geneviève, ils sont trop grands pour elle. C'est à l'amour, car il n'y a que l'amour qui en soit capable. Allez trouver votre fiancé. Dites-lui : « Je suis pauvre, ma famille est ruinée. Je n'ai plus que vous ». Vous verrez bien ce qu'il vous répondra. — Etienne, répond Geneviève, c'est à moi que vous parlez, à moi ! Oh ! je sens bien l'ironie mauvaise qu'il y a sous vos paroles... Vous m'accusez presque d'un calcul personnel, moi que vous connaissez pourtant... moi qui ai passé avec vous tant d'heures intimes où je me suis montrée telle que j'étais... Et puis pourquoi cherchez-vous à m'inspirer des soupçons sur le désintéressement, sur la noblesse de celui que j'aime ? C'est ça qui est cruel, Etienne, c'est ça qui m'étonne de votre part et qui me cause un chagrin infini... J'ai tant d'affection pour vous, une si vive tendresse !... et voilà que tout à coup vous vous montrez dur et sans générosité ! vous, Etienne, vous ! Non, ce n'est pas possible ! Je ne me suis pas trompée sur vous à ce point... Vous partez, Etienne ? vous partez sans me répondre ? Vous allez laisser ce malheureux se tuer ? Non !... non !... il y a quelque chose que vous me cachez et que je veux savoir ! Vous ne partirez pas sans me le dire !... Etienne !...

Etienne!... pourquoi... pourquoi partez-vous? — Parce que je vous aime!... Ah! vous n'avez pas compris... Vous n'avez pas deviné?... Oh! l'aveuglement, le tragique égoïsme des femmes dans leurs passions!... Et vous parlez de cruauté! Vous! qui ne vous êtes pas aperçue de mon amour, de mon amour fou... qui n'avez même pas prévu que je pouvais vous aimer un jour!... et qui m'infligez à chaque heure, avec une cruauté raffinée et naïve, le supplice de votre sourire léger, de votre regard indifférent et gentil, et de votre tendresse dédaigneuse! Oh! ce supplice, j'en ai assez! j'en ai assez! Je veux le fuir... Je ne veux plus entendre votre voix qui me remue le cœur et qui me trouble les nerfs! — Taisez-vous, Etienne, taisez-vous! Je suis votre sœur, une sœur dévouée et fidèle! — Une sœur, vous! Oh! non, Geneviève... gardez votre dévouement, votre amitié, je n'en veux pas... Car je vous aime de toute mon âme et de tout mon sang... Cet amour m'a envahi... Tous les autres événements de ma vie disparaissent devant lui... Il me semble que jusqu'à présent je n'ai ni vécu ni agi, et que je n'ai rencontré que des fantômes... Vous êtes la seule créature qui me paraisse vivante! Et vous voulez encore que j'aille vous livrer de mes propres mains à celui que vous aimez! Car jamais il ne vous épouserait dans ce désastre, vous le savez bien! Vous me demandez, à moi qui vous adore, de vous jeter dans ses bras! Mais quel est l'homme capable de commettre cette folie? Geneviève, je vous jure que pour faire ce que vous me demandez, il faudrait être un héros!

Eh bien ! je ne suis pas un héros !... » Ainsi s'exprime Etienne, et lorsque Jacques surgit, tremblant et lamentable, la pitié l'emporte, et il le presse dans ses bras : — « Ne me remercie pas. Ce que je fais, ce n'est point par générosité, encore moins par calcul. Les sentiments qui me guident sont médiocres, la colère, la vengeance, hormis peut-être un seul : c'est qu'en te voyant devant nous, je me rappelle le temps où nous jouions sur le sable aux pieds de nos mamans. Et tant mieux si c'est pour cela que je te sauve... » Etienne oublie son amour pour Geneviève : son vague désir de l'émouvoir et de lui prouver qu'il vaut mieux que son fiancé, le député arriviste... La preuve est que celui-ci lui rend bientôt sa parole pour épouser une jeune fille qui a pour lui l'incomparable avantage d'être la filleule du nouveau président du conseil. Geneviève a vu clair dans son cœur : elle sera la femme de l'aventurier, devenu un bon bourgeois, comme vous ou moi... Tel est le dénouement heureux, — suivant la poétique de l'auteur — trop prévu peut-être, de l'aimable et intéressante pièce, un peu romanesque, et souvent pathétique, à laquelle M. Alfred Capus a donné l'émouvante et belle sincérité, la solide et brillante écriture que nous étions en droit d'attendre de cet homme de talent. Après la grande scène du troisième acte, le succès de *l'Aventurier* était assuré. Avons-nous besoin d'ajouter que Guitry, admirable « colonial », et toujours si vrai, si vivant, si profondément humain, a déchaîné l'enthousiasme ? Et quel plus bel éloge pouvons-nous faire de M. Jean Coquelin

que de dire que, dans cette superbe scène du « trois », l'intelligent créateur du père Guéroy s'est montré l'égal de son redoutable partenaire ? Louons aussi la grâce et l'émotion déployées par M^{lle} Dorziat dans le rôle de Geneviève; l'honnête sensibilité de M^{me} Dux sous les traits de Marthe; le couple de mère et de fille frivoles, spirituellement esquissé par M^{mes} Juliette Darcourt et Jeanna Desclos. M. Signoret a rendu de façon saisissante la tragique scène du désespoir; M. Pierre Magnier fut un parfait député arriviste; M. Juvenet un plaisant préfet. Et nous n'avons pas oublié le Dauphiné par un soleil d'été et le Dauphiné sous les neiges de l'hiver, que brossa exquisement M. Jusseume.

Cependant, en matinée du jeudi, la direction de la Porte-Saint-Martin nous rendait le *Voile du Bonheur*, de M. Georges Clemenceau¹, très soigneusement mis en scène et accompagné d'une délicieuse musique de M. Gabriel Fauré. M. Signoret jouait en comédien de tout premier ordre le rôle écrasant et délicat de Tchang-I, créé par M. Gémier. Il était fort intelligemment secondé, du reste, par MM. Mosnier et Pierre Magnier, par M^{lle} Gabrielle Dorziat, une très curieuse Chinoise aux petits yeux bridés... Le *Voile du Bonheur* était suivi du délicieux *Crainquebille*², de M. Anatole France, où

1. DISTRIBUTION. — Li-Tchun, M^{lle} Gabrielle Dorziat. — Wen-Liéou, M^{lle} Bérange. — Tchang, M. Signoret. — Tou-Fou, M. Pierre Magnier. — Li-Kiang, M. Mosnier. — Thao, M. Gouget. — Li-Lao, M. Talmont.

2. DISTRIBUTION. — Madame Bayard, M^{me} Marie Samary. — La Souris, M^{lle} Bérange. — Madame Laure, M^{lle} Blémont. — Une ouvrière,

nous revîmes l'étonnant Guitry, dont l'éloge n'est plus à faire... Il nous fallait aussi louer M. Jean Coquelin, un marchand de marrons philosophe ; M. Mosnier personnifiant avec beaucoup de vérité le docteur Mathieu qui veut empêcher, mais en vain, une injustice d'être commise ; puis, M. Pierre Magnier sous les traits de l'avocat bouffi de sottise et de prétention.

Mlle Nette. — Le charpentier, *le petit Deleray*. — La petite fille, *la petite Gentes*. — Crainquebille, M. Lucien Guitry. — Le marchand de marrons, M. Jean Coquelin. — Le président, M. Signoret. — Maître Lemerle, M. Pierre Magnier. — Le docteur Mathieu, M. Mosnier. — Aubarré, M. Montoux.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1 ^{re} repré. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
<i>La Messière</i> , comédie.....	4	"	8
<i>La Griffe</i> , pièce.....	4	"	4
<i>Chantecler</i> , pièce en vers.....	4	7 février	322
<i>L'Aventurier</i> , pièce.....	4	4 nov.	70
<i>Le Voile du bonheur</i> , pièce.....	1	8 déc.	4
<i>Crainquebille</i> , pièce.....	3 tab.	8 déc.	4

THÉÂTRE LYRIQUE MUNICIPAL DE LA GAITÉ¹

Le persistant succès de *Quo vadis?* de MM. Henry Cain et Jean Nouguès¹, dont la 50^e représentation se donnait le 13 février, ne doit pas nous faire oublier les faits intéressants qui marquaient la brillante existence de ce très intéressant théâtre. Le 6 janvier, on y avait donné, en matinée de concert, la *Damnation de Faust* de Berlioz, avec M^{me} Litvinne, MM. Granier, Jean Reder et Eyraud, les chœurs et l'orchestre sous la direction de M. Gabriel Pierné. Le 27 janvier, M^{lle} Henriette Foké chantait pour la première fois Léonore de la *Favorite*. Le 3 février, on applaudissait chaleureusement, dans Rosine du *Barbier de Séville*, M^{lle} Alice Verlet, excellemment entourée par MM. Géni (Almaviva), Ponzio (Figaro), Georges Petit (Bartholo), et Henri Sylvain (Basile). C'était

1. — Directeurs: MM. Isola frères; administrateur: M. O. de Lagoanère; secrétaire général: M. Maurice Lefèvre; secrétaire de la direction: M. Marcel Simond.

2. — M^{me} de Lafory y chanta le rôle de Poppée. M^{lle} Panis y débutait brillamment dans celui de Lygis. Le ténor Ovido, qui arrivait de l'étranger précédé d'une grande réputation, se faisait applaudir dans le rôle de Vicinius. Celui de Chilos vaudra un honorable succès à M. Fernand Baër.

enfin, le 11 février, une salle comble qui faisait fête à *l'Africaine*¹, chantée par M^{me} Félicia Litvinne, admirable Séliska, par MM. Affre (Vasco de Gama) et Noté (Nélusko).

17 FÉVRIER. — Festival au bénéfice des inondés, avec le concours de M^{mes} Emma Calvé et Geneviève Debilly.

10 MARS. — On donne pour la première fois *Martha* de Flotow, brillamment interprétée par MM. Alvarez (Lionel), Sylvaia (Plunkett), M^{mes} Castel (Martha) et Charpentier (Nancy).

7 AVRIL. — Reprise de *la Vivandière*, de M. Henri Cain, musique de Benjamin Godard², avec M^{me} Marie Delna.

13 AVRIL. — Reprise de *Lucie de Lammermoor* avec M^{lle} Chambellan et M. Affre.

22 AVRIL. — Première représentation de *Salomé*, tragédie lyrique en un acte, poème d'Oscar Wilde, musique de M. A. Mariotte³. Voici qu'avant

1. DISTRIBUTION. — Vasco de Gama, M. Affre. — Nélusko, M. Noté. — Don Pedro, M. Sylvaia. — Don Diego, M. Alberti. — Le Grand Inquisiteur, M. Delpany. — Le Grand Brahmine, M. Audouin. — Don Alvar, M. Sardet. — Séliska, M^{me} Félicia Litvinne. — Inès, M^{lle} Chambellan. — Anna, M^{lle} Mazly.

L'orchestre était conduit par M. A. Amalou.

Le rôle de Séliska sera repris par une jeune et très distinguée cantatrice, M^{lle} Mathilde Comès, puis par M^{me} Demédy. MM. Ansaldo et Abonil chanteront successivement celui de Vasco de Gama. Celui de Nélusko deviendra, par la suite, la possession de M. Boulogne.

2. DISTRIBUTION. — Marion, M^{me} Delna. — Jeanne, M^{lle} Castel. — Georges, M. Gilly. — Le Balafre, M. Féraud de Saint-Pol. — Capitaine Bernard, M. Georges Petit. — Marquis de Rieul, M. Alberti. — L'auteur, M. Larbaudière.

M. A. Amalou dirigeait l'orchestre.

3. DISTRIBUTION. — Salomé, M^{lle} Lucienne Bréval. — Hérodiade, M^{lle} Comès. — Le Sosie, M^{lle} Trouhanowa. — Un page, M^{lle} Clément.

la *Salomé* de l'Opéra, MM. Isola nous donnaient une *Salomé* dont la musique n'était point de M. Richard Strauss. L'auteur, M. Mariotte est un ancien officier de marine, qui, comme Kinsky-Korsakow, donna sa démission pour se consacrer entièrement à la carrière musicale : il est aujourd'hui professeur de piano au Conservatoire de Lyon. M. Mariotte avait mis en musique, tout comme M. Strauss, le poème d'Oscar Wilde, et sa partition était à peu près terminée lorsque la *Salomé* de celui-ci parut à Berlin. Ce fut, comme on pense, un coup cruel. Comment faire pour ne pas perdre le fruit de son travail ? Il fallut, pour obtenir la faculté de faire représenter l'ouvrage, ouvrir des négociations, d'abord avec les éditeurs, puis avec M. Strauss lui-même qui n'entendait pas qu'on offrît au public une autre *Salomé* écrite sur le poème d'Oscar Wilde. Ces négociations durèrent plus de deux ans, et leur succès comportait de fortes restrictions. En effet, M. Mariotte avait obtenu l'autorisation de faire jouer sa pièce à Lyon seulement, sur la scène du Grand Théâtre, où un nombre de représentations, déterminé par contrat, ne pouvait être dépassé. Comment de Lyon, où elle fut, il y a deux ans, accueillie avec une grande faveur, l'œuvre du jeune compositeur

— Hérode, M. Jean Périer. — Iokanaan, M. Séveilhac. — Le capitaine des gardes, M. André Gilly. — 1^{er} soldat, M. Audoin. — 2^e soldat, M. Germaut. — Le bourreau, M. Wagner.

Danse des Sept Voiles, réglée par M^{me} Mariquita, exécutée par M^{lle} Trouhanova.

On commençait par le troisième acte de *Lucia de Lamermoor*, celui de « la Folie », chanté par M^{lle} Chambellan, et l'acte du ballet d'*Orphée* (M^{mes} Comès, Castel).

a-t-elle pu venir ici, à Paris ? C'est affaire aux frères Isola qui ont depuis longtemps — c'est le cas de le dire — plus d'un tour dans leur sac, et savent à merveille triompher de tous les obstacles... Toujours est-il que la *Salomé* de M. Mariotte a été montée au Théâtre-Lyrique de la Gaité, et qu'il eût été dommage que l'occasion ne nous fût pas donnée de l'applaudir autant qu'elle le mérite. Le sujet de la pièce est trop connu pour qu'il soit utile d'y beaucoup insister. Tous les lettrés savent l'éclat du conte d'*Hérodiade* de Flaubert. Ils possèdent ainsi la donnée de la *Salomé* d'Oscar Wilde. Celui-ci a délibérément supprimé tout ce qui pouvait servir d'exposition. Il nous a supposés suffisamment instruits du sujet pour nous jeter, dès l'abord, dans l'action ; elle se déroule avec une poignante intensité dramatique dans le court intervalle qui sépare le crépuscule du lever du soleil. La Mort, l'Amour ; et l'Amour dans la Mort : voilà toute la pièce. Mort, Narraboth, le jeune capitaine qui ne peut supporter les paroles enfiévrées que Salomé adresse à Iochanaan ; mort, Iochanaan ; morte, Salomé ; mort bientôt, Hérode Antipas. C'est devant la tête morte de saint Jean-Baptiste que Salomé chante ses plus douces, ses plus amoureuses plaintes ; c'est à une femme morte que ressemble cette lune laiteuse et fugitive qui traverse lentement le ciel. Mais elle ressemble aussi à la beauté d'une « jeune vierge », et ce sont des mots d'amour que lui adressent Hérode et Salomé, car elle est faite à l'image de leur pensée et de leur destin. Ce n'est point la Juive, « si

charmante et si touchante d'humilité » que représente Salomé, c'est la Syrienne en proie aux sept démons qui comprend dans son culte d'amour la beauté, la mort et la résurrection, et si l'histoire ne l'eût rendue véridique, nulle fable n'eût été plus singulièrement profonde que celle de la rencontre de la fille d'Hérodiad avec celui qui, le premier, versa l'eau du baptême sur le front du Ressuscité. Elle apostrophe audacieusement le Baptiste ; son amour, son désir, elle l'exprime avec l'ardeur d'un adolescent, et, comme la Sulamite, c'est elle qui lui peint ses charmes dans un langage qui semble emprunté au *Cantique des Cantiques*. Les personnages s'expriment et s'expliquent eux-mêmes. Ils disent leurs haines et leurs désirs : Iochanaan, sa haine des Pharisiens ; Hérodiad, sa haine de Iochanaan ; Salomé, ses désirs angoissés, ses espérances sanglantes, son indifférence à la mort de Narraboth... Hérode, par la seule vertu du mouvement dramatique, est tracé de main de maître. Il est craintif, nerveux, luxurieux et désordonné ; il aime la débauche raffinée ; il supplie Salomé de boire dans sa coupe, de mordre au fruit qu'il achèvera, de s'asseoir sur son trône, de partager sa puissance ; enfin, de danser... Et la danse de Salomé, toute vivante, toute heurtée de rythmes qui s'entrechoquent comme des cris de luxure, exprime le drame avec autant d'intensité que la parole... C'est avec un lyrisme d'une violence extrême qu'est rendue la longue scène entre Salomé et Iochanaan. Et le musicien a trouvé des accents de plus en plus exaspérés pour traduire

l'audacieux langage de la fille d'Hérodiade. Il n'a point chanté son amour en mélodies plaintives, mais il a décelé toute la puissance tragique que renferme cette sorte d'érotisme funèbre, et cet impur parfum des cultes de Syrie dont parle Michelet... Sur un orchestre remarquablement traité, qui jamais — ceci est à noter — ne couvre les voix des chanteurs, la déclamation de M. Mariotte nous est toujours apparue claire, large, admirablement adaptée aux situations. Oui, sans doute, le compositeur ne s'est pas entièrement soustrait aux influences de MM. Claude Debussy et Paul Dukas, mais son œuvre est celle d'un artiste d'un beau tempérament dramatique. Et, entre autres pages de haute inspiration, nous n'hésiterons pas à qualifier d'admirable la scène finale où Salomé possède la tête de Iokanaan. Des voix en confusion et du silence de l'orchestre le musicien a tiré un effet d'une intensité réellement puissante. M^{lle} Bréval s'est montrée, une fois de plus, vraiment grande tragédienne lyrique. C'est bien la princesse sensuelle qu'entraîne le violent désir qui la pousse jusqu'au crime. Sous les traits du sombre tétrarque, où il nous a rappelé le Justinien qu'avait créé Philippe Garnier dans *Théodora*, M. Jean Périer a dessiné une figure caractéristique digne de ses meilleures créations. M. Georges Petit, un artiste précieux que nous connaissons depuis le Conservatoire, s'est tiré à son honneur de la tâche ingrate de remplacer, au dernier moment, dans Iokanaan, M. Séveilhac indisposé. M^{lle} Comès réalise on ne peut mieux l'Hérodiade de Wilde, et M. Gilly a

rendu avec beaucoup de charme le bref rôle du jeune Syrien qui se tue aux pieds de Salomé. Et, comme elle avait déjà fait dans l'œuvre de M. Richard Straus, M^{lle} Trouhanowa, se substituant à Salomé, a dansé « toutes voiles dehors », on peut le dire, la danse des Sept voiles, qui, vraiment, ne nous a rien laissé ignorer de son opulente beauté. M. Amalou, enfin, avait conduit avec beaucoup de vaillance et de soin l'exécution, plutôt difficile, d'un ouvrage dont pouvait s'enorgueillir le Théâtre-Lyrique de la Gaité.

7 MAI. — Reprise de l'*Attaque du Moulin*, drame lyrique en quatre actes, d'après Emile Zola, poème de Louis Gallet, musique de M. Alfred Bruneau¹. — Donné pour la première fois devant le public populaire, le bel ouvrage de M. Bruneau, conquérait un succès tout nouveau. M^{me} Delna, Marcelline tragique et plus sublime que jamais ; M. Affre, dont la voix sonnait superbement dans le rôle de Dominique, et M. Boulogne, qui abordait celui de Merlier, étaient l'objet d'ovations sans fin. La mise en scène pittoresque de M. Labis, l'orchestre et les chœurs, sous la direction de M. A. Amalou, contribuaient à l'éclat de cette brillante soirée.

17 MAI. — Première représentation du *Soir de*

1. DISTRIBUTION. — Dominique, M. Affre. — Merlier, M. Boulogne. — Le capitaine ennemi, M. G. Petit. — La sentinelle, M. André Gilly. — Un tambour, M. Alberti. — Un jeune homme, M. Germai. — Le capitaine français, M. Bresset. — Un sergent, M. Delaistre. — Marcelline, M^{me} Delna. — Françoise, M^{lle} Lowelly. — Geneviève, M^{lle} Jane Ybert.

Chef d'orchestre, M. A. Amalou.

Waterloo, épisode dramatique de MM. Edouard et Eugène Adenis, musique de M. Emile Nerini¹. — Le public faisait le meilleur accueil à l'œuvre d'un jeune compositeur abondant en pages ardentes et colorées. Les interprètes, M^{lle} d'Elty, tour à tour pathétique et charmante, M^{lle} Rynald, MM. d'Arial et G. Petit, étaient excellents.

Après avoir fait trêve à la musique et donné quelques représentations de *Tais-toi, mon Cœur!* de MM. Maurice Hennequin et Pierre Veber, emprunté au Palais-Royal, et de la *Loi du Pardon*, de M. Maurice Landay², le théâtre avait affiché, le 27 juillet, sa clôture annuelle. Le 1^{er} octobre, il rouvrait ses portes par l'*Africaine* avec M^{me} Litvinne, MM. Affre et Boulogne, et revenait le lendemain, à son succès de *Quo Vadis?* interprété par MM. Boulogne, Riddez et Rothier, M^{lles} Suzanne Cesbron, Lemaire et Castel³. Le 10 octobre, reprise du *Trouvère* avec MM. Escalaïs et Boulogne⁴. Le 27 octobre, la remis au répertoire de la

1. DISTRIBUTION. — Maria, M^{lle} d'Elty. — La grand'mère, M^{lle} Rynald. — Pierre, M. d'Arial. — La Riposte, M. G. Petit.

2. DISTRIBUTION. — Lerault, M. Barral. — Meriex, M. L. Sterny. — Marty, M. Fernal. — Garois, M. Mori. — Suter, M. Vastin. — Garcin, M. G. Barral. — Cauchois, M. Hamelin. — Le procureur général, M. Mélinat. — Madame Lerault, M^{me} Delphine Renot. — Berthe, M^{lle} Andrée Mielly. — Julie, M^{lle} Peyral.

3. — Le 16 octobre, on donnait la centième représentation de l'œuvre de M. Jean Nougues. M^{me} Aline Vallandri incarnait, à cette occasion, le rôle d'Eunice qu'elle avait délicieusement créé, et qui sera repris plus tard, avec un réel succès, par M^{lle} Lucienne Mantoux, une des plus jeunes et des plus brillantes élèves de M^{me} Esther Chevalier.

4. DISTRIBUTION. — Manrique, M. Escalaïs. — Comte de Luna, M. Boulogne. — Fernand, M. Alberti. — Ruiz, M. Breffel. — Un bohémien, M. Delaplanche. — Léonore, M^{lle} Claéssens. — Azucóna, M^{lle} Rose Soini. — Inés, M^{lle} Kerjean.

Juive d'Halévy¹, valait à M^{me} Litvinne et à M. Escalaïs les plus chaleureuses ovations. Le 8 novembre, M^{me} Delna, acclamée, quelques jours auparavant, dans *Marcelline* de l'*Attaque du Moulin*², réapparaissait avec un vif succès dans la *Favorite*³.

29 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Don Quichotte*, comédie héroïque en cinq actes, poème de M. Henri Cain (d'après Le Lorrain), musique de M. Massenet⁴. — Le héros du nouvel ouvrage de l'auteur de *Werther* et de *Manon* n'est pas tout à fait celui dont Cervantès nous a conté les aventures. Chez l'écrivain espagnol, Don Quichotte est, avant tout, un personnage comique qui, à force de vivre dans le monde factice des romans de chevalerie, perd entièrement la cons-

M^{lle} Aurore Marcia débutait, quelques jours après, avec succès dans *Léonore*; M^{lle} Jane Lemaire, dans celui d'*Azucéna*.

1. DISTRIBUTION. — *Marcelline*, M^{me} Delna. — *Françoise*, M^{lle} Lowelly. — *Geneviève*, M^{lle} Vasseur. — *Merlier*, M. Boulogne. — *Dominique*, M. Codou. — *Capitaine ennemi*, M. Petit. — *La sentinelle*, M. Gilly. — *Un tambour*, M. Alberti. — *Capitaine français*, M. Breffel. — *Un jeune homme*, M. Delvy.

2. DISTRIBUTION. — *Rachel*, M^{me} Félicia Litvinne. — *Princesse Eudoxie*, M^{lle} Chambellan. — *Eléazar*, M. Escalaïs. — *Cardinal de Brogni*, M. Kardec. — *Prince Léopold*, M. Génicot. — *Ruggiero*, M. G. Petit. — *Albert*, M. Barreau. — *Le héraut*, M. Delvy. — *Un officier*, M. Breffel. — *Un homme du peuple*, M. Delaplanche.

M^{lle} Aurore Marcia reprendra avec succès le rôle de *Rachel*, et M^{lle} Maïna Doria débutera dans celui de la *princesse Eudoxie*.

3. DISTRIBUTION. — *Léonore*, M^{me} Delna. — *Inès*, M^{lle} Kerjean. — *Fernand*, M. Affre. — *Alphonse XI*, M. Boulogne. — *Balthazard*, M. Kardec. — *Gaspard*, M. Sardet.

4. DISTRIBUTION. — *Don Quichotte*, M. Vanni Marcoux. — *Saneho*, M. Lucien Fugère. — *Rodriguez*, M. A. Gilly. — *Juan*, M. C. Delmas. — *Le chef des bandits*, M. Alberti. — *La belle Dulcinée*, M^{lle} Lucy Arbell. — *Pedro*, M^{lle} Britens. — *Garcia*, M^{lle} Dehaye.
L'orchestre était dirigé par M. Amaïou.

science du monde réel, transfigure selon son imagination et son illusion tout ce qu'il voit, et tombe à tout moment dans de folles méprises et de bouffonnes erreurs. Cependant, au milieu de sa démence, il a l'âme la plus honnête, le cœur le plus vaillant et le plus désintéressé. Lorsque les leçons de la réalité l'ont désabusé de son rêve, Cervantès nous montre en lui « Alonso Qujano, surnommé le Bon », et nous conte sa mort avec une émotion simple et sublime. M. Henri Cain s'est inspiré de la comédie héroïque de ce délicieux poète que fut Jacques Le Lorrain, et qui, trop tard, hélas ! vit se lever les heures de gloire et de fortune, lui qui — tel son ancêtre Villon — au lieu de courir les cabarets, ne connut que les échoppes de cordonnier et n'arriva pas, quand même, à gagner un maravedis. Sa comédie fut représentée par Armand Bour sur la petite scène du théâtre Victor Hugo qui s'appelle aujourd'hui « Trianon ». Mais il fallait la transposer musicalement. M. Henri Cain s'y est employé de la façon la plus adroite et la plus heureuse. Pour le librettiste, Don Quichotte est à peine un personnage comique. De l'ingénieux hidalgo de la Manche, il n'a guère conservé que l'aspect extérieur, la large silhouette et la triste figure. Il est, parmi les hommes égoïstes et méchants, l'apôtre de la bonté, de la générosité, du dévouement, de la vaillance, le chevalier errant de l'idéal. Il confond les railleurs par sa grandeur d'âme ; les brigands qui l'ont fait prisonnier finissent par lui rendre la liberté et par s'agenouiller devant lui, vaincus par sa

résignation héroïque, et peu s'en faut qu'il ne convertisse au pur amour la courtisane Dulcinée. Car Dulcinée nous apparaît ici singulièrement métamorphosée — plus encore que Don Quichotte lui-même. Ce n'est plus la maritorne rustique que le bon chevalier, sous l'empire de son illusion et de ses chimères, prenait pour une noble et illustre dame. C'est une belle pécheresse, de qui Don Quichotte s'est passionnément épris, et qu'il rêve d'arracher à sa vie galante pour en faire son épouse... Pouvait-on vraiment attendre de M. Massenet qu'il prit pour héroïne une maritorne? Assurément non. Il faut à son inspiration et à sa musique des figures féminines élégantes et gracieuses, et c'est pourquoi Dulcinée, de fille de basse-cour qu'elle était, est devenue une jolie courtisane, qui fait penser à Manon et aussi à Marion Delorme. Don Quichotte a paré Dulcinée de toutes les vertus dont il fait l'idéal de la femme; mais si elle est belle en effet, et mérite qu'on l'aime, ce n'est certes pas du même amour qu'attend, qu'espère le bon chevalier : c'est une coquette, c'est une âme superficielle et vaine, capable, à un moment donné, d'admirer l'héroïque noblesse de son invraisemblable soupirant, d'avoir même une consolante indulgence pour son rêve impossible, mais non pas de renoncer à ces fêtes continuelles où elle use ses caprices, ni à cette cohorte d'adorateurs dont elle ne sait même pas défendre le trop droit, trop sincère, trop naïf Don Quichotte. Pour se débarrasser de lui, elle lui a donné une tâche impossible; reprendre aux brigands de la Sierra le collier de

perles qu'ils lui ont dérobé. Il part aussitôt, escorté de son fidèle Sancho. S'il rencontre sur son chemin les fameux moulins à vent, c'est qu'il y avait là encore un symbole utile à retenir pour peindre l'imagination du chevalier redresseur de torts. L'impression qu'il causa aux brigands est bien plus caractéristique. Le voici au milieu d'eux, garrotté, souffleté, bafoué. Mais il les regarde, il leur parle, il dit son but et la beauté du dévouement, du sacrifice... Et ces âmes grossières le comprennent mieux que les jeunes seigneurs de la cour de Dulcinée : ils tombent à genoux devant tant de courage et de fierté... Don Quichotte a conquis le collier. Il lui reste à le rapporter à sa belle. Quelle récompense ne lui a-t-elle pas promise? Ce soir même il sera son époux, il en est sûr... Hélas! Dulcinée l'admire, Dulcinée l'embrasse même et le ravit un instant dans son rêve presque atteint... Mais épouser? Est-ce qu'elle le peut? Un éclat de rire achève les paroles consolatrices. Et Don Quichotte désespéré, décomposé, véritable loque que soutient, que défend seul Sancho, superbe d'éloquence, n'a plus qu'à mourir sous un arbre, au bord de son chemin d'errant, le cœur plein, malgré tout, de la joie du bon combat, l'oreille ravie encore du son de la voix aimée, l'âme rassérénée tout au moins de la chaude fidélité de son cher compagnon. Le poème de M. Henri Cain a fourni à M. Massenet l'occasion d'écrire une des meilleures partitions qu'il ait produites en ces dernières années. L'auteur l'a traité dans le ton de la comédie tempérée, qui est

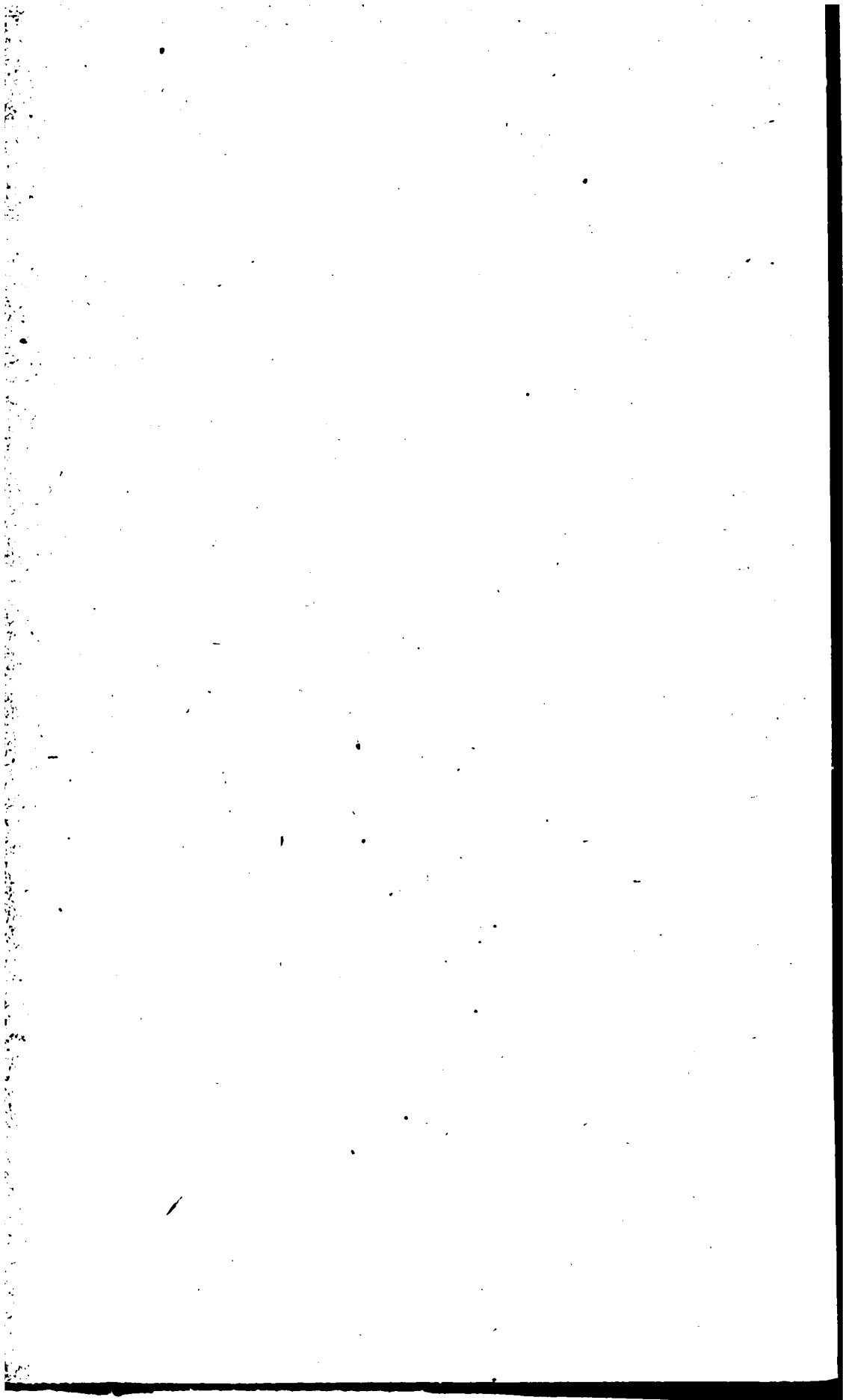
une des formes musicales où il réussit le plus heureusement. De la gaieté, de la grâce, de la poésie, de l'émotion : telles sont les qualités par lesquelles la nouvelle œuvre a plu au public. Les idées mélodiques y sont abondantes, gardant toujours avec une rare netteté la marque particulière qui fait l'originalité de M. Massenet. L'orchestration est élégante, légère et colorée. Le maître, qui fut toujours, en cette partie de son art, d'une si étonnante habileté, n'en eut jamais plus que cette fois. Le premier acte, à lui seul, est une manière de chef-d'œuvre de mouvement et de verve ; ces chœurs alertes, cette sérénade chaleureuse et discrète à la fois, la grandiloquence généreuse de Don Quichotte fleurent, sous ce ciel d'Espagne, le parfum le plus français qui soit. Dans *Don Quichotte*, deux choses ressortent avant tout, à nos yeux : l'inspiration directe du style de Mozart en certaines parties de la comédie lyrique, et la sobriété, la dignité, la sincérité du meilleur Massenet, dans tout le dénouement du drame intime. Prendre Mozart pour modèle, aux rythmes de la mélodie et du dialogue, ou dans la vivacité des accompagnements de l'orchestre, c'est incontestablement la meilleure idée qui puisse venir à un compositeur de comédie lyrique : nul style n'a porté en lui et ne gardera plus de fraîcheur, plus de jeunesse, plus de vie. M. Massenet y avait déjà songé quand il écrivit *Chérubin*. Et il n'est pas, cette fois, de page plus séduisante que la boutade de Sancho contre les femmes. Si le bel air « Géant monstrueux » a une allure épique, que semble

avoir déterminé le souffle de Gluck, je vous recommande le quatrième acte comme celui où Massenet a pu mettre en valeur, avec une rare aisance, les brillantes qualités qui lui sont propres. Verve rythmique, jolis dessins d'instruments, sonorités délicates, strophes élégantes et alanguies, ensemble syllabique au ton discret, légèreté du dialogue mélodique, puis, pour terminer, élargissement de la phrase et du style, éloquence franchement lyrique : c'est ce que nous fait successivement entendre la fête chez Dulcinée, le pépiement des soupirants, la mélancolie de la belle et son désir de sensations nouvelles, puis, après l'effet moral produit sur elle par le chevalier, la grâce de ses paroles consolatrices, et l'indignation de Sancho contre les lâches railleries de la foule. Plus « massenétiste » encore le dernier acte, dont l'adorable ouverture fut bissée d'acclamation par une salle enthousiaste, et qui, mieux que tout autre — le fait s'était déjà produit dans *Sapho* — sert la personnalité de l'illustre artiste. C'est une phrase de violoncelle qui s'élève, puis un dessin concertant et sobre des cordes, puis le dialogue suprême entre le maître et le serviteur, celui-ci répondant par des larmes aux adieux paternels de celui-là, et l'orchestre s'affinant pour mieux exprimer la pensée et la couleur des phrases lyriques; enfin, l'extase dernière de Don Quichotte, bercée par la voix lointaine de Dulcinée, apaisée par les délicates sonorités de l'accompagnement instrumental : scène « immobile » d'une dignité de sentiment dont le caractère et le charme sont indéniables... C'est

merveille de voir avec quelle incomparable maîtrise le compositeur a su tracer les trois caractères qu'il se proposait de nous peindre : Don Quichotte, l'illuminé grave et sincère ; Sancho Pança, l'écuyer bourru et gourmand, mais plein de cœur, et presque héroïque à la fin du drame ; Dulcinée, la coquette éternelle, — une illuminée, elle aussi, cette Célimène espagnole, — car elle cherche dans l'amour ce que l'amour ne pourra jamais lui donner... Le personnage n'est sans doute pas celui de Cervantès. Mais il ne faut pas nous en plaindre : c'est lui qui éclaire et illumine toute la pièce et met en valeur les tonalités sombres. Il est joué et chanté à la perfection par M^{lle} Lucy Arbell. Comédienne, elle a, dans l'enchantement des robes blanches qui l'habillent délicieusement, des grâces, des coquetteries, des ondulations exquisement félines. Et sa voix, tour à tour légère ou grave, étonnamment habile aux vocalises, semble faite pour ce rôle où elle s'est révélée, elle, tragique jusqu'ici, comme une cantatrice souriante et fine, de tout premier ordre. Elle traduit avec art la chanson si tendrement infléchie de Dulcinée « Lorsque le temps d'amour a fui ». Et elle danse, et elle joue de la guitare avec une grâce qui laisserait croire qu'elle n'a jamais fait que cela durant toute sa vie. Ah ! la savoureuse et curieuse création ! En noble et bel artiste qu'il est, M. Marcoux s'est fait justement acclamer dans le personnage de Don Quichotte, qu'il a réalisé de la manière la plus saisissante ; il n'a cessé de prêter au rôle l'ampleur épique qu'il réclamait, et, dans

la scène de la mort, il a atteint à une rare intensité d'émotion. Vous connaissez l'intelligence et le talent de M. Lucien Fugère; vous pouvez croire qu'il fut un parfait Sancho, à la fois joyeux et touchant. L'orchestre, sous la ferme et scrupuleuse direction de M. Amalou, les chœurs, si bien stylés par M. Archainbaud, ont grandement contribué au triomphe d'un succès qui comptera dans les annales de la Gaité-Lyrique. MM. Isola ne se sont pas contentés de donner à M. Massenet les interprètes qu'il pouvait désirer. Ils ont somptueusement monté son œuvre. La fête populaire est d'une mise en scène vivante et grouillante à souhait. Il est d'un effet grandiose — avec les sommets rocheux des lointains pittoresquement rosés par le soleil couchant — le décor du défilé où Don Quichotte attend, armet au front et lance au poing, les brigands sur lesquels il veut reconquérir le collier de Dulcinée.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1 ^{re} représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
<i>Le Trouvère</i> , opéra.....	4	»	25
<i>Lucie de Lammermoor</i> , opéra.....	4	»	7
<i>Quo Vadis?</i> opéra.....	5 a. 7 t.	»	93
<i>Orphée</i> , drame lyrique.....	4	»	3
<i>La Damnation de Faust</i> , opéra de concert	4 parties	6 janv.	1
<i>La Favorite</i> , opéra.....	4	»	23
<i>Les Huguenots</i> , opéra.....	5 a. 6 t.	»	3
<i>Le Prophète</i> , opéra.....	5 a. 10 t.	»	1
<i>Le Barbier de Séville</i> , opéra bouffe.....	4	»	18
<i>L'Africain</i> , opéra.....	5	11 février	49
<i>La Dame Blanche</i> , opéra-comique.....	3	»	6
<i>Martha</i> , opéra-comique.....	4 a. 6 t.	»	12
<i>La Vivandière</i> , opéra-comique.....	3	»	11
* <i>Salomé</i> , tragédie lyrique.....	1	22 avril	12
<i>L'Attaque du Moulin</i> , drame lyrique....	4	7 mai	25
* <i>Le Soir de Waterloo</i> , épisode dramatique	2 tabl.	17 mai	13
<i>Tais-toi mon cœur!</i> vaudeville.....	3	4 juin	35
<i>L'Ami de ma femme</i> , pièce.....	1	4 juin	35
<i>La Loi de pardon</i> , pièce.....	4	4 juillet	29
<i>La Juive</i> , opéra.....	5	27 oct.	20
* <i>Don Quichotte</i> , comédie héroïque.....	5	29 déc.	3



THÉÂTRE DU CHATELET¹

A la *Petite Caporale*² de MM. Victor Darlay et Henry de Gorsse, qui avait heureusement commencé l'année, succédait, le 2 février, l'*Homme à deux têtes*, pièce à spectacle, en quatre actes et vingt-quatre tableaux, de M. Louis Forest, musique de M. Baggers³. — Malgré les nombreuses difficultés occasionnées par l'épouvantable crue de sa terrible voisine, la Seine, le théâtre réussissait à monter et à faire jouer avec un plein succès, à la veille de *Chantecler*, — et alors que tout Paris s'occupait de *Chantecler* — une de ces « grandes machines » dont il détenait le monopole. Digne émule des Sherlock Holmes, des Raffles et des Arsène Lupin, l'*Homme à deux têtes* n'en est que plus redoutable et plus difficile à capturer. Il profite de l'expérience acquise par ses aînés, et ses

1. — Directeur : M. Fontanes ; Secrétaire général : M. Bégusseau.

2. — M. Pierre Garnier avait remplacé avec succès, dans le rôle de Champouilleux, M. Nemo, souffrant.

3. DISTRIBUTION. — Hélène Sullivan, M^{me} P. Etiévant. — Miss Primrose, M^{lle} Moralya. — Sœur de d'Avril, M^{lle} Lizerolle. — Dernière étreinte, M^{lle} Stella. — Amoureuse, M^{lle} Bramard. — Fascination, M^{lle} Banch. — Tommy Crickett, M. Regnard. — Willie Ralph, M. Gast. Séverin. — Frisponet, M. Hamilton. — Comte de Sylva, Jack, M. Henry Jullien. — Le chef de gare, M. Freddy. — Thorn, Kuraco, M. Bardès.

aventures extraordinaires ne le cèdent en rien à celles de ses prédécesseurs ; elles paraissent seulement un tant soit peu moins neuves et moins imprévues, mais elles suffisent amplement à amuser, à intéresser, à émouvoir même, un public heureux de voir triompher — pas trop vite cependant — l'honnête homme sur le fieffé coquin. On ira voir *l'Homme à deux têtes*, d'abord parce que la pièce est habilement construite, ensuite parce qu'elle est agrémentée de clous et de changements à vue, de nombreux ballets et de divertissements écossais, japonais et chinois — n'oubliez pas que nous sommes au Châtelet — et parsemée enfin de sensationnelles attractions — vrais numéros de music-hall — tels que les célèbres Choung-Ih, acrobates chinois prodigieux de force et d'adresse. Et voici l'historiette. Il y a, à Edimbourg, un effroyable brigand, sinistré chef de bande, qui ne recule ni devant le vol, ni devant le meurtre : c'est l'imprenable Jack, au regard perçant, à la barbe inculte, aux cheveux en broussailles, terreur des populations, cauchemar des policemen ! Il y a aussi à Edimbourg un certain comte de Sylva, gentleman distingué et élégant, à qui tous les salons de la haute société sont ouverts, et qui mène une existence heureuse et oisive de riche aristocrate. C'est, vous l'avez deviné, le seul et même individu, c'est *l'Homme à deux têtes* ! Ses méfaits et ses crimes ne se comptent plus, mais il a réussi, grâce à sa surprenante habileté, à déjouer, non seulement les policiers, toujours à ses trousses, mais encore les malfaiteurs dangereux, propres membres de sa

bande, qui ignorent tous sa double personnalité. C'est ce qui fait sa force. Le comte de Sylva s'est mis en tête, pour couronner sa carrière, d'épouser la jolie Hélène Sullivan, et de devenir, du même coup, archi-millionnaire et lord du royaume d'Angleterre. Et comme miss Hélène aime son jeune cousin Willie Ralph, un très séduisant officier, Jack s'attachera à la perte de ce dernier, et nous le suivrons, haletants (!), en toutes les péripéties de cette lutte homérique. Un mouchoir volé à Willie est placé par Jack près de l'endroit où il assassina le trésorier du régiment et l'enveloppe contenant la forte somme est glissée dans le dolman du jeune officier. Qui a commis le crime ? Le comte de Sylva fait peser les soupçons sur Willie, qui est fouillé. Les preuves sont accablantes, il est arrêté, jugé, condamné aux travaux forcés à perpétuité. Pauvre jeune homme ! Heureusement, un gamin de Paris, un enfant de Montmartre, Frispoulet, a voué à Willie une reconnaissance éternelle, — il lui avait autrefois pardonné une tentative de cambriolage et l'avait ramené dans le droit chemin de l'honnêteté — et c'est Frispoulet qui le sauvera à son tour et déjouera successivement toutes les infernales machinations de Jack. Donc, aidé de Frispoulet, Willie s'évade de la prison d'Edimbourg, fuit l'Ecosse, s'engage dans la Légion étrangère et part en Indo-Chine combattre les Pavillons-Noirs. De son côté, miss Sullivan voyage en compagnie du comte de Sylva, son fiancé éventuel, et débarque à Hanoï. Elle apprend par Frispoulet l'existence de son beau cousin

qu'elle croyait mort et vole à sa recherche. C'est alors une poursuite dangereuse où, tour à tour, le comte redevient l'affreux Jack pour semer sur sa route embûches et guet-apens. Un viaduc fait explosion, Frispoulet sauve le train en manœuvrant le disque rouge ; on traverse une forêt, le pont de lianes est coupé, Frispoulet tombe dans le ravin ; Jack s'allie aux Pavillons-Noirs, Willie est fait prisonnier et va subir les plus affreux supplices, lorsque Frispoulet surgit, et, aidé de trente marins, enlève Willie à ses cruels ennemis. On revient en Ecosse. C'est la nuit, aux ruines du château de Durban, grande réunion de la bande Jack ; Frispoulet s'y faufile, y est reconnu, sera précipité dans un trou profond, lorsque tout à coup le tocsin s'agite qui va faire prendre toute la bande. Chacun s'enfuit. Mais Jack sera cette fois démasqué pour tout de bon, par le malin Frispoulet, porteur de sa fausse barbe et de sa perruque, et abattu enfin d'un coup de revolver. Willie, réhabilité, épousera sa riche cousine, et Frispoulet aura payé ainsi sa dette de reconnaissance. N'oublions pas de rappeler deux des principaux clous : un combat de boxe fameux et le passage du train de Lang-Son sur le viaduc coupé. Il y eut dans la salle un moment de vraie émotion lorsque le train s'achemina vers le précipice pour s'arrêter tout net devant l'obstacle. Il était temps. L'interprétation est excellente. M. Henry Jullien se montre tout aussi à l'aise sous les traits du distingué comte de Sylva que revêtu du costume du terrible bandit. M. Gaston Séverin (Willie) est un

amoureux sincère et chaleureux, et M. Hamilton (Frispoulet) un gamin de Paris, plein de verve joyeuse, d'entrain et de fantaisie. M. Regnard, qui passe et repasse, dans un rôle épisodique, — celui d'un astronome étourdi et distrait, — est, à son habitude, fin comique et bon enfant. M. Bardès a fort amusé la salle sous la robe d'un Chinois qui glousse et roucoule d'inintelligible façon, et M^{me} J.-P. Etiévant ne manque ni de force, ni d'émotion en miss Hélène, la jeune et jolie héritière des célèbres Sullivan.

5 AOUT. — Reprise, après la clôture annuelle, des *Aventures de Gavroche*, pièce en cinq actes et vingt-trois tableaux, de MM. Gaston Marot et Victor Darlay, musique de Marius Baggers¹, qui déjà tint l'affiche pendant plusieurs mois l'année précédente. Les interprètes comiques sont, fort heureusement, ceux de la création : Hamilton, sous les traits du célèbre Gavroche ; H. Jullien, maître d'hôtel flegmatique ; Bardès, vieux loup de mer ; M^{lle} Marguerite Peugeot, soubrette alerte. Tous très amusants. M^{me} P. Etiévant jouait pour la première fois Geneviève Réville, et débutait crânement comme aviatrice, déjà très gentiment familiarisée avec le biplan de Wright. Jack Joyce, le chevalier du lasso, — entre les mains duquel le

1. DISTRIBUTION. — Gavroche, M. Hamilton. — Dick, M. Henry Jullien. — Davis, M. Henry Duval. — Burck, M. Le Drazal. — Morgan, M. Bardès. — Henri Vernet, M. Freddy. — Wilson, M. Vinter. — Capitaine Webb, M. Pierre Garnier. — Vernoc, M. J. Mori. — Le consul, M. Dervet. — Chef indien, M. Ollivier. — Tommy, M. Gagel. — De Séricourt, M. Worms. — Juliette, M^{lle} Marguerite Peugeot. — Geneviève, M^{me} J.-P. Etiévant. — Jeanne, M^{lle} E. Alson.

cheval le plus fougueux devient un véritable jouet d'enfant, — se charge de procurer vingt bonnes minutes d'émotions aux étrangers et aux provinciaux qui sont, en ce moment, l'habituelle clientèle du Châtelet.

11 SEPTEMBRE. — Reprise de *Michel Strogoff*.

28 OCTOBRE. — Première représentation d'*Arsène Lupin contre Herloch Sholmes*, pièce policière à grand spectacle, en quatre actes et vingt-deux tableaux, tirée des romans de M. Maurice Leblanc par MM. Victor Darlay et Henry de Gorsse, musique de M. Marius Baggers¹. — Vous savez si le gentilhomme-cambrioleur est à la mode... Après *Raffles* qui reste encore, croyons-nous, le modèle du genre; après *Sherlock Holmes*, qui passionna tant de lecteurs et aussi de spectateurs — le théâtre Antoine ne l'a-t-il point joué pendant près d'un an! — après *Arsène Lupin* qui n'eut pas à l'Athénée un succès moins durable, la pièce « policière » qu'ont fort habilement tirée des romans de Maurice Leblanc MM. de Gorsse et Darlay, a rencontré au Châtelet — où l'a très luxueusement montée M. Fontanes — le plus chaleureux accueil du public. Elle est, d'ailleurs,

1. DISTRIBUTION. — Ganimard, M. *Moricey*. — Herlock, M. *Henri-Houry*. — Fouinard, M. *Hamilton*. — A. Lupin, M. *Henry Jullien*. — Nazir-Pacha, M. *Albens*. — Gottlieb, M. *Bardès*. — Le garçon de la gare de Caen, M. *Freddy*. — Monnier, M. *Legoux*. — Joseph, l'aubergiste, M. *Mori*. — Baptiste, M. *Dervet*. — Saint-Gatien, M. *Raynold*. — Un agent, le ministre, M. *Borel*. — Piedéchou, M. *Ollivier*. — Gambillard, M. *Gaget*. — Roseray, M. *Worms*. — Sous-chef de gare, M. *Berr*. — Rebecca, M^{lle} *Germaine Ety*. — Maud, M^{me} *G.-P. Etiévant*. — Madame des Epouffettes, M^{lle} *Moralis*. — Miss Moore, M^{lle} *Abson*. — Une caissière, M^{lle} *Hameline*. — Fred, la petite *Carina*. — Danseuse étoile, M^{lle} *Pellucchi*.

bien faite, divertissante et variée. Elle amusera les enfants, et aussi les grandes personnes, qui ne sont après tout que de grands enfants. Et qui ne prendrait intérêt à la lutte courtoise du voleur homme du monde — c'est toujours Arsène Lupin — et du grand détective Herlock Sholmes, narguant tous deux à qui mieux mieux l'ineffable gaffeur que représente l'inspecteur Ganimard, ce Gugusse de la Sûreté, proche parent du « chef des carabiniers » que personnifiait aux Variétés de façon si comique l'inoubliable Baron. N'attendez, d'ailleurs, point que je vous conte « par le menu », comment Arsène Lupin a volé au financier juif Gottlieb un diamant du prix de trente millions que lui a confié le turc Nazir Pacha ; comment il sut échapper non seulement au policier français Ganimard — ce qui était pour lui l'enfance de l'art — mais bien au sublime Herlock Sholmes, en qui, vraiment, il avait trouvé un adversaire digne de lui ; comment il se livre lui-même, afin de se mieux sauver ; comment, touché par l'amour, il veut commencer une nouvelle vie et devenir un honnête homme, ce qui n'est pas la part la moins invraisemblable de son aventure ; comment pour « s'esbigner » définitivement, en cet admirable décor de la gare Saint-Lazare superbement brossé par le maître Amable, il prend hardiment les traits de notre « Premier », tandis que le vrai ministre est appréhendé au collet et durement invité à faire connaissance avec la machine à bosseler... La grande tradition n'est-elle pas demeurée sauve, puisqu'une fois de plus Polichinelle a berné le com-

missaire, et sans nous arrêter à des improbabilités un peu bien fortes comme la caverne de la forêt de Villers-Cotterets, où Lupin montre à Sholmes un pimpant ballet d'escrimeuses, réjouissons-nous d'être conduits au cirque « Monnier », où la pantomime équestre intitulée *Les Bandits de l'Herzégovine*, est précédée d'un intermède de cyclistes comiques les plus amusants du monde. Et ne sont-ce point de charmantes idées de « trucs » que ces honnêtes fauteuils de la Préfecture, dont les bras enserrant pour ne plus les lâcher les pires ennemis d'Arsène Lupin, ou que le vent de Luna-Park, culbutant Ganimard au moment où il croit si bien mettre la main sur l'illustre voleur ! N'est-ce pas encore une invention particulièrement heureuse que celle du petit Fred, le fils d'Herlock, déjà plus malin que son respectable père, et qui, à maintes reprises, tire adroitement d'embarras le trop audacieux détective amateur ! Nous serions bien étonné si les évolutions de ce jeune personnage, que figure si gentiment la petite Denise Carina (admise à l'honneur de nommer les auteurs) jointes à celles d'un joli fox-terrier, qui a aussi son rôle dans la pièce, ne réjouissaient pas tous les enfants. Et nous pensons que M. Fontanes a fait un véritable coup de maître en engageant pour lui confier le rôle de Ganimard, roi des jocrisses, le précieux Moricey, des Variétés, dont le comique abondant a déchainé, dans la vaste salle du Châtelet, le fou rire général. Citons aussi M. Henri Houry, de si beau flegme et d'accent si juste en Herlock Sholmes ; M. Henri Jullien, un Arsène Lupin plein

d'adresse et d'autorité; son M. Lépine est une merveille d'exactitude : les unifiés l'eussent expulsé... M. Hamilton a de l'entrain dans Fouinard, le valet peureux, classique descendant du Leporello de *Don Juan*, et M^{me} Etiévant a de la grâce sous les traits de Maud, le bon ange d'Arsène Lupin.

Saison d'Opéra Italien

Un printemps tout fleuri de musique : voilà ce que nous offre au mois de mai le théâtre du Châtelet... Paris avait vu, aux mois de mai et de juin des années précédentes, d'inoubliables premières, des « corbeilles » de la plus saisissante beauté, que rehaussaient d'exceptionnelles attractions, d'adorables luttes d'élégance, et de ces recettes légendaires, comme jusqu'alors on n'en comptait qu'à New-York, à Buenos-Ayrés ou à Monte-Carlo. Pour que se perpétuât la brillante série de ces galas magnifiques, il fallait imaginer, comme les précédentes années, une attraction irrésistible, un de ces « clous » sensationnels qui entraînent à leur suite un succès unanime et immédiat. Ce « clou » fut trouvé. Représentant, à Paris, de la plus grande de toutes les compagnies théâtrales, la Metropolitan Opera Company de New-York — celle qui, avec l'Opéra de Monte-Carlo, compte les noms des artistes les plus

illustres — M. Gabriel Astruc, organisateur infatigable de nos fêtes musicales, eut l'idée de demander au conseil d'administration de ce théâtre de donner à Paris une série de représentations italiennes, destinées à la société d'élite qui se trouve réunie au printemps, à l'occasion du Derby de Chantilly, du Grand-Steeple d'Auteuil et du Grand-Prix de Paris... Et voilà comment nous eûmes ici une superbe saison d'opéra italien, avec le concours des grands solistes, des chœurs admirables, du corps de ballet, dans les décors et avec les costumes du Metropolitan Opéra — les dix-neuf décors et les huit cents costumes venus de New-York au Havre, et du Havre à Paris, arrivés « à quai » au Châtelet. Comme répertoire, les organisateurs avaient choisi les trois ouvrages les plus significatifs du grand musicien de l'Italie moderne : Giuseppe Verdi. Son œuvre devait être la raison essentielle d'une pareille saison, et c'est ainsi qu'après avoir entendu, de Verdi, *Aïda*, en spectacle d'ouverture, nous devions entendre *Otello* et *Falstaff*. Puis nous eûmes la primeur de la *Manon Lescaut* de Puccini. — Une autre *Manon* que celle de Massenet? — Oui, et toute différente, et c'est le maître français lui-même qui, par un geste geste charmant, autorisa cette incursion dans un domaine où il avait quelques droits à se sentir chez lui. Enfin, deux œuvres parmi les plus populaires du répertoire italien : *Cavalleria Rusticana* de Mascagni, et les fameux *Pagliacci* de Leoncavallo. La troupe avait été composée par M. Gatti-Casazza avec ce sens averti et cette sûreté de coup d'œil qui étaient le propre

de l'ancien directeur de la Scala de Milan. Caruso y figurait tout d'abord, Caruso, ténor irrésistible, voix fascinante, chanteur d'une si pénétrante séduction qu'elle paraît irréaliste, Caruso, dont chacune des brèves apparitions à Paris suscite un véritable affolement. Parmi les femmes, nous avons l'occasion d'applaudir des voix splendides, d'un choix unique comme celle d'Emmy Destinn, qu'avait bien voulu prêter Covent-Garden et que nous entendîmes avec Caruso dans *Aïda*, Emmy Destinn, dont l'organe, d'une exquise pureté, dont l'art passionné avaient laissé d'impérissables souvenirs dans le cœur de tous ceux qui avaient entendu *Salomé* au Châtelet. Puis c'est Louise Homer chantant Amnérís avec une extraordinaire puissance vocale; c'est Francès-Alda, dont la réelle beauté se paraît d'une voix infiniment pure, et qui était, dans *Otello*, où elle avait pour superbe partenaire l'extraordinaire Slezak, la plus touchante des Desdémone, et dans *Falstaff* où M. Scotti fut si remarquable, une Nanette exquise d'esprit et de grâce souriante... Enfin, c'était la troupe idéale du *bel canto*, ce *bel canto* dont on nous vantait toujours les charmes en rappelant les anciennes soirées de Ventadour et qu'on croyait à jamais perdus. Le chef d'orchestre n'était autre qu'Arturo Toscanini, bien connu pour sa prodigieuse « organisation musicale », sa mémoire légendaire, ses dons d'assimilation, la souplesse de son beau talent qui faisait de lui un des plus grands kapellmeisters wagnériens, en même temps qu'un des promoteurs en Italie de la *Louise* de

Charpentier, et de *Pelléas* de Debussy, qu'il avait conduits à la victoire à la Scala, ainsi qu'il faisait à Paris d'*Aïda*, donné en italien, tout comme autrefois, à la salle Ventadour, en cette mémorable soirée du 20 avril 1876, dont les remarquables protagonistes, sous la direction de Verdi lui-même, s'appelaient Teresina Stolz, Maria Waldmann, Angelo Mazini, Francesco Pandolfini, Edoardo de Reszké. Dans la salle du Châtelet, transformée en un vaste écrin rouge, où les toilettes des spectatrices font le meilleur effet du monde, M. Astruc a su renouveler, avec sa saison d'opéra italien, le tour de force, qu'il avait entrepris avec sa saison russe de l'année précédente, de donner à l'assistance la plus élégante et la plus raffinée, le spectacle le plus artistique et le plus séduisant, et l'assemblée fut fort belle, le soir de la répétition générale d'*Aïda*. Dès son entrée en scène jusqu'au duo final, M^{me} Emmy Destinn nous a ravies par sa voix si suave, son incomparable talent de cantatrice, la pureté de son style et l'ardeur dramatique de son jeu ; aussi n'étions-nous pas étonnés du succès « colossal » que lui faisait le public du premier soir, et qui devait se renouveler toutes les fois qu'elle interprétait, en cette saison d'opéra italien, un rôle où elle était de tout point remarquable. Celui de Rhadamès est-il, à proprement parler, dans les cordes de Caruso, et convenait-il, aussi bien que Paillasse et des Grieux, au célèbre artiste qui est plus plutôt un chanteur de charme qu'un ténor de force ? Mais peu importe ! Laissons les vieux amateurs parler de

Masini ou de Tamagno, et nous rappeler la façon dont ils lançaient avec transport la phrase fameuse de l'acte du Nil, où Rhadamès revoit Aïda et se déclare prêt à vivre, à mourir pour elle... Pour être dit différemment, le duo d'amour n'en reste pas moins exquis, et Caruso, encore une fois, y soulevait, comme vous le supposez, d'unanimes bravos. Dans le rôle d'Amonasro s'est magnifiquement imposé un baryton de superbe envergure et d'incontestable autorité, chanteur de voix solide et comédien de mimique expressive, M. Pasquale Amato : retenez ce nom. Puis, nous ne saurions vous dire avec quelle verve, quelle chaleur, quelle conviction, M. Toscanini entraînait à sa suite sa phalange d'instrumentistes et de choristes, auxquels il communiquait son âme d'artiste et sa science de parfait musicien : on se souviendra de l'impeccable précision de ces ensembles merveilleux...

Commencées par *Aïda*, les représentations italiennes du Châtelet suivirent leur cours. *Falstaff* et *Otello* de Verdi, puis *Manon Lescaut* de Puccini, furent les derniers spectacles donnés par la Direction du Métropolitain de New-York. *Manon Lescaut* était inconnue des Parisiens. Cette partition est une des premières œuvres de Puccini, et elle est pleine déjà des qualités que ce compositeur a affirmées dans la *Vie de Bohème* et dans la *Tosca* : une réelle sensibilité, du charme, de la distinction, une juste entente de l'effet théâtral. Il serait puéril de se livrer ici au jeu des comparaisons, et de chercher lequel de M. Massenet ou de M. Puccini a le mieux traité le sujet. *Manon Lescaut* est un personnage

essentiellement français, et M. Massenet en a traduit les joies et les souffrances dans la pleine maturité de son talent, avec un art si pur et si délicat qu'aucun ouvrage similaire ne peut, ainsi que le disait M. Gabriel Fauré, lui porter ombrage. L'œuvre de Puccini contient des chœurs charmants, des scènes pastichées d'un tour délicieux, un final fugué de solide ordonnance, un troisième acte émouvant et un dénouement pathétique. Les harmonies sont d'une extrême distinction, et l'orchestration atteste le goût et le savoir du compositeur. Le succès fut très vif. M. Caruso prêtait au rôle de Des Grieux les ressources de sa voix généreuse. M^{lle} Bori avait un organe facile, et son jeu était simple. M. Amato se révéla une fois de plus comme un chanteur et un comédien de premier ordre.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1 ^{re} représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
<i>La Petite Caporale</i> , pièce	3 a. 20 t.	»	30
<i>L'Homme à deux têtes</i> , pièce.....	1 a. 24 t.	2 février	129
<i>Aïda</i> , opéra.....	4	21 mai	4
<i>I. Pagliacci</i> (Paillasse), drame lyrique..	2	23 mai	3
<i>Cavalleria Rusticana</i> , drame lyrique....	1	23 mai	3
<i>Otello</i> , opéra.....	4	25 mai	4
<i>Falstaff</i> , comédie lyrique.....	3 a. 6 t.	3 juin	4
<i>Manon Lescaut</i> , drame lyrique.....	4	8 juin	5
<i>Les Aventures de Gavroche</i> , pièce.....	5 a. 23 t.	5 août	45
<i>Michel Strogoff</i> , drame	5 a. 16 t.	11 sept.	47
<i>Arsène Lupin contre Herlock Sholmes</i> , pièce.....	4 a. 22 t.	28 oct.	78

THÉÂTRE DE L'AMBIGU¹

A *Nick Carter* de MM. Alexandre Bisson et Guillaume Livet, dont, le 17 janvier, on avait fêté la centième représentation, succédait, le 26 février, *Le Pêché de Marthe*, pièce en deux parties (cinq actes, sept tableaux) de M. Emile Rochard, d'après un roman de M. Paul Bertnay². — Ce n'était pas un sombre drame que nous donnait, cette fois, l'Ambigu ; c'était au contraire, une pièce sentimentale et touchante, toute remplie de tendresse, d'amour paternel et de naïveté. Certes, il y a un traître, — naturellement ! — mais au second plan seulement, et ce n'est pas lui qui

1. — Directeurs : MM. Hertz et Jean Coquelin ; Secrétaire général : M. Léo Marchès.

2. DISTRIBUTION. — Florestan, M. Cooper. — Arsène Pastouret, M. Tréville. — Olivier de Roचाигте, M. Etiévant. — Bourguignon, M. Paul Fugère. — Théodore Cavalier, M. Habay. — Jacques de Roचाигте, M. Reney. — Jean Reichel, M. Gouget. — Gilbert de Roचाигте, M. d'Auchy. — Muche, M. Angély. — Le capitaine allemand, M. Liabel. — Lardinois, M. Albert Levy. — Sergent garde-national, M. Blanchard. — Zakowski, M. Talbert. — Laguinde, M. Michaux. — Sergent allemand, M. Clairét. — Un garde-national, M. Béranger. — Un facteur, M. Lerieux. — Un homme du peuple, M. Total. — Marthe, M^{lle} J. Marie Laurent. — Jeanne Gilbert, M^{lle} Bérangère. — La parigotte, M^{lle} Antonia Huart. — La marquise, M^{lle} Franquet. — Olympe, M^{me} Luce Colas. — Chinchilla, M^{lle} Alice Walser. — Yvonne, M^{lle} Andrée Mielly. — La Gerbaude, M^{lle} Vartilly. — Sophie Boulard, M^{me} Clasis. — Une femme du peuple, M^{lle} Kerval. — Une femme de chambre M^{lle} Fernande.

conduit l'action ; il cède sa place au brave Florestan et à son digne ami Pastouret, deux vieux célibataires pleins de bonté et de dévouement. Il y a aussi quelques morts, par-ci par-là, au début : le père de Marthe, le mari de Marthe, Marthe elle-même, mais qu'est-ce que cela, en vingt années, car nous passons vingt ans, sans fatigue toutefois, avec nos personnages. Il y a bien aussi quelques légères invraisemblances, quelques évidentes réminiscences, mais qu'importe ! La pièce, telle qu'elle est, présente pour l'Ambigu tous les éléments possibles de succès, on y pleure — je vous ai dit que c'était très touchant — on y rit — Florestan et Pastouret sont des rôles comiques — et l'on applaudit à la fin, — au mariage de Gilberte et de Jacques, parfaitement sympathiques tous les deux. Alors ? Marthe, la fille du garde chasse Jean Reichel, s'est laissé séduire par le jeune marquis Gilbert de Roचाigüe, qui n'attend d'ailleurs que ses vingt-cinq ans pour épouser celle qu'il aime. Une fille, Gilberte, est née de leur liaison, et vient resserrer encore les liens qui les unissent. Mais le vieux Reichel, déshonoré, a impitoyablement chassé sa fille et lui interdit sa porte, Pas pour toujours, cependant. Lorsque le marquis Gilbert est venu reconnaître son enfant et inscrire de sa main, sur les registres de l'état-civil, sa promesse de mariage, il accorderait volontiers son pardon, si la guerre lui en laissait le temps. Nous sommes en 1870, en Alsace, les Prussiens ont envahi la France, et comme il a, en vieux patriote qu'il est, abattu

quelques sentinelles ennemies, il est fait prisonnier, et fusillé sur-le-champ. Voici Marthe orpheline. Bientôt elle sera veuve : son fiancé Gilbert est tué à Reischoffen. Elle s'enfuit à Paris avec son enfant et vient se réfugier chez sa tante Olympe, concierge dans un café-concert de second ordre, les Folies-Nouvelles. Elle supplie sa tante de lui donner l'hospitalité et lui raconte sa navrante histoire. Olympe, une personne bien peu recommandable, flaire la bonne opération, pense que Marthe sera riche un jour — elle ignore que les registres de l'état-civil ont été brûlés par les Prussiens, — et pousse son fils, — le moment est mal choisi — à faire la cour à sa jolie cousine. Le fils, c'est Théodore, le traître de la pièce, celui qui vit aux crochets d'une chanteuse en vogue : la Parigôte ; un jeune apache qui « sait parler aux femmes », selon son expression. Il fait à sa cousine une inconvenante déclaration, est vertement remis à sa place par la pauvre mère indignée et en conçoit une haine farouche. Marthe repart avec son enfant. Que deviendrait-elle, hélas ! si le bon Florestan, régisseur des Folies-Nouvelles, ancien second ténor, ne la prenait sous sa protection et ne lui offrait un sûr asile et un dévouement sans égal ? Aidé de son ami Arsène Pastouret, bohème insouciant, docteur en médecine, docteur en droit, il soigne la maman affaiblie, procure à la petite Gilberte une plantureuse nourrice et parviendrait sans doute à donner un peu de joie à sa chère protégée, s'il n'était arrêté, — sur une ignoble dénonciation du vilain Théodore — ainsi que

Marthe, comme espion. Et tous deux seraient fusillés sans l'heureuse intervention du capitaine Olivier de Rochaignüe, — propre frère de Gilbert. Mais c'en est trop, Marthe, épuisée par tant d'adversité, succombe à une maladie de cœur, après avoir fait jurer, toutefois, au bon Florestan, de ne pas dévoiler à Gilberte le secret de sa naissance. Florestan et Pastouret reporteront sur Gilberte les trésors d'affection dont leur cœur déborde, ils élèveront la petite et nous les reverrons vingt après, l'un appelé grand-père, l'autre oncle, par une jolie jeune fille, premier prix d'opéra au Conservatoire. Gilberte perd sa voix, mais trouve, en revanche, une place de lectrice chez la marquise de Rochaignüe, — vous le pensiez ainsi, — est aimée de Jacques de Rochaignüe qui l'aime également, est chassée de la famille, — Théodore Cavalier, devenu baron de Pierrefonds, fait des siennes! — se jette à l'eau, est repêchée et épouse son cher amoureux, après que son nom et sa fortune lui sont enfin rendus. Interprétation excellente. M. Cooper — Florestan — montre une sincérité, une émotion, un naturel parfait. C'est un grand-père charmant et tendre. Tréville — Arsène Pastouret — a donné libre cours à sa fantaisie comique et personnelle. C'est un bohème philosophe et joyeux, d'une bonhomie touchante. M. Paul Fugère est un directeur de café-concert amusant et bavard; M. Etiévant, un Rochaignüe qui ne manque pas de noblesse; M. Habay, un traître qui a de l'aisance; M. Gouget un garde-chasse rude et héroïque.

M^{lle} J. Marie Laurent a montré dans le rôle de Marthe une douloureuse émotion, M^{lle} Bérangère, une grâce ingénue dans celui de Gilberte. M^{me} Luce Colas réalise à merveille la mauvaise tante Olympe M^{lle} Antonia Huart est une Parigote pleine de vigueur et de passion violente.

6 AVRIL. — Première représentation de *Prostituée*, drame en cinq actes et sept tableaux, tiré du roman de M. Victor Margueritte par M. Henri Desfontaines¹. — En montant un drame réaliste qui tient plus du Théâtre Antoine que de l'Ambigu, M. Hertz, que nulle audace n'effraye, a tenté de sortir du genre banal du mélo. Il s'est adressé à un jeune acteur de l'Odéon, ardent et convaincu, M. Henri Desfontaines qui, d'un roman social tira une pièce à thèse, et des plus hardies. Il s'agissait, en effet, non de réhabiliter, mais d'excuser, presque de justifier la prostituée en flétrissant l'homme qui ne craint pas de faire de la femme un instrument de plaisir, en attaquant la société qui favorise les actions mauvaises, d'une part, en ne décrétant pas la recherche de la paternité, d'autre part en n'essayant pas d'enrayer par des mesures énergiques la propagation de ce terrible mal combattu par M. Brioux, sous le nom d'avarie. Déjà Edmond de Goncourt dans la *Fille*

1. DISTRIBUTION. — Annette, M^{lle} Mylo d'Arcyille. — Rose, M^{lle} Chr. Mancini. — La vieille, M^{me} Luce Colas. — Madame Dumès, M^{lle} Franquet. — Madame Montal, M^{lle} Bérangère. — La Boscotte, M^{lle} Hélène Lowe. — La Gosseline, M^{lle} Luce Fleury. — Madame Béju, M^{lle} Vartilly. — Le Docteur Montal, M. André Grandjean. — Raoul Dumès, M. Etivant. — Valin, M. Paul Fugère. — Casse-Tête, M. A. Habay. — Linbaum, M. Gouget. — Monsieur Ardant, M. Angély.

Elisa avait appelé notre attention sur la petite fleur bleue qui parfois éclôt dans le cœur de la fille, même lamentablement déchuë. Et voici, dès maintenant, les Dames aux camélias passées dans le genre « coco » et remplacées par les Demoiselles de trottoir. Evidemment, il existe une plaie sociale et il faut féliciter les écrivains sincères, qui malgré l'aspect répugnant de la blessure osent y porter le fer rouge. Mais nous croyons le public encore assez peu habitué à ces spécialités, et de tels spectacles peuvent créer certains étonnements dans les milieux populaires. Malgré ses souffrances, fussent-elles simplement ataviques, l'avarié n'est pas encore un personnage sympathique. Il évoque, en effet, un aspect repoussant, et nous en emportons les souvenirs d'une pénible déchéance. Oui, Raoul Dumès, banquier impitoyable, est un malhonnête homme; non seulement il a rendu enceinte Rose, sa bonne, mais après l'avoir lâchée, il a souillé une jeune ouvrière, Annette, du mal qu'il rapporta de quelque sale aventure. Et comme il est marié, il a fait de sa propre femme, une malade, du fils qui vient de naître, un dégénéré. En vérité, voilà un grand misérable, et son ami, le docteur Montal, a toutes les raisons de lui cracher ses quatre vérités. Car pour nous consoler des infamies qu'on nous expose, d'une promenade au dortoir du Dépôt, à la Préfecture, section de la Commission des mœurs, aux Champs-Élysées, où nous assistons à une raffe « nature », nous avons les discours indignés du bon docteur, qui voudrait d'un seul coup réformer la société, le pauvre! Et

nous l'applaudissons parce qu'il développe des idées généreuses qu'il plaide pour le bien de tous, et aussi pour lui faire plaisir, car nous savons parfaitement que rien ne sera réformé du tout. Obligés de nous transporter d'ici de là pour les besoins de la plaidoirie sociale, nous voyons défiler à nos yeux des images d'Epinal curieuses, habilement mises en scène, résignés à ne point chercher une action solide. Mais on ne peut tout avoir. Il suffit qu'Annette, devenue une illustre mondaine, se venge sur Dumès en le ruinant et en précipitant son gâtisme, et qu'Annette, devenue la créature d'un souteneur, meure au cours d'une descente de police, frappée par une balle égarée que son amant de barrière destinait à un agent des mœurs. La trame ainsi est suffisante pour entretenir jusqu'au bout notre intérêt sans cesse éveillé par des milieux, sinon très distingués, du moins que nous n'avons pas coutume de fréquenter. Cette pièce violente, écrite pour les hommes, mais que les femmes voudront voir, est fort bien jouée. M. Etiévant donne au banquier Dumès une physionomie saisissante de Trublôt contaminé. M. Gougat, en vieil homme torturé par les sens, est d'un réalisme puissant, et M. Paul Fugère a plaisamment silhouetté un président blasé de la Commission des mœurs. Le docteur Montal a trouvé en M. André Grandjean un interprète de premier ordre. On ne saurait plus sincèrement, plus élégamment, avec plus d'autorité, exprimer les indignations de l'honnête homme : M. Grandjean s'est ainsi révélé dans un rôle écrasant qu'il a

supporté sans faiblir. Annette, c'est M^{lle} Mylo d'Arcyle : elle est touchante, et sans effort communique l'émotion. M^{lle} Mancini jouait Rose, la sympathique prostituée : elle sut dans un rôle ingrat inspirer de la pitié. Et M^{me} Luce Colas traçait, avec un tact rare, le dessin-charge d'une vieille fille publique dont les cheveux blancs attirent les jeunes garçons et qui demande à être enrégimentée pour pouvoir gagner son pain. En un rôle épisodique M^{me} Luce Colas se montra tout à fait grande artiste. Les autres se nommaient M^{mes} Bérangère, Franquet, Lowe, Luce Fleury, MM. Habay, Blanchard, Liabel, ils méritaient nos compliments.

2 JUIN. — Première représentation de *Bagnes d'enfants*, drame en quatre actes de MM. André de Lorde et Pierre Chainé, d'après le roman de M. Edouard Quet¹. — Les auteurs de *Bagnes d'enfants* — leur drame a été accueilli par des bravos unanimes — ont eu la chance de trouver

1. DISTRIBUTION. — Madame Lamare, M^{lle} Léontine Massart. — La directrice, M^{lle} Marthe Talmont. — Mariette, M^{lle} Renée Leduc. — Première dame, M^{lle} Jazierska. — Deuxième dame, M^{lle} Dumay. — Charles Lamare, M. Colus. — Le directeur, M. Andreyor. — Louis Lamare, M. Gouget. — Bricard, M. G. Dalleu. — Bardin, M. Liezer. — Georges Lamare, M. Pierre Laurent. — L'inspecteur, M. Schultz. — L'idiot, M. Chevillot. — Morin, M. Laroche. — Hugon, M. A. Delafosse. — L'apôtre, M. Streny. — François, M. André Barcel. — Auguste, M. Fleurigny. — Daubry, M. Dhartigny. — Charrier, M. Court. — L'économe, M. Cosperon. — Grand-Pierre, M. Marqués. — La Teigne, M. Maurice Poggi. — Tony, M. Coisy. — Remy, M. Isnard. — Molina, M. Kalfayan. — Le Focard, M. Renaz. — Justin, M. Slamovitz.

Le rôle du directeur du pénitencier fut momentanément tenu par M. Gouget, remplaçant M. Andreyor.

Bagnes d'enfants était successivement accompagné sur l'affiche de l'Ambigu d'une comédie en un acte de MM. Henry Brisay et Henry Vinot, le *Reportage de M. Pluff*, puis d'une fantaisie en un acte de M. Stéphane Pol, *Une audience mouvementée*.

unie à une intrigue poignante la matière d'une pièce à thèse. Leur travail n'est donc pas seulement intéressant, il est utile. Peut-être attirera-t-il l'attention des pouvoirs publics sur l'organisation actuelle des maisons de correction, et surtout sur la loi qui autorise le père à envoyer son fils dans une colonie pénitentiaire sur un semblant d'enquête approuvée par le commissaire de police. Il y a là un reste de tyrannie barbare, qu'il serait bon d'abattre ou tout au moins de profondément modifier. Nous nous souvenions, que quelque temps auparavant, aux environs de Marseille, un fait divers avait ému l'opinion publique. Un père, irrité de ce que son fils eût une actrice pour maîtresse, le fit mettre en correction. Ecœuré de subir un emprisonnement hors de proportion avec sa faute, et surtout de se trouver ainsi exposé à la fréquentation malsaine de fils d'ivrognes et d'assassins, le pauvre petit se suicida. Le roman de M. Quet transporté à l'Ambigu s'inspirait de cette aventure. Nous craignons pourtant, malgré l'excellence du sujet que, poussés par les nécessités théâtrales, MM. de Lorde et Chainé n'aient été amenés à exagérer la cruauté des caractères et l'inhumanité de leurs milieux. Un père qui se décide à « correctionnaliser » son fils ne saurait être approuvé de prendre une mesure aussi grave que s'il y est conduit par des circonstances exceptionnelles. Or, le commerçant Charles Lamare se débarrasse de son fils Georges parce qu'il fréquente les brasseries de femmes et que, dans une nuit de fête, il a cassé la glace

d'une devanture. Evidemment il passe au collège pour un mauvais élève et il a commis d'autres frasques légères : ce bagage de fautes insignifiantes autorise-t-il la décision suprême ? Charles Lammare, entêté dans son système d'éducation rigide, obéissant à un orgueil paternel démesuré, ne craint pas, en l'absence de sa mère qu'il tient dans l'ignorance et éloigne délibérément, de remettre son fils « repentant » entre les mains de deux gardiens, véritables brutes aux gages de la colonie pénitentiaire de Montlion : avec d'autres costumes nous nous croirions en plein moyen âge. Cette colonie est menée par un directeur sans entrailles qui fait, sur le dos des malheureux reclus, les économies réclamées par l'intérêt des actionnaires : suppression de l'hygiène, mauvaise nourriture, abus de fatigues physiques, coups de goutdin féroces, rien ne manque à l'horrible tableau de cet enfer. Devant tous ces enfants qui souffrent, notre pitié se révolte, et nous haïssons ce père qui, sans enquête, *de visu*, livre son enfant à de telles tortures. Lassés de tant de souffrances, les jeunes prisonniers décident de se soulever contre leurs oppresseurs, et cet acte, admirablement mis en scène, a été acclamé. Rien de plus poignant, en effet, que la minute où, attendant le signal que doit leur donner un domestique de la colonie, qui simule l'idiotie pour mieux organiser le complot, tous les détenus, distribués en des groupes saisissants, couvrent du regard, en silence, les deux gardiens que peu à peu envahit la peur. Ils ont franchi le seuil du bague. Les voilà libres,

mais ils ne se griseront pas longtemps d'air et de lumière... Le tocsin résonne; les gendarmes rabattent les fugitifs qui ne savent où se réfugier, car, à chaque dénonciation, sont promis trente-cinq francs de récompense. Georges Lamare s'est caché chez un fermier, au fond d'une grange. Découvert, il va être livré; mais ne pouvant supporter l'idée de recommencer tant de souffrances, il se pend — cela au moment où son père arrive pour le tirer de ce baign d'enfants, dont il a compris — trop tard! — toute l'horreur. Ce dernier acte, très adroitement mené, renvoie les spectateurs sur une impression tragique. Se souvenant des procédés de terreur du Grand-Guignol, M. de Lorde nous montre même le cadavre du pendu qui tourne. Et ce fut un tour de force d'obtenir que, malgré l'absence de toute gaieté, de toute détente, de tout sourire, le succès se dessinât, unanime et sincère. Ce drame d'un modernisme aigu qui ne fait à l'ancienne formule aucune concession, est excellemment joué. La dureté des cœurs est rendue avec talent par MM. Colas (le père), Andreyor (le directeur), Dalleu et Liézer (les deux gardiens sans pitié). MM. Chevillot (l'idiot), Gouget en un double rôle d'oncle et de gendarme, M^{mes} Léontine Massart (la mère), et Leduc (la fille du fermier), expriment la bonté nécessaire. M. P. Laurent joue l'enfant martyr avec une simplicité émouvante. Les autres sont « trop » pour que nous les citions tous ici, mais tous ont réalisé un des plus parfaits ensembles qu'il nous ait été donné d'applaudir depuis longtemps.

Le direction estivale de M. Plocq avait pris fin. La réouverture du théâtre de MM. Hertz et Jean Coquelin se faisait le 18 septembre avec un ancien drame très émouvant, le *Vieux Caporal* de Dumanoir et d'Ennery¹. — Le héros de la pièce est le type du vieux grognard, tel que nous aimons à le retrouver dans les toiles ou les dessins d'Horace Vernet et de Charlet, courageux comme un lion et fidèle comme un chien, prêt à mourir pour son empereur ou pour son colonel. Le caporal Simon a recueilli sur un champ de bataille une enfant, la petite Emmeline, fille du général Roquebert et d'une grande dame bavaroise, M^{me} de Rantzberg. Le nom de celle-ci, confié au caporal Simon par le général expirant, suffira en temps et lieu, pour assurer à Emmeline le nom et la fortune de son père. Comment empêcher le caporal de répéter ce nom magique? Et comment tirer cinq actes d'un point de départ si simple? Rien de plus facile. Simon sera porté pour mort à la suite d'un combat, et lorsqu'il reparaitra dix ans plus tard, une accusation infamante, portée contre lui par un méritable, déterminera chez le soldat loyal, mais illettré, une attaque d'apoplexie à la suite de laquelle il perdra la parole. Il la recouvrera au dénouement, juste pour faire rendre

1. DISTRIBUTION. — Le caporal Simon, M. *Fabre*. — Taverny, M. *Monteux*. — Potichon, M. *Villé*. — Pierre Frochard, M. *Gouget*. — Picard, M. *Harmant*. — Lucien, M. *Basseuil*. — Général Roquebert, M. *Habay*. — Pigoche, M. *Chevillot*. — Germond, M. *Blanchard*. — Un aide de camp, M. *Lertoux*. — Un officier d'ordonnance, M. *Blachère*. — Un soldat, M. *Icar*. — Nina de Rantzberg, M^{lle} *Franquet*. — Geneviève, M^{lle} *Bérangère*. — Mariette, M^{me} *Ch. Clasis*. — Catherine, M^{lle} *Vartilly*. — Emmeline, *Petite Juntès*.

à Emmeline les droits qui lui appartiennent, et pour la marier à son propre fils, Lucien, qui la croyait sa sœur. Est-ce clair? C'est le procédé du *Sonneur de Saint Paul*, qui consistait à rendre ledit sonneur aveugle au début, afin qu'il ne reconnût son assassin qu'au cinquième acte, après avoir été opéré de la cataracte par le docteur Albinus. Ici, c'est la nature qui opère elle-même : Simon était devenu muet par l'émotion, et c'est l'émotion qui lui délie la langue. On suppose d'ailleurs que Dumanoir et d'Ennery furent surtout préoccupés de ménager la voix affaiblie de Frédérick Lemaître, en lui laissant ses ressources de mimique et de physionomie qui étaient prodigieuses. Entre temps, ils accumulèrent les situations intéressantes, et les larmes ont encore coulé, ce soir, à la reprise du « mélo » d'autrefois. Citons spécialement la reconnaissance de la grande dame entre Mina de Rantzberg, aujourd'hui M^{me} Taverny, et la petite mendiante qui est sa fille, où l'on reconnaît en germe l'une des situations les plus émouvantes des *Deux Orphelines*. Il faut noter que le *Vieux Caporal* date du 9 mai 1853. M. Fabre s'est fait applaudir à tour de bras par un public qui ne marchandait pas sa peine ; à défaut d'ampleur et de noblesse, M. Fabre montre de l'intelligence et de la sensibilité dans les longues scènes muettes qui composent la moitié de son rôle. Les autres personnages sont tenus mieux que convenablement par MM. Monteux, Villé, Gouget, M^{mes} Franquet, Bérangère et Clasis, qui constituent l'ensemble rêvé.

12 OCTOBRE. — Première représentation à ce théâtre de *Ces Messieurs*, pièce en trois actes de M. Georges Ancey¹. « J'ai essayé, sans subterfuges
 « et sans faux-fuyants, mais en termes propres,
 « en accents sincères, de dénommer dans ma
 « pièce une des nombreuses maladies sociales qui
 « nous abrutit et dont nous mourons; j'ai voulu
 « simplement, et sans parti pris, n'accusant
 « personne, ou tout au moins accusant en face,
 « j'ai voulu montrer la terrible influence que peut
 « prendre le prêtre sur la femme, pour le plus
 « grand péril de tous deux, et cela inconsciemment,
 « sans préméditation d'aucune sorte, par ce seul
 « fait qu'il porte un splendide uniforme et qu'il a
 « de beaux gestes. Histoire presque universelle
 « qui pourrait s'appliquer à tous les prêtres et à
 « toutes les religions! L'idée est juste, je crois;
 « le danger permanent. Il mérite qu'on y pense.
 « Aussi, qu'est-il arrivé? On m'a interdit... Il est
 « vraiment insoutenable, qu'à l'heure où les
 « meetings ont pleine licence de se réunir, où les
 « cabotins de tous les genres ont le droit de se
 « jeter à la face les plus hautes injures, que les
 « gens qui vivent dans leur coin, et qui peinent,
 « soient les derniers à ne pouvoir exercer leur
 « métier ». C'est en ces termes vibrants et dignes

1. DISTRIBUTION. — Henriette, M^{lle} Franquet. — Martha, M^{lle} Bérange. — Madame Fauchery, M^{lle} Blémont. — Madame Bernat, M^{me} Irma Perrut. — L'abbé Thibault, M. Pierre Magnier. — Monseigneur Gaufré, M. Signoret. — Pierre, M. Montaux. — L'abbé Morvan, M. Etiévant. — Gustave Censier, M. Loraïn.

M. Charles Burguet remplacera M. Pierre Magnier dans le rôle de l'abbé Thibault, comme M. Gouget succédera à M. Signoret dans celui de Monseigneur Gaufré.

que M. Georges Ancey, l'auteur de *Ces Messieurs*, qui furent si longtemps interdits par la censure d'autrefois, caractérisait son œuvre et la mesure dont elle avait été l'objet. Nous pouvons maintenant juger la pièce. Le Gymnase nous la fit connaître il y a cinq ans; MM. Hertz et Jean Coquelin nous la rendent aujourd'hui à l'Ambigu. Elle est probe et courageuse, d'intention vigoureuse et franche d'exécution. La sincérité de l'auteur est aussi incontestable que son talent. Et voici comment M. Georges Ancey développe sa thèse. Il nous présente un prêtre pas mauvais de sa nature, mais totalement gâté par le sacerdoce, troublant au profit de son ambition, l'esprit, le cœur et les sens d'une pauvre femme; un autre prêtre, rongé d'envie et de haine, trahissant le secret de la confession au profit de cette haine et de cette envie; un évêque à qui cette faute grave n'inspire qu'une indulgence doucement méprisante. Il y a pourtant un bon prêtre dans la pièce, un prêtre vraiment chrétien, plein de mansuétude, d'abnégation et de courage, mais ces qualités mêmes l'ont fait tomber en disgrâce près de ses chefs. M. Ancey nous montre les mauvais prêtres conduisant une femme honnête, mais de religiosité ardente, tout au bord de la fosse et jusqu'aux confins de la folie par exaltation religieuse. Cette femme, à son tour, trouble la raison et la santé d'une toute jeune fille à qui elle communique sa maladie mystico-sensuelle. Au demeurant, *Ces Messieurs* sont une œuvre forte, non seulement forte dans son ensemble, mais de premier ordre dans plusieurs scènes. Conduite

avec fermeté et logique la pièce aborde les situations avec un sens dramatique très sûr et les traite avec une robuste franchise. Deux grandes scènes — entre le prêtre et sa pénitente — donnent à l'œuvre sa valeur et sa portée, et l'on a pu dire que, reprenant une situation marquée par la griffe de Molière — car l'analogie est complète — M. Ancey n'a pas été inférieur à l'ambition de se mesurer avec le glorieux auteur de *Tartuffe*. Sous les traits de l'abbé Thibaut, M. Pierre Magnier nous a fait applaudir, avec sa voix profonde, un talent de composition qui ne s'est pas un instant démenti. C'est bien le jeune prêtre, conduit par l'ambition plus forte que la foi, et qui, pour arriver à son but, ne s'embarrassera pas des moyens. Le doux évêque mondain, distingué et fin, sachant à propos trouver la réplique et remettre gentiment chacun à sa place : c'est M. Signoret, qui n'a peut-être jamais rencontré de rôle où il fut plus unanimement et plus justement apprécié. M. Monteux est le porte-paroles de l'auteur ; c'est avec sa chaleur habituelle qu'il rend le gai mangeur de prêtres qu'a voulu M. Ancey, le seul qui, selon lui, ait l'esprit sain et le jugement rassis, M. Etiévant a fait applaudir la belle franchise de l'abbé Morvan, un prêtre vraiment digne de sa haute mission, et M. Gouget rend bien l'hypocrisie de l'envieux abbé Nourrisson, le traître de la pièce. Sans faire oublier M^{me} Andrée Mégard, la très émouvante créatrice, au Gymnase, du rôle d'Henriette, M^{lle} Franquet personnifie d'intéressante façon l'héroïne de la pièce, et

M^{me} Irma Perrot est tout à fait bien dans la bonne de l'abbé Thibaut, qui mène la cure dans l'intérêt de son maître.

18 NOVEMBRE. — Première représentation du *Train de 8 h. 47*, épisode de la vie militaire en trois actes et sept tableaux de M. Léo Marchès, d'après le roman de M. Georges Courteline, et reprise à ce théâtre¹ d'*Au Téléphone*, drame en deux actes de MM. André de Lorde et Charles Foley². L'Ambigu ayant autrefois représenté avec succès les *Gaîtés de l'Escadron*, on voulut déchaîner les mêmes rires avec le *Train de 8 h. 47*. Le livre de Courteline fut populaire : s'il n'en va pas de même de la pièce, ce ne sera la faute de personne, ni du grand talent de l'auteur de *Boubouroche*, ni de la réelle habileté d'adaptation de M. Léo Marchès. L'interprétation aussi nous a paru excellente, notamment avec M. Lorrain qui, dans le rôle du brigadier La Guillaumette, montre de réelles qualités de finesse comique et d'observation vécue. A quoi tient alors l'hésitation que nous éprouvâmes à constater un franc succès ? Les personnages sont gais, les décors sont ingénieux, la pluie tombe et mouille pour de bon, l'action... Ah ! voilà, l'action n'existe pas. Il n'y en a pas l'ombre. Et cette

1. DISTRIBUTION. — Mascotte, M^{me} Blémont. — Fernande, M^{me} Clasis. — Réséda, M^{lle} Louise Petit. — Bibiane, M^{lle} Florent. — Boule de Neige, M^{lle} Mélanie. — Le capitaine Hurluret, M. Chelles. — La Guillaumette, M. Lorrain. — Croquebol, M. Chabert. — L'adjutant Flick, M. Etiévant. — Le lieutenant, M. Monteux. — Le citoyen Pagnignot, M. Gouget. — Bout, factionnaire, M. Villé.

2. DISTRIBUTION. — André Marex, M. Renoir. — Rivoire, M. Monteux. — Blaise, M. Gouget. — Un gamin, M. Chevillot. — Un domestique, M. Jacob. — Le petit Pierre, Petit Leconte.

absence d'intérêt apparaît d'autant que nous sommes en un théâtre dont le public a coutume d'applaudir des drames de complications folles. Ici le point de départ se développe tout droit, sans intrigue d'à côté, presque toujours entre les deux mêmes personnages qui, malgré la saveur des répliques, ne font que dialoguer interminablement. La Guillaumette et Croquebol reçoivent du capitaine Hurluret la mission d'aller de Commercy à Saint-Mihiel pour en ramener quatre chevaux. Ils se trompent de ligne, se trouvent à onze heures du soir à Bar-le-Duc, obligés d'attendre le train de quatre heures du matin qui les ramènera dans la bonne voie. Que faire jusque-là? Dormir sur les banquettes de la gare? C'est bien incommode. La Guillaumette emmène Croquebol à la recherche d'une maison de plaisir. Il y fera chaud, et on y pourra rigoler! Malheureusement, il pleut comme il n'a jamais plu, à ne pas mettre une grenouille dehors, et vous imaginez l'odyssée de deux malheureux cavaliers perdus pendant des heures dans les rues désertes de Bar-le-Duc, à la recherche d'un gîte introuvable et sous les torrents d'eau incessants. Pourquoi encore cette pluie, si gaie dans le livre, inspire-t-elle à la scène un sentiment de tristesse? Parce qu'on voit les deux soldats et qu'on les plaint, et qu'on a froid pour eux, et qu'on se sent comme eux quasi trempé jusqu'aux os. Arrivés enfin au but de leur désir, dans un salon orné de la négresse classique, loin de se livrer à la débauche rêvée, ils dorment tout debout, saouls de fatigue et de sommeil — jusqu'au

moment où ils s'aperçoivent qu'ils ont raté le train de 4 heures. Et de plus, ils ont perdu leur argent et leurs billets — et les voilà de rechef sous la pluie à la recherche de leurs pièces blanches et de leurs cartons de retour. Reconduits enfin entre deux gendarmes et par petites étapes à Commercy (là se place un cinématographe qui a paru faire longueur), ils plastronnent au milieu de leurs camarades, répondant à leurs questions. « qu'ils ont rigolé, fallait voir, et tiré une de ces bordées, comme jamais bordée n'a été tirée ». Jusqu'au moment où, interrogés par l'excellent capitaine Hurluret, ils avouent qu'au contraire ils se sont bien em...bêtés. Ah! non, ils n'ont pas eu de chance, et leurs malheurs nous inspirent de la compassion. M. Chelles est, d'ailleurs, un capitaine bon comme le bon pain, et M. Etiévant un adjudant grincheux et terrible, peut-être un peu trop grimé en Ronchonnot. Croquebol, c'est M. Chabert, adroitement naïf (Paul Fugère dans ce rôle eût été délicieux); M. Monteux est élégant officier pète-sec. Et toutes ces dames du salon sont suffisamment province. *Au Téléphone* a retrouvé son succès de terreur de chez Antoine qui, lui-même, avait supérieurement créé le rôle du mari assistant au bout du fil, impuissant, à l'assassinat de sa femme et de son fils. M. Renoir y montre une bonne volonté incolore. M^{lle} Franquet manque également de relief. Mais, en dépit de nos prévisions, nous devons constater ici que ce spectacle faisait merveille et terminait très fructueusement l'année 1910, résumée dans le tableau qui suit.

TABLEAU.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1 ^{re} représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
<i>Nick Carter</i> , pièce.....	5 a. 8 t.	»	68
* <i>Le Péché de Marthe</i> , pièce.....	3 p. 5 a. 7 t.	26 janv.	46
* <i>Prostituée</i> , drame.....	5 à 7 t.	6 avril	64
* <i>Bagnes d'enfants</i> , drame.....	4	2 juin	120
* <i>Le Reportage de M. Plouf</i> , comédie....	1	2 juin	31
* <i>Une Audience mouvementée</i> , fantaisie...	1	2 juin	8
<i>Le Vieux Caporal</i> , drame.....	5	18 sept.	27
<i>Ces Messieurs</i> , pièce.....	3	12 octob.	39
* <i>Le Train de 8 h. 47</i> , épisode de la vie militaire.....	3 a. 7 t.	18 nov.	52
<i>Au Téléphone</i> , drame.....	2	18 nov.	

THÉÂTRE DES NOUVEAUTÉS¹

C'est par la première représentation de *Noblesse oblige!* pièce en trois actes de MM. Maurice Hennequin et Pierre Veber² que s'ouvrait, le 6 janvier, l'avant-dernière année du théâtre appelé à disparaître sous la pioche des démolisseurs. — Que nous avait-on donc parlé de comédie satirique et de satire politique, de renouvellement du genre et de « nouveauté » aux Nouveautés !... La vérité est que, tout en nous permettant de songer au *Député de Bombignac*, de M. Alexandre Bisson, où triomphèrent autrefois les frères Coquelin, *Noblesse oblige* est, simplement, une pièce à quiproquos — à quiproquos à jet continu — un de ces amusants imbroglios dont Alfred Hennequin (le père de Maurice) a laissé, sous le titre des *Trois Chapeaux*, des *Dominos roses* et du

1. Directeur : M. Henri Micheau; Secrétaire général : M. Lionel Meyer.

2. DISTRIBUTION. — Goujon de l'Etang, M. *Germain*. — Lebouzier, M. *Girier*. — De Bliquy, M. *Coquet*. — Courbois, M. *Gorby*. — De Kerlandec, M. *Landrin*. — Guingand, M. *Darnaud*. — Liroche, M. *Lauret*. — Boucardon, M. *Choisy*. — Pansut, M. *Grélé*. — Isidore, M. *Rousseau*. — Auguste, M. *Maisonnère*. — Un crieur de journaux, M. *Prosper*. — Premier agent, M. *Berty*. — Deuxième agent, M. *Nybel*. — Yvonne, M^{me} *Marguerite Caron*. — Madame de Kerlandec, M^{me} *Rosine Maurel*. — Clara Lebouzier, M^{lle} *Louise Bignon*. — Juliette, M^{me} *Magda Simon*. — Emmeline, M^{lle} *J. Detys*. — Rose, M^{lle} *Parys*. — Anne-Marie, M^{lle} *Jane Eyre*. — Mariette, M^{lle} *Huguette Villars*

Procès Veauradieux, des modèles inoubliables. Il n'y a là vraiment qu'un plaisant vaudeville de plus... Si le baron Goujon de l'Étang court les rues la nuit, c'est pour rejoindre une charmante petite femme mariée, après avoir persuadé à la sienne, et aussi à sa belle-mère, la marquise de Kerlandec, qu'il allait briser les statues des ennemis de la cause. Noblesse oblige ! Or, la petite femme en question s'est donnée sous le nom de M^{me} Dupont, alors qu'elle s'appelle M^{me} Lebouzier, et que son mari est le rédacteur en chef de la *Gueule*, où Goujon de l'Étang est, tous les jours que Dieu fasse, traîné dans la boue. Pendant un voyage au doux pays d'Alfred Capus, — à Vouzy-sur-Brenne, pour préciser, — Goujon et Lebouzier sont pris l'un pour l'autre : il en résulte, comme vous le supposez, d'innombrables complications, et lorsque tous deux arrêtés se trouvent en présence, comme on leur a mis à chacun les menottes, leurs efforts pour se gourmer sont les plus comiques du monde. On a beaucoup ri — surtout au troisième acte — où un commissaire de police absurde et zélé, qui s'applique à démêler la folle intrigue, l'embrouille de plus belle, s'écriant satisfait : « Enfin, voilà qui est clair ! » M. Germain est, vous le pensez, un joyeux baron Goujon de l'Étang ; rien de plus divertissant au dernier acte — le meilleur des trois — que sa résignation devant le commissaire de police, qui veut à tout prix lui faire reconnaître qu'il n'est point Goujon, mais Lebouzier. M. Girier personnifie crânement le socialiste Lebouzier, directeur de la *Gueule*,

toujours si content de lui que le public est ravi de le voir... ce que Molière a dit de Sgnarelle. M. Gorby a de la bonne humeur et de l'entrain dans le secrétaire Courbois, qui n'attend qu'une occasion pour tromper son patron « dans les grands prix ». M. Coquet incarne finement l'excellent gaffeur qu'est le duc de Bliquy. M. Landrin a su se montrer plaisant sous les traits de Kerlandec, le beau-père conservateur — par goût, il est « tranquiliste » — qui, pour dégouter son gendre de la politique, n'hésite pas à commanditer un journal socialiste. N'oublions pas de signaler l'heureux début de M. Darnaud, le divertissant commissaire de police que vous savez. Et ne manquons pas de rendre hommage à la rare distinction de M^{me} Marguerite Caron, à la grâce piquante de M^{lle} Bignon, à la rondeur comique de M^{me} Rosine Maurel, à la gentille conviction de M^{lle} Huguette Villars, la plus jeune pensionnaire évidemment de la bonne petite troupe, bien d'ensemble, de M. Micheau. Tous et toutes avaient contribué au succès de *Noblesse oblige*.

12 AVRIL. — Premières représentations du *Phénix*, pièce en trois actes de M. Raphaël Valabrègue¹, et de *On purge bébé*, pièce en un acte

1. DISTRIBUTION. — D'Outreval, M. Germain. — Delamarre, M. Coquet. — Ducastel, M. Gorby. — Saint Mammet, M. Landrin. — Le commissaire, M. Minard. — Gentil-Bichon, M. Choisy. — Tourbillon, M. Lauret. — Le monsieur sceptique, M. Greld. — Tromblon, M. Rousseau. — Le gérant, M. Maisonnère. — Le maire, M. Garandet. — Monsieur Pasquinot, M. Garnier. — Le garçon d'hôtel, M. Prosper. — Un facteur, M. Nybel. — Lola, M^{lle} S. Carlix. — Madame Prune, M^{lle} Caumont. — Cécile, M^{lle} Louise Bignon. — Mariette, M^{lle} Parys. — Valentine, M^{me} Jenny Rose. — Madame Pasquinot, M^{lle} Delys. — Katia, M^{lle} Gally. — Brigitte, M^{lle} Perrine. — Verveine, M^{lle} Villars.

de M. Georges Feydeau¹. — Nous ne connaissons au théâtre qu'un Valabrègue; nous en avons deux : Raphaël, frère cadet d'Albin, donne un vaudeville, le *Phénix*, — revu, disent les bruits de coulisses, par M. Paul Gavault, qui, sans présenter une originalité effarante, n'est pas, tout de même, une œuvre médiocre. Les honnêtes gens peuvent s'y divertir; nous ne nous y sommes point ennuyé le moins du monde... Le « phénix » de l'aventure, c'est le docteur Delamarre. Chaque fois qu'il trompe sa femme dans des stations montagneuses, il laisse croire qu'il meurt, et il renaît de ses cendres l'été suivant. Il lui suffit d'emmenner avec lui un fidèle ami, Ducastel, qui endosse sa personnalité, tandis qu'il s'affuble, lui, Delamarre, d'un pseudonyme quelconque. A Chamonix, il était Boisléger. A Allevard, il s'appelle l'Escopette. Il a promis le mariage à une jolie fille Lola Prune, qu'il n'a pas eu grand peine à séduire; il la plaque au bon moment, grâce à son truc jusqu'ici infailible. Il tombe soi-disant dans un précipice et disparaît pour toujours. Ducastel rapporte son chapeau (c'est tout ce qu'il a pu sauver), les journaux annoncent sa mort et la farce est jouée. Cependant, Delamarre revient auprès de sa femme, enchantée de le revoir : un de ses amis l'a prévenue que le docteur se conduisait, à Allevard-les-Bains, d'une façon exemplaire. Il est tout de même un

1. DISTRIBUTION. — Julie Follavoine, M^{lle} A. Cassire. — Clémence Chouilloux, M^{lle} J. Delys. — Rose, M^{me} Jenny Rose. — Toto, *La petite Lesseigne*. — Chouilloux, M. Germain. — Follavoine, M. Marcel Simon. — Horace Truchet, M. Choisy.

peu inquiet, le docteur ! il attend Ducastel, son fidèle Ducastel, pour avoir des détails sur sa propre mort. Ducastel arrive enfin et le médecin est rassuré quand, chose terrible ! débarque chez lui Lola, accompagnée de sa mère, M^{me} Prune, redoutable tireuse de pistolet. Comment sortira-t-il de là?... Il en sortira, n'ayez pas peur, grâce à l'ingéniosité vaudevillesque de notre auteur... Et je passe sur les folles paternités du beau-père d'Outreval, à qui M^{me} Prune, vieille connaissance d'autrefois, — au temps où elle exerçait, aux Folies-Bergère, son honorable profession de tireuse de pistolet, — présente Lola comme « leur » fille ; celle-ci refuse au fidèle Ducastel la main de la gentille Mariette, comme aussi celle de Lola Prune, sous prétexte que Ducastel étant, lui aussi, son fils naturel, — c'est une rage de paternité — « il ne veut pas d'inceste dans sa famille »... Je ne sais si vous avez bien compris tout cela : peu importe, d'ailleurs, puisque, à la scène, cela paraît très clair, et que c'est presque toujours amusant. M. Gorby qui a, comme on dit, le rôle de la pièce, est un Ducastel extraordinairement plaisant, d'une rare finesse et d'une gaieté de bon aloi. M. Coquet excelle dans les maris viveurs. M. Germain est un d'Outreval absolument impayable. M^{lle} Carlix faisait une heureuse rentrée en son théâtre des Nouveautés par le rôle de Lola Prune, où elle était charmante. La blonde M^{lle} Bignon avait de la grâce, et la tumultueuse M^{lle} Caumont, de la rondeur. Et, pour finir la soirée, nous avons un acte, un long acte, il est

vrai, de M. Georges Feydeau, le digne pendant de *Feu la mère de Madame*, dont on n'avait pas oublié le juste succès. En voici le sujet très peu compliqué. Un fabricant de porcelaines apprenant les réformes qu'un diligent sous-secrétaire d'Etat introduit dans le régime et les habitudes des soldats, va soumissionner pour la livraison de quatre cent mille... vases de nuit destinés à l'armée française : c'est la fortune assurée. Il a invité à déjeuner l'un des membres de la « commission d'examen » avec sa femme, et, selon l'usage son inséparable petit cousin. Il prépare ses plans, il attend ses invités. Il est onze heures. Tout à coup sa femme en peignoir, ses bas sur les talons, non peignée, et portant son seau de toilette, fait irruption dans le bureau. Le mari lui adresse doucement quelques justes reproches. Dans cet état, à l'heure qu'il est ! Elle n'est pas encore prête?... Il s'agit bien de cela, répond-elle... Il y a que Toto (le fils de Follavoine, qui a sept ans), est en proie, depuis plusieurs jours, à une constipation obstinée : il faut le purger. « Purgeons-le ! » dit le mari. Mais le gosse ne veut pas être purgé. Et alors, cette histoire de purgation, ordonnée et refusée, se mêlant à l'arrivée de Chouilloux, le commissaire pour l'examen des vases de nuit de l'armée, de M^{me} Chouilloux, du petit cousin, devient d'une extrême cocasserie. Finalement, le premier verre d'Hunyadi Janos versé pour Toto est bu par M. Chouilloux et le second par son père. Toto est arrivé à ses fins : au milieu de quelles péripéties ! Mince est l'anecdote,

mais cette bouffonnerie un peu grasse vaut par les détails, et M. Georges Feydeau n'a jamais mieux montré son étonnante virtuosité. C'est une « tranche de vie » supérieurement comique. Délicieusement encadrée par MM. Marcel Simon (le mari) et Germain (Chouilloux). M^{lle} Cassive y y était incomparable. Et rien que pour la voir promener son seau de toilette et relever ses bas dénués de jarrettières, on allait retourner aux Nouveautés...

1^{er} JUIN. — Première représentation du *Crampon*, pièce en deux actes de M. Robert Dieudonné¹. Pour remplacer le *Phénix* qui ne pouvait plus guère renaître de ses cendres, et, pour commencer la soirée que terminait toujours joyeusement *On purge bébé*, on nous donnait deux actes fort amusants, dont le jeune auteur, M. Robert Dieudonné, avait déjà fait applaudir au Grand Guignol le *Bec de gaz* et les *Batons dans les roues*. Eugène est l'amant de Lucie, la femme de son ami Paul. Et voilà que Paul vient demander à Eugène de lui céder sa garçonnière pour y recevoir une petite femme qu'il a rencontrée rue de la Paix, et qui répond au nom d'Angèle Corridor. Eugène y consent, en dépit qu'il en ait, et Angèle, qui n'y va pas par quatre chemins, vient, avec toutes ses malles, s'installer dans la garçonnière d'Eugène, d'où elle prétend ne plus démarrer... Vous jugez

1. DISTRIBUTION. — Paul, M. Coquet. — Eugène, M. Gorby. — Octave, M. Landrin. — Le cocher, M. Lauret. — Angèle, M^{lle} Marguerite Templey. — Lucie, M^{lle} J. Delys. — La femme de ménage, M^{me} Jenny Rose. — La vieille dame, M^{me} Daubray-Joly. — Les deux petites filles, *Les sœurs Lesseigne*.

de la stupéfaction dudit Eugène quand il trouve couchée dans son grand lit — le fameux lit d'*Occupe-toi d'Amélie* — une femme qui ne veut pas s'en aller. Que faire?... Il se couche à côté d'elle, bien résolu de dormir à poings fermés. Ah bien oui! quand la toile se relève pour le second acte, Eugène et Angèle ne sont plus du même côté.. Que s'est-il passé?... On n'est pas de bois, n'est-ce pas?... Et c'est maintenant Eugène que notre petite femme collante menace d' « aimer pour la vie »... Avec une imperturbable inconscience et dans le simple but de montrer sa bonne volonté, toute sa bonne volonté, Angèle accumule gaffes sur gaffes. C'est ainsi qu'elle est cause de la rupture d'Eugène avec Lucie, — d'Eugène qui ne peut se défendre contre ce dilemme de la femme de Paul : « Tu le trompes avec moi, et tu me trompes avec lui ». Toujours inconsciemment, Angèle attire à son hôte algarade sur algarade, gifles sur gifles. Finalement, elle s'établit et demeure chez Eugène : le crampon est augmenté de sa mère et de deux petites sœurs : toute sa famille... Moralité : un célibataire ne doit jamais prêter sa garçonnière à son ami... surtout quand il est l'amant de sa femme... Il y a de la gaieté naturelle en cette pochade traitée à la manière de Courteline et souvent piquée de mots heureux. — « Que veux-tu ! mon chéri : je ne sais pas mentir » dit, pour se défendre, l'ineffable Angèle. — « Ça doit bien te gêner dans la vie ». conclut Eugène. Eugène, c'est M. Gorby, roi des ahuris, digne successeur de Raymond. M^{lle} Marguerite Templey réalise à force d'esprit le type de

petite dinde très judicieusement observé par l'auteur. Avant d'aller jouer à la Comédie Royale son élégant marquis d'*Un petit trou pas cher*, M. Coquet est le Paul de l'historiette. Et dans la vieille bonne qu'Angèle flanque à la porte avec tant de désinvolture, nous avons savouré le cri d'indignation de M^{me} Jenny Rose : « Depuis trente ans que je suis en place, je n'ai jamais reçu d'ordre de personne ! » Après une très brève reprise de *Théodore et Cie*, le théâtre effectuait, le 30 juin, sa clôture annuelle.

10 SEPTEMBRE. — Première représentation de *l'Enlèvement des Sabines*, pièce en trois actes et quatre tableaux de MM. Jacques Lemaire et J.-P. Schontan¹. Ce vaudeville que M. Jacques Lemaire a traduit de l'allemand et adapté pour le théâtre des Nouveautés eût, paraît-il, de l'autre côté de la frontière, plus de mille représentations. C'est « còlòssal ! », et quelque peu exagéré pour nous autres Français, habitués de longue date, à un esprit moins lourd, à une action moins languissante, à une sentimentalité moins puérile, — la pièce est traversée par une idylle un tantinet ennuyeuse, — et nous n'oserions prédire à ce vaudeville une carrière aussi brillante sur notre boulevard. On a ri cependant et très franchement. je vous assure, surtout au troisième et au quatrième tableau, où la comédie s'anime et tombe dans la farce, où

1. DISTRIBUTION. — Levernois, M. *Germain*. — Bédarride, M. *Matrat*. — André Tourette, M. *Gorby*. — Charles Montbenoit, M. *Landrin*. — Emile Monthenoit, M. *Leprince*. — Madame Levernois, M^{me} *Rosine Maurel*. — Marcelle, M^{lle} *Marthe Derminy*. — Paulette, M^{lle} *Parys*. — Rose, M^{me} *Jenny Rose*. — Augustine, M^{lle} *Gally*.

Germain peut donner enfin libre cours à sa verve franche, à sa gesticulation désordonnée. M. Jacques Lemaire a très habilement « francisé » la pièce, y ajoutant de son cru, de nombreux mots qui portent et mille détails qui amusent. L'interprétation est excellente et tous les interprètes ont, par leur entrain et leur drôlerie, contribué à nous mettre en joie. Vous raconterai-je l'intrigue? Pourquoi non... Un professeur d'histoire à Pont-sur-Seine, M. Levernois, est marié depuis vingt-cinq ans à une femme insupportable, acariâtre et grincheuse, qui ne lui laissa de repos, durant ce long bail, qu'en deux occasions : au moment de la naissance de chacune de ses filles. Il en profita aussitôt pour écrire en cachette — car il a une peur affreuse de sa femme — une sombre tragédie, en vers, *l'Enlèvement des Sabines*, qu'il rangea précieusement au fond d'un tiroir. Et comme, prenant des vacances pour la première fois de sa vie, sa femme est en ce moment à Etretat, il se hâte de sortir le manuscrit de sa retraite et de relire son chef-d'œuvre en compagnie de sa bonne, la brave Rose, qui pleure, admire, s'enthousiasme et apprend par cœur les plus belles tirades. Survient à ce moment Bédarride, de Marseille, directeur de théâtre ambulante, — le quatrième théâtre français! — de passage à Pont-sur-Seine, pour y donner, au café du Commerce, quelques représentations. Ce rusé méridional a pour principe de jouer dans chaque ville qu'il traverse les pièces écrites par les notabilités de l'endroit : c'est la recette assurée. Il apprend par Rose, en venant

proposer des billets au professeur, l'existence de la fameuse tragédie, et il n'a pas de peine à décider Levernois, qui en grille d'envie, à lui laisser jouer sa pièce — pourvu qu'elle ne soit pas signée. Aussitôt les répétitions commencent, mais le retour imprévu de M^{me} Levernois vient tout gâter. Il faudra désormais se cacher d'elle et ce ne sera pas toujours, je vous le garantis, chose facile. C'est alors que Bédarride passera pour l'oncle de la petite actrice Olga, soi-disant séduite par André Tourette, mari de Marcelle, une des filles de Levernois. Cette jeune femme tient absolument à ce que son mari ait eu dans sa jeunesse des aventures orageuses, et celui-ci ne trouvera rien de mieux que de prendre à son compte les fredaines de son ami Emile Montbenoit, qui fait momentanément partie de la troupe Bédarride et aime la gentille Paulette, seconde fille de Levernois. Et tout ceci nous conduit au troisième acte, où l'heure de la grande représentation va sonner enfin. Levernois ne tient plus en place. Comment faire pour s'éclipser ? Sa femme n'admet pas qu'il sorte après le diner. En une scène d'une drôlerie incontestable, il simulera donc, de connivence avec la jeune Paulette et son gendre André, une violente dispute qui leur permettra de franchir la porte les uns après les autres et de se retrouver bientôt au Café du Commerce... Mais, hélas ! le premier acte de *l'Enlèvement des Sabines* est outrageusement sifflé et le rideau est tombé sur une chute certaine : leur rentrée à tous trois est pitoyable et force leur est d'avouer la vérité à la

tyrannique M^{me} Levernois. C'est pour le professeur le déshonneur complet. C'est pour M^{me} Levernois le divorce à brève échéance. Bref, on fait les malles ! Et dans une scène de farce burlesque on y empile, à tort et à travers, livres, vêtements, édredons, bocal aux poissons rouges... quand on apprend — ô surprise ! — que la tragédie s'est relevée au second acte, et s'est achevée dans le triomphe ! Succès éclatant ! Poète sublime ! Levernois est réhabilité ! M^{me} Levernois, fière de son mari, ne demande plus à divorcer et Paulette épousera du même coup le jeune Montbenoît, qui l'adore. Nous vous avons dit, n'est-ce-pas, que l'interprétation était excellente ; il ne nous reste donc qu'à citer particulièrement M. Germain (Levernois), toujours si naturel et si drôlement comique ; M. Gorby, d'un ahurissement des plus cocasses dans le personnage d'André Tourette ; M. Matrat, au brio éclatant et à l'accent vainqueur dans le rôle du directeur Bédarride, de Marseille. M^{mes} Marthe Derminy et Alice Parys étaient agréables à voir et à entendre. M^{me} Jenny Rose était excellente en servante dévouée, enthousiaste admiratrice de l'œuvre de son maître. Et M^{me} Rosine Maurel (M^{me} Levernois) figurait, avec une vérité parfaite, la plus acariâtre des épouses, la plus acariâtre des belles-mères.

29 OCTOBRE. — Première représentation de *Chou blanc* ! pièce en trois actes de MM. Grenet-Dancourt et Robert Dieudonné¹. — Dans le but

1. DISTRIBUTION. — Le Frisé, M. Germain. — Lambinet, M. Sulbac. — Maurice Lasnier, M. Coquet. — Chaloup, M. Landrin. — Jacques Véry.

de « passer » vite avant la fête de la Toussaint, M. Micheau n'a pas craint de nous offrir aux Nouveautés — le soir même du jour où nous avons bien ri au Palais-Royal avec le *Million* -- la pièce nouvelle où MM. Grenet-Dancourt et Robert Dieudonné s'étaient donné la gentille mission de nous faire rire avec *Chou blanc*, titre dangereux au possible... Mais il appartenait à un vétéran du succès comme le glorieux père des immortelles *Trois Femmes pour un mari*, et au jeune collaborateur qu'il avait su se choisir en la circonstance, de mener à bien la tâche difficile. Ah ! ce petit hôtel d'Auteuil où l'on entre comme dans un moulin et où se joue l'une des plus ahurissantes parties de cache-cache auxquelles le vaudeville nous ait jamais accoutumés ! C'est là, au second acte — ce second acte est d'une joie débordante — que se rencontrent, se succèdent et s'éluent tous les personnages de la pièce : Maurice Lasnier et M^{me} Yvonne Chaloup, espérant bien se revancher du « chou blanc » que leur a valu une fâcheuse panne d'auto sur le chemin de Rambouillet ; puis, le Frisé, un hardi cambrioleur — toujours des cambrioleurs ! — qui, en cette maison encore inhabitée, ont tout lieu de se croire chez eux ; puis la Mominette, à qui le Frisé a donné rendez-vous la veille au bal Tabarin ; puis, Fanoche courant après son

M. Saint-Bonnet. — Alfred Luquin, M. Walter. — Ripote, M. Garnier. — César, M. Maisonnier. — Yvonne Chaloup, M^{me} Marguerite Caron. — Fanoche, M^{lle} Templey. — Mominette, M^{lle} Peugeot. — Angèle, M^{lle} Delys. — Mireille, M^{lle} Gally.

M. Coquet, souffrant, fut remplacé au pied levé, dans le rôle de Maurice Lasnier, par M. Saint-Bonnet.

amant infidèle; puis, Chaloup, venant, comme c'est son droit, visiter la maison qu'il veut offrir à sa fille, en passe d'épouser Maurice. Ah ! ce lit, ce fameux lit des Nouveautés où nous voyons successivement couchés le Frisé, puis la Mominette, puis Yvonne Chaloup, qui s'est évanouie à la vue de son mari ! Ah ! Germain en cambrioleur ! Germain, qui remplit ce deuxième acte de sa bouffonnerie, parfois si fine ! Il faut le voir en médecin improvisé — le médecin des pauvres, assez mal nippé pour ne pas humilier ces pauvres bougres ! — il faut le voir s'endormir d'un profond sommeil sur la poitrine de la malade qu'on l'avait chargé d'ausculter... La malade, c'est M^{me} Marguerite Caron, qui prête à M^{me} Chaloup son élégance et sa distinction : avec elle, nous sommes certain d'avance que la morale sera sauvée et que Maurice Lasnier fera chou blanc « jusqu'à la gauche ». Aussi sûr qu'un mari plaisamment représenté par M. Landrin ne verra jamais rien... Maurice Lasnier, c'est M. Coquet, toujours adroit, et Fanoche, c'est M^{lle} Templey, qui n'a décidément pas sa pareille pour jouer les « crampons ».

3 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Zèbre*, pièce en trois actes de MM. Armont et Nancey¹. — Tromper sa femme ! Quelle préoccu-

1. DISTRIBUTION. — Chaussette, M. Germain. — Précorbin, M. Coquet. — Bocard, M. Gorby. — De la Beuve, M. Elie Febvre. — Tricoche, M. Landrin. — Frétigny, M. Saint-Bonnet. — Le commissaire, M. Muffat. — Génicourt, M. Minard. — François, M. Garnier. — Un gendarme, M. Nybel. — Régine Précorbin, M^{lle} L. Bignon. — Giberto Bocard, M^{lle} Fonteney. — Kiki, M^{me} Coquet-Marly. — Juliette, M^{lle} J. Delys.

pation pour nombre de maris ! . . . Ce n'est pas que les occasions leur manquent : il y en a, si j'ose dire, à remuer à la pelle. Mais il n'est pas toujours facile de déjouer la méfiance et la perspicacité d'une épouse qui attache à la fidélité de l'époux une importance exagérée. Comme elle a tort souvent ! Comme elles ont tort ! Un petit coup de canif de temps en temps, cela leur ferait si peu de mal, et à nous tant de plaisir ! Sans compter que, la difficulté disparue, la tentation serait moins forte. Mais allez donc faire comprendre ça à des cervelles féminines ! Ce régime de liberté aurait, d'ailleurs, tout au moins un inconvénient : celui de couper court à la verve et à la fantaisie de nos vaudevillistes, pour qui la lutte de ruses entre l'épouse intranquillante et le mari volage est une source inépuisable d'ingénieuses conjectures. Dans l'amusante pièce de MM. Armont et Nancey — les auteurs applaudis du *Truc du Brésilien* et de *Théodore et Cie* — nous voyons deux maris et deux femmes. Deux femmes honnêtes et pointilleuses, deux maris . . . comme ils sont tous ! M^{me} Précorbin est confiante, et son mari rusé, et M^{me} Bocard est fine, adroite et . . . renseignée ; son mari est un méridional plein de fougue et de sang, mais qui manque un peu de l'imagination pourtant habituelle aux gens de son pays. Aussi est-il enchanté de l'occasion qui s'offre à lui de profiter d'un « truc épatant » imaginé par son ami Précorbin. Celui-ci a su persuader à sa femme qu'ami intime du comte de la Beuve, le grand aéronaute, il l'accompagne dans toutes ses excursions à bord du dirigeable « Le Zèbre ».

Le concierge du comte de la Beuve, soudoyé par Précorbin, donne une entière vraisemblance à cette fable en prévenant le mari par dépêche toutes les fois qu'une sortie du « Zèbre » est décidée — de sorte que chacune de ces ascensions de ce brave dirigeable procure à Précorbin quelques heures délicieuses dans les bras de la jeune et jolie Kiki. Tout va bien tant que Précorbin profite seul de son ingénieuse combinaison, et à chaque fugue sa femme lui prépare avec un soin méticuleux sa valise, ses pantoufles et son linge de nuit... Mais, où tout se gâte, c'est le jour où Bocard veut être du voyage ! M^{me} Bocard ne tombe pas du tout dans le panneau du « Zèbre ». Un policier de l'agence Tricoche et Cacolet (célérité et discrétion), appelé par elle, se présente sous le nom du comte de la Beuve, est immédiatement reconnu par les deux compères qui n'ont jamais vu le vrai comte, et qui, croyant avoir affaire à un galant homme, le mettent par le menu au courant de la situation. Autant valait dire tout, d'emblée, à leurs femmes, car, cinq minutes plus tard, le rapport leur est fait. Complication ! Les deux fugitifs, ayant rencontré à Paris le pseudo-comte de la Beuve, en concluent que le voyage du « Zèbre » est terminé, et regagnent leur résidence des environs de Paris, où, avant d'avoir vu personne, ils apprennent que le « Zèbre », emporté par les vents, vient d'être signalé du côté de Namur. Il leur faudrait donc disparaître jusqu'à l'atterrissage, mais c'est là que la difficulté commence, et leurs efforts pour en triompher, qui occupent le second acte, sont d'une

drôlerie irrésistible. Tout s'arrange au « trois ». Les maris volages sont forcés d'avouer, les femmes pardonnent : oh ! combien elles ont raison ! Et nous pouvons aller dormir avec l'impression que tout cela se terminera par des baisers. Charmante conclusion de bien des aventures de ce genre ! M^{mes} Louise Bignon et Fonteney rendent on ne peut mieux les deux caractères si différents de M^{mes} Précorbin et Bocard. M^{me} Coquet-Marly remplit avec beaucoup d'humour le rôle de Kiki, le petit trotin parisien. MM. Coquet et Gorby sont de parfaits maris. M. Germain est d'extraordinaire cocasserie dans un personnage à côté de l'action, celui d'un soi-disant médium, ex-plongeur de restaurant, qui répond au nom de Chaussette. Et voilà, partie pour un honorable succès de cette dernière année des Nouveautés, une pièce qui ne fut heureusement précédée d'aucune espèce de réclame, et sur laquelle on semblait si peu compter que, refusant énergiquement de se laisser interviewer, les auteurs eux-mêmes n'avaient voulu dire quoi que ce fût... Le fait est assez rare pour qu'il vaille d'être ici signalé...

TABLEAU.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1 ^{re} représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
<i>Théodore et Cie</i> , pièce.....	3	»	8
<i>Le Portrait de la Baronne</i> , pièce.....	1	»	8
* <i>Noblesse oblige!</i> pièce.....	3	6 janv.	108
* <i>Le Phénix</i> , pièce.....	3	12 avril	57
* <i>On purge bébé</i> , pièce.....	1	12 avril	85
* <i>Le Crampon</i> , comédie.....	2	1 ^{er} juin	27
<i>Monsieur l'Adjoint</i> , pièce.....	1	2 juin	26
<i>L'Enlèvement des Sabines</i> , pièce.....	3 act. 1 t.	10 sept.	52
<i>Crime passionnel</i> , comédie.....	1	11 sept.	82
* <i>Chou-Blanc!</i> pièce.....	3	29 oct.	48
<i>La Diva en tournée</i> , pièce.....	1	25 nov.	37
* <i>Le Zèbre</i> , pièce.....	3	3 déc.	32

THÉÂTRE DE L'ATHÉNÉE¹

L'année appartiendra au triomphant succès du *Danseur inconnu*. C'est avec l'heureuse pièce de M. Tristan Bernard que le théâtre avait fermé ses portes, pour la clôture estivale, le 31 juillet. C'est par la 255^e représentation du même *Danseur inconnu*² qu'il les rouvrait le 7 septembre.

8 OCTOBRE. — Première représentation de *Petit Dieu*, comédie en quatre actes de M. Louis Artus³. — Vous vous souvenez de *Cœur de Moineau*, une comédie de finesse exquise, pleine de charme poétique et toute remplie d'esprit, une savoureuse étude de caractère, traitée avec une extrême délicatesse et se distinguant par un dialogue de forme originale et personnelle... Vous

1. — Directeur : M. Abel Deval ; Administrateur : M. Eugène Damoye ; Secrétaire général : M. Paul Largy.

2. — Le rôle de Berthe Gonthier, si joliment créé par M^{lle} Alice Nory était passé aux mains de M^{lle} Anis Perrey qui avait su s'y tailler le plus charmant succès. La pièce de M. Tristan Bernard était accompagnée d'un acte de M. Auguste Germain, intitulé *Un Abordage*, succédant à une comédie de M. Pujoulas, *Un Enlèvement*, interprété par M^{lle} Lukas, MM. Bertic Bonvallet et Boiserin.

3. DISTRIBUTION. — Montracy, M. Gaston Dubosc. — Gonzague, M. Félix Gandéra. — Ludovic, M. Cazalis. — Hubert, M. Michel. — Follotrow, M. Callot. — Cétonsac, M. Rolley. — Un domestique, M. Durand. — La marquise, M^{lle} Jeanne Rolly. — Paulette, M^{lle} Alice Nory. — Javotte, M^{lle} Goldstein. — Mathilde, M^{lle} C. de Sivy. — Margaret, M^{lle} Lindsey. — Madame de Graville, M^{lle} Ogelly. — Madame de Cétonsac, M^{lle} Dariel. — Madame de Follotrow, M^{lle} Desplanques.

n'avez pas oublié non plus *l'Ingénu libertin*, un joli conte dans le goût du XVIII^e siècle; il était gentiment signé Louis Artus; il eût pu être écrit par un Crébillon fils et gravé par un Baudoin. Le *Petit Dieu* de l'Athénée ne vaut sans doute ni *Cœur de Moineau*, ni *l'Ingénu libertin*, auxquels, sans savoir nettement prendre son parti, il s'apparente un peu subtilement. Mais est-il donc si parfaitement indigne de ses aînés, et méritait-il donc vraiment d'être sévèrement exécuté « en cinq sec », ainsi qu'il le fut par tel de nos grands confrères au lendemain même de la répétition générale? J'imaginai que la pièce, dûment allégée, pouvait très bien ne pas déplaire au public, et je n'aurais été nullement étonné d'apprendre que celui-ci ait cassé, sans se gêner le moins du monde, le jugement, légèrement prématuré, porté par la critique trop souvent « moutonnaire »... Quoi qu'il en soit, voici l'historiette. La marquise de Château-Lansac est aujourd'hui veuve. Son mari, plus âgé qu'elle, avait un ami, un fringant officier, le beau Montracy : la marquise devint sa maîtresse... Quatre ans ont passé depuis la mort du marquis. Montracy revient d'Afrique avec le grade de colonel : c'est même le plus jeune colonel de l'armée française. Quelle n'est pas sa surprise et un peu sa déconvenue d'apercevoir avec des cheveux blancs — telle une vieille dame poudrée du XVIII^e siècle — la marquise, qu'il avait quittée savoureusement blonde... ! L'aimable veuve a auprès d'elle son beau-fils Gonzague, né du premier mariage de son mari. Ledit Gonzague a épousé

une jolie petite femme; Paulette, rieuse et coquette... au point de s'en laisser conter par le premier venu de ses cousins : Ludovic est le nom du candidat à la place que laisse vacante le maladroit Gonzague. Pourquoi, diable ! ne sait-il pas aimer ? Il demande des conseils à la marquise. C'est Montracy qui les lui donnera, en homme des plus experts. Et c'est encore Montracy qui se chargera de morigéner Paulette et la convaincra si bien que, prête à se donner à lui, elle s'empressera de redemander à Ludovic les quelques lettres qu'elle a eu l'imprudence de lui écrire... C'est dans un petit pavillon caché au fond du parc — le même qui servait autrefois aux galants rendez-vous de la marquise et de Montracy — que se retrouveront, comme dans le *Mariage de Figaro*, nos divers couples : Paulette et Ludovic, Gonzague et certaine Javotte, petite paysanne aux mœurs faciles, puis Montracy lui-même et la marquise. Et comme il fait sombre, et qu'à l'instar du Théodore de Courteline, Ludovic a vainement cherché les allumettes, voici que Montracy croit tenir dans ses bras la gentille Paulette, alors que — telle M^{me} de Prie prenant la place de M^{lle} de Belle-Isle — c'est l'accueillante marquise qui s'est substituée à sa belle-fille, laissant « jusqu'au bout » dans son erreur, quelque peu invraisemblable, son amant, le colonel. — « Ingrat ! » disait au duc de Richelieu la M^{me} de Prie de Dumas. L'histoire un peu leste sera ainsi pourvue d'un dénouement très moral : le double congé de Javotte et de Ludovic permettra la saine reconci-

liation de Paulette et de Gonzague; la marquise épousera Montracy, qui aura la joie de découvrir sous des cheveux blancs — qui n'étaient qu'une perruque — les cheveux toujours blonds de celle qu'il aimait. A ce rôle de grande amoureuse, M^{lle} Jeanne Rolly apportait toute sa grâce et tout son esprit. M. Gaston Dubosc était encore une fois l'adroit, le sûr comédien que vous savez. Et c'était un plaisir d'entendre le rire sonore de Paulette, que de façon charmante personnifiait M^{lle} Alice Nory... Quant aux décors de M. Fournery, si joliment poétiques, si délicieusement éclairés, c'étaient, disons-le, de pures merveilles.

6 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Bleus de l'amour*, comédie en trois actes de M. Romain Coolus¹. — M. Romain Coolus — qui est, ne l'oublions pas, l'auteur de *Cœur à Cœur* et d'*Une femme passa* — nous a sans doute donné quelque chose de plus fort que les *Bleus de l'amour*. Il ne nous a jamais rien donné de plus alerte et de plus amusant que cette comédie « légère », où sachant renouveler un sujet souvent traité — par Labiche entre autres en ses *Deux merles blancs* — il nous a ravis par une vive adresse et par un dialogue tout pétillant d'esprit. Les « bleus » dont il est ici question sont ces jeunes gens qui abordent le mariage

1. DISTRIBUTION. — Gaspard de Phalines, M. Victor Boucher. — Bertrand de Simières, M. Cazalis. — Alfred Brunin, M. Félix Gondéra. — Bigorne, M. Gallet. — Le président Brunin, M. Térof. — Herbot, M. Rolley. — François, M. Borderie. — Comtesse de Simières, M^{me} Augustine Leriche. — Emmeline, M^{lle} Alice Nory. — Mademoiselle Bertin, M^{lle} Andrée Barelly. — Jeanne, M^{lle} Paul Gauthier.

comme les conscrits arrivent à la caserne, sans avoir rien connu de l'existence nouvelle qu'ils vont mener. Tel est le cas de ce coquebin de Bertrand de Simières, qui adore par dessus tout son chien Jupiter, comme le marquis Alidor de Boismouchy, de Labiche, adore sa chienne Ravaude, et que voudrait « déniaiser » la comtesse, sa tante. avant de le donner en mariage à sa gentille cousine Emmeline. Au fond, la bonne tante préférerait à Bertrand son autre neveu, Gaspard de Phalines, un joyeux viveur dont raffolent toutes les femmes — Gaspard le mauvais sujet — et qui, n'osant plus la « taper », s'est décidé à épouser une soi-disant riche Américaine restée là-bas sur les bords de l'Ohio... Ce mariage est-il bien vrai? nous n'y avons jamais cru pour notre part et dès la première scène du premier acte — ce manque d'imprévu est même le plus gros défaut de l'aimable pièce — nous avons pensé qu'Emmeline était bien trop fine pour épouser au dénouement ce rustre de Bertrand. Elle est toute à Gaspard, surtout depuis que Gaspard, ravalant lui-même sa stupide vie de noceur, lui a vanté à l'excès les rares mérites du chaste Bertrand; et plutôt que d'épouser ce dernier, elle parle de se réfugier au couvent — au couvent! — et se jette ensuite, de dépit, à la tête du premier bêtête venu pour lequel on lui a demandé sa jolie main. Mais non, elle n'épousera pas plus ce petit sot d'Alfred Brunin qu'elle n'épousera Bertrand qui sera déniaisé pour une autre occasion. C'est une scène délicieuse — encore qu'elle ne soit point nouvelle,

mais qu'il y a-t-il donc de neuf au théâtre, où il y a surtout « la manière » — que celle où Emmeline « voit clair dans son cœur », puisqu'elle se dispute avec celui qu'elle aime... M^{lle} Alice Nory l'a jouée ingénument d'exquise façon. A côté d'elle, M. Victor Boucher a fait preuve d'autant plus de talent qu'il avait à triompher d'un physique un peu étriqué pour représenter l'élégant viveur que veut être Gaspard de Phalines. Avec quelle aisance, avec quelle finesse et quel naturel il a mis en valeur les « mots » toujours si savoureux de M. Coolus ! Et quel atout dans le jeu de notre très spirituel auteur que cette Augustine Leriche — l'une des comédiennes de Paris dont l'action sur le public est la plus forte — personnifiant avec une verve franche et une gaieté intarissable la philosophie facile de la sympathique comtesse de Simières, proche parente de certaine duchesse de Réville que vous connaissez bien !... C'est sur le très joli succès des *Bleus d'amour* que se terminera l'année, résumée dans le tableau suivant.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1 ^{re} représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
<i>Le Danseur inconnu</i> , comédie.....	3	»	294
<i>La Bonne Ecole</i> , comédie.....	1	»	100
* <i>Un Enlèvement</i> , comédie.....	1	27 mars	134
<i>A l'Abordage</i>	1	19 juillet	116
* <i>Le Petit Dieu</i> , comédie.....	4	8 octobre	69
* <i>Les Bleus de l'amour</i> , comédie.....	3	6 déc.	30
<i>Il y avait un arrêt à Dijon</i>	»	7 déc.	29

THÉÂTRE DES BOUFFES-PARIISIENS¹

Au succès de la *Lysistrata* de M. Maurice Donnay, dont on avait fêté la centième représentation², succédait, le 11 février, un spectacle composé de *Gaby*, comédie en trois actes de M. Georges Thurner³, et de *Son Auteur*, comédie en un acte de MM. Landay et Valdier⁴. Vous vous rappelez ce grand, cet unanime succès du *Passe-Partout*, qui sacra d'emblée parmi nos meilleurs écrivains dramatiques un « jeune » déjà plein de qualités brillantes et solides. Qu'elle était donc jolie, fine, amusante, tendre aussi, avec de la vive observation

1. — Directrice : M^{me} Cora Laparcerie ; administrateur général : M. Camoin.

2. — Dans la grande salle de l'hôtel Majestic, élégamment décorée, les invités de M^{me} Cora Laparcerie (près de trois cents personnes, appartenant toutes au monde des lettres et des arts), avaient pris place en la nuit du 15 janvier, autour de petites tables fleuries. A la table d'honneur, autour de M^{me} Cora Laparcerie, étaient MM. Maurice Donnay et Jules Lemaitre, de l'Académie française. Après le souper, extrêmement gai et où les convives dépensèrent beaucoup d'esprit — d'esprit attique, ainsi qu'il convenait — on dansa et on se sépara à l'aube.

3. DISTRIBUTION. — Rondet, M. Gaston Dubosc. — Jean, M. H. Roussei. — Docteur Séguin, M. Hasti. — Joncourt, M. P. Achard. — Larbidois, M. Régnier. — Jérôme, M. Chotard. — Michel, M. Berguet. — Gaby, M^{me} Cora Laparcerie. — Madame Séguin, M^{me} Marie-Laure. — Françoise, M^{lle} Vermell. — Hélène, M^{lle} Bl. Guy. — Annette, M^{lle} A. Régnault. — Jacqueline, La petite Lesseigne.

4. DISTRIBUTION. — Létang, M. P. Achard. — Théodore, M. Arnaudy. — Maximilien, M. Rolley. — Le patron, M. Chotard. — Maud, M^{lle} Vermell. — Ketty, M^{lle} E. Noris.

et une très adroite recherche de vérité, la pimpante comédie de M. Georges Thurner applaudie au Gymnase ! Sa *Gaby des Bouffes* ne lui est, certes pas, inférieure. Que dis-je ! Il semblait que la pièce si difficile à écrire, en lui gardant sa tonalité discrète et en voulant qu'elle restât sobre et forte — en même temps que d'émotion saine et douce — marquait encore un réel progrès dans le beau talent de son auteur, très habile homme de théâtre et délicat psychologue. Voici, en peu de mots, l'intéressante histoire d'amour. Le manufacturier Rondet est venu s'installer dans le petit pays de province où il a son usine : il a fixé sa résidence à Chantenelle où il a emmené la Parisienne jolie, élégante et intelligente qu'il a épousée. Gaby s'accommode à merveille de sa nouvelle existence. Elle a son mari, sa petite fille, son jardin rempli de roses. Par sa grâce, elle a conquis les habitants de Chantenelle, et notamment le docteur Séguin et sa femme, un brave ménage uni et heureux qu'elle tient avec raison pour le modèle de toutes les vertus. Elle s'est prise pour eux d'une profonde amitié. Le jour où commence la pièce, les Séguin sont particulièrement satisfaits : ils attendent leur fils Jean, qui est, lui aussi, docteur en médecine ; on doit le fiancer à une jeune fille que nous ne verrons pas, M^{lle} Mousseron. Jean arrive. Ses parents le mènent chez leurs amis Rondet. O surprise ! Gaby reconnaît dans Jean le jeune homme qui, récemment, lui avait évité en chemin de fer un funeste accident. Jean, resté seul avec Gaby, lui déclare que l'aventure lui a laissé un

souvenir vivace. Il en dirait sans doute davantage si Gaby ne l'arrêtait avec cette phrase de soi-disant franchise : « Vous m'êtes sympathique. Gardons-nous de ce qui aurait l'apparence d'un flirt. Soyons amis, tout simplement... » Il en est ainsi convenu. On sait ce que valent ces conventions... Gaby et Jean doivent s'aimer ; ils s'aiment déjà. Le second acte nous les montre fort épris l'un de l'autre, quoique encore purs de toute faute adultère. Mais leur secret est découvert par les parents, qui réprouvent d'autant plus fermement l'amour de Jean qu'ils portent à Gaby une plus vive amitié. M^{me} Séguin, nettement, s'adresse à Gaby. Sévère d'abord, elle s'attendrit devant l'humilité soumise de la jeune femme ; elles pleurent ensemble et tombent dans les bras l'une de l'autre. La scène est délicieuse ; elle a soulevé de justes applaudissements. Gaby a promis de s'éloigner. Promesse d'amoureuse, qu'elle n'a pas le courage de tenir. Les deux jeunes gens se sont revus, ils ont décidé de fuir ensemble, et leurs arrangements sont pris, quand le mari demande à Jean un entretien. Il ne se doute de rien, son cœur est trop rempli de loyauté pour qu'il y reste une place pour le soupçon. Non, il veut tout naïvement consulter le jeune médecin sur la santé de sa jeune femme adorée. Et voici que sur la terrasse où est tombée l'ombre de la nuit, sans éclat, doucement, il ouvre son âme. Il dit combien il aime Gaby, ce qu'il voudrait être pour elle, son besoin de la rendre heureuse, son regret de ne pas paraître plus séduisant, sa confiance absolue pourtant. Et prête à fuir, Gaby

entend ces paroles touchantes ; elle s'émeut, l'honnêteté la reprend et la pousse dans les bras de son mari. La Gabrielle d'Augier s'agenouillait devant son époux en s'écriant :

O père de famille, ô poète, je t'aime !

La Gaby de M. Thurner partira — mais avec son mari, et Jean épousera M^{lle} Mousseron. On a très franchement applaudi ce dénouement touchant ; amené avec simplicité, il terminait de façon originale une histoire qui aurait pu finir par les plus banales et aussi les plus terribles catastrophes ; ce n'est pas la manière de M. Thurner, qui avait su nous intéresser à des personnages tous honnêtes tous sympathiques : pourquoi pas ? Sa pièce était uniquement faite de sentiments bons et braves. Et comme on disait déjà du *Passe-Partout*, que nous rappelions tout à l'heure, les héros de M. Thurner étaient de la vieille famille française où la malice n'est qu'en surface et dont le fond est d'une si vraie et si rare droiture. C'était là un des côtés heureux du talent de l'auteur, c'était sa marque. Elle en valait bien d'autres. L'auteur a recherché la simplicité. C'est aussi parce que M^{me} Cora-Laparcerie est restée simple qu'elle a été, d'un bout à l'autre du rôle, l'idéale interprète de Gaby — cette « Gaby » qu'elle a voulu créer au lendemain de la « Lysistrata » de M. Maurice Donnay. Et je ne saurais jamais assez dire combien elle y mit de charme, de tendresse et de douloureuse émotion. Disons que, dans la délicieuse scène du second acte, elle rencontra en M^{me} Marie-Laure

une partenaire digne d'elle. Et ce fut pour nous une joie d'applaudir la belle rentrée « parisienne » que fit, cette fois, sur un théâtre d'ordre, l'excellente actrice. Il était impossible de nuancer avec plus d'art et plus de sincérité le rôle de l'admirable M^{me} Séguin, qui, faible comme toutes les mères, ne peut admettre de voir souffrir son fils, et jette, en dépit de la morale, le cri de son cœur apitoyé : « Pourquoi n'ont-ils pas fait comme les autres ? » M. Gaston Dubosc apportait toute sa maîtrise au personnage du mari. M. Roussel était un amoureux plein de fougue. Et il fallait tenir compte à M. Hasti d'avoir su abandonner les grosses charges pour composer avec beaucoup de bonhomie la souriante figure de l'excellent M. Séguin. La soirée avait commencé par un gentil acte, *Son Auteur*, où MM. Maurice Landay et Jean Valdier nous contaient l'aimable histoire d'un jeune secrétaire vilainement exploité par un homme de lettres — en est-il donc de cette méchante espèce ? — qui, non content de lui faire écrire ses romans et ses chroniques, le charge de toute sa correspondance privée. C'est donc le secrétaire qu'épousera la jolie et riche Américaine, puisqu'il est effectivement l'auteur des livres qu'elle admirait et des lettres qu'elle recevait. M^{lle} Alice Vermell prêtait à cette jeune Américaine un discret accent exotique — ni trop, ni trop peu — qui nous paraissait tout à fait piquant.

17 MARS. — Première représentation de *Xantho chez les courtisanes*, comédie en trois actes, en vers, de M. Jacques Richepin, musique de

M. Xavier Leroux¹, et de *Le jeune homme candide*, pièce en deux actes de M. Pierre Mortier². M^{me} Cora Laparcerie cherchait le pendant de *Lysistrata*, qui, si brillamment, avait inauguré sa direction des Bouffes-Parisiens. C'est son mari, M. Jacques Richepin, qui le lui a gentiment fourni en lui donnant une leste, très leste comédie antique, finement et spirituellement versifiée, cette *Xantho chez les courtisanes*, capable d'attirer rue Monsigny bon nombre de Parisiens, amis de la franche gaieté, autant qu'amateurs du spectacle suggestif de jolies filles gracieusement dévêtues. « L'amour, il n'y a que ça ! » nous ont dit les Trois Grâces en un aguichant prologue qu'accompagne la lancinante musique du maître Xavier Leroux. Et nous voyons, dans le louable but de reconquérir son époux, devenu plus froid que de raison, une honnête et belle Athénienne, venant à Corinthe, la ville voluptueuse entre toutes, pour demander conseil à la plus savante des profession-

1. DISTRIBUTION. — Prologue : *Les Trois Grâces*. — Thalie, M^{lle} Marie Marcilly. — Aglaé, M^{lle} Moriane. — Euphrosine, M^{lle} Florise.

Xantho, M^{me} Cora Laparcerie. — Myrrhine, M^{lle} Cavell. — Daphnis, La danseuse Esmée. — Térédon, M^{lle} Alice Vermell. — Nitocris, M^{lle} Andrée Mielly. — Mégara, M^{lle} Hélène Mancel. — Glauké, M^{lle} Micheline Yval. — Dammaliné, M^{lle} Andrée de Beaumont. — Cydno, M^{lle} Sonia Stamani. — Chloé, M^{lle} Florent. — Rhodopis, M^{lle} Dolorès. — Lycas, M. Henry Lamothe. — Phaon, M. Robert Hasté. — Midas, M. Arnaudy. — Chrémyle, M. Trévoux. — Strymodore, M. Régnier. — Dracès, M. Frick. — Hiéron, M. Chotard. — Les deux nègres, MM. Manoël et Kiki.

M. Jean Guitry remplacera M. Henry Lamothe, dans le rôle de Lycas.

2. DISTRIBUTION. — La Bréautière, M. Rozenberg. — Gaston, M. Lamothe. — Martial, M. Arnaudy. — Saint-Eloi, M. Régnier. — Jean, M. Chotard. — Madeleine, M^{lle} J. Clarens. — Evangéline, M^{lle} Calvill. — Totoche, M^{lle} Vermell.

nelles. Or, qu'aperçoit-elle chez les célèbres courtisanes? Son mari lui-même, qui « très pressé » de satisfaire son désir, la trompe effrontément avec Myrrhine... Ah! comme elle lui rendrait la pareille... si l'amant qui l'a choisie ne se trouvait faire défaut... juste au moment... physiologique!... Et c'est, en bonne morale, le mari qui profitera de l'heureuse circonstance. Le sujet n'est pas entièrement neuf, je vous le concède; mais, comme il est joyeusement traité, que le décor est ravissant, que la musique est jolie et que les femmes sont charmantes, les spectateurs se sont montrés très suffisamment « excités », et ont fait à la pièce et à ses interprètes un chaleureux succès. M^{me} Cora Laparcerie a deux fois triomphé, comme directrice d'abord et comme comédienne : elle a si délicieusement joué le rôle de Xantho! Très galamment secondée, du reste, par M. Hasti, d'une fantaisie... à la Brasseur, par M. Henry Lamothe, en passe de devenir un de nos meilleurs jeunes premiers, par M^{lle} Cavell, si adroite, commandant à une troupe de séduisantes actrices, au nombre desquelles nous n'aurons garde d'oublier M^{lle} Esmée, la souple danseuse si audacieusement nue — ce qui s'appelle nue — sous ses voiles noirs... La soirée commençait — un peu tôt — par une comédie en deux actes qui était comme le début à la scène d'un de nos plus jeunes et plus aimés confrères, M. Pierre Mortier. Son jeune homme « candide », mettons « bête », s'est laissé effrayer par les allures évaporées d'une aimable fiancée, et s'est laissé embobiner par une hypocrite élève du Conservatoire, dont le spadassin

de frère est un type dans le genre d'Annibal de l'*Aventurière*. Dégouté par les fréquentations de sa femme et trompé par elle jusqu'à la gauche, il la flanque à la porte, et le voilà donc juste à point pour épouser son ex-fiancée qui, elle aussi, a divorcé : comme ça se trouve !... Comment un écrivain aussi parfaitement averti que notre jeune ami Pierre Mortier ne nous a-t-il donné qu'une simple « berquinade », et pourquoi M^{lle} Juliette Clarès, dont le début dans *4 fois 7, 28*, de M. Romain Coolus, promettait davantage, ne nous a-t-elle révélé, cette fois, qu'un aussi mince talent d'amateur?... Mystère et discrétion ! L'un et l'autre sauront prendre leur revanche. Notons le jeu, plein d'autorité, de M. Rozenberg, et passons... Le 26 mai, se donnera la centième représentation de *Xantho chez les courtisanes*.

Pour l'été, la *Dame de chez Maxim* s'installait aux Bouffes, le 26 juin. Déjà vieille de onze ans, — qui le croirait ? — la comédie de M. Georges Feydeau est restée follement amusante, et l'hilarité

1. DISTRIBUTION. — La Môme Crevette, M^{lle} Delmarès. — Madame Petypon, M^{lle} Caumont. — Mademoiselle Vidauban, M^{lle} Blanche Marcel. — La duchesse de Valmonté, M^{me} Henriette Andral. — Clémentine, M^{lle} Monthil. — Madame Ponant, M^{lle} Bozano. — Madame Sauvarel, M^{lle} Odette Ressi. — Madame Claux, M^{lle} Le Blaud. — Madame Hautignies, M^{lle} Vernou. — Madame Viretti, M^{lle} Manna. — Madame Tournois, M^{lle} Laugis. — M. Petypon, M. A. Baudois. — Petitpon du Grèlé, M. Darnaud. — Mongicourt, M. Lurville. — Le duc de Valmonté, M. Lecomte. — Lieutenant Corignon, M. Derval. — L'abbé Chanteau, M. Garandet. — Lieutenant Marollier, M. Henri Trévoux. — M. Varlin, M. Sémory. — Etienne, M. Calvin. — Le balayeur, M. Jean Derblay. — Sauvarel, M. Lamarre. — M. Tournois, M. Martinet. — Chamerot, M. Maujan. — Guérissac, M. Harvan. — Vidauban, M. Bonnard. — Un domestique porteur, M. Kiki.

Le rôle de la Môme Crevette sera repris par M^{lle} Betty Nelson, comme celui de Madame Petypon par M^{me} Desclausas.

ne s'arrête guère du lever au baisser du rideau, avec des reprises et des rebondissements imprévus. Ces effets de comique étonnant, l'auteur les détaille avec un tour de main d'habileté singulière, une maîtrise incomparable. Mieux encore, il y a dans son procédé un grand sens d'observation. Chez lui, la comédie vraie se trouve faire les « basses » de l'action ultra-bouffonne qu'elle soutient et qu'elle accompagne. Quant à l'esprit — et il y en a, certes — il n'est pas quintessencié, conquis à la sueur du cerveau, il vient à sa place, tout naturellement, en « mots de situation ». N'est-ce pas, d'ailleurs, sa forme la meilleure au théâtre, où il devient alors de la bonne humeur, à la grande joie du spectateur, qui se l'assimile sans travail comme un élément de facile digestion? C'est vraiment une soirée joyeuse à passer, et nous y avons ri, de nouveau, pour notre compte, aussi bien que de voir rire les autres. L'interprétation est d'ailleurs excellente avec MM. Baudoin, Darnaud, Garandet; M^{me} Henriette Andral, et cette M^{lle} Delmarès — la fille de Plébins qui se fit jadis une réputation au café-concert — d'une gaieté radieuse et d'une espièglerie toute charmante en M^{me} Crevette.

5 NOVEMBRE. — Reprise de *Xantho chez les courtisanes*¹, dont la deux centième représentation se donnera le 12 décembre.

1. — Le rôle de Phaon sera joué par M. Louis Sance.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1 ^{re} repréa ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
<i>Lysistrata</i> , pièce.....	4 a. 1 pro.	»	47
* <i>Gaby</i> , comédie.....	3	13 février	31
* <i>Son auteur</i> , comédie.....	1	13 février	186
* <i>Xantho chez les courtisanes</i> , com. en vers	3	17 mars	185
* <i>Un jeune homme candide</i> , pièce.....	3	17 mars	30
<i>La Dame de chez Maxim</i> , vaudeville....	3	27 juin	133

THÉÂTRE CLUNY¹

Au *Mariage de Gourdes*, de M. Gardel-Hervé, dont le succès tiendra l'affiche une bonne partie de l'année, succédait, le 18 mars, le *Colonel Ronchonot*, vaudeville en trois actes de M. Gustave Frison², — Cette fois, la farce, toujours un peu grosse, comme il sied à un théâtre où l'on travaille pour le gros public, reste quasi-logique et amusante. Il est bien rare, d'ailleurs, qu'une pièce militaire n'ait pas réussi. Le comique jaillit du principe de la hiérarchie, appuyé sur la discipline qui crée des situations comiques, d'apparence insoluble. Mais il faut que l'inférieur l'emporte sur son supérieur : de là à ce que le supérieur soit berné, il n'y a qu'un pas. Et comment ne se réjouirait-on

1. — Directeur : M. Duplay ; secrétaire général : M. E.-Fernand Xau.

2. DISTRIBUTION. — Le colonel, M. Grégoire. — Ternadouille, M. P. Perret. — Barbembouc, M. Koval. — Cassecœur, M. G. Saulieu. — Bitterbock, M. Pont. — De Vauverjus, M. Emmanuel. — Fontano, M. Bellent. — Chamuzot, M. Darbel. — Baptiste, M. Daley. — Le major, M. Le Brasseur. — Jocaste, M^{me} Franck-Mel. — Nini Cocoche, Carmen D'Angoustoura, M^{lle} Benda. — Sidonie Ronchonot, M^{lle} M. Dhermont. — Hélène de Veauverjus, M^{lle} Villeroy. — Victoire, M^{lle} Dermenville. — Madame Lambrequin, M^{lle} D. Valbert. — Julie, M^{lle} Fernande. — Madame Robinet, M^{lle} Delval. — Mademoiselle de Bellefond, M^{lle} Doriac.

Chasseur d'occasion, vaudeville en un acte de MM. Chapizeau et Ernest Dupont, joué par M^{me} Peyral, Fernande, MM. Marius et Bellent, précédait le *Colonel Ronchonot*.

pas de cette revanche prise sur l'autoritarisme ? Comment, lorsque le colonel Ronchonot reste, au milieu de l'imbroglio le plus fantaisiste, à découvrir l'amant de sa femme, ne s'esclafferait-on pas si cet amant se trouve être le simple lieutenant Cassecœur, surtout si ce lieutenant est, comme la femme de César, le seul qui ne doive pas être soupçonné ? Suivre l'intrigue d'une telle folie est au-dessus de nos forces : nous risquerions de nous essouffler à travers la galopade des chassés-croisés imprévus et des joyeux quiproquos. A quoi nous servirait de vous conter « par le menu » qu'une théâtreuse, nommée Carmen, d'Angoustoura, sert de gros lot à une loterie... de caserne; que le colonel Ronchonot la cherche ardemment, ignorant qu'il l'a eue jadis pour maîtresse, alors qu'elle s'appelait Nini Coccoche; que, gagnant heureux du fameux gros lot, il se trompe d'étage et prend pour Carmen l'honorable comtesse de Vauverjus, à moins que, d'autre part, il ne prenne Sidonie, sa femme (judicieusement voilée), pour une bonne amie du lieutenant, ce en quoi, d'ailleurs, il n'est guère en dehors de la vérité; — qu'enfin Cassecœur, ami fidèle, pousse le dévouement jusqu'à arranger les choses et à pacifier le ménage dont il continuera à faire le bonheur ? Notre récit ne donnerait de ce gentil succès qu'une idée fort imparfaite. Le mieux est d'assister au développement plus ou moins géométrique de ces inventions folles. Efforcez-vous d'y rire : les auteurs vous y aideront de leur mieux. Et aussi la turbulente troupe de Cluny, dont quelle

que soit la qualité de l'œuvre où elle s'agite, la bonne volonté ne se dément jamais. Nous louerons donc en Ronchonot le pittoresque de M. Grégoire, M. Perret, adroitement ahuri en ordonnance Ternadouille, M. Saulieu, élégant Cassecœur, et M^{mes} Dhermont, colonelle inflammable; Benda, capiteuse Nini Coccoche, et Franck-Mel, duègne d'irrésistible drôlerie. — Le *Colonel Ronchonot* se jouera jusqu'à la clôture annuelle : le 31 mai.

27 AOUT. — Réouverture avec un *Mariage de Gourdes*¹.

18 OCTOBRE. — Première représentation du *Château des Loufoques*, comédie burlesque en trois actes de MM. Benjamin Rabier et Emile Herbert, musique de M. Albert Chantrier². — Les débuts dramatiques du spirituel caricaturiste Benjamin

1. DISTRIBUTION. — Soathène Leroy, M. *Fertinel*. — Bézard, M. *Marius*. — Alceste Gourdiflot, M. *Berthier*. — Joseph, M. *Pont*. — Arsène Rigouillot, M. *Templay*. — Petapin, M. *Bellent*. — Duriveau, M. *Jacquier*. — Docteur Tristan, M. *Jean Bracia*. — Casimir Rigouillot, M. *Darbel*. — Justin, M. *Dalley*. — Angelina Bézard, M^{me} *Franck-Mel*. — Lucie Rigouillot, M^{lle} *Marthe Hubert*. — Elise, M^{lle} *Annette Clem*. — Eglantine, M^{lle} *Haimart*. — Emilienne, M^{lle} *Peyral*. — Rosalie Fourneau, M^{lle} *Dernenville*. — Mademoiselle Moninot, M^{lle} *Daubray-Joly*. — Madame Fouillotte, M^{lle} *Sorel*. — Berthe Bézard, M^{lle} *Yvonne Marsy*.

Le spectacle commençait par une comédie en un acte de M. Albert Perrinet, *Clodion*, ainsi distribuée :

Métanie, M^{lle} *Haimart*. — Cécile, M^{lle} *Orbal*. — Cassalet, M. *Pons*. — Francisque, M. *Dalley*. — Marcatan, M. *Delhéry*.

2. DISTRIBUTION. — Baronne Durand de la Faisanderie, M^{me} *Franck-Mel*. — Marie, M^{lle} *Ann. Clem*. — Madame Dupont, M^{lle} *Haimart*. — Androgyne, M^{lle} *Lançay*. — Eudoxie, M^{lle} *S. Grandais*. — Armandine, M^{lle} *A. Raymond*. — Violette, M^{lle} *Dernenville*. — Comtesse de Pré-Salé, M^{lle} *Delval*. — Baron Durand de la Faisanderie, M. *Fertinel*. — Firmin, M. *Paul Perret*. — Pancrace de la Ramée, M. *Koval*. — Louis Paclot, M. *Saulieu*. — Lamontagne, M. *Jovenet*. — Dupont, M. *Marius*. — Galurin, M. *Pont*.

Rabier, que popularisèrent tant de dessins marqués au coin de l'invention la plus cocasse, divertirent suffisamment ceux qui ne cherchèrent pas à s'intéresser à une intrigue, mais à cueillir au vol des détails imprévus et des répliques drôles. Comme « loufoquerie », le public en aura pour son argent. Par son incohérence, voulue ou inconsciente, ce vaudeville donne l'impression d'une pièce de cirque où se succèdent les numéros de clowns. Qu'importe, si les spectateurs s'amusent aux culbutes et aux galipettes ! Nous ne vous conterons donc que pour mémoire les infortunes du baron de la Faisanderie qui, ne pouvant pas payer les gages de ses gens, est victime de « sabotages » domestiques : ceux-ci, au cours d'une soirée, lâcheront à travers les invités des nuages de poudre sternutatoire et de souris grimpantes. Insisterons-nous sur deux histoires de bigames, mêlées à une noce à laquelle s'adjoignent d'infâmes mégotiers, prétexte à danses et à rondes chahuteuses ? Disons-nous que le mari d'Armandine de la Faisanderie, poursuivi par le commissaire de police, se cache dans un éléphant en carton, d'où il embrasse sa femme en cachette par une lucarne pratiquée sur le derrière du pachyderme ? Que le troisième acte, qui se passe au Château des loufoques, *alias* maison démontable, nous démontre le danger du ciment armé, alors qu'un mur s'écroule, et nous révèle : au premier étage, les ébats d'un couple amoureux ; au rez-de-chaussée, les charmes de l'amusante M^{me} Franck-Mel en train de prendre son bain ? Ajouterons-nous enfin que l'action (?) est traversée par un

nommé La Montagne, type de vieux cabot, épique en ses changements successifs, tour à tour Robert Macaire, l'abbé Faria, Napoléon, que sais-je ? De cette silhouette purement burlesque M. Jovenet fit une création très applaudie. M. Perret était un très comique larbin saboteur, M. Fertinel un baron déluré, M. Koval était toujours grand et maigre. Et M^{lle} Suzanne Grandais fit du rôle d'Armandine une figure éveillée et distinguée qui se détachait gentiment de cette énorme farce d'atelier.

10 NOVEMBRE. — Un médaillon de bronze de Henri Laroche, œuvre du sculpteur Ernest Jetot, était scellé sur la façade du théâtre¹. En termes éloquents, M. Albert Carré parlait de Laroche, comédien, directeur, véritable créateur du théâtre populaire, fondateur du théâtre Cluny. M. Jules Claretie avait écrit en l'honneur de Laroche, un beau discours que lisait M. Albert Lambert fils. A son tour, M. Gustave Rivet parlait en poète de l'œuvre accomplie par le fondateur du théâtre Cluny, et ses paroles ailées, pleines d'images, soulevaient des bravos interminables. Un autre poète, M. Laroche, lisait un sonnet ; M^{lle} Madeleine Roch,

1. — C'est en 1866 que Laroche fit construire le théâtre Cluny, où il attira tout Paris en faisant représenter avec un succès énorme et presque successivement, *la Fille du millionnaire*, *les Sceptiques*, *les Inutiles*, *le Juif polonais*, *Claudie*, *la Closerie des Genêts*, etc., interprétant souvent lui-même, d'une façon remarquable, les principaux rôles. Le succès le suivit dans ses différentes directions de plusieurs de nos grandes scènes parisiennes. A la Porte-Saint-Martin, il monta avec Ritt, *Marie Tudor*, *Libres!* le beau drame de Gondinet, et *le Tour du Monde en 80 jours*, *les Deux Orphelines*, etc. A l'Ambigu, *Une Cause célèbre*. A la Gaité, avec M. Debruyère, il donna comme œuvres nouvelles : *le Siège de Lille*, *la Criminelle*, *Quatre-Vingt-Treize*, *Kéraban le Têtu*, etc.

un deuxième sonnet, et M^{lle} Fayolle, qui fut pensionnaire de Larochelle et l'une des créatrices de la comédie d'Edouard Cadol : *les Inutiles*, des vers encore, non moins enthousiastes, non moins applaudis.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1 ^{re} représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
<i>Un Mariage de Gourdes</i> , folie-vaudeville	3 a. 4 t.	»	146
<i>Bourding House</i> , vaudeville.....	1	»	135
* <i>Le Colonel Ronchonot</i> , vaudeville.....	3	18 mars	89
<i>Chauffeur d'occasion</i> , vaudeville.....	1	18 mars	88
<i>Clodion</i> , comédie.....	1	27 août	74
* <i>Le Château des Loufoques</i> , com. burlesq.	3	8 octob.	98
* <i>Ne bougeons plus</i> , pièce.....	1	»	36

THÉÂTRE DÉJAZET¹

A l'heureux *Papa du Régiment*, de MM. Mouëzy-Eon et J. Durieux, dont la triomphante carrière de succès, bravant les chaleurs estivales, s'est prolongée toute l'année, succédait, le 19 octobre seulement, *le Grand Ecart*, pièce en trois actes de MM. Jacoby et Lippschitz, adaptée par M. Mouëzy-Eon². — M. Mouëzy-Eon est le grand vainqueur du circuit de Déjazet. En ce théâtre, où se célèbrent couramment les « cinq centièmes », il fait son petit Gandillot. Après *Tire-au-flanc*, *l'Enfant de ma sœur*, le *Papa du Régiment*, il se risque aujourd'hui en une adaptation d'une pièce allemande qui, à Vienne, à Berlin, connut le succès éternel. Le député Plitters, d'esprit réactionnaire, se pose en défenseur de la morale. Il attaque notamment les établissements de nuit. Or, le notaire Müller, qui

1. — Directeur : M. Georges Rolle.

2. DISTRIBUTION. — Léocadie, M^{me} E. Bade. — Julie Beck, M^{lle} F. Bernard. — Elly, M^{lle} James. — Gudule, M^{lle} Tarlet. — Clémentine, M^{lle} G. Fontan. — Plitters, M. Le Temple. — Evariste, M. Philippon. — Baladini, M. Max-André. — Schimler, M. Wagmann. — Degenhardt, M. Charles Mey.

La soirée commençait par *Au Brochet cascadeur*, vaudeville en un acte de M. Edmond Hannebert, ainsi distribué :

Carpiquet, M. Charles Mey. — Pépindoit, M. Gérard. — La Poisse, M. Saint-Ober. — Mathilde, M^{me} Tarlet. — Anna, M^{me} Fontan. — Lucienne, M^{me} Jeannel.

se trouve briguer la main de sa fille Elly, vient lui annoncer que son demi-frère, en mourant, lui lègue un million. Ce million est représenté par un établissement de bal mal famé qu'il doit diriger lui-même, sous peine de voir annuler le testament. Devant cette fortune qui lui tombe du ciel, les scrupules de Plitters s'évanouissent. Il accepte, à condition que sa femme, sa fille, personne n'en sache rien. Et le voilà jeté dans le mystère d'une vie double, obligé de cacher maints indices révélateurs, tantôt en homme du monde, tantôt en apache. Il reçoit des gens étrangers pour son entourage : le tzigane chef d'orchestre du bal, le chasseur de l'établissement, un cocher et un ouvrier de portières qui l'ont ramené une nuit très ivre, et que, dans son inconscience, il avait invités à dîner. Bref, ses sorties nocturnes sont découvertes, et sa femme Léocadie, aidée de son neveu Evariste, croit être sur la piste d'un crime épouvantable dont l'infortuné Plitters serait l'auteur. Mais, comme il est minuit, tout se découvre en un aveu dépouillé d'artifice. Le notaire Müller apporte l'acte de vente de la maison louche, épouse Elly, et la famille du député moraliste empoche le million. Cette adaptation est très habilement faite. M. Mouëzy-Eon a réussi — ce qui n'était pas facile — à débarrasser l'ensemble de l'œuvre des brumes allemandes et de son atmosphère sentimentale. Le *Grand Écart* s'intitule à l'étranger *l'Homme double*. Et c'est ce qu'explique le neveu Evariste, type curieux d'étudiant « psychiatre » qui croit à la théorie de notre double nature. Selon cette école, nous aurions, sans

nous en douter, deux corps et deux âmes, dont l'âme astrale qui nous environne. Ainsi excuse-t-il les écarts, voire les crimes commis par son oncle : « Ce n'est pas lui qui est coupable, c'est l'autre ! » — « Mais alors, s'écrie M^{me} Plitters, j'ai donc toute la vie couché avec deux hommes ? » Cette agréable pièce est bien jouée : par MM. Le Temple (Plitters), un rôle à la Germain; Philippon, un Évariste artistiquement composé; Fretel, un notaire joyeux et d'un talent déjà sûr; Max-André, tzigane d'un bon rastaquouérisme. M^{me} Bade est une excellente duègne, M^{lle} Magda James, une ingénue charmante, et M^{lle} Tarlet, une soubrette-cocotte fort savoureuse.

9 DÉCEMBRE. — Première représentation des *Pigeonnettes*, comédie-bouffe en trois actes, de MM. Léon Gandillot et Alphonse de Beil¹. — M. Gandillot, pour se distraire, s'est livré à un badinage. Ce badinage offre un certain agrément. Son défaut est qu'il n'est ni vaudeville, ni comédie. L'auteur nous avertit en qualifiant sa pièce de « comédie-bouffe ». Nous ne croyons pas qu'une

1. DISTRIBUTION. — Gorju, M. *Le Temple*. — Bristol, M. *Philippon*. — Hector Champertier, M. *Max-André*. — Le prince Oustrapetchine, M. *Fretel*. — Désiré Roccard, M. *Vallée*. — M^e Coquillon, M. *Wagmann*. — Justin, M. *Villedieu*. — Monsieur Josse, M. *Ch. Mey*. — Victor, M. *Gérard*. — Le commis du bijoutier, M. *Dumont*. — Alexandre, M. *Letourneur*. — Liane de Commercy, M^{lle} *Fernande Bernard*. — Zoé, M^{lle} *Yvonne Vasselín*. — Germaine de Longjumeau, M^{lle} *Magda James*. — Elise, M^{lle} *Gabrielle Fontan*.

On commençait par *Cervelle frite*, vaudeville en un acte de MM. Léon Gandillot et Alphonse de Beil, ainsi distribué :

Brécher, M. *Vallée*. — Jacques Rondelin, M. *Saint-Ober*. — Balissac, M. *Darteuil*. — Le concierge, M. *Gérard*. — Lucienne, M^{lle} *Annette Saar*. — Victoire, M^{lle} *Jeannel*.

comédie puisse être réellement bouffe — ou alors les côtés bouffes risquent de déséquilibrer les côtés d'observation. C'est ce qui nous a taquiné dans ces *Pigeonnettes*, dont le sujet eût pu tenter autrefois un Théodore Barrière : c'est le pendant des *Jocrisses de l'amour*. La demi-mondaine, Liane de Commercy, a rencontré au Palais de glace un prince Ostrapotchine, russe et millionnaire, qui l'éblouit de son faste, l'assure de son amour et lui propose le mariage. Princesse ! Quel rêve inespéré ! Malheureusement, Liane est mariée à un peintre en bâtiment qu'elle a perdu de vue depuis dix années. Aidée par l'agent d'affaires Bristol, elle recherche son mari à qui elle propose le divorce. Or, elle a une cuisinière mariée à un chauffeur de taxi ; amené à se cacher dans la maison, celui-ci est pris par Bristol pour l'époux de la demi-mondaine. D'où quiproquos rebondissants et légèrement languets. Au moment où elle retrouve son vrai mari, Liane s'aperçoit que le soi-disant prince n'est qu'un coiffeur marseillais, qui a usé de ce truc pour faire la noce « à l'œil » à Paris. Il dit à Liane de Commercy et à son amie, Georgette de Longjumeau, qui, elle aussi, s'est laissée berner par le pseudo-millionnaire : « Vous plumez assez souvent ces pauvres pigeons d'hommes... Pour une fois vous pouvez bien être les pigeonnettes ». Cette fantaisie un peu laborieuse ne manque pas d'esprit. Peut-être est-elle trop fine pour le cadre de Déjazet : ce qui amena les auteurs à y introduire certains détails farces qui ne sont pas assez farces, et cela au détriment de la

vraie comédie. On y retrouve pourtant la caractéristique du talent de M. Gandillot, qui consiste en une ironie psychologique, en l'observation plaisante des travers de l'humanité, en des aperçus qui côtoient à la fois la blague et l'amertume. Les qualités se font ici plus rares que dans les *Femmes collantes* ou *Ferdinand le Noceur*. Est-ce notre faute si, Gandillot nous ayant donné une comédie dramatique remarquable, *Vers l'Amour*, nous attendons toujours de lui une manifestation nouvelle de cet art émouvant ? La troupe de Déjazet est solide et homogène. M^{mes} Bernard et James, jolies horizontales, Vasselin et Fontan, appétissantes bonniches, MM. Le Temple, chauffeur jaloux, Philippon, agent frétilant, Max-André, amant philosophe, Frétel, pittoresque rasta, Wagmann, huissier un peu suranné, firent franchement applaudir leur jeu consciencieux.

Ce chapitre serait incomplet si nous ne disions ici le joli succès obtenu par les « matinées de familles » du jeudi, où M. Georges Rolle donnait suite à son heureuse idée de reprises d'anciennes pièces en un acte : comédies, vaudevilles, opéras-comiques, opérettes, telles que *la Gageure imprévue*; *Jobin et Nanette*; *la Demande*; *le Violoneux*; *le Major Cravachon*; *les Honnêtes Femmes*; *les Bourguignonnes*; *les Deux Timides*; *la Chanoinesse*; *On demande une lectrice*; *Frêle et Forte*; *l'Homme à la clef*; *Nos Gens*; *l'Abbé Vincent*; *Tromb-Al-Cazar*; *la Partie de piquet*; *la Pomme*; *Larrisole et Merlin*; *le Calife de la rue Saint-Bon*; *la Cravate blanche*; *les Deux*

*Aveugles; l'Île de Tulipatan; la Grammaire;
Quand on attend sa Bourse; Un Hercule et une
Jolie Femme.*

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1 ^{re} représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
<i>Le Papa du Régiment, pièce.....</i>	3	»	327
<i>La Main de ma Fille, vaudeville.....</i>	1.	»	347
<i>*Le Grand écart, pièce.....</i>	3	19 octob.	57
<i>*Au Brochet cascadeur, vaudeville.....</i>	1	23 octob.	47
<i>*La Pigeonnette, comédie burlesque.....</i>	3	9 déc.	27
<i>*Cervelle frite, vaudeville.....</i>	1	9 déc.	27

THÉÂTRE DES ARTS

Après une courte incursion dans le domaine de l'opérette, le Théâtre des Arts est revenu aux soirées d'art que son titre justifie. Notons à la date du 10 avril, un de ses spectacles les plus favorablement accueillis. Les *Yeux qui changent*¹, c'est une pièce russe, si russe même que nous eûmes la sensation d'une œuvre russe adaptée par deux auteurs habiles. Or, MM. Cyril et Froyez ont tout imaginé et ce n'est point pour eux un mince mérite. La simplicité du procédé, la couleur du style, l'exactitude de la mise en scène, et surtout la beauté du sujet qui leur est propre leur font le plus grand honneur. Un nommé Yvan quitte sa femme Sonia et ses deux enfants, et sa vieille servante, pour recueillir d'un oncle qui le réclame, un riche héritage. Son absence doit durer six mois, en un voyage plein de périls, car nous sommes à l'époque de l'envahissement de la Russie par Napoléon I^{er}. En route, il rencontre un chemineau qui lui ressemble du visage et de la voix, à s'y méprendre. Ce mendiant Michel, avide de

1. DISTRIBUTION. — Ivan Dalinoff, Michel, M. Henry Beaulieu. — Karpath, M. Tromant. — Le Messager, M. Louis-Martin. — Sonia Dalinoff, M^{lle} Andrée Méry. — Catherine, M^{lle} Berthe Péricaud. — Natacha, Petite Wilhem. — Pierro, Petite Fromet.

vivre et de jouir, ne recule pas devant un assassinat ; puis il se présente à Sonia comme son mari. La joie de l'épouse est cependant vite troublée. Oui, elle a bien devant elle son mari, mais ses yeux ses yeux ont changé... Et sa pudeur s'offusque de mille détails qui la troublent. — « Je n'ai pas reconnu tes caresses coutumières... Je n'ai pas encore entendu de toi le nom dont tu m'appelais dans les heures douces de notre intimité ». Et voilà qu'elle ne retrouve plus au doigt de son mari l'anneau de mariage. — « Je l'ai vendu en route pour manger », répond-t-il. Puis il prend pour un nom d'homme le nom de leur chien qui est mort... Bref, encouragée dans son doute par la vieille servante qui a entendu des voix, elle découvre la vérité, confond le misérable et l'étrangle, étonnée elle-même, murmurant, à mesure que l'homme, sous son étreinte, devient un cadavre : « Comme mes mains sont fortes ! ». Tout le quatrième acte est d'une impression d'angoisse particulière et saisissante. L'interprétation est excellente. M^{lle} Andrée Méry est une Sonia pitoyable, gracieuse, l'admirable femme de foyer amoureuse, religieuse, superbement vengeresse. M. Henry Beaulieu a fait du double rôle d'Yvan et de Michel une belle création, mi-partie de violence, mi-partie de douceur. Depuis longtemps, je m'étonne que cet acteur intelligent, ce remarquable metteur en scène, cet artiste de conviction pure, ne soit pas engagé sur une de nos grandes scènes. Les directeurs ne se dérangent pas assez. M^{me} Jalabert, servante dévouée et touchante, M. Tramont,

aubergiste d'humaine bouffonnerie, ont vaillamment coopéré au succès. Et j'ai remarqué deux enfants pleins de charme dans leurs gestes, dans leurs intonations, les petites Marie Frouet et Yvonne Vilhem. Nous connaissions l'*Ecrasé* de M. Maurice Foyez¹ pour l'avoir vu jouer à l'Olympia par M. Le Gallo. M. Tramont fut également fantaisiste dans le rôle joyeux de cet amoureux qui feint de se faire écraser par l'auto d'une demi-mondaine pour pénétrer chez elle et coucher dans son lit. Comment le blâmer, puisqu'il s'agit de la toute blonde et toute gracieuse M^{lle} Clairville? La donnée de cette farce est fort gaie, et le public a beaucoup ri. Le spectacle commençait par *Attelage parisien*, de MM. Pierre Bossuet et Georges Léglise², badinage sans conséquence, en forme de léger proverbe, d'un modernisme un peu bien osé. Un boulevardier, non content de mener de front deux ménages, légitime et illégitime, fait le possible pour amener entre sa femme et sa maîtresse un accord... un peu spécial. Il est vraiment des cas où trop de franchise nuit. M. Pierre Bossuet, en sa qualité de jeune auteur, a toutes les témérités.

25 NOVEMBRE. — Premières représentations de *Carnaval des Enfants*, pièce en trois actes de

1. DISTRIBUTION. — Un Monsieur, M. Tramont. — Le Baron, M. Louis Martin. — Le chauffeur, M. Georges. — Alice, M^{lle} Alice Clairville. — Rose, M^{lle} de Massol.

2. DISTRIBUTION. — Suzanne, M^{lle} Marsa Reinhardt. — Germaine, M^{lle} de Massol. — Gaston, M. Jacques Tramont.

M. Saint-Georges de Bouhélier¹ et du *Sicilien*, de Molière, ballet de Lulli². — M. Jacques Rouché inaugure au Théâtre des Arts une direction purement artistique. Son programme est plein de hautes promesses. Outre la qualité d'œuvres dont il veut imposer l'esthétique spéciale, il annonce qu'il révolutionnera le décor — lequel sera « synthétique » et « schématique » : c'est-à-dire que, d'accord avec la vision de peintres célèbres, il l'adaptera aux exigences du sujet. La peinture, la lumière, le costume apparaîtront ainsi en une tonalité unique que nul éclat brutal ne viendra rompre. De là doivent sortir des créations originales, sources, pour les poètes, d'artistiques joies. Il s'adressait, pour son premier spectacle, à M. Saint-Georges de Bouhélier. Le jeune Christ du naturisme qui eut pour apôtres MM. Maurice Le Blond et Eugène Montfort, est un cerveau tourmenté d'un idéal douloureux. Ses deux dernières tragédies, le *Roi sans couronne* et la *Tragédie royale*, font penser à ces lourds ciels d'orage que déchirent de fulgurants éclairs — et ces éclairs

1. DISTRIBUTION. — L'oncle Anthime, M. A. Durec. — Marcel, M. Gaston Mars. — Mesurel, M. Dullin. — Le garçon boucher, M. Paul Denneville. — Le médecin, M. Marcel Millet. — Petit Masurel, La petite D. Choquet. — Méline, M^{lle} Vera Sergine. — Hélène, M^{lle} Cécile Guyon. Tante Bertha, M^{lle} Gina Barbieri. — Tante Thérèse, M^{lle} Mady Berry. — Madame Masurel, M^{lle} Carlos. — La petite Lie, M^{lle} Monna Gondré.

2. DISTRIBUTION. — Don Pedro, M. Fernand Liesse. — Adrasto, M. Marcel Millet. — Hali, M. Jengault. — Le sénateur, M. Jean Guyon. — Isidore, M^{lle} S. Gellet. — Célémène, M^{lle} Carlotta.

Les chanteurs : MM. Hugotto, Clauzelly et Florens ; M^{me} L. Renaud. Danses réglées par M^{lle} Chasles : M^{mes} Jeanne Lausnay, Riquier, Vinchelin, Brown, Le Monnier, Coste, Rochard.

Orchestre sous la direction de M. Grovlez.

illuminent un instant le fantôme d'une fugitive beauté. Le *Carnaval des Enfants*, bien qu'empreint encore de symbolisme, est plus net, plus proche de la vie réelle. Et, chose curieuse, sa psychologie devenant plus humaine, plus tangible, semble habiter des sommets plus élevés encore. C'est que ses personnages, vivent, cette fois, d'une vie plus intense. On souffre plus avec eux, avec eux on se désespère et l'on meurt. Cette œuvre nouvelle peut être définie exactement : la tragédie de la Misère, Ah ! cela est triste, triste, et terrible et plein d'angoisse. Certes, il ne faudrait pas que les éloges décernés à cette tentative ibsénienne acclimatent sur nos scènes des brumes aussi mélancoliques, d'aussi douloureuses ténèbres. Bornons-nous à constater la beauté qui se dégage de ces funèbres ombres, en souhaitant pour nos yeux las, pour nos poumons anémiés, pour notre cerveau peuplé de fantômes, le retour du grand air et du clair soleil. Une blanchisseuse agonise dans une boutique sombre, un soir de carnaval ; à travers les volets clos passent les rumeurs de la foule, le bruit des chansons populaires, contraste saisissant avec la mort qui passe. Céline a deux enfants : Hélène et la petite Lie. L'aînée est fiancée au jeune Marcel qui gagne suffisamment pour ne pas demander à sa femme autre chose que de la tendresse. L'oncle Anthime, pauvre et brave homme que le malheur a livré à la boisson, annonce qu'il a appelé au chevet de la mourante ses deux sœurs, les tantes des petites, tante Bertha et tante Thérèse, avec qui jusqu'alors

Céline avait été brouillée. Elles arrivent sinistres et mauvaises, vieilles dévotes au cœur desséché, prêtes pour le bien à faire tout le mal possible. Et c'est, en effet, la série des reproches aigus, la lame tranchante de l'intransigeante et effroyable vertu, laissant derrière elle des lambeaux de chair et de sang, semant, au nom de la morale rigide, les larmes et la mort. Avec leurs robes de deuil, dans la continuelle nuit dont le décor impressionne, ces mégères vertueuses évoquent la figure de moines de l'Inquisition, inventant des supplices faits pour le bien de l'humanité. Elles ne reculent devant rien. Au pied de ce grabat où la mort hoquette et râle, elles ne craignent pas de crier à la face des filles et du fiancé le passé de la mère, les fautes de son existence d'amour, les amants qui donnèrent à Hélène et à Lie des pères différents. Marcel, épouvanté, s'enfuit, pendant que la jeune fille, folle de douleur, sanglote éperdument : « Marcel ne m'aime plus, et par ta faute, mère, ta faute à toi, à toi ! » C'en est trop. Céline n'a même plus l'estime de ses enfants que l'égoïsme instinctif éloigne d'elle. Elle est punie par l'amour même qui avait été sa seule consolation durant une vie de misère. Elle tombe morte, tandis que, du flot des masques symboliques qui envahissent la boutique, s'avancent le prêtre et l'enfant de chœur appelés par les deux tantes en vue de l'extrême onction. Au troisième acte, qui pourrait s'appeler « Après la mort », la vie reprend ses droits, et reviennent les instincts naturels, les passions momentanément refoulées. C'est le paiement des

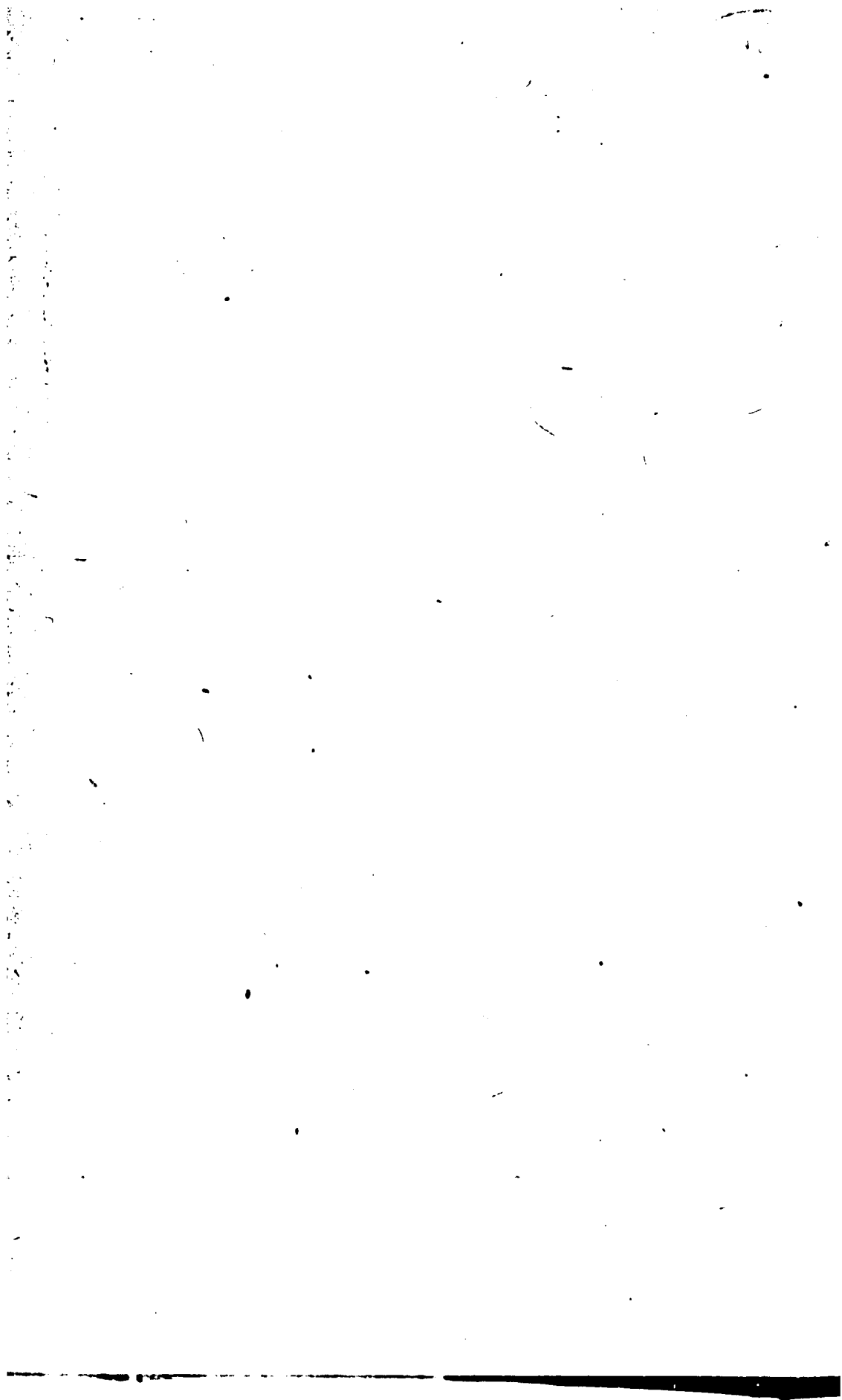
fournisseurs, les petits détails journaliers reprenant le dessus, les habitudes coutumières, l'enfance que le chagrin n'a fait qu'effleurer et qui recommence ses jeux, l'amour enfin activé par le désir de la chair, d'autant plus tyrannique, qui sait, que la douleur a exacerbé les sens. Et Hélène, poussée par le besoin de vivre, ardente à s'évader du pays de la Mort, s'enfuit avec son fiancé, sans même attendre les obsèques de sa mère, sans même jeter un regard de regret derrière elle... Sentiment cruel, direz-vous, dans son exagération... Symbole et entité, répondra l'auteur. C'est l'avantage du symbolisme de pouvoir affirmer un sentiment faux, sous prétexte de pensée large. Et devant ce principe le critique est désarmé : le poète a presque raison du philosophe. Les décors du *Carnaval des Enfants* ajoutent profondément à la tristesse de l'œuvre. Les personnages peuvent mettre bas les masques : c'est à peine si on les voit dans l'entêtement horrifique de la pénombre. Quelques jeux de lumière rapides, pâles et discrets. Sur un fond de grisaille, mêlé de brun et de verdâtre, grouillent de grises larves humaines. M. Saint-Georges de Bouhélier a su créer la Beauté grandiose de l'Ennui. Le peintre de talent qui collabore à cette œuvre sinistre et curieuse se nomme Maxime Dethomas. M^{lle} Vera Sergine avait été très angoissante, très pitoyable, très acclamée. Malade, elle fut momentanément remplacée à la seconde représentation par M^{lle} Marie Kalf, qui montra, dans un rôle appris en quelques heures, de rares qualités de vigueur et d'émotion. M^{lle} Cé-

cile Guyon, charmante de jeunesse naïve et d'émotion, mérita d'être chaleureusement applaudie. M^{mes} Gina Barbieri et Mady Berry, actrices pittoresques, la petite Monna Gondré, enfant prodige, M. Durec, sobre et touchant, MM. Gaston Mars et Dublin complètent un excellent ensemble. Le *Sicilien ou l'Amour peintre* était un prétexte, pour M. Jacques Rouché, de donner cours à ses goûts somptueux. Succédant au canavas de Molière, le ballet de Lulli fut un charme de grâce et d'exquise tonalité. Le décor, rehaussé de pointillisme, et les costumes, de couleur tendre et discrète, étaient l'œuvre jolie du peintre Dres.

TRIANON-LYRIQUE¹

Sous la très habile direction de M. Félix Lagrange, le Trianon Lyrique a continué, en 1910, son intéressante exploitation. Point d'œuvre nouvelle cette fois ; mais une jolie revue de nos meilleures opérettes jointes à des opéras-comiques souvent exclus du répertoire de la salle Favart. Le tout interprété par des artistes de valeur qui s'appellent entr'autres : M^{mes} Jeanne Morlet, Rosalia Lambrecht, Georgette Hilbert ; MM. Jean Laure, Roland-Conrad, Dumontier, José Théry, Vincent, Tarquini d'Or, Jouvin... Et l'on a successivement réentendu *La Fille du Tambour-Major*, *Don Pasquale*, *La Traviata*, *Gillette de Narbonne*, *Le Songe d'une Nuit d'Eté*, *Le Jour et la Nuit*, *La Timbale d'Argent*, *le Pré-aux-Clercs*, *Si j'étais Roi*, *Miss Hélyett*, *Les Huguenots*, *Le Voyage de Suzette*, *Fra Diavolo*, *Mam'zelle Nitouche*. *M. Choufleury restera chez lui le...* Sans parler d'une représentation de gala au profit des chœurs et du petit personnel du théâtre, où *Mireille* comptait au nombre de ses interprètes M^{lles} Marié de l'Isle, MM. Francell, Dangès et Lequien, et où se faisaient entendre en intermède M^{mes} Agnès Borgo, Lipkowska et M. Altchewski.

1. — Directeur : M. Félix Lagrange ; secrétaire général, M. Charles Akar. Orchestre dirigé par MM. Chérubini et Victor Le Bailly.



THÉÂTRE APOLLO¹

Nous avons dit l'éclatant triomphe de la *Veuve Joyeuse* qui, si brillamment, avait inauguré, l'année précédente, le théâtre Apollo. A la très heureuse pièce de M. Franz Lehar succédait, le 3 mars, *Rêve de Valse*, opérette en trois actes, musique de M. Oscar Straus, adaptation de MM. Léon Xanrof et Jules Chancel². — C'est encore par de chaleureux applaudissements que le public parisien accueillait *Rêve de Valse*, couronnant ainsi le succès que cette opérette avait partout remporté. Livret gentiment renouvelé du *Prince consort* et de *Pour être aimée*, par MM. Xanrof et Chancel. Partition de M. Oscar Straus (avec une seule s) perpétuellement dansante, bondissante, berçante, toute en formules rythmiques, qu'en fin musicien l'auteur de la *Fête chez Thérèse* appréciait très justement dans les lignes que voici : « Du « commencement à la fin, écrivait M. Reynaldo « Hahn — il y flotte une valse, la valse de *Rêve*

1. — Directeur : M. Alphonse Franck.

2. DISTRIBUTION. — Maurice de Fonségur, M. Henry Defreyn. — Prince Lothar, M. Paul Ardot. — De Moussy, M. Charles Casella. — Joachim XIII, M. Saturnin Fabre. — Sigismond, M. Servais. — Wendolin, M. Désiré. — Franzi, M^{lle} Alice Bonheur. — Princesse Hélène, M^{lle} Alice Milet. — Frédéric d'Insterbourg, M^{lle} Marfa Dhervilly. — Madame de Lintzbach, M^{lle} Valette.

« *de valse* ; obsédante, caressante, persistante,
« entraînant, languissante, c'est toujours la valse
« de *Rêve de Valse*, et même quand ce n'est pas
« elle qu'on entend, c'est encore elle, toujours
« elle ; elle succède aux autres valses qui se mêlent
« à elle, elle ne s'efface que pour reparaître, elle se
« transforme, se déforme, se reforme, tantôt
« lente, tantôt vive, tantôt voluptueuse et douce,
« tantôt bruyante et criarde, confondue avec les
« autres airs, les soulignant, les animant, les
« dominant, et ce procédé, qui d'abord impatiente,
« puis exaspère, finit par s'imposer, par provoquer
« une sorte de vertige physiologique, par dégager
« une sorte de poésie... » Ajoutons que la jolie
partition du jeune maître viennois avait paru ici
chez l'éditeur Max Eschig, et que l'interprétation
que lui avait donnée M. Alphonse Franck était une
des meilleures qu'on pût souhaiter. M. Defreyn
avait de l'élégance et chantait avec goût le rôle du
mari récalcitrant. M. Paul Ardot se révélait comme
un des fantoches les plus plaisants qui fussent.
M^{lle} Alice Bonheur était délicieuse en cheffesse
d'orchestre amoureuse, tour à tour joyeuse, puis
émue. M. Saturnin Fabre — qui nous faisait
parfois songer à l'illustre Baron — avait su mettre
une pointe d'originalité en un rôle de classique
souverain d'opérette. Et l'on redemandait à
M^{lle} Marfa Dervilly, de gaieté vraiment cocasse, sa
danse si fantasque du dernier acte. Encore plusieurs
mois de succès...

31 MAI. — Première représentation de *Hans, le
joueur de flûte*, opéra-comique de M. Louis Ganne,

livret de MM. Maurice Vaucaire et Georges Mitchell¹. Après deux opérettes allemandes fameuses, l'Apollo nous a fait connaître un opéra-comique français, que le succès remporté à Monte-Carlo avait tout particulièrement signalé à l'attention de M. Franck. MM. Maurice Vaucaire et Georges Mitchell ont eu l'idée — jolie — de créer une sorte de marchand d'idéal qui s'arrête dans les villes où, comme les amoureux, les artistes sont mis au rancart. Leur Hans vient d'un pays « très loin d'ici » pour gourmander ceux qui demeurent attachés terre à terre au matériel et dont l'esprit jamais ne s'élève vers le beau pour reconforter et seconder au contraire ceux qui aiment l'amour, ceux qui en rêvent. La magique flûte de cristal est le talisman par lequel il opère des prodiges. Nulle part qu'à Milkatz — vous ne trouverez ce nom dans aucune géographie — il ne pouvait mieux tomber. Les habitants sont grossiers; sensibles seulement au succès de leur commerce de blé, ils ont renoncé à ce gracieux concours de poupées, triomphe autrefois de leurs artistes sur tous les compagnons d'alentour; leurs échevins rudoient Guillaume, qui s'est attardé près de sa jeune femme; ils méprisent Yoris, poète et sculpteur, à qui, bien

1. DISTRIBUTION. — Lisbeth, M^{lle} Gina Féraud. — Retchen, M^{lle} Alice Milet. — Madame Pipermann, M^{lle} Marfa Dharvilly. — La marchande de plaisirs, M^{lle} Delyane. — Madame Tantendorff, M^{lle} Jo Landon. — Madame Loskitch, M^{lle} Marsiny. — Ketly, M^{lle} Ritz. — Kate, M^{lle} Hilda Turner. — Hans, M. Jean Périer. — Yoris, M. Henry Desfrey. — Le Prologue, M. Paul Ardot. — Van Pott, M. Paul Ardot. — Pipermann, M. Poudrier. — Petronius, M. Victor Henry. — Guillaume, M. Miller. — Karteifle, M. Servais. — Tantendorff, M. Morot. — Steinbecke, M. Clarel. — Loskitch, M. Barklett. — Un sergent, M. Fracher. — Un veilleur de nuit, M. Demars.

entendu, leur bourgmestre ne veut donner sa mignonne fille Lisbeth, la réservant à Van Pott, spéculateur avisé, mais stupide. Hans mettra ordre à cela. Mal accueilli d'abord, il obligera la population entière à danser le rigodon aux sons de sa flûte, puis, semant ses souris blanches à travers les greniers qui ne sont plus défendus par les chats — tous, hélas ! tristement noyés : fi ! que c'est vilain ! — il plongera tous les accapareurs dans le plus profond désespoir. Que faire alors ? Ravir à l'enchanteur son plus précieux talisman. Contrainte par son père, Lisbeth s'y emploie, y parvient et Hans, le bon magicien, lui pardonne parce qu'elle pleure et n'avait que ce moyen de sauver du supplice celui qu'elle adore. Mais, comme autrefois du « pied de mouton » et autres « pilules du diable », il y a la manière de se servir de la « flûte enchantée », les échevins n'en tirent que des sons barbares et provoquent des catastrophes ; affolés, ils supplient Hans de reprendre son bien, et celui-ci pose ses conditions : on rétablira le concours et il aura le droit de prendre la poupée primée. Avons-nous besoin d'ajouter que ce sera Lisbeth et qu'il la mariera à Yoris ; puis il repartira, allant remplir ailleurs sa mission de poésie, de beauté et de bonté. Sur cet agréable livret, le populaire auteur de la *Czarine* et de la *Marche lorraine*, M. Louis Ganne, qui excelle à trouver des rythmes gais et entraînants, a écrit des musiques faciles, mais vivantes et joyeuses, tendres aussi et parfois héroïques. On a bissé de nombreux airs et même trissé le *six huit*, déjà fameux, de la

flûte de Pan : Tutu panpan ! On s'est répandu dans les couloirs en fredonnant le motif du chœur, en mouvement de marche, de la fin du second acte qui s'apparente du *Père la Victoire*. Et il fallait voir avec quelle fougue irrésistible « notre maëstro », comme a dit M. Jean Périer, a conduit lui-même à la victoire un orchestre précis, souple et vibrant... Jean Périer !... C'est le plus bel atout que les trois auteurs ont mis dans leur jeu. Et comme nous comprenons que, le sachant libre entre sa fugue à la Gaité-Lyrique des frères Isola et les créations qui l'attendent à sa rentrée à l'Opéra-Comique, ils lui aient demandé de reprendre, à l'Apollo, le rôle de Hans, le joueur de flûte, où déjà il avait triomphé à Monte-Carlo ! On l'a acclamé avant même qu'il ait ouvert la bouche et l'on a fait à l'incomparable artiste, au talent supérieur, le gros succès qu'il méritait. La pièce était d'ailleurs interprétée par M. Defreyn, chanteur de goût, M. Paul Ardot, toujours plaisant, par M^{lle} Marfa Dhervilly, dont la cocasserie était savoureuse, et par M^{lle} Gina Féraud qui n'avait sans doute pas l'entrain de M^{lle} Mariette Sully, la créatrice de Lisbeth à la Côte d'Azur, mais qui était tout de même bien mignonne. Pimpante mise en scène, avec deux ballets exquis : une Sabotière issue de la *Korrigane* et le concours des Poupées.

4 JUILLET. — Ouverture de la saison d'été par la 301^e représentation de la *Veuve Joyeuse*¹.

1. DISTRIBUTION. — Missia, M^{lle} Suzy Delsart. — Nadia, M^{lle} Delyane. — Praskovia, M^{lle} Landon. — Camille de Coutançon, M. Soudieux. — Popoff, M. Maury. — Danilo, M. Vitry. — Figg, M. Barklett.

16 NOVEMBRE. — Première représentation de *Malbrouk s'en va-t-en guerre!* opérette en trois actes de MM. Maurice Vaucaire et A. Nessi, musique de M. R. Leoncavallo¹. — Non, ce n'est pas une opérette. On s'obstine à dénommer ainsi des œuvres quasi sérieuses qui, tantôt versant dans le pur opéra-comique, tantôt inclinant vers le grand opéra, ne dégagent, au moyen de quelques artifices comiques, qu'une pâle et rare gaieté. Et voilà qui nous met bien à notre aise pour formuler nos critiques au sujet de l'ouvrage de M. Leoncavallo. *Malbrouk* passe peut-être pour une exhalante « opérette » parmi les Florentins, enclins par race à la sentimentalité. Ils en consacrèrent le succès, bercés par de jolis rythmes et des mélodies caressantes. Chez nous, la partition du maître a paru hybride. On voit qu'il a voulu se divertir, mais il eût été préférable qu'il nous divertît. Le défaut de cette tentative bouffe, c'est qu'elle est rarement bouffe, ou quand elle se résigne à être bouffe, elle est bouffe avec effort. Le reste du temps elle développe des pages d'un art appliqué, graves, parfois magistrales. Et nous ne savons jamais si nous devons rire ou pleurer. Il y a des ensembles impressionnants, il y a des duos qui ne seraient pas déplacés salle Favart, il y a des

1. DISTRIBUTION. — Malbrouk, M. *Corradetti*. — Apolinaire, M. *Paul Ardot*. — Renaldo, M. *Coulomb*. — Le comte de Garennac, M. *Saidreau*. — Le kalife de Cordoue, M. *Servais*. — Le messager du Roi, M. *Isouard*. — Garde d'honneur, M. *Miller*. — Garde d'honneur, M. *Aldura*. — Garde d'honneur, M. *Aillis*. — Alba, M^{lle} *Cébron-Norbens*. — Conchita-Basilida, M^{lle} *Marfa Dhetvilly*. — Estrella, M^{lle} *Alice Milet*.

Le rôle de Malbrouk sera fort heureusement repris par le baryton Rossel qui s'était déjà fait avantageusement remarquer au Théâtre Lyrique de la Gaité.

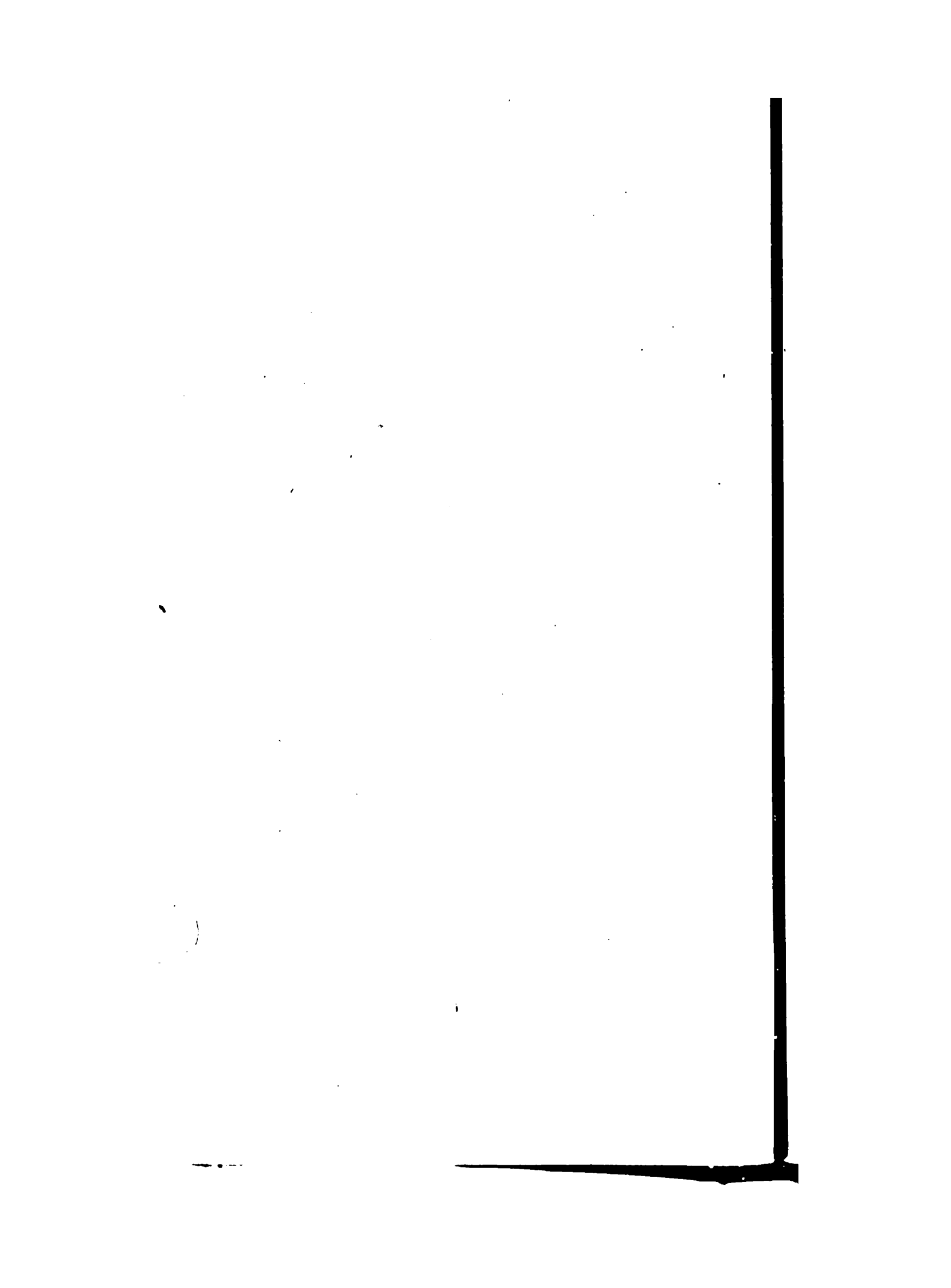
morceaux légers dont l'esprit passager dérouté, car, par l'ensemble même de l'œuvre, nous n'y sommes pas préparés. En un mot, le compositeur, dont nous sommes loin de nier l'habileté, ne s'est pas préoccupé de l'*unité* indispensable à toute manifestation théâtrale. Entendons-nous bien : nous ne contestons pas le talent de M. Leoncavallo, mais sa manière de faire. Notre impression est restée vague, car il nous a agités de sentiments divers. Le livret, d'ailleurs, est d'un sujet assez mince, frisant parfois la banalité. Malbrouk se marie avec la jolie Alba. Mais obligé de la quitter pour aller combattre les Sarrazins, il confie son épouse novice à son jeune neveu, le capitaine des gardes, Renaldo. Celui-ci profite d'une nuit sombre (qui se prolonge, hélas, durant tout le second acte, — oh ! l'obscurité qui invite au sommeil — pour se faire passer pour Malbrouk. Mais le mari revient et s'aperçoit que les cornes de son blason ne sont pas un vain emblème. Le troisième acte assez obscur (dans le texte cette fois) nous apprend assez vaguement que Malbrouk vaincu est forcé de déposer son sceptre entre les mains de Renaldo qui, après divorce pour mariage non consommé, épouse celle qu'il aime. Sur ce canevas sans imprévu, les auteurs ont brodé deux silhouettes peu neuves, mais suffisamment plaisantes : une belle-mère ardente parce qu'elle est espagnole, et un fonctionnaire imbécile parce qu'il est chef du protocole. En ces deux personnages seuls se résument les sacrifices faits au genre de l'opérette ; c'est maigre, et il a fallu tout le talent de M^{lle} Marfa

Dhervilly et de M. Paul Ardot pour en faire la joie de la soirée. Ils eurent d'ailleurs les honneurs de deux bis (on avait besoin de rire un peu) : le duo bouffe du deuxième acte « C'est moi, je tremble... Enfin, Dieu nous rassemble », écrit avec assez de verve et surtout interprété avec une furia très comique, et une danse espagnole spirituellement gigottée. M^{lle} Cébron-Norbens, qui fut à l'Opéra-Comique et passa ensuite au Théâtre-Lyrique de la Gaité, nous a charmés par sa voix fraîche et sûre. Elle a délicieusement chanté à la fenêtre du jardin l'air poétique : « La nuit répand des parfums adorables », écrit dans une formule à la fois large et doucement prenante. Son succès a été légitime, et aussi celui de M. Coulomb, prêté par M. Albert Carré à M. Franck. Ce jeune lauréat du Conservatoire est doué d'une voix agréablement timbrée qui, probablement par timidité, ne prit pas tout son développement au premier acte. Mais, l'assurance lui revenant, il eut dans la jolie sérénade du deux, une éclatante revanche et un bis bien mérité. Signalons également l'harmonieux ensemble, « l'Aurore aux doigts de rose » et celui de la Chanson du cerf, et enfin l'ouverture mêlée de chœurs, où se paraphrase habilement le fameux air de la légende : « Malbrouk s'en va-t-en guerre, mironton, mirontaine ». Et tout se fût à peu près bien passé, sans la malencontreuse idée d'engager pour jouer le rôle de Malbrouk, le rôle de la pièce, M. Corradetti, baryton italien, dont, grâce à un accent terrible qui transforma toutes ses répliques en pur charabia, nous ne comprimes pas un mot.

Sa voix chevrotante, l'exagération de sa mimique ne suffirent pas d'ailleurs à nous rassurer à son égard. L'Apollo devient décidément en France un théâtre « étranger ». Il ne se contente pas de nous inonder de produits allemands ou italiens, il y joint des interprètes « hors frontière ». A quand le ténor annamite ou la basse laponne ? Heureusement, avons-nous eu le régal de la voix chaude et charmeuse de M^{lle} Alice Milet à qui, dans chacune de ses créations, nous ne saurions décerner trop d'éloges. C'est égal, pour *un* théâtre qui, chez nous, se consacre soi-disant à « l'opérette », nous aurions plaisir à y entendre des rythmes vraiment français.

23 DÉCEMBRE. — Nouvelle reprise de *La Veuve Joyeuse*¹.

1. DISTRIBUTION. — Prince Danilo, M. *Henry Defreyn*. — Figg, M. *Paul Ardot*. — D'Estillac, M. *Casella*. — Popoff, M. *Guyon fils*. — Camille de Coutançon, M. *Foir*. — Lerida, M. *Saidreau*. — Kromsky, M. *Servais*. — Bogdanowitch, M. *Miler*. — Pritisch, M. *Paul Bert*. — Gérant de chez Maxim', M. *Stellio*. — Missia, Miss *O'Brien*. — Nadia, M^{lle} *Cébron-Norbens*. — Praskovia, M^{lle} *Landon*. — Olga, M^{lle} *Martiny*. — Sylviane, M^{lle} *M. Baron*. — Manon, M^{lle} *Rose Elsie*. — Lison, M^{lle} *Rosa Holt*.



THÉÂTRE DE L'ŒUVRE

21 JANVIER. — Première représentation de la *Sonate à Kreutzer*, comédie en quatre actes de MM. Fernand Nozière et Alfred Savoir, après lecture du roman de M. Tolstoï¹. — Dans son curieux roman de la *Sonate à Kreutzer*, Léon Tolstoï soutient cette thèse que l'amour sensuel est une cause de destruction pour le mariage, et que l'union de l'homme et de la femme, telle qu'elle est comprise de nos jours, n'est qu'association de volupté et de haine, c'est-à-dire une préparation à l'adultère. C'est ce que nous montre l'histoire du conseiller Pozdnychew et de sa femme. Disputes entremêlées de caresses et de scènes de jalousie, tels ont été bientôt et sont restés les rapports des deux époux, jusqu'au jour où la démonstration eugendrée par la vie conjugale ainsi comprise s'achève, sous l'influence de la musique, par l'adultère de la femme avec le violoniste Troukhatcherwsky ; alors, fonçant sur eux en un accès de fureur aveugle, le mari poignarde l'épouse infidèle.

1. DISTRIBUTION. — Pozdnycheff, M. Arquillière. — Troukhatcherwsky, M. Lugué-Proé. — L'oncle, M. Louis-Martin. — Le docteur Ivanoff, M. Schoëffer. — Grégor, M. Luxeuil. — Laure, M^{lle} Gabrielle Dorziat. — La mère, M^{lle} Favrel. — Vera, M^{lle} Devimeur. — La femme de chambre, M^{lle} Derieux.

C'est, conclut Tolstoï, par la suppression de l'amour sensuel, par la chasteté seule, que l'humanité arrivera à son véritable but, qui est l'union parfaite des êtres... « Nous nous sommes, certes, inspirés du beau livre de Tolstoï — nous ont dit MM. Nozière et Savoie — mais nous n'avons pas voulu en reproduire les conclusions philosophiques. Nous ne proposons pas aux spectateurs un idéal de pureté... Nous nous sommes appliqués à étudier les ravages de la jalousie... » Leur premier acte nous montre Pozdnychew, au retour de son voyage de nocce, assommant — et comment ! — de ses constantes obsessions sa jeune femme, Laure, qui ne l'aime pas. Au second acte, trois ou quatre ans plus tard, Pozdnychew se révèle comme un infernal jaloux, une sorte d'Othello. Au troisième et au quatrième acte, Laure qui était d'abord une femme vertueuse, irréprochable, une Desdémone, victime d'un bourreau, justifie bientôt la rage de Pozdnychew, et le trompe imprudemment. Surprise en compagnie du musicien, son amant, elle reste seule, hélas ! avec son terrible mari, qui feint de lui pardonner, s'amuse cruellement de son effroi, de ses défaillances, de ses alternatives de confiance et de détresse. « Tu ne voudrais pas mourir ? tu tiens à la vie ? Dis-moi que tu m'aimes. Donne-moi un baiser ». Elle avance tremblante, éperdue ; il l'enveloppe dans ses bras et l'étrangle... M. André de Lorde, prince de l'Épouvante, n'a jamais imaginé une scène plus angoissante que cette scène finale de la *Sonate à Kreutzer*, telle qu'on nous l'a jouée à Fémina. M^{lle} Dorziat a

rendu avec art les divers aspects du rôle de Laure. M. Arquillère avait la férocité sinistre de son farouche personnage de barbare Othello. M. Lugné-Poe avait très comiquement dessiné la curieuse figure, poussée à la charge, du musicien bellâtre qui prend lâchement la fuite à l'approche du danger...

19 NOVEMBRE. — Premières représentations de *Le Mauvais Grain*, tragédie rustique en un acte de M. M. Maurice de Faramond¹; *l'Amour de Késa*, drame légendaire japonais, en deux tableaux de M. Robert d'Humières, musique de scène de M. Léon Moreau²; le *Poupard*, comédie en un acte, en vers, de MM. Jehan et Henry Bouvelet³. — D'abord, le *Mauvais Grain*... Après avoir marié leur fils et lui avoir donné tous leurs biens par contrat, deux paysans se trouvent avoir un autre enfant. A cette nouvelle, le fils agonit de sottises ses parents qu'il ne reverra plus qu'au tribunal. Ce sujet, qui eût pu être âpre, donna la sensation d'un opéra-comique joué pendant une grève de musiciens. Le *Poupard* de MM. Jehan et Henry Bouvelet, — « quarante ans à eux deux », a annoncé

1. DISTRIBUTION. — Philippe, M. *Henry Valbel*. — Justin, M. *Savoy*. — Virazel, M. *Raymond*. — Marie-Rose, M^{me} *Irma Perrot*. — Berthe, M^{lle} *de Pouzols*.

2. DISTRIBUTION. — Endo (Ronin), M. *de Max*. — Hiroshima (Samurai), M. *Lugné-Poe*. — Un prêtre bouddhiste, M. *Savoy*. — Le porteur de lanterne, M. *Ritman*. — Késa, M^{me} *Suzanne Després*. — Usugamo San, M^{lle} *Gréta-Prozor*.

3. DISTRIBUTION. — Roger, M. *de Max*. — Talleste, M. *Laumonier*. — Docteur Nütz, M. *Savoy*. — Marcelle, M^{lle} *de Pouzols*. — Dora, M^{lle} *Farna*. — Henriette, M^{lle} *Gréta-Prozor*. — La bonne, M^{lle} *Camille Hébert*. — Première masseuse, M^{lle} *Petersen*. — Deuxième masseuse, M^{lle} *Svenborg*.

M. de Max — est une étude fantaisiste d'un homme de lettres que le bien-être conjugal fait se désintéresser de la gloire. Il se laisse vivre, met son bonheur à être entouré de petits soins et de bonne nourriture. Pourquoi travailler, risquer rancunes et désillusions, quand il est si bon de ne rien faire? « Je n'aime pas les vers quand je bois du bouillon! » Et plus loin : « La vie est un bifteck... » Décidément, chez notre homme, la cuisine tient une large place. Des traits plaisants ont fait rire et nul n'a paru prendre garde aux libertés, de plus en plus grandes, que prennent les jeunes poètes avec l'art de la rime. Ainsi « gare » rime avec « poire » et « éloigne » avec « campagne ». Auprès de ces jeunes gens, une telle observation me fera évidemment passer pour arriéré — oh ! combien !... Ils me répondront sans doute qu'ils sont « nouvelle école ». L'ancienne avait parfois du bon. M. de Max, revêtu d'un complet violet tout à fait extraordinaire, s'est amusé à nous révéler une face peu connue de son talent : l'humour. Ce poupard fut charmant, imprévu, enfantin et spirituel. M^{lle} de Pouzols se montra agréable comédienne, et, en un gentil début, M^{lle} Greta-Prozor, fille du comte Prozor, excita, par l'éclat de sa naissance, la curiosité des assistants. Le spectacle de l'Œuvre se terminait par un drame japonais, en deux actes, de M. Robert d'Humières : *l'Amour de Késa*. Késa, ancienne geisha, a été vendue au samouraï Hiroshima. Elle adore son seigneur et maître. Mais voilà que, pendant son absence, survient Endo,

rômière indépendant, instinctif, qui erre par les routes, décidé à satisfaire ses désirs. Il reconnaît en Késa une geisha de son pays. Il l'aime, il veut qu'elle se donne à lui, et il l'emportera pour toujours. Pour l'avoir, il tuera Hiroshima, car il ne peut laisser vivre un homme qui, dans ses bras, a tenu la femme qu'il aime. Késa, qui le sait plus fort que tous, et qui craint pour la vie de son seigneur, fait semblant d'accéder à son désir : — « Oui, dit-elle, tu le tueras. J'y consens, car j'ai été vendue à lui et je le hais. Il va revenir, il se couchera à l'endroit que voici. Tu n'auras qu'à découper de ton sabre le carreau de papier de la case, là, le cinquième carreau qui donne juste au-dessus de son cœur ». Hiroshima revient, s'étonne que Késa, pour cette nuit, veuille prendre sa place et qu'elle soit coiffée comme un homme. Ils s'endorment. Endo survient en rampant, le sabre aux dents. Le meurtre s'accomplit et il s'aperçoit qu'au lieu de son ennemi, c'est sa bien-aimée qu'il a tuée. Alors, dans son désespoir, il tend sa gorge aux coups de Hiroshima qui s'écrie douloureux : — « Moi, tuer un homme qui l'aimait ! » Et les deux hommes, sanglotant sur leur même rêve, détruit, s'enfoncent dans la nuit... M^{me} Suzanne Després a fait de Késa une création douloureuse et simpliste. Elle a rendu admirablement le côté passif de la geisha tombée en esclavage amoureux. Ce fut une touchante sacrifiée. Et comme elle émeut plus, la belle artiste, par son talent sobre que d'autres par des grands cris ! M. Lugné-Poë, en Hiroshima, montra de la

dignité. Au rômire, dont les gestes, les paroles, le regard ne sont qu'ardeur et violence, M. de Max donna une figure superbe et sauvage. Son masque tragique évoquait les personnages de légendes sculptées aux flancs des antiques poteries japonaises. En certains coins, il a atteint l'extrême limite du Beau. Son succès d'art et d'épouvante a été prodigieux.

CERCLE DES ESCHOLIERS

14 MARS. — *Les Deux Foyers*, pièce en quatre actes, de M. Gaston Auvard¹; *Heureusement*, comédie en un acte, en vers, adaptée par M. René Kerdyck, d'après Rochon de Chabannes². — *Les Deux Foyers*, pièce honorable, écrite avec soin, féconde en louables efforts, mais discutable, sinon dans sa donnée, au moins dans les moyens employés pour amener dans l'esprit du spectateur une conviction nécessaire. L'auteur n'est point partisan du divorce, surtout quand il y a l'enfant. Et ainsi il se rapproche du *Berceau*, que M. Brieux fit représenter à la Comédie-Française. Solange Verteil, trompée par son mari, se libère, puis épouse en secondes noces un brave homme nommé Bernard. Malgré l'amour sincère, un peu terre à terre peut-être, dont elle est l'objet, elle n'a point répudié la sympathie amoureuse qui l'unissait

1. DISTRIBUTION. — Bernard, M. Gaston Brou. — Jacques Verteil, M. Nonnez de Porto-Riche. — Thuilier, M. Emile Vastin. — Edmond, M. Lucien Sauriac. — Le docteur, M. Daniel Bompard. — Solange Monneray, Mlle Van Doren. — Madame Thuilier, M^{me} Emma Bonnet. — Germaine de Veaudre, Mlle Madeleine Coquelin. — Madame Clément, Mlle Jane d'Hamy. — Maria, Mlle Andrée Dalyac. — Linette, la petite Yvonne Villem.

2. DISTRIBUTION. — Monsieur Lisbon, M. Amoury. — Lindor, M. Puylagarde. — Madame Lisbon, Mlle Jeanne Thomassin. — Marton, Mlle Andrée Gladys.

jadis au père de son enfant. Elle n'a pu aboier le souvenir de la première étreinte qui l'a faite femme, d'autant que sa fille est là pour lui rappeler le passé. Or, Verteil, retour des colonies, est atteint de tuberculose. Il se sait condamné, écrit à sa fille une lettre qui sera lue par la mère et où transparaît son ancienne tendresse pour celle qu'il a toujours regrettée. Solange ne résiste pas à un sentiment de pitié doublé de l'ombre d'un inconscient désir. Elle va rendre visite au moribond. Mais Bernard soupçonne la vérité, et fait à sa femme, restée pourtant honnête, une scène de jalousie révoltante. Je dis : révoltante, car la situation d'époux d'une femme divorcée doit comporter une certaine indulgence vis-à-vis de celui qui, en somme, est le père; il n'a vraiment pas le droit de reprocher à cette femme d'avoir été possédée par un autre, il ne peut exiger que de sa mémoire, je dirais même de sa chair, soit arraché tout souvenir. D'ailleurs, la jalousie doit être de plus en plus considérée comme une maladie d'une cruauté de moins en moins en rapport avec l'évolution de nos mœurs. Je parle de la jalousie aveugle, irraisonnée, brutale, qui, alors, devient une forme choquante de l'égoïsme et apparaît odieuse par une sorte de réveil de l'instinct animal. Othello, de nos jours, ne serait jugé que comme une brute atteinte de folie. Bernard, dans sa scène dernière — d'ailleurs bien faite — avec l'infortunée Solange, nous a causé de l'irritation, et toutes les femmes eussent imité cette mère fuyant à jamais, emmenant son enfant.

De sorte que la pièce ne prouve rien. Elle se réduit à un cas particulier. Que Bernard soit un esprit sage et équilibré, qu'il ait admis, obéissant à un sentiment de pure humanité, la visite consolatrice, évocatrice des souvenirs de jadis, c'est possible, mais si passagère à un homme qui demain sera mort, la paix règnera dans ce ménage quelques instants seulement troublé. Et puis M. Gaston Auvard a trop usé de l'enfant; on le voit trop, et cela finit par devenir pénible. Malgré tout, il faut féliciter la compagnie des Escholiers d'avoir mis sur pied cette comédie audacieuse, fort bien défendue par M^{lle} Van Doren, toujours tragique; M^{me} Emma Bonnet, d'excellente tenue; MM. Brou, un Bernard violent, Nonnez de Porto-Riche, consciencieusement dramatique — sans oublier la petite Yvonne Villem, enfant intelligente. *Heureusement* se passe sous Louis XV. Les personnages marivaudent avec beaucoup de grâce. M^{me} Lisban, fêrue du jeune et beau Lindor, se trouve, sans le savoir, en rivalité avec sa soubrette Martine. Par son mari, qui est bien le plus galant homme du monde, elle apprend que Lindor a dédaigné, comme le « Bébé » de Najac, la femme mariée pour la femme de chambre. Devant la déconvenue de la pseudo-pécheresse, qui se lit sur son visage, M. Lisban se doute de l'attirance. Il pense avec tristesse : « Que se serait-il passé si je n'étais rentré? » Et la femme répond : « Mais vous êtes rentré... » Et elle ajoute, touchée de tant d'indulgence : « Heureusement ! » Ce badinage a trouvé des interprètes de choix en M^{lle} Thomassin, toute

gracieuse et de diction impeccable, en M. Puylagarde, charmant Lindor, cousin de Chérubin, en M. Amaury que nous avons eu le grand plaisir de revoir et qui a ressuscité nos souvenirs odéonnesques en un jeu de perfection classique, en M^{lle} Glady, soubrette agréable.

GRAND GUIGNOL ¹

4 MARS. — *Dans les Souies*, drame en deux actes de M. E.-M. Laumann²; *La Lutte pour la vie... de château*, de M. Paul Giafféri³; *L'Eclaboussure*, pièce en deux tableaux, de M. Paul Géraldy⁴; *Un Malin*, de M. Yves Mirande⁵; *Le Philanthrope*, de MM. Robert Francheville et Jacques Roulet⁶.

4 JUIN. — *La Porte close*, drame en deux actes de M. R. Francheville⁷; *Le Beau Lothario*, de

1. — Directeur : M. Max Maurey.

2. DISTRIBUTION. — L'aristo, M. *Desmoulins*. — Le mécanicien en chef, M. *Gorieux*. — Le mécanicien principal, M. *Guérard*. — Le second, M. *Ratineau*. — Lambert, M. *Defresne*. — Le nervi, M. *Fred*. — Cahusec, M. *Sémery*. — Le commandant, M. *Ternois*. — L'enseigne, M. *Louvigny*.

3. DISTRIBUTION. — Le châtelain, M. *Lurville*. — D'Azimont, M. *Louvigny*. — Vercotte, M. *Gorieux*. — François, M. *Fred*. — La Châtelaine, M^{me} *Suz. Mérian*.

4. DISTRIBUTION. — Cernolle, M. *Guérard*. — Le docteur, M. *Desmoulins*. — L'infirmier, M. *Ternois*. — Madame Cernolle, M^{lle} *Marcelle Bailly*. — Germaine, M^{lle} *Marcelle Barry*.

5. DISTRIBUTION. — Garbure, M. *Defresne*. — La Clindière, M. *Gorieux*. — Adrien, M. *Fred*. — Le secrétaire, M. *Sémery*. — Blanche, M^{lle} *Vatta*.

6. DISTRIBUTION. — Boudiné, M. *Sémery*. — Pitoyard, M. *Defresne*. — Lebarbillon, M. *Ternois*. — Gargoulette, M^{lle} *Dora Gregg*. — Charlotte, M^{lle} *Vatta*.

7. DISTRIBUTION. — Nora Johanson, M^{lle} *Marcelle Barry*. — Fany, M^{lle} *Suzanne Vallier*. — Docteur Daniel Worke, M. *R. Bussy*. — Monsieur Knauss, M. *Gorieu*. — Hermann, M. *Desmoulins*.

M. Henry Caen¹; *L'Attentat*, de MM. Léo Marchès et Gaston-Charles Richard²; *Appassionato*, de M. de Féraudy³; *Vitriolé*, de M. Pierre Montrel⁴.

26 NOVEMBRE. — *Saturnin*, de M. Edouard Thurus⁵; *Sabotage*, de MM. Charles Hellem, William Valéras et Pol d'Estoc⁶; *Condoléances*, de M. Paul Arasa⁷; *Un peu d'idéal*, de M. Urbain Gobier⁸; *Figures de cire*, drame en deux actes de MM. André de Lorde et Georges Montignac⁹.

1. DISTRIBUTION. — Carmon, M^{lle} Daurand. — Ninette, M^{lle} Vatta. — Lothario, M. R. Bussy. — Trombetta, M. Sémary.

2. DISTRIBUTION. — Maslowa, M^{lle} Marcelle Bailly. — Serge Georguievitch, M. Gorieux. — Paul Alexandrovitch, M. Guérard. — Gavril Youliévitch, M. Defresne. — Lévy Fabianovitch, M. Desmoulins. — Piote, M. Ternois.

3. DISTRIBUTION. — Clémence, M^{lle} Suzanne Vallier. — Lucien, M. Louvigny.

4. DISTRIBUTION. — Madame Chabinson, M^{lle} Daurand. — La duchesse, M^{lle} Marcelle Bailly. — Elva, M^{lle} Suzanne Vallier. — Maria, M^{lle} Vatta. — Chabinson, M. Defresne. — Bigard, M. Sémary. — Le Journaliste, M. Guérard.

5. DISTRIBUTION. — Isidore, M. Defresne. — Ernestine, M^{lle} Daurand.

6. DISTRIBUTION. — Docteur Margy, M. Gorieux. — Pierre Chagneau, M. Desmoulins. — Angèle Chagneau, M^{lle} M. Barry. — Madame Raube, M^{lle} Daurand.

7. DISTRIBUTION. — L. Rotard, M. M. Grehan. — Les Pompes funèbres, M. Louvigny. — L'ami intime, M. Guérard. — Le journaliste, M. Gorieux. — Le courtier, M. Desmoulins. — Le Visiteur, M. Nicole. — Baptiste, M. Ternois. — La veuve, M^{lle} M. Barry. — L'amie, M^{lle} Vatta.

8. DISTRIBUTION. — Bouracan, M. Gorieux. — Gaston, M. Guérard. — Zizi, M. Ternois. — Adhémar, M. Nicole. — Madame Pigeon, M^{lle} S. Vallier.

9. DISTRIBUTION. — Pierre de Lionne, M. Tunc. — Jacques, M. Guérard. — Bourraches, M. Defresne. — Le garçon, M. Desmoulins. — Premier agent, M. Nicole. — Deuxième agent, M. Ternois. — Divonne, M^{lle} S. Vallier. — La fille, M^{lle} Fany Valdec. — La caissière, M^{lle} Monthil.

THÉÂTRE DES CAPUCINES¹

18 FÉVRIER. — *V'là la Comète*, fantaisie-revue en deux actes, de M. Michel Carré²; *Une aventure impériale*, comédie en un acte de MM. Maurice Hennequin et Serge Basset³; *Le Grand Cerf*, pièce en un acte, de M. Maxime Vermont⁴.

28 AVRIL. — *Les Muscadines*, fantaisie-opérette en deux actes, de M. André Barde, musique de M. Charles Cuvillier⁵; *Il est en bas, dans la*

1. — Directeur : M. Armand Berthez.

2. DISTRIBUTION. — La poule plumée, la Puzzleuse, la baronne de Vauffan, M^{lle} *Thérèse Cernay*. — La Comète, Papa-Rirha, M^{lle} *Marthe Lenclud*. — Rillette, M^{lle} *Gaby Boissy*. — Maggy, la Baigneuse, M^{lle} *Bordon*. — Christine, la Reporterresse, M^{lle} *Debienne*. — Le professeur de beauté, Préparoli, M. *Berthez*. — Adolphus, Presbeat, M. *Prad*. — Le danseur inconnu, M. *Blanche*. — Firmin-la-Couleuvre, Bou-Chao, M. *Choof*. — Le Duc, Apollon, Yves, M. *Hervil*. — Le Puzzleur, M. *Martinet*. — Joanny, M. *d'Aumont*.

3. DISTRIBUTION. — Madame Bergougnan, M^{lle} *Darmody*. — Augusta, M^{lle} *Mérindol*. — Napoléon, M. *Beaulieu*. — Jean de Bollène, M. *Blanche*. — Fouché, M. *Prad*. — Bergougnan, M. *Mathillon*. — Un officier, M. *Baumer*. — Premier soldat, M. *Martinet*. — Deuxième soldat, M. *d'Aumont*.

4. DISTRIBUTION. — Marcelle, M^{lle} *Sauer*. — Chauffrein, M. *Baumer*. — Galambier, M. *Martinet*.

5. DISTRIBUTION. — Sageret, M. *Berthez*. — Clérombeau, M. *Capoul*. — Coquebert, M. *Darnley*. — Saint-Savin, M. *Prad*. — Lachabeaussière, M. *Hervil*. — Cabrioli, M. *Choof*. — Le patron, M. *d'Aumont*. — Irène Delestang, M^{lle} *Lucy Jousset*. — Florence Naudet, M^{lle} *Germaine Charley*. — Séraphine Sageret, M^{lle} *Gaby Boissy*. — Cornélie, M^{lle} *Harnold*. — Léocadie, M^{lle} *Suzy Deguez*. — Sapho, M^{lle} *Debienne*.

voiture, comédie en un acte de M. Louis Hennevé¹;
L'Inondé, pièce en un acte de M. Bernard Montès².

13 OCTOBRE. — *Sauf votre respect*, revue en deux actes de MM. Rip et Jacques Bousquet³;
Yette, comédie en un acte de M. Maurice Hennequin⁴;
Le Deuxième Larron, pièce en un acte de M. Jean Samois⁵.

1. DISTRIBUTION. — Claude, M. *Blanche*. — Un domestique. M. *d'Aumont*. — Francine, M^{lle} *Mérindol*.

2. DISTRIBUTION. — Picasse, M. *Prad*. — Lefermois, M. *Mathillon*. — Angèle Lefermois, M^{lle} *Debienne*.

3. — Jouée par M^{mes} *Mistinguett*, de *Léka*, *Fabiani*, *Mérindol*, *Dhartys*, *Yane*, *Lipton*, *Dally*; MM. *Berthez*, *Arnaudy*, *Choof*, *Maujan*, *Tramont*, *Hervil*, *Manuel*.

4. DISTRIBUTION. — Marguerite, M^{lle} *Mérindol*. — Yette, M^{me} *Saint-Bonnet*. — Madame Durand-Pont, M^{me} *Ritto*. — Irma, M^{lle} *Lipton*. — Anatole Lejubier, M. *Tramont*. — Henri Thomerel, M. *Déan*.

5. DISTRIBUTION. — Idette, M^{lle} *Lipton*. — Le baron, M. *Hervil*. — Le Frisé, M. *Maujan*.

THEATRE MICHEL 1

18 JANVIER. — *Le Rubicon*, comédie en trois actes de M. Edouard Bourdet²; *Petites Femmes*, comédie en un acte de M. Serge Basset³; *Flagrant délit*, pièce en un acte de M. de Poncheville⁴.

15 MARS. — *L'Agence Léa*, fantaisie en un acte de M. Miguel Zamacoïs⁵; *Le Troisième Larron*, pièce en un acte de M Darantière et Mazamen⁶.

2 JUIN. — *Jules ou le Mariage imprévu*, comédie en un acte de M. Alfred Gragnon⁷; *Lily Clown*,

1. — Directeur : M. Michel Mortier.

2. DISTRIBUTION. — Germaine, M^{lle} *Madeleine Léty*. — Madame Sevin, M^{me} *Juliette Darcourt*. — Mademoiselle de Sainclair, M^{lle} *Riveyre*. — Elise, M^{lle} *Valmy*. — La duchesse, M^{lle} *Castel*. — Mademoiselle Caumont, M^{lle} *Salmud*. — Georges, M. *Henri Burguet*. — Mareuil, M. *Rosenberg*. — Sainclair, M. *Félix Gandéra*. — Sevin, M. *Martel*. — Emile, M. *Keller*. — Le metteur en scène, M. *Navarre*. — Un Monsieur, M. *Cornély*. — Fréjus, M. *Rome*.

3. DISTRIBUTION. — Rose Brunet, M^{lle} *Mario Calvill*. — Lillette, M^{lle} *Destrelle*. — Cyclamen du Bourget, M^{lle} *Damiroff*. — Sylvérine, M^{lle} *Watson*. — Josephin, M. *Harry Baur*. — Armand Maquis, M. *Villa*.

4. DISTRIBUTION. — Germaine Lefèvre, M^{lle} *Watson*. — Adrienne de Mirande, M^{lle} *Valmy*. — Henri Desfossés, M. *Navarre*. — Le commissaire de police, M. *Cornély*. — Monsieur Lefèvre, M. *Châtel*. — Le secrétaire, M. *Rome*.

5. DISTRIBUTION. — Léa, M^{lle} *Lyse Berty*. — Bidouche, M. *Harry Baur*. — Le suiveur, M. *Cornély*.

6. DISTRIBUTION. — Angèle, M^{lle} *Valmy*. — Wilhain, M. *Navarre*. — Robert, M. *Cornély*. — Gaston, M. *Darbrey*. — Un agent, M. *Keller*.

7. — Jouée par M^{mes} *Mary-Hett*, *Renée Black*, MM. *Carlos Avril*, *Navarre*.

pièce en un acte de M. Didier Gold¹; *Les jeux sont faits*, comédie en un acte de MM. Yvès Mirande et Guillaume Wolff²; *Kalley... bonne*, revue de M. Michel Carré³; *A la chambrée*, fantaisie en un acte de MM. Matrat et Fordyce⁴.

8 NOVEMBRE. — *L'Impossible...*, comédie en un acte de M. J.-J. Frappa⁵; *Le feu du voisin*, comédie en deux actes de M. Francis de Croisset⁶; *La dame du second*, fantaisie d'actualité en un acte de M. Miguel Zamacoïs⁷.

24 DÉCEMBRE. — *Par politesse*, comédie en un acte de M. Francis de Croisset⁸.

30 DÉCEMBRE. — *Archimède a des principes*, comédie en un acte de M. Michel Missoff⁹.

1. — Jouée par M^{mes} Reynalde, du Hazel, MM. Savoy, Carlos Avril, Cornély, Darbrey, Lestein.

2. — Jouée par M^{mes} Gaby Madry, Renée Black, du Hazel, Lesters, MM. Dutard, Navarre, Carlos Avril, Savoy, Cornély, Garnier, Darbrey.

3. DISTRIBUTION. — Targette, M^{lle} Louise Balthy. — Octavie, M^{lle} Betty Daussmond. — Armand, M. Rosenberg.

4. DISTRIBUTION. — Fonillaupé, soldat, M^{lle} Louise Balthy. — Bidonneau, caporal, M. Garnier.

5. DISTRIBUTION. — Michette, M^{lle} Valère. — Madame Benoyer, M^{lle} Valmy. — Rose, M^{lle} Charmoy. — Ludoire, M. Lucien Prad. — Alfred, M. Cornély.

6. DISTRIBUTION. — Raymonde, M^{me} J. Hading. — Jeanne, M^{lle} Betty Daussmond. — Une femme de chambre, M^{lle} Valmy. — Harry Falway, M. André Bruté. — Fernand, M. Henry Burquet. — Gerôme, M. Harry Baur. — Guiseppe, M. Cornély. — Pierre, M. Rheims. — Le tapissier, M. Delrosse.

7. DISTRIBUTION. — Ponette, M^{lle} Lyse Berty. — Le Monsieur, M. Rozenberg. — Le concierge, M. Harry Baur.

8. DISTRIBUTION. — Roger de Chanluce, M. Rozenberg. — Le valet de chambre, M. Rheims. — La comtesse, M^{lle} Marguerite Baretty. — La bonne, M^{lle} Charmoy.

9. DISTRIBUTION. — Gaston Rapp, M. Prad. — Archimède, M. Cornély. — Magta, M^{lle} Ross Grane.

LES TRENTE ANS DE THÉÂTRE

L'année s'était ouverte par une représentation, à l'Etoile-Palace, en l'honneur de M. Jean Richepin, que précédait une éloquente causerie du beau poète des *Gueux*. Puis, on avait donné, au Châtelet, l'*Arlésienne*, toujours excellemment interprétée, et, tant dans les faubourgs qu'au Trocadero et à la salle Gaveau : les *Femmes savantes*; les *Précieuses ridicules*; *Tartuffe*; le *Misanthrope*; le *Médecin malgré lui*, toutes pièces jouées par les artistes de la Comédie-Française; *M. de Pourceaugnac* avec M. Vilbert; le *Barbier de Séville*, de Beaumarchais, et aussi celui de Rossini; *Œdipe-Roi*, avec M. Mounet-Sully; *Samson et Dalila* avec M^{me} Litvinne et M. Altchewsky; la *Nuit de Mai* et la *Visite de Noces* avec M^{me} Bartet; l'*Étincelle* avec M^{lle} Sorel; le *Passant*; la *Navette*, d'Henri Becque, avec M^{lle} Monna Delza; la *Nuit de Février* et le *Nouveau M. de Pourceaugnac*, de M. Paul Ferrier; l'*Histoire d'un Sou* avec M. Galipaux; *Brouillés depuis Wagram* avec M. Guyon fils; le *Châlet*; les *Noces de Jeannette*, etc.

Il était à craindre que les catastrophes causées par les inondations qui, au début de l'année 1910,

ont amené une sensible baisse des recettes de nos théâtres, ne vissent paralyser les efforts d'une société de bienfaisance qui, comme celle des Trente Ans de Théâtre, alimente son budget avec le bénéfice que lui apportent les spectacles qu'elle organise. Il n'en a rien été heureusement; elle a, pendant l'année 1910, distribué une somme égale à celle de l'année précédente : 77.780 francs exactement.

En la seule année 1910, le dispensaire des Trente Ans de Théâtre a donné mille huit cent vingt consultations gratuites et médicaments également gratuits aux pauvres du théâtre. Résultat inespéré et tel que l'Académie Française, un peu surprise peut-être de voir le théâtre et la vertu faire aussi bon ménage, décernait, pour la première fois, un prix Montyon à une société de théâtre! C'est, d'ailleurs, là un point très particulier sur lequel n'a pas manqué d'insister M. Frédéric Masson dans le joli discours qu'il prononçait sur les prix de vertu en séance publique de l'Académie le 9 décembre 1910.

Et voici, relativement aux Trente Ans de Théâtre, la juste conclusion du rapport du budget des Beaux-Arts de M. Gustave Rivet, sénateur:

« Prix Montyon à l'Académie Française en 1910, Reconnaissance d'utilité publique par décret du Président de la République en 1907, Grande Médaille d'or de la Société d'encouragement au bien l'année précédente, telles sont les distinctions dont a été honorée, depuis sa fondation, l'Œuvre des Trente Ans de Théâtre : œuvre de

bonté et de beauté; œuvre de beauté par les magnifiques représentations (elles atteignent aujourd'hui le chiffre de 250) qu'elle donne dans les faubourgs de Paris et dont M. Jules Claretie, en parfait lettré qu'il est, a compris le noble but; œuvre de bonté pour le bien qu'elle fait, non seulement aux pauvres, mais aussi maintenant aux malades.

L'Œuvre des Trente Ans de Théâtre se trouve donc à l'heure actuelle remplir trois buts et pourrait aisément former trois sociétés distinctes l'une de l'autre. Tous les rapporteurs du budget des Beaux-Arts, au Sénat et à la Chambre, l'ont louée comme elle le mérite, et M. Dujardin-Beaumetz, toujours si dévoué à la cause de l'art populaire, lui a rendu le plus éclatant des hommages lorsqu'il disait : « La première pierre du théâtre populaire à Paris a été posée par l'Œuvre des Trente Ans de Théâtre et par son président-fondateur, Adrien Bernheim ».

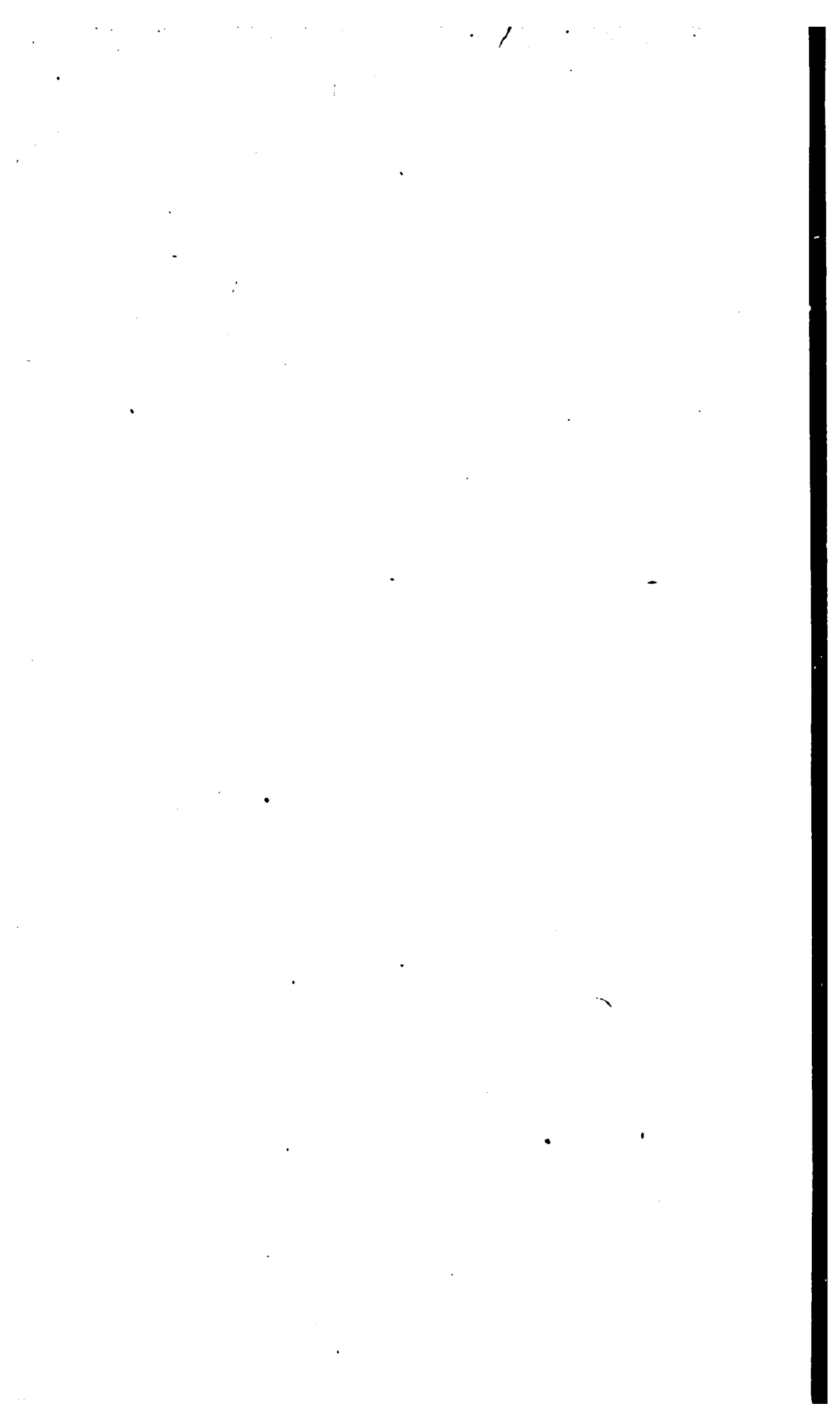
Très généreusement, le Président des Trente Ans de Théâtre a toujours refusé une subvention de l'État, considérant que la plus utile des subventions pour son Œuvre, c'est l'appui direct qu'il lui apporte en qualité de Commissaire du Gouvernement près les théâtres subventionnés. Le budget des Beaux-Arts réalise ainsi une économie importante par cela même qu'il se dispense d'allouer un crédit à une œuvre qui, par les triples résultats qu'elle obtient, est incontestablement digne de

toutes les subventions. Sur ce point-là, nous sommes tous d'accord, et dans son remarquable rapport du budget des Beaux-Arts à la Chambre, M. Paul Boncour a bien fait de donner l'exemple de l'Œuvre des Trente Ans de Théâtre à tous ceux qui s'intéressent à la cause du théâtre populaire.

Toutefois, nous sera-t-il permis de remarquer que si ces belles représentations rencontrent, depuis neuf années, une telle faveur auprès de nos Parisiens de Grenelle, de Belleville, de Ménilmontant, de Montmartre et de tous nos faubourgs, ce n'est pas seulement parce que l'Œuvre des Trente Ans de Théâtre offre chez eux, et au prix normal des places de leurs théâtres respectifs, les chefs-d'œuvre de Molière, de Corneille, de Racine, de Marivaux, de Regnard, de Beaumarchais, de Victor Hugo, c'est aussi parce que les programmes de ces « galas populaires » — c'est le titre qu'on leur donne, et il est bon — en sont toujours excellemment combinés, et c'est aussi et surtout parce que ces représentations en sont très judicieusement espacées. Le jour où ces représentations seraient trop fréquentes, elles n'auraient sans doute pas cet éclatant succès.

250 représentations en huit années d'existence (l'Œuvre fut créée le 29 décembre 1901) et 250 représentations qui ont permis de distribuer près de 600.000 francs aux pauvres du théâtre, ainsi qu'aux personnels si intéressants de nos scènes.

parisiennes; enfin, 2682 consultations gratuites offertes aux malades en l'espace de deux ans : voilà un triple résultat qui indique suffisamment qu'on ne peut faire mieux ni même aussi bien que l'Œuvre des Trente Ans de Théâtre. »



CONCERTS DU CONSERVATOIRE

Au nombre des diverses œuvres inscrites en l'année 1910 au répertoire de la célèbre Société des Concerts, et conduites par M. André Messager, relevons ici, pour mémoire, la Messe solennelle en *ré* de Beethoven et la *Cantate pour le jour de Pâques* de Bach; *Rédemption* de César Franck; *Faust-Symphonie* de Liszt; le préluide du 2^e acte de *Gwendoline*, d'Emmanuel Chabrier; le *Déluge* et la *Nuit*, de M. Saint-Saëns; *Madrigal* et *Pavane*, de M. Gabriel Fauré; *l'Apprenti sorcier* et la Symphonie en *ut* majeur de M. Paul Dukas; le *Prélude à l'après-midi d'un faune* et la *Demoiselle élue* de M. Claude Debussy; *Thamar* de Balakirew.

Parmi les solistes, chanteurs et instrumentistes, appelés, en cette même année, à l'honneur de prêter aux belles séances de la Société le concours de leur talent, nous citerons les noms de M^{mes} Rose Féart, Campredon, Mellot-Joubert, Povla Frisch, Herlenn, Lacombe-Olivier, Marguerite Long, Alem-Chéné, et ceux de MM. Caze-neuve, Clark, Frölich, Paulet, Nansen, Georges Enesco et Jules Leitner.

Handwritten text at the top of the page, possibly a title or header, which is mostly illegible due to blurring and low contrast.



CONCERTS COLONNE

L'année s'ouvrait le 9 janvier par un « Festival Franck », très beau, encore qu'un peu monotone : on se fatigue parfois de « planer »... La Symphonie en *ré mineur*, la page la plus bruyante du concert, a été applaudie comme elle le méritait. Ajoutons qu'elle fut dirigée avec amour par M. Gabriel Pierné, et rendue en toute perfection par sa docile phalange instrumentale. Puis M^{me} Auguez de Montaland a chanté *admirablement* — je souligne l'adverbe qualificatif — le *Nocturne* et la *Procession*, ce pur chef-d'œuvre que le public enthousiasmé eût voulu entendre deux fois... Le *Prélude, Choral et Fugue* du maître, très pieusement orchestré par M. Gabriel Pierné, n'a reçu qu'un accueil mitigé : un discret sifflet était sans doute une manière de protester contre l'adaptation, si respectueuse fût-elle, de cette œuvre écrite pour le piano, et qui eût gagné peut-être à ne pas sortir du cadre où l'avait placée l'auteur. Nouveau succès pour M^{me} Auguez de Montaland avec le *Mater Dolorosa*, extrait de la troisième Béatitude, et digne conclusion du Festival avec une délicate exécution de la séduisante *Psyché*, où, en dépit de son sujet profane, se sent toujours la main du grand organiste.

Richard Wagner et Richard Strauss se partageaient le programme suivant : le premier avec les ordinaires sélections de *Tannhauser*, de *Tristan*, de *Siegfried-Idyll* et des *Maîtres Chanteurs* ; le second avec *Sinfonia domestica* et la Danse de *Salomé*, où faisait merveille l'orchestre conduit par M. Gabriel Pierné.

Le 23 janvier, nous entendîmes au Châtelet, chantés avec beaucoup de goût par M^{me} Mary Olivier, les *Lieder de la forêt* de M. Ganaye — un nom nouveau à retenir. Puis, ce fut le cinquième concerto pour piano, de M. Saint-Saëns, brillamment exécuté par M. Georges de Launay, trois fois rappelé. Après quoi, le rideau — mais, oui, le rideau ! — baissa pour se relever sur le magnifique coup d'œil des 400 exécutants — y compris ceux de l'École de chant choral, si ingénieusement fondée par M. Jean d'Estournelles de Constant — en qui vraiment semblait avoir passé, pour l'interprétation de la célèbre Neuvième, l'âme même de Beethoven. Une quadruple ovation récompensa fort justement M. Gabriel Pierné, le vaillant directeur de cette masse imposante, et aussi les excellents artistes, M^{mes} Heilbronner et Olivier, MM. Sayetta et Mary, à qui étaient confiés les difficiles rôles de l'œuvre colossale.

Une seconde audition, non moins excellente que la première, de la célèbre — trop célèbre peut-être — *Neuvième* de Beethoven bénéficiant si utilement de l'adjonction de la belle Ecole de chant fondée par M. Jean d'Estournelles de Constant, était encore le gros morceau du programme suivant. Il s'ouvrait par le Concerto en *ré majeur*, pour instruments à cordes, de Hændel, où nous voyons encore le pauvre Coquelin aîné danser si drôlement le charmant menuet inséré dans le *Bourgeois gentilhomme*. Puis nous eûmes les délicieux *Nocturnes* de M. Debussy — *Nuages* est, notamment, d'une poésie toute éthérée — suivie d'une *Fantaisie* pour piano et orchestre, fort soigneusement écrite par l'une des meilleures élèves de Massenet, M^{me} Mel-Bonis (sachons respecter son pseudonyme) et très soigneusement exécutée par M^{me} Henri Deblauwe. Et le public qui avait fait grise mine à cette composition, un peu fade sans doute, acclama — c'était justice — la *Cataloña*

d'Albeniz, de couleur si brillante et si vraiment espagnole, de vie si intense et de verve si puissante, en son orgie d'instrumentation, qu'elle nous fit regretter une fois de plus la fin prématurée du probe et talentueux artiste.

En l'honneur du centenaire de Schumann, M. Gabriel Pierné nous offrait le 13 février une superbe exécution de *Manfred*, où, dignement secondé par M^{lle} Renée Du Minil et par son frère Paul Mounet, M. Mounet-Sully était, une fois de plus, le grand tragédien que nous admirons tous... Signalons, dans la première partie de cette belle séance, le succès remporté par M^{me} Adeline Bailet avec le concerto en *mi* bémol, où Liszt a accumulé comme à plaisir toutes les difficultés pianistiques.

Le 20 février, M. Gabriel Pierné nous donnait une attrayante première audition de M. Claude Debussy : *Iberia*, « images pour orchestre ». L'Espagne a fourni le cadre de ce tryptique, mais non les motifs ; le compositeur s'est souvenu des rythmes si caractéristiques du pays ; il y a puisé la couleur, la « tonalité » générale de son tableau. Il ne s'agit point ici de musique descriptive au sens étroit du mot — nous avait fort bien expliqué notre ami Charles Malherbe — et l'artiste ne tient pas à montrer par le menu ce qu'on rencontre « par les rues et par les chemins » ; il traduit des impressions, les émotions qu'il ressent à travers « les parfums de la nuit » et « le matin d'un jour de fête ». Dans la peinture, l'intérêt peut être indépendant de tout sujet précis, et résulter de la transparence générale, de l'harmonie des tons, du juste équilibre des valeurs, de la science du clair-obscur ; de même, en musique, et c'est ici le cas, le plaisir sensuel de l'oreille peut être excité par l'ingéniosité des combinaisons sonores, par l'amusant choc des rythmes, par les rares et curieuses harmonies. Le tout est d'une poésie exquise et d'un charme pénétrant.

M. Debussy a l'art de se faire écouter, et l'on a fort bien compris, puisqu'il s'en est fallu de peu qu'on ne bissât ces musiques, étranges assurément, mais si personnelles et parfois si captivantes !... Ajoutons que par la fine interprétation de M. Pierné les moindres détails en ont été rendus à miracle.

Le dimanche suivant, on nous donnait deux importants fragments d'un drame lyrique, *Autour d'une Tiare*, que M. Paul Milliet a extrait du livre d'Emile Gebhart, et dont M. Henri Maréchal a écrit la musique. Ce sont deux scènes de caractère tout à fait dissemblable : l'une austère et solennelle, l'autre pittoresque et gracieusement attendrie. Elles n'avaient été artificiellement reliées ensemble qu'en vue du concert, et c'est au théâtre, auquel elles sont destinées, qu'il faudra les entendre pour juger de leur intensité d'expression. Disons seulement qu'elles nous ont paru d'une déclamation magnifique et d'une superbe écriture d'orchestre. Admirablement interprétées par M. Delmas, qui fut un Grégoire VII de grande noblesse, par M^{me} Felda-Symson, qui nous fit apprécier une délicieuse voix de soprano, et par MM. Gilly et Mary, ces belles pages de M. Maréchal ont reçu du public un très chaleureux accueil. La séance comportait une autre première audition : celle d'une nouvelle symphonie de M. André Gédalge, œuvre d'art solide et sain, de tout à fait grande allure et de beauté souveraine. Nous ne manquerons pas de revenir sur cette éloquente composition désormais inscrite au répertoire. M. Pierné a mis à son exécution un soin confraternel. Triomphe pour M. Jacques Thibaud, qui avait magistralement interprété le concerto de Beethoven, et comme toujours, vive discussion dans le public au sujet d'*Ibéria* de M. Debussy.

La *Symphonie française* de M. Théodore Dubois, qu'on nous donnait le 6 mars, nous revient de Bruxelles,

où elle fut exécutée il y a quelques mois aux Concerts Ysaye, sous la direction de l'illustre violoniste. Elle y obtint un succès d'enthousiasme, et la presse belge fut unanime à constater ce triomphe. Serons-nous donc plus sévères que nos voisins, — nous risquons alors d'être injustes — pour la nouvelle œuvre de l'ancien directeur du Conservatoire?... L'incomparable maîtrise technique de l'honorable compositeur s'y affirme une fois de plus avec éclat, elle y brille d'une flamme intense, et de même qu'elle ravit les gens du métier, l'ingéniosité, la perfection toute classique de la trame symphonique a tout ce qu'il faut, ce nous semble, pour plaire au public sincère. Nous sommes de ceux qui avons applaudi aux belles et caractéristiques idées musicales, à la probité, à la noblesse d'invention, à l'inspiration, toujours jeune et harmonieuse, du maître Théodore Dubois. Combien, au contraire, nous ont paru obscures et peu significatives les Impressions champêtres, de *l'Aube à la Nuit*, de M. H. Woollett, dont la première audition nous fut offerte en cette même après-midi ? Et si le succès ne vint pas, à ce moment, couronner les efforts du « Quatuor vocal Mauguière », ce ne fut évidemment pas la faute de ses excellents artistes, justement applaudis, et même bissés, dans deux chœurs, sans accompagnement, d'Orlando di Lasso et de Costeley, où se détachait merveilleusement fraîche, légère et pure, la délicieuse voix de soprano de M^{me} Maud Herlenn. La superbe exécution orchestrale du *Chasseur maudit* de César Franck avait valu une personnelle ovation à M. Pierné. Des rappels sans fin ont salué l'interprétation si nette, si sûre, si « virile » du prestigieux concerto en *mi* bémol de Liszt par M^{me} Marguerite Long, toute de charme et de grâce féminine au contraire dans l'adorable ballade de M. Gabriel Fauré.

Deux noms nouveaux figuraient au programme sui-

vant. C'était M. Philippe Gaubert, dont M^{lle} Hatto chantait deux mélodies, *Soir païen*, sur des paroles d'Albert Samain, et la *Forêt ardente*, de Victor Debay, accompagnée par la flûte de M. Blanquart. L'une et l'autre nous ont semblé jolies, encore que dénuées de toute originalité : l'auteur est jeune et saura s'affranchir de l'imitation de Massenet. Qu'y a-t-il d'étonnant, du reste, que ces musiques aient paru un peu mièvres après l'admirable Prélude de *Parsifal* et la superbe symphonie de M. André Gédalge dont la seconde audition a fait sensation ? *Dnégouchka* — qui, sous un faux nez, n'était autre que la *Roussalka*, présentée, l'an dernier, à l'épreuve du concours de Rome — atteste chez M^{lle} Nadia Boulanger, non certes encore une personnalité, mais une nature d'artiste peu commune, et déjà sa musique a du charme et de la couleur. On a fait un juste succès à l'auteur et à ses excellents interprètes, MM. Beyle et Ghasne, M^{lle} Hatto, déjà nommée. La séance se complétait avec un intéressant concerto de Brahms pour violon et violoncelle, admirablement exécuté par MM. Georges Enesco et Hekking, et la fulgurante *Rapsodie norvégienne* de Lalo, que M. Gabriel Pierné a dirigée avec une rare maestria. Nul n'a mieux que M. Pierné l'oreille du public, et son départ porterait à l'Association artistique des Concerts du Châtelet le plus sérieux préjudice.

M. Pierné n'abuse pas de son actuelle situation de directeur des Concerts du Châtelet pour y faire jouer sa musique : c'est sur la demande même du Comité de l'Association artistique que sa noble partition, *l'An Mil* était inscrite au programme du 20 mars, douze ans après que M. Colonne nous en eût donné la première audition avec un succès que personne n'a oublié. Les terreurs inspirées par les prédications apocalyptiques relatives à l'An Mil et résumées dans l'imploration du psalmiste : *Miserere mei* ; une fête grotesque, la *Fête de l'Ane et*

des Fous, sorte de parodie des saints mystères, par laquelle les esprits forts réagissent contre les gémissements de la majorité ; enfin le soulagement, bien naturel, qu'éprouvent les fidèles en se réveillant comme d'habitude, le lendemain du jour redouté : tels sont les trois thèmes dont s'est servi M. Pierné, et dont, en si habile symphoniste, il a su tirer le parti le meilleur, composent, dans le style descriptif, une œuvre remarquable qui vaut autant par le pittoresque des détails que par l'intérêt ininterrompu d'une orchestration colorée. Et c'est avec la plus étonnante dextérité qu'il a manié les timbres et les voix. Le mélange des chants liturgiques aux développements symphoniques a toujours beaucoup d'action sur le public. A l'exemple de Berlioz et de M. Saint-Saëns, — on pourrait plus mal choisir ses modèles, — M. Pierné a introduit discrètement le *Dies iræ* dans son poème orchestral et écrit dans le finale un *Te Deum*, admirablement disposé pour les voix, qui forme la plus imposante conclusion de l'*An Mil*. Le jeune maître a, comme on pense, conduit sa belle œuvre avec amour, et les émouvantes ovations qu'elle lui a values n'étaient, en la circonstance, que la stricte justice rendue au vaillant compositeur et la digne récompense de son labeur incessant. Avec son supérieur talent, M^{me} Mellot-Joubert a fait valoir certain *Diptyque breton* (*Complainte et Sous bois*), de M. Pierre Kunc. Mais c'est en vain que quatre solistes, sans compter les chœurs, s'escrimèrent sur un *Hymne à Aphrodite*, de M. Gabriel Dupont — dont nous attendions mieux. A M. Lucien Wurmser, qui s'était attaqué au Quatrième concerto de Saint-Saëns, nous eussions souhaité plus de force et de vigueur. A l'arrangement — au dérangement — si ingénieux soit-il, de *l'Invitation à la Valse*, par M. Weingartner, on nous permettra de préférer la transcription délicate, et autrement respectueuse, de Berlioz. Mais nous avons eu

— superbe portique ! — la symphonie en *ut* mineur, conduite et exécutée, surtout la troisième partie, en toute perfection...

Le dimanche 3 avril, l'Association des Concerts Colonne gardait, par suite du deuil qui la frappait, un silence cruel. On venait d'apprendre la mort d'Edouard Colonne... Ah ! l'admirable vaillance que celle de notre grand ami !... Durant trente-six ans il fut sur la brèche... Après avoir traversé victorieusement les deux Amériques, le bâton à la main, il vint, précédé d'une renommée transatlantique, fonder à Paris cette Société de concerts qui a justement pris son nom et à la tête de laquelle il a mis en relief des chefs-d'œuvres des maîtres et en lumière les productions des jeunes compositeurs. L'art musical français lui doit l'œuvre d'un apôtre ardent et convaincu. Il passa par l'Opéra, où il se sentait mal à l'aise. Il s'en échappa pour ne plus se consacrer qu'à sa phalange choisie de musiciens qu'il conduisait si brillamment au succès — si souvent au triomphe. C'est une institution célèbre dans le monde entier, et aujourd'hui sans rivale, que celle des Concerts Colonne. Il a créé là un orchestre impeccable auquel son goût musical, son habileté et sa patience ont donné la qualité la plus rare et la plus enviable : la perfection. Et à la tête de ces musiciens d'élite, il a passé en revue, pour les faire connaître à quelques-uns, pour les faire applaudir partout, des chefs-d'œuvres choisis indistinctement dans toutes les écoles. C'est ainsi que souvent Richard Wagner et Hector Berlioz ayant figuré côte à côte sur les programmes de ses concerts, on peut espérer, comme l'a dit Reyer, que ces irréconciliables ennemis se sont réconciliés, grâce à lui, en se rencontrant dans un monde meilleur. Si aux compositeurs étrangers il fit une large place, aux compositeurs français il ne la ménagea point. Le plus illustre de tous lui doit en grande partie sa glo-

rification, on pourrait dire sa réhabilitation. Berlioz, sur son lit de mort, laissa échapper de ses lèvres, comme un murmure prophétique, cette parole : « Maintenant, on va jouer ma musique ! » Et cette parole, Edouard Colonne la recueillit ; il voulut que la prophétie devint une réalité. Les œuvres du maître ont été inscrites tour à tour sur ses programmes, depuis la *Symphonie fantastique* jusqu'à cette *Damnation de Faust*, œuvre inspirée et superbe qui, plus que toute autre peut-être, a popularisé chez nous le nom du grand compositeur. C'est le souffle du maître disparu qui inspirait l'éminent chef d'orchestre ; c'est son ombre qui planait sur lui pendant ces magnifiques exécutions du chef-d'œuvre tant admiré et toujours rajeuni par un succès sans cesse renouvelé. Nous n'avons pas à récapituler en ces simples notes les innombrables ouvrages à l'exécution desquels présida Edouard Colonne. S'il eut, par-dessus tout, le culte de Berlioz, dont il donna successivement, en des conditions que n'avait guère prévues le grand romantique, la *Damnation de Faust*, *Roméo et Juliette*, *l'Enfance du Christ*, la *Symphonie fantastique* et le *Requiem* ; si, s'élançant du « Concert Colonne », la *Damnation* a pris une si large place dans l'admiration des foules, c'est encore là qu'eurent lieu les mémorables premières auditions des *Erinnyes* et de *Marie-Magdeleine* de Massenet, avec M^{me} Viardot comme protagoniste. Là, encore, furent exécutées en leur développement intégral, ces belles œuvres de César Franck, *Rédemption* et les *Béatitudes*, aujourd'hui applaudies par un public enthousiaste. Mais Edouard Colonne ne fut pas seulement le fervent apôtre de Berlioz et le reconfortant protecteur de César Franck au moment où le maître était partout bafoué et dédaigné ; on a pu dire avec raison qu'il combattit toujours le bon combat pour la musique française. Toutes les œuvres dignes de ce

nom trouvèrent en lui un propagateur ardent. A pleines mains, à pleins bras, il répandit de la beauté à travers le monde, il a droit à sa part d'honneur dans l'évolution de la musique de notre temps. L'avènement de Bertrand à l'Opéra amena un jour celui d'Édouard Colonne comme directeur général de la musique : il était digne de cette haute fonction. Son savoir musical, son active intelligence et son sentiment élevé de l'art justifiaient une prééminence qui n'eût pu qu'être singulièrement profitable aux intérêts de notre première scène. L'incomplète mise en œuvre du programme qu'il avait formulé fut, croyons-nous, l'unique cause de la brièveté de son séjour à l'Académie nationale de musique. Toutefois, son trop court passage n'y fut certes pas sans éclat ; il y monta en un an *Salammbô*, *Samson et Dalila*, la *Valkyrie*, trois ouvrages dont l'exécution était incontestablement supérieure à celle des œuvres représentées depuis longtemps. En apportant à *Salammbô* ses soins minutieux, son âme d'artiste et l'autorité de son bras, Édouard Colonne lui donna un orchestre impeccable qui ne contribua pas peu au beau succès de l'œuvre de Reyer. L'orchestre de *Samson et Dalila* interprétait à miracle la merveilleuse partition de Saint-Saëns, et la direction d'alors pouvait se montrer heureuse d'avoir, en la personne d'un pareil chef, un maître symphoniste qui savait en même temps si admirablement conduire un opéra. Édouard Colonne avait enfin dirigé les études de la *Valkyrie* avec un soin méticuleux ; il en conduisit l'exécution avec un goût musical et une maîtrise savante que nul ne songea à lui contester. Comment eût-on bien pu parler de « traditions wagnériennes » ! Quand un chef d'orchestre met sur pied avec une aussi admirable perfection une page colossale comme la Chevauchée, il est et demeure un maître. Il avait su donner la « vie » à l'orchestre de Wagner, et il quittait l'Opéra sur un des

plus beaux succès que pût rêver un artiste tel que lui. Et comment ne point rappeler les fréquentes et glorieuses tournées qu'il entreprit à travers l'Europe : en Allemagne et en Russie, au Portugal et en Espagne, entre autres les superbes représentations wagnériennes qu'il donna au Lyceum de Barcelone, où se fit acclamer M^{me} Adiny, incomparable Yseult ! L'*Arlésienne* a, vous le savez, une histoire particulière. C'est le 5 mai 1885 que, sous la direction Porel, entra triomphalement au répertoire de l'Odéon, la célèbre pièce d'Alphonse Daudet, si froidement accueillie, treize ans auparavant, au Vaudeville. Léon Carvalho, qu'un hasard avait fait directeur du théâtre de la Chaussée-d'Antin, s'était rappelé qu'il avait ouvert la scène à Georges Bizet, et il avait demandé d'encadrer de musique le drame de Daudet. C'est Carvalho qui avait monté au Théâtre Lyrique les *Pêcheurs de perles* et la *Jolie Fille de Perth*, les deux premiers ouvrages de l'auteur de *Carmen*. L'*Arlésienne* ne fut pas plus heureuse au début que ses deux aînés. Il était écrit que Bizet ne verrait pas son succès... On sait quelle est la valeur de la musique qu'il écrivit pour le drame de Daudet : autant de pages de maître que les musiciens de l'Odéon rendent avec les nuances les plus délicates et le sentiment le plus véritablement exquis. La parfaite exécution de la délicieuse partition de l'*Arlésienne* restera l'honneur de l'orchestre Colonne. Aux concerts du Châtelet, nous fûmes, au nombre des plus fidèles admirateurs d'Edouard Colonne, toujours conquis par la variété si chatoyante de ses programmes, toujours pris par son ardente maîtrise, toujours subjugué par cette tendresse et cette sensibilité qui débordaient du plus profond de son cœur, et dont il savait parer ses exécutions en les enveloppant d'une magique atmosphère de douceur, de poésie et d'émotion vraiment exquises et indicibles. Et nous savons, nous qui eûmes la joie de faire partie de son

intimité, combien, en dépit d'une légende absolument erronée — il en est, du reste, ainsi de bien des légendes — il fut désintéressé, loyal en affaires — avec lui, pas besoin de signatures, la parole suffisait — et toujours pitoyable à tous, et n'épargnant ni sa peine, ni son argent, pour venir en aide à ceux qui s'adressaient à lui; d'une sévérité sans exemple à l'égard de ses exécutants, mais paternel et bon, dès qu'il avait quitté le pupitre : un noble caractère, en même temps qu'un grand chef d'orchestre et un véritable artiste.

Quand il parut, un jour, au fondateur des Concerts du Châtelet, que l'intérêt supérieur de son œuvre lui commandait d'avoir un lieutenant, capable de le suppléer à toute heure, son choix se porta sur M. Pierné, musicien d'exceptionnel mérite et qui fit preuve, dans ses fonctions nouvelles, d'une rare sûreté d'intelligence, de goût et de main. Par suite, les amateurs sont et seront encore redevables au regretté chef d'orchestre d'avoir assuré le sort de sa création essentielle par laquelle vivra sa mémoire. On peut être certain que l'auteur de l'*An Mil* et de la *Croisade des Enfants* n'assumera pas en vain l'héritage qu'il a reçu des mains mêmes d'Édouard Colonne¹. Et ceux-là peuvent en témoigner qui assistaient, le soir du Vendredi-Saint, à l'exécution des *Béatitudes*, que M. Pierné dirigeait « comme un ange... » Ah ! si « le père Franck » avait entendu ainsi interprétée son œuvre admirable, où les solistes, MM. Delmas, Altchewsky, Sayetta, Daru ; M^{mes} Auguez de Montalant, Odette Le Roy, les chœurs et l'orchestre firent assaut de conviction et de talent !

M. Gustave Mulher est, avec Richard Strauss, le musicien le plus en vue de l'école allemande contemporaine.

1. — M. Gabriel Pierné, élu président et chef d'orchestre de l'Association artistique des Concerts-Colonne, avait été investi de ses nouvelles fonctions à la répétition générale des *Béatitudes*.

Ce sont, à vrai dire, les deux rivaux, et l'on bataille ferme autour d'eux. Il convient donc de louer l'initiative de la Société des grandes auditions musicales de France qui, avec l'aide de l'Association artistique des Concerts Colonne, a eu à cœur de nous faire connaître, dans les meilleures conditions, le célèbre compositeur autrichien. Mais on comprendra facilement que nous aurions quelque gêne à vous parler ici brièvement, après une seule audition fugitive, de cette « Seconde Symphonie » baptisée par les Allemands la « Titanesque ». Songez qu'elle ne dure pas moins d'une heure et demie, qu'elle comprend cinq parties dont deux avec une partie vocale confiée à deux soli (soprano et contralto) et un chœur mixte, et que d'orchestre exige un déploiement de forces exceptionnel, puisqu'au quintette des cordes s'ajoutent quatre flûtes, quatre hautbois, trois clarinettes ordinaires, deux petites clarinettes en *mi* bémol, quatre bassons, dix cors, huit trompettes, quatre trombones, un tuba, un orgue, deux harpes et une batterie composée de deux timbales, grosse caisse et cymbales, triangle, trois cloches et deux tambours... Le bruit a couru que, dans sa huitième symphonie, M. Mahler avait même introduit une partie de trompe d'automobile : nous ne garantissons pas l'authenticité de ce détail, mais ne faut-il pas s'attendre à tout en ce genre? M. Richard Strauss aime, lui aussi, ces surcharges et ces bizarreries instrumentales. Le goût du colossal est, on l'a remarqué, caractéristique de l'Allemagne moderne. Prôné ou dénigré par des musiciens de part et d'autre excellents, M. Mahler, qui se donne comme le continuateur du Beethoven de l'*Ode à la joie*, — la *Neuvième* n'est, d'ailleurs, pas le chef-d'œuvre du maître, — nous apporte une conception de la symphonie toute différente de celle que nous nous sommes faite. On discerne avec quelque gêne l'intention de l'auteur à travers cette musique qui veut demeurer en dehors d'un

programme, musique pure et qui s'impose avant tout par son éclat, par la plasticité tourmentée de ses mouvements et qui s'extériorise dans les formules d'un pittoresque souvent banal. On aperçoit mal la loi de ces développements démesurés, l'équilibre total de l'œuvre. Et surtout, ce qui est dans une symphonie un vice rédhibitoire, les thèmes apparaissent dénués de caractère et de personnalité. Pourtant, si M. Mahler n'a pas de programme littéraire ni même peut-être de programme ou de plan très déterminé, il en résulte bien, comme on l'a observé, que sa musique, telle que nous la pouvons juger au moins en sa Seconde Symphonie, va fort au hasard, mais non pas qu'elle se meuve dans l'abstraction et qu'elle n'évoque point des sentiments ou même des objets et des paysages assez précis. Et on a eu raison de dire que cette Seconde Symphonie apparaît incontestablement et foncièrement viennoise : on pourrait la définir comme la flânerie d'un habitant de Vienne, aimant sa ville et ne s'en éloignant guère, même lorsqu'il s'abandonne à des rêveries métaphysiques et fantastiques. Le premier morceau, très long, est d'abord d'une incontestable grandeur. Mais pourquoi, vers la fin, ce thème qui rappelle franchement la péroraison caractéristique de l'*allegro* initial de la Symphonie en *la* de Beethoven?... Le n° 2 est un menuet viennois volontairement « rococo », très élégant d'ailleurs, dans un style un peu vieillot. Le numéro suivant a de la couleur et de la verve, avec, pour le contralto, un *lied* de beauté pure, dans le caractère de Schubert. Le final est est de proportions énormes, mais décousu. Les thèmes s'y succèdent sans se développer. L'unité manque. L'entrée des chœurs est pourtant très impressionnante et l'orgue ajoute aux puissances déchaînées de l'orchestre et des choristes les formidables résonnances de ses voix multiples... En somme, il n'était pas inutile de nous révéler un art qu'à la vérité nous connaissons mal et sur

lequel nous aurons à revenir... Qu'il écrive ou qu'il dirige, M. Mahler manie l'orchestre avec une extrême habileté. L'exécution, sous la conduite du maître, a été parfaite. Il faut louer sans réserves ses interprètes, notamment M^{lle} Povla Frisch, un contralto de rare mérite, et M^{lle} Hélène Demellier, soprano d'un timbre si séduisant.

C'est par une très chaleureuse ovation que, le 9 octobre, était saluée l'arrivée de M. Gabriel Pierné au pupitre, dont il prenait, cette fois, définitivement possession. Cette sympathie ne s'adressait pas seulement au digne successeur d'Edouard Colonne; elle visait, j'en suis sûr, le musicien averti qui, tenant désormais en ses mains les destinées des concerts du Châtelet, a bien voulu nous faire part de ses projets. Le programme déjà annoncé des œuvres qu'il doit faire entendre cet hiver indique très nettement que l'orientation des concerts de l'Association artistique restera identique à celle que lui avait donnée son illustre président fondateur. Edouard Colonne, initiateur enthousiaste, a eu la gloire de créer un véritable musée de l'Histoire musicale, où furent présentés au public les chefs-d'œuvre classiques, aussi bien que les ouvrages des compositeurs néo-classiques modernes et ceux des compositeurs dits d'avant-garde. Ce musée où les maîtres immortels conserveront une place prépondérante, M. Pierné s'efforcera de l'orner de toutes les productions nouvelles, sincères, susceptibles d'élever la culture musicale et le goût affiné de ses auditeurs. Ainsi qu'Edouard Colonne, il accueillera de la façon la plus large les productions intéressantes de l'école moderne française, tout en réservant à la musique étrangère une part importante. La 166^e audition de la *Damnation de Faust* — qui, malgré sa mise au répertoire de notre Académie nationale de musique, restera, avant tout, une œuvre de concert — faisait les frais du premier programme

de la saison, et valait de belles ovations à l'orchestre, si brillamment dirigé, auquel on redemandait la *Marche hongroise*. M^{me} Auguez de Montaland prêtait à Marguerite le charme de sa voix toujours si fraîche et si pure. Le ténor Laffitte, qui fut, à l'Opéra, le curieux Mime de *Siegfried*, chantait Faust. Et M. Huberdeau, que n'avait pas su utiliser l'Opéra-Comique, se montrait digne de la réputation que lui valut le rôle de Méphistophélès. Il disait délicieusement « Voici des roses », devait, à la demande générale, hisser la Sérénade, et ralliait tous les suffrages avec un « Chut ! disparaissez », ironiquement adressé au public un peu boueux des galeries supérieures. Le concert, exclusivement consacré à la musique française, s'ouvrait par l'*Ouverture de fête* de M. Camille Saint-Saëns, exécutée au printemps précédent à Monte-Carlo à l'occasion de l'inauguration du Musée océanographique fondé par le prince Albert de Monaco. Ce morceau symphonique, d'une très belle sonorité, n'ajoutera rien sans doute à la gloire de l'illustre compositeur, mais il n'est, certes, pas indigne du maître dont on fêtait coquettement les très verts soixante-quinze ans.

A l'admirable *Symphonie héroïque*, qu'il conduisait avec une superbe autorité, M. Gabriel Pierné avait joint, le 23 octobre, une autre *Ouverture pour un jour de fête*, de Beethoven, celle-ci encore inédite au Concert Colonne. Le nom de M. Albéric Magnard y apparaissait aussi pour la première fois avec une belle page d'une noble et émouvante sincérité, intitulée *Chant funèbre*. Le cinquième Concerto strasbourgeois, de Bach, pour piano, flûte et violon, dont M^{lle} Blanche Selva, MM. Blanquart et Touche étaient les très fidèles interprètes ; d'agréables mélodies italiennes de Caldara, de Caccini et de Carissimi, gracieusement chantées par un jeune baryton-Martin, M. Floresco, complétaient un intéressant programme éclectique, que terminait de la

façon la plus heureuse, l'éblouissant *Capriccio espagnol* de Rimsky-Korsakow, prestigieusement enlevé par l'excellent orchestre.

A l'occasion du vingtième anniversaire de la mort de César Franck (9 novembre 1890), M. Gabriel Pierné avait eu la pieuse idée de nous donner, au Concert du Châtelet, plusieurs œuvres du maître disparu juste au moment où la renommée venait à lui et commençait à semer dans la foule le bruit de ses mérites et la gloire de son nom. Sa symphonie en ré mineur, les *Djins* — où Mlle Blanche Selva mérita les plus chaleureuses ovations — et le morceau symphonique de *Rédemption* eurent, grâce à M. Pierné, une interprétation vraiment digne de César Franck. Puis, le programme appartint à Wagner avec le prélude de *Parsifal*, et la première et la quatrième scène de *l'Or du Rhin*, très finement chantées par M. Dangès et M^{mes} Willaume-Lambert, Mazzoli et Sandret. La vaste salle était pleine autant qu'enthousiaste, et l'Association artistique encaissait — ce fut justice — une recette superbe.

Puis, le 13 novembre, M. Vincent d'Indy vint conduire au Châtelet — on sait avec quelle maîtrise — sa superbe trilogie de *Wallenstein*, qui, vraiment, porte le plus gaillardement du monde ses vingt-neuf ans d'âge. Et c'est par quatre chaleureuses ovations qu'était rappelé le valeureux auteur. M. Pierné remontait ensuite au pupitre pour nous faire entendre une excellente sélection de Wagner : l'ouverture des *Maîtres chanteurs*, *Siegfried-Idyll* — cette page unique dans l'œuvre du maître de Bayreuth — et les scènes de *l'Or du Rhin* qui furent aussi délicieusement exécutées qu'elles l'avaient été le dimanche précédent. Mentionnons spécialement l'exquise Woglinde que fut M^{me} Willaume-Lambert. Et notons, très finement chantée par M. Coulomb, une agréable mélodie, sur la célèbre Orientale d'Hugo

l'Enfant, dont l'auteur est le fils de feu Taillade, l'artiste bien connu.

Le 20 novembre, on fêtait au Châtelet le millième concert de l'Association artistique. C'est devant un public enthousiaste que se déroulait — entièrement consacré à Beethoven — le programme de ce glorieux anniversaire. Bornons-nous à signaler la brillante exécution de l'ouverture de *Fidelio*, le succès — immense — du grand violoniste Kreisler, interprétant comme un dieu le célèbre concerto du maître, et disons seulement la vive émotion que produisit Mounet-Sully, en venant lire le vibrant poème où M. Emile Moreau avait si lyriquement chanté les louanges d'Edouard Colonne. Son digne successeur, M. Gabriel Pierné, pleurait à chaudes larmes en remontant au pupitre pour conduire la neuvième symphonie : elle fut admirablement interprétée par le valeureux orchestre, auquel le beau choral de l'école de chant fondée par M. d'Estournelles de Constant et quatre solistes de choix : M^{mes} Willaume-Lambert et Vilmer, MM. Plamondon et Clarck prêtaient leur très précieux concours.

Sur la *Faute de l'abbé Mouret*, naguère représentée à l'Odéon, M. Alfred Bruneau a écrit — toute prête à entrer au répertoire des Concerts du Châtelet — une de ses meilleures partitions : musiques de foi, d'extase, d'oubli, de charme, avec une expression intense d'instrumentation qui forcent le respect et l'estime chez cet artiste de labeur robuste, de conviction, de sincérité. Grâce soient rendues à M. Pierné, qui nous rendait le merveilleux *Paradou*, où nous voyions vivre les vieux arbres aux frondaisons superbes et entendions chanter les jeunes fleurs aux divins parfums. Le public a fait à cette heureuse sélection d'une très belle œuvre le grand succès qu'elle méritait. Et je ne saurais vous dire à quel point fut délicieusement vibrante, en son rôle d'Albine,

M^{lle} Ventura, très intelligemment secondée, du reste, par M. Joubé... Le programme du Concert Colonne se complétait le mieux du monde avec Borodine, dont les danses polovtsiennes du *Prince Igor* furent prestigieusement conduites par M. Gabriel Pierné, avec César Franck, dont l'air de l'Archange de *Rédemption* a été magnifiquement traduit par M^{lle} Rose Féart, avec Beethoven enfin, et sa Neuvième symphonie, dont l'exécution si difficile, nous parut plus fondue encore que le dimanche précédent.

Entre la *Pastorale*, remarquablement traduite par sa belle phalange d'instrumentistes, et le verveux *Capricio espagnol* de Rimsky-Korsakow, M. Gabriel Pierné nous offrait, le 4 décembre, coupées par la très expressive *Procession nocturne* de M. Henri Rabaud, deux premières auditions qui furent diversement accueillies par le public du Châtelet. Des applaudissements saluèrent un poème symphonique pour violon principal et orchestre, le *Ménétrier*, de M. Max d'Ollone (prix de Rome de 1897) divisées en trois parties intitulées : « Au Pays natal », « Les Bohémiens » et « Le Retour au pays ». Œuvre émouvante et délicate, interprétée avec beaucoup de saveur par M. George Enesco, à qui elle est dédiée. M. Enesco montait ensuite au pupitre pour diriger lui-même sa *Symphonie concertante* pour violoncelle et orchestre, et faire ainsi appel au jugement sévère, rendu l'autre année, au Concert Lamoureux. Œuvre incohérente (*Enesco vadis ?...* pourrait-on dire) et qui ne saurait certes être classée parmi les meilleures du jeune compositeur roumain. La vérité nous oblige à constater qu'elle fut vertement sifflée.

Concert intéressant, huit jours après, encore que le programme ne contint, à dire vrai, aucune nouveauté. Après l'ouverture toujours charmante de *Don Juan* de ce pauvre Mozart, aujourd'hui trop peu considéré, deux

airs d'*Armide*, de Lully et de Gluck, furent bien chantés par M. Plamondon, excellent surtout dans celui de Gluck, parfaitement accompagné par le flûtiste Blanquart. Puis l'adorable *Gavotte* du même opéra — une courte page, mais si jolie ! — obtint les honneurs du bis. M. Armand Ferté, pianiste de talent, dépassa nos espérances en son interprétation du concerto en *ut* mineur de Beethoven, dont l'andante est si noble et si grand. Il en rendait surtout avec brio le final, moins inspiré sans doute, mais d'un rythme franc et joyeux, sans vulgarité. La seconde partie du concert était réservée à Berlioz, dont on célébrait l'anniversaire ; l'orchestre Colonne et son chef Gabriel Pierné ont fait des merveilles : c'est leur auteur chéri et ils le jouent pour leur plaisir personnel, *con amore*. Succès, rappels, enthousiasme : rien n'a manqué à la *Symphonie fantastique* (on a bissé la Marche au supplice) pas plus qu'au *Carnaval romain* et aux fragments de l'*Enfance du Christ*.

Le dimanche suivant, M. Pierné nous donnait la première audition d'un acte entier (le premier) de *Guercœur*, tragédie lyrique de M. Albert Magnard. Bornons-nous (ce chapitre est déjà trop long) à en constater le succès, et aussi à rendre justice à ses interprètes : M^{mes} Grippon, Mastio, Lormont, Vilmer, MM. Clark et Macquaire. Mais pourquoi avons-nous pensé, en entendant cette grande scène du moderne compositeur, à Massenet, et à son fameux chœur du *Roi de Lahore* : « Qu'il soit lui »?... Puis, ce fut une merveille que l'exécution de l'*Apprenti sorcier*, ce chef-d'œuvre de M. Paul Dukas. Ajoutons que les poétiques chansons de Charles d'Orléans, mises en musique par M. Claude Debussy, et fort bien dirigées par le chef des chœurs, M. Pierre Monteux, avaient charmé le public.

CONCERTS LAMOUREUX

Notons, à la date du 2 janvier, une exécution parfaite de la symphonie en *ré* mineur de César Franck et des éternels morceaux de Wagner : le *Vénusberg*, l'introduction au 3^e acte de *Tristan et Yseult* et les *Murmures de la Forêt*. M^{me} Vallandri avait délicieusement chanté *Adélaïde* de Beethoven et l'air du Rossignol d'*Hippolyte et Aricie* de Rameau — un ancêtre de l'autre Rossignol des *Noces de Jeannette*... M. Joseph Salmon jouait honnêtement l'honnête concerto pour violoncelle de Saint-Saëns. Mais un tel programme ne faisait pas la joie des amateurs, qui eussent volontiers désiré un peu plus de nouveauté...

C'était seulement le dimanche suivant que M. Chevillard nous donnait nos étrennes en nous offrant avec plusieurs premières auditions un programme intéressant et varié. Et d'abord, après la si belle ouverture d'*Egmont* de Beethoven, la grandiose symphonie en *ut* mineur, avec orgue, de M. Camille Saint-Saëns, la plus belle symphonie moderne, chef-d'œuvre du chef incontesté de l'École française contemporaine. Plus on entend cette œuvre incomparable, plus on est émerveillé de la noblesse de son inspiration, de la puissance et de l'habileté de sa composition, de son écriture qui paraît si simple, si souple et si aisée, et de la richesse de son orchestration. L'exécution a été digne de l'œuvre et faisait le plus grand honneur à M. Chevillard et à ses musiciens. En

guise d'entr'acte, nous eûmes *Holberg-Suite*, composition de Grieg, dans le style ancien, dont le *Prélude*, la *Sarabande*, la *Gavotte musette*, l'*Air* et le *Rigaudon* nous reposaient agréablement par leurs motifs écrits à dessein, dans un style simple et sans complications, comme nos aïeux les aimaient. *La Bataille des Huns*, poème de F. Liszt, d'après Kaulbach, véritable fresque historique, a permis à ce grand compositeur, qui fut longtemps écrasé sous sa réputation mondiale de pianiste, de déployer toutes les richesses de ses combinaisons orchestrales et de faire entendre le bruit de la bataille, la mêlée sanglante des hordes d'Attila, le fléau de Dieu, et la grande voix féconde, bienfaisante, envahissante et finalement victorieuse qui émane de la Croix, dont le drapeau est porté triomphalement par Théodoric et ses alliés : Mérovée, le Franc, et Aétius, le Romain. Liszt a su personnifier, par les motifs saccadés de l'orchestre, la furie des passions barbares, et par la grande voix des orgues, les forces sereines et les vertus irradiantes de l'idée chrétienne. On se demande comment il fallut attendre si longtemps la première audition d'une *Fantaisie sur deux airs populaires angevins*, œuvre absolument remarquable de G. Lekeu, un jeune compositeur mort, hélas ! à vingt-quatre ans. L'ampleur hors de proportion que ce jeune musicien a su donner à ces pages, nous fait sentir ce que G. Lekeu aurait pu donner si la mort impitoyable n'était venue le frapper si prématurément. Enfin, M^{me} de Wieniawski a interprété, avec beaucoup de charme, la *Reine de la Mer*, de Borodine, et l'air délicieux de *Snegourotchka*, de Rimsky-Korsakow.

Le 16 janvier, M. Chevillard nous offrait une séance qui avait de quoi satisfaire les amateurs les plus difficiles : la première symphonie en *si* bémol de Schumann — cette composition si riche, si variée, si

pleine d'entrain ; *Trois danses* à cinq temps (première audition) de M. Julien Tiersot : *Danse classique*, évoquant bien le dix-huitième siècle : *Danse orientale*, avec la couleur asiatique voulue, et *Danse populaire*, fort curieuse. Il est certaines œuvres bien dangereuses pour l'exécutant, tel le concerto en *ut* mineur de Beethoven pour piano et orchestre, où M. Mark Hambourg, malgré tout son talent, ne nous faisait pas oublier les grands pianistes qui l'avaient joué avant lui. Nous avons entendu encore *La Forêt enchantée*, cette légende si pleine de mouvement d'abord et de plaintive mélancolie ensuite, que M. Vincent d'Indy composa d'après la ballade de Uhland. L'ouverture des *Maîtres Chanteurs*, admirablement exécutée, est venue faire contraste. Elle précédait une délicieuse *petite suite* pour piano à quatre mains de M. Cl. Debussy, fort habilement orchestrée par M. Henri Busser. *En bateau*, *Cortège*, *Menuet*, *Ballet*, sont quatre petites pièces tout à fait exquisés dont M. Busser a su, sans les défigurer, traduire tout le charme, tout l'entrain et toute la fantaisie. Enfin, *Phaéton*, le merveilleux poème symphonique du maître Saint-Saëns, clôturait dignement cette intéressante séance, où faisait merveille une fois de plus l'orchestre, admirablement dirigé par M. Camille Chevillard.

Notons, aux dates du 6 et du 13 février, d'abord, une romance inconnue de Schubert, le *Sosie*, œuvre courte et charmante, délicatement orchestrée par M. Camille Chevillard, et bien chantée par M^{me} Speranza Calo. Puis, la *Source*, de M. Armand Marsick, directeur du Conservatoire d'Athènes, où l'on entend vraiment couler l'eau et chanter les cigales et les grillons ; cette symphonie n'est, sans doute, encore ni équilibrée, ni complète, mais elle abonde en jolis détails, et c'est l'heureux début d'un compositeur qui nous promet un musicien coloriste

de belle envergure. Enfin, une mystique *Sainte-Thérèse* de M. Raoul Brunel, aussi sobrement conçue qu'élégamment écrite, et dont le succès a été des plus vifs.

Les *Lointains*, poème pour chant et orchestre, de M. Jean Poneigh, que, le dimanche suivant, M. Camille Chevillard nous faisait entendre, avec le concours de M. Delmas, à la voix sonore, ne passeront à la postérité — je le crains — que comme un grand bruit vide et prétentieux... Notons, à cette même après-midi de la salle Gaveau, l'extraordinaire « cadence » de M. Gottfried Galston, dans le cinquième concerto de Bach, et la superbe exécution de l'éternellement belle ouverture d'*Obéron*.

Le 27 février, Mme Jeanne Lacoste chantait avec infiniment de goût et de sûreté deux mélodies avec orchestre de M. Florent Schmidt, qui étaient fort bien accueillies. Extrêmement raffinées de forme et d'un sentiment musical plein de savoureuse langueur, la sensibilité délicate dont elles témoignent se pare, parfois, à l'excès, d'une instrumentation très riche en effets de timbre, en subtiles trouvailles d'orchestre, d'où la voix a quelque peine, souvent, à se dégager. On faisait un excellent accueil à ces deux jolies pièces. Le programme se complétait avec des œuvres consacrées : la Symphonie en *fa* de Brahms, supérieurement conduite par M. Chevillard, la première *Symphonie* de M. Vincent d'Indy, dont M^{lle} Blanche Selva était la magnifique interprète, enfin le *Concerto* de Schumann, qui fut l'occasion d'un grand et très mérité succès pour le soliste : M. Cornelis Liégeois.

Le programme du 6 mars comportait la Symphonie en *mi bémol* de M. Silvio Lazzari — qui, somme toute, laisse une impression d'ensemble un peu indécise. Des trois parties, nous préférons la première, qui a un caractère plus personnel. Certains passages des violons à l'aigu paraissent un peu durs. Dans le deuxième et le troisième

mouvements, plus égaux, plus faciles, certains motifs semblent inspirés de Wagner et de Franck ; nous voulons parler d'un canon et d'une fugue, fort heureux d'ailleurs. La conclusion du troisième mouvement est très vivante, elle est précédée de modulations pittoresques et inattendues. L'œuvre a été vigoureusement applaudie. L'orchestre faisait merveille dans l'exécution de l'ouverture du *Freyschütz* et le prélude de *Gwendoline*, sous la direction impeccable de M. Chevillard. Enfin, M^{lle} Agnès Borgo triomphait dans la grande scène du troisième acte de la *Walkyrie*. M. Imbart de La Tour se faisait applaudir à ses côtés.

Le 13 mars, nous entendions, aux Concerts Lamoureux, une nouveauté signée d'un nom inconnu, *Introduction et Allegro*, de M. H. Bogé. Le morceau est bien fait, d'un excellent style symphonique. Au même programme, *Wallenstein*, une des premières œuvres de M. V. d'Indy. Nouvelle audition de la grande scène de *Siegfried*, et nouveau triomphe pour M^{lle} Agnès Borgo et M. Imbart de La Tour. M. Imbart de La Tour n'avait jamais été plus en voix. Quant à M^{lle} Borgo, on ne peut que l'applaudir sans réserves. Tout ce qu'elle promettait, elle le tient largement : la voix est admirable, le médium tout à fait posé, la diction excellente. . . C'est une artiste de premier plan.

Sur un poème en vers libres de M. Yvanhoé Rambosson, M. Arthur Coquard avait composé un émouvant commentaire sonore. *Le Meurtrier*, entendu le 20 mars, est un poème étrange dans sa forme, mais sincère et parfois émouvant. M. Coquard l'avait traduit en une déclamation juste, colorée et énergique, que M. Vieuille, l'excellente basse de l'Opéra-Comique, mit en plein relief. Le musicien n'a pas cherché à construire, à l'orchestre, une symphonie suivie : il a suivi pas à pas la parole, amplifiant par des rythmes haletants ou écrasés,

des phrases déchirantes ou sinistres, les angoisses du héros. Rythmes expressifs, sonorités belles et variées. L'accueil fut mieux que sympathique. Si les deux chœurs de M. Roger Ducasse avaient bénéficié d'une aussi ferme interprétation que *Le Meurtrier*, nul doute qu'ils ne fussent allés aux nues. Mais les garçonnetts de l'*Enseignement moderne* ont chanté « Aux premières lueurs de l'aube » avec des voix si fausses et si pauvres de timbre que nous avouons n'y avoir rien compris. Les fillettes ont mieux dit « le joli jeu du furet », et on a pu deviner tout ce que l'auteur, qui est un musicien admirablement doué, y a mis de fantaisie rythmique et modulante. L'orchestre a vaillamment joué la 4^e symphonie de Schumann, l'*Orphée* de Liszt, hommage à la musique qui a le mérite d'être lui-même de noble et pure musique, et l'esquisse délicieuse de Borodine, *Sur les Steppes de l'Asie centrale*. M^{lle} Grandjean a dit avec une mélancolie prenante la belle *Chanson triste* de Duparc, une des plus émouvantes mélodies de cet admirable musicien. Quant au dernier acte du *Crépuscule*, avons-nous besoin de dire qu'elle y fut splendide et splendidement aidée par l'orchestre de M. Chevillard ?

Le programme du 3 avril ne comportait, en fait de première audition, que deux très brèves mélodies de M. de Saint-Quentin : *Seul* et l'*Aurore*. Ce sont deux petites choses qui ont pour elles de ne pas prétendre à une importance excessive — comme il est un peu trop de mode aujourd'hui — et de dire avec beaucoup de simplicité et de clarté ce qu'elles veulent. Aucune complication harmonique, pas de modulations inattendues. Mais la ligne du chant est expressive et pure. *L'Aurore*, la plus étendue, renferme, au milieu, un crescendo bien conduit. La voix admirable de M^{lle} Raveau a contribué pour une large part au bon accueil qu'ont reçu ces œuvrettes. Voix admirable d'ampleur, d'homogénéité et

d'un timbre si prenant que les auditeurs, éprouvant un plaisir physique à l'entendre, dispenseraient volontiers la cantatrice de style et d'émotion véritable. Grand succès pour l'interprétation vigoureuse et sensible que M. Cortot nous a donnée du *Concerto* de Schumann. Quel artiste subtil, soucieux de musicalité, fidèle au texte ! Et que sa sonorité est donc jolie et cristalline ! L'orchestre se montrait parfait dans le poème symphonique de Strauss, émouvant et noble de pensée, *Mort et Transfiguration*, et dans cet étonnant *Scherzo* de Lalo, impétueux, juvénile et si coquettement travaillé, qui nous enthousiasma lorsqu'il nous fut révélé, voici quatre ans déjà.

En tête du premier programme de la saison suivante figurait la symphonie en *si* bémol d'Ernest Chausson. C'est l'œuvre intéressante d'un musicien sérieux, mi-dilettante, mi-artiste, que sa mort prématurée, à quarante-quatre ans, le 10 juin 1899, n'a pas fait oublier. Il fut élève de Massenet, élève aussi de César Franck, mais son scepticisme mondain ne cadrait pas toujours avec les idées du second de ces maîtres. Il adopta le plan général en trois morceaux et bien des formules de développement de la Symphonie en *ré* mineur ; cependant son tempérament l'éloignait du chromatisme dont Franck ne s'est pas toujours préservé utilement, comme il le fit dans quelques ouvrages de choix qui restent les mieux inspirés dans son œuvre. Chausson était peu symphoniste. On a dit qu'il comprenait la symphonie comme une vaste romance sans paroles en plusieurs mouvements, et tout n'est pas négligeable dans cette appréciation. Il fut musicien de demi-teintes, d'élégance et de transition. L'école moderniste avancée lui a fait l'honneur de plagier parfois ses thèmes. Même s'il avait vécu, il ne serait pas devenu chef d'école ou initiateur ; il n'avait pas assez de

puissance pour cela. Néanmoins l'agrément à l'entendre est réel. Sa symphonie est probe et sincère, qualités rares et nobles qui justifient le chaleureux succès qu'elle obtenait. M. Chevillard l'avait dirigée avec une sorte de prédilection attentive et lui avait fait dire tout ce qu'elle pouvait exprimer. Le *Carnaval à Paris* du musicien septuagénaire norvégien Johan Svendsen est une fantaisie amusante et curieuse, mais sans l'originalité, l'ingéniosité, l'humour que l'on pouvait espérer y trouver sur la foi du titre. L'auteur appelle son ouvrage « Episode pour orchestre » et lui a donné le n° 9 dans la série de ses productions ; il remonte donc assez loin déjà. Malgré la déception que l'on éprouve si l'on pense en l'écoutant au *Carnaval romain* de Berlioz, il faut reconnaître que la musique de M. Svendsen peint assez vivement la joie d'un jour de fête au moyen d'un six-huit à travers lequel se jette, comme un refrain de chanson ou de danse populaire, une mélodie à deux quatre, qui revient par intervalles. A un certain moment, la joie s'interrompt pour reprendre ensuite plus expansive à l'appel des cors, et la péroraison intervient, brillante et tumultueuse. Avant ce morceau de valeur moyenne, on avait beaucoup goûté la Sicilienne de *Pelléas et Mélisande* de M. Gabriel Fauré. L'orchestre s'était distingué spécialement dans le prélude de *Tristan et Isolde*, suivi de la scène finale, chantée par M^{me} Kaschowska. Elle a fort bien dit l'air de Donna Anna de *Don Juan* et surtout la mort d'Isolde. Au milieu de cette séance, le concerto de Beethoven, qui attend encore, après un siècle, l'œuvre rivale que l'on pourrait lui opposer, a été joué par M. Jacques Thibaud dans le style pur et simple sans lequel une conception musicale aussi élevée perd son grand caractère. L'auditoire a compris l'ampleur de cette musique, et a fait fête au violoniste qui l'interprétait merveilleusement.

Le dimanche suivant, M. Camille Chevillard nous donnait la première symphonie de Borodine, qui, jamais encore, n'avait figuré au programme du Concert Lamoureux, où l'on a tant fait pourtant déjà pour la musique russe. L'œuvre, en partie bâtie sur des thèmes nationaux, est de tout point curieuse d'instrumentation — cette instrumentation dont Liszt s'émerveillait à bon droit. Le public réservait un aimable accueil à un Poème de M. Tournemire, où la sonorité de l'orgue se mêlait le plus ingénieusement du monde à celle des timbres de l'orchestre, et l'on faisait un gros succès à deux belles pages de M. Camille Erlanger, inspirées par des poètes slaves : *Le Tsar des Cieux* et *les Seuls Pleurs* qui rencontrèrent en M. Maurice Renaud l'interprète idéal. L'éminent baryton était d'ailleurs acclamé par toute la salle dans le *Voyageur* de Schubert, les deux grands récits de Wolfram, de *Tannhäuser*, et la sérénade de *Don Juan* qu'on lui redemandait avec enthousiasme.

On a fort bien compris, le 30 octobre, l'ouverture de *Polyeucte* de M. Paul Dukas ; il y a quelque dix-huit ans, alors que Charles Lamoureux, avec une audace généreuse, l'exécutait pour la première fois, elle avait été accueillie avec chaleur par les uns, avec hostilité par les autres. On dit fréquemment que ce genre de succès est d'un bon signe : jamais dicton ne fut mieux éprouvé. Les idées qui paraissaient alors obscures semblent aujourd'hui limpides, les développements alors confus ont pris un aspect classique ; peut-être même les protestataires de jadis estiment-ils, les uns et les autres, d'un sentiment trop sage ? Il n'y a certainement qu'un lien assez fugitif entre un chef-d'œuvre comme *Ariane et Barbe-Bleue*, la *Symphonie*, ou *l'Apprenti sorcier* ; mais ce lien est suffisant pour donner à l'œuvre une rare signification ; ceux qui ressentent en entendant *Ariane*

et *Barbe-Bleue* cette sorte d'émotion que commande l'œuvre, en trouveront la marque encore hésitante, mais déjà belle, dans le début de l'ouverture. Et cela seul justifierait l'heureuse idée qu'a eue M. Chevillard en jouant, après dix-huit ans de silence, une œuvre où Charles Lamoureux avait su deviner un des plus grands musiciens de notre temps.

Très intéressant programme encore, le dimanche suivant, avec une nouvelle audition de la symphonie d'Ernest Chausson, avec le concerto de piano en *la* mineur de Lalo, une œuvre de haute valeur, bien mise en relief par M. Georges de Lausnay; avec le *Don Juan* de Richard Strauss, si bien exécuté par ce merveilleux orchestre qu'on en oubliait les complications inouïes et les thèmes assez vulgaires. M^{me} Jacques Isnardon chantait d'une voix superbe la noble *Penthésilée* de M. Alfred Bruneau et un air banal de *Proserpine* de Paësiello.

Le 13 novembre, le programme de M. Camille Chevillard s'adornait de deux nouveautés : une symphonie de Balakirew, la deuxième du maître russe, qui sans valoir la première, n'est point indigne de l'auteur de *Thamar* et méritait de nous être révélée; puis, un poème instrumental de M. Lucien Lambert, *Prom'nous nous dans les bois*, d'une couleur champêtre vraiment charmante. Ajoutons que le rutilant *Don Juan* de Richard Strauss fut verveusement traduit par l'orchestre Chevillard, et que M^{me} Le Senne se fit justement applaudir dans l'air d'*Iphigénie en Tauride* et dans celui d'*Obéron*.

Belle séance, huit jours après, à la salle Gaveau, où le célèbre *allegretto* et l'incomparable *final* de la symphonie en *la* de Beethoven obtenaient un triple rappel mérité. Venait ensuite, sur d'élégantes et voluptueuses paroles de Jean Lorrain, *Eros vainqueur*, de M. P. de Bréville.

Musique subtile et charmante, dont les mélodies, toujours distinguées, s'appuient sur une orchestration supérieure où se retrouve l'imitation libre et intelligente de Wagner et de Vincent d'Indy. M^{me} Croiza chantait, sans passion, mais d'une bonne voix et dans un style très noble le rôle de l'Amour. Grand succès pour M. Fernand Gillet qui a délicieusement rendu un concerto de hautbois, de Hændel. Que dire de M. Andrès Gaoz qui faisait de son mieux pour briller dans la *Symphonie espagnole*, de Lalo, sinon que ce virtuose a du goût, un son pur et juste, mais peu de force et pas du tout le diable au corps ! Dans la « Mort de Didon » des *Troyens*, de Berlioz, — morceau « honnête », un peu surfait à notre avis, M^{me} Croiza s'est très congrument affligée du départ d'Enée, chaleureusement encouragée du reste par les bravos du public. Puis, le concert se terminait par l'éblouissante ouverture de *Gwendoline*, de Chabrier, dont la forme est si étrange, tout en restant absolument musicale.

Le 27 novembre, M. Chevillard consacrait une partie de sa séance à César Franck, et nous donnait ainsi une exécution magnifique de la *Symphonie en ré mineur* ; M. Harold Bauer, une interprétation très musicale et d'une qualité de son ravissante des *Variations symphoniques*. Deux fragments de *Claudie*, de P. et L. Hillemacher, figuraient également au programme : pages robustes et saines, d'un coloris comme atténué, et dont la dernière, un air varié, commente ingénieusement un thème populaire du Berry, d'un accent poignant. Parmi les compositeurs russes actuels, nous disait M. Robert Brussel, M. Anatole Liadow est un des moins connus ; son œuvre symphonique est assez rare ; la *Baba Yagâ* est une des plus récentes. La *Baba Yagâ*, la sorcière traditionnelle des mythes païens qui illustre la plupart des contes de

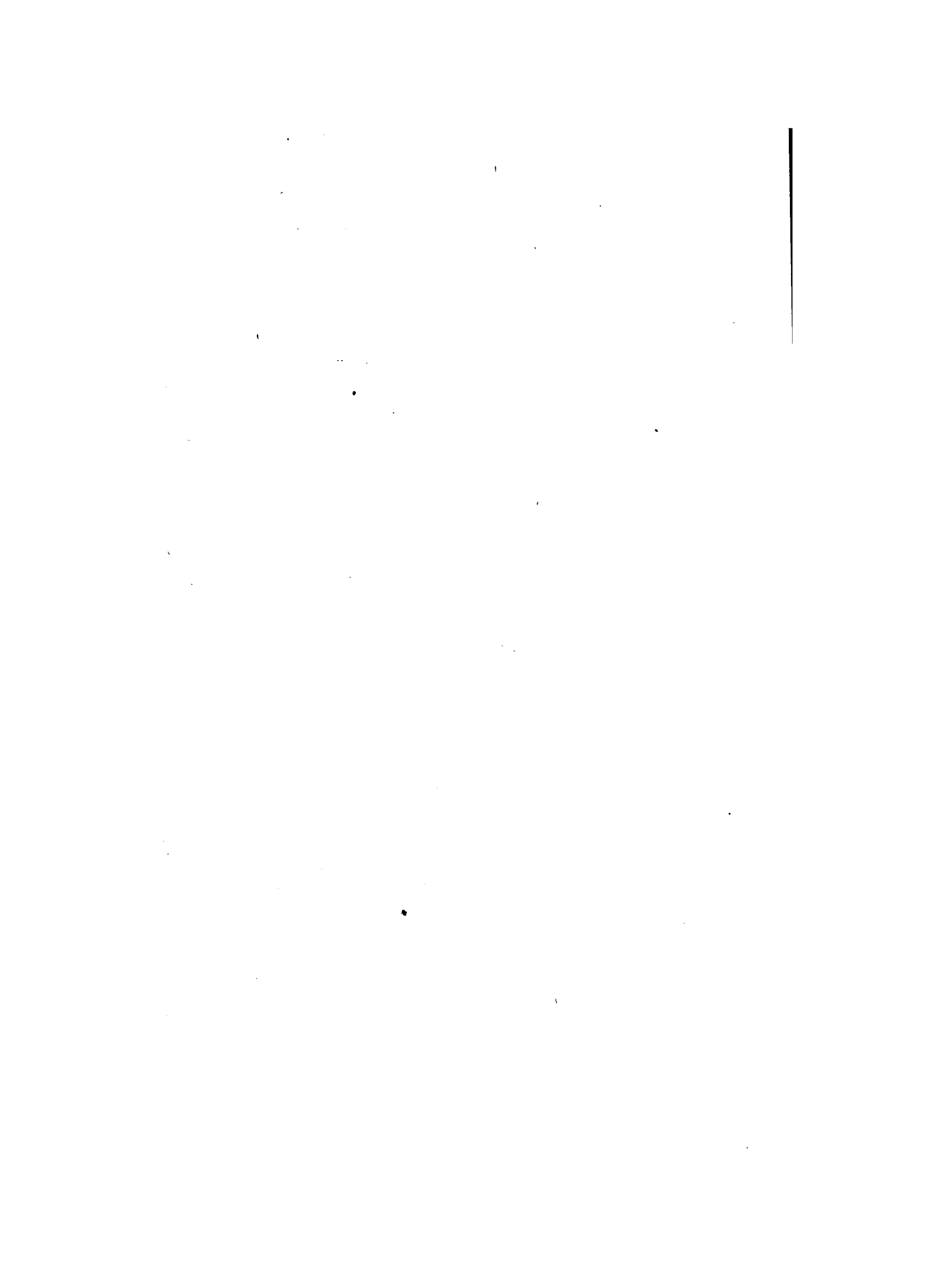
nourrices russes et qui alimenta tant de poèmes illustres au pays neigeux, devait inspirer quelque jour la musique. M. Liadow, qui professe au Conservatoire de Pétersbourg, possède un métier extrêmement sûr, extrêmement fin, extrêmement distingué. C'est un maître charmant et sévère. Il est le disciple assagi et fort savant des révoltés qui furent les *cinq* ; il a un goût très averti et un esprit critique méticuleux. Vous retrouverez ces tendances, ces qualités, ces influences et même ce purisme dans la *Baba-Yagà*, aquarelle exquise, d'un dessin précis, d'une écriture raffinée, d'un orchestre subtil et dont la fantaisie elle-même semble parfaitement réglementée.

Un des grands succès de la journée allait à M^{me} Alène Vallandri, qui avait chanté le récitatif et l'air « Naissantes Fleurs » de *Céphale et Procris* de Grétry, et l'air de « l'Archange » de *Rédemption* de Franck. M^{me} Vallandri possède une des voix naturelles les plus jolies que nous ayons en ce moment. Le timbre en est ravissant, les inflexions charmantes. Elle a traduit l'air de Grétry avec un art plein d'expression et de subtilité et une déclamation d'une rare justesse.

Rien à dire ici du programme du 4 décembre que M. Camille Chevillard avait en partie consacré à des fragments de la Tétralogie. M. Van Dyck, interprète wagnérien hors de pair, retrouvait son succès habituel dans le *Récit de Loge*, le *Chant de l'Épée*, le *Chant de la Forge* et la *Mort de Siegfried*.

Le dimanche suivant, M. Siegfried Wagner était applaudi à la salle Gaveau, moins toutefois comme compositeur que comme chef d'orchestre, dirigeant l'exécution des œuvres de son père et de son grand père — on lui fait une ovation véritable après *Siegfried Idyll*, qui fut justement écrite par Wagner pour l'anniversaire de sa naissance.

Le concert du 18 décembre avait été exceptionnellement dirigé par M. Paul Vidal en l'absence de M. Camille Chevillard, qui, huit jours après, reprenait le bâton pour conduire la *Pastorale* avec la perfection qu'on lui connaît.



CONSERVATOIRE DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

COMPOSITION MUSICALE. — Premier grand prix : M. Gallon, élève de M. Lenepveu. Premier second grand prix : M. Delmas, élève de M. Lenepveu.

FUGUE. — Premiers prix : MM. Defay et Landrin, élèves de M. Lenepveu ; Boucher, élève de M. Widor. Seconds prix : MM. Mignan et Kriéger, élèves de M. Lenepveu. Premier accessit : M. Cellier, élève de M. Widor. Deuxième accessit : MM. Vidal, élève de M. Lenepveu, et Saint-Aulaire-la-Durantie, élève de M. Widor.

CONTREPOINT. — Premier prix : M. Bousquet, élève de M. Gédalge. Seconds prix : M. Melchers et M^{lle} Philippon, élève de M. Caussade. Premier accessit : M. Lévy, élève de M. Caussade, et M. Péneau, élève de M. Gédalge. Deuxième accessit : M. Grand-Jany et M^{lle} Hublé, élèves de M. Caussade.

HARMONIE. — *Classes des élèves hommes.* — Pas de premier prix. Seconds prix : MM. Becker, élève de M. Lavignac, et Bigot, élève de M. Xavier Leroux. Premier accessit : M. Maret, élève de M. Xavier Leroux. Deuxième accessit : M. Migneau, élève de M. Taudou, et Laporte, élève de M. Lavignac.

Classes des élèves femmes. — Premier prix : M^{lle} Dreyfus, élève de M. Chapuis. Second prix :

M^{lle} Lalotte, élève de M. Dallier. Premier accessit : M^{lles} Camas, élève de M. Chapuis, et Beligne, élève de M. Dallier. Deuxième accessit : M^{lles} Guyot, élève de M. Chapuis, et Soulage, élève de M. Dallier.

CHANT. — *Classes des élèves hommes.* — Premiers prix : MM. Tirmont, élève de M. Duvernoy, et Carrié, élève de M. Cazeneuve. Seconds prix : MM. Pasquier, élève de M. Hettich, et Chah-Mouradian et Capitaine, élèves de M. Cazeneuve. Premier accessit : MM. Roure et Elain, élèves de M. Martini, Clazure, élève de M. Cazeneuve. Deuxième accessit : MM. Descols et Toraille, élèves de M. Duvernoy ; Hopkins, élève de M. Hettich.

Classes des élèves femmes. — Premiers prix : M^{mes} Willaume-Lambert, élève de M. Engel ; Pradier, élève de M. Hettich ; Bonnard, élève de M. Dubulle. Seconds prix : M^{lles} Guillemot et Alavoine, élèves de M. Lassalle ; Kirsch et Calvet, élèves de M. Martini. Premier accessit : M^{lle} Courso, élève de M. Hettich ; M^{me} Thevenet, élève de M. Dubulle ; M^{lle} Lubin, élève de M. Martini ; M^{lle} Philippon, élève de M. Martini ; M^{me} Weykaert, élève de M. Lorrain. Deuxième accessit : M^{lles} Charrières, Venegas et Arcos, élèves de M. Dubulle ; M^{lle} Louyrette, élève de M. Manoury ; M^{lle} Guiblin, élève de M. Lorrain ; M^{lle} Vadot, élève de M. Engel ; M^{lle} Lalotte, élève de M. Cazeneuve.

OPÉRA. — *Elèves hommes.* — Premier prix : MM. Carrié, élève de M. Dupeyron ; Chah-Mouradian, élève de M. Isnardon. Second prix : M. Clazure, élève de M. Isnardon. Premier accessit : MM. Fontaine, élève de M. Bouvet ; Jourde, élève de M. Melchissédec ; de Laromiguière, élève de M. Dupeyron. Deuxième accessit : M. Godart, élève de M. Dupeyron.

Elèves femmes. — Premiers prix : M^{mes} Wiltz, élève de

M. Bouvet, et Guillaume-Lambert, élève de M. Bouvet. Second prix : M^{lle} Guillemot, élève de M. Isnardon. Premier accessit : M^{lle} Calvet, élève de M. Melchissédéc ; M^{lles} Kirsch, élève de M. Isnardon ; Charrières, élève de M. Dupeyron. Deuxième accessit : M^{lles} Lubin et Lalotte, élèves de M. Isnardon ; Hemmler, élève de M. Melchissédéc.

OPÉRA-COMIQUE. — *Classes des élèves hommes.* — Premiers prix : MM. Tirmont, élève de M. Melchissédéc ; Pasquier, élève de M. Isnardon. Seconds prix : MM. Capitaine, élève de M. Dupeyron ; Clazure et Chah-Mouradian, élèves de M. Isnardon. Premier accessits : MM. Elain, élève de M. Isnardon ; de Laromiguière, élève de M. Dupeyron. Deuxième accessit : élève de M. Bouvet.

Classes des élèves femmes. — Premiers prix : M^{lles} Guillemot, élève de M. Isnardon ; Guillaume-Lambert, élève de M. Bouvet. Seconds prix : M^{lles} Kirsch, élève de M. Isnardon ; Bonnard, élève de M. Dupeyron. Seconds prix : M^{me} Thevenet, élève de M. Bouvet ; M^{lle} Pradier, élève de M. Isnardon. Premier accessit : M^{lles} Arcos et Hemmerlé, élèves de M. Isnardon ; Alavoine, élève de M. Bouvet. Deuxième accessit : M^{lles} Lubin et Venegas, élèves de M. Isnardon.

TRAGÉDIE. — *Elèves hommes.* — Pas de premier prix. Second prix : M. Baumé, élève de M. Leitner. Premier accessit : MM. Mendaille, élève de M. Paul Mounet ; Fontaine, élève de M. Berr ; Rocher, élève de M. Truffier.

Elèves femmes. — Premier prix : M^{lle} Ducos, élève de M. Paul Mounet. Seconds prix : M^{lles} Albane, élève de M. Truffier ; Révonne et Guyta-Dauzon, élèves de M. Leitner. Premier accessit : M^{lles} Méthivier, élève de M. Silvain ; Marialise, élève de M. Duflos.

COMÉDIE. — *Elèves hommes.* — Premier prix : M. Gerbault, élève de M. Berr. Seconds prix : MM. Grouillet et Fontaine, élèves de M. Berr; Baumé, élève de M. Leitner. Premier accessit : MM. Basseuil, élève de M. Duflos; Morat, élève de M. Leitner; Saint-Mars, élève de M. Paul Mounet. Deuxième accessit : M. Battendier, élève de M. Berr.

Elèves femmes. — Premier prix : M^{lle} Révonne, élève de M. Leitner. Seconds prix : M^{lles} de France, élève de M. Leitner; Camey, élève de M. Duflos. Premier accessit : M^{lles} de Chauveron, élève de M. Berr; Deroxe, Sylviac et Dieudonné, élèves de M. Paul Mounet; Maria-lise, élève de M. Duflos. Deuxième accessit : M^{lles} Capazza, élève de M. Silvain; Borelli, élève de M. Berr; Lyrisse et Roselle, élèves de M. Truffier.

PIANO. — *Classes des élèves hommes.* — Premier prix : M. Schmitz, élève de M. Diémer. Second prix : MM. Gilles, élève de M. Diémer; Gaveau, élève de M. Staub. Premier accessit : MM. Servais, Trémois et Bournonville, élèves de M. Staub. Deuxième accessit : MM. Toporovski et Jacques, élèves de M. Staub.

Classes des élèves femmes. — Premiers prix : M^{lles} Fourgeaud et Boynet, élèves de M. Philipp; Bom-pard, élève de M. Delaborde; Haskil et Duchesne, élèves de M. Cortot. Seconds prix : M^{lles} Coffet et Michel, élèves de M. Philipp; Parody, Meerovitch et Hubert, élèves de M. Cortot; Herre, Japy et Petit, élèves de M. Delaborde. Premier accessit : M^{lles} Gelly et Steff, élèves de M. Philipp; Hecking et Barret, élèves de M. Delaborde. Deuxième accessit : M^{lles} Arnoult, Endrès, Blanquer et Illingworth, élèves de M. Delaborde; Ruffin, élève de M. Philipp; Baillet, élève de M. Cortot.

ORGUE. — Professeur : M. Guilmant. Premier prix : M. Boucher. Second prix : MM. Poillot et Renoux.

Premier accessit : M. Ibos. Deuxième accessit : M. Nibelle.

HARPE. — Professeur : M. Hasselmans. Premiers prix : M^{lles} Anchier, Grandpierre, Ménarguez et Couturier. Seconds prix : M^{lles} Pla-Iglesias et Rémusat. Premier accessit : M^{lle} Gérard. Deuxième accessit : M^{lle} Gaudais.

VIOLON. — Premiers prix : MM. Poulet, Poirrier et Tenenbaum, élèves de M. Lefort ; Barozzi, M^{lles} Filon et Chameroy, élèves de M. Berthelier ; Hémery, élève de M. Nadaud ; Olmazu, élève de M. Rémy. Seconds prix : MM. Imandt, élève de M. Lefort ; Darrieux, élève de M. Berthelier ; M^{lle} Didier, élève de M. Nadaud ; M^{lle} Laffite, élève de M. Rémy. Premier accessit : M^{lle} Giraud et M. Godard, élèves de M. Nadaud ; MM. Baladi et Duran, élèves de M. Lefort ; Mâche, élève de M. Rémy. Deuxième accessit : MM. Roméro et Caze-neuve, élèves de M. Berthelier ; Poiré et M^{lles} Galitza, Bonjour et M. Thillois, élèves de M. Lefort ; M. Thénard-Dumousseau et M^{lle} Prère, élèves de M. Nadaud.

ALTO. — Professeur : M. Laforge. Premiers prix : M. Chantôme et M^{lle} Schreiber. Second prix : M. Parmentier. Premier accessit : M^{lles} Masson et Garanger. Deuxième accessit : M. Bailly et M^{lle} Le Guyader.

VIOLONCELLE. — Premiers prix : MM. Lopès, Laggé et M^{lle} Soyer, élèves de M. Cros Saint-Ange. Seconds prix : M^{lle} Nebr, MM. Alaux et Maréchal, élèves de M. Loeb ; M. Challet, élève de M. Cros Saint-Ange. Premier accessit : M^{lle} Bernaërt et M. Martin, élèves de M. Cros Saint-Ange ; Audisio, élève de M. Loeb. Deuxième accessit : M^{lle} Cartier, élève de M. Loeb ; M. Louin, élève de M. Cros Saint-Ange.

CONTREBASSE. — Professeur : M. Charpentier. Pre-

miers prix : M. Béghin. Second prix : M. Gstalter. Premier accessit : M. Rodet. Deuxième accessit : MM. de Félicis et Masson.

FLUTE. — Professeur : M. Hennebains. Premiers prix : MM. Boulze et Castel. Seconds prix : MM. Colin et Michaux. Premier accessit : M. Robbe. Deuxième accessit : M. Brottin.

HAUTBOIS. — Professeur : M. Gillet. Premiers prix : MM. Durivaux, Corne et Dennes. Seconds prix : MM. Debureaux, Lamorlette et Duvoir. Premier accessit : MM. Saivin et Speyer. Deuxième accessit : MM. Frion, Priam et Saint-Quentin.

CLARINETTE. — Professeur : M. Mimart. Premiers prix : MM. Vandercruyssen, Héry et Bruniau. Seconds prix : MM. Bourdarot et Steux. Premier accessit : MM. Dauwe, Bailleux et Lamorlette. Deuxième accessit : M. Coulibeuf.

BASSON. — Professeur : M. Bourdeau. Premiers prix : MM. Guilloteau et Laus. Seconds prix : MM. Duvert et Dutro. Premier accessit : MM. Bourgain et Bourdeau. Deuxième accessit : MM. Peyrot, Cortot et Saint-Pé.

COR. — Professeur : M. Brémond. Premiers prix : MM. Lamouret, Julin et Hodin. Second prix : MM. Hoogstoël et Fabre. Premier accessit : MM. Algrin et Mangin. Deuxième accessit : M. Dususiau.

CORNET A PISTONS. — Professeur : M. Petit. Premiers prix : MM. Deruyck, Goheaux, Laborie et Delmotte. Seconds prix : MM. Kauffmann et Gurs. Premier accessit : MM. Neff et Sinoquet. Deuxième accessit : MM. Carrière et Pichet.

TROMPETTE. — Professeur : M. Franquin. Premiers prix : MM. Borie, Delattre, Bonnans et Champendal.

Seconds prix : MM. Leclercq, Panniez et Porret.
Premier accessit : M. Auterer. Deuxième accessit :
M. Déas.

TROMBONE. — Professeur : M. Allard. Premiers prix :
MM. Dupont, Barat et Duchesne. Seconds prix :
MM. Massol, Marin et Visticot. Premier accessit :
MM. Vigoureux et Dubourg. Deuxième accessit :
M. Martin.

NÉCROLOGIE

Hommes de lettres et Auteurs dramatiques

Albert Barré, Léon Bernard-Derosne, Bertol-Graivil, Ernest Chebroux, Louis Denayrouse, Robert Gangnat, Emile Husson, Léon Jancey, Charles Joliet, Robert Kemp, Armand Lapointe, Jeanne Marni, Marquis de Massa, Montréal, Georges Monval, Jean Moréas, Pol Moreau, Maurice Quentin-Bauchart, Nadar (Tournachon), Jules Renard, Edouard Rod, Charles Simon, Georges Thurner.

Compositeurs et Artistes musiciens

Bourgault-Ducoudray, Edouard Colonne, Arthur Coquard, Léon Desjardins, G. Huberti, Gustave Lefèvre, Lenepveu, Georges Mathias, Mathis Lussy, Edouard Missa, J.-B. Weckerlin.

Artistes dramatiques et lyriques

Andrieu, Abel Ballet, Bellucci, Chailler, Jules Chéry, Clovis, Marie Colombier, Emma Cossira, Dambrinne, Francis Darley, Davrigny, Biana Duhamel, Marie Delaporte, Mme Durand-Ulbach, Renée Félyne, Francis, Gaillard, Charles Gilibert, Aline Jacob, Juredieu, Berthe Legrand, Lucy Léo, Georges Nemo, Marius Petipa, Ploton, Delphine Ugalde, Vauthier, Pauline Viardot, Gustave Worms.

Divers

Auguste Chirac, Charles Franconi, Pierre Lagarde, Léon Marx.

1870
1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900
1901
1902
1903
1904
1905
1906
1907
1908
1909
1910
1911
1912
1913
1914
1915
1916
1917
1918
1919
1920
1921
1922
1923
1924
1925
1926
1927
1928
1929
1930
1931
1932
1933
1934
1935
1936
1937
1938
1939
1940
1941
1942
1943
1944
1945
1946
1947
1948
1949
1950
1951
1952
1953
1954
1955
1956
1957
1958
1959
1960
1961
1962
1963
1964
1965
1966
1967
1968
1969
1970
1971
1972
1973
1974
1975
1976
1977
1978
1979
1980
1981
1982
1983
1984
1985
1986
1987
1988
1989
1990
1991
1992
1993
1994
1995
1996
1997
1998
1999
2000
2001
2002
2003
2004
2005
2006
2007
2008
2009
2010
2011
2012
2013
2014
2015
2016
2017
2018
2019
2020
2021
2022
2023
2024
2025

LA PRESSE THÉÂTRALE. EN 1910¹

Action. — M. CAMILLE LE SENNE. .

Actualité française illustrée. — M. PIERRE SALES.

Agence Havas. — M. GEORGES VISINET.

Annales politiques et littéraires. — M. ADOLPHE BRISSON (Jean Thouvenin), critique dramatique ; M. ALBERT DEYROLLES, critique musical.

L'Art et la Mode. — M. LUCIEN CHANTEL (Claude Silvère), critique dramatique ; M. EDMOND STOULLIG, critique musical.

Aurore. — M. CHARLES DEMESTRE (Charles Martel), critique dramatique ; M. CASADESUS, critique musical ; M. PAUL LÉVY, Courrier des théâtres.

1. — Les critiques dont les noms ne sont suivis d'aucune mention sont en même temps chargés du compte rendu dramatique et du compte rendu musical.

Le 31 mai avait eu lieu, sous la présidence de M. Ad. Aderer, l'assemblée générale de l'Association de la Critique dramatique. Quarante-vingt-six sociétaires étaient présents. Après la lecture très applaudie des rapports de MM. Maxime Vitu, secrétaire général, et Théodore Henry, trésorier, et leur approbation à l'unanimité, l'assemblée votait, sur la proposition de M. Adolphe Aderer, la création et les statuts d'une Caisse de secours pour les veuves et les orphelins des sociétaires. L'ordre du jour appelait ensuite les élections pour le renouvellement du comité. Furent élus pour deux ans : MM. Edmond Stoullig, Georges Boyer, Edmond Théry, Henry de Weindel, Henry Boyer, Eugène Lintilhac, Georges Daudet et Edmond Benjamin. M. Adolphe Aderer était réélu président par acclamation pour l'exercice 1910-1911. MM. Georges Boyer et Albert Renaud étaient également élus à l'unanimité vice-présidents. MM. Maxime Vitu, Théodore Henry et Edmond Stoullig étaient confirmés dans les fonctions de secrétaire général, de trésorier et d'archiviste.

Autorité. — M. EUGÈNE GUGENHEIM.

Comœdia. — MM. LÉON BLUM, EMERY et LOUIS SCHNEIDER, critiques dramatiques ; M. L. VUILLEMIN, critique musical ; M. BORGEX : L'Opéra ; M. EMILE MAS : La Comédie-Française ; M. JEAN PRUDHOMME : L'Opéra-Comique ; M. RAPHAËL (Maximin Roll) : L'Odéon ; M. J. DAVIN DE CHAMPCLOS : Soirée Parisienne.

La Critique Indépendante. — M. JACQUES PARÈS.

La Dépêche Coloniale. — M. RENÉ BENOIST.

Echo de Paris. — M. FRANÇOIS DE NION, critique dramatique ; M. ADOLPHE BOSCHOT, critique musical ; M. AUGUSTE GERMAIN (Le Capitaine Fracasse), Courrier des théâtres.

Eclair. — M. PAUL SOUDAY.

Excelsior. — M. JOSEPH GALTIER, critique dramatique ; M^{me} JUDITH GAUTIER et M. JEAN CHANTAVOINE, critiques musicaux ; MM. RIP et XAVIER ROUX, Soirée parisienne ; MM. BOISSY et R. TRÉBOR, Courrier des théâtres.

Figaro. — M. ROBERT DE FLERS, critique dramatique ; M. GABRIEL FAURÉ, critique musical ; M. ROBERT BRUSSEL, critique des concerts ; M. MIGUEL ZAMACOÏS (Un Monsieur de l'orchestre), Soirée parisienne ; M. SERGE BASSET, Courrier des théâtres.

France. — M. SAINT-GENIÈS (Richard O'Monroy).

France du Sud-Ouest. — M. FERNAND BOURGEAT.

Gaulois. — M. FÉLIX DUQUESNEL, critique dramatique ; M. L. DE FOURCAUD, critique musical ; M. LOUIS SCHNEIDER, critique des concerts ; MM. EDOUARD NOËL et LIONEL MEYER (Nicolet), Courrier des théâtres.

Gazette de France. — M. GEORGES MALET, critique dramatique ; M. H. DE CURZON, critique musical.

Gil Blas. — M. RAOUL AUBRY, critique dramatique ; M. PAUL DE STOECHLIN, critique musical ; M. JULES RATEAU, *Soirée parisienne* et *Courrier des théâtres*.

Grande Revue. — M. JACQUES COPEAU, critique dramatique.

Guide musical. — M. HENRI DE CURZON.

Humanité. — M. ALFRED NATANSON (Alfred Athis), critique dramatique.

Illustration. — M. GASTON SORBETS.

Indépendance Belge. — M. R. DE WEINDEL, critique dramatique.

Intransigeant. — M. FERNAND WEIL (Nozière), critique dramatique ; M. EDOUARD BEAUDU, critique musical.

Journal. — M. ERNEST LA JEUNESSE, critique dramatique ; M. REYNALDO HAHN, critique musical ; MM. MOBISSON et PAUL LARGY, *Courrier des théâtres*.

Journal des Débats. — M. HENRI DE RÉGNIER, critique dramatique ; M. ADOLPHE JULLIEN, critique musical ; M. EDOUARD SARRADIN, *Compte rendu du lendemain* et *Courrier des théâtres*.

Journal du IX^e arrondissement. — M. FABIUS DE CHAMPVILLE.

Lanterne. — M. BEAUCHAMPS, critique musical.

Liberté. — M. RENÉ-MARC FERRY, critique dramatique ; M. GASTON CARRAUD, critique musical ; M. TH. AVONDE, *Soirée parisienne* et *Courrier des théâtres*.

Magasin pittoresque. — M. QUENTIN-BAUCHART, critique dramatique ; M. E. FOUQUET, critique musical.

Matin. — M. DE BEAUPLAN (Guy Launay), critique dramatique ; M. ALFRED BRUNEAU, critique musical ; M. J.-L. CROZE (Covielle), *Courrier des théâtres*.

Mémorial diplomatique. — M. ALEXANDRE BIGUET, critique dramatique ; M. CHARLES LAMBERT (Charles Bert), critique musical.

Ménestrel. — MM. HENRI HEUGEL et ARTHUR POUJIN, critiques musicaux ; M. PAUL-EMILE CHEVALIER, critique dramatique.

Mercur de France. — M. ANDRÉ FONTAINAS, critique dramatique ; M. JEAN MARNOLD, critique musical.

Messager de Paris. — M. PHILIPPE HERVÉ.

Monde Artiste. — M. PAUL MILLIET, critique musical ; M. EDMOND STOULLIG, critique dramatique.

Monde illustré. — MM. J.-J. FRAPPA et LEVEL, critiques dramatiques ; M. AUGUSTE BOISARD, critique musical.

Monde musical. — MM. MANGEOT et DANDELLOT.

National. — M. MAUJEAN (Emile Max), critique dramatique ; M. LOUIS SCHNEIDER, critique musical.

Opinion. — M. J. ERNEST-CHARLES, critique dramatique ; M. LICHTENBERGER, critique musical.

Paris-Journal. — M. REGIS GIGNOU, critique dramatique ; M. J. PRODHOMME, critique musical ; M. CHARLES MÉRÉ, Courrier des théâtres.

Paris-Sport. — M. AUGUSTE GERMAIN.

Patrie. — M. H. DE GORSSE, critique dramatique ; M. ALBERT RENAUD, critique musical ; M. ICHAC, Courrier des théâtres.

Petit Journal. — M. GEORGES BOYER ; M. PAUL DAMBLY, Critique des concerts.

Petite République. — M. CAMILLE DE SAINTE-CROIX ; M. THÉODORE MASSIAC, Courrier des théâtres.

Presse. — DEBUSSCHÈRE, critique dramatique ; M. MARCEL HABERT (Mondor), critique musical.

Radical. — M. DE BÉRIS, critique dramatique ;
M. ANTOINE BANÈS, critique musical et Courrier des
théâtres.

Rappel. — M. LOUIS MIRAL, critique dramatique ;
M. ALBERT MONTEL, critique musical.

République française. — M. ALBERT BLAVINHAC ;
M. GUSTAVE SAMAZEUIL, critique des concerts.

Revue britannique. — M. FERNAND BEISSIER.

Revue des Deux Mondes. — M. RENÉ DOUMIG,
critique dramatique ; M. CAMILLE BELLAIGUE, critique
musical.

Revue universelle. — M. PAUL SOUDAY, critique dra-
matique ; M. G. SERVIÈRES, critique musical.

Siècle. — M. CAMILLE LE SENNE¹.

Soir. — M. JACQUES CHELLEY, critique dramatique ;
M. ALBERT SOUBIES (B. de Lomagne), critique musical.

Temps. — M. ADOLPHE BRISSON, critique dramati-
que ; M. PIERRE LALO, critique musical ; M. ADOLPHE
ADERER, Compte rendu du lendemain et Courrier des
théâtres.

1. — M. Camille Le Senne a fait, en outre, à l'École des hautes études
sociales, des « feuillets parlés », qui ont obtenu, comme les années
précédentes, un très brillant succès.

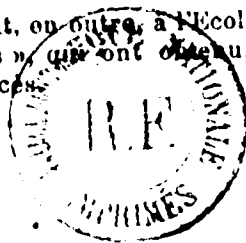


TABLE DES MATIÈRES



	PAGES
PRÉFACE.....	vii
Académie nationale de musique.....	1
Comédie-Française.....	45
Théâtre national de l'Opéra-Comique.....	109
Théâtre national de l'Odéon.....	151
Théâtre du Gymnase.....	189
Théâtre du Vaudeville.....	201
Théâtre des Variétés.....	229
Théâtre du Palais-Royal.....	239
Théâtre de la Renaissance.. ..	249
Théâtre Sarah Bernhardt.....	261
Théâtre Réjane.....	287
Théâtre Antoine.....	301
Théâtre de la Porte-Saint-Martin.....	321
Théâtre lyrique municipal de la Gaité.....	341
Théâtre du Châtelet.....	359
Théâtre de l'Ambigu.....	373
Théâtre des Nouveautés.....	393
Théâtre de l'Athénée.....	411
Théâtre des Bouffes-Parisiens.....	417
Théâtre Cluny.....	427
Théâtre Déjazet.....	433
Théâtre des Arts.....	439
Trianon lyrique.....	447
Théâtre Apollo.....	449
Théâtre de l'Œuvre.....	459
Cercle des Escholiers.....	465
Grand Guignol.....	469
Théâtre des Capucines.....	471
Théâtre Michel.....	473
Les Trente ans de Théâtre.....	475
Concerts du Conservatoire.....	481
Concerts Colonne.....	483
Concerts Lamoureux.....	503
Conservatoire de musique et de déclamation.....	517
Nécrologie.....	525
La Presse théâtrale en 1910.....	527

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, Chaussée d'Antin, PARIS

EDMOND STOULLIG

- Les *Annales du Théâtre et de la Musique* comprennent 35 volumes, les vingt-et-un premiers en collaboration avec M. Edouard Noël :
- 1^{er} volume (année 1875), avec une préface de FRANCISQUE SARCEY;
 - 2^e volume (année 1876), avec une étude de Victorien SARDOU, de l'Académie française : *L'Heure du Spectacle*;
 - 3^e volume (année 1877), avec une étude de Edmond GOT, de la Comédie-Française : *Le Théâtre en Province*;
 - 4^e volume (année 1878), avec une étude de Emile ZOLA : *Le Naturalisme au Théâtre*;
 - 5^e volume (année 1879), avec une préface de Henri de LAPOMMERAYE : 1779-1879;
 - 6^e volume (année 1880), avec une étude de Victorin JONCIÈRES : *La Question du Théâtre-Lyrique*;
 - 7^e volume (année 1881), avec une préface de Henry FOUQUIER : *La Maison de M. Perrin*;
 - 8^e volume (année 1882), avec une étude sur la *Mise en Scène*, par Emile PERRIN, de l'Institut;
 - 9^e volume (année 1883), avec une préface de Charles GARNIER, de l'Institut : *Le Tout Paris des Premières*;
 - 10^e volume (année 1884), avec une préface de Henri de PÈNE : *Le Journal et le Théâtre*;
 - 11^e volume (année 1885), avec une étude de Charles GOUNOD, de l'Institut : *Considérations sur le Théâtre contemporain*;
 - 12^e volume (année 1886), avec une préface de Jules BARBIER : *Les Jeunes*;
 - 13^e volume (année 1887), avec une préface de M. Jules CLARETIE, de l'Académie française : *Il y a cent ans*;
 - 14^e volume (année 1888), avec une préface de Hector PESSARD : *Le Théâtre Libre*;
 - 15^e volume (année 1889), avec une préface de Henri MEILHAC, de l'Académie française : *La Comédie au Cercle*;
 - 16^e volume (année 1890), avec une préface de Ludovic HALÉVY, de l'Académie française : *Une Directrice de la Comédie-Française*;
 - 17^e volume (année 1891), avec une préface de Gustave LARROUMET, de l'Institut : *Le Centenaire de Scribe*;
 - 18^e volume (année 1892) avec une préface de M. Jules LEMAITRE, de l'Académie française : *Le Mysticisme au Théâtre*;
 - 19^e volume (année 1893), avec une préface de F. BRUNETIÈRE, de l'Académie française : *La Loi du Théâtre*;
 - 20^e volume (année 1894), avec une préface de FRANCISQUE SARCEY;
 - 21^e volume (année 1895), avec une préface de M. Félix DUQUESNEL : *De l'Évolution des Répertoires dramatiques*;
 - 22^e volume (année 1896), avec une préface de M. A. CLAVEAU : *L'Éducation du Comédien*;
 - 23^e volume (année 1897), avec une préface de M. Emile FAGUET, de l'Académie française : *La Comédie contemporaine*;
 - 24^e volume (année 1898), avec une préface de M. Augustin FILON : *La Philosophie du Théâtre*;
 - 25^e volume (année 1899), avec une préface de M. Albert GARRÉ : *Le Prix Monbino*;
 - 26^e volume (année 1900), avec une préface de Lucien MUHLFELD : *Le Malaise du Théâtre*;
 - 27^e volume (année 1901), avec une préface de M. Paul HERVIEU, de l'Académie française : *Un Ancêtre aux Annales du Théâtre et de la Musique*;
 - 28^e volume (année 1902), avec une préface de CATULLE MENDÈS : *Les Autres et Nous*;
 - 29^e volume (année 1903), avec une préface de M. Alfred CAPUS : *Les Nouvelles Difficultés du Théâtre*;
 - 30^e volume (année 1904), avec une préface de M. C. SAINT-SAËNS, de l'Institut : *Causerie sur l'Art du Théâtre*;
 - 31^e volume (année 1905), avec une préface de M. Jean RICHEPIN, de l'Académie française : *L'Amateurisme*;
 - 32^e volume (année 1906), avec une préface de M. Adolphe BRISSON : *L'Auteur dramatique*;
 - 33^e volume (année 1907), avec une préface de M. NOZIÈRE : *Contre toute Tradition*;
 - 34^e volume (année 1908), avec une préface de M. Maurice DONNAY, de l'Académie française : *Le Cinquième acte est mort*;
 - 35^e volume (année 1909), avec une préface de M. Henri LAVEDAN, de l'Académie française : *Le Métier*.

KODAK PATHE

LABORATOIRE MICRO - IMAGES

SEVRAN

DECEMBRE 1992

